

JOURNAL ASIATIQUE



NEUVIÈME SÉRIE

TOME VI

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH
R. BASSET, CLERMONT-GANNEAU, J. DERENBOURG
FEER, HALÉVY, MASPERO
OPPERT, RUBENS DUVAL, SAUVAIRE, E. SENART, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

TOME VI



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

M DCCC XCV

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-AOÛT 1895.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 JUIN 1895.

La séance est ouverte à 2 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Le procès-verbal de la dernière séance annuelle est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Rubens Duval lit le rapport de la Commission des censeurs. La Société vote des remerciements à MM. les membres de la Commission des fonds et de la Commission des censeurs; elle autorise l'échange d'obligations de l'Est contre des obligations de l'Ouest algérien garanties par l'État.

M. Barbier de Meynard présente à la Société le premier volume de la traduction des *Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, par M. Chavannes.

M. Chavannes, secrétaire, lit son rapport annuel sur les travaux de la Société durant les deux dernières années; ce rapport est précédé d'une notice sur la vie et les travaux de M. J. Darmesteter.

Il est procédé ensuite au dépouillement du scrutin pour la nomination du Bureau et du Conseil. Tous les membres sortants sont réélus.

La séance est levée à 4 heures et demie.

RAPPORT

DE LA COMMISSION DES CENSEURS

SUR LES COMPTES DE L'EXERCICE 1894,

LU DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 JUIN 1895.

Messieurs,

Le rapport de votre Commission des fonds constate une diminution des recettes et une augmentation des dépenses pour l'exercice 1894, comparé avec l'exercice précédent. Les cotisations et les abonnements restent à peu près les mêmes; le chiffre des abonnements est même un peu plus élevé: 113 au lieu de 103.

La diminution des recettes porte sur les articles : *Cotisations à vie* qui ont été nulles, et *Vente des publications de la Société* qui n'a produit que 566 fr. 90 au lieu de 1,061 fr. 20; mais ce sont là des articles éminemment variables.

L'augmentation des dépenses provient en partie des publications que le Conseil de la Société vote chaque année avec un empressement digne d'éloges, mais, en partie aussi, des frais du libraire. Pour 1893, l'article *Dépenses diverses soldées par le libraire* montait à 230 francs; pour 1894, le même article est porté à 441 francs, c'est-à-dire, près du double. Cette augmentation provient d'acquisitions de livres faites par le libraire lui-même pour la Société aux ventes d'Hervey de Saint-Denys et Foucaux, et dont il a compris le montant dans son compte.

Les dix obligations communales du fonds de réserve sont réduites à neuf, une de ces obligations étant sortie au

tirage. Le remboursement de cette obligation n'avait pas encore été effectué au 31 décembre dernier.

Les recettes continuent à présenter un excédent sensible sur les dépenses. Pour 1894, cet excédent est de plus de quatre mille francs; il a été inscrit au crédit du compte-courant, qui, à la clôture de l'exercice 1893, s'élevait à 28,576 fr. 47. Cette somme importante a permis d'affecter au fonds de réserve 12,564 fr. 75, prix d'achat de 30 obligations de l'Est-Algérien, et il restait encore, au 31 décembre dernier, 20,168 fr. 48.

Vous constaterez avec nous, Messieurs, que la situation financière de notre Société se maintient très prospère. De nouvelles publications peuvent être entreprises chaque année, sans que le fonds de réserve cesse de s'accroître.

R. Duval, O. Houdas.

RAPPORT DE M. SPECHT,

AU NOM DE LA COMMISSION DES FONDS,

ET COMPTES DE L'ANNÉE 1894.

Messieurs,

Les dépenses de 1894 se sont sensiblement accrues : elles ont été de 15,776 fr. 30 au lieu de 13,087 fr. 75. Nous avons eu a payer 1,455 fr. 95 pour le troisième tirage du premier volume des *Voyages d'Ibn-Batoutah* et la réimpression de l'*Index*, épuisés depuis quelque temps. Les dépenses d'aménagement de notre bibliothèque, par suite de l'agrandissement des vitrines, se sont élevées à 608 francs.

Nos recettes ont été bien plus faibles cette année; elles ont diminué de 2,471 francs, qui portent principalement sur la vente des publications de la Société, et les souscriptions des nouveaux membres. L'année dernière 6 membres nouveaux avaient payé leur cotisation à vie. Nos comptes accusent 114 cotisations pour l'année 1894, tandis que l'année précédente il y en avait 113, soit seulement un membre de plus. A peine complétons-nous les vides que la mort fait parmi nous.

Nous ne pouvons qu'exprimer le désir de voir s'accroître le nombre de nos sociétaires par l'admission de nouveaux adhérents. Nos recettes auront besoin, l'année prochaine, d'être plus élevées, car nous aurons à faire face aux frais d'impression du troisième volume du *Mahâvastu* et de la traduction française du *Livre de l'avertissement*.

COMPTES D

DÉPENSES.

Honoraires de M. E. Leroux, libraire, pour le recouvrement des cotisations	444f 00c	2,369f 50c
Frais d'envoi du *Journal asiatique*	378 00	
Ports de lettres et de paquets reçus	56 20	
Frais de bureau du libraire	110 50	
Dépenses diverses et achats de livres, soldés par le libraire pour le compte de la Société	441 00	
Frais d'impression des planches photographiques qui ont paru dans le *Journal asiatique* en 1894 (payés à M. Dujardin)	939 80	
Honoraires du sous-bibliothécaire	1,200 00	3,209 50
Service et étrennes	242 00	
Chauffage, éclairage, frais de bureau	268 05	
Reliure et achat de livres nouveaux pour compléter les collections	730 20	
Travaux de menuiserie et dépenses diverses tant dans le local des séances, 1, rue de Seine, que dans le local des archives, 25 quai Conti	608 20	
Contribution mobilière	76 00	
Contribution des portes et fenêtres	17 55	
Assurance	67 50	
Frais d'impression du *Journal asiatique* en 1894	8,012 70	10,068 65
Nouveau tirage du 1er volume du *Voyage d'Ibn Batoutah* et réimpression de l'*Index*	1,455 95	
Indemnité au rédacteur du *Journal asiatique*	600 00	
Société générale. Droits de garde, timbres, frais de conversion		128 65
Total des dépenses de 1894		15,776 30
Achat de 30 obligations de l'Est-Algérien		12,564 75
Espèces en compte courant à la *Société générale* au 31 décembre 1894		20,168 48
Ensemble		48,509f 53c

ANNÉE 1894.

RECETTES.

114 cotisations de 1894	3,420f 00c	7,266f 90c
34 cotisations arriérées	1,020 00	
113 abonnements au *Journal asiatique*	2,260 00	
Vente des publications de la Société	566 90	
Intérêts des fonds placés :		7,640 66
1° Rente sur l'État 3 p. o/o	1,800 00	
— — 4 1/2 p. o/o, 1 trimestre	112 50	
— — 3 1/2 p. o/o, 3 trimestres	262 50	
Legs Sanguinetti (en rente 4 1/2 p. o/o), 1 trim.	102 50	
— — — 3 1/2 p. o/o, 3 trim.	238 50	
2° 64 obligations de l'Est (3 p. o/o)	1,451 37	
3° 20 obligations de l'Est (nouveau) (3 p. o/o)	288 00	
4° 60 obligations d'Orléans (3 p. o/o)	864 00	
5° 58 obligations Lyon-fusion (3 p. o/o)	781 84	
6° 60 obligations de l'Ouest	864 00	
7° 30 obligations Crédit foncier 1883 (3 p. o/o)	432 00	
8° 10 oblig. comles 1880, 1er semestre.. 72 00 / 9 oblig. comles 1880, 2e semestre... 64 80	136 80	
9° 30 obligations Est-Algérien (3 p. o/o) 2e semestre.	216 00	
Intérêts des fonds disponibles déposés à la *Société générale*	90 65	
Souscription du Ministère de l'instruction publique	2,000 00	5,000 00
Crédit alloué par l'Imprimerie nationale en dégrèvement des frais d'impression du *Journal asiatique*	3,000 00	
Total des recettes en 1894		19,907 56
Vente de 0,888 promesse de rente 3 1/2 p. o/o		25 50
Espèces en compte courant à la *Société générale* au 31 décembre de l'année précédente (1893)		28,576 47
Total égal aux dépenses et à l'encaisse au 31 décembre 1894		48,509f 53c

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 20 juin 1895.)

Par l'India Office : *Annual Administration Report of the Forest Department,* Madras Presidency, for the twelve months ending 30th June 1894, Madras; in-folio.

— *The Indian Antiquary.* April-May. Bombay, 1895; in-4°.

— *Journal and Text of the Buddhist Text Society of India.* Vol. II, part III, 1894. Calcutta; in-8°.

— *Buddhist Texts of the southern schools.* Calcutta, 1894; in-8°.

— *Annual Progress Report of the Archæological Survey Circle,* North Western Provinces and Oudh, June 1894; in-folio.

Par la Société : *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* XXIX, 1. Leipzig 1895; in-8°.

— *Atti della Accademia dei Lincei,* Seria quinta. Vol. III, parte II, Marzo. Roma 1895; in-4°.

— *Rendiconti Accademia dei Lincei,* Seria quinta. Vol. IV, fasc. 3°. Roma 1895; in-8°.

— *Bulletin de la Société de Géographie,* 4e trimestre. Paris, 1895; in-8°.

— *Comptes rendus,* nos 7 et 10. Paris, 1895; in-8°.

— *The Geographical Journal,* June 1895. London; in-8°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Vol. LXI; part I, Extra N°, 1892; vol. LXIII, part I, N° 4, 1894; part II, N° 4, 1894. Calcutta 1895; in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal,* December 1894, January-March 1895. Calcutta; in-8°.

— *Transactions of the American philological Association.* Vol. XXV, 1894, Boston; in-8°.

Par la Société : *Mittheilungen, in Tokio* 55 Haft 1895; gr. in-4°.

— *Smithsonian Institution, An ancient Quarry in Indian territory,* by W. H. Holmes. Washington, 1894; in-4°.

— *Smithsonian Institution, Liste of the publications of the Bureau of Ethnology* with Index to authors and subjects, by F. W. Hodge. Washington, 1894; in-8°.

— J. W. Powell, *Annual Report of the Bureau of Ethnology.* 1889-1890 et 1891. Washington, 1894; in-4°.

— S. R. Riggs, *Contributions to North-American Ethnology.* Vol. IX, Dakota Grammar texts and Ethnography. Washington, 1893; in-4°.

— *Journal asiatique,* mars-avril 1895. Paris; in-8°.

— *Bulletin de l'Institut égyptien,* avril et mai 1895. Le Caire; in-8°.

— *American Journal of Archæology,* January-March 1895, London; in-8°.

— *The Asiatic Society of Japan,* General Index to the transactions. Vol. I to Vol. XXIII, April. Yokohama, 1895; in-8°.

Par les auteurs : *L'Art musulman d'après l'exposition du Palais des Champs-Élysées,* par P. Casanova. Le Caire, 1895, avec traduction arabe à la suite; in-8°.

Donné par M. Basset au nom de Madame Veuve Masqueray, *Dictionnaire français-touareg* (dialecte des Taïtoq) *suivi d'observations grammaticales,* par E. Masqueray, 3 fascicules. Paris, 1895; in-8°.

— W. W. Rockhill, *Diary of a Journey through Mongolia and Tibet* in 1891 and 1892. Washington, 1894; in-8°.

— Ed. Chavannes, *Les mémoires historiques de Se-ma-t'sien,* traduits et annotés, tome I[er]. Paris, 1895; in-8°.

— Seyad Ahmed Khân, *Contre l'esclavage* (en arabe). London, 1895; in-8°.

— A. Fauvel, *Les séricigènes sauvages de la Chine.* Paris, 1895.

Par les éditeurs : *The sanscrit critical Journal.* April. Woking, 1895; in-8°.

— *Revue critique*, n°ˢ 19-24. Paris, 1895; in-8°.

— *Bolletino*, n°ˢ 225-227. Firenze, 1895; in-8°.

— *Journal des Savants*, mars et avril. Paris, 1895; in-4°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, mai et juin 1895; in-8°.

— *Revue d'ethnographie* (en russe), 1895, n° 1. Moscou; in-8°.

— *Revue internationale de législation et de jurisprudence musulmane.* Le Caire, mai 1895; in-8°.

— *Revue africaine*, n° 216, premier trimestre 1895. Alger; in-8°.

— *El Instructor*, 2 fascicules. Aguascalientes; in-4°.

— Bibliothèque nationale, Manuscrits arabes, 3ᵉ fascicule: *Catalogue des manuscrits arabes*, par le baron de Slane. Paris 1883-1895; in-8°.

TABLEAU
DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 JUIN 1894.

PRÉSIDENT HONORAIRE.

M. Barthélemy-Saint Hilaire.

PRÉSIDENT.

M. Barbier de Meynard.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. E. Senart.
Maspero.

SECRÉTAIRE.

M. Chavannes.

SECRÉTAIRE ADJOINT ET BIBLIOTHÉCAIRE.

M. E. Drouin.

TRÉSORIER.

M. le marquis Melchior de Vogüé.

COMMISSION DES FONDS.

MM. Drouin.
Specht.
Clermont-Ganneau.

CENSEURS.

MM. Rubens DUVAL.
HOUDAS.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. CHARENCEY. AYMONNIER. A. BARTH. H. DERENBOURG. Sylvain LÉVI. Clément HUART. RODET. DEVÉRIA. OPPERT.	Élus en 1895.
J. HALÉVY. Michel BRÉAL. BERGER. HOUDAS. CORDIER. DIEULAFOY. LANCEREAU.	Élus en 1894.
l'abbé BARGÈS. . . . . J. DERENBOURG. Ch. SCHÉFER. L. FEER. J. VINSON. GUIMET. Rubens DUVAL.	Élus en 1893.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Nota. Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. *Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut, rue du Bac, 120, à Paris.

Adda Fredj, instituteur, rue d'Israël, 27, à Constantine.

Allaoua ben Yahya, professeur au Collège, à Mostaganem.

Allotte de la Fuye, lieutenant-colonel du génie, à Rennes.

Alric, vice-consul de France, à Mossoul.

Assier de Pompignan, lieutenant de vaisseau, boulevard Malesherbes, 110, à Paris.

*Aymonier (E.), chef de bataillon d'infanterie de marine, rue du Général-Foy, 46, à Paris.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.
Bibliothèque de l'Université, à Utrecht.
Bibliothèque universitaire, à Alger.
Bibliothèque Khédiviale, au Caire.

MM. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'École des langues orientales vivantes, boulevard de Magenta, 18, à Paris.

Bargès (l'abbé), professeur honoraire de la Faculté de théologie de Paris, rue Malebranche, 11, à Paris.

Barré de Lancy, ancien ministre plénipotentiaire, premier secrétaire-interprète du Gouvernement pour les langues orientales, rue Caumartin, 32, à Paris.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, rue du Vieux-Colombier, 6, à Paris.

Barthélemy, au Consulat de France, à Alep (Syrie).

Barthélemy-Saint Hilaire, ancien Ministre des Affaires étrangères, membre de l'Institut, boulevard Flandrin, 4, à Paris.

Basset (René), directeur de l'École des lettres, rue Michelet, 49, à l'Agha (Alger).

Beauregard (Ollivier), rue Jacob, 3, à Paris.

Beck (l'abbé Franz-Seignac), rue Duranteau, 31, à Bordeaux.

Belkassem ben Sedira, professeur à l'École des lettres, à Alger.

Bénédite (Georges), conservateur adjoint au

Musée du Louvre, rue du Val-de-Grâce, 9, à Paris.

MM. *Berchem (Max van), privat-docent à l'Université de Genève.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, rue du Four, 8, à Sceaux.

Mlle Berthet (Marie), professeur à l'École normale d'Alençon, rue des Promenades, 9, à Alençon.

MM. Binger (le capitaine), gouverneur de la Côte d'Ivoire.

Blochet, élève de l'École des hautes études, rue de l'Arbalète, 35, à Paris.

Blonay (Godefroy de), rue Cassette, 23, à Paris.

*Bœll (Paul), publiciste, rue Royer-Collard, 16, à Paris.

Boissier (Alfred), rue Calvin, à Genève.

Bossoutrot, interprète militaire, détaché à l'Administration centrale de l'armée tunisienne, à Tunis.

Bourdais (l'abbé), professeur à la Faculté libre d'Angers, rue Belle-Poignée, 4, à Angers.

*Bourquin (le Rév. A.), à Lausanne.

Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue d'Assas, 70, à Paris.

Budge (E. A. Wallis), litt. D. F. S. A., au British Museum, à Londres.

Bühler (George), professeur à l'Institut oriental, à l'Université de Vienne.

*Bureau (Léon), rue Gresset, 15, à Nantes.

M. * Burgess (James), Seton place, 22, à Édimbourg.

Mme A. Butenschœn, 6, Kirkegarden, à Christiania.

MM. Cahun (Léon), conservateur adjoint à la Bibliothèque Mazarine, rue de Seine, 1, à Paris.

Calassanti-Motylinski (de), à la Direction des affaires indigènes, à Constantine.

Camussi (H.), contrôleur civil suppléant, à Sousse (Tunisie).

Casanova (Paul), attaché à la Bibliothèque nationale (Cabinet des médailles), rue de Douai, 50 *bis*, à Paris.

Castries (le comte Henri de), rue de Grenelle, 75, à Paris.

Caudel (Maurice), bibliothécaire de l'École des sciences politiques, rue Le Verrier, 5, à Paris.

Cernuschi (Henri), avenue Velasquez, 7, parc Monceaux, à Paris.

Chabot (l'abbé J.-B.), rue Claude-Bernard, 47, à Paris.

Charencey (le comte de), rue Barbey-de-Jouy, 25, à Paris.

* Chavannes (Emmanuel-Édouard), professeur au Collège de France, quai de Béthune, 32, à Paris.

Cheikho (L.), professeur à l'Université Saint-Joseph, à Beirouth (Syrie).

MM. Chwolson, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Cillière (Alph.), consul de France, à Trébizonde.

Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur au Collège de France, avenue de l'Alma, 1, à Paris.

Cohen Solal, professeur d'arabe au Lycée, à Oran.

Colin (Gabriel), professeur d'arabe au Lycée d'Alger.

Colinet (Philippe), professeur à l'Université, à Louvain.

Corbett (Fréd. H. M.), bibliothécaire du Musée de Colombo. Royal Colonial Institute, Northumberland avenue, à Londres.

* Cordier (Henri), professeur à l'École des langues orientales vivantes, place Vintimille, 3, à Paris.

Coulber, commandant en retraite, rue de l'Académie, à Bruges.

Courant (Maurice), interprète-chancelier de la légation de France à Tien-tsin.

* Croizier (le marquis de), boulevard de la Saussaye, 10, à Neuilly.

* Danon (Abraham), à Andrinople.

Decourdemanche (Jean-Adolphe), rue Taillepied, 4, à Sarcelles (Seine-et-Oise).

MM. Delattre (l'abbé), rue des Récollets, 11, à Louvain.

* Delphin (G.), professeur à la chaire publique d'arabe, à Oran.

* Derenbourg (Hartwig), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de la Victoire, 56, à Paris.

* Des Michels (Abel), boulevard Riondet, 14, à Hyères.

Devéria (Gabriel), consul général, secrétaire-interprète du Gouvernement, boulevard Pereire, 15, à Paris.

Dieulafoy (M.), membre de l'Institut, impasse Conti, 2, à Paris.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur de langue grecque à l'Université de la Havane (Cuba).

Duchesne, élève de l'École des hautes études, rue Claude-Bernard, 76, à Paris.

Donner, professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'Université de Helsingfors.

Drouin, avocat, rue de Verneuil, 11, à Paris.

Dukas (Jules), rue des Petits-Hôtels, 9, à Paris.

* Durighello (Joseph-Ange), antiquaire, à Sidon (Syrie).

Dutt (Romesh Chunder), attaché au Service civil du Bengale, 30, Beadon street, à Calcutta.

Duval (Rubens), professeur au Collège de France, rue de Sontay, 11, à Paris.

MM. *Fargues (F.), à Téhéran.

*Favre (Léopold), rue des Granges, 6, à Genève.

Feer (Léon), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue Félicien-David, 6, à Auteuil-Paris.

Fell (Winand), professeur à l'Académie de Munster.

Ferrand (Gabriel), agent résidentiel de France, à Mananjary (Madagascar).

Ferté (Henri), chancelier de la légation de France à Téhéran.

*Finot (Louis), archiviste paléographe, attaché à la Bibliothèque nationale, rue Claude-Bernard, 49, à Paris.

Flach, professeur au Collège de France, rue de Berlin, 37, à Paris.

Foucher (A.), agrégé des lettres, rue de Vaugirard, 407, à Paris.

*Fryer (le major George), Madras Staff Corps, Deputy Commissioner, British Burmah.

*Gantin, ingénieur, élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, rue de la Pépinière, 1, à Paris.

Gaudefroy-Demombynes, boulevard Bon-Accueil, 38, à l'Agha, près Alger.

*Gautier (Lucien), professeur d'hébreu à la Faculté libre de théologie, à Lausanne.

Graffin (l'abbé), professeur de syriaque à l'Université catholique, rue d'Assas, 47, à Paris.

MM. Greenup (Rev. A. W.), Culford Heath, Bury St Edmund's (Angleterre).

* Groff (William N.), à Ghizeh (Égypte).

Grosset, licencié ès lettres, à la Faculté des lettres, à Lyon.

* Guieysse (Paul), député, ingénieur hydrographe de la marine, rue des Écoles, 42, à Paris.

* Guimet (Émile), au Musée Guimet, place d'Iéna, à Paris.

* Halévy (J.), professeur à l'École des hautes études, rue Aumaire, 26, à Paris.

* Hamy (le Dr), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 36, à Paris.

* Harkavy (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque impériale publique, à Saint-Pétersbourg.

Harlez (Mgr C. de), professeur à l'Université, à Louvain.

Hebbelynck (Adolphe), professeur à l'Université, à Louvain.

Henry (Victor), professeur à la Faculté des lettres de Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, 105, à Paris.

* Hériot-Bunoust (l'abbé Louis), rue d'Assas, à Paris.

Hérold (Ferdinand), licencié ès lettres, ancien élève de l'École des chartes, rue Greuze, 20, à Paris.

MM. HOLAS EFENDI (V.), rue Asmali-Medjid, 11, à Constantinople.

HOUDAS, professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue de Wagram, 29, à Paris.

HUART (Clément), drogman de l'ambassade de France à Constantinople.

IMBAULT-HUART (Camille), consul de France à Canton (Chine).

JEANNIER (A.), drogman-chancelier du Consulat de France à Zanzibar.

JÉQUIER (Gustave), à Neuchâtel.

* Mme KERR (Alexandre), à Londres.

MM. KARPP (S.), élève de l'École des hautes études, avenue de Messine, 10, à Paris.

KESSELER (Charles), place Saint-Charles, à Tunis.

KOULIKOVSKI, professeur de sanscrit à l'Université de Kharkov.

LA MARTINIÈRE (H. P. DE), directeur au Gouvernement général de l'Algérie, rue de Saint-Pétersbourg, 26, à Paris.

LAMBERT (Mayer), rue Viollet-le-Duc, 11, à Paris.

LANCEREAU (Édouard), licencié ès lettres, rue de Poitou, 3, à Paris.

MM. *Landberg (Carlo, comte de), docteur ès lettres, au château de Tützing (Haute-Bavière).

*Lanman (Charles), professeur de sanscrit à Harvard College, à Cambridge (Massachusetts).

Lavallée-Poussin (Gaston de), professeur à l'Université, à Gand.

Ledoulx (Alphonse), premier drogman de l'Ambassade de France à Smyrne.

Lefèvre (André), licencié ès lettres, rue Hautefeuille, 21, à Paris.

Lefèvre Pontalis, rue Montalivet, 3, à Paris.

Leriche (Louis), à Rabat (Maroc).

Leroux (Ernest), éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris.

*Lestrange (Guy), via San Francesco Poverino, 3, à Florence.

Levé (Ferdinand), rue Cassette, 17, à Paris.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, rue Guy-de-la-Brosse, 9, à Paris.

Liétard (le Dr), médecin inspecteur des eaux, à Plombières.

Loisy (l'abbé), aumônier, rue du Château, 19, à Neuilly (Seine).

Lorgeou (Édouard), consul de France à Rangoon (Birmanie).

Luciani, sous-chef de bureau au Gouvernement général, à Alger.

*Machanoff, professeur au Séminaire religieux, à Kazan.

MM. Mallet (Dominique), boulevard Raspail, 218, à Paris.

*Margoliouth (David-Samuel), professeur d'arabe à l'Université, New-College, à Oxford.

Marrache, rue Laffon, 10, à Marseille.

*Maspero, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ancien directeur général des Musées d'Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, à Paris.

Maunoir (Charles), secrétaire général de la Société de géographie, à Paris.

Méchineau (l'abbé), rue de Sèvres, 35, à Paris.

Mehren (le Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.

Meillet (Antoine), agrégé de grammaire, élève de l'École des hautes études, boulevard Saint-Michel, 24, à Paris.

Mélétie Dobresco, supérieur de l'Église roumaine, rue Jean-de-Beauvais, 9, à Paris.

Mercier (E.), interprète-traducteur assermenté, membre associé de l'École des lettres d'Alger, rue Desmoyen, 19, à Constantine.

Merx (A.), professeur de langues orientales, à Heidelberg.

Michel (Charles), professeur à l'Université, avenue d'Avroye, 110, à Liège.

Michelet, colonel du génie en retraite, rue de l'Orangerie, 38, à Versailles.

* Mission archéologique française, au Caire.

MM. * Mocatta (Frédéric D.), Connaught place, à Londres.

Mohammed ben Braham, interprète judiciaire, à Oued-Athménia (Algérie).

Montet (Édouard), professeur de langues orientales à l'Université de Genève, villa des Grottes.

Morgan (J. de), directeur des Musées d'Égypte, au palais de Ghizeh.

Mouliéras, professeur d'arabe au Lycée, à Oran (Algérie).

Muir (Sir William), Dean Park House, à Édimbourg.

* Müller (Max), professeur, à Oxford.

Nedjib Açem Efendi, adjudant-major, professeur à l'École militaire, à Scutari.

Neubauer (Adolphe), à la Bibliothèque Bodléienne, à Oxford.

Nouet (l'abbé René), chanoine, rue Saint-Vincent, 25, au Mans.

Oppert (Jules), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Sfax, 2, à Paris.

Ottavi (Paul), vice-consul de France à Mascate.

* Parrot-Laboissière (Ed.-F.-R.), Barrière Ste-Catherine, par Moulins.

MM. *Patorni, interprète principal à la division, à Oran.

Pereira (Estèves), lieutenant du génie, Poço do Borratem, 4, à Lisbonne.

*Perruchon (Jules), élève diplômé de l'École des hautes études, rue Mayet, 1, à Paris.

Pertsch (W.), bibliothécaire, à Gotha.

Petit (l'abbé), à Romescamps, par Abancourt (Oise).

Pfungst (Dr Arthur), Gaertnerweg, 2, à Francfort-sur-le-Mein.

*Philastre (P.), lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, à Cannes.

Piehl (le Dr Karl), professeur d'égyptologie à l'Université, à Upsal.

*Pijnappel, docteur et professeur de langues orientales, à Middelbourg.

*Pinart (Alphonse), à San Francisco.

*Platt (William), Callis Court, Saint-Peters, île de Thanet (Kent).

Pognon, consul de France, à Bagdad.

*Poussié (le Dr), rue de Valois, 2, à Paris.

Prætorius (Frantz), Lafontaine strasse, 17, à Halle.

Prym (le professeur E.), à Bonn.

Quentin (l'abbé), aumônier au lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, 123, à Paris.

MM. Raboisson (l'abbé), rue de Villiers, 80, à Levallois.

Rat (G.), secrétaire de la Chambre de commerce, à Toulon.

Ravaisse (P.), chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes, avenue Kléber, 39, à Paris.

Regnaud (Paul), maître de conférences pour le sanscrit, à la Faculté des lettres, à Lyon.

* Regnier (Adolphe), sous-bibliothécaire de l'Institut, rue de Grenelle, 35, à Paris.

Reuter (le Dr J. N.), docent de sanscrit et de philologie comparée, à l'Université de Helsingfors.

* Revillout (E.), conservateur adjoint au Musée égyptien, professeur à l'École du Louvre, à Paris.

* Reynoso (Alvaro), docteur de la Faculté des sciences de Paris, à la Havane.

* Rimbaud, rue de Versailles, 59, au Chesnay, près Versailles.

Rivié (l'abbé), curé de Saint-François-Xavier, boulevard des Invalides, 39, à Paris.

Roger-Bornand, candidat en théologie, à Montreux.

* Rolland (E.), rue des Fossés-Saint-Bernard, 6, à Paris.

Roque-Ferrier, à la Plaine, par Claret (Hérault).

MM. Rosny (Léon de), professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue Duquesne, 47, à Paris.

*Rouse (W. D. H.), Christ's College, à Cambridge.

Rylands (W. F. S. A.), secrétaire de la Société d'archéologie biblique, Great Russell street, 37, Bloomsbury, à Londres.

Sabbathier, agrégé de l'Université, rue du Cardinal-Lemoine, 15, à Paris.

Sauvaire (Henri), correspondant de l'Institut, consul honoraire, à Robernier, par Montfort-sur-Argens (Var).

Schefer (Charles), membre de l'Institut, professeur de persan et administrateur de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 2, à Paris.

Schmidt (Valdemar), professeur, à Copenhague.

Schwab (M.), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, cité Trévise, 14, à Paris.

Senart (Émile), membre de l'Institut, rue François I[er], 18, à Paris.

*Simonsen, rabbin, à Copenhague.

Siouffi, consul honoraire de France à Damas.

Socin, professeur à l'Université, Schreberstrasse, 5, à Leipzig.

Sonneck (de), interprète principal à l'État-major de l'armée, au Ministère de la guerre, à Paris.

MM. SPECHT (Édouard), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 195, à Paris.

SPIRO (Jean), à Vufflens-la-Ville, près Lausanne.

STEIN (Dr M. Aurel), principal du Collège oriental, à Lahore.

STEINNORDH (J. H. W.), docteur en théologie et en philosophie, à Linköping.

STREHLY, professeur au lycée Louis-le-Grand, rue de Vaugirard, 16, à Paris.

STRONG (Arthur), lecteur d'assyrien à l'Université, à Cambridge.

SYAD MUHAMMAD LATIF, district judge, Jallandhar City (Penjab).

TAILLEFER, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales, boulevard Saint-Michel, 81, à Paris.

TALOU, employé à l'Administration de la dette ottomane, à Constantinople.

TEXTOR DE RAVISI (le baron), rue de Turin, 38, à Paris.

THIBAUT (E.), surveillant général au Lycée, à Alger.

THUREAU-DANGIN, élève de l'École des hautes études, rue Garancière, 11, à Paris.

TOUHAMI BEN LARBI, interprète judiciaire assermenté à Ksar et-Tir, Sétif (Algérie).

TRONQUOIS (Emmanuel), rue Denfert, 18 *bis*, à Paris.

MM. *Turrettini (François), rue de l'Hôtel-de-Ville, 8, à Genève.

Turrini (Giuseppe), professeur de sanscrit à l'Université de Bologne.

Vasconcellos-Abreu (de), professeur de sanscrit, rua Barata Salgueiro, 15, à Lisbonne.

Vaux (Baron Carra de), rue de l'Université, 8, à Paris.

Vernes (Maurice), directeur adjoint à l'École des hautes études, rue Notre-Dame-des-Champs, 97 bis, à Paris.

Vilbert (Marcel), drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

Vinson (Julien), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de Verneuil, 52, à Paris.

Vissière (Arnold), premier interprète de la légation de France, à Pékin.

Vogüé (le marquis Melchior de), membre de l'Institut, ancien ambassadeur de France à Vienne, rue Fabert, 2, à Paris.

*Wade (Sir Thomas), à Londres.

Wilhelm (Eug.), professeur, à Iéna.

*Witton Davies (T.), principal de Midland Baptist College, à Nottingham.

*Wyse (L.-N. Bonaparte), villa Isthmia, au Cap-Brun, par Toulon.

*Zographos (S. Exc. Christaki Efendi), avenue Hoche, 22, à Paris.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. WEBER, professeur à l'Université de Berlin.

SALISBURY (E.), membre de la Société orientale américaine, 237, Church street, à New-Haven (États-Unis).

III

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES ET DES REVUES

AVEC LESQUELLES

LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE ÉCHANGE SES PUBLICATIONS.

ACADÉMIE DE LISBONNE.

ACADÉMIE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF LONDON.

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF BENGAL, à Calcutta.

DEUTSCHE MORGENLÆNDISCHE GESELLSCHAFT, à Halle.

AMERICAN ORIENTAL SOCIETY, à New-Haven (États-Unis).

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF JAPAN, à Tokio.

BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY, à Bombay.

SOCIETA ASIATICA ITALIANA, à Florence.

REALE ACCADEMIA DEI LINCEI, à Rome.

JOHN HOPKINS UNIVERSITY, à Baltimore (États-Unis).

Société finno-ougrienne, à Helsingfors.
Société de géographie de Paris.
Société de géographie de Genève.
Royal Geographical Society, à Londres.
Société des sciences de Batavia.
Société historique algérienne.
Deutsche Gesellschaft für Natur- und Voelker kunde Ostasiens, à Tokio.
Société de philologie, à Paris.
Provincial Museum, à Lukhnow.
Indian Antiquary, à Bombay.
Polybiblion, à Paris.
Revue de l'Histoire des religions.
American journal of archæology, à Princeton.
The Japan Society, 20, Hannover square, à Londres.

Ministère de l'instruction publique.
École des langues orientales, à Paris.
Séminaire des missions étrangères, à Paris.
Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.
Bibliothèque du Ministère de la guerre.
Bibliothèque du Chapitre métropolitain, à Paris.
Bibliothèque de l'Arsenal.
Bibliothèque Sainte-Geneviève.
Bibliothèque Mazarine.
Bibliothèque de la Sorbonne.
Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle.
Bibliothèque du Collège de France.

École normale supérieure.

Bibliothèque nationale.

Séminaire israélite, à Paris.

Parlement de Québec (Canada).

Faculté de droit, à Paris.

Les bibliothèques d'Aix (en Provence), — de Moulins, — de Rennes, — d'Annecy, — de Laon, — de Périgueux, — de Saint-Malo, — des Bénédictins de Solesme, — de Toulouse, — de Beauvais, — de Chambéry, — de Nice, — de Reims, — de Rouen, — de l'Île de la Réunion, — de Strasbourg, — de Bourges, — de Tours, — de Metz, — de Nancy, — de Nantes, — de Narbonne, — d'Orléans, — de Pau, — d'Arras, — de Lyon, — de Marseille, — de Montpellier (Faculté de médecine et Bibliothèque publique), — de Montauban, — de Valenciennes, — de Versailles, — de Clermont-Ferrand, — de Constantine, — de Dijon, — de Grenoble, — du Havre, — de Lille, — de Douai, — d'Aurillac, — de Besançon, — de Bordeaux (Bibliothèque publique et Université), — de Poitiers, — de Caen, — de Carcassonne, — de Carpentras, — d'Ajaccio, — d'Amiens, — d'Angers, — de Troyes, — d'Avignon, — de Chartres, — d'Alger, — d'Avranches.

IV

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

En vente chez M. Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris.

JOURNAL ASIATIQUE, publié depuis 1822. La collection est en partie épuisée.

Chaque année........................... 25 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825, in-8°.................................. 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse, etc. *Paris*, 1825, in-8°. — Supplément à la grammaire japonaise, etc. *Paris*, 1826, in-8°. (Épuisé.)............... 7 fr. 50

ESSAI SUR LE PÂLI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826, in-8°. (Épuisé.)......................... 15 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIUM, latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetiæ Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°... 9 fr.

YADJNADATTABADHA, OU LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très détaillée, une traduction française et des notes, par A.-L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale, par J.-L. Burnouf. *Paris*, 1826, in-4°, avec quinze planches...... 7 fr. 50

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par J. Klaproth. *Paris*, 1827, in-8° .... 7 fr. 50

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828, in-8° .... 4 fr. 50

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALÂ, drame sanscrit et prâcrit de Câlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A.-L. Chézy. *Paris*, 1830, in-4°, avec une planche..... 10 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830, grand in-8° .... 9 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833, in-8° .... 7 fr. 50

ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837, in-8° .... 9 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOU'LFÉDA, texte arabe publié par Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840, in-4° .... 24 fr.

RÂDJATARANGINÎ, ou HISTOIRE DES ROIS DU KACHMÎR, publié en sanscrit et traduit en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie nationale, 3 forts vol. in-8° .... 20 fr.

PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du Ministre de la guerre, 5e édition. *Paris*, Imp. nat., 1883, in-8° .... 6 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie nationale, 4 vol. in-8°. Chaque volume .... 7 fr. 50

TABLE ALPHABÉTIQUE DES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. *Paris*, 1859, in-8° . . . . 2 fr.

LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). 9 vol. in-8°. (Le tome IX comprenant l'Index.) Chaque vol... 7 fr. 50

LE MAHÂVASTU, texte sanscrit, publié pour la première fois, avec des Introductions et un Commentaire, par M. Ém. Senart. Volumes I et II. 2 forts volumes in-8°. Chaque volume . . . . 25 fr.

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS, recueillis, publiés et traduits par James Darmesteter. Précédés d'une Introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans. 1 fort vol. in-8° . . . . 20 fr.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE (1883-1884), par Charles Huber. Un fort volume in-8°, illustré de clichés dans le texte et accompagné de planches et croquis . . . . . . 30 fr.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront *directement* au libraire de la Société, M. Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28, à Paris, auront droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus, à l'exception du *Journal asiatique*.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1893-1895

FAIT POUR LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ

LE 20 JUIN 1895

PAR

M. ÉDOUARD CHAVANNES.

Messieurs,

Si une considération pouvait me faire trouver particulièrement redoutable la charge que vous m'avez confiée de rédiger les rapports annuels de votre Société, c'est bien la pensée que j'aurais à succéder au maître qui s'acquittait naguère de la même tâche avec une supériorité que vous ne sauriez oublier. Digne continuateur d'Abel Rémusat, de Burnouf, de Mohl et de Renan, James Darmesteter suivit pas à pas, pendant dix années, les progrès de l'orientalisme français. Ses études lui avaient ouvert trois mondes : l'iranien, l'indien et le sémitique; il avait donc une préparation philologique assez vaste pour être un juge compétent des travaux les plus divers. Le domaine qu'il avait choisi ne demande pas seulement des connaissances variées; il est, en outre,

un de ceux qui exigent, pour porter des fruits, la méthode la plus rigoureuse; c'est au nom de cette méthode, si bien appliquée par lui-même, que votre ancien secrétaire appréciait la valeur des livres qui lui étaient soumis; c'est à en formuler les principes immuables qu'il faisait servir ses éloges ou ses critiques. Avec une élévation d'esprit qui lui était naturelle, il savait estimer les œuvres à leur prix sans flatter ni blesser les personnes; il fit de ces rapports ce qu'ils doivent être : non de sèches nomenclatures bibliographiques, non des articles de polémique, mais des annales impartiales où s'enrégistrent les efforts continus des travailleurs qui créent la science de plus en plus complexe, de plus en plus claire. Mais votre rapporteur ne se bornait pas à esquisser en traits sobres et lumineux la marche en avant de vos études; parfois, lorsque la mort avait enlevé quelqu'un de nous il s'arrêtait pour jeter un regard en arrière; il retraçait la carrière parcourue par celui qui n'était plus et montrait ce que valait sa contribution dans l'histoire des idées. Vous vous rappelez tous l'éloquent portrait qu'il nous fit de Renan. Le moment est venu de donner à James Darmesteter le dernier hommage qu'il a rendu à tant d'autres. S'il suffisait, pour parler de lui dignement, d'une grande admiration pour son intelligence, d'une profonde sympathie pour son caractère, je ne craindrais point tant d'être inférieur au devoir que vous m'avez imposé.

Le tact et le talent avec lesquels M. Gaston Pâris

a raconté la vie de J. Darmesteter[1] me rendraient difficile de la retracer à mon tour; aussi bien, je ne crois pas avoir à le faire ici; la vraie biographie d'un savant, comme l'a dit M. Max Müller[2] dans la belle notice qu'il a consacrée à Darmesteter, est dans ses propres livres. Ces livres eux-mêmes, je ne les passerai pas tous en revue; vous savez avec quelle merveilleuse souplesse ce puissant esprit s'est appliqué aux sujets les plus divers; ses études sur les grands auteurs anglais révèlent une âme délicate de lettré; les pages émues où il a parlé des prophètes d'Israël ou du rôle du peuple juif dans l'histoire sont les plus nobles apologies du judaïsme qui aient jamais été écrites dans aucune langue; les articles qu'il a publiés dans la *Revue de Paris*, à des moments critiques de notre vie nationale, ont trouvé un écho dans tous les cœurs français. Mais si ces travaux sont peut-être ceux que connaît le mieux le grand nombre des lecteurs, ses principaux titres de gloire, pour nous, sont ailleurs. M. Darmesteter fut, avant tout, un orientaliste, et c'est son œuvre scientifique que nous avons à apprécier; pardonnez-moi si j'ose entreprendre cette tâche après des juges tels que MM. Bréal[3] et Barbier de Meynard[4].

[1] *Revue de Paris*, 1er décembre 1894, p. 483-512.

[2] *The Jewish quartely Review*, January, 1895, p. 173-194.

[3] Michel Bréal : *L'Œuvre scientifique de James Darmesteter* (extrait de l'*Annuaire de l'École des hautes études*, 1895). A la suite de cette notice, on trouvera une bibliographie des ouvrages de M. Darmesteter rédigée par son élève préféré, M. E. Blochet.

[4] *Journal asiatique*, novembre-décembre 1894, pages 519-534.

Les résultats obtenus par M. Darmesteter, à la fin de sa trop courte carrière, sont consignés dans les trois volumes qui contiennent la traduction de l'*Avesta*. S'il n'avait pas été frappé par la mort au moment où ses rares facultés étaient dans toute leur force, il aurait sans doute abordé quelque autre grand sujet; il lui a été donné cependant d'élever, malgré sa santé délicate, le monument qui est comme la synthèse de toutes ses recherches passées; plus heureux que son illustre devancier, Eugène Burnouf, il a pu terminer ce qu'il avait entrepris; on n'éprouve point, en voyant ce qu'il nous laisse, ce regret invincible qu'éveillent les grandes constructions inachevées. Pour ce qui concerne l'*Avesta*, M. Darmesteter avait accompli sa tâche; nous pouvons la considérer dans son ensemble.

Les difficultés qui s'opposent à l'intelligence d'un texte religieux ancien sont de natures diverses : il est essentiel, d'abord, de comprendre les idées qui s'y trouvent exprimées; parmi ces idées, les plus complexes sont celles qui renferment dans un mot toute une divinité; sans l'analyse préliminaire des concepts fondamentaux d'une religion, la traduction la plus littérale de ses textes risque d'être fort infidèle. Il est nécessaire, en outre, et cela va de soi, de bien posséder la langue dans laquelle sont rédigés les livres saints; mais si cette langue, comme cela est le cas pour l'*Avesta*, est imparfaitement connue, il faudra, par de patientes études philologiques, en découvrir le véritable génie et s'adresser souvent aux autres

langues orientales qui peuvent fournir des secours accessoires. Enfin, une religion ne consiste pas seulement en idées et en mots; elle est aussi un ensemble de sentiments qui se manifestent par un culte; l'initiation au culte explique, en mainte occasion, le sens des formules écrites; il est donc indispensable de pénétrer dans l'âme des croyants, soit en lisant les rituels dont ils se sont servis autrefois, soit en observant chez les sectateurs, quelque dégénérés qu'ils soient, de la religion primitive, les vestiges qu'ils ont conservés de l'antique tradition.

C'est le problème des conceptions religieuses du mazdéisme qui tenta d'abord M. Darmesteter. En 1875, à 26 ans, il présenta comme thèse, à l'École des hautes études, un essai sur la mythologie de l'*Avesta,* où il traitait de deux divinités secondaires du panthéon iranien, Haurvatât et Ameretât[1]. Haurvatât et Ameretât sont les derniers des six Amshàspands à chacun desquels est dévolue une partie de la création; Haurvatât est le maître des eaux; Ameretât est le maître des plantes. En même temps que les six Amshaspands président aux grands domaines de la nature, chacun d'eux correspond à une abstraction; pour les quatre premiers Amshaspands, ce caractère abstrait est assez clair; mais pour les deux autres, il ne laisse pas que d'être obscur : Haurvatât signifie totalité ou intégrité; Ameretât signifie immortalité. Quel est le sens exact de ces mots? Com-

[1] *Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta.* Paris, Vieweg, 1875, in-8°.

ment ces abstractions se rattachent-elles aux attributs matériels qui sont les eaux et les plantes? Pourquoi Haurvatât et Ameretât forment-ils couple et sont-ils toujours nommés de compagnie? Pour répondre à ces questions, M. Darmesteter fait l'histoire des deux divinités et remonte, à travers leurs transformations, jusqu'à l'époque de leur naissance; il peut ainsi dégager les éléments divers dont ils se composent. Haurvatât est ce qui est conservé ou ce qui conserve un être dans sa totalité ou son intégrité; pour l'homme, c'est donc la santé. Quant à Ameretât, si ce mot, sous l'influence du dogme de la vie future, et à une époque tardive, désigna la vie éternelle dans un autre monde, il n'exprimait d'abord que l'idée du non-mourir ici bas, l'idée de la longévité. M. Darmesteter démontre ensuite, par une série de textes bien choisis, que les eaux et les plantes étaient regardées autrefois par les Perses comme conférant la santé et l'immortalité; il établit ainsi la légitimité du lien qui unit les attributs abstraits aux attributs concrets. Enfin, la santé et la longue vie sont assez naturellement associées pour qu'on comprenne pourquoi Haurvatât et Ameretât sont toujours cités ensemble. C'est le vœu que de tout temps soupirent vainement les hommes d'être à l'abri de la souffrance et de la mort qui a donné naissance à ces deux divinités.

Deux ans plus tard, M. Darmesteter s'attaqua, dans sa thèse de doctorat sur Ormazd et Ahriman[1],

[1] *Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire.* Paris, Vieweg, 1877, in-8° de 360 pages.

au problème central de la religion mazdéenne. L'histoire de ces dieux, c'est l'histoire de tout le mazdéisme. M. Darmesteter l'a bien entendu ainsi, et son livre nous trace en raccourci l'évolution immense d'une religion depuis ses origines, qui plongent dans le naturalisme primitif, jusqu'aux quintessences métaphysiques auxquelles la fait aboutir, au ve siècle de notre ère, la secte des Zervaniens. Une méthode rigoureuse préside à cette vaste synthèse, qui se construit d'étage en étage, superposant ses lignes nettes et harmonieuses, sans qu'une hésitation ou une gaucherie vienne jamais troubler l'esprit du spectateur. Ormazd est l'antique dieu du Ciel, le Varuna des Védas; il a le soleil pour œil; il est la clarté qui dissipe le chaos des ténèbres et organise le monde; mais ce n'est pas seulement dans les choses matérielles qu'il introduit l'ordre et la loi, c'est aussi dans l'univers moral; de la vieille conception naturaliste sort un dieu spirituel. Contre lui se dresse un adversaire, Ahriman, qui, au moment où Ormazd est devenu la personnification du bien, nous apparaît comme celle du mal. D'où sort ce mauvais génie, qui n'a point son équivalent en Inde? A certains égards, il n'a été inventé que par contraste avec Ormazd; ses attributs sont le contre-pied de ceux de son rival; il n'est qu'« Ormazd retourné ». Cependant, cette conception d'Ahriman, qui appartient en propre au mazdéisme, correspond à une élaboration déjà fort avancée des idées religieuses; à la suite d'une longue transformation, le dieu du Ciel,

Ormazd, est devenu le bien en soi; c'est à ce moment seulement qu'Ahriman devient le mal en soi. Ne trouverait-on pas, dans le vieux fonds indo-iranien, quelque mythe naturaliste d'où Ahriman pourrait être issu? On sait le rôle que joue dans les Védas le mythe de l'orage; quand la lumière et les eaux disparaissent, c'est qu'un démon les a ravies; ce démon, c'est Ahi, « le serpent », dont le corps tortueux se déroule dans les nuées. L'Inde n'a pas donné grande importance à cet être pervers, qui ne doit pas tarder à être écrasé et vaincu, mais l'Iran a « pris ses démons au sérieux »; le serpent devient l'éternel ennemi contre lequel il faut lutter sans cesse; c'est lui qui est Ahriman. Ainsi, tandis qu'Ormazd provient tout entier du dieu suprême des indo-iraniens, Ahriman est plus complexe; il est le serpent védique, mais le serpent devenu majestueux et terrible; d'autre part, lorsqu'Ormazd s'est spiritualisé dans le mazdéisme au point de n'être plus qu'une personnification du bien, son adversaire subit le contrecoup de son évolution et devient, à son tour, une abstraction divinisée. Ainsi se constitue le dualisme qui distingue définitivement la religion iranienne de la religion védique.

Ces deux premiers ouvrages témoignaient chez leur jeune auteur de tant de talent et de science, que M. Max Müller n'hésita pas à faire appel à lui pour traduire l'*Avesta* dans la collection des *Sacred books of the East*[1]. M. Darmesteter accepta sa pro-

[1] Volumes IV (1880) et XXIII (1883).

position; nous n'avons pas lieu de le regretter, puisqu'il devait nous donner en français plus et mieux que ce qu'il écrivit alors en anglais.

En même temps que M. Darmesteter approfondissait les idées religieuses de l'*Avesta*, il en étudiait aussi la langue. Ses premiers travaux philologiques parurent à des époques diverses, sous la forme de *Notes zendes ou Iranica*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*. Mais il ne s'attarda pas longtemps aux points de détail; dès 1881, il pouvait présenter à l'Institut un mémoire où il embrassait toute l'histoire des langues de la Perse; ce manuscrit, qui obtint le prix Volney, fut remanié par son auteur et publié en 1883 sous le titre de : *Études sur la grammaire historique de la langue persane* [1]. Dans aucun de ses autres ouvrages, M. Darmesteter ne me paraît s'être élevé plus haut que dans celui-ci : les faits nombreux et bien observés sont classés dans un ordre rigoureux; les généralisations sont exposées avec tant de clarté, qu'elles semblent naître presque spontanément du rapprochement des faits; rien n'arrête cette marche en avant, où chaque pas marque une découverte.

Et d'abord, qu'est-ce que la langue de l'*Avesta*, le zend comme on l'appelle (assez inexactement d'ailleurs, puisque le mot zend désigne en réalité les commentaires annexés à l'*Avesta*)? On avait reconnu avant M. Darmesteter que cette langue n'était pas

[1] Cet ouvrage forme le premier volume des *Études iraniennes*. Paris, Vieweg, 1883, 2 vol. in-8°.

identique au perse des Achéménides et qu'elle n'en était même pas dérivée. On supposait que, tandis que les inscriptions des successeurs de Cyrus étaient rédigées dans la langue de la province de Perse (le Farsistan moderne), le zend était la langue de la Bactriane. Or M. Darmesteter a montré que le zoroastrisme avait dû naître en Médie; en effet, toutes les traditions font naître Zoroastre soit en Atropatène, soit à Raï, mais dans tous les cas en Médie; voici d'ailleurs un autre argument plus décisif encore : Hérodote dit que les prêtres du zoroastrisme s'appellent les Mages, et, d'autre part, il énumère les Mages au nombre des tribus de la Médie; M. Darmesteter rapprocha le premier ces deux témoignages entre lesquels Hérodote lui-même semble n'avoir vu aucune parenté; les prêtres de la religion mazdéenne ont dû s'appeler Mages, parce que cette religion avait eu sans doute son origine en Médie; ce furent comme chez les Hébreux les membres d'une tribu qui gardèrent le privilège de fournir des prêtres à la nation. Si le zoroastrisme vient de la Médie, la langue dans laquelle il s'exprima dut être celle de son pays natal; le zend, est non la langue de la Bactriane, mais celle de la Médie.

M. Darmesteter caractérise le pehlvi avec un égal bonheur; le pehlvi écrit présente un mélange bizarre d'éléments sémitiques et d'éléments iraniens; que des mots sémitiques aient pénétré dans le pehlvi, cela n'a rien d'extraordinaire; le vocabulaire turc, dans l'osmanli, est encombré de mots persans et arabes;

IMPRIMERIE NATIONALE.

le lexique saxon dans l'anglais est tout mêlé de mots français; cependant le turc et l'anglais ont conservé leur originalité parce qu'ils ont gardé leur grammaire. « Ce n'est point la matière qui fait les langues, c'est la forme. » Mais le pehlvi écrit semble, par un fait linguistique unique, avoir pris aux langues sémitiques des pronoms, des adverbes, des prépositions et des affixes qui portent atteinte au génie même des langues iraniennes. M. Darmesteter a démontré que cette anomalie n'était qu'apparente : en réalité, les éléments sémitiques n'existaient que dans l'écriture; quand on les lisait on les comprenait en iranien; l'écriture était ainsi une sorte de cryptographie qui cachait sous un vêtement sémitique une langue parlée purement aryenne; les Persans appelaient eux-mêmes zevâresh ce procédé « qui consiste à écrire sémitique et à lire aryen ».

Le parsi moderne n'est pas moins artificiel que le pehlvi; il n'est en effet que le pehlvi lui-même dans lequel on a restitué l'élément aryen dissimulé par le zevâresh sous une forme sémitique; mais, comme cette restitution a été faite à une date relativement récente, elle ne peut être considérée comme une transcription rigoureuse de la langue parlée sous les Sassanides; elle n'est fidèle que dans la mesure où l'interprète connaît le pehlvi; elle ne peut donc pas être tenue pour une langue réelle.

Après ces définitions lumineuses qui rendent claires en un instant, et pour le lecteur le moins initié, les termes de perse, zend, pehlvi et parsi,

M. Darmesteter passe de l'histoire de la langue persane à la grammaire historique de cette langue. Associant à une rare puissance de généralisation l'exactitude la plus minutieuse dans les détails, il trace de main de maître l'évolution de la langue persane, depuis le Perse des Achéménides jusqu'au persan moderne, au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la formation des mots. Ces sujets sont trop spéciaux pour qu'il soit possible de donner ici une idée de la manière dont les traite M. Darmesteter; nous ferons remarquer seulement l'art consommé avec lequel, dans la partie morphologique, il a su montrer l'intime connexion des changements de la construction avec les changements des formes; la morphologie et la syntaxe ne sont pas séparées par des cloisons étanches comme pourraient le faire croire les écrits de certains grammairiens; elles ne sont que les deux aspects d'un seul et même développement.

Ce n'est pas seulement pour mieux déterminer la place du zend dans l'histoire des langues persanes que M. Darmesteter a longuement étudié le pehlvi; il en avait encore besoin pour comprendre le zend. En effet, la connaissance du pehlvi est le grand fait scientifique qui a rénové dans la seconde moitié de notre siècle l'étude des livres religieux du mazdéisme. La langue zend n'existe plus que dans les textes de l'*Avesta;* si l'on peut arriver à deviner plus ou moins exactement le sens de quelques-uns de ses termes en les rapprochant des mots sanscrits

de même origine, on ne parviendra cependant à l'intelligence complète du texte que si l'on en trouve des traductions ou des commentaires en une langue connue. Anquetil-Duperron brisa le premier le triple sceau qui fermait le livre mystérieux en en demandant l'explication aux Parsis de l'Inde; soixante-dix ans plus tard, Burnouf donna une impulsion nouvelle aux études zendes, en trouvant dans la traduction sanscrite de Nériosengh une tradition plus ancienne de cinq siècles que celle des maîtres d'Anquetil-Duperron; enfin une révolution non moins considérable se produisit vers 1852, lorsqu'on découvrit la riche littérature pehlvie qui avait servi de base aux traductions partielles de Nériosengh. Ainsi le progrès dans l'interprétation de l'*Avesta* a consisté à remonter de la tradition moderne à la tradition sanscrite, et de celle-ci aux livres pehlvis qui sont écrits dans la langue parlée par les adeptes de la religion de Zoroastre au moment de sa pleine floraison. La nécessité d'étudier le pehlvi eut cependant quelque peine à s'imposer; les publications de Westergaard et de Spiegel furent vivement attaquées à leur apparition; mais, à mesure qu'avançait le dépouillement des manuscrits pehlvis, leur grande valeur se faisait jour; les admirables travaux de M. West achevèrent de la mettre en pleine lumière. M. Darmesteter s'élança dans cette voie nouvelle; reprenant pour son compte la lecture de tous les textes pehlvis publiés, étudiant même, grâce à l'obligeance de M. West, les manuscrits inédits qui se trouvent en

Angleterre, il sut dégager de cette littérature tout ce qu'on en peut tirer dans l'état actuel de la science pour l'interprétation de l'*Avesta*.

Malgré les progrès que M. Darmesteter avait réalisés sur ses devanciers, progrès dont témoignent les deux premiers volumes de sa traduction anglaise, il ne se tenait pas pour satisfait. Il n'avait point encore traduit les deux livres liturgiques, le *Yasna* et le *Vispered;* il y renonça momentanément. Il sentait en effet, par une sorte d'instinct, que toutes ses lectures ne lui révélaient qu'à demi les sentiments et l'âme même du culte zoroastrien. Il voulait refaire le pèlerinage d'Anquetil-Duperron, aller visiter les Parsis qui ont conservé en Inde les débris de la tradition mazdéenne, apprendre d'eux l'explication des textes liturgiques par les rites qui les accompagnent. Une mission dont il fut chargé par le Ministère de l'instruction publique, en 1886, lui permit de réaliser son projet.

Il retira de son voyage plus et moins qu'il n'en attendait. Malgré la bonne volonté des Parsis à son égard, il ne put être admis à la célébration du sacrifice, car il faut être initié, ou Beh-dìn, pour assister à cette cérémonie sans la profaner. En revanche, ses séjours dans divers centres parsis et notamment dans la ville sacerdotale de Nausari lui firent trouver, comme il le dit lui-même, « ce sentiment de la réalité présente et passée que les textes morts ne peuvent donner ». Tous ceux qui ont été en Orient connaissent cette sorte de révélation qui se produit

dans l'esprit du voyageur par la synthèse inconsciente des mille détails qui frappent son attention. En voyant les hommes et les choses, on rétablit presque involontairement le lien entre ce qui est aujourd'hui et ce qui fut auparavant; l'antiquité apparaît alors avec une intensité de vie qui la rend inoubliable; l'érudition seule ne saurait faire de telles résurrections. M. Darmesteter se lia à Bombay avec Tahmuras Dinshawji Anklesaria, simple imprimeur de profession, mais grand clerc en littérature pehlvie; les heures qu'il passa à feuilleter en sa compagnie les manuscrits conservés par les Parsis de l'Inde, lui en apprirent davantage que de longs mois consacrés en Europe à l'étude solitaire.

Au moment des fortes chaleurs, M. Darmesteter remonta à la frontière afghane dans les districts de Peshawer et de Hazara. Au milieu des fonctionnaires désœuvrés, qui viennent se reposer dans ces sanatoria des longs mois passés sous un climat accablant, il continua ses travaux; ce fut là qu'il rassembla ces chants populaires qui sont une précieuse contribution au folklore asiatique[1]; les refrains que chantaient dans les veillées du soir les ménestrels de Peshawer nous renseignent mieux sur les mœurs et le génie du peuple afghan que sa littérature écrite, faite tout entière d'imitations savantes et étrangères. Mais, en cueillant cette gerbe de fleurs aux couleurs bizarres et vives, M. Darmesteter ne per-

[1] *Chants populaires des Afghans;* Paris, Leroux, 1888-1890; in-8° de 219 et 118 pages.

dait pas de vue l'*Avesta;* l'introduction qu'il a mise en tête de ses chants afghans nous y ramène; par une longue série d'observations délicates sur la phonétique, la morphologie et la formation des mots dans la langue afghane, il établit que cette langue n'est point comme l'avait cru le docteur Trumpp, dérivée du sanscrit, et qu'elle n'est ni un dialecte de l'Inde, ni un dialecte intermédiaire entre ceux de l'Inde et ceux de l'Iran; dans l'Afghan, M. Darmesteter découvre une langue purement iranienne; dans la famille iranienne elle-même, il la rattache, non au perse des Achéménides, mais au zend : « Les tribus sauvages de la passe de Khaibar, les fanatiques musulmans des monts Sulaiman, auraient conservé sur les lèvres, mieux que les Parsis de Bombay, la parole des Mages antiques et de Zoroastre. »

Pendant son séjour aux frontières de l'Inde, M. Darmesteter mit à profit la bonne volonté des officiers anglais pour obtenir d'eux les estampages de quelques inscriptions de l'Afghanistan; il ne pouvait songer à découvrir des monuments de l'épigraphie antémusulmane; ces monuments demanderaient, pour être exhumés, des fouilles longues et coûteuses qui ne peuvent être entreprises dans un pays aussi fermé; mais l'épigraphie postérieure à la conquête arabe est visible et il est aisé de faire copier ou estamper les textes par les indigènes. C'est ainsi que M. Darmesteter put se procurer les épitaphes du grand Mogol Bâbar et de quelques-uns de

ses descendants à Caboul, ainsi que la grande inscription élevée de 1522 à 1526-1527 par Bâbar à Qandahâr. Il les a publiées et traduites dans le *Journal asiatique*[1].

M. Darmesteter avait éclairci, par ses études d'exégèse religieuse, le sens des mythes les plus profonds du Mazdéisme; par ses recherches linguistiques, il avait pénétré le génie de la langue de l'*Avesta* et s'était familiarisé avec la littérature pehlvie qui nous offre les plus anciens commentaires traditionnels; enfin, en visitant les Parsis de l'Inde, il avait trouvé dans leurs dogmes et leurs pratiques un dernier reflet des croyances et des rites des Mages. Il pouvait maintenant aborder dans toute son ampleur le problème de l'*Avesta;* c'est ce qu'il fit de 1892 à 1893, en publiant dans les *Annales du Musée Guimet* trois volumes qui contiennent la traduction complète de l'*Avesta*, précédée d'études critiques sur la composition et l'âge du texte. L'Académie des inscriptions et belles-lettres reconnut l'importance de cette œuvre en lui décernant le grand prix de vingt mille francs que, suivant une formule bien propre à rehausser la valeur de cette récompense, elle accorde tous les dix ans à l'œuvre qu'elle estime « la plus propre à honorer ou à servir le pays ».

La traduction de M. Darmesteter se distingue par

[1] *Journal asiatique*, 8e série, vol. XI, p. 491-503; 8e série, vol. XV, p. 195-230.

sa prudence dans l'emploi des ressources que fournit l'étymologie. On sait que les interprètes européens de l'*Avesta* se sont divisés, après la mort de Burnouf, en deux écoles qu'on a nommées l'école traditionnaliste et l'école étymologique ou védisante. Cette dernière, qui remonte à Bopp, fut en pleine floraison de 1850 à 1875; ses travaux ne sont point à dédaigner; il est incontestable qu'entre l'*Avesta* et les Védas il existe des rapports de langue et d'idées; la grammaire comparée peut donc suggérer des rapprochements heureux entre les pensées de l'Inde et de l'Iran. Mais si l'étymologie est séduisante par les traits de lumière qu'elle projette parfois, elle est en même temps un instrument fort difficile à manier; si elle ne repose pas sur des connaissances philologiques d'une extrême précision, elle ne fait qu'entasser erreurs sur erreurs et nuit à la science en l'engageant sur de fausses pistes; même quand elle est très vraisemblable, elle n'est jamais qu'une hypothèse, et, tant qu'elle n'a pas été vérifiée par des faits, elle ne saurait donner aucune certitude. Si les maîtres de l'école védisante ont pu éclaircir sur certains points le sens de l'*Avesta*, leurs élèves n'ont le plus souvent réussi qu'à l'obscurcir. M. Darmesteter a fait le procès de cette école avec une sévérité que justifiait le besoin de créer une réaction et de mettre cette partie de la science à l'abri des incursions que tentaient sur son domaine des imaginations trop portées à prendre leurs rêves pour des réalités. Il a montré que, même pour les Gâthas, dont le sens

est insuffisamment expliqué par les secours traditionnels et dont la langue est plus proche de la langue védique que le zend vulgaire, les traductions pehlvies sont encore un guide plus sûr que les inductions de la linguistique. Pour les Yashts, qui sont le domaine favori de l'école étymologique, il a trouvé des renseignements nouveaux dans les récits du Shah Nâma. Dans les autres parties de l'*Avesta*, la tradition lui a révélé le sens véritable de nombre d'expressions qui étaient restées lettre close pour ses devanciers. Vous vous rappelez comment il a chassé définitivement du panthéon avestéen le chien Madhakha, qui n'avait d'autre tort que de ne pas exister, et comment il y a au contraire fait entrer un dieu méconnu, le dieu Hadhish. C'est le propre de ces découvertes de s'imposer dès qu'elles apparaissent, parce qu'il n'est aucune hypothèse, quelque ingénieuse qu'elle soit, qui puisse prévaloir contre une preuve de fait; ainsi l'excellence de la méthode se trouve démontrée par l'infaillibilité des résultats qu'elle obtient.

Si les Mazdéens ont éprouvé de bonne heure le besoin d'écrire des commentaires de leurs textes sacrés, à plus forte raison cette glose est-elle nécessaire pour un lecteur européen. M. Darmesteter a donc joint à sa traduction, outre les notes purement philologiques, des appendices qui sont souvent des dissertations de la plus haute valeur. Soit qu'il passe en revue tout le panthéon de Zoroastre, depuis Ahura Mazda jusqu'aux génies des mois, soit qu'il

traite de coutumes perses, comme le mariage entre proches parents ou comme l'usage de livrer les corps des morts aux vautours, soit enfin qu'il décrive les rites compliqués de la religion du feu, il abonde en remarques érudites et profondes. La réunion de ces appendices formerait avec les thèses sur Haurvatât et Ameretât et sur Ormazd et Ahriman la plus claire et la plus instructive des introductions à la lecture de l'*Avesta*.

La traduction de M. Darmesteter n'est pas seulement plus fidèle et mieux commentée que celles de ses prédécesseurs, elle est aussi plus complète; au texte actuel de l'*Avesta* elle joint en effet toute une série de fragments qui faisaient autrefois partie des livres saints; quelques-uns de ces fragments avaient été publiés par Westergaard, Haug ou Spiegel, mais le plus grand nombre étaient inédits et ont été trouvés par M. Darmesteter à l'état de citations, les unes dans le manuscrit d'un catéchisme pehlvi appartenant à son ami Tahmuras, les autres dans le *Nîrangistân* pehlvi; ceux de ces fragments qui offraient un sens suivi ont été traduits; tous ont été publiés dans le texte original; le troisième volume de M. Darmesteter est donc un véritable complément aux éditions de l'*Avesta*.

L'existence de tels fragments prouve que l'*Avesta* que nous avons aujourd'hui est incomplet. Déterminer l'étendue des lacunes et rechercher ce que devait être l'*Avesta* dans son intégrité, en un mot, faire la critique du texte, voilà le sujet de l'introduction

placée par M. Darmesteter en tête du troisième volume.

Quoiqu'il soit difficile de deviner ce que fut la première rédaction de l'*Avesta*, nous savons du moins assez exactement sous quelle forme ce livre se présentait au temps des Sassanides. Pendant longtemps on n'avait eu sur l'*Avesta* des Sassanides que les renseignements très vagues fournis par deux *Rivâyats* modernes. M. West, en publiant le *Dînkart*, sorte de Somme théologique du Zoroastrisme rédigée en pehlvi au IXe siècle de notre ère, a mis en lumière les textes sur lesquels se fondaient les *Rivâyats* eux-mêmes. Le *Dînkart* nous donne une analyse très détaillée de l'*Avesta* sassanide; les fragments réunis par M. Darmesteter confirment l'exactitude de cette analyse et la complètent. Grâce à ces deux sources nouvelles, M. Darmesteter a pu tracer le plan de l'*Avesta* tel qu'il existait dans les premiers siècles de notre ère, assigner à la plupart des fragments la place qu'ils devaient occuper, montrer de quels débris a été formé l'*Avesta* actuel. Il a ainsi désagrégé par la pensée l'édifice moderne qui avait été construit avec les ruines de l'ancien, rassemblé les matériaux épars qui étaient restés sans emploi, et restauré sous sa forme primitive le temple élevé par les Sassanides. L'*Avesta* des Sassanides se composait de vingt et un livres, ou nasks, qui passent pour être sortis des vingt et un mots de la prière *Ahuna vairya;* on connaît maintenant en gros le contenu de chacun des nasks; on constate ainsi « que nous possédons en zend

des spécimens plus ou moins considérables de quinze nasks sur vingt et un, et que nous possédons dans leur intégrité les deux nasks (Stôt Yasht et Vendidad) que l'on considérait comme les plus importants religieusement ». Il est aisé d'ailleurs de voir comment et pourquoi certaines parties de l'*Avesta* sassanide se sont graduellement perdues, tandis que d'autres subsistaient : à mesure que la religion mazdéenne perdait de ses adhérents, elle tendait à se simplifier; les fidèles, décimés par la persécution arabe, négligèrent tout ce qui, dans leurs livres saints, n'était pas essentiel au culte; les textes seuls qui avaient été incorporés dans la liturgie restèrent intacts, parce que la pratique régulière du culte les préservait de l'oubli.

Ce n'est pas assez d'avoir établi ce qu'était, par rapport à l'*Avesta* actuel, une rédaction plus ancienne de l'*Avesta;* on peut aller plus loin encore et montrer, grâce aux récits du *Dînkart*, comment fut composé l'*Avesta* même des Sassanides. Il a été formé en trois fois : une première recension fut faite par un roi arsacide, Valkash, dans lequel M. Darmesteter reconnaît Vologèse Ier, qui régna au milieu du Ier siècle de notre ère. Plus tard, au commencement du IIIe siècle, Ardashir (Artaxerxès), fondateur de la dynastie sassanide, opéra une restauration religieuse, en même temps qu'une révolution politique; ce fut le grand-prêtre Tansar qui organisa, sur ses ordres, le néo-mazdéisme. M. Darmesteter a retrouvé dans une traduction persane, qui date de

l'an 1210 environ, une très curieuse lettre[1] que ce Tansar, chapelain d'Ardashir, adressa au roi de Tabaristan pour lui prouver la légitimité de l'œuvre religieuse entreprise par le nouveau souverain; ce document, malgré les nombreuses interpolations qui le défigurent, est des plus importants pour l'histoire de l'*Avesta;* il montre clairement que les textes anciens furent alors remaniés et complétés de façon à se plier aux nécessités de la politique; ainsi une partie au moins de l'*Avesta* doit être regardée comme l'œuvre de Tansar. Enfin, le *Dînkart* nous apprend que le successeur d'Ardashir, Shâhpûhr Ier (251-272), fit quelques additions à la rédaction de Tansar en y incorporant des fragments scientifiques qui étaient dispersés dans des traductions faites en Inde, en Grèce ou ailleurs, touchant « la médecine et l'astronomie, le temps et l'espace, la nature et la création, la naissance et la destruction ». On est en droit de se demander si ces prétendues restitutions ne furent pas souvent des emprunts et si, à côté des débris de l'ancien *Avesta*, ne s'introduisirent pas alors des originaux grecs et hindous.

Si la brillante exposition de M. Darmesteter nous montre ce que devait être l'*Avesta* des Sassanides, il reste encore un second problème beaucoup plus obscur : celui de savoir si, comme le veut la tradition, il existait un *Avesta* antérieur à celui des Sassanides et ce qu'était cette première rédaction des

[1] Lettre de Tansar au roi de Tabaristan (*Journal asiatique*, mars-avril et mai-juin 1894, p. 185-250 et 502-555).

livres saints. Nous abordons ici la partie la plus délicate des théories de M. Darmesteter; ces théories sont encore trop récentes pour qu'on puisse porter à leur sujet une appréciation définitive; nous n'avons pas le recul suffisant pour les bien juger. S'il paraît prouvé qu'une rédaction de l'*Avesta* fut faite du Ier au IIIe siècle de notre ère, cela ne signifie point que l'*Avesta* n'existait pas avant cette date; l'âge d'un livre n'est pas nécessairement celui de sa dernière édition; mais ce qu'il importe de savoir, c'est dans quelle mesure le texte primitif a été modifié par ceux qui en ont fait la récension. M. Darmesteter admet que ces altérations ont été très profondes; il reconnaît dans l'*Avesta* des influences brahmaniques, bouddhiques, grecques et juives; les passages de l'*Avesta* qu'il cite à l'appui de sa thèse demandent à être discutés en détail; ils donneront sans doute lieu à de longues controverses entre les philologues. Dès maintenant, il est une des hypothèses de M. Darmesteter qui a soulevé de très graves objections, c'est celle qui consiste à voir dans le premier des six Amshaspands, Vohu Manô, le Logos des néo-platoniciens et à identifier le monde spirituel dont il est souvent question dans l'*Avesta* avec le monde intelligible de Philon : la philosophie de l'école d'Alexandrie aurait ainsi fourni quelques-uns de ses éléments fondamentaux à la théologie mazdéenne. Comme d'ailleurs Vohu Manô et les Amshaspands jouent un rôle prépondérant dans les Gâthas qui sont la partie la plus ancienne de l'*Avesta* actuel, il s'ensuit que la

rédaction des Gâthas serait postérieure à Alexandre; elle daterait d'une époque où l'atmosphère était déjà saturée de gnosticisme. Ces remarques ont une portée considérable, car elles ne vont à rien moins qu'à ramener dans les environs de l'ère chrétienne le travail d'élaboration des idées qui donna naissance à l'*Avesta*. A supposer qu'il existât un *Avesta* antérieur à celui des Sassanides, il devait en différer profondément, puisque, Vohu Manô en étant absente, ni la théorie des six Amshaspands, ni les Gâthas qui supposent cette théorie, ni enfin tous les textes qui gravitent autour des Gâthas n'ont pu s'y trouver. M. Darmesteter n'était point arrivé dès le début à ces conclusions ; en 1883, il disait encore : « Je crois possible et probable que les parties anciennement rédigées de l'*Avesta*, les Gâthas ou hymnes, aient existé déjà au temps d'Hérodote. » On voit quelle modification considérable avaient subie ses idées, lorsqu'il écrivait dix ans plus tard : « Les Gâthas. . ., qui sont la partie la plus anciennement rédigée de l'*Avesta*, sont postérieures à l'ère chrétienne; il est vraisemblable qu'elles ont été composées sous le règne de Vologèse Ier, c'est-à-dire au temps de Néron ou de Vespasien. »

Quel que soit l'avis qui doive l'emporter plus tard sur l'âge de l'*Avesta*, M. Darmesteter aura du moins déterminé pour la critique de texte un point de repère sûr, l'*Avesta* des Sassanides; il a le premier montré comment l'*Avesta* actuel s'y rattache; il a donné, des textes que nous avons aujourd'hui, la tra-

duction la plus fidèle qu'il fût possible de proposer avec les ressources actuelles. Quels progrès pourra faire la science après lui? Il soulève lui-même cette question en divers passages de ses écrits, et c'est presque uniquement avec ses propres indications que nous allons essayer d'y répondre.

En premier lieu, on reconstituera sans doute l'*Avesta* sassanide plus complètement que M. Darmesteter ne l'a fait. Au moment où fut composé le *Dînkart*, c'est-à-dire au IX[e] siècle de notre ère, on possédait encore vingt nasks sur vingt et un; le seul nask Vashtag était déjà perdu. Si l'on considère le développement qu'avait pris dès le IX[e] siècle de notre ère la littérature pehlvie, dans laquelle abondent les citations du *Zend Avesta*, si l'on remarque, d'autre part, que le dépouillement de cette littérature vient à peine de commencer, il ne paraîtra pas trop osé d'espérer que la science européenne parviendra à reconstituer la presque totalité des vingt nasks analysés par le *Dînkart*. La littérature pehlvie est-elle d'ailleurs la seule qui soit appelée à nous fournir des renseignements? On sait par les historiens chinois que le prétendant au trône de Perse, Phirouz III, sollicita et obtint de l'empereur Kao-tsong, en 677, la faveur de construire un temple persan à Tch'ang-ngan (aujourd'hui Si-ngan-fou); n'aurait-on pas conservé dans ce temple l'*Avesta* et n'en aurait-on pas fait des traductions chinoises?

D'autre part, les fouilles en Médie n'ont point encore été possibles; qui sait ce que révélera quelque jour

IMPRIMERIE NATIONALE.

ce vieux sol historique? Il serait désirable qu'on trouvât là des textes confirmant la théorie que les mages étaient des Mèdes en jetant quelque lumière sur ce qu'était la religion autochtone de la Médie.

Enfin, quoique la visite faite par M. Darmesteter aux Parsis de Bombay ait dissipé l'obscurité qui entourait plusieurs points de liturgie, il faut se rappeler qu'il n'a pu avoir accès qu'auprès de la secte Rasmi qui représente l'école traditionnelle. Or on sait que, vers le commencement du XVIIIe siècle, un schisme se produisit parmi les Parsis de l'Inde; une partie d'entre eux adopta le calendrier et vraisemblablement le rituel des Parsis de Perse; ils prirent le nom de secte qadîmie, ou ancienne, parce qu'ils prétendaient revenir aux antiques usages; si un qadîmi publiait le rite de sa secte, comme M. Thamuras et ses prédécesseurs l'ont fait pour le rite rasmi, il est probable qu'on aurait sous les yeux une liturgie plus conforme à la tradition primitive; et l'on remonterait sans doute plus près encore des origines, si l'on pouvait, après avoir étudié les deux sectes de l'Inde, se mettre en relations avec ces quelques milliers d'adhérents que la religion de Zoroastre compte encore en Perse, surtout à Yezd et dans le Kirman.

Cependant les progrès que la science fera dans ces diverses directions ne pourront que compléter l'œuvre de M. Darmesteter et non lui nuire; si quelques-unes des hypothèses qu'il a formulées au sujet de l'origine étrangère de certains textes sont destinées peut-être à ne pas se vérifier, sa reconstitution de

l'*Avesta* des Sassanides restera du moins le fil conducteur pour le classement des fragments qui restent à découvrir; quant à sa traduction, quelques corrections de détail qu'on y apporte plus tard, elle sera toujours exacte dans son ensemble, parce qu'elle est fondée sur une méthode parfaite. Les grands savants sont ceux qui ouvrent la voie dans laquelle leurs successeurs n'ont qu'à marcher pour atteindre des connaissances exactes de plus en plus étendues; M. Darmesteter a été l'un de ces initiateurs; son nom prendra sa place glorieuse à côté de ceux d'Anquetil-Duperron et de Burnouf, et marquera le troisième stade des études zendes.

Depuis le dernier rapport annuel, nous avons perdu notre plus ancien associé étranger, Sir H.-C. Rawlinson[1]; nous avons vu disparaître, parmi les membres de notre société: Auguste Dillmann[2], l'éminent représentant des études sémitiques en Allemagne, et MM. Foucaux[3] et Masqueray[4]. M. Dutreuil de Rhins[5] est mort pour la science sur la frontière du Thibet. Des vétérans de l'orientalisme, Brian Hough-

[1] Cf. Une notice de M. Cordier dans les *Comptes rendus des séances de la Société de géographie*, n° 6, 1895.

[2] Cf. Une notice de M. J. Halévy dans la *Revue sémitique*, 1894, p. 384.

[3] Cf. Une notice de M. Feer dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1894, p. 562-563.

[4] Cf. Une notice de M. G. Bernard dans la *Revue africaine*, 1895.

[5] Cf. Une notice de M. Maunoir dans le *T'oung pao*, t. IV, p. 356-359.

ton Hodgson[1], Alexandre Cunningham[2], Mgr Bigandet[3]; un des maîtres de la linguistique, Whitney[4]; des savants estimables, MM. von der Gabelentz[5], Nève[6], Terrien de Lacouperie[7], Billequin[8], ont laissé dans les rangs des travailleurs des vides qui se font douloureusement sentir. Des voix plus autorisées que la mienne ont rappelé leur vie et jugé leurs œuvres; permettez-moi de vous renvoyer aux notices nécrologiques qui ont paru dans notre Journal ou dans d'autres revues françaises, et de ne pas grossir d'éloges nécessairement superficiels un rapport qui n'est déjà que trop étendu.

INDE.

Les études védiques ont été remises à l'ordre du jour dans le monde des indianistes par le fameux mémoire de M. Hermann Jacobi sur l'âge du *Ṛig-Veda*[9]; en appliquant à une donnée astronomique fournie par le vers 13 de l'hymne 85 du Xe livre les calculs

[1] Cf. *Journal asiatique*, mai-juin 1894, p. 585-586.

[2] Cf. Une notice de M. Cordier, *T'oung pao*, V, p. 287.

[3] Cf. Une notice de M. Schlegel, *T'oung pao*, V, p. 78.

[4] Cf. Une notice de M. Barth, *Journal asiatique*, juillet-août 1894, p. 177-183.

[5] Cf. Une notice de M. Schlegel, *T'oung pao*, V, p. 75-78.

[6] Cf. Une notice de M. Lamy, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1894.

[7] Cf. Une notice de M. Cordier, *T'oung pao*, V, p. 428-440, et une notice de M. de Harlez, *Journal asiatique*, septembre-octobre 1894, p. 375-378.

[8] Cf. Une notice de M. Cordier, *T'oung pao*, V, p. 441-442.

[9] Hermann Jacobi, *Ueber das Alter des Ṛig-Veda*; Stuttgart, 1893.

que nécessite la loi de précession des équinoxes, M. Jacobi a prouvé que la position du solstice d'été devait être, d'après ce passage, celle qu'il occupait vers l'an 4500 avant Jésus-Christ. Autour de ce texte principal, le savant allemand a groupé un certain nombre d'autres textes qui tirent de ce rapprochement même un sens nouveau et semblent aussi justifier la conclusion qu'il y eut en Inde des observations astronomiques datant de quatre millénaires et demi avant notre ère. M. Barth a exposé et discuté avec la lucidité la plus parfaite[1] la théorie de M. Jacobi; si ces vues sont acceptées, les Vedas auraient conservé des souvenirs d'une époque qui remonte jusqu'au cinquième millénaire avant notre ère, et leur composition même ne pourrait être postérieure à l'an 2000 avant Jésus-Christ, puisque c'est alors que le calendrier fut rectifié. Les Vedas recouvreraient ainsi cette haute antiquité que les critiques les plus récents avaient fortement mise en doute.

Les observations de M. J. Halévy[2] sur les écritures indiennes ne s'accomodent guère de la théorie de M. Jacobi, ou, pour mieux dire, elles lui sont exactement opposées. M. Halévy reprend, contre M. Bühler[3]

[1] *Journal asiatique*, janvier-février 1894, p. 156-172, et *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, janvier-février 1894, p. 86-87. — La thèse de M. Jacobi n'a pas été cependant sans rencontrer des contradicteurs très sérieux; cf. Oldenberg, *Der vedische Kalendar und das Alter des Veda*, Z. D. M. G., XLVIII, 629-48, et Whitney, *Proceedings of the Amer. Or. Soc.*, 1894, LXXXII et seq.

[2] Nouvelles observations sur les écritures indiennes. (Extrait de la *Revue sémitique*, juillet 1895, in-8° de 64 pages.)

[3] *On the origin of the Indian Brahma Alphabet*, Wien, 1895.

qui l'avait attaqué, la défense de son essai sur l'origine des écritures indiennes, et maintient par une forte série d'arguments tirés de la paléographie et de l'histoire littéraire les opinions qu'il avait déjà soutenues il y a dix ans. D'après M. Bühler, l'écriture du nord ou *kharoṣṭhi* a une origine araméenne et a dû être introduite en Inde vers l'an 500 avant notre ère; quant au *brahma-lipi*, il remonterait à l'alphabet phénicien archaïque du VIIIᵉ siècle avant Jésus-Christ. Pour M. Halévy, au contraire, ces deux écritures proviennent d'une source araméenne commune; le *brahma-lipi* emprunte au *kharoṣṭhi* un certain nombre de ses éléments essentiels et lui est donc postérieur; le *kharoṣṭhi* enfin n'a pu se constituer que vers l'an 325 avant Jésus-Christ. On voit quelle révolution serait produite dans les idées communément reçues par les indianistes, s'il était prouvé qu'aucun texte écrit en Inde n'est antérieur au IIIᵉ siècle avant notre ère.

L'importance du *Ṛig-Veda* ne doit pas nous faire perdre de vue celle des autres recueils védiques; M. Henry[1] a entrepris d'interpréter l'*Atharva-Veda;*

[1] Les livres VIII et IX, de l'*Atharva Veda*, traduits et commentés par V. Henry; Paris, Maisonneuve, 1894, in-8°, XII et 164 pages. — M. Henry avait fait paraître, en 1891, la traduction du livre XIII et, en 1892, du livre VII de l'*Atharva Veda*. — M. Henry a réuni en un volume de VIII et 117 pages, publié en 1895 chez Bouillon, quarante hymnes du *Ṛig-Veda*, traduits et commentés par Abel Bergaigne; cette édition, qui a été faite par ses soins d'après les notes de Bergaigne, avait déjà paru dans les Mémoires de la Société de linguistique, et M. Darmesteter en a rendu compte (*Journal asiatique*, juillet-août 1893, p. 100-101).

il a ajouté, l'année dernière, les livres VIII et IX à ceux dont il nous avait déjà donné la traduction. Ce veda sera prochainement traduit par M. Bloomfield pour la collection des *Sacred Books of the East;* M. Whitney a pu terminer avant de mourir une autre traduction qui doit paraître dans quelques mois; nous ne manquerons donc pas de secours pour comprendre ce texte, un peu trop négligé jusqu'ici. La plupart des hymnes du livre VIII sont des conjurations; dans ces incantations bizarres on retrouve plus d'une coutume commune aux pratiques de la sorcellerie dans tous les temps et dans tous les lieux; mais on y entrevoit aussi l'arrière-fonds des idées que les Hindous se faisaient de la maladie et de la mort; on s'y instruit de leur démonologie « digne parfois d'être illustrée par Callot »; on y apprend quels étaient leurs talismans et leurs maléfices. D'autres hymnes de l'*Atharva Veda* sont des « devinettes »; d'après M. Henry, il faudrait faire une place considérable en mythologie à ces énigmes puériles auxquelles se complaît l'esprit humain encore enfant, et qui plus tard sont précieusement conservées par les poètes et les prêtres qui en font « les uns des symboles et les autres des mystères ».

M. Paul Regnaud[1] a exposé la méthode qui lui est propre pour l'interprétation des hymnes védiques; l'explication traditionnelle des Brâhmaṇas ne le satisfait pas, parce qu'elle ne porte que sur le sens littéral

[1] Paul Regnaud, *Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce;* Paris, Leroux, 1894; in-8°, XI et 518 pages.

mais ne peut renseigner sur la valeur primitive des mythes; le système naturaliste de M. Max Müller lui paraît se heurter à des difficultés insurmontables; il propose donc une explication nouvelle, l'explication liturgique: tous les mythes se réduiraient à des métaphores désignant les éléments du sacrifice. Le sacrifice serait le principe essentiel non seulement de la religion que supposent les Vedas, mais plus généralement de la religion indo-européenne; l'étymologie révélerait qu'en Grèce comme en Inde la liturgie est à l'origine des mythes.

C'est dans le Veda pris dans son sens le plus large que l'orthodoxie brahmanique fait rentrer les Upanishads. Entre tous ces traités de métaphysique, l'Upanishad du grand Âraṇyaka[1] est peut-être la plus vieille; elle servira pour faire l'histoire des idées dans l'Inde ancienne; on y voit figurer un grand nombre de docteurs dans des sortes de tournois philosophiques, signes précurseurs des grandes hérésies qui vont éclore. Ce texte a été expliqué par les élèves de la conférence dirigée à l'École des hautes études par M. Sylvain Lévi; l'un deux, M. Hérold[1], en a publié une traduction dont le style reflète fidèlement ce qu'il y a de fruste et d'obscur dans l'original; M. Hérold a cherché à être aussi littéral que possible

[1] L'*Upanishad du grand Aranyaka* (*Brihadâranya kopanishad*), traduite pour la première fois du sanscrit en français par Ferdinand Hérold; Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1894; in-8°, 159 pages. — Cf. Un compte rendu de M. Finot, *Revue critique*, 1894, p. 210.

et a négligé, de parti pris, le commentaire trop personnel de Çaṅkara.

M. l'abbé Roussel continue ses études sur le Mahâbhârata; il dégage les documents qui permettront d'établir s'il y a vraiment un système religieux continu dans ce long poème[1].

Dans le domaine des études bouddhiques, je dois signaler d'abord la traduction en français de deux ouvrages, très remarquables à des titres différents, qui ont été écrits par des savants étrangers : M. Foucher a traduit de l'allemand le livre de M. Oldenberg, intitulé: *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*[2]; M. Assier de Pompignan a traduit du russe les *Recherches sur le bouddhisme* et *La communauté des moines bouddhistes*, de Minayeff[3]. M. Oldenberg admet que la priorité des documents pâlis est incontestable; il se fonde donc uniquement sur la tradition méridionale; comme le savant est, chez lui, doublé d'un artiste, il voit et nous fait voir à travers les textes la personne même du Bouddha; entre ses mains, l'histoire devient une résurrection. Son exposé des doctrines bouddhiques reconstitue avec les enseignements épars du maître un système étroitement uni dans toutes ses parties. Enfin il trace un vivant tableau de ce que durent être les premières commu-

[1] *Les idées religieuses du Mahâbhârata*, par M. l'abbé Roussel (*Muséon*, XII, p. 263-271, 295-307).

[2] Paris, Alcan, 1894; in-8°, VII et 392 pages.

[3] Cette traduction fait partie de la Bibliothèque d'études des *Annales du Musée Guimet;* Paris, Leroux, 1894; in-8°, XV et 315 pages.

nautés religieuses. Ce livre clair et harmonieux est écrit en une belle langue à laquelle le traducteur a su conserver toutes ses qualités de nombre et de vigueur. Bien différent est l'ouvrage de Minayeff : autant M. Oldenberg est habile à effacer les difficultés, autant Minayeff excelle à les mettre en relief; il prend simultanément les traditions sanscrite et pâlie et se plaît à en opposer les divergences et les contradictions constantes; les documents anciens faisant défaut et les collections de Tripiṭakas que nous avons conservées étant de dates relativement récentes, il insiste sur la nécessité de faire la critique des textes en les confrontant avec les monuments et leurs inscriptions. Ce livre, touffu et confus en apparence, suppose une somme de lectures prodigieuse; il met en garde contre les conclusions prématurées et contre les opinions trop facilement tenues pour définitives.

M. Feer a poursuivi ses recherches sur les Jâtakas en analysant le *Ṣaḍḍanta Jâtaka*, dont le héros est un éléphant à six défenses qui n'est autre que le futur Bouddha[1]. Il a confronté les deux versions pâlies, la version sanscrite et les deux versions chinoises de ce Jâtaka, et a relevé les nombreuses variantes que présentent ces diverses rédactions.

M. de Lavallée-Poussin a publié et analysé, à titre de spécimen, le dixième chapitre du *Svayambhû purâṇa*, c'est-à-dire le purâṇa local du temple de Svayambhû, le grand sanctuaire du Népâl où l'on vient

[1] Feer : *Le Chaddanta Jâtaka*, dans *Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 31-85; mars-avril 1895, p. 189-223.

en pèlerinage de tous les pays voisins[1]. La multiplicité des récensions de ce texte atteste combien il fut répandu. Dans le fatras d'une exposition compliquée à la façon des purâṇas brahmaniques, on peut receillir un assez grand nombre de documents intéressant l'histoire du Népâl et les destinées du bouddhisme dans le pays. En collaboration avec M. de Lavallée-Poussin, M. de Blonay a commencé, dans la *Revue de l'histoire des religions*, la traduction d'une série de contes bouddhiques empruntés au commentaires du Dhammapada[2]. M. de Blonay a traduit en outre un conte jaïna, en prâkrit mahârâstrî, l'histoire de Saṇaṃkumâra[3].

Quand on étudie les textes écrits de l'Inde, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils sont insuffisants pour l'historien qui voudrait trouver des faits exacts dans cette littérature plus abondante que précise. Lorsqu'il s'agit du bouddhisme en particulier, il est nécessaire de recourir à une autre source de renseignements, qui se trouve, comme le fait déjà remarquer Minayeff, dans les monuments de l'architecture. Le temps est venu où l'archéologie doit jouer

[1] *Svayambhûpurâṇa*, Xe chapitre, par L. de Lavallée-Poussin, dans *Recueil de travaux* publiés par la Faculté de philosophie et lettres (Université de Gand); 9e fascicule, Gand et Louvain, 1893. — M. de Lavallée-Poussin a traduit aussi le *Maṇiçûḍa-avadâna*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*.

[2] *Légende de Viḍuḍabha*, traduite du *Dhammapada* (*Revue de l'histoire des religions*, t. XXIX, p. 194-211); *Histoire de la querelle religieuse à Kosambi; Vie retirée du Bouddha dans le parc aux éléphants* (*ibid.*, t. XXIX, p. 329-337).

[3] *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXI, p. 29-41.

un rôle presque égal à celui de la philologie. C'est là l'idée qui a conduit le docteur Le Bon à faire son magnifique volume sur les monuments de l'Inde[1]. Le docteur Le Bon a parcouru l'Inde entière en photographiant tous les édifices anciens qu'il a rencontrés, depuis le Népâl, dont l'architecture était avant lui mal connue, jusqu'aux provinces les plus méridionales de la péninsule; les résultats qu'il a obtenus au cours de ses difficiles et parfois dangereuses explorations sont au-dessus de tout éloge; les 398 planches qu'il met sous nos yeux forment un recueil plus complet que tout ce qui a été publié jusqu'ici par l'Angleterre; c'est la première fois que les indianistes ont à leur disposition, dans un seul volume, une aussi riche collection de documents figurés, et ils sauront un gré infini à celui qui leur a donné ce précieux instrument de travail.

Le docteur Le Bon nie l'influence de l'art grec sur l'art hindou. Après avoir lu l'article de M. Foucher dans la *Revue de l'histoire des religions*, je ne suis pas sûr qu'il ait entièrement raison. A propos de l'excellent manuel publié par le docteur A. Grünwedel[2], M. Foucher[3] a tracé les grandes lignes d'une

[1] *Les Monuments de l'Inde*, par le docteur Gustave Le Bon; Paris, Firmin-Didot, 1893; gr. in-4°, 254 pages et nombreuses planches hors texte. Cf. le compte rendu de cet ouvrage par A. Barth, dans *Revue critique*, 29 octobre 1894.

[2] A. Grünwedel : *Buddhistische Kunst in Indien*. Berlin, 1893; in-18, 178 pages 76 figures.

[3] A. Foucher : *L'art bouddhique dans l'Inde*, d'après un livre récent; dans *Revue de l'histoire des religions*.

histoire de l'art bouddhique : voici d'une part l'école proprement indienne, avec ses célèbres stûpas de Sânchi, de Bharhut, etc., où, par une singularité très caractéristique, tous les épisodes de la vie du Bouddha sont représentés sans que jamais l'image même du maître y soit figurée; voici d'autre part l'école du Gandhâra, qui commence dans le premier siècle de notre ère, au moment où l'art gréco-romain, devenu un objet d'exportation, revêt de formes classiques des motifs bouddhiques; alors apparaissent ces images du Bouddha qui, reproduisant d'abord le type même d'Apollon, se modifieront peu à peu sous la main des artistes hindous pour se conformer davantage aux indications des textes sacrés et deviendront de plus en plus conventionnelles ; alors aussi se montrent dans les bas-reliefs et les peintures ces légions de Bodhisattvas qui appartiennent en propre à la doctrine du Mahâyâna; leur présence prouve que l'art du Gandhâra ne fut pas seulement un art bouddhique, mais plus spécialement l'art du Mahâyâna. Grâce à la libéralité de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Foucher va pouvoir aller en Inde et y visiter les musées de Peshaver, de Calcutta et surtout de Lahore; il sera ainsi à même de remplir les cadres qu'il vient d'esquisser avec talent, et nous attendons beaucoup de sa mission.

M. Barth[1] a analysé la publication de l'Institut

[1] *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, 1893, p. 158-167.

royal de l'Inde néerlandaise à la Haye, relative aux temples de Parambanan (Java). Ces monuments doivent dater du VIIIe siècle çaka (778-878 ap. J.-C.); on y remarque un çivaïsme éclectique analogue à celui que nous trouvons sur les monuments du Cambodge et de la côte d'Annam. Les travaux de MM. Ijzerman et Groneman, à qui nous devons de connaître les temples de Parambanan, complètent les notions que nous avaient déjà apprises les monuments de Boroboedoer.

En même temps que l'archéologie, l'épigraphie est appelée à être le complément de la littérature hindoue. Elle nous réserve encore bien des surprises; nous en avons la preuve dans les trente et un fragments d'inscriptions en caractères inconnus qui ont été publiés par M. Senart[1]; ces textes mystérieux ont été découverts par le major Deane, l'un à Spinkarra, au nord de Peschawer, les autres dans le massif du Mahaban, au nord d'Attok; peut-être faut-il y voir des monuments des langues scythiques ou turkes parlées par les envahisseurs venus du Nord-Ouest, Çakas et Turushkas; jusqu'ici, cependant, il a été impossible de proposer autre chose que des hypothèses gratuites au sujet de ces inscriptions. Dans ce même massif du Mahaban, sur le mont Banj, le major Deane a trouvé deux fragments en devanâgarî et trois en kharoshṭhî. M. Senart a pu

[1] E. Senart : *Notes d'épigraphie indienne*, V; dans *Journal asiat.*, septembre-octobre et novembre-décembre 1894, p. 332-353 et 504-518, plus 5 planches hors texte.

dater des premières années du XIe siècle de notre ère les textes devanâgarîs : ils ont été gravés par ces rois Çâhis du pays de Gandhâra, dont la capitale, Uḍabhâṇḍa était située précisément dans le voisinage du mont Banj. Quant aux textes en kharoshṭhî, ils paraissent beaucoup plus anciens, quoique l'ignognorance où l'on est de l'ère dans laquelle sont exprimées les dates qu'ils présentent empêche de déterminer avec exactitude l'époque où ils furent gravés.

L'incertitude où nous laissent le plus souvent les inscriptions indiennes, quant à l'ère qu'elles emploient, obligent les épigraphistes à contrôler les textes lapidaires au moyen d'autres documents parmi lesquels les relations des pèlerins bouddhistes chinois tiennent une place fort importante. C'est en se fondant sur le témoignage de Hiuen-tsang et en le rapprochant de divers écrits historiques chinois que M. Sylvain Lévi a pu introduire des modifications considérables dans la chronologie du Népâl, telle que M. Fleet l'avait établie d'après les monuments épigraphiques, et telle qu'on l'avait admise jusqu'ici d'après lui[1].

Un des chapitres les plus intéressants de l'épigraphie sanscrite est celui qu'avait commencé d'écrire M. Barth en expliquant quelques-uns des estampages rapportés du Cambodge par M. Aymonier. M. Bergaigne s'était chargé de le continuer, mais la mort

[1] Sylvain Lévi : *Note sur la chronologie du Népâl;* dans *Journal asiatique*, juillet-août 1894, p. 55-72.

l'avait empêché de terminer sa tâche ; M. Barth, assisté de MM. Senart et Sylvain Lévi, a mis ses notes en état d'être publiées[1]; le dévouement dont ont fait preuve ces savants est le plus digne éloge qu'ils pussent rendre au maître dont les études sanscrites déplorent la disparition prématurée. Les quarante-six inscriptions dont nous devons l'interprétation à M. Bergaigne et à ses collaborateurs comprennent seize inscriptions du Campâ et trente du Cambodge. Ces textes sont tous des textes religieux ; ce n'est donc que par accident, en quelque sorte, qu'on y trouve des renseignements historiques; s'ils ne nous livrent point gravées sur pierre les annales des empires qui fleurirent autrefois aux lieux où ils gisent, s'il est nécessaire de les compléter par les relations des voyageurs chinois ou annamites, et par les chroniques locales qu'on ne peut manquer de découvrir quelque jour, elles exercent cependant un puissant attrait sur les esprits curieux des choses passées; elles nous montrent le Cambodge et l'Annam méridional submergés sous la grande vague religieuse, qui, partie avant le IIIe siècle de notre ère des Sept-Pagodes, près de Madras, a franchi un océan en apportant avec elle le brahmanisme civaïte, un alphabet, les mœurs et les idées de l'Inde. Maintenant, cependant, ils sont morts les rois dont « le long

[1] *Inscriptions sanscrites du Campâ et du Cambodge*, par M. Abel Bergaigne. Paris, 1893; in-4°, 448 pages et un atlas in-folio; forme la 1re partie du tome XXVII des *Notices et extraits des manuscrits*.

bras était, comme le dit une inscription, le soleil qui brûlait le peuple des Chinois pareil à la nuit », et c'est le flot jaune qui a reflué sur toute l'Indo-Chine, effaçant l'antique civilisation dont M. Aymonier a réveillé les vieilles stèles endormies sur les bords du Grand Lac ou du Mékong, et dans le Bhinh-Thuan[1].

Parmi les travaux qui s'adressent à un public plus étendu que celui des seuls indianistes, nous devons signaler les magistrales études de M. Senart sur les castes dans l'Inde[2]; l'article, d'une érudition très sûre, où M. Sylvain Lévi a résumé pour la *Grande Encyclopédie* l'état actuel de nos connaissances sur l'Inde[3]; le livre de vulgarisation de M. de Milloué sur « le bouddhisme dans le monde, son origine, ses dogmes et son histoire »[4]; enfin les considérations économiques et sociales de M. Barthélemy-Saint Hilaire sur l'Inde contemporaine[5].

Depuis Benfey, l'Inde est regardée par toute une école de folkloristes comme le premier berceau des fables; mais si cette thèse renferme une part de vérité, elle n'est pas toute la vérité; c'est du moins ce que tendent à prouver deux livres récents, celui de

[1] *Une mission en Indo-Chine*, extrait du *Bulletin de la Société de géographie*, 2e et 3e trimestres 1892.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1894.

[3] *Grande Encyclopédie*, article Inde.

[4] M. de Milloué, *Le Bouddhisme dans le monde*, avec une préface de M. P. Regnaud. Leroux, 1893; in-18, IX et 257 pages.

[5] *Recensement de l'Inde orientale en 1891* (*Journal des savants*, janvier 1895); l'*Inde décennale* (*ibid.*, février 1895).

M. Sudre, sur les *Sources du roman de Renart*[1], et surtout celui de M. Bédier, sur les *Fabliaux*[2]. La difficile question de l'origine et de la transmission des contes avait paru se préciser et se simplifier lorsqu'on avait cru pouvoir rattacher certaines fables aux Jâtakas ou au Pancatantra, par l'intermédiaire des traductions pehlvies, puis arabes, puis hébraïques et enfin latines. M. Bédier et M. Sudre prouvent que le rôle de ces textes écrits a été fort exagéré et que les contes, matière mouvante et légère, ont été transportés de çà et de là au gré de la tradition orale. Pour le *Roman de Renart* cependant les origines se laissent peut-être plus facilement discerner que pour d'autres récits populaires; les animaux qui y figurent ont en effet un type ou un rôle déterminé qui leur vient d'un certain pays et non d'un autre; c'est ainsi que le lion est certainement sorti des légendes asiatiques; c'est ainsi encore que le loup du *Roman de Renart*, est plus proche parent de l'hyène indienne que de l'ours germanique. Mais ces rapprochements ne concernent guère que la forme et non le fond des contes : si les trouvères ont fait à l'Inde quelques emprunts inconscients, on ne saurait dire qu'ils lui aient emprunté le sujet de leurs fables. M. Sudre n'a abordé que d'une manière incidente le problème des origines orientales; M. Bédier, au contraire, en a fait le sujet principal de son livre. Pourquoi admet-on que l'Inde est la patrie des contes? Parce qu'en

[1] Paris, Bouillon, 1892, in-8°, VIII et 356 pages.
[2] Paris, Bouillon, 1893, in-8°, XXVII et 485 pages.

remontant le cours des siècles on arrive souvent à trouver un original hindou qui nous apparaît comme la plus ancienne rédaction; mais le nombre des contes dont on reconstitue ainsi la généalogie est fort limité; ce sont d'ailleurs les plus généraux de tous, ceux qui, par leur nature même, ne sont point localisés dans l'espace; enfin, s'ils ont été écrits pour la première fois en Inde, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils y aient pris naissance. Comme il est bien établi, d'autre part, que plusieurs pays ont créé certains contes, à savoir ceux qui présentent des éléments ethniques indiscutables, pourquoi l'Égypte ou la Grèce, par exemple, n'auraient-elles pas eu de même le pouvoir d'inventer quelques-unes de ces fables qui sont le patrimoine de la tradition orale dans tous les pays. C'est gratuitement qu'on en attribue le monopole à l'Inde, et il faut reconnaître la polygénésie des contes. Si l'on accepte cette conclusion, on devra mettre aussi en doute la valeur des travaux par lesquels on a prétendu démontrer que la rédaction hindoue d'un conte était toujours le prototype des formes multiples sous lesquelles il se présente dans les lieux et les temps les plus divers. La théorie indianiste n'est pas mieux fondée dans son opinion sur la transmission des fables que dans sa thèse sur leur origine. Les collections de contes qu'on a formées à grand' peine, afin de déterminer par la méthode comparative l'évolution de chacun d'eux, ne donnent guère plus de résultats scientifiques que les collections de timbres-poste.

Malgré le grand talent avec lequel M. Bédier a soutenu sa manière de voir, il ne me semble pas que la méthode comparative soit aussi stérile qu'il le dit. J'avoue que, pour ma part, j'ai pris un plaisir extrême à m'entendre conter Cendrillon par M. Adhémard Leclère[1] qui l'a découverte sous ses vêtements cambodgiens. C'est avec un vif intérêt qu'on constatera la grande diffusion de la littérature indienne sous cette forme populaire dans le sud de l'Indo-Chine.

Une des démonstrations les plus élégantes qui aient été données de l'origine indienne de certaines légendes est assurément l'ensemble de preuves par lesquelles on a déterminé toute la série d'intermédiaires qui relient l'histoire de Barlaam et Joasaph au Lalitavistara; dans un ouvrage récent, M. Ernest Kuhn[2], de Munich, a établi que la rédaction grecque de l'histoire de saint Joasaph et de saint Barlaam, faite dans la première moitié du VIIe siècle de notre ère par Jean de Saint-Saba, était imitée d'une rédaction géorgienne, que celle-ci provenait elle-même d'une version syriaque, enfin que le livre pehlvi, qui a servi de base à la version syriaque et à une version arabe parallèle, a dû être composé au VIe siècle de notre ère dans la partie de l'empire sassanide voi-

[1] Adhémard Leclère : *Contes et légendes*, recueillis et publiés en français, avec une instruction par M. Léon Feer. Paris, Challamel, 1895; in-8°, XXII et 308 pages.

[2] *Barlaam und Joasaph*. Eine bibliographisch-literargeschichtliche Studie. Munich, 1893, in-4°.

sine de l'Inde. M. Gaston Pâris[1] a résumé dans un savant article les conclusions de M. Kuhn, et a montré comment les tendances ascétiques du bouddhisme avaient subsisté dans la légende, même après qu'elle eût été adaptée au christianisme.

M. Julien Vinson représente en France la science des langues modernes de l'Inde. Il a tiré d'un manuscrit tamoul, découvert en 1846 à Pondichéry par M. Gallois-Montbrun, un tableau de l'époque héroïque de la domination française dans l'Inde, l'époque de Dupleix et La Bourdonnais[2]. Ce manuscrit est le journal d'un certain Anandarangapoullé, qui fut, de 1721 à 1756, courtier adjoint, puis courtier de la Compagnie des Indes. Anandarangapoullé n'était pas un esprit supérieur; il ne se rendait point compte des ressorts de la politique et se contentait de noter au jour le jour ce qu'il avait vu ou entendu; mais, dans les mille petits commérages qu'il a recueillis se réflètent les grands événements dont il a été le témoin; la rivalité de Dupleix et La Bourdonnais y

[1] *Saint Josaphat* (*Revue de Paris*, 1er juin 1895).

[2] Julien Vinson : *Les Français dans l'Inde; Dupleix et La Bourdonnais;* extraits du *Journal d'Anandarangapoullé*, courtier de la Compagnie française des Indes (1736-1748); Paris, Leroux, 1894; LXXIX et 339 pages; fait partie des publications de l'École des langues orientales. — Dans le *Journal asiatique* de janvier-février 1895, M. Vinson a publié un article sur *L'écriture arabe appliquée aux langues dravidiennes*; il existe dans le sud de l'Inde une population musulmane, appelée les *Choulias*, qui, quoique parlant tamoul, se sert de l'alphabet arabe pour écrire ses actes officiels; peut-être les Choulias sont-ils les descendants des navigateurs arabes qui sont partis du golfe Persique pour venir en Inde.

apparaît sous un jour nouveau; Dupleix ne gagne pas à être décrit par son subordonné : très intelligent et peu scrupuleux, infatué de lui-même, desservi par sa femme Jeanne-Albert, la créole mulâtre qui fut toujours son mauvais génie, il perd cette supériorité morale sur La Bourdonnais que certains historiens, comme le colonel Malleson, lui avaient attribuée. M. Vinson a extrait du journal d'Anandarangapoullé tous les passages de quelque importance de 1736 à 1748; son livre est un document précieux pour qui voudra rechercher quelles furent les vraies causes de la grandeur des Français en Inde et de leur décadence.

PERSE ET ASIE MINEURE.

La mort de M. Darmesteter laisse dans les études zendes un vide qui se fera longtemps sentir. Nous n'avons guère à signaler, dans ce domaine, que deux très remarquables articles suscités par le *Zend-Avesta* de notre regretté confrère. Dans le *Journal des savants* [1], M. Michel Bréal, avec la haute compétence qu'il possède en ces matières, a porté un jugement fortement motivé sur cette traduction nouvelle des livres saints mazdéens; il a marqué les progrès considérables que M. Darmesteter avait fait faire à la science zende; il a formulé les quelques réserves

[1] Décembre 1893, janvier et mars 1894. Tirage à part de 36 pages.

qu'appelaient certaines de ses théories. C'est à cette partie, la plus sujette à contestation de l'œuvre de votre ancien secrétaire, que M. C.-P. Tiele[1] s'est attaqué de préférence; il a exprimé avec une grande vigueur de dialectique les objections qu'on peut dès à présent élever contre l'hypothèse qui ramènerait la composition de l'*Avesta* aux temps postérieurs à Alexandre.

Dans des notes diverses réunies sous le nom d'*Erânica*[2], M. Eugen Wilhelm a cherché à préciser la valeur phonétique de certains signes de l'alphabet ancien-perse et de l'alphabet avestéen; il a fait une savante étude de grammaire comparée sur la déclinaison en sanscrit et dans la langue de l'*Avesta*; il a discuté le sens d'une strophe fort difficile du Yasna. Dans de nombreux comptes rendus[3], il nous a tenus au courant des publications récentes sur l'*Avesta*, *Firdousi* et la littérature persane.

M. Franz Cumont a entrepris de réunir tous les textes et les monuments figurés relatifs au culte de Mithra[4]. La riche collection de gravures publiée par

[1] *Une nouvelle hypothèse sur l'antiquité de l'Avesta* (*Revue de l'Histoire des religions*, janvier-février 1894, pages 68-81).

[2] *Transactions of the ninth international congress of Orientalists*, vol. I, p. 530-539; — *Festschrift des Jenaer gymnasiums* (18 octobre 1894), tirage à part, 12 pages.

[3] *American Journal of philology*, vol. XIV, n° 1 et 2, et vol. XV, n° 2; — *Muséon*, t. XI, p. 365-366; t. XII, p. 283-284 et 446-447.

[4] *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, publiés avec une introduction critique par Franz Cumond; fascicule I,

Lajard en 1847 ne renferme pas la totalité des représentations mithriaques connues et admet, en revanche, un certain nombre de monuments qu'une critique plus savante a prouvé n'avoir aucun rapport avec Mithra; M. Franz Cumont complète et épure l'œuvre de Lajard. D'autre part, tout en profitant des travaux de Windischmann (*Mithra*, Leipzig, 1857) et de T. Fabri (*De Mithræ apud Romanos cultu*. Elberfeld, 1883), il a recueilli des textes plus corrects et plus nombreux que ceux rassemblés par ses devanciers; l'épigraphie et les littératures orientales lui ont fourni des renseignements entièrement inédits. La principale cause qui a retardé jusqu'ici l'étude des mystères de Mithra est l'extrême dispersion des documents qu'il faudrait pouvoir consulter; M. Cumont remédie à cet inconvénient; grâce à lui, nous prenons ce culte à ses origines, qui sortent de l'ancienne religion mazdéenne; nous le suivons sur la route qui l'a conduit du plateau de l'Iran à la Méditerranée; nous assistons enfin à sa diffusion dans le monde romain, c'est-à-dire dans l'Europe entière. La moitié seulement du livre de M. Cumont a paru; mais, dès maintenant, en lisant, par exemple, les notes qui concernent le *De Iside et Osiride* de Plutarque ou les textes de Porphyre, on peut constater avec quelle sûreté de critique et quelle abondance d'informations est menée son enquête.

M. Théodore Reinach a reconstitué l'histoire d'un

1894, *Textes littéraires et inscriptions;* fascicule II, 1895, *Monuments figurés* (1re partie). Bruxelles, Lamertin.

peuple oublié, les Matiènes[1], sur lesquels on n'avait guère, jusqu'ici, qu'une note de Rawlinson (*Herodotus*, IV, pages 185 et suiv.). Les Matiènes paraissent avoir été, dans la haute antiquité, une puissante nation; ils s'étendaient depuis les rives du Pont-Euxin jusqu'aux confins de la Susiane; ils devaient parler la même langue que les Paphlagoniens; antérieurement au milieu du VIe siècle avant notre ère, ils furent coupés en deux par une invasion qui rejeta l'un des tronçons dans les monts du Kurdistan et l'autre dans la boucle de l'Halys. Ce sont peut-être des débris de leur civilisation qui ont subsisté dans les monuments d'Eyouk et de Boghazkeui, récemment explorés par M. E. Chantre[2].

Les recherches numismatiques de M. E. Drouin contribueront à éclaircir quelques-uns des points obscurs dans la chronologie des Arsacides et des Sassanides[3]; elles jetteront quelque lumière sur l'his-

[1] *Un peuple oublié: les Matiènes* (*Revue des Études grecques*, 1894, p. 313-318.

[2] Nous parlerons de ces fouilles quand les résultats en seront mieux connus. Cf. le résumé du mémoire lu par M. Ménant (*Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, juillet-août 1894, pages 296-298).

[3] *Comptes rendus des ouvrages de A. K. Markoff sur les monnaies arsacides du Musée de l'Ermitage* (*Revue de numismatique*, 1893, pages 119-130 et 280-282); — *Monnaies de la reine sassanide Borân ou Pourândokht* (*Revue de numismatique*, 1893, pages 167-175); cette étude établit que cette reine dut régner de mai 630 à octobre 631; elle précise l'histoire des dix derniers souverains sassanides qui se succédèrent de 628 à 632; — *Une médaille d'or de Kobad* (*Bulletin de numismatique*, t. II, p. 61; cette médaille aurait été frappée en 513 après J.-C.); — *Monnaies sassanides inédites* (*Revue de numismatique*, 1895, p. 45-64 et 1 planche); les pièces les

toire si confuse des rois de la Sogdiane[1]. Dans l'article « Huns » de la *Grande Encyclopédie*, M. E. Drouin a résumé, avec une profonde connaissance du sujet, l'ensemble des notions nouvelles qui ont été acquises à la science depuis le fameux mémoire de Vivien de Saint-Martin. Il a consacré une étude spéciale aux rapports des Huns Ephthalites avec les rois perses sassanides[2], et a esquissé l'histoire de cette période importante de la grande lutte héroïque entre l'Iran et le Touran.

M. C. Schefer, qui avait publié, en 1891, le *Siasset Namèh* ou *Traité du gouvernement*, composé pour le sultan Melik-Châh par le vizir Nizam oul-Moulk, a donné, en 1893, la traduction de ce texte[3]; il nous promet encore, sur la vie de ce vizir, un mémoire où il montrera quelle fut son influence dans l'immense empire qui s'étendit, un moment, depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'aux bords du Sihoun. Le *Siasset Namèh* fut jugé le meilleur de tous les ouvrages qui furent présentés à une sorte de concours sur la science politique institué en l'an 1091 par le sultan seldjoukide Melik-Châh; les

plus curieuses sont quinze monnaies de cuivre rapportées du Turkestan par M. E. Blanc.

[1] *Monnaies de deux nouveaux rois de la Sogdiane* (*Revue de numismatique*, 1894, p. 174-182); — *Une médaille à légende sémitique d'un roi de la Sogdiane* (*Revue sémitique*, 1893, pages 173-176).

[2] *Mémoire sur les Huns Ephthalites dans leurs rapports avec les rois perses sassanides* (*Muséon*, t. XIV, p. 73-84 et 141-161).

[3] *Publications de l'École des langues orientales*; 1893, in-8° de 312 pages.

règles proposées par le vizir sont toujours suivies d'exemples qui les confirment; ces anecdotes nous ont conservé plusieurs détails très curieux sur l'histoire de la Perse; elles ont été largement mises à contribution par des écrivains tels que Djemal Eddin Mohammed Oufy, dans son *Djami-oul-hikaiat* ou Hamd Allah Moustaufy, dans son *Tarikh Gouzidèh*. Qu'on lise, dans le chapitre 45 du *Siasset Namèh*, les aventures du faux prophète Mazdek, qui prêchait la communauté des biens et celle des femmes, et qui fut démasqué par Mouchirevan le Juste, fils du sultan Qobad; par cet exemple entre cent autres, on reconnaîtra tout ce que ce livre peut apprendre de choses nouvelles à l'historien, et on remerciera M. Schefer de nous l'avoir rendu accessible.

C'est encore sous les Seldjoukides, mais à la fin de cette dynastie, que vécut le poète de cour Enveri, dont M. Ferté[1] a écrit la biographie et dont il a traduit quelques poésies d'une préciosité de style et d'une exubérance d'images à faire frémir le goût occidental.

M. Al. Gayet[2] a esquissé à grands traits l'histoire de l'art persan depuis les monuments des Achéménides jusqu'aux peintures du XVIe siècle de notre ère.

M. de Morgan a commencé à publier les résultats

[1] *Notice sur le poète persan Enveri* (*Journal asiatique*, mars-avril 1895, p. 235-268).

[2] *L'Art persan* (*Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts*). Paris, Quantin, 1895, 319 pages.

de sa mission scientifique en Perse (1889-1891). Le premier volume est consacré aux recherches géographiques[1] : les travaux scientifiques de M. de Morgan ont consisté en un lever méthodique des rives méridionales de la mer Caspienne, en une carte du Kourdistan de Moukri et en une carte de l'Elam où le tracé des régions du Poucht-é-Kouh et du Louristan est entièrement nouveau. Après quelques considérations générales sur la constitution géologique, le climat, l'ethnographie et l'histoire de la Perse, M. de Morgan décrit les lieux qu'il a visités; son récit sert de commentaire à un très grand nombre de gravures fort intéressantes qui reproduisent pour la plupart des photographies prises par l'auteur lui-même. Nous espérons que les nombreux travaux, dans lesquels M. de Morgan s'est engagé à la suite de ses fouilles en Égypte, ne retarderont pas la publication des trois volumes qu'il nous doit encore sur la Perse; nous voudrions pouvoir parler, dans notre prochain rapport, du second volume qui, traitant de la linguistique et de l'ethnographie, intéresse plus directement notre société.

M. Henri Moser, après avoir été associé pendant plusieurs années aux grands projets économiques des généraux russes chargés d'administrer le Turkestan, a mis à profit l'expérience qu'il a acquise dans cette sorte d'immense école d'application, pour

[1] *Mission scientifique en Perse*, par J. de Morgan, t. I (*Études géographiques*). Paris, Leroux, 1894, in-4°, de XXXVI et 427 pages, avec 199 figures et LVIII planches hors texte.

étudier l'irrigation en Asie centrale[1]. Comme les pluies sont rares dans le Turkestan pendant la saison où l'agriculture a besoin d'eau, ce sont les réseaux hydrauliques qui y suppléent; un admirable système d'irrigation fit autrefois de l'Asie centrale une des régions les plus fertiles du monde; il appartient au génie civilisateur de la Russie de ressusciter l'antique et légendaire prospérité, en rétablissant les canaux qui répandent sur toute la terre du *loess* la richesse et la vie.

M. G. Capus[2] a cherché à déterminer le rôle que le relief orographique de l'Asie centrale a joué dans les migrations et dans la distribution des peuples aryens et touraniens, autour de la région des Pamirs.

On connaît la pauvreté de la littérature kurde. Quelques chants populaires, recueillis par des savants européens, sont à peu près tout ce qu'on en possédait. Le petit poème didactique découvert et publié par M. Cl. Huart[3], nous donne un texte entièrement vocalisé et remontant à la fin du siècle dernier. Rapproché des extraits d'auteurs qui figurent à la fin de la grammaire kurde en arabe de Youssouf-Ziya-ud-dîn pacha[4], ce court poème nous fait assis-

[1] *L'Irrigation en Asie centrale* (*Études géographiques et économiques*). Paris, Société d'éditions scientifiques, 1894, in-8°, p. 379 et 1 carte.

[2] *Les migrations ethniques en Asie centrale au point de vue géographique* (*L'anthropologie*, 1894, t. V, p. 35-53).

[3] *La prière canonique musulmane* (*Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 86-109).

[4] Cf. le compte rendu de M. Cl. Huard, dans le *Journal asiatique* de novembre-décembre 1893, p. 545.

ter aux tentatives d'une langue parlée pour se plier à une forme littéraire tirée du riche fonds de ses voisins, les Persans. C'est en outre une grande difficulté vaincue que d'avoir fait tenir sur ses pieds un ouvrage de ce genre, travail pour lequel il n'existait que des guides tout à fait insuffisants.

En Arménie, M. Carrière[1] plume impitoyablement ce faux paon de Moïse de Khoren, qui faisait naguère la roue au sommet de l'histoire ecclésiastique arménienne, et qui maintenant, pauvre geai, se contentera d'une modeste place au commencement du VIIIe siècle. Moïse de Khoren pille l'historien byzantin Malalas; il n'a pu connaître que par Procope une inscription phénicienne dont il parle; il est donc postérieur au VIe siècle, ce qui confirme les conclusions précédemment énoncées par M. Carrière. M. Darmesteter[2] a déjà indiqué l'importance de cette critique de la date de Moïse : c'est en réalité toute la chronologie de l'ancienne littérature arménienne qui est ébranlée. Les travaux de M. Carrière commencent à provoquer des discussions de divers côtés; les principaux professeurs d'arménien en Russie, MM. Khalateantz et Marr, ont publié de longues études à ce sujet. On ne tardera pas à être fixé sur la valeur — et le peu de valeur — des historiens arméniens plus ou moins authentiquement antérieurs à Sebios (VIIe siècle). Le catalogue de la bibliothèque d'Etchmiadzin, dont la rédaction a été

[1] *Nouvelles sources de Moïse de Khoren.* Vienne, 1894.
[2] *Journal asiatique,* juillet-août 1893, p. 117.

confiée au P. Dašcan par les Mékhitaristes de Vienne, sera d'un grand secours dans cette revision critique des textes arméniens qui maintenant s'impose comme une tâche nécessaire.

PHÉNICIE.

Hamdy-Bey a publié, en collaboration avec M. Théodore Reinach[1], les résultats des célèbres fouilles qu'il a dirigées à Sidon en 1887. On sait que la nécropole explorée par Hamdy-Bey se composait de deux hypogées contigus. Dans l'un d'eux ne se trouvait qu'un seul sarcophage, mais c'était une pièce d'une importance hors ligne; ce sarcophage anthropoïde en pierre noire rappelait singulièrement le fameux sarcophage d'Eschmounazar II, au musée du Louvre; l'inscription phénicienne qu'il portait fut déchiffrée par M. Renan et révéla qu'effectivement on était en présence du cercueil de Tabnit, fils d'Eschmounazar Ier et père d'Eschmounazar II. M. Clermont-Ganneau a découvert d'autre part, à Saïda (l'ancienne Sidon), un fragment du couvercle d'un sarcophage en diorite analogue à ceux du Louvre et de Constantinople[2]; ce troisième sarcophage doit avoir été celui d'Eschmounazar Ier ou

[1] *Une nécropole royale à Sidon. Fouilles de Hamdy-Bey*, par O. Hamdy-Bey et Th. Reinach. Cet ouvrage monumental comprendra quatre livraisons, dont trois ont paru (Paris, Leroux, 1892-1893).

[2] Ce fragment est maintenant au Louvre, grâce à la libéralité de M. Durighello.

celui de la reine Amastoret, sœur et femme de Tabnit, et mère d'Eschmounazar II. M. Clermont-Ganneau[1] estime que ces sarcophages ont été apportés de la côte égyptienne par la flotte de Sidon et que ce sont des sarcophages réaffectés; il fixe à l'époque ptolémaïque la petite dynastie sidonienne d'Eschmounazar Ier, Tabnit, Eschmounazar II et Amastoret qu'on considérait jusqu'ici comme beaucoup plus ancienne. Le second hypogée exploré par Hamdy-Bey renfermait de nombreux sarcophages de formes et d'origines diverses; en voici la nomenclature, telle que M. Th. Reinach a bien voulu me la dresser : 1° cinq *thécas* ou caisses tout unies, à couvercle en double pente; l'une d'elles est en basalte et la cavité intérieure est anthropoïde; les quatre autres sont en marbre blanc et à cavité rectangulaire; ces sortes de sarcophages sont trop dénuées de valeur artistique pour qu'on puisse rien affirmer de certain au sujet de leur origine; 2° un sarcophage anthropoïde en basalte, du genre de ceux de Tabnit et d'Eschmounazar, mais sans inscription et martelé : travail égyptien; 3° deux sarcophages anthropoïdes en marbre blanc, de dimensions moindres que ceux en balsate : travail grec de la première moitié du ve siècle; 4° trois sarcophages naoïdes (c'est-à-dire affectant la forme de temple) en marbre de Paros; la cavité intérieure est de forme anthro-

[1] Clermont-Ganneau, *Un troisième sarcophage royal de Sidon* (*Études d'archéologie orientale*, 44e fascicule de la bibliothèque de l'École des hautes-études, p. 91-93).

poïde; l'un d'eux (dit *sarcophage du satrape*) est orné de beaux bas-reliefs : travail grec du milieu du ve siècle; 5° un grand sarcophage de type lycien (à couvercle ogival), en marbre de Paros; il est couvert de reliefs magnifiques, style du Parthénon : travail grec de la fin du ve siècle; 6° un grand sarcophage en forme de temple ionique, en marbre pentélique, dit *sarcophage des pleureuses :* travail grec du commencement du IVe siècle; 7° quatre sarcophages naoïdes, en marbre pentélique, taillés sur le même modèle; le plus grand (dit *grand sarcophage* ou *sarcophage d'Alexandre*) est orné de superbes reliefs polychromes se rapportant à l'époque d'Alexandre : travail grec de la fin du IVe siècle. — Pour expliquer la présence à Sidon de ces sarcophages de style grec dont la découverte a fait époque dans l'histoire de l'art hellénique, M. Clermont-Ganneau propose une théorie aussi plausible qu'ingénieuse : la reine Amastoret, veuve de Tabnit, a dû épouser en secondes noces l'ancien stratège macédonien Philoclès, fils d'Apollodore; nous savons que Philoclès envoya la flotte de Sidon sur les côtes d'Asie Mineure et qu'il s'empara de Caunos en Carie; ce serait d'Asie Mineure qu'il aurait rapporté des sarcophages, suivant l'exemple de ses prédécesseurs qui en avaient fait venir d'Égypte.

M. Clermont-Ganneau[1] a mis hors de doute le vrai sens d'une intaille en caractères phéniciens, qui

[1] *Le sceau de Adoniphelet, serviteur de 'Amminadab* (*Études d'archéologie orientale*, t. I, 2e partie, p. 85-90).

est gravée sur une gemme en agate, publiée par M. Jastrow. Il y a lu le nom de ʿAmminadab qui appartient à la haute antiquité sémitique; il est fort possible que cet ʿAmminadab ait été un roi d'Ammon; d'ailleurs, l'écriture de ce sceau paraît appartenir au VIIᵉ siècle avant notre ère et rappelle celle de la stèle de Mésa; il n'y a rien que de très vraisemblable dans la supposition que les Ammonites ont dû se servir du même alphabet que leurs voisins, les Moabites. La paléographie et l'onomastique sont d'accord pour autoriser l'hypothèse que la gemme de M. Jastrow est un monument ammonite.

M. Ph. Berger[1] a publié et expliqué la grande inscription phénicienne de Narnaka découverte dans l'île de Chypre, au village de Larnax-Lapithou, par M. Émile Deschamps. Cette inscription, qui paraît dater de l'an 107 avant notre ère, nous apprend qu'on adorait à Narnaka le dieu Melqart, qui était dans cette localité un dieu maritime, comme le prouve la traduction grecque Poseidôn Narnakios; à côté du culte de Melqart-Poseidôn on pratiquait un culte de Ptolémée auquel était attaché un prêtre éponyme. Le principal intérêt de cette inscription consiste en ceci qu'elle jette un jour tout nouveau sur une partie mal connue de Chypre. Les inscriptions de Citium[2] et d'Idalie nous avaient déjà révélé

[1] *Une inscription phénicienne de Narnaka dans l'île de Chypre* (*Revue d'assyriologie*, t. III, fasc. 3, p. 69-88 et 1 pl.).

[2] MM. J. Halévy (*Revue sémitique*, 1895, p. 183-184) et Hartwig Derenbourg (*Revue des études juives*, t. XXX, p. 118-121)

l'existence dans le sud de l'île d'un royaume phénicien, dont on peut suivre l'histoire depuis le VIe siècle jusqu'au roi Poumijaton, dans lequel M. Clermont-Ganneau a reconnu le Pygmalion que Ptolémée-Soter fit périr en 312 avant J.-C. Mais on croyait jusqu'ici que, dans le nord de Chypre, les Grecs avaient été prépondérants; il faut maintenant modifier cette opinion; le culte, les noms géographiques, les habitants de Lapithos étaient phéniciens et le demeurèrent sous la domination grecque; les Ptolémées, en mettant fin à cette domination, permirent à l'élément phénicien de reprendre un nouvel essor et de revenir à la langue nationale.

Est-ce à Chypre seulement que les Phéniciens doivent évincer le génie hellénique? Ce serait aussi en Grèce même, si nous en croyons M. Bérard [1]; les Phéniciens auraient été les initiateurs des Grecs dans ce que nous sommes habitués à regarder comme faisant partie intime de leur constitution intellectuelle et morale; ils leur auraient inspiré leur religion; presque tout l'Olympe serait d'origine sémi-

viennent d'étudier une nouvelle inscription de Citium publiée par M. Th. Nöldeke dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (IX, p. 400-405).

[1] *De l'origine des cultes arcadiens. Essai de méthode en mythologie grecque.* Paris, Thorin, 1894; in-8° de 378 pages (thèse de doctorat). Parmi les nombreuses études qu'a suscitées le livre de M. Bérard, je citerai plus particulièrement celles de M. Georges Perrot (*Journal des savants*, août, novembre 1894, janvier 1895) et de M. Salomon Reinach (*Revue critique*, 3 décembre 1894).

tique. La thèse est d'une hardiesse qui peut inquiéter les esprits timides : elle est soutenue cependant avec une telle vigueur et une telle ingéniosité qu'elle exige qu'on la prenne en sérieuse considération. M. Bérard se place en Arcadie, dans la partie de la Grèce qui ne touche nulle part à la mer, dans celle où des influences accidentelles sont le moins admissibles; un des cultes les plus importants de l'Arcadie était celui de Zeus Lycaios; mais ce Zeus n'a rien d'hellénique; on lui offre des sacrifices humains; on l'adore sur des hauts lieux où il n'y a ni temple, ni statue; son autel est un simple tertre avec deux colonnes et deux aigles; ce dieu est un Baal et son sanctuaire, d'après la description qu'en fait Pausanias, ne peut être qu'un sanctuaire phénicien. De même, Eurynomé, la déesse arcadienne au torse de femme et à la queue de poisson, se laisse identifier avec la Dercéto syrienne, la divinité d'Ascalon. Même si l'on se refuse à tirer de ces observations une explication générale de la mythologie grecque, même si l'on estime que la science cesse ou commence le système, on devra reconnaître à M. Bérard le très grand mérite d'avoir mis hors de doute que quelques-uns des cultes grecs qu'on croyait autochtones sont venus de l'Orient.

C'est aussi par l'intermédiaire des Phéniciens que, d'après M. Halévy[1], les Grecs auraient emprunté à l'Assyrie une de leurs légendes : le rapt de Proserpine

[1] *Le rapt de Perséphoné ou de Proserpine par Pluton chez les Babyloniens* (*Revue sémitique*, 1893, p. 372-376).

par Pluton ne serait qu'une adaptation du mythe d'Eriškigal entraînée de force dans le palais de Nergal, roi de l'Hadès, dont elle devient la femme.

Ces pauvres Grecs sont en bien mauvaise passe; après M. Bérard qui veut leur enlever leurs dieux, voici que M. Helbig[1] prétend nier leur originalité artistique; l'art mycénien ne serait que l'art phénicien du second millénaire avant notre ère. Les Grecs ont trouvé un éloquent défenseur en M. Georges Perrot, qui a maintenu les conclusions auxquelles l'avaient amené ses admirables études sur l'art mycénien[2]; sans méconnaître les influences orientales, M. Perrot constate que, dès leurs premiers essais, les Grecs sont des créateurs et non des imitateurs; on devine dans les monuments encore rudes de Tirynthe et de Mycènes le merveilleux génie qui atteindra sa pleine floraison sur le sol de l'Attique.

M. Salomon Reinach[3] a généralisé le débat dans un article abondant en faits exacts, fécond en considérations suggestives. Il détruit le mirage oriental sous ses deux formes, l'une aryenne (indo-iranienne), l'autre sémitique (assyro-babylonienne). A l'époque néolithique et au début de l'ère des métaux, la civilisation occidentale s'est développée d'une manière indépendante: elle émane d'un centre situé soit

[1] Mémoire lu à l'Académie des inscriptions dans les séances du 31 mai et du 2 juin 1895.

[2] *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VI. *La Grèce primitive et l'art mycénien*, Paris, Hachette, 1894; in-4° de 1033 pages.

[3] *Le mirage oriental* (*L'anthropologie*, 1893, t. IV, p. 539-578 et 699-732).

dans l'Europe centrale, soit dans l'Europe du Nord. Plus tard, sans doute, elle entre en contact avec l'Égypte, la Chaldée et la Phénicie; il est incontestable qu'elle leur a fait des emprunts; mais, d'autre part, elle a exercé sur elles une action en retour; les mouvements de remous qui se sont produits à la jonction du flot oriental et du flot occidental ont été d'une extrême complexité. Il faut analyser les faits avec patience et se garder de les juger en bloc. L'argumentation serrée et pressante de M. S. Reinach est marquée au coin du véritable esprit scientifique; elle une protestation nécessaire contre les simplifications grandioses qui séduisent les esprits et les endorment dans une confiance trompeuse.

Le charmant volume de M. G. Boissier[1] sur l'Afrique romaine expose avec un art consommé tout ce que nous ont appris les beaux travaux de MM. Cagnat, de la Blanchère, Delattre, Carton, Toutain et de cette brillante pléiade d'officiers et de savants qui ont exploré la Tunisie et l'Algérie. C'est un résumé d'un autre genre, mais non moins intéressant, que nous trouvons dans l'atlas archéologique de la Tunisie publié par MM. Babelon, Cagnat et Reinach; la seconde livraison est consacrée à Carthage.

Le P. Delattre[2] a pu, grâce aux subventions de

[1] L'*Afrique romaine*. Paris, Hachette, 1895; in-18 de III et 321 p.

[2] Cf. les comptes rendus de M. Héron de Villefosse et les lettres du P. Delattre dans le *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, 1893, p. 394-397; 1894, p. 406, 430-442, 445-453; 1895, p. 43 et

l'Institut, continuer ses fructueuses recherches dans la nécropole punique située près de l'emplacement du temple de Sérapis. La question encore fort obscure des sépultures carthaginoises va recevoir de nombreux éléments de solution à la suite de ces fouilles. La topographie même de Carthage y gagne d'être éclaircie : la ville primitive, qui est celle que Servius appelle Byrsa, était cantonnée sur les hauteurs en amphithéâtre qui dominent le golfe; les nécropoles étaient en dehors de la cité, sur les collines qui s'étendent de Saint-Louis à Bordj-el-Djedid; ce n'est que plus tard, lorsque l'accroissement de la population fit éclater les anciennes limites, que des faubourgs (les Magalia) furent construits et englobèrent les anciennes nécropoles. Le P. Delattre a remis au jour une épitaphe punique qui porte à deux le nombre des textes funéraires *sur pierre* que nous possédons en langue punique.

Entre tous les objets trouvés par le P. Delattre, le plus précieux paraît être un petit disque en or à peine aussi grand qu'une pièce de dix francs. Ce disque porte une inscription microscopique en caractères puniques qui a été déchiffrée par M. Philippe Berger[1]; c'est une invocation à Astarté-Pygmalion; des raisons paléographiques prouvent qu'elle

61-62. Cf. *Mélanges de l'École française de Rome*, XIII, 1893, p. 46; *Bulletin du Comité*, 1893, p. 105-123, pl. XI et XII.

[1] Ph. Berger : *Note sur un pendant de collier en or avec inscription punique* (*Bulletin de l'Académie des inscriptions*, nov.-déc. 1894, p. 453-458.

doit remonter au ve ou au vi^e siècle avant notre ère. Cette pièce apporte donc une confirmation aussi inattendue qu'éclatante de l'antiquité des légendes carthaginoises que Virgile a rendues immortelles.

Le description des musées d'Algérie et de Tunisie se poursuit activement sous l'habile direction de M. R. de la Blanchère. M. Gauckler a publié le catalogue du musée de Cherchell[1] et M. R. Cagnat celui du musée de Lambèse[2]. Quoique les monuments romains soient prédominants dans ces musées, on y remarquera des stèles et des bas-reliefs qui nous renseignent sur la transformation latine des cultes de Baal et de Tanit.

M. Cagnat[3] a réfuté l'opinion émise par M. Castan que le Capitole et le temple de Junon Céleste à Carthage étaient tout un. Le plan d'un temple phénicien ressemble à celui d'un Capitole romain, et c'est ce qui a induit M. Castan en erreur; mais un texte prouve que le Capitole de Carthage existait encore huit ans après que le temple de Junon Céleste avait été rasé; d'ailleurs c'est Juno Regina et non Juno Cœlestis qui était adorée dans tous les Capitoles africains.

Le docteur Carton a fait des fouilles à Dougga sur l'emplacement du temple de Saturne-Baal et a dégagé le plan de cet édifice[4]. On y découvre le

[1] *Musée de Cherchell.* Paris, Leroux, 1895, p. 169 et 21 pl.
[2] *Musée de Lambèse.* Paris, Leroux, 1895, p. 89 et 7 pl.
[3] Extrait de la *Revue archéologique*, 1894, 8 pages.
[4] *Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie d'Oran*, 1893,

même type de temple oriental qui se retrouve à Jérusalem, par exemple, ou à la Mecque; c'est la présence d'une cour antérieure qui distingue nettement ces constructions des temples romains. Sous le temple de Saturne, le docteur Carton a pénétré jusqu'à un sanctuaire plus ancien, dans lequel étaient conservées plus de deux cents stèles votives avec des inscriptions libyques et puniques. — Le docteur Carton a réuni en un fort beau volume[1] tout l'ensemble des trouvailles épigraphiques et archéologiques qui ont été faites dans la région de Dougga; il consacre un appendice aux dolmens et sépultures mégalithiques de la Tunisie.

C'est encore à Dougga que M. de la Blanchère[2] a déblayé ce très curieux temple de Tanit, où une *area* semi-circulaire semble symboliser le croissant de la déesse lunaire.

Le fameux mausolée de Dougga a été décrit en détail par M. H. Saladin[3]; jusqu'ici on n'avait guère publié de ce monument que la grande inscription

fasc. 56, p. 63-82, 155 175; *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 1893, 28 pages et 9 planches; *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, 1893, p. 356-359. Le docteur Carton a encore étudié des estampilles puniques sur des anses d'amphore trouvées au Belvédère, près Tunis (*Revue archéologique*, XXV, 1894, p. 180-195).

[1] *Découvertes épigraphiques et archéologiques faites en Tunisie* (*région de Dougga*). Leroux, 1895, in-8° de 427 pages, 1 carte et 10 planches.

[2] *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, 1895, p. 7 et 43.

[3] Henri Saladin, *Description des antiquités de la régence de Tunis. Monuments antérieurs à la conquête arabe* (fascicule 2). *Extrait des nouvelles archives des Missions*, 1893.

libyco-punique. Les connaissances spéciales de M. Saladin lui ont permis de proposer une restauration fort ingénieuse de l'édifice : il a montré que certains détails d'architecture, en particulier dans les chapiteaux, se rattachaient à l'art grec. Ce mausolée est le type achevé d'un tombeau punique.

La Tripolitaine vient de nous livrer un monument qui n'est pas sans quelque analogie avec celui de Dougga. C'est un mausolée qui se trouve à El-Amroumi[1], à peu près à mi-chemin entre Douîrat et Nâlout, sur l'ancienne route romaine de Tunis à Ghadamès. M. Ph. Berger l'a étudié dans un article de la *Revue archéologique;* les bas-reliefs dont ce tombeau est orné représentent des épisodes de l'histoire d'Orphée et éclaircissent un texte de la Cité de Dieu, où saint Augustin déplore qu'Orphée ait un rôle trop considérable dans les cérémonies funèbres. L'inscription néo-punique et latine qui accompagne ces sculptures présente un intérêt tout particulier, car elle est la première inscription d'origine phénicienne qu'on ait découverte aussi avant dans le Sud-Africain.

Le docteur Bertholon[2] et le docteur Vercoutre[3] avaient reconnu parmi les dessins des tatouages tunisiens, une figure d'un caractère tout conventionnel

[1] Ph. Berger, *Le mausolée d'El-Amroumi* (*Revue archéologique*, t. XXVI, 1895, p. 71-83).

[2] *Exploration anthropologique de la Kroumirie* (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1891).

[3] *Origine et signification des tatouages observés sur les indigènes tunisiens.* Épinal, 1892, in-8° de 5 pages.

dans laquelle ils reconnaissaient la représentation rudimentaire d'une divinité; M. Bertholon pensait que ce devait être quelque divinité du panthéon berbère; mais aucun des personnages figurés sur les monuments libyques ne se présente, comme le personnage des tatouages, avec les bras levés en l'air. M. Vercoutre a remarqué que cette attitude est un trait distinctif de Tanit et voit dans ce dessin grossier l'image de la déesse. M. Ph. Berger[1] partage cette opinion.

M. Mayer Lambert[2] a donné une transcription nouvelle de l'inscription phénicienne d'Eryx, publiée dans le *Corpus inscriptionum semiticarum* (n° 135). — M. Ph. Berger[3] a publié trois inscriptions néopuniques, l'une votive, les deux autres funéraires, qui lui ont été communiquées par MM. Denis et Boutroue. — M. Moliner-Violle[4] a décrit les petits dessins d'animaux et a relevé les inscriptions néopuniques et arabes qui se trouvent sur le mystérieux monument funéraire appelé le *Médracen*, non loin du lac Djendeli (*Lacus regius*).

[1] *Rapport sur les tatouages tunisiens* (*Revue d'assyriologie*, t. III, fasc. 2, p. 33-41).
[2] *Revue sémitique*, 1893, p. 377-379.
[3] *Bulletin du Comité*, 1893, p. 71-73.
[4] *Recueil de Constantine*, t. XXVIII, p. 49-77.

BERBÈRE.

En 1882, l'Académie des inscriptions, qui a toujours témoigné un vif intérêt aux recherches scientifiques faites dans le Nord de l'Afrique, avait proposé comme sujet du prix Bordin l'étude comparée des dialectes berbères. A cette date, un travail d'ensemble ne pouvait être fait, car il n'aurait porté que sur le petit nombre de dialectes berbères qu'on connaissait, et encore pour la plupart bien imparfaitement. Aussi pendant dix ans aucun mémoire ne fut déposé. Pendant ce temps, des missions et des voyages scientifiques en Tunisie, au Maroc, à Tripoli, dans le Sahara algérien, sur les Hauts-Plateaux et au Sénégal permirent à M. René Basset de recueillir avec une ardeur infatigable les matériaux d'un travail auquel l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 4 juin 1893, accorda le prix Bordin. Cette étude, qui porte sur une trentaine de dialectes, ne comprend que la phonétique, la lexicologie et quelques chapitres de morphologie; elle ne se donne pas pour une œuvre définitive, mais elle est la synthèse de recherches considérables qui posent les bases de la grammaire historique des idiomes berbères et contribueront puissamment au déchiffrement des inscriptions libyques. Ce travail a paru en 1894, sous le titre d'*Études sur les dialectes berbères*[1].

[1] Paris, in-8°, XIV et 164 pages. Fasc. XIV du *Bulletin de correspondance africaine*, publié par l'École des lettres d'Alger.

L'Académie des inscriptions, qui décernait en 1894 une nouvelle récompense au savant directeur de l'École des lettres d'Alger, attribuait d'autre part le prix Volney au *Dictionnaire français-touareg*, de M. Masqueray, dont le second fascicule venait de paraître[1]. L'impression du troisième et dernier fascicule a été retardée par la mort de M. Masqueray; M. R. Basset s'est chargé de mener à bonne fin cette publication, qui sera le premier dictionnaire scientifique d'un dialecte touareg.

Peu avant d'être enlevé prématurément à la science et aux lettres, M. Masqueray avait consacré aux Berbères quelques-unes de ses plus brillantes pages dans ses *Souvenirs et visions d'Afrique*[2]. — On peut aussi signaler comme un tableau d'ensemble nettement tracé et généralement exact l'ouvrage de M. Liorel sur la *Kabylie du Jarjura*[3].

A Oran, M. Mouliéras[4], professeur suppléant à la chaire d'arabe, a commencé la publication d'un recueil de textes zouaouas dans le dialecte des Benni-Jennad. Cette collection, jointe à celles de M. R. Basset, du P. Rivière et de M. Belkassou ben Sedira, fournissent à la philologie et au folklore de précieux

[1] Fasc. XI, 2e part., du *Bulletin de correspondance africaine*. Paris, Leroux, 1894.

[2] Paris, 1894, in-18.

[3] Paris, s. d. (1893), in-12.

[4] *Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie*. Paris, 1893-1894; XIIIe fasc. du *Bulletin de correspondance africaine* (les deux premières parties ont paru). — Cf. le compte rendu de M. Perruchon (*Journal asiatique*, janvier-février 1894, p. 180-182).

documents sur les races les plus anciennes de l'Afrique septentrionale et sur leurs relations avec les populations avec lesquelles elles ont été en contact. M. Mouliéras a également commencé dans le *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran*[1] une étude sur la langue et les contes des Beni Sgen, qui habitaient une des sept villes de l'ancienne confédération du Mzab. Ce mémoire complète sous certains rapports le travail de M. Basset sur la zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'[2], travail dans lequel l'auteur avait pris pour base le dialecte de Ghardain et de Melika.

Les études berbères intéressent trop directement la France pour que nous ne mentionnions pas les contributions qui leur sont apportées par des étrangers. M. Grimal de Guiraudon a publié un *Dyebyali Vocabulary*[3], c'est-à-dire un vocabulaire du dialecte parlé dans le Djebel Nefoura en Tripolitaine; dans cette région s'est maintenue, depuis le moyen âge, une communauté abadhite très importante, en rapports constants avec les Mzabites d'Algérie et de Djerbah et les Abadhites de l'Oman et de Zanzibar; ce dialecte n'était connu jusqu'ici que par la description du Djebel Nefoura, rédigée en nefousî par Cheïkh Brahim et publiée en 1886 par M. de Calassanti Motylinski, et par les textes insérés par M. R.

[1] XVIII[e] année, t. XIX, janvier-mars 1895 : *Les Beni-Sguen; essai sur leur dialecte et leurs traditions*, p. 1-45.

[2] Cf. *Journal asiatique*, juillet-août 1893, p. 127.

[3] *Journal of the Royal Asiatic Society*, October 1893, p. 669-698.

Basset dans le *Loqmân berbère* (Paris, 1890). Le vocabulaire, soigneusement annoté par M. Grimal de Guiraudon, est donc d'une importance capitale.

Un dialecte du Maroc, le chelbia, a été étudié dans deux publications : la première est de M. Stumme[1], qui s'est déjà fait connaître par des travaux de valeur sur les dialectes parlés dans l'Afrique septentrionale; les textes dont se compose cette brochure sont transcrits et traduits avec une grande exactitude, et aideront à la connaissance de la langue et de la littérature populaires; la seconde publication est celle de M. Luciani[2]; elle a pour objet un traité religieux composé au commencement du XVIIIe siècle par un marabout du Sous, nommé Moh'ammed ben Ali ben Brahim. La brochure de M. Meakin[3] est un bon résumé de ce que nous connaissons sur la civilisation des Berbères de ce pays. Le capitaine R. J. Frisch[4] a tracé un tableau très exact de la géographie du Maroc et de son organisation administrative; il a montré l'extrême importance, pour la politique des nations européennes, de ce royaume, qui, tourné d'une part vers l'Atlantique, de l'autre vers la Méditerranée, est comme le pivot de toutes les convoitises.

[1] *Elf Stücke im Silha Dialekt von Tazerwalt;* Leipzig, 1894, in-8° de 28 pages.

[2] *El H'aoudh,* manuscrit berbère de la Bibliothèque-musée d'Alger; *Revue africaine,* XXXVIIe année, n°s 209-210, 2e et 3e trimestres, 1893 p. 151-180.

[3] *The Morocco Berbers;* Londres, 1894, in-8° de 14 pages.

[4] *Le Maroc;* Paris, Leroux, 1895, in-18 de VI et 404 pages.

ÉTHIOPIEN.

La littérature éthiopienne est très riche en apocryphes, non pas qu'elle les ait créés tous elle-même, mais parce que nous avons conservé les versions éthiopiennes d'originaux coptes ou arabes, dont plusieurs sont perdus. La science a longtemps dédaigné les apocryphes, qui paraissent au premier abord des tissus de fables inventées à plaisir; cependant une critique plus savante a reconnu qu'ils étaient des documents d'une importance capitale pour l'étude des idées aux premiers siècles de notre ère; à cette époque indécise où des religions meurent et où d'autres s'enfantent, les apocryphes reflètent le bizarre syncrétisme, fait de croyances juives, chrétiennes et gnostiques, qui prévalait alors. Les traductions que M. R. Basset[1] nous a données de ces singuliers écrits sont

[1] *Le livre de Baruch et la légende de Jérémie;* — Paris, 1893. A cette publication est annexé un fragment du livre gnostique de Baruch, composé en grec par Justin; — *Mas'h'afa T'omar* (le livre de l'épître); Paris, 1893. C'est la traduction d'une lettre qui passe pour avoir été écrite par Jésus-Christ; — *L'ascension d'Isaïe;* Paris, 1893. Cet ouvrage est composé de la réunion de deux apocryphes, l'un d'origine juive, l'autre d'origine chrétienne; le texte grec est perdu; il ne reste que des fragments de la version latine; — *Les légendes de S. Tërtag et de S. Sousnyos;* Paris, 1894. La première explique les raisons de la séparation de l'église arménienne d'avec l'église romaine; la seconde est consacrée à un personnage dans lequel M. Basset reconnaît le successeur de Manès dans la direction du Manichéisme; — *Les prières de la Vierge à Bartos et au Golgotha;* Paris, 1895. Ces prières magiques, à tendances gnostiques, ne nous ont été conservées

accompagnées d'introductions et de notes où les éléments disparates dont ils se composent sont analysés avec une lucidité parfaite. La collection entreprise par M. Basset prendra place à côté du *Recueil des apocryphes éthiopiens*, de Dillmann, qu'elle complète et commente de la façon la plus heureuse.

M. Perruchon continue, avec la conscience et la persévérance qui caractérisent tous ses travaux, ses recherches sur l'histoire éthiopienne. Il a recueilli dans les vies des patriarches d'Alexandrie écrites en arabe quelques détails qui intéressent cette histoire; c'est ainsi que, dans la vie du patriarche Philothée[1], il est fait mention d'une reine, de nationalité inconnue, qui s'empara du trône de l'Abyssinie vers le xe siècle de notre ère; Marianus Victor et le jésuite d'Almeïda ont rattaché à son nom les légendes les plus diverses; M. Perruchon s'est attaché à démontrer que rien, dans les auteurs anciens, n'autorise à penser que cette reine fût juive. La biographie de Cosmas[2], qui fut patriarche d'Alexandrie de 923 à 934, fournit quelques indications sur la nomination d'un faux évêque en Éthiopie sous son patriarcat. — Dans ses précédents ouvrages, M. Perruchon avait traduit les chroniques éthiopiennes qui concernent Lalibala (1200-1240), le septième roi de la dynastie des

qu'en éthiopien; la version arabe est, en effet, totalement différente pour les épisodes.

[1] *Lettre adressée par le roi d'Éthiopie au roi Georges de Nubie, sous le patriarcat de Philothée* (*Revue sémitique*, 2e article, octobre 1893).

[2] *Vie de Cosmas*, patriarche d'Alexandrie de 923 à 934 (*Revue sémitique*, 1894, p. 78-93).

Zagüés, Amda-Sion (1314-1344), enfin Zara Yaqob (1434-1468) et Ba'eda Mâryâm (1468-1478); il a trouvé la suite chronologique de ces chroniques dans deux manuscrits d'un même texte, qui sont conservés l'un à la Bibliothèque nationale, l'autre à la Bodléienne; en corrigeant les graves interversions de texte qui se rencontrent dans ces deux manuscrits, il a rétabli un fragment de la chronique de Ba'eda Mâryâm suivi de l'histoire de ses trois successeurs, Eskender (1478-1494), 'Amda-Seyon II (1494) et Nâ'od (1495-1508)[1]. Les annales de Lebna-Dengel[2] (1508-1540), qui commencent à la dix-neuvième année de son règne, nous renseignent sur les guerres que ce roi eut à soutenir contre les musulmans de l'est. Enfin les annales de Galâwdêwos ou Claudius[3], qui fut le fils et le successeur de Lebna-Dengel, complètent les publications de MM. Basset, Guidi, Conti-Rossini et Conzelmann sur ce souverain. Quelle que soit la sécheresse des écrivains éthiopiens, avec quelque complaisance qu'ils s'étendent sur des miracles plus ou moins authentiques, ils nous révèlent du moins dans ses grandes lignes l'histoire de ce royaume chrétien d'Abyssinie, qui, pour durer depuis une vingtaine de siècles, n'en est pas moins resté bien bien mal connu jusqu'ici.

[1] *Histoire d'Eskender, d''Amda-Seyon II et de Na'od, rois d'Éthiopie* (*Journal asiatique*, mars-avril 1894, p. 319-366).

[2] *Le règne de Lebna-Dengel* (*Revue sémitique*, 1893, p. 274).

[3] *Le règne de Galâwdêwos* (*Claudius*) ou *Asnâf-Sagad* (*Revue sémitique*, 1894, p. 155-166, 263-270).

HÉBREU.

Les études hébraïques n'ont pas fait preuve d'une grande activité depuis deux ans, et nous n'avons à signaler, soit en philologie, soit en exégèse, aucun ouvrage de première importance. Des remarques ingénieuses et souvant hardies de M. Mayer Lambert[1], une théorie de M. Gunzbourg[2] qui rattache le pronom relatif *ascher* au mot araméen signifiant *lieu, endroit*, voilà le bilan de ce qui a été publié en France sur la grammaire. On peut y ajouter la publication par M. D. Castelli[3] de l'abrégé de grammaire hébraïque, de Moïse Qimhi; mais ce livre, dont M. Castelli a trouvé le manuscrit dans la bibliothèque de Florence, renferme peu de vues originales; il intéresse plus l'histoire de la science grammaticale chez les Juifs au moyen âge que la grammaire elle-même.

Les *Recherches bibliques* de M. Halévy[4] expliquent certains passages des psaumes par des allusions à des faits contemporains, et proposent des corrections de texte qui doivent être prises en considé-

[1] Le futur *qal* des verbes à première radicale *vav, noun* ou *alef* (*Revue des études juives*, XXVII, p. 136); de l'emploi du *lamed* en araméen biblique devant le complément direct (*Revue des études juives*, XXVII, p. 268).

[2] *Revue des études juives*, XXVIII, p. 186-192.

[3] *Le séfer sékhel tob;* abrégé de grammaire hébraïque de Moïse Qimbi (*Revue des études juives*, XXVIII, p. 212-227; XXIX, p. 100-110).

[4] *Revue sémitique*, 1894, p. 97-109, 193-223, 289-307; 1895, 1-53, 97-146.

ration. — M. Israël Sack[1] voudrait placer les versets 14-18 du chapitre XVII de Josué entre les versets 4-5 du chapitre XVI. — M. Oppert[2] reprend et développe une étude qu'il avait publiée il y a une quarantaine d'années sur les livres d'Esther et de Daniel ; à ses yeux, la philologie et la chronologie s'accordent avec l'archéologie pour prouver que le livre d'Esther a été écrit au temps des Achéménides; le livre de David, au contraire, fourmille d'inexactitudes et ne peut avoir été composé qu'à l'époque des Macchabées, quand l'influence hellénique se faisait déjà sentir. — En combinant la date de la délivrance de Jechonia, roi de Juda, avec les textes datés par les rois de Babylone, M. Oppert parvient à établir, par une suite de déductions fortement enchaînées, que la destruction du premier temple de Jérusalem par Nabuchodonosor eut lieu le dimanche 27 août julien, 21 août grégorien, de l'an 587 avant Jésus-Christ. — M. E. Bruston[3] a montré, avec une connaissance approfondie des travaux allemands, l'importance du livre de Jérémie dans la critique de l'Ancien Testament. — M. C. Piepenbring[4] soutient contre M. Horst que la réforme de Josias est un fait capital dans l'histoire

[1] Les chapitres XVI-XVII du livre de Josué (*Revue des études juives*, XXVII, p. 61-69).

[2] *Problèmes bibliques* (*Revue des études juives*, XXVIII, p. 32-59).

[3] *De l'importance du livre de Jérémie dans la critique de l'Ancien Testament*. Montauban, impr. Granié, 1893; in-8° de 118 pages.

[4] *La réforme et le code de Josias* (*Revue de l'histoire des religions*, mars-avril 1894, p. 123-180).

littéraire et religieuse du peuple juif; M. Horst avait cru pouvoir établir que les lois deutéronomiques, loin d'être la cause de la réforme, en furent la conséquence; M. Piepenbring admet au contraire que le récit du Livre des Rois est d'une scrupuleuse exactitude; c'est la découverte dans le temple de Jérusalem du code du Deutéronome qui engagea Josias à proscrire l'idolâtrie et la magie; ce code est donc tout entier antérieur à Josias, et il doit rester le texte fondamental pour la critique du Pentateuque. — M. G. Marmier[1] a publié de *Nouvelles recherches géographiques sur la Palestine;* il attribue à tous les textes des livres saints une valeur égale, et explique par une ingénieuse méthode de conciliation les difficultés qu'il rencontre. — Le sixième volume[2] des œuvres complètes de R. Saadia ben Joseph al-Fayyoûmî contient la version arabe des Proverbes, publiée et traduite par MM. J. Derenbourg et Mayer Lambert; cette partie de l'œuvre de Saadia était restée inédite jusqu'ici.

M. Jean Réville[3] a prononcé devant la Société des études juives une brillante conférence sur cette apocalypse d'Hénoch, dont la nécropole chrétienne d'Akhmîm, dans la Haute-Égypte, nous a livré des fragments; après avoir indiqué les causes qui donnèrent naissance à la littérature apocalyptique au

[1] *Revue des études juives*, XXIX, p. 27-42, 161-182.

[2] Paris, Leroux, 1894, in-8° de VII, 66, 204, IX pages.

[3] *La résurrection d'une apocalypse; le livre d'Hénoch* (*Revue des études juives*, t. XXVII, p. I-XXII).

moment où le Judaïsme dogmatique se constituait et où le Christianisme s'élaborait, M. Réville a dégagé quelques-unes des idées essentielles qui se font jour dans le livre d'Hénoch : la légende de la chute des anges, qui est une réminiscence du mythe des Titans, révèle l'influence exercée sur l'imagination juive par la pensée grecque, après la conquête d'Alexandre; dans le type prophétique du Fils de l'homme on discerne déjà la conception mystique qui était appelée à devenir un des dogmes du Christianisme; enfin l'apocalypse d'Hénoch nous permet d'assister au travail de transformation qui s'opérait alors dans les idées juives relatives à la vie future. — Les considérations de M. A. Epstein[1] sur le Sèfer Yecira apparaissent en même temps que la publication de M. L. Goldschmidt[2], pour attirer l'attention sur ce livre étrange où les mystères de la création sont expliqués par les combinaisons des lettres de l'alphabet hébreu. — M. Israël Lévi[3] a étudié la nativité de Ben Sira, légende dont Pierre le Vénérable dénonçait au XIe siècle la grossièreté pour flétrir les croyances juives; ce récit n'est que la transposition du mythe persan de Sosiosch; Sosiosch devait naître d'une vierge enceinte de la semence d'un prophète conservée dans l'eau d'un lac; c'est ainsi que Ben Sira

[1] *Recherches sur le Sèfer Yecira* (*Revue des études juives*, XXVIII, p. 95-108; XXIX, p. 61-78).

[2] *Das Buch der Schöpfung... von Lazarus Goldschmidt;* Francfort, 1894, in-8°. Cf. le compte rendu de M. Mayer Lambert (*Revue des études juives*, XXIX, p. 310-316.)

[3] *Revue des études juives*, XXIX, p. 197-205.

est conçu par la fille de Jérémie, qui était entrée dans l'eau où son père avait pris un bain. La nativité de Ben Sira est un amalgame de la légende persane avec les traditions des évangiles de l'enfance — M. S. Karppe[1] a expliqué certaines théories astrologiques du Talmud par les notions chaldéennes que révèle l'assyriologie.

Les rapports entre le Judaïsme et l'Islamisme ont fait l'objet de remarquables mémoires de M. Goldziher[2]. A vrai dire, un observateur superficiel sera frappé des différences plutôt que des ressemblances des deux religions; mais ces différences elles-mêmes témoignent d'une action réciproque; un des dogmes essentiels de l'Islamisme est que tout bon musulman doit éviter de suivre les mœurs des Juifs et des Chrétiens; aussi certaines pratiques religieuses n'ont-elles été instituées que dans le but de prendre le contrepied de ce qui se faisait chez les autres croyants; bon nombre d'usages musulmans ne s'expliquent que par le désir de ne pas agir comme les Juifs. Dans quelques cas, cependant, on trouvera des emprunts directs de l'islamisme au judaïsme; c'est ainsi que la notion de la sakîna dérive, jusque dans son nom même, de la shekhîna hébraïque; cette conception désigne à l'origine, chez les Mahométans comme chez les Juifs,

[1] *Quelques mots d'astrologie talmudique* (*Journal asiatique*, mars-avril 1895, p. 316-339).

[2] *Usages juifs d'après la littérature religieuse musulmane* (*Revue des études juives*, XXVIII, p. 75-94). — *La notion de la sakîna chez les Mahométans* (*Revue de l'histoire des religions*, juillet-août 1893).

la présence de Dieu rendue sensible par un signe extérieur[1].

M. Israël Lévi[2] a cherché l'explication historique d'une coutume juive relativement moderne, la commémoration des âmes. C'est un événement tragique qui donna naissance à ce rite, car ce fut aux martyrs des croisades de 1096 et 1146 qu'on rendit pour la première fois cet hommage posthume.

M. Théodore Reinach[3] a réuni les textes des auteurs païens grecs et romains relatifs aux Juifs. Ces textes ne remontent pas au delà de l'époque d'Alexandre pour les Grecs et de Cicéron pour les Romains; tous les témoignages antérieurs qu'on a prétendu retrouver ne résistent pas à la critique. Pour plusieurs périodes de l'histoire du peuple juif, les écrivains païens sont notre principale source d'information; c'est à leurs indications, quelque fragmentaires qu'elles soient, que nous devons recourir pour les temps qui suivent l'époque de Josèphe. Mais, à côté de cette utilité immédiate pour les historiens, le recueil de

[1] Sur la situation des Juifs dans le monde musulman, cf. les intéressantes *Notes sur les Juifs dans l'Islam*, de M. Martin Schreiner (*Revue des études juives*, XXIX, p. 206-213).

[2] *La commémoration des âmes dans le judaïsme* (*Revue des études juives*, XXIX, p. 43-60).

[3] *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, réunis, traduits et annotés. Paris, Leroux, 1895; in-8° de XXII et 376 pages. Cf. une notice de M. Th. Reinach lui-même, dans la *Revue des études juives*, XXIX, p. 302-309. — Dans l'*Anthropologie*, t. IV, p. 28-31, M. Th. Reinach prouve, d'après un passage d'Hérodote, que la circoncision a dû pénétrer en Phénicie, sous l'influence égyptienne, entre 575 et 445 avant Jésus-Christ.

M. Th. Reinach présente ce grand intérêt qu'il nous fait suivre pas à pas pendant six siècles l'opinion gréco-romaine sur les Juifs; on assiste à la formation de ces préjugés vivaces, dont quelques-uns ont subsisté jusqu'à nos jours; on démêle les causes pour lesquelles le particularisme religieux et social des Juifs suscita contre eux des accusations d'impiété et de lèse-patrie.

M. Th. Reinach[1] a reconstitué, d'après les fragments d'un papyrus grec du Louvre, l'histoire d'une émeute qui mit aux prises les Juifs et les Grecs d'Alexandrie à la fin du second siècle de notre ère; dès cette époque, nous voyons le gouverneur romain, effrayé de la tentative des Juifs pour se donner un roi ou ethnarque, les parquer dans un quartier séparé qui fut peut-être le plus ancien des ghettos.

Le P. Delattre[2] a exploré à Carthage l'ancienne nécropole juive, qui avait passé jusqu'ici aux yeux des archéologues pour une nécropole punique.

L'histoire des Juifs au moyen âge a été l'objet de nombreux travaux, en tête desquels nous devons citer un ouvrage posthume de Renan, auquel M. Adolphe Neubauer a donné sa précieuse collaboration : *Les écrivains juifs français du XIVe siècle*[3]. S'il était encore

[1] *Juifs et Grecs devant un empereur romain* (*Revue des études juives*, XXVII, p. 70-82).

[2] *Gamart ou la nécropole juive de Carthage.* (Extrait des *Missions catholiques;* Lyon, 1895; in-8° de 51 pages.)

[3] *Histoire littéraire de la France*, t. XXXI, p. 351-830. Quoique notre rapport ne s'occupe que des publications en langue française,

nécessaire, après la belle leçon d'ouverture faite au Collège de France par M. Ph. Berger[1], de défendre la valeur scientifique de Renan contre ses détracteurs, ce volume serait une preuve nouvelle de l'application soutenue, de l'absolue probité avec lesquelles ce grand génie s'acquittait des tâches les plus ingrates. Rien en effet ne semble plus aride que les biographies de ces rabbins du XIVe siècle, parmi lesquels Lévi ben Gerson (1288-1344) est le seul qui ait atteint à une vraie gloire. Cependant, quelque obscurs que soient la plupart de ces juifs du moyen âge, ils n'ont pas laissé de jouer un rôle considérable dans l'histoire de la civilisation européenne: par leurs études hébraïques, ils ont été les initiateurs de l'exégèse biblique; par leurs connaissances de l'arabe, ils se sont trouvés les dépositaires de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie et de la médecine, et ont été les rouliers de la science en Occident. La papauté d'Avignon leur a demandé des lumières sur le système du monde; ils ont pris une grande part dans la fondation de l'École de Montpellier; lorsque enfin la Renaissance remit en honneur l'orientalisme et les sciences, ce furent les juifs

il nous est impossible de ne pas signaler ici l'admirable ouvrage de M. Moritz Steinschneider: *Die hebraeischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher.* Berlin, Bibliogr. Bureau, 1893; in-8° de XXXIV et 1077 pages. M. Israël Lévi a rendu pleine justice à ce prodigieux monument de l'érudition allemande dans la *Revue des études juives*, XXVIII, p. 309-311.

[1] *Ernest Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France.* Paris, Leroux, 1894; in-8° de 31 pages.

italiens qu'on appela de toute part pour répandre les enseignements nouveaux.

Les explications du commentateur juif Raschi, comme l'a établi M. Neumann[1], ont inspiré directement les *Postillæ perpetuæ* (1293-1332) de Nicolas de Lyre; et, s'il est vrai que les travaux de Nicolas de Lyre n'aient pas été sans influence sur Luther, comme le donne à entendre le vieux dicton : *Si Lyra non lyrasset, Lutherus non saltasset*, la Réforme se rattacherait par des liens étroits aux docteurs juifs du XIVe siècle. — L'étude de M. G. Sacerdote[2] sur le Livre de l'algèbre, de Simon Motot, nous montre les mathématiques arabes cultivées vers le milieu du XVe siècle par un juif de la région lombardo-vénitienne. — M. David Kaufmann[3] a fait revivre à

[1] *Influence de Raschi et d'autres commentateurs juifs sur les* Postillæ perpetuæ *de Nicolas de Lyre* (*Revue des études juives*, XXVI, p. 172-182; XXVII, p. 250-262).

[2] *Le Livre de l'algèbre et le problème des asymptotes de Simon Motot* (*Revue des études juives*, XXVII, p. 91-105; XXVIII, p. 228-246; XXIX, p. 111-126).

[3] Jacob Mantino, *Une page de l'histoire de la Renaissance* (*Revue des études juives*, XXVII, p. 30-60, 207-238). M. Kaufmann a aussi publié (*Revue des études juives*, XXIX, p. 214-228) deux lettres inédites de Siméon ben Joseph : ces lettres se rapportent à l'histoire de la lutte qui s'éleva au commencement du XIVe siècle, dans les communautés juives du sud de la France, entre les partisans et les adversaires des études philosophiques. — Citons encore, sur l'histoire des Juifs depuis le moyen âge, M. Kayserling, *Notes sur l'histoire des Juifs d'Espagne* (*R. E. J.*, XXVIII, p. 109-117); Salomon Kahn, *Documents inédits sur les Juifs de Montpellier au moyen âge* (*R. E. J.*, XXVIII, p. 117-141); Léon Brunschwigg, *Les Juifs d'Espagne et du pays angevin* (*R. E. J.*, XXIX, p. 229-244); J. Bauer, *Les Juifs du Bédarrides* (*R. E. J.*, XXIX, p. 254-265).

l'époque de la Renaissance la curieuse figure du médecin et traducteur juif Jacob Mantino, qui fut le familier des plus grands seigneurs de son temps et devint conseiller médical du pape Paul III.

Le quatrième volume de l'*Histoire des Juifs*[1] de Graetz est un résumé parfois trop systématique, mais toujours merveilleusement bien informé, des destinées des Juifs de tous les pays pendant le moyen âge.

LANGUES ET LITTÉRATURES ARAMÉENNES.

S'il est un fait bien propre à marquer l'importance prise depuis une soixantaine d'années par l'étude des langues araméennes, c'est la création au Collège de France d'une chaire destinée à cet enseignement. Un de nos confrères, M. Rubens Duval, en a été nommé le premier titulaire; nous avons tous été heureux de cette récompense accordée à sa haute valeur scientifique. Dans sa leçon d'ouverture[2], M. Rubens Duval nous a montré les tribus araméennes répandues sur une aire immense, en Syrie, en Babylonie et au nord de l'Arabie, mais ne parvenant jamais à fonder un grand état politique. La langue araméenne avait une puissance d'expansion

[1] Graetz, *Histoire des Juifs*, t. IV. De l'époque du Gaon Saadia (920) à l'époque de la Réforme (1500.) Traduction de l'allemand par Moïse Bloch; Paris, A. Durlacher, 1893; in-8° de 472 pages.

[2] *Les Littératures araméennes;* Paris, Leroux, 1895; in-8° de 32 pages.

prodigieuse; les inscriptions de Zindjîrli nous apprennent qu'elle tendait à se substituer, dans le petit royaume de Jadi, à l'idiome national; sous les Achéménides, elle était la langue des chancelleries et servait à toutes les correspondances officielles; en Palestine même elle s'implantait au détriment de l'hébreu et Jésus-Christ parlait araméen. Ce sont les Araméens, bien plutôt que les Phéniciens, qui furent les grands propagateurs de l'alphabet. Au moment où le pouvoir des Séleucides s'affaiblit, l'élément araméen domine dans plusieurs petites principautés et dans les royaumes nabatéen et palmyrénien. Lorsque le christianisme se répand en Orient, c'est la province d'Osrhoène qui est la première évangélisée; c'est Édesse, capitale de cette province, qui devient le centre de la culture religieuse de la Syrie. Le syriaque présente la plus riche de toutes les littératures araméennes; les docteurs de l'église grecque ont été presque tous traduits en syriaque et ces versions sont souvent appelées à suppléer, pour l'histoire des premiers siècles du christianisme, aux originaux disparus; ce sont encore les Syriens qui sont les organisateurs du Nestorianisme et qui étendent leur propagande à Hérat, à Samarcande, aux Indes et en Chine. Les manuscrits syriaques pourront encore fournir à plusieurs générations de savants les moyens de continuer glorieusement la tradition des Assémani, des d'Herbelot, des Étienne Quatremère, dont M. Rubens Duval a rappelé dans sa leçon d'ouverture la vie et les œuvres.

M. J. Halévy[1] a étudié deux des inscriptions de Zindjîrli; l'une d'elles a été gravée sur une statue du dieu Hadad par Panammoû Ier, fils de Qaral; la seconde a pour auteur Bar-Rekoûb, roi de Jadi, qui l'a gravée en l'honneur de son père Panammoû III, fils de Barṣour. MM. Ed. Sachau, H.-D. Müller et Th. Nöldeke les déclarent araméennes. M. Halévy veut y voir le dialecte des Hittites et réserve le nom de cappadocien ou d'anatolien à ce qu'on appelait jusqu'ici hittite. Que l'on adopte ou non cette modification dans la nomenclature scientifique, il est certain que M. Halévy a eu raison d'attirer l'attention sur les particularités linguistiques qui distinguent ces inscriptions de l'araméen pur et leur assignent une place à part dans les langues sémitiques.

Le Musée du Louvre a acquis en 1891 six bustes funéraires et trois inscriptions de Palmyre. Les bustes, indépendamment de leur valeur artistique, offrent de l'intérêt pour l'anthropologie, car ce sont de véritables portraits reproduisant quelques-uns des types dont se composait, dans les premières années de notre ère, la population de Palmyre; ils sont accompagnés de courtes légendes qui enrichissent de plusieurs noms l'onomastique de Palmyre. Les trois inscriptions qui ne sont pas annexées à des bas-reliefs sont des dédicaces de tombeaux collectifs; l'une d'elles, qui ne porte pas de date, est une imprécation contre le profane qui tenterait de violer la sé-

[1] *Les deux inscriptions hétéennes de Zindjîrli* (*Revue sémitique*, 1893, p. 138-167, 218-258, 319-336; 1894, p. 25-60).

pulture; c'est la première fois que l'épigraphie palmyrénienne nous livre des formules de ce genre qui rappellent celles des sarcophages phéniciens d'Eschmounazar et de Tabnit ou les épitaphes nabatéennes de Medâïn-Sâleh. M. Clermont-Ganneau[1], qui le premier, a signalé ce groupe d'antiquités à l'Académie des inscriptions, leur a consacré un article étendu où il résout avec son habituelle sagacité tous les problèmes qu'elles soulèvent.

M. Rubens Duval a continué ses travaux lexicographiques dont le plus important est la publication du *Lexicon Syriacum* de Bar-Bahloul; en 1894 a paru le 4ᵉ fascicule[2] qui conduit cet ouvrage jusqu'à la lettre *qof;* le 5ᵉ et dernier fascicule est en cours d'impression et paraîtra sans doute en 1896. Le *Lexicon Syriacum* n'est pas un livre original, mais une compilation; bien plus, après la mort même de Bar-Bahloul, il s'est augmenté de toutes les gloses de lecteurs plus ou moins érudits; aussi se trouve-t-on en présence d'un grand nombre de manuscrits qui offrent des variantes fort diverses suivant les interpolations admises par le copiste; la tâche de l'édi-

[1] *Bustes et inscriptions de Palmyre* (*Études d'archéologie orientale*, t. I, 2ᵉ partie, p. 105-130 et 2 pl.). — M. E. Ledrain a étudié ces mêmes monuments dans la *Revue d'assyriologie*, t. III, 1ᵉʳ fascicule, p. 27-30. Cf. aussi E. Drouin : *Inscriptions funéraires palmyréniennes* (*Revue sémitique*, 1893, p. 269-272). J. Halévy, *Une inscription palmyrénienne* (*Revue sémitique*, 1895, p. 86-88).

[2] *Lexicon Syriacum, auctore Bar Bahlule;* fasciculus quartus, Parisiis, 1894, in-4°. Cf. Rubens Duval : *Remarques sur l'édition du lexique de Bar-Bahloul* (*Journal asiatique*, janvier-février 1894, p. 142-156).

teur était donc très délicate; on ne saurait songer à reconstituer le texte primitif de Bar-Bahloul, car ce serait une entreprise où l'arbitraire jouerait un rôle prédominant; d'ailleurs, comme les continuateurs anonymes de Bar-Bahloul ont en général indiqué leurs sources, on ne voit pas quel intérêt il y aurait dans la majorité des cas à savoir que telle ou telle citation a été introduite par Bar-Bahloul lui-même ou par un annotateur. M. Rubens Duval a suivi la méthode la plus sage qu'il fût possible d'adopter : après avoir fait un classement des diverses copies du *Lexicon*, il a choisi dans chaque famille de manuscrits ceux qui pouvaient être considérés comme les types de leur catégorie; il a ainsi fondé sa propre édition sur quatre manuscrits principaux qui renferment toutes les variantes essentielles.

Sous le titre de *Notes de lexicographie syriaque et arabe*[1], M. Rubens Duval a publié une liste des termes techniques qui se rencontrent dans les volumes II et III de la grande publication de M. Berthelot, la *Chimie au moyen âge*. Cette liste est précédée d'un examen des différents noms des sept principaux métaux; parmi ces noms, il en est qui trahissent une origine perse et babylonienne et semblent prouver que, en dehors des livres grecs qui formaient la base de leurs connaissances scientifiques, les Syriens possédaient une tradition de l'alchimie babylonienne.

[1] *Journal asiatique*, septembre-octobre 1893, p. 290-361.

Dans la *Revue des études juives*[1], M. Rubens Duval a montré que le mot araméen *samtêr* désignait le sang-dragon, résine fournie par le *calamus draco*, qui avait la vertu spécifique de rapprocher les lèvres d'une plaie saignante; cet astringent était aussi employé comme parfum, à en juger par le targoum du livre d'Esther.

Le christianisme nestorien a été l'objet de deux importantes publications de M. l'abbé Chabot : une sorte d'homélie[2], bizarrement rédigée en vers rimés, est consacrée à l'éloge de Mar Denḥa Ier qui fut patriarche des Nestoriens de 1265 à 1281; la *Chronique ecclésiastique* de Bar Hébréus a permis à M. Chabot d'éclaircir plusieurs des événements historiques auxquels cette curieuse composition fait allusion. Mar Denḥa Ier fut le prédécesseur immédiat du patriarche Mar Jabalaha III (1281-1317) sur la vie duquel nous avons une chronique du plus haut intérêt qui a été éditée en 1888 par M. P. Bedjan. M. Chabot[3] a traduit et annoté avec beaucoup d'érudition cette chronique qui jette un jour tout nouveau sur l'état du nestorianisme au temps de la do-

[1] Octobre-décembre 1894, p. 290-292.

[2] *Éloge du patriarche nestorien Mar Denha Ier par le moine Jean*, publié et traduit par M. J.-B. Chabot (*Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 110-141).

[3] *Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317) et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287)*, traduite du syriaque et annotée par J.-B. Chabot. Paris, Leroux, 1895; in-8° de 278 pages. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, t. I et II.)

mination mongole; on lit comme un roman les étranges aventures de ces deux religieux ouïgours partis du fond de la Chine, dont l'un devient patriarche à Bagdad sous le nom de Mar Jabalaha III, et dont l'autre, Rabban Çauma, bombardé ambassadeur du roi mongol Argoun, se rend à Rome où il expose la foi nestorienne aux cardinaux réunis en conclave, puis s'en va voir à Paris Philippe le Bel, et en Gascogne Édouard Ier, roi d'Angleterre. Deux appendices de M. Chabot renferment plusieurs documents concernant les relations du roi Argoun et du patriarche Jabalaha III avec le pape et les princes chrétiens d'Occident; il est hors de doute maintenant que la fameuse lettre d'Argoun à Philippe le Bel n'a pas été apportée par Rabban-Çauma, comme le croyait Abel Rémusat, mais bien par le Génois Buscarel en 1289.

M. Chabot vient de faire paraître le texte syriaque traduit et annoté de la quatrième partie de la Chronique de Denys de Tell-Mahré[1], auteur jacobite, mort en 825. Cette partie, qui constitue l'œuvre originale de Denys, embrasse la période qui s'étend depuis la mort de Justin II (578) jusqu'à l'an 775. Elle renferme de curieux épisodes sur l'histoire des chrétiens de la Syrie pendant cette époque.

Par la légende de Mar Bassus[2], M. Chabot nous

[1] Bibliothèque de l'École des hautes-études, Section historique et philologique, fascicule 114.

[2] *La légende de Mar Bassus, martyr persan,* suivie de l'histoire de la fondation de son couvent à Apamée, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Paris, Leroux, 1893; in-8°, p. XVI et 172.

fait connaître l'histoire d'un de ces nombreux martyrs de la Perse qui furent mis à mort sous le règne de Sapor II et la fondation d'un des plus célèbres couvents de la Syrie. M. Rubens Duval est arrivé, par des conjectures très ingénieuses[1], à fixer la date de la composition originale.

Nous devons encore au zèle infatigable de M. Chabot une notice sur les manuscrits syriaques conservés dans la bibliothèque du patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem[2]; ces manuscrits, au nombre de cinquante, proviennent presque tous de l'ancien couvent des Syriens nestoriens de Sainte-Marie-Madeleine à Jérusalem. — M. P. Cersoy[3] a rédigé une notice sur quarante-six manuscrits orientaux (syriaques et arabes) du musée Borgia, de Rome. — Dans la *Revue sémitique*[4], M. Chabot a publié le texte syriaque, avec traduction et commentaire, de l'*Apocalypse* ou *Vision d'Esdras* concernant les Arabes; on avait attribué à ce texte, déjà publié par Baethgen, une importance exagérée[5]; M. Chabot a démontré

[1] *Journal asiatique*, novembre-décembre 1893, p. 537-542.

[2] *Journal asiatique*, janvier-février 1894, p. 92-134.

[3] *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 361-384.

[4] *Revue sémitique*, t. II, p. 241-250, 332-346.

[5] Cf. E. Iselin, *Théolog. Zeitschrift aus der Schweiz*, 1887, p. 60-64. Nous savons aussi que M. Chabot poursuit activement la publication du *Commentaire de Théodore de Mopsueste sur l'Évangile selon saint Jean;* les deux tiers du texte sont déjà imprimés et la traduction ne tardera pas à paraître. Pour être complet, il faudrait encore énumérer les nombreux compte rendus que MM. Rubens Duval et J.-B. Chabot ont publiés soit dans le *Journal asiatique*, soit dans la *Revue critique*, comptes rendus qui ont souvent la valeur d'articles originaux.

qu'il n'avait aucune valeur au point de vue de la critique biblique.

La *Patrologie syriaque*, dont M. l'abbé Graffin a entrepris la publication, sera le complément nécessaire des *Patrologies de Migne*. Les ouvrages grecs et latins ne constituent pas à eux seuls toute l'ancienne littérature chrétienne; on se ferait une idée assez imparfaite de l'histoire du christianisme si l'on négligeait de propos délibéré les écrits des nombreux ecclésiastiques orientaux, qu'ils soient arabes ou syriaques. arméniens, coptes, éthiopiens ou géorgiens. Les théologiens et les chroniqueurs syriaques en particulier nous ont laissé des textes d'une grande importance; la *Bibliotheca orientalis* (1718-1724) d'Assemani ne suffit plus à les faire connaître depuis que de nouveaux manuscrits ont été apportés en Europe, depuis surtout que le British Museum s'est enrichi de la grande collection venue du désert de Nitrie. Aussi la publication dont M. Graffin a pris l'initiative rendra-t-elle d'inappréciables services; elle sera d'autant plus estimée par le monde savant qu'elle est conçue sur un plan très libéral et qu'elle comprendra non seulement les œuvres des orthodoxes, mais aussi celles des Nestoriens et des Jacobites et jusqu'aux apocryphes et aux versions faites du grec. Les textes complètement vocalisés sont imprimés avec un beau caractère syriaque; ils sont accompagnés d'une traduction latine. Le premier volume[1], qui a paru

[1] *Patrologia syriaca... accurante R. Graffin*, Pars prima ab initiis usque ad annum 350. Tomus primus, cujus textum syriacum

l'année dernière, est l'œuvre de M. J. Parisot; il contient vingt-deux homélies d'Aphraate.

ARABIE PRÉ-ISLAMIQUE ET MONDE MUSULMAN.

Dans le second fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*[1], M. H. Derenbourg publie, commente et traduit les inscriptions de ʿAmrân; la localité appelée ʿAmrân et la province d'Al-Baun dans laquelle elle se trouve sont à peine mentionnées par les géographes arabes; aussi Castren Niebuhr, lorsqu'il y passa en 1763, ne songea-t-il pas à s'y arrêter. Cependant ʿAmrân avait été dans l'antiquité un centre historique important; on en eut la preuve lorsqu'en 1855 le colonel Coghlan y découvrit vingt-sept petites inscriptions himyarites gravées sur bronze, qui furent transportées au British Museum; le lieutenant-colonel Playfair ajouta une vingt-huitième pièce à cette précieuse collection. Osiander, puis M. Halévy étudièrent ces spécimens d'une épigraphie que M. Halévy lui-même enrichissait bientôt après par son abondante moisson dans le Yémen. M. H. Derenbourg s'est livré à un nouvel examen des bronzes de ʿAmrân; il y a joint une inscription sur pierre qui est conservée à l'Institut, et huit fragments d'inscriptions qui ont été

vocalium signis instruxit, latine vertit, notis illustravit D. Johannes Parisot, Paris, 1894, Firmin-Didot, in-4°, LXXX et 1053 p. Cf. un compte rendu de M. Rubens Duval dans la *Revue critique* du 18 février 1895.

[1] *Corpus inscriptionum semiticarum*, pars quarta, fasciculus secundus. Paris, 1892; p. 103-174.

copiés en 1883 par M. Glaser soit à ʿAmrân même, soit sur le mont Djabal Ḍîn, voisin de cette ville.

Dans le même ordre de recherches, M. H. Derenbourg a pu reconstituer les parties endommagées d'une inscription sabéenne du British Museum[1]; il y est parvenu en confrontant ce texte avec une autre inscription sabéenne du Louvre qu'il avait été le premier à publier.

M. Sayce avait émis l'hypothèse que le royaume minéen d'Arabie était antérieur au royaume de Saba et l'avait fait remonter au second millénaire avant Jésus-Christ. Sa théorie doit être rejetée, car une inscription nous montre les Minéens établis en Égypte vers la fin du IIIe siècle avant notre ère. Ce texte est gravé sur un cercueil en bois qui, trouvé dans le Fayyoûm, est aujourd'hui déposé au musée de Gîséh; il nous apprend que les Minéens de Thairân, en Arabie, avaient fondé sous les Ptolémées, dans le nôme égyptien d'Oxyrrynchites, une colonie qui s'occupait de fournir des parfums aux temples, en particulier au temple de Sérapis. MM. Hartwig Derenbourg[2] et Joseph Halévy[3] ont, chacun de leur côté, publié et traduit cette inscription.

[1] *The Himyaritic inscription 32th of the British Museum* (*reprinted from the Babylonian and Oriental Record*, October 1891).

[2] *Une épitaphe minéenne d'Égypte, inscrite sous Ptolémée, fils de Ptolémée* (*Journal asiatique*, novembre-décembre 1893, p. 515-528).

[3] *Une inscription minéenne gravée sur un sarcophage égyptien* (*Revue sémitique*, 1894, p. 93-95).

M. Carra de Vaux[1] a tenté d'identifier quelques lettres dans les inscriptions liḥyanites, encore presque indéchiffrables, qui sont reproduites dans les cahiers d'Huber.

L'épigraphie arabe-musulmane n'offre pas assurément autant d'intérêt paléographique et philologique que les textes de la période préislamique; elle possède en revanche une haute valeur historique : à la géographie et à l'onomastique elle fournit une foule de noms propres qui peuvent éclaircir ou susciter des questions; à l'archéologie, elle donne le moyen de dater d'une manière sûre les monuments; par les titres officiels et par les fonctions qu'elle énumère, elle est un commentaire infiniment détaillé des institutions civiles ou militaires, religieuses ou sociales de l'Islam; elle apporte des textes authentiques à l'histoire judiciaire et administrative; comme elle s'étend sur une ère immense, elle nous permet de suivre pas à pas les destinées du monde musulman dans les pays divers qu'il a conquis à sa loi; elle se rattache enfin à l'histoire des Croisades. On voit quelle sera l'importance et l'utilité du *Corpus des inscriptions arabes* que M. Max van Berchem a eu le courage d'entreprendre. En 1892, M. van Berchem exposait, dans une lettre adressée au président de votre Société, le plan qu'il se proposait de suivre; pendant ces deux dernières années, il a relevé méthodiquement, au cours de deux voyages,

[1] *Notes pour servir à l'étude des inscriptions liḥyanites* (*Revue sémitique*, 1894, p. 251-258 et 362-375).

les inscriptions du Caire, de Jérusalem, de Damas et d'une partie de la Palestine et du Haurân; il a réuni ainsi un millier de textes, en majeure partie encore inédits, qu'il a pour la plupart copiés, estampés ou photographiés lui-même. Dès maintenant il a pu faire paraître le texte, la traduction et le commentaire de soixante-neuf inscriptions du Caire qui se rapportent au temps des Touloumides, des Fatimites et des Ayoubites[1]; le second fascicule, qui sera terminé vers la fin de cette année, comprendra les inscriptions du Caire qui datent de la dynastie des Mamlouks circassiens; les fascicules suivants contiendront la fin des inscriptions du Caire et les inscriptions de Syrie.

Les travaux de M. Clément Huart[2] pourront être fort utiles à M. van Berchem pour une partie de ses recherches. M. Huart a relevé en Asie Mineure toute une série d'inscriptions qui permettent de déterminer les étapes successives de la conquête ottomane; quelques-unes d'entre elles nous renseignent sur les princes qui dominaient dans cette partie de l'Asie avant les Ottomans, par exemple sur les princes de Kermiyan (Kutahya). Bien des voyageurs avaient déjà parcouru cette grande route qui, partant de

[1] Max van Berchem, *Matériaux pour un* corpus inscriptionum arabicarum; 1re partie : Égypte; 1er fascicule, le Caire (*Mémoires* publiés par la Mission du Caire, 1894, t. XIX, xx et 110 pages, et 25 phototypies).

[2] *Épigraphie arabe d'Asie Mineure* (*Revue sémitique*, 1894, p. 61-75, 120-134, 235-241, 324-332; 1895, p. 73-85, à suivre).

Brousse, mène en Syrie par Qonya et les portes Ciliciennes; mais jamais personne n'avait recueilli les inscriptions arabes qui figurent sur les ruines des mosquées et des caravansérails semés sur ces hauts plateaux par ʿAlâ ed-dîn kaï-Qobâd Ier et ses successeurs. Or il n'y a rien de plus obscur que l'histoire de ces Seldjoukides du Roûm; M. Cl. Huart lève une partie du voile qui recouvre encore l'histoire de ces princes turcs dont la domination valut cinquante ans de tranquillité au centre de l'Asie Mineure avant l'arrivée des Mongols. M. Cl. Huart ne s'est pas contenté de publier et de traduire les textes, il les a commentés au moyen de l'histoire et de la numismatique; parmi ses savantes remarques, nous citerons plus particulièrement : la discussion pour fixer la date de la mort de Ghiyâth ed-dîn kaï-Khosrau II (inscr. IX); l'hypothèse d'une reconnaissance officielle de la suzeraineté de l'empire mongol sur l'Asie Mineure (inscr. XII); l'étude critique des relations de Rokn ed-dîn Kylydj-Arslan IV et de son frère Kaï-Kaous II avec Hoûlagoû, après la prise de Bagdad par ce dernier (inscr. XII), etc.

M. le marquis de Vogüé[1] a publié une inscription coufique gravée sur une borne milliaire de la route de Jaffa à Jérusalem; elle date d'Abd-el-Melik, le cinquième calife ommiade, qui régna de l'an 65 à l'an 89 de l'hégire; elle confirme les observations

[1] *Note sur une borne milliaire arabe du Ier siècle de l'hégire* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, janvier-février 1894, p. 27-29).

que M. Clermont-Ganneau[1] a émises au sujet d'une autre borne milliaire du même personnage. — A l'extrémité opposée du monde musulman, une petite inscription arabe du XIVe siècle, provenant de Fez (Maroc), a permis à M. E. Hélouis[2] d'établir que l'ancienne construction connue à Fez sous le nom d'*El-Mederça el-Bou-Inania* avait été élevée entre les années 1351 et 1358 par Abou 'Inan Faris, douzième sultan mérinide. — Parmi les inscriptions arabes de Gafsa, éditées et traduites par M. Mercier[3], les plus intéressantes sont celles qui nous montrent l'autorité souveraine exercée simultanément par deux pouvoirs rivaux, le dey et le bey, à Tunis au XVIIe siècle.

Les études numismatiques de M. P. Casanova contribueront, non moins que l'épigraphie, à dissiper les obscurités de l'histoire musulmane. Un dînar d'un grand maître des Assassins de la Perse[4] témoigne que les Assassins commémoraient sur leurs monnaies la prise (en 1090 après Jésus-Christ) d'Alamoût, dans le Deïlem, par le fondateur de leur secte, Hasan-ibn Sabbâh, — qu'ils affectèrent de regarder pendant plus d'un siècle Nizâr comme leur imâm perpétuel, — qu'ils ne reconnaissaient pas la loi du Coran, ou tout au moins qu'ils en altéraient le sens par l'inter-

[1] *Recueil d'archéologie orientale*, t. Ier, p. 201.

[2] *Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 174-181.

[3] *Inscriptions arabes inédites de Tunisie* (*Recueil de la Société archéologique de Constantine*, vol. XXVIII, p. 1-32 et p. 131.

[4] *Monnaie des Assassins de Perse* (*Revue de numismatique*, 1893, p. 343-352).

prétation « ésotérique ». Un autre dînar[1] se rattache à la fameuse insurrection des esclaves nègres ou Zendj, dans le pays de Basra, en 255 de l'hégire; la légende que porte cette pièce est éclaircie par un texte de Maçoudi. Quelques monnaies du Yémen[2] attestent l'influence qu'exercèrent dans ce pays, vers le milieu du ve siècle de l'hégire, les califes fatimides d'Égypte et ajoutent quelques notions nouvelles aux documents historiques récemment réunis par M. Kay[3]. — Enfin des sceaux en plomb de diverse nature dont les uns étaient appendus à des documents officiels, dont les autres étaient apposés sur des meubles, ont fourni à M. Casanova[4] des inscriptions qui forment un important complément à la numismatique arabe.

M. E. Drouin[5] a signalé à notre attention les deux remarquables catalogues de monnaies turcomanes et arabes que nous devons à la Direction des musées ottomans.

Lorsque M. J. de Goeje publia, en 1888, son mémoire capital sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides, il n'avait trouvé aucun document sur l'histoire de ces sectaires depuis la visite de Nâcir, fils de Khosrau, à Lahsa leur capitale, en

[1] *Monnaie du chef des Zendj* (*Revue de numismatique*, 1894, p. 510-516).

[2] *Dînars inédits du Yémen* (*ibid.*, p. 200-220).

[3] *Yaman, its early Mediæval history;* Londres, 1892.

[4] *Sceaux arabes en plomb* (*Revue de numismatique*, 1894).

[5] *Journal asiatique*, mai-juin 1894, p. 579-582; mars-avril 1895, p. 364-371.

442 de l'hégire; la fin de l'empire des Carmathes restait donc mystérieuse. M. de Goeje lui-même[1] vient de dissiper ces dernières obscurités, grâce aux renseignements qu'il a extraits du commentaire anonyme d'un poème d'Ibn Moqarrab. Ce fut la tribu des Abdalqaïs, autrefois dominante au Baḥraïn, qui renversa la dynastie des Carmathes; M. de Goeje raconte toutes les vicissitudes de cette lutte jusqu'au moment où Abdallah, fils de ʿAli, appuyé d'ailleurs par la cour de Bagdad, prit Lahsa et se rendit maître de tout le Bahraïn, vers 474.

Un élève de M. de Goeje, M. van Vloten[2], a recherché quelles étaient les causes qui avaient amené la chute des califes omiades et préparé l'avènement des Abbassides; il les a trouvées dans les haines de race que les peuples vaincus avaient vouées à leurs conquérants, et, plus encore, dans le développement des idées chiites qui faisaient pressentir la venue d'un Messie descendant de ʿAli, et qui, en la prophétisant, la rendirent inévitable.

Toutes les personnes qui étudient l'arabe connaissent le Fakhrî d'Ibn at-Ṭiḳṭaka, depuis que de Sacy, en insérant un fragment de cet ouvrage dans sa Chrestomathie, en a fait un des textes favoris de l'enseignement public. M. W. Ahlwardt avait

[1] *La fin de l'empire des Carmathes du Bahraïn* (*Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 5-30.

[2] *Recherches sur la domination arabe, le Chiitisme et les croyances messianiques sous le khalifat des Omayades*, Amsterdam, 1894, in-8° de 81 pages. — Cf. le compte rendu de cet ouvrage, par M. Barbier de Meynard (*Journal asiatique*, mai-juin 1894, p. 582-584).

publié, dès 1860, une édition complète du Fakhrî; M. Hartwig Derenbourg nous en donne une édition nouvelle[1] où il apporte quelques corrections à l'œuvre de son devancier; il y a ajouté une très intéressante introduction. Le Fakhrî est ainsi nommé parce qu'il fut dédié à Fakhr ad Dîn, roi de Mauṣil, par Ibn at-Ṭiḳṭaka, le brillant causeur dont on comparait la parole au tictac d'un moulin, ce qui lui valut son surnom. Pendant l'hiver de l'année 1302, Ibn at-Ṭiḳṭaka se trouva bloqué par les neiges à Mauṣil; il consacra ses loisirs forcés à rédiger pour le roi ou seigneur de l'endroit une histoire du califat et du vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du califat abbasside de Bagdad (632-1258 de notre ère). Son livre, écrit en quatre mois à peine, n'est pas un modèle de composition savante, mais son style clair et primesautier est d'une langue excellente; Ibn at-Tiḳṭakâ était un chiite convaincu; sa manière de raconter l'histoire s'en ressent; il est fort sévère pour toutes les dynasties qui ne sont pas des ʿAlides; il attribue, à côté du califat, une importance considérable au vizirat, qui, comme la révolution chiite, plonge en Perse par ses racines; sa prédilection pour le vizirat est, à nos yeux, sa principale qualité; c'est à elle, en effet, que nous devons de trouver dans le Fakhrî une foule d'anecdotes et

[1] *Al-Fakhri... par Ibn aṭ-Ṭiḳṭakâ,* nouvelle édition du texte arabe, par Hartwig Derenbourg. Paris, 1895, in-8° de L et 497 pages (105e fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études, Section philologique).

de renseignements que nous chercherions vainement ailleurs.

C'est une figure singulièrement attachante que celle de cet Ousâma ibn Mounkidh, émir de Schaïzar, que M. Hartwig Derenbourg nous a fait connaître par toute une série de publications, dont la dernière, la traduction de l'autobiographie[1], sera l'une des plus appréciées par les arabisants. Né en 1095 et mort en 1188, Ousâma est exactement contemporain de l'une des époques les plus intéressantes de l'histoire des croisades, celle qui commence en 1099, date de la prise de Jérusalem par les Chrétiens, et finit en 1187, au moment où le sultan Saladin rentre en triomphateur dans la ville sainte pour y rétablir l'islamisme aux acclamations de tout le peuple. Pendant cette période de près d'un siècle, les Croisés, fondateurs de royaumes temporels, semblent négliger quelque peu le soin de la propagande religieuse; ils se comportent en colons soucieux de s'assurer des établissements durables, plutôt qu'en soldats de la foi uniquement animés d'un zèle apostolique. L'Orient latin et l'Orient arabe, après les luttes héroïques qui les ont

[1] *Souvenirs historiques et récits de chasse par un émir syrien du XIIe siècle.* Autobiographie d'Ousâma ibn-Mounkid, intitulée : *L'instruction par les exemples*, traduction française d'après le texte arabe, par Hartwig Derenbourg. Paris, 1895, in-8° de 238 pages (extrait de la *Revue de l'Orient latin*, t. II). — Cf., du même auteur : *Femmes musulmanes et chrétiennes de Syrie au XIIe siècle*, épisodes tirés de l'autobiographie d'Ousâma (*Mélanges* Julien Havet, Paris, Leroux, 1895, p. 305-316).

mis aux prises, reprennent haleine un moment; ils cherchent un *modus vivendi* qui leur procure à tous deux la sécurité dont ils ont besoin; ils entrent en contact pacifique l'un avec l'autre. Ousâma, qui fut témoin oculaire de ces événements, n'a point compris le sens profond du drame grandiose qui se jouait entre deux civilisations; poète délicat, chasseur passionné, hardi batailleur, il n'a pas d'autre pensée en écrivant que de conter de beaux exploits; mais comme, au cours de son existence longue et tourmentée, il a été en relations avec nombre de princes chrétiens et arabes, il se trouve qu'en faisant simplement le récit de sa vie il nous révèle, souvent avec plus d'exactitude qu'un chroniqueur de profession, quelles étaient alors les positions respectives de l'islamisme et de la chrétienté. C'est une vraie bonne fortune pour les historiens des croisades que cette biographie dont M. H. Derenbourg a découvert à l'Escurial les feuillets épars.

Une trentaine d'années après la mort d'Ousâma, tandis que les musulmans de Syrie et d'Égypte font face aux Croisés, ceux de Perse sont pris à revers par les hordes mongoles. En 1220-1221, le sultan du Kharezm, Mohammed, battu par Djenguiz-Khân le Maudit, s'en va mourir dans une petite île de la mer Caspienne où quelques fidèles l'ont transporté, malgré les Tartares enivrés de leur victoire qui poursuivent à la nage la barque dans laquelle agonise d'une fluxion de poitrine le prince fugitif. Son fils, Djelâl ed-Dîn Mankobirti, réussit, à force

d'énergie, à se reconstituer un royaume et une armée; mais il est à son tour vaincu par Djenguiz-Khân sur les bords de l'Indus, et n'échappe à ses ennemis qu'en s'élançant dans le fleuve que son cheval traverse à la nage. Rien n'est plus extraordinaire que la destinée de ce prince, qui, pendant ses onze années de règne, livra quatorze batailles rangées et chevaucha, l'épée au poing, des bords de l'Indus au centre de l'Asie Mineure, jusqu'au jour où, cerné par les Tartares, il ne parvint à s'enfuir que pour aller tomber sous le poignard d'un brigand kurde (17 août 1231). Son histoire nous a été contée par Mohammed en-Nesawi, qui a trouvé en la personne de M. O. Houdas un excellent traducteur[1].

La Bibliothèque des géographes arabes, si précieuse pour tous les orientalistes, s'est enrichie d'un huitième volume, qui n'est autre que le célèbre *Kitab al-Tanbîh wal-Ischraf*, de Masoudi[2]. De Sacy, qui le premier a fait connaître cet ouvrage dans une notice parue en 1810, n'avait à sa disposition que le seul manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris; depuis lors, le Musée Britannique a acquis une autre copie qui est plus correcte et qui a servi de point de départ à l'édition de M. de Goeje. Le

[1] *Histoire du sultan Djelal ed-Dîn Mankobirti, prince du Kharezm*, traduit de l'arabe par O. Houdas. Paris, Leroux, 1895; in-8° de x et 484 pages.

[2] De Goeje : *Bibliotheca geographorum arabicorum, pars octava.* — *Kitab al Tanbîh wal-Ischraf, auctore al-Masudi.* Leiden, 1894, in-8°.

soin scrupuleux avec lequel est fait cette édition, la sûreté de la lecture des noms propres, la justesse et l'abondance des références fournies par les notes sont des mérites auxquels M. de Goeje nous a trop habitués dans ses précédentes publications pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce sujet. La Société asiatique a confié à l'un de ses meilleurs arabisants le soin de traduire en français le *Kitab al-Tanbîh*, d'après l'édition de M. de Goeje; elle ne pouvait mieux rendre hommage à la valeur de ce travail qui est le complément indispensable de l'édition aujourd'hui classique des *Prairies d'or*, dont la publication n'est pas un des moindres services rendus par la Société aux études musulmanes.

M. P. Ravaisse a publié le texte arabe d'un traité de géographie qui date de la première moitié du xv[e] siècle de notre ère[1]; on ignore les dates exactes de la naissance et de la mort de l'auteur, Khalîl eḍ Ḍâhiry. « Quant à son ouvrage, la *Crême de l'exposition détaillée des provinces et du tableau des chemins et des routes*, il a été composé, m'écrit M. Ravaisse, sous le règne du sultan Djaqmaq (1438-1453); l'auteur le fait savoir incidemment, ce qui a échappé à M. de Sacy (*Chrestomathie arabe*, t. II, p. 193). Cet ouvrage ne serait, au dire de Khalîl lui-même, que

[1] *Zoubdat Kachf el-Mamâlik*. Tableau politique et administratif de l'Égypte, de la Syrie et du Hidjâz sous la domination des sultans mamloûks du xiii[e] au xv[e] siècle, par Khalîl ed-Dâhiry; texte arabe publié par Paul Ravaisse, Paris; Leroux, 1894 (*Publications de l'École des langues orientales*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'abrégé ou *zoubda* (en XII chapitres) d'une œuvre beaucoup plus considérable, aujourd'hui perdue, ne comportant pas moins de XL chapitres. Tout abrégé qu'il est, ce livre reste unique en son genre comme tableau topographique, statistique et administratif de l'empire des sultans mamloûks dans la première moitié du XVe siècle de notre ère. » M. Ravaisse publiera prochainement un second fascicule qui renfermera la traduction, ainsi que des annotations historiques et géographiques et une table de quelques corrections à faire dans le texte.

Toutes les personnes qui s'intéressent à l'archéologie égyptienne savent quel inépuisable trésor de documents leur offre Maqrîzi dans le grand ouvrage où il décrit minutieusement les diverses villes de l'Égypte, et surtout le Caire d'où il était originaire. Bon nombre d'égyptologues souhaitaient de pouvoir consulter une traduction de ce livre inestimable. Quatremère avait eu l'intention de répondre à leur vœu, mais il n'alla jamais plus loin que la première partie de la préface. M. U. Bouriant [1] a pris la résolution d'affronter l'entreprise devant laquelle tout le monde avait reculé depuis que Quatremère l'avait abandonnée; il a publié, cette année même, la traduction de la première des sept parties de Maqrîzi, celle qui renferme les généralités sur l'Égypte, le Nil, les montagnes, l'impôt et les productions du sol.

[1] *Maqrizi*, Description topographique et historique de l'Égypte, traduite en français par U. Bouriant (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. XVII, 1[er] fasc.; 1895, XIV et 370 pages).

En attendant que M. Bouriant ait traduit la section la plus intéressante du Khetat, celle qui renferme la description du Caire, M. P. Casanova[1] nous donne la preuve de tout ce qu'un esprit sagace et précis peut en tirer de renseignements sur des édifices aujourd'hui ruinés ou transformés. Maqrîzi, en effet, a été fort utile à M. Casanova pour reconstituer le plan de cette fameuse citadelle du Caire qui, fondée par Ṣalâḥ ad-Dîn, le premier des Ayyoûbites, joua un rôle prédominant dans l'histoire de l'Égypte pendant les quatre siècles où s'exerça la suprématie absolue de l'élément militaire.

Si nous ne possédons pour la Syrie musulmane aucun ouvrage qui ait l'ampleur de celui de Maqrîzi pour l'Égypte, quelques monographies des principaux centres de civilisation nous sont cependant parvenues. Au moment où la pioche impitoyable de l'ingénieur moderne renverse les bâtiments historiques et n'en laisse même pas subsister les inscriptions, il n'est que temps d'étudier les livres qui traitent des grandes cités, si nous voulons pouvoir vérifier l'exactitude avec laquelle elles ont été dépeintes par les auteurs arabes témoins de leur ancienne splendeur. Nous ne tarderons pas à avoir pleine et entière satisfaction pour ce qui concerne Damas : M. Sauvaire[2] a commencé de traduire la

[1] *Histoire et description de la citadelle du Caire* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. VI, fasc. 3; 1893, p. 337-414 et 10 pl.)

[2] *Description de Damas* (*Journal asiatique*, mars-avril, mai-juin, septembre-octobre, novembre-décembre 1894; mars-avril 1895).

description qu'en fit ʿAbd el-Bâset au XVIe siècle de notre ère. Cet ouvrage, très précis et enrichi d'excellentes notes par le traducteur, intéresse à la fois la topographie, l'histoire, l'archéologie et l'épigraphie; il s'ouvre par sept chapitres consacrés aux innombrables *madraseh* et aux professeurs chargés de l'enseignement dans ces sortes d'écoles des hautes études; M. Sauvaire nous donne sur la vie et la condition sociale des docteurs musulmans de fort curieux aperçus. Le septième chapitre se rapporte aux facultés de médecine qui existaient à Damas; le huitième, aux couvents. En lisant ces notices sur tous les édifices de quelque importance, on se rend aisément compte de ce que devait être Damas au temps où la beauté de ses monuments et la célébrité de ses savants en faisaient une des cités reines de l'Orient.

L'histoire des califes arabes n'est pas tout entière contenue dans les livres des érudits. La biographie du poète Ahṭal, par M. Henri Lammens [1], nous introduit mieux que beaucoup de pesantes chroniques à la cour des premiers princes Omiades. Dans cette élégante étude revit la physionomie si originale de celui que le calife ʿAbdalmalik proclama le chantre des Omiades; c'était un grand buveur et un bon chrétien que ce fin poète, le contemporain et l'émule de Djazîr et de Farazdaq; pour expliquer la singularité qui fit d'un chrétien le favori de souverains musulmans, le P. Lammens montre quelle était la

[1] *Le chantre des Omiades* (*Journal asiatique*, juillet-août, septembre-octobre, novembre-décembre 1894).

situation du christianisme au Ier siècle de l'hégire; il a trouvé des renseignements nouveaux et intéressants sur la tribu nestorienne des Taglibites. Cet essai de biographie littéraire est la meilleure introduction qu'on pût souhaiter au divan d'Aḥṭal, publié pour la première fois en 1890-1892 par le P. A. Salhani.

La poésie arabe a compté d'illustres représentants en Perse; Khâqâni, Sa'di, Râghib d'Ispahan, pour ne nommer que les plus célèbres, ont souvent préféré l'arabe à leur langue maternelle. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si c'est en arabe aussi que s'exprima 'Amîd-eddîn, ancien ministre de l'*atâbek* du Fars, Mozhaffer-eddîn, lorsque, arrêté pour raison d'État, le 22 novembre 1226, il fut enfermé dans la citadelle d'Ochkonwân, sur l'emplacement de l'antique Persépolis et fit une ode pour charmer ses loisirs forcés. M. Clément Huart nous a donné la traduction de cette qaçîda émaillée de toutes les fleurs d'une brillante rhétorique [1].

La littérature populaire musulmane a été l'objet de travaux importants, au premier rang desquels il convient de citer ceux de M. René Basset. Il s'est créé en Algérie, par l'intermédiaire de demi-lettrés, tout un folklore écrit qui n'observe guère les traditions classiques de la grammaire, mais qui est très curieux aux yeux de qui veut connaître l'esprit de l'islam et la manière dont il s'est manifesté. C'est

[1] *L'Ode arabe d'Ochkonwân*, publiée, traduite et annotée par M. Cl. Huart (*Revue sémitique*, 1893, p. 259-269, 337-358).

ainsi que de nombreuses légendes pieuses, destinées à réchauffer le zèle religieux, ont pris naissance au xve et au xvie siècle et se propagèrent des deux côtés de la Méditerranée, aussi bien chez les Maures restés en Espagne après la conquête de Grenade, que chez les Arabes du nord de l'Afrique menacés par les Espagnols victorieux. Une de ces légendes a pour héros ʿAli, champion de l'islam, et raconte sa lutte contre un dragon ou, suivant d'autres, contre un roi païen; M. R. Basset[1] l'a éditée et traduite d'après les deux recensions arabes des bibliothèques de Paris et d'Alger; il a joint à son travail la traduction de la version rédigée en aljamiado, cette langue bâtarde qui fut en usage chez les Maures de la péninsule après la conquête chrétienne et qui est de l'espagnol écrit en caractères arabes; l'analyse d'un roman, *Râs el-ghoul*, où l'on retrouve un développement de cette légende, complète le livre de M. Basset.

Le poème de la *Bordah*, composé par le cheik Cheref ed-dîn Mahommed el-Bouṣiri (né en 608, mort vers 696 de l'hégire), est très répandu chez les musulmans à cause des vertus miraculeuses qu'on lui attribue. Le nombre de ceux qui l'ont commenté dépasse soixante-dix; de nos jours, on le récite aux funérailles et il est dans la mémoire de tout musulman lettré. Dans cette histoire résumée de la vie du Prophète, on peut voir le résultat des efforts qu'ont fait les théologiens afin d'égaler Mahomet à Jésus-

[1] *L'expédition du Château d'or et le combat de ʿAli contre le dragon.* Rome, 1893, in-8° de 81 pages.

Christ, non seulement pour la doctrine morale, mais encore pour les miracles; c'est le point qu'a bien mis en lumière M. Basset dans le commentaire détaillé dont il a accompagné son édition et sa traduction de ce poème[1].

Les *Chants des Bédouins de Tripoli et de la Tunisie* célèbrent les coursiers, l'amour et les combats; le docteur Hans Stumme a édité et traduit plusieurs spécimens de cette poésie passionnée et sauvage, qui atteint parfois au grandiose. M. A. Wagnon a mis en français la traduction allemande du docteur Stumme[2]. — M. Grébaut a fait autrefois l'acquisition du fonds de boutique que laissait après sa mort un chanteur arabe du Caire; ces chansons des rues en dialecte populaire ne forment pas moins de quatre gros volumes; la Mission du Caire se propose de les publier, et M. U. Bouriant nous donne dès maintenant le texte de quelques-unes d'entre elles[3].

Sous le titre de *Fragments d'archéologie musulmane*[4], un mémoire de M. Carra de Vaux présente un certain nombre de traditions relatives aux idées musulmanes sur la vie dans l'autre monde; la plu-

[1] *La Bordah du cheïkh el-Bousiri.* Paris, Leroux, 1894, in-18 (t. LXIX de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*).

[2] *Chants des Bédouins de Tripoli et de la Tunisie*, traduits d'après le recueil du docteur H. Stumme, par Adrien Wagnon. Paris, Leroux, 1894; in-8° de VI et 37 pages.

[3] *Chansons populaires arabes en dialecte du Caire,* d'après les manuscrits d'un chanteur des rues. Spécimen publié par M. U. Bouriant. Paris, Leroux, 1893.

[4] Dans les comptes rendus du III[e] congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles, 1894.

part de ces traditions sont tirées du livre de Suyûti : *L'ouverture des cœurs par l'exposé de la situation des morts et des tombeaux;* ces textes sont suivis de deux planches figurant la cosmogonie musulmane d'après un ouvrage turc, le *Marifet Nameh.* L'étude de M. Carra de Vaux intéresse l'histoire des conceptions théologiques populaires.

Dans le domaine de la philologie pure, nous avons à mentionner la grammaire arabe du P. Donat Vernier[1]; le P. Donat Vernier est revenu à la tradition de Sylvestre de Sacy; il a pris ses maîtres chez les orientaux; il a mis à profit, en particulier, le livre de Sîbawaihi, qui a été écrit vers l'an 767 de notre ère; cette source très abondante et jusqu'ici peu connue du grand public lui a permis de donner plus d'extension que ses prédécesseurs à l'analyse des formes et des constructions de l'arabe classique. — M. Mayer Lambert[2] a écrit de pénétrantes remarques sur le rôle de l'*élif wesla,* qui paraît, au premier abord, une bizarrerie inexplicable de l'orthographe arabe. — M. Hartwig Derenbourg[3] a commencé la publication du « Livre intitulé *Laisa,* sur les exceptions de la langue arabe, par *Ibn Khâloûyâ,* dit *Ibn Khâ-*

[1] Le P. Donat Vernier, S. J., *Grammaire arabe,* composée d'après les sources primitives (Beyrouth, Imprimerie catholique, 1891-1892; t. Ier, IV et 587 pages; t. II, II et 659 pages). Cf. un important compte rendu de M. Hartwig Derenbourg (*Journal asiatique,* mai-juin 1893, p. 537-546).

[2] *L'élif wesla* (*Journal asiatique,* mars-avril 1895, p. 224-234

[3] *Hebraica, a quarterly Journal in the interests of semitic study;* Chicago, vol. X, October 1893; January, 1894, p. 88-105.

lawaihi ». Ce texte n'existe que dans un manuscrit unique du British Museum; M. Derenbourg y a joint une notice biographique sur l'auteur, qui naquit à Hamadhân avant 300 de l'hégire (912 après Jésus-Christ) et mourut à Alep en 370 (980 après Jésus-Christ). — M. Barbier de Meynard a signalé ici même[1] la haute valeur du lexique intitulé : ***Mafâtîh Al-Olûm***, dont M. van Vloten a publié une excellente édition.

M. Carra de Vaux[2] a retrouvé dans un manuscrit arabe, rapporté d'Orient par Golius et conservé à la Bibliothèque de Leyde, la traduction faite directement sur le texte grec, sans intermédiaire syriaque, des *Mécaniques de Héron d'Alexandrie*[3]. Ce manuscrit, qui date de l'an 1445 environ, est unique; et, comme le texte original des *Mécaniques* est perdu, il se trouve avoir une importance capitale pour l'histoire des sciences mathématiques. M. Carra de Vaux l'a publié et traduit, tâche qui exigeait, pour être menée à bonne fin, la réunion de rares qualités d'arabisant et de mathématicien. Dans sa préface, il montre

[1] *Journal asiatique*, mars-avril 1895, p. 361-363.

[2] *Les mécaniques ou l'élévateur de Héron d'Alexandrie* (*Journal asiatique*, mai-juin, juillet-août, septembre-octobre, novembre-décembre 1893).

[3] M. Carra de Vaux estime que l'ouvrage de Héron, intitulé *Baroulkos*, est identique à celui qu'on appelle les *Mécaniques*. M. Tannery, dans le compte rendu qu'il a fait du travail de M. Carra de Vaux (*Bulletin des sciences mathématiques*, septembre 1894), est d'avis que la section 1 du livre I représente un fragment d'un traité *baroulkos* encore perdu, et que le reste de l'ouvrage correspond au traité des *Mécaniques*.

l'influence profonde qu'exerça la pensée aristotélicienne sur l'ouvrage de Héron, sur sa manière de poser les problèmes et de les résoudre. A quelle époque vécut Héron? L'opinion reçue jusqu'à ces derniers temps voulait qu'il eût écrit vers l'an 100 avant notre ère. V.-H. Diels cependant avait combattu cette manière de voir et proposait de placer l'auteur des *Mécaniques* à une époque plus basse; M. Carra de Vaux penchait lui-même pour cette seconde solution qui tend à faire descendre Héron jusqu'après Vitruve et Pline. Une très ingénieuse correction apportée par M. Clermont-Ganneau[1] au texte arabe des *Mécaniques* confirme les inductions de M. Carra de Vaux; cette correction permet en effet de lire, dans un passage qui était resté assez obscur, le nom de Poseidonios le Stoïcien; Héron a donc dû vivre après ce personnage, puisqu'il le cite.

Grâce à M. Fagnan[2], nous possédons maintenant le catalogue complet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque d'Alger, dont nous n'avions jusqu'à ce jour que des fragments. Commencé il y a plus de cinquante ans par M. Berbrugger, continué par un arabisant de premier ordre, M. de Slane, qui n'avait pu inventorier que quelques centaines d'ouvrages, repris sommairement depuis par des bibliothécaires de passage, le vrai catalogue restait à faire. La dis-

[1] *Héron d'Alexandrie et Poseidonios le Stoïcien* (*Études d'archéologie orientale*, t. I, 2e part., 1895, p. 131-137).

[2] *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France*, t. XVIII. Alger, par M. Fagnan, 1 vol. in-8°. Paris, 1893.

parition à différentes époques de plusieurs manuscrits, et non des moins précieux, prouvait combien un pareil travail était urgent. Il faut remercier M. Fagnan de l'avoir entrepris et terminé avec autant de zèle que d'érudition. Obligé de se conformer au plan général adopté par le Ministère de l'instruction publique pour les bibliothèques de France, il a dû restreindre ses notices au strict nécessaire, laissant au lecteur le soin de les compléter à l'aide des renvois bibliographiques qui les accompagnent. Peut-être aurait-il mieux valu établir une division spéciale pour les manuscrits persans et turcs, d'ailleurs peu nombreux, qui font partie du Musée d'Alger. Mais des tables analytiques empêchent toute confusion : la première, en tête du volume, donne la concordance entre les numéros des manuscrits et les numéros d'ordre du catalogue; les deux autres, qui terminent le catalogue, renferment, l'une, les noms d'auteurs transcrits en français, l'autre, les titres d'ouvrages en texte oriental. On voit que M. Fagnan a rendu à la bibliographie musulmane un service signalé qu'il serait désirable d'étendre sans retard aux riches collections de Constantine et de Tunis.

M. Ernest Mercier a étudié le régime de la propriété foncière dans le Maghreb[1], d'après les principaux légistes du rite de Malek; à partir du moment où les Berbères adoptèrent l'islamisme, ils devaient

[1] *La propriété en Maghreb* (*Journal asiatique*, juillet-août 1894, p. 73-93).

en droit, n'être astreints qu'aux mêmes obligations que les musulmans; mais leur situation légale fut méconnue par les Turcs, qui les traitèrent en infidèles et en rebelles. Les premiers administrateurs français de l'Algérie ne connaissaient que les traditions de la domination turque, et c'est pourquoi le sénatus-consulte de 1863 et la loi de 1873 renferment, au sujet de la propriété foncière, des notions arbitraires, inexactes et dangereuses.

ASSYRIE.

Après les quatre premières campagnes de fouilles entreprises à Tello, dans l'ancienne Chaldée, par M. de Sarzec, après l'entrée au Louvre de l'importante collection de monuments chaldéens que ces découvertes ont apportées à la science, quatre autres campagnes, poursuivies pendant les années 1888, 1889, 1893 et 1894 (sans compter la campagne en cours), ont contribué à reculer encore les origines de l'histoire et de l'archéologie asiatiques. Malgré les conditions plus complexes imposées à notre consul par la nouvelle loi turque sur les antiquités, le Département des antiquités orientales, au Musée du Louvre, a réussi à obtenir un certain nombre de pièces historiques et archéologiques de premier ordre, appartenant aux plus hautes époques. Associé à la mission de M. de Sarzec, chargé comme conservateur du Département oriental d'en réunir au Louvre les principaux résultats, M. Heuzey a

continué la publication des *Découvertes en Chaldée*, dont trois livraisons sur quatre ont déjà paru, avec soixante planches et une partie épigraphique contenant les copies et les traductions du regretté Arthur Amiaud.

L'importance même des nouvelles découvertes et la nécessité de modifier le plan primitif de l'ouvrage ont retardé l'achèvement de la quatrième livraison, dont le premier fascicule est sous presse. Néanmoins, pour préparer cette publication, M. Heuzey s'est empressé d'en mettre dès maintenant les principaux résultats entre les mains des savants, par une série de communications et de notices qui nous révèlent tout ce que le volume qui paraîtra prochainement contiendra de richesses.

Voici d'abord trois bas-reliefs[1] qui figurent le roi Our-Nina, le plus ancien souverain chaldéen dont la dynastie ait pu être reconstituée; il est représenté au milieu de ses enfants portant leurs noms inscrits sur leurs vêtements; ces sculptures sont d'un art rude et primitif, qui apparaît à M. Heuzey comme beaucoup plus archaïque que celui de Naram-Sin (3700 avant J.-C. ?). — Le petit-fils d'Our-Nina, Êannadou, est bien connu des assyriologues par la célèbre stèle des vautours qui le représente dans son appareil de guerre, à la tête de ses troupes, avec ses ennemis tenus dans un filet par un dieu

[1] Heuzey, *Nouveaux monuments du roi Our-Nina*, d'après les découvertes de M. de Sarzec (*Revue d'assyriologie*, III, 1, p. 13-19, 1 pl.).

protecteur; M. de Sarzec a eu la bonne fortune de découvrir quelques nouveaux fragments de ce monument, qui, par une gracieuseté de S. H. le sultan Abdul-Hamid, sont venus rejoindre ceux que possédait déjà le Musée du Louvre. M. Heuzey[1] a pu tenter une reconstitution partielle de ce bas-relief, la plus ancienne page d'histoire militaire qu'il y ait au monde : les prisonniers se débattent dans un treillis qui fait penser à ces cages d'osier dans lesquelles on brûlait les victimes lors de certains sacrifices; sur le sol gisent, rangés symétriquement, les morts que foule aux pieds l'armée d'Êannadou; en avant des soldats volent, chargés de débris humains, les vautours, sinistres messagers de victoire; des scènes qui se déroulent sur la stèle se dégage comme un écho de la poésie sombre et sauvage qui faisait exulter, il y a six mille ans, l'âme des triomphateurs. — Sur un mortier du patési Enannatouma Ier, frère du roi Êannadou, M. Heuzey[2] a lu un petit texte qui achève d'établir la filiation des cinq premiers princes chaldéens de la descendance d'Our-Nina. — Deux armes sacrées chaldéennes[3] nous instruisent sur les rapports de la ville

[1] *La Stèle du roi Êannadou* (stèle des vautours), d'après les nouveaux fragments découverts par M. de Sarzec (*Revue d'assyriologie*, III, 1, p. 1-12, 1 pl.).

[2] *Le mortier d'Enannatouma Ier* (*Revue d'assyriologie*, III, 1, p. 31-32).

[3] Heuzey, *Deux armes sacrées chaldéennes*, découvertes par M. de Sarzec (*Revue d'assyriologie*, III, 2, 1 pl. et 2 fig. dans le texte).

de Sirpourla avec le pays de Kish; l'une de ces pièces, la masse d'armes aux lions, est antérieure à Our-Nina lui-même. — Cette ville de Sirpourla (ou Lagash), que M. de Sarzec a remise en lumière, fut le siège d'un de ces petits royaumes qui précédèrent l'établissement des grandes monarchies; elle avait pour armoiries une aigle éployée à tête de lion, prototype de l'aigle héraldique à deux têtes[1]. — Le même motif d'ornementation se retrouve sur un vase d'argent battu[2], le seul objet de métal précieux qui ait été exhumé jusqu'ici; cette petite jarre, de forme très simple, mais très élégante, présente des zones d'animaux superposées; un système analogue de décoration apparaît dans la céramique grecque de style oriental, et a dû lui venir de la Chaldée par l'intermédiaire des vases mycéniens et des coupes assyriennes et phéniciennes; l'inscription que porte le col du vase d'argent a été déchiffrée par M. Oppert; elle nous apprend que cet objet a été offert au dieu Nin-ghirzou par le patési Entéména, l'arrière-petit-fils d'Our-Nina et son quatrième successeur. — C'est encore Entéména qui fonda une sorte de métairie ou de villa royale dont on voit les ruines sur le territoire de Tello; M. Oppert a traduit et M. Heuzey a commenté les tablettes qui commé-

[1] Heuzey, *Les armoiries chaldéennes de Sirpourla*, d'après les documents de M. de Sarzec (*Recueil Piot*, I, 1, p. 7-20, 1 pl. et figures).

[2] Heuzey, *Le vase d'argent du patési Entéména*, découvert par M. de Sarzec (*Recueil Piot*, II, 1, p. 1-28, 1 pl. et figures).

morent la plantation en ce lieu de deux bois consacrés à Nin-harsag, Dame des montagnes, et à la déesse Nina[1]. — Sur ce même emplacement de Tello, que M. de Sarzec a désormais rendu historique, il a fait en 1894 une trouvaille qui ouvre un champ immense à l'activité des assyriologues[2]; c'est un dépôt d'archives analogue à ceux qui ont été exhumés à Ninive, à Sippara et à Niffar; environ trente mille briques, couvertes d'inscriptions cunéiformes appartenant à la cité de Sirpourla, nous promettent pour l'avenir une abondante moisson de documents sur la vie civile et religieuse, sur l'histoire et la chronologie de la haute époque chaldéenne. — Avec les tablettes proprement dites se trouvaient mêlés des cônes tronqués, des statuettes, des cylindres, enfin des cailloux sacrés dont quelques-uns mesurent jusqu'à 70 centimètres de longueur. M. Heuzey[3] a fait une communication à l'Académie des inscriptions au sujet de quelques-uns de ces galets, dont les inscriptions datent d'Éannadou, le roi de la stèle des vautours; il y a trouvé la relation complète du règne de ce prince et de ses expéditions militaires.

[1] *Une villa royale chaldéenne, environ quatre mille ans avant notre ère* (*Revue d'assyriologie*, III, 2, p, 54-64, 1er article).

[2] Heuzey, *Mission de M. de Sarzec en Chaldée; huitième campagne de fouilles* [1894] (*Revue archéologique*, t. XXV, p. 285-288, et *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, octobre 1894).

[3] *Les galets sacrés d'Éannadou*, découverts par M. de Sarzec (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, mai 1895).

Le P. Scheil a découvert à Sippara 470 tablettes avec 209 fragments[1]; la plupart de ces textes datent de Samsouilouna, comme si la ville n'eût existé que sous ce roi. En attendant de publier le résultat de ses fouilles, le P. Scheil a étudié divers fragments de syllabaires assyriens[2] qui sont conservés au musée de Constantinople et proviennent, pour la plupart, d'Abou-Habba; il a édité et traduit, dans ses notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes[3], un grand nombre de textes, parmi lesquels on remarquera surtout un contrat de l'époque antérieure à Hammourabi, une inscription vannique provenant de Patnos (vilayet d'Erzeroum), etc. Nous devons encore au P. Scheil la publication d'une stèle[4] trouvée à Tell-Abta, sur les bords du Thelthar, au lieu où se trouvait autre fois la ville de Dûr-Bêl-Harrân-bêl-utsur, fondée par le *nagir ékalli* de ce nom, sous le règne de Téglatphalasar III, roi d'Assyrie, dans la seconde moitié du VIIIe siècle avant notre ère; ce monument épigraphique nous renseigne sur la très grande puissance que possédaient les ministres chargés d'administrer le royaume soit en l'absence, soit à la mort du roi.

[1] *Extrait d'une lettre du P. Scheil* (*Recueil de travaux*... t. XVI, p. 184-185).

[2] *Fragments de syllabaires assyriens* (*Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 194-207).

[3] *Recueil de travaux*..., t. XVI, p. 32-37, 90-92, 186-190; t. XVII, p. 27-41, 78-84.

[4] *Stèle de Bêl-Harrân-bêl-utsur* (*Recueil de travaux*..., t. XVI, p. 176-182).

MM. Oppert[1], Scheil[2] et Pognon[3] ont étudié, chacun de leur côté, l'inscription d'un roi que les uns nomment Adad-Nirar et les autres Ramân-Nirar; cette inscription était connue jusqu'ici par l'exemplaire qui se trouve au British museum; un marchand arménien en détient un double qu'il a montré à diverses personnes, et c'est ce qui vaut à ce texte un regain d'actualité. M. Oppert défend la lecture Adad-Nirar, qui signifierait: celui dont Adad, le dieu des phénomènes météorologiques, est le soutien. Le P. Scheil et M. Pognon tiennent pour Ramman-Nirarî ou Raman-Nérar; M. Thureau-Dangin[4] propose pour ce nom une lecture Immer-Nirar. Cette inscription est le plus ancien des textes assyriens de quelque étendue que nous possédions; il est heureux que plusieurs savants en aient entrepris simultanément le déchiffrement; de la réunion ou même de l'opposition de leurs efforts pourra résulter un progrès pour la science.

M. Oppert a signalé dans le *Recueil de la Mission de Philadelphie*, publié par M. Hilprecht, un texte fort curieux[5] qui rappelle un abus de pouvoir tenté

[1] J. Oppert, *Adad-Nirar, roi d'Ellassar* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1893, p. 175-191).

[2] V. Scheil, *Inscription de Ramman-Nirari Ier* (*Recueil de travaux*, t. XV, p. 138-140).

[3] H. Pognon, *Inscription de Raman-Nérar Ier, roi d'Assyrie* (*réponse à un article de M. Oppert*), Bagdad, 1894, 20 pages.

[4] *Journal asiatique*, procès-verbal de la séance du 10 mai 1895.

[5] J. Oppert, *La fondation consacrée à la déesse Ninâ* (*Zeitschrift für Assyriologie*, décembre 1893, vol. VIII, p. 360-374). — J. Op-

par le pouvoir séculier au détriment de la déesse que nous appelons Ninā, mais dont nous ne savons pas le véritable nom. Au xxe ou au xixe siècle avant notre ère, le roi Gulkisar avait consacré un terrain à ce culte; sept cents ans plus tard, un préfet de la province de Bit-sin-magir prétendit laïciser la propriété de la divinité; les prêtres, lésés, se plaignirent, et le roi Belnadinabal leur donna gain de cause. Cette inscription, en fixant à 696 années l'intervalle qui sépare Gulkisar de Nabuchodonosor, fournit une donnée qui contrôle et confirme les assertions de la Liste des Rois, au sujet de la chronologie de la seconde et de la troisième dynastie.

C'est encore de la publication de M. Hilprecht que M. Oppert tire la plus ancienne inscription sémitique jusqu'ici connue[1]. Elle remonte probablement à plus de quatre mille ans avant notre ère; elle a pour auteur Bingani-sar-iris, roi d'Accad; M. Oppert ne pense pas que ce personnage, dont le nom ne se laisse pas lire d'une manière absolument certaine, soit identique à Sargon Ier; pour des raisons paléographiques, il le croit plus ancien.

M. Oppert[2] qui avait, il y a quarante ans, traduit le premier l'inscription du caillou de Michaux, a

pert, *Le champ sacré de la déesse Ninā. Une laïcisation au XIIe siècle avant l'ère chrétienne.* Paris, 1894, in-8° (extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*).

[1] J. Oppert, *La plus ancienne inscription sémitique jusqu'ici connue* (*Revue d'assyriologie*, vol. III, fasc. 1, p. 20-26).

[2] *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, mars-avril 1895, p. 108-113.

complété l'interprétation qu'il avait donnée de la première ligne et a montré qu'elle énonce avec la plus grande précision la superficie du bien-fonds dont cette pierre formait la borne. Il a déterminé les valeurs métrologiques de l'Assyrie et de la Chaldée, en prenant pour base de ses calculs les mesures de l'enceinte et la superficie de Dur-Sarkin, le Khorsabad de nos jours[1].

M. S. Arthur Strong a publié et traduit deux tablettes de terre cuite provenant de Kouyoundjik et conservées au British Museum. L'un de ces textes[2] est une invocation d'Assurbanipal à Nebo, entremêlée de réponses du dieu au roi; il ne peut être postérieur à l'an 626 avant Jésus-Christ; il est remarquable par la profondeur et la délicatesse du sentiment religieux qu'il respire. L'autre texte[3] rappelle une victoire d'Assurbanipal sur Tukdammî, roi des Mèdes; M. Strong rapproche le nom de Tukdammî de celui de Teutamos, qui nous est donné par Ktésias dans sa liste des rois assyriens.

M. S. Karppe a transcrit, traduit et commenté une inscription de Nabopolassar[4], le fondateur de

[1] *Les mesures de Khorsabad* (*Revue d'assyriologie*, t. III, 3ᵉ fascule, p. 89-104).

[2] *A prayer of Aššurbanipal* (*Transactions du congrès des orientalistes à Londres*, vol. II, p. 199-208).

[3] *Un texte inédit d'Assurbanipal* (*Journal asiatique*, mai-juin 1893, p. 361-385).

[4] S. Karppe, *Une inscription de Nabopolassar* (*Revue sémitique*, 1895, p. 165-174; à suivre); — du même auteur, *Mélanges de critique biblique et d'assyriologie* (*Revue sémitique*, 1894, p. 146-154);

l'empire néo-babylonien; M. Strassmaier avait déjà publié une inscription identique, mais d'après un cylindre fort mutilé; grâce à la planche LXXXIV de la publication de M. Hilprecht, M. Karppe a pu rectifier et compléter le texte, et en donner, par suite, une interprétation plus satisfaisante.

M. A. Boissier a fait une édition correcte et commode d'une série de documents relatifs aux présages en Assyrie[1]; nous lui devons aussi une liste de plantes médicinales qui nous montre la pharmaceutique végétale étroitement associée à la magie[2]; il a ajouté la traduction d'un petit texte[3] inédit aux deux seules inscriptions que nous possédions sur Nebukadnezar I[er], un des rois les plus éminents du royaume de Babel. — M. l'abbé Fl. de Moor[4] continue à étudier les points de l'histoire ancienne ayant quelque rapport avec la littérature biblique; il assigne la chute de

— *Les documents historiques de la Chaldée et de l'Assyrie et la vérité* (*Revue sémitique*, 1894, p. 347-361).

[1] Alfred Boissier, *Documents assyriens relatifs aux présages*, t. I, 1[re] livraison. Paris, Bouillon, 1894, gr. in-4°.

[2] *Liste de plantes médicinales* (*Revue sémitique*, 1894, p. 135-145).

[3] *Nebukadnezar I[er]* (*Revue sémitique*, 1894, p. 76-78).

[4] *Agonie et fin de l'empire d'Assyrie*, Louvain, 1895; — *Le livre de Tobie et les premiers monarques sargonides d'Assyrie* (*Revue des questions historiques*, janvier 1895); — *Le livre de Judith; Un épisode de la défection générale des nations tributaires de l'Assyrie pendant les années 652-648*, Amiens, 1895; — *Gubaru et Darius le Mède; Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel* (*Revue des questions historiques*, juillet 1894); — *Un épisode oublié de l'histoire primitive d'Israël et l'Asie Antérieure sous le règne des deux Aménophis III et IV, d'après la correspondance d'El-Amarna* (extrait de la *Science catholique*, 1894).

Ninive à l'année 608, et non à l'année 607 comme on l'admet communément; il défend l'authenticité des livres de Tobie et de Judith. — M. P. Bourdais[1] croit pouvoir retrouver dans l'uranographie chaldéenne les traces d'observations des astres remontant à une très haute antiquité.

M. Halévy a jeté dans ses *Notes sumériennes*[2] plusieurs de ces aperçus ingénieux qu'il excelle à découvrir. — Il a terminé la grande œuvre qu'il avait entreprise, de transcrire et de traduire les tablettes de Tell-el-Amarna[3]. — Le P. A. J. Delattre, qui s'est acquitté de la même tâche dans les *Proceedings of the Society of Biblical archæology*, a résumé dans un lumineux article[4] les connaissances nouvelles que nous apportent ces textes; il esquisse la situation politique de l'Asie occidentale sous la XVIIIe dynastie, à ce moment de la toute-puissance pharaonique où les rois de Syrie et de Mésopotamie gravitent autour de l'Égypte, qui les tient sous sa dépendance par la magique séduction de son or inépuisable.

[1] *La sphère céleste des Chaldéo-Assyriens* (*Journal asiatique*, janvier-février 1895, p. 142-152).

[2] *Revue sémitique*, 1894, p. 270-280; 1895, p. 88-90.

[3] *Revue sémitique*, 1894, p. 13-24, 110-119, 224-234, 308-323; 1895, p. 97-146; — *Index des idéogrammes et des mots contenus dans les lettres*, par J. Perruchon (*Revue sémitique*, 1895, p. 54-72, 147-164).

[4] *La correspondance asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV Revue des questions historiques*, octobre 1893, p. 353-388).

ÉGYPTE.

Les progrès de l'orientalisme tendent à prouver de plus en plus que les grandes nations de la vallée du Nil et de l'Asie Antérieure ne restèrent pas isolées les unes des autres; on aperçoit maintenant avec plus de netteté les mouvements commerciaux ou guerriers qui les mirent en rapport entre elles. Aussi devons-nous nous féliciter de ce qu'un maître tel que M. Maspero ait entrepris de tracer l'histoire générale de l'Orient classique. Dans ce travail, qui est comme le couronnement de sa carrière scientifique, M. Maspero résume avec une merveilleuse lucidité tout ce que les trente dernières années nous ont appris de nouveau sur les peuples de l'Égypte et de la Chaldée. A vrai dire, son premier volume[1] ne nous montre pas encore ces relations internationales que les tablettes de Tell El-Amarna nous révèlent pour une époque postérieure; jusqu'à la fin de la XIVe dynastie, en effet les souverains de l'Égypte cherchent à étendre leur domination de plus en plus haut dans le bassin du Nil; c'est l'Éthiopie qui attire toute leur attention; quant aux peuplades de l'Asie, aux « Maîtres des sables », comme ils les appellent, ce ne sont à leurs yeux que de turbulents voisins contre lesquels il faut se tenir en garde. Déjà, cependant, des échanges

[1] G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, tome Ier : *Les origines; Égypte et Chaldée*, 1 vol. in-4° de 804 pages. Paris, Hachette, 1895.

commencent à s'établir par les caravanes ou les flottilles de hardis marchands; au moment où se termine le premier volume de M. Maspero, les temps sont proches où les civilisations de l'Asie et de l'Afrique vont entrer en contact; nous ne tarderons pas à assister à l'immense mêlée des peuples qui formera le sujet du second volume. En parlant des origines, M. Maspero a reconstitué la religion et l'histoire légendaire de l'Égypte primitive; il a montré ce qu'étaient la constitution civile et politique, l'organisation de la propriété, en un mot la vie sociale de ces époque reculées dont nous ne connaissions guère que des listes de rois plus ou moins authentiques; dans la partie assyriologique, nous citerons surtout les chapitres sur les temples et les dieux de la Chaldée et sur la civilisation chaldéenne; jamais on n'avait évoqué avec autant de puissance les croyances et les mœurs de la plus haute antiquité qui nous soit accessible. Des illustrations d'une exécution parfaite viennent à chaque page commenter le texte, et rehaussent singulièrement la valeur de ce bel ouvrage.

Si la science égyptologique a fait de tels progrès dans ce dernier quart de siècle, qu'on soit en droit de lui demander le bilan de ses acquisitions, cela tient sans doute à la sévère discipline à laquelle elle s'est astreinte. Nul n'a fait davantage pour imposer cette méthode rigoureuse que M. Maspero; on sait avec quelle insistance il a réclamé l'étude intégrale des monuments; avant lui, beaucoup d'égyptologues glanaient de ci et de là les documents qui leur pa-

raissaient intéressants; les textes perdaient souvent tout leur sens à être ainsi détachés de l'ensemble dont ils faisaient partie; les sujets étaient effleurés et déflorés sans être traités à fond; la dispersion des travaux exposait les savants à ignorer ce qui avait été fait avant eux et les engageait dans de perpétuels recommencements. M. Maspero a su former une école de philologues et d'archéologues patients dont les œuvres épuisent la matière qu'ils se sont proposée et obtiennent des résultats définitifs. Lui-même prêche d'exemple: il a copié et traduit toutes les inscriptions des pyramides de Saqqarah; son livre représente quinze années de travail et consacre des découvertes à jamais mémorables. Mariette croyait les pyramides muettes; il pensait qu'on perdrait son temps et son argent à les ouvrir; tout le monde cependant n'était pas de son avis; en 1880, le gouvernement français ne lui accorda des subsides qu'à la condition qu'il ferait des fouilles à Saqqarah; dès qu'il eut pénétré dans les pyramides de Pépi Ier et de Mirinrî Ier, il dut reconnaître que sa théorie était fausse; les pyramides avaient recouvré la voix. La mort qui terrassa Mariette le 18 janvier 1881, ne lui laissa pas le temps d'examiner lui-même sa trouvaille; ce fut alors que M. Maspero entreprit d'explorer le champ inconnu qui s'ouvrait à l'égyptologie; il copia les textes qui couvraient les murs des couloirs et des chambres dans les cinq pyramides de Saqqarah; non content de cet énorme labeur, il résolut de les expliquer; la langue archaïque que révèlent les pyramides présente

des difficultés exceptionnelles : il en trouva la grammaire et le vocabulaire, il en expliqua les mythes, il en devina les particularités graphiques. Sa publication[1] de l'année dernière contient tout l'ensemble de ses longues recherches.

Grâce à M. Maspero et à M. Chassinat, le grand travail longtemps attendu, que M. de Rochemonteix[2] avait fait sur le temple d'Edfou, peut voir le jour. A sa mort, M. de Rochemonteix n'avait laissé qu'une feuille imprimée et neuf feuilles en préparation; tout le reste consistait en estampages et en copies; nous avons aujourd'hui deux fascicules entiers qui reproduisent les scènes et les textes du sanctuaire et des chambres qui l'entourent. — Le temple de Philae est l'objet d'une étude approfondie faite sur un plan analogue et conduite avec une égale impeccabilité par M. G. Bénédite[3]; ce temple est un temple d'Isis, c'est-à-dire qu'il appartient à la religion que les Grecs et les Romains ont connue; la publication de M. Bénédite intéresse donc non seulement la religion égyptienne, mais aussi la religion gréco-romaine[4].

[1] *Les inscriptions des pyramides de Saqquarah.* Paris, Bouillon, 1894; in-4° de 458 pages.

[2] Marquis de Rochemonteix, *Le temple d'Edfou*, publié *in extenso* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. X, fascicule 1, 1892; fascicule 2, 1894, p. 1-280).

[3] Georges Bénédite, *Le temple de Philae* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. XIII; fascicule 1, 1893, p. 72 et 42 planches; fascicule 2, 1895, p. 73-152 et pl. XLIII-LXV).

[4] Un curieux bas-relief trouvé à Hiérapytna, ville de la côte méridionale de Crète, nous montre ce qu'étaient devenus les mystères d'Isis dans le monde romain, vers le temps d'Hadrien (Cf. Joubin,

— M. Al. Gayet a fait la monographie de la partie postérieure du temple de Louxor, celle qui a été construite par Aménophis III[1]. Les bas-reliefs de la grande colonnade qui réunit les deux parties de ce même temple ont permis à M. Daressy de décrire la longue procession des fêtes d'Ammon Thébain[2]; les phototypies de M. Daressy pourront servir à compléter et à expliquer le bas-reliefs trouvés par M. Naville à Bubastis.

A côté de l'étude des pyramides et des temples, celle des simples *mastabas* ou tombeaux a encore beaucoup à nous apprendre. On découvre dans les sépultures les idées que les Égyptiens se faisaient de l'autre vie; on distingue l'évolution de leurs conceptions religieuses. Comme d'ailleurs la vie de l'autre monde est conçue à l'image de la vie présente, les représentations funéraires se trouvent être en même temps des peintures d'une société disparue. On sait tout ce que MM. Maspero, Bouriant et Bénédite ont déjà appris des morts; le P. Scheil continue cet instructif interrogatoire en éditant huit tombeaux thébains[3], dont cinq sont de la XVIIIe dynastie, un de la

Scène d'initiation aux mystères d'Isis, dans *Recueil de travaux*..., t. XVI, p. 162-166 et 1 planche).

[1] Al. Gayet, *Le temple de Louxor* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. XV, 1894, p. I-124 et 64 planches).

[2] Daressy, *La grande colonnade du temple de Louxor* (*Mémoires de la mission du Caire*, t. VIII, 3e fascicule, 1894, p. 380-391 et 16 planches).

[3] V. Scheil, *Tombeaux thébains de Mâi, des graveurs, Rat'eserkasenb, Pâri, Djanni, Aponi, Montou-m-hat, Aba* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. V, 4e fascicule, 1894, p. 541-656).

XIX[e] et deux de la XXVI[e]; ces deux derniers surtout sont dignes d'être remarqués; c'est, en effet, un des plus beaux tombeaux de l'époque saïte que celui de Montou-m-hat, qui est peut-être le roi local de Thèbes mentionné dans les incriptions assyriennes sous le nom de *Mantimêkhi;* le tombeau d'Aba, garde des sceaux, ami royal, prêtre de Mon et d'Ammon, et intendant de la maison de la reine sous Psamétique I[er], ne laisse pas aussi que d'offrir un grand intérêt. — M. Daressy édite les inscriptions du tombeau de Psamétique à Saqqarah[1]; ce tombeau, découvert par Mariette, appartient à l'époque persane; par une singularité digne d'être relevée, les inscriptions qu'il renferme reproduisent presque textuellement les textes les plus anciens des pyramides; c'est ainsi que l'Égypte en décadence revenait aux croyances archaïques.

Le livre de protéger la barque divine est une recette magique gravée dans l'une des chambres du temple d'Osiris, à Dendérah; il énumère les rites à suivre et les paroles à prononcer pour préserver des attaques de Sîh, l'ennemi héréditaire d'Osiris, la barque divine Meshmit qui conduisait les morts à Abydos. M. Chassinat a donné une excellente interprétation de ce texte fort difficile[2]. — M. Jéquier a

[1] *Recueil de travaux,* t. XVII, p. 17-25. Nous devons encore à M. Daressy les *Inscriptions des tombeaux et stèles-limites de Hagi-Qandil* (*Recueil des travaux,* t. XV, p. 36-62), qui jettent quelque jour sur la religion de Khou-n-aten et des rois hérétiques, ses successeurs.

[2] *Recueil de travaux,* t. XVI, p. 105-122.

fait son entrée dans le monde des égyptologues avec une édition et une traduction du livre de ce qu'il y a dans l'Hadès[1]; ce texte, dont le titre a été aussi traduit : *Le livre de l'hémisphère inférieur,* était déjà connu; M. Maspero, notamment, l'avait analysé dans son étude sur les hypogées royaux; c'est un guide de l'âme par inscriptions et par tableaux qui expose la doctrine syncrétique de l'époque des Ramessides sur la destinée de l'homme dans l'autre monde; M. Jéquier a fait une œuvre fort utile en collationnant les deux seuls manuscrits complets que nous possédions de l'édition non illustrée de ce livre.

Outre ces éditions ou ces traductions qui sont l'honneur de l'égyptologie, les deux années qui viennent de s'écouler nous ont apporté une foule de mémoires ou de notes qui témoignent de la puissante vitalité de ces études en France. C'est encore M. Maspero que nous trouvons en tête de l'école dont il est le chef incontesté; ses *Recherches sur la vocalisation égyptienne*[2] traitent d'un problème qui devrait être à l'ordre du jour depuis longtemps; l'égyptien a été transcrit jusqu'ici consonnantiquement, sans qu'on se soit préoccupé de rechercher quelles étaient les voyelles et quelles places elles occupaient; on mettait des *e* dans tous les cas embarrassants. En relevant les transcriptions de noms propres égyptiens

[1] Du même auteur : *Çà et là* (*Recueil de travaux,* t. XVII, p. 50-55).

[2] G. Maspero : *A travers la vocalisation égyptienne* (*Recueil de travaux,* t. XV, p. 189-196; t. XVI, p. 77-102).

que présentent les textes assyriens, puis les textes grecs, enfin les textes coptes, M. Maspero a pu décrire l'évolution parcourue par la vocalisation égyptienne; il a dégagé de ces cas particuliers des règles générales; il a montré dans l'égyptien des étapes phonétiques aussi certaines que dans le développement des langues romanes; les conclusions auxquelles il aboutit modifient la lecture admise jusqu'ici de la plupart des noms propres, et il faudra sans doute quelque temps encore pour qu'elles soient adoptées de tous; mais en principe on commence dès maintenant à en admettre toute la valeur.

Dans ses notes sur différents points de grammaire et d'histoire[1], M. Maspero s'est attaqué surtout à des problèmes de critique historique; pour la chronologie ancienne de l'Égypte on possède les listes d'Eratosthène, celles de Manéthon et les monuments; M. Maspero estime qu'on n'est point en droit de corriger ces trois séries de documents les unes par les autres; pour ce qui est d'Eratosthène, ses listes sont sans valeur, car de simples titres royaux y sont pris pour des noms de rois; quant à Manéthon, il représente une tradition différente de celle que nous font connaître les monuments de la seconde époque thébaine; les Égyptiens du xve siècle avant notre ère avaient sur les premières dynasties une tradition d'après laquelle ils comptaient un certain nombre de rois se succédant d'une façon plus

[1] *Recueil de travaux*, t. XVII, p. 65-78.

ou moins constante; c'était la version officielle de cette histoire, considérée déjà alors comme fort ancienne. Manéthon, au contraire, reproduit une histoire populaire où les noms des rois ont été remplacés par les noms de la littérature romanesque qui s'était formée à Memphis autour des pyramides. Les listes de Manéthon et celles des monuments sont donc des termes qui ne peuvent pas se comparer ni se rectifier mutuellement, du moins pour les époques les plus reculées, car elles dérivent de deux séries de légendes sans aucun rapport entre elles.

La Bibliothèque égyptologique, qui rassemble tous les mémoires épars dans diverses revues, s'est augmentée d'un troisième volume consacré à M. de Rochemonteix[1]; on y trouvera réunis les trop rares articles que ce savant éminent, mort avant d'avoir pu donner la vraie mesure de ses forces, a publiés de son vivant; on y remarquera un opuscule inédit, et malheureusement inachevé, sur le temple d'Apet.

Les égyptologues ont déjà pu apprécier les services que leur a rendus M. Loret en reconstituant la botanique de l'époque pharaonique[2]; aussi salueront-ils avec empressement la suite de ses *Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Égyptiens*[3]. — Les études de M. Loret ont été fort

[1] *Bibliothèque égyptologique*, t. III; Maxence de Rochemonteix: *Œuvres diverses;* Paris, Leroux, 1894, in-8° de xxxix et 463 pages.

[2] *La flore pharaonique*, d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes; 2e édition, Paris, Leroux, 1892.

[3] *Recueil de travaux*, t. XV, p. 105-130; t. XVI, p. 1-14, 92-102.

utiles à M. Ch. Joret, qui a décrit les jardins de l'ancienne Égypte[1], l'acclimatation et la diffusion des espèces végétales dans la vallée du Nil. — M. Loret lui-même s'est livré à quelques investigations dans la droguerie égyptienne[2] : en expliquant une recette qui est gravée sur une paroi du laboratoire du temple d'Edfou et qui explique comment on s'y prenait pour préparer l'extrait liquide surfin du styrax, il a analysé les éléments dont se composait l'un des parfums dont on se servait dans les cérémonies du culte. — C'est encore à M. Loret que nous devons de connaître le nom égyptien de l'alun[3] et de savoir quelle sorte d'instrument était la flûte égyptienne et comment on s'y prenait pour en jouer[4]. — M. Berthelot[5] a identifié quelques-unes des substances qui sont mentionnées dans le fameux papyrus publié par M. Ebers en 1875; M. Ebers pensait que ce manuscrit n'était autre que le livre désigné par Clément d'Alexandrie sous le titre *περὶ Φαρμάκων*; M. Berthelot, quoique ne partageant pas cette opinion, reconnaît cependant la grande valeur de ce

[1] Ch. Joret : *Les jardins dans l'ancienne Égypte.* Le Puy, imprimerie Marchessou fils, 1894; in-8° de 19 pages.

[2] *Études de droguerie égyptienne* (*Recueil de travaux*..., t. XVI, p. 134-162).

[3] *Recueil de travaux*..., t. XV, p. 199-200.

[4] Voir Loret : *Sur une ancienne flûte égyptienne découverte dans les ruines de Panopolis* (*Journal de la Société d'anthropologie de Lyon*). Du même auteur : *Sur la valeur du sennoh égyptien* (*Zeitschrift für Ägyptische sprache*, t. XXXII, p. 64-65).

[5] M. Berthelot : *Le papyrus Ebers* (*Journal des savants*, décembre 1894, p. 741-752).

texte qui fournit plusieurs renseignements sur la matière médicale des Égyptiens.

La gracieuse statuette de la dame Toui, qui a été acquise dernièrement par le Musée du Louvre et qui se trouve maintenant dans la salle Civile, à côté du scribe accroupi, a été l'objet d'une délicate monographie de la part de M. Georges Bénédite[1]. — M. G. Legrain[2], en rendant ses oreilles à une statue de la collection Posno, a retrouvé une image de Set dans un bronze qu'on avait, à une époque d'ailleurs ancienne, transformé en Chnouphis par l'adjonction de deux cornes de bélier.

M. A. Moret[3] a déterminé ce qu'était exactement une fonction judiciaire de la XIIe dynastie mentionnée sur une stèle funéraire du Musée du Louvre; il y voit l'institution des Enquêteurs royaux ou Préposés aux appels, qui étaient un des instruments les plus puissants de centralisation entre les mains des Pharaons; il fait ressortir la ressemblance de ces Enquêteurs avec les Chrématistes de l'époque ptolémaïque, qui sont sans doute un emprunt des Ptolémées au système administratif des Pharaons.

[1] G. Bénédite : *La statuette de la dame Toui* (*Recueil Piot*, t. II, p. 29-37 et pl. II, III et IV); cf. un article du même auteur sur le même sujet dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1894, II, p. 251-257.

[2] G. Legrain : *Une statue du dieu Set* (*Recueil de travaux*, t. XVI, p. 167-169). Du même auteur : *Textes recueillis dans quelques collections particulières* (*Recueil de travaux*, t. XV, p. 1-20; t. XVI, p. 60-63).

[3] A Moret : *Une fonction judiciaire de la douzième dynastie et les chrématistes ptolémaïques* (*Recueil de travaux*, t. XVII, p. 44-49).

M. J. Lévy[1] a cherché à déterminer la valeur exacte de l'*atour* dans les textes hiéroglyphiques; l'*atour* est une grande mesure routière que Brugsch avait complètement identifiée au *schène* des Grecs, en se fondant sur un rapprochement entre la Dodécaschène des Grecs et le Pays des Douze Atours des inscriptions nubiennes. M. J. Lévy conteste la valeur de ce rapprochement; il établit que l'*atour* est en réalité fort inférieur au *schène* et ne dépasse pas 3,000 coudées. — C'est une intéressante étude de lexicographie que celle de M. Moret sur le mot « chanter[2] »; à côté de son sens ordinaire, ce mot signifie aussi la faveur d'un roi, parce qu'aux réceptions de la cour il y avait une mélopée rituelle où le souverain lui-même et les assistants chantaient l'éloge de celui qui était reçu. — Un débutant qui porte un nom profondément respecté dans la science, M. Georges Foucart[3], a publié une note sur une tournée archéologique qu'il a faite dans le Delta. — M. Beauregard a renouvelé, par ses observations fines et ingénieuses, le sujet de la caricature égyptienne dont avaient déjà parlé Th. Devéria, Prisse d'Avesnes et M. Maspero.

L'Institut égyptien du Caire et la Société khédiviale de géographie font preuve d'une réelle activité

[1] *L'atour et le schène* (*Recueil de travaux*, t. XV, p. 162-172).

[2] A. Moret, *Une classification des sens du mot* horou (*Recueil de travaux*, t. XVII, p. 84-93).

[3] G. Foucart, *Notes prises dans le Delta* (*Recueil de travaux*, t. XIII, p. 100).

scientifique. M. William Groff a recherché les raisons du système d'orientation des Égyptiens [1]; il a commenté le chapitre XLI de la Genèse où il est question des rêves du Pharaon [2]; il a proposé des étymologies des noms de Thèbes [3] et du Nil [4]. — M. Ventre-Bey, un ingénieur au service de l'Égypte depuis quelques vingt ans, a appliqué sa connaissance pratique du pays à l'étude de certains points concernant l'agriculture et la géographie de l'Égypte ancienne [5]. — M. Lajard publie ses observations sur deux stations de silex taillés dans le désert oriental [6]. — M. E.-A. Floyer tente d'éclaircir les vers de la satire XV de Juvénal, où il est parlé des villes de Coptos et de Tentyra [7].

Si les sciences philologiques et archéologiques continuent à prendre entre les mains des égypto-

[1] *Étude sur une question de géographie historique* (*Bulletin de la Société khédiviale de géographie*, 1894, n° 2).

[2] *L'Égypte et la Bible au point de vue géographique* (Société de géographie du Caire, séance du 28 janvier 1893).

[3] *Quelques notes sur l'étymologie du mot Thèbes; la date du papyrus n° 1 de Berlin; l'emploi des couleurs verte et bleue chez les anciens Égyptiens* (Institut égyptien, séance du 13 avril 1894).

[4] *Notes supplémentaires sur le mot Nil* (Institut égyptien, séance du 3 novembre et du 29 décembre 1893).

[5] Ventre-Bey, *Essai sur la prévision des crues du fleuve* (Société khédiviale de géographie, séance du 20 mai 1893). *Les Égyptiens connaissaient-ils la source de leur fleuve?* (*Bulletin de la Société khédiviale de géographie*, 1894, n° 4). *Formule pour convertir une date chrétienne en date musulmane et réciproquement* (Société khédiviale de géographie, séance du 29 décembre 1893).

[6] *Bulletin de l'Institut égyptien*, mars 1894, p. 155-165.

[7] *L'ancien mur de Dendera, Tentyrys, Coptos ou Ombos* (*Bulletin de l'Institut égyptien*, février 1894, p. 99-102).

logues un rapide développement, l'égyptologie militante, à son tour, vient de faire de nouvelles conquêtes. Dans les campagnes de fouilles que M. de Morgan a dirigées en 1894 et 1895 à Dahchour[1], il s'est attaqué d'abord à la grande pyramide du nord, en briques crues; ce monument est celui du roi Ousertesen III, de la XII[e] dynastie; dans une galerie de 110 mètres de longueur située en dehors de la pyramide se trouvent les tombeaux des princesses; quoique les sépultures aient été pour la plupart violées dans l'antiquité, M. de Morgan a découvert des trésors qui avaient échappé aux spoliateurs; un grand nombre de bijoux sont venus enrichir le musée de Gîséh et constituent une des plus riches

[1] La première campagne de fouilles de M. de Morgan a été racontée en détail dans le volume intitulé : *Fouilles à Dachour* (Vienne, Holzhausen, 1895, p. 165 et XL pl.); mais, avant cette publication, une multitude d'articles de journaux et de revues avaient paru sur ce même sujet; voyez entre autres : de Morgan, *Notice sur les fouilles et déblaiements exécutés par le Service des antiquités de l'Égypte pendant l'année 1893* (Le Caire, Imp. nat., 1893, 16 pages); *Notes sur les fouilles de M. de Morgan dans la pyramide de briques de Dashour,* janvier, février, mars 1894 (*Bulletin des antiquaires de France,* 1894); J. de Morgan, *Le trésor de Dahchour; liste sommaire des bijoux de la XII[e] dynastie découverts dans la pyramide de briques de Dahchour, les 7 et 8 mars 1894* (11 pages); *Lettres de M. de Morgan à l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (*Comptes rendus de l'Académie,* mars-avril 1894, p. 110-117; mai-juin 1894, p. 169-175; mars-avril 1895, p. 108-113); J. de Morgan : *Les fouilles de Dahchour* (*Le Monde moderne,* janvier 1895, p. 67-82), etc. — Dans un intéressant article (*Les fouilles récentes en Égypte; Revue des Deux-Mondes,* 15 juillet 1895), M. E. Amélineau a résumé les découvertes faites dans ces dernières années par MM. Naville, Flinders Petrie et de Morgan.

collections d'orfèvrerie antique qu'il y ait au monde : parmi ces joyaux, on remarquera surtout les trois grands pectoraux royaux en or massif avec incrustations de pierres précieuses ; par la délicatesse du travail, la fermeté du dessin, l'harmonie des couleurs, ce sont des spécimens achevés de l'art égyptien ; après plus de quatre mille ans, leur grâce toujours jeune est aussi radieuse que lorsqu'ils paraient les femmes dont les momies sèches et flétries gisent à côté d'eux. Les trouvailles de M. de Morgan dans la pyramide du sud à Menchiyeh ne sont pas moins importantes ; il a remis au jour le cercueil et la momie d'un roi, dans lequel lui et M. Jéquier[1] veulent voir un roi qui aurait été nommé Fou-ab-Ra et qui aurait été omis jusqu'ici dans la liste des souverains de la XIIe dynastie, mais dans lequel M. Maspero reconnaît l'un des deux rois de la XIIIe dynastie nommés Aoutouabrâ dans le Canon de Turin[2] ; retirée de cette même sépulture, une admirable statue en bois dur, qui répresente le double du roi, prendra une place d'honneur parmi les œuvres de la sculpture égyptienne. Non loin de la tombe royale était située celle de la princesse-reine Noub-Hotep ; par un hasard trop peu fréquent, cette sépulture n'avait pas été violée ; en l'ouvrant, on a donc pu reconstituer tout le mobilier funéraire dans l'état où il avait été

[1] G. Jéquier, *Notes sur quelques rois de la XIIe dynastie* (*Fouilles à Dahchour*, p. 118-129).

[2] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, mai-juin 1894, p. 176.

placé aux côtés de la momie. M. Berthelot[1] a publié une *Étude sur les métaux qui composent les objets de cuivre, de bronze, d'étain, d'or et d'argent, découverts par M. de Morgan dans les fouilles de Dahchour, ou provenant du Musée de Gizèh;* un anthropologiste, le docteur Fouquet[2], a écrit une *Note sur les crânes de Dahchour;* le docteur A. Florence et M. Victor Loret[3] ont analysé *Le collyre noir et le collyre vert du tombeau de la princesse Noub-Hotep.*

Avant ses fouilles de Dahchour, M. de Morgan avait exploré à Abou-sir divers mastabas, dont un seul a été publié; c'est le mastaba de Ptah-Chepsès[4], chef de tous les travaux du roi sous le règne de Sahou-râ, de la v[e] dynastie; l'antiquité de ce mastaba donne de l'intérêt aux scènes qui sont représentées sur ses murailles.

L'activité de M. de Morgan ne s'est pas épuisée dans ses fouilles; en collaboration avec MM. U. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier et A. Barsanti, il a entrepris de dresser le cadastre archéologique de l'Égypte[5]; dans l'esprit de ses promoteurs, cette œuvre colossale devra comprendre la description

[1] *Fouilles à Dahchour,* p. 131-146.

[2] *Ibid.,* p. 147-151.

[3] *Ibid.,* p. 153-165.

[4] J. de Morgan : *Découverte du mastaba de Ptath-Chepsès dans la nécropole d'Abou-Sir* (*Revue archéologique,* t. XXIV, p. 18-33 et 2 pl.).

[5] *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique.* Première partie : *Haute-Egypte.* Tome I : *De la frontière de Nubie à Kom-Ombos,* par J. de Morgan, U. Bouriant, G. Legrain, G. Jéquier, A. Barsanti. Vienne, 1894; grand in-4° de x et 212 pages.

complète de tous les monuments et la reproduction de toutes les inscriptions de la vallée du Nil, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux dernières époques de la civilisation byzantine; comme elle renfermera l'intégralité des monuments connus au jour de sa publication, elle permettra aux savants de ne pas ignorer ce qui a été fait avant eux et de se rendre aisément compte de la valeur des découvertes nouvelles. Pour mener à bien un dessein aussi vaste, il faut aller vite; M. de Morgan et ses collaborateurs n'ont guère mis que deux mois à relever les textes et les édifices de la frontière de Nubie à Kom-ombos; la rapidité de leur travail leur a permis de mettre entre nos mains dès 1894 un premier volume.

Signalons encore une intéressante étude sur les carrières de Ptolémaïs[1]; M. de Morgan nous donne des détails techniques au sujet des procédés dont les Égyptiens se servaient pour extraire leurs matériaux de construction; M. Bouriant a copié les graffiti grecs, latins et coptes, et M. Legrain, les graffiti démotiques qui ont été gravés sur ces parois de rocher aux époques les plus diverses.

Pendant que la France multiplie ses recherches avec une ardeur qui rappelle les temps héroïques de l'égyptologie, le Comité de l'*Egypt exploration fund* a mis, de son côté, à profit les puissantes ressources pécuniaires dont il dispose pour entre-

[1] J. de Morgan, Bouriant et Legrain : *Les carrières de Ptolémaïs* (*Mémoires de la mission du Caire*, t. VIII, fasc. 3, 1894, p. 353-379).

prendre des fouilles nouvelles; il a confié, comme par le passé, la direction des travaux à l'éminent savant suisse, M. Naville. C'est à Ahnas-el-Medineh que se trouvent les ruines d'Héracléopolis la Grande, d'où étaient originaires, d'après Manéthon, la IXe et la Xe dynasties; M. Naville[1] y a découvert les ruines du grand temple d'Arsaphès (ou Hershef), c'est-à-dire d'Osiris adoré sous la forme de la bravoure personnifiée; l'étude de ce temple et de la nécropole d'Héracléopolis jettent quelque jour sur une des périodes obscures de l'histoire égyptienne; dans un autre domaine de l'orientalisme, on remarquera, parmi les sculptures de l'époque byzantine qui ont été exhumées à Ahnas, le plus ancien spécimen de l'art byzantin qui soit connu jusqu'ici. M. Naville a été plus heureux encore dans sa campagne de 1893-1894[2]; Mariette n'avait déblayé qu'en partie le temple de la reine Hatasu (XVIIIe dynastie) à Deir-el-Bahari; M. Naville l'a complètement dégagé et a même remis en place ceux des débris que les Coptes avaient respectés; dans une cour ouverte se trouve un grand autel en pierre blanche qui est un monument d'un singulier intérêt; tandis que le reste de

[1] Édouard Naville, *Ahnas el-Medineh* (*Heracleopolis magna*) with chapters on Mendes, the nome of Thoth, and Leontopolis (*11th Memoir of the Egypt exploration fund*, 1894, p. 1-31).

[2] *The Temple of Deir el-Bahari, its plan, its founders and ist first explorers* (*12th Memoir of the Egypt exploration fund*); cf. sur le même sujet, Edouard Naville, *Excavations at Deir el-Bahari* (*Egypt exploration fund, Archæological Report*, 1893-1894, p. 1-7, avec un plan et 3 planches hors texte).

l'édifice est consacré au culte d'Ammon, cet autel est dédié par la reine à « son père Harmakhis », le dieu d'Héliopolis; il n'a son équivalent que dans les autels élevés par le roi hérétique Khou-n-aten, dans la capitale qu'il fonda à Tell El-Amarna. Non moins importante est la colonnade qui se déroule auprès de la salle hypostyle; elle est d'un aspect grec classique qui ne pourra manquer de suggérer des rapprochements entre l'architecture hellénique et l'architecture égyptienne.

Ce n'est pas en art seulement que les Grecs ont dû faire des emprunts aux Égyptiens, c'est aussi en religion, comme l'a prouvé M. Foucart[1]. Les Grecs eux-mêmes assimilaient Déméter à Isis; l'étude des textes qui peuvent nous renseigner sur les caractères propres à ces deux déesses ne fait qu'établir plus étroitement leur parenté; Déméter, comme Isis, est une déesse agricole; comme elle encore, elle est celle qui, en attachant l'homme aux travaux de la terre, a créé les lois et la justice. Les cultes des deux divinités n'offrent pas moins d'analogie; ils comportaient la célébration de mystères qui assuraient aux initiés le bonheur dans l'autre vie; ce grand avantage conféré à quelques privilégiés n'était point une récompense accordée à leur mérite moral, mais le payement du prix promis par la déesse aux fidèles qui se seraient acquittés envers elle de certaines obligations. De même que les Égyptiens, les initiés

[1] *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXV, 2e partie).

d'Éleusis regardaient la voix comme l'instrument de l'évocation; il importait que la prière fût récitée avec la plus grande exactitude pour qu'elle fût efficace; c'est encore une idée égyptienne sur la vertu magique du nom, qui explique pourquoi le nom des dieux qu'on adorait à Éleusis restait caché aux profanes. Enfin les révélations orales des mystères devaient ressembler fort à ce fameux Livre des morts qu'on trouve dans les tombes égyptiennes; l'initiation éleusinienne, comme le Livre des morts, était sans doute un ensemble d'instructions très précises destinées à guider le défunt dans son voyage à travers l'Hadès. M. Foucart, en esquissant les phases successives de la religion des mystères, termine ce brillant mémoire, modèle de méthode et d'érudition.

M. D. Mallet[1], un égyptologue doublé d'un helléniste, a interprété les textes d'Hérodote, de Strabon et de Polybe à la lumière des récentes découvertes de M. Flinders Petrie; il a reconstitué, avec un talent auquel l'Académie des inscriptions a rendu hommage, l'histoire de cette petite colonie grecque de Naucratis qui dut être, aux VIIe et VIe siècles avant notre ère, un des points principaux où la jeune Hellade entra en contact avec l'antique pensée égyptienne.

M. Eug. Revillout[2] a commencé une série d'études

[1] *Les premiers établissements des Grecs en Égypte* [VIIe et VIe siècles], (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. XII, 1er fascicule, 1893; VI et 499 pages).

[2] *Notice des papyrus démotiques archaïques et autres textes juridi-*

sur le droit égyptien; il se propose de montrer les effets du code de Bocchoris, qui brisa, au VIIIe siècle avant notre ère, le collectivisme primitif et créa le droit de transmission de la propriété hors de la famille par les contrats; les principes posés par ce code n'eurent pas une moindre influence en Égypte que la réforme de Solon en Grèce; quoique la dynastie éthiopienne ait cherché à réagir contre eux et à restaurer en partie le rigide hiératisme de l'antiquité, ils ont triomphé de cette opposition passagère et ont été poussés par Amasis jusqu'à leurs dernières conséquences; dès lors leur victoire était assurée, et les Perses, aussi bien que les dynasties indigènes, ne songèrent pas à les contester. Mais, pour comprendre quelle révolution opérait dans le droit égyptien le code de Bocchoris, il importe de savoir ce qu'étaient au juste les lois antérieures à ce code; il faut donc remonter des documents démotiques, qui ne commencent qu'avec Bocchoris, aux monuments hiéroglyphiques qui précèdent l'institution des contrats; c'est la tâche préliminaire qu'a menée à bien M. Eug. Revillout en expliquant et en commentant, avec une profonde science des institutions égyptiennes, divers textes juridiques de la XIIe et de la XVIIIe dynastie.

ques ou historiques à partir du règne de Bocchoris jusqu'au règne de Ptolémée Soter (*Revue égyptologique*, vol. VII, fasc. 2, p. 41-104). — M. Eug. Revillout nous annonce qu'il est sur le point de publier plusieurs ouvrages importants; nous ne manquerons pas d'en rendre compte quand ils auront paru.

L'Égypte, à l'époque copte, est le domaine favori de M. Amélineau; il en a reconstitué la géographie dans un ouvrage très consciencieux et très complet qui a reçu de l'Institut une haute récompense[1]; ce tableau détaillé de ce qu'était l'Égypte à la fin de son existence ancienne et au début de l'invasion arabe sera utile non seulement à ceux qui désireront se rendre compte de ce qu'était la configuration politique de l'Égypte à cette époque, mais encore à tous ceux qui voudront placer sur le terrain les innombrables noms de lieu qu'on trouve dans les textes hiéroglyphiques. Parmi les documents dont s'est servi M. Amélineau, l'un des plus importants est une liste des évêchés dont il a collationné deux copies. M. Revillout en a trouvé une troisième rédaction à Oxford et l'a communiquée à M. J. de Rougé, qui l'a publiée dans sa géographie ancienne de la Basse-Égypte; en étudiant cette troisième liste, M. Daressy a pu élucider quelques-uns des problèmes qui étaient restés obscurs pour les premiers commentateurs[2].

Dans le XVIIe volume des *Annales du Musée Guimet*, M. Amélineau avait esquissé la vie des cénobites de la Haute-Égypte; il a donné une suite à ce volume en traduisant les textes hagiographiques coptes qui traitent des fondateurs du monachisme

[1] Amelineau, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte.* Imprimerie nationale, 1893, xxxviii et 630 pages.

[2] G. Daressy, *Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte* (*Revue archéologique*, t. XXV, p. 196-215).

dans la Basse-Égypte[1]. Pour M. Amélineau, le christianisme égyptien est tout pénétré des idées et des sentiments de l'ancienne Égypte, et, d'autre part, il exerça une profonde influence sur le christianisme européen, car c'est de l'Égypte et non de l'Inde que seraient venues les idées ascétiques qui suscitèrent le monachisme dans nos pays. Dans les *Mémoires de la Mission du Caire*[2], M. Amélineau ajoute un complément aux deux volumes du musée Guimet, en publiant et en traduisant un grand nombre de textes coptes concernant la vie des moines égyptiens du IVe au VIIe siècle.

Des ouvrages coptes et le manuscrit éthiopien que M. Esteves Pereira[3] a récemment publié ont permis à M. Amélineau[4] de tracer la biographie de Samuel de Qalamoun; la vie de ce moine nous reporte à cette époque critique de l'histoire de l'Égypte où les Coptes, lassés des vexations religieuses que leur infligeaient les empereurs théologiens de Byzance, n'allaient pas tarder à implorer le secours des Musulmans et à attirer sur eux un joug cent fois pire que celui dont ils avaient voulu s'affranchir.

[1] *Histoire des monastères de la Basse-Égypte* (*Annales du Musée Guimet*, t. XXV, 1894, LXIII et 425 pages).

[2] *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IVe, Ve, VIe et VIIe siècles* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. IV, 1895, p. 483-840).

[3] *Vida do abba Samuel do Mosteiro do Kalamon, versão ethiopica*, Lisbonne, 1893.

[4] *Revue de l'histoire des religions*, t. XXX, p. 1-47.

Ce n'est pas seulement pour l'hagiographie égyptienne qu'on trouvera de nombreux renseignements dans la littérature copte, c'est aussi sur cette philosophie étrange du gnosticisme où les stupéfiantes débauches d'une imagination trop érudite combinèrent en d'incompréhensibles mystères les idées chrétiennes et la théosophie orientale. L'un des principaux traités gnostiques est celui qui est intitulé *Pistis sophia*. M. Amélineau[1] nous donne une excellente traduction de cette composition dont la bizarrerie ne doit pas nous faire méconnaître l'importance dans l'histoire des idées; il prouve qu'elle a dû être écrite d'abord en grec et qu'elle trahit en même temps des influences égyptiennes; il établit qu'elle a été composée par le célèbre Valentin à qui Woïde et les savants du commencement de ce siècle l'attribuaient déjà, tandis que plus tard Bunsen, Köstlin et Matter ont supposé d'autres origines à cette œuvre.

L'activité de M. Amélineau tient du prodige; après les nombreux travaux que je viens d'énumérer, je dois encore citer de lui, outre un bon *Résumé de l'histoire de l'Égypte*[2], un *Essai sur l'évolution historique des idées morales dans l'Égypte ancienne*[3]. L'Académie des sciences morales et politiques a couronné ce beau mémoire où l'auteur a

[1] *Pistis sophia.* Paris, Chamuel, in-8° de XXXII et 204 pages.

[2] Paris, Leroux, 1894, in-18 de 323 pages (*Bibl. de vulgarisation* du Musée Guimet).

[3] Paris, Leroux, 1895, in-8° de XXVII et 421 pages.

dégagé de toutes les études accumulées par l'érudition les conclusions qu'on peut formuler dès maintenant sur le rôle considérable qu'il convient de reconnaître à l'Égypte ancienne dans l'élaboration des croyances dont vit l'humanité.

EXTRÊME-ORIENT.

Les études d'Extrême-Orient ont vu leurs possessions s'agrandir de tout un peuple à la suite du déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon. La publication aux frais de la Société finno-ougrienne des résultats obtenus par la mission de M. Heikel avait déjà mis entre les mains de tous les savants ces singulières inscriptions qui excitèrent dès leur apparition tant d'intérêt. M. Radloff fit de nouvelles explorations et de nouvelles fouilles en 1891 ; les deux fascicules de son *Atlas des antiquités de la Mongolie* complétèrent utilement le volume de M. Heikel. En possession de ces documents, M. Vilh. Thomsen[1], l'éminent professeur de philologie comparée à l'université de Copenhague, réussit à découvrir le secret de l'énigme : la langue mystérieuse des inscriptions de l'Orkhon est le turc altaïque; l'alphabet, de trente-huit lettres, dans lequel

[1] Vilh. Thomsen, *Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi. Notice préliminaire* (*Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark* pour l'année 1893, p. 285-299. — Vilh. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, 1re livraison, *L'alphabet* (Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finoise, 1894, in-8° de 54 pages).

elle est écrite n'a aucun rapport avec les runes du nord; il dérive de l'alphabet araméen, peut-être directement, peut-être par l'intermédiaire de l'un des alphabets iraniens (pehlvi, sogdien ou autre) qui en sont sortis. La valeur des lettres dans ces inscriptions étant déterminée par les beaux travaux de M. Thomsen, il devenait possible d'entreprendre immédiatement la traduction des textes, car les langues turques se sont fort peu modifiées au cours des siècles. M. W. Radloff a donc pu, grâce à ses profondes connaissances en turc ouïgour, tenter l'explication complète des inscriptions de l'Orkhon : la fameuse stèle du Teghin-Kul a enfin repris la parole; ce peuple des Turcs Tou-kioue, sur lequel nous n'avions que les quelques maigres renseignements des historiens chinois, renaît d'un long oubli; les langues turques retrouvent leurs plus anciens monuments littéraires. Nous assistons à l'une de ces grandes exhumations du passé qui sont les plus beaux titres de gloire de l'orientalisme. Il reste encore beaucoup à faire, mais la voie est tracée, et dans quelques années les solitudes de la Mongolie auront une histoire.

M. Heikel[1] ne s'est pas contenté d'explorer la région des sources de l'Orkhon; il a profité de son passage en Sibérie pour faire un relevé méthodique

[1] Axel Heikel, *Antiquités de la Sibérie occidentale conservées dans les musées de Tomsk, de Tobolsk, de Tumen, d'Ekatérinebourg, de Moscou et d'Helsingfors* (Helsingfors, 1894, in-8° de 110 pages et 29 pl.).

des antiquités sibériennes conservées dans divers musées : la plupart de ces antiquités proviennent de kourganes ou tumulus funéraires; elles jettent quelque lumière sur la civilisation des peuplades qui habitaient la Sibérie occidentale avant la conquête du Cosaque Ermak, en 1581.

En même temps que l'écriture des Turcs Toukioue, celle des Jou-tche vient de livrer son secret. Les Jou-tche sont un peuple de race tongouse qui fonda dans le nord de la Chine la puissante dynastie Kin (1115-1234); on savait, depuis Visdelou et Langlès, qu'un grand nombre de mots de la langue jou-tche étaient identiques aux mots mandchous correspondants, et qu'ainsi se trouvait confirmée la tradition conservée par les empereurs mandchous actuels qui se prétendent descendants des Kin; en 1882, M. Devéria[1] avait publié une stèle en écriture jou-tche, mais il avait été impossible de la déchiffrer; on déplorait que l'exemplaire, possédé par la Bibliothèque nationale de Paris, du fameux *Recueil de vocabulaires et de pièces diplomatiques* à l'usage du Collège des interprètes de Péking ne contînt pas la partie jou-tche qui aurait livré le mot de l'énigme. Ces regrets n'ont plus maintenant de raison d'être; en 1887, M. Hirth[2] découvrit en Chine un nouveau manuscrit du *Manuel* du Collège

[1] *Examen de la stèle de Yen-t'ai* (*Revue de l'Extrême-Orient*, t. I, p. 173-186).

[2] *The Chinese oriental college* (*Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. XXII, p. 203-219).

des interprètes et y trouva la partie qui manque dans notre exemplaire; cette copie fut donnée par M. Hirth à la Bibliothèque royale de Berlin. M. le docteur Grube a entrepris la publication, la traduction et l'explication philologique du vocabulaire et des pièces officielles en langue des Kin; il a donné dans une note préliminaire[1] rédigée en français un spécimen de ce que sera son ouvrage. Il ne semble pas que le *Manuel* du Collège des interprètes soit suffisant pour mettre la science européenne à même de comprendre tous les textes en jou-tche, mais les résultats obtenus par M. Grube n'en sont pas moins considérables : l'identité du génie des langues jou-tche et mandchoue est définitivement établie; environ 870 mots du vocabulaire sont connus; l'écriture enfin nous apparaît comme une écriture syllabique dans laquelle se sont introduits quelques signes idéographiques, qui sont pour la plupart des caractères chinois légèrement modifiés.

A la dynastie Kin succéda la puissance mongole qui couvrit l'Asie entière. La langue des vainqueurs cependant ne se substitua pas aux idiomes des pays conquis; bien plus, sous l'influence du bouddhisme, qui répandait en tous lieux les écritures sanscrite et tibétaine, le Mongol même demanda au lama tibétain 'Phags-pa un alphabet qui, s'il n'eut pas une longue durée, fut néanmoins fort employé sous les derniers empereurs de la dynastie Yuen. Les deux

[1] *Note préliminaire sur la langue et l'écriture jou-tchen* (*T'oung pao*, t. V, p. 334-340).

célèbres inscriptions hexaglottes gravées en 1345 sur les parois de la porte de Kiu-yong-koan, au nord de Péking, nous montrent, d'une part, que le mongol s'écrivait alors en caractères de 'Phags-pa, et, d'autre part, qu'il n'y avait pas moins de cinq langues autres que le mongol qui pouvaient être lues et comprises à la cour impériale. Ces cinq langues sont : le sanscrit, le tibétain, le chinois, le turc-ouïgour et enfin une langue totalement inconnue que les inscriptions de Kiu-yong-koan sont seules à nous avoir conservée. En 1870, M. Wylie avait identifié la dhâraṇî sanscrite de l'inscription de l'Ouest et en avait rétabli la transcription en six langues; mais la question en était restée là. Elle ne fut reprise que vingt-cinq ans plus tard, au dernier congrès de Genève; M. Chavannes a identifié la dhâraṇî de l'inscription de l'Est et traduit les textes chinois; M. Sylvain Lévi a traduit les textes tibétains; M. W. Radloff, les textes en turc-ouïgour; M. G. Hirth, les textes mongols[1]. Le prince Roland Bonaparte[2], avec un zèle scientifique dont nous ne saurions lui être trop reconnaisssant, a publié de magnifiques photogravures d'ensemble et de détail des deux inscriptions hexaglottes. M. Devéria lui a permis de donner plus d'extension encore à son recueil en mettant à sa disposition les estampages de diverses

[1] *Journal asiatique*, septembre-octobre 1894, p. 354-373; novembre-décembre 1894, p. 546-550; mars-avril 1895, p. 351-360.

[2] Prince Roland Bonaparte, *Documents de l'époque mongole*. Paris, 1895, imprimé pour l'auteur; in-folio.

inscriptions bilingues, presque toutes inédites, en chinois et en mongol de 'Phags-pa. La reproduction des deux lettres d'Œldjaïtou et d'Argoun à Philippe le Bel et une planche de monnaies appartenant, les unes à M. Devéria, d'autres à M. E. Drouin et d'autres au Cabinet des médailles complètent cette publication. La libéralité du prince Roland Bonaparte a donné aux savants de tous pays cette importante collection de textes de l'époque mongole; nous espérons que leur concours nous permettra d'annoncer dans un de nos prochains rapports le déchiffrement de la langue inconnue de Kiu-yong-koan.

Les travaux dont nous venons de parler concernent les peuples qui se succédèrent sur la frontière septentrionale de la Chine propre : Turcs, Joutche, Mongols. Ils inaugurent une ère de recherches nouvelles, celles mêmes dont Abel Rémusat traçait en 1820 le programme dans ses *Recherches sur les langues tartares*. Les explorateurs qui aborderont ce domaine auront souvent à se référer aux écrits des premiers pionniers européens qui ont visité la Mongolie ; M. Paul Boyer leur a rendu un réel service en traduisant en français les itinéraires de l'archimandrite Palladius et la préface de M. Bretschneider à ces relations [1].

[1] *Itinéraires en Mongolie*, par M. Bretschneider, traduit du russe par M. P. Boyer (*Journal asiatique*, mars-avril 1893, p. 290-336). — L'archimandrite Palladius, *Deux traversées de la Mongolie, 1847-1859*; *Notes de voyage*, traduites du russe par les élèves du cours de russe de l'École des langues orientales vivantes (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1894).

Les pères Jésuites des deux missions de Hien-hien et de Zikawei ont repris la glorieuse tradition de leurs ancêtres du XVII[e] et du XVIII[e] siècle; ils n'ont fait, en cela, qu'obéir aux instructions formelles que donnait, il y a douze ans, aux missionnaires en Chine la Congrégation pour la propagation de la foi [1]. De Zikawei, près de Shanghaï, nous sont venus coup sur coup depuis deux ans cinq volumes; ils forment les numéros 2 à 6 d'une collection de *Variétés sinologiques* qui, si elle est continuée avec la même activité et la même science, sera bientôt fort supérieure aux fameux *Mémoires concernant les Chinois*. Le P. Havret a mis à profit son séjour dans le Ngan-hoei pour écrire une monographie de cette province [2]; il a complété et contrôlé par son expérience personnelle les renseignements qu'il a tirés des géographies chinoises; il a dressé deux excellentes cartes: l'une, des routes de la province; l'autre, du cours du Yang-tse dans le Ngan-hoei. Le P. Havret souhaite que d'autres missionnaires suivent son exemple et consacrent les loisirs de leur apostolat à décrire les contrées qu'ils habitent; nous ne pouvons que souscrire à ce vœu; notre connaissance de la Chine serait singulièrement plus étendue si nous possédions pour toutes ses provinces des monogra-

[1] «[S. Congregatio] mandat ac præcipit ut... speciale studium ac veluti Academia Sinensis linguæ erigatur, et ex singulis vicariatibus... missionarii designentur qui ad hujusmodi litteraturam serio incumbant» (die 18 octobris 1883).

[2] *La province de Ngan-hoei.* Chang-hai, 1893, in-8° de 130 pages et deux cartes hors texte.

phies de la valeur de celle que nous a donnée le P. Havret. — Le P. Louis Gaillard a écrit une très curieuse étude de folklore ethnographique, sous le titre de *Croix et svastika*[1]. Des croix et des svastikas se rencontrent en Chine dès la plus haute antiquité; ce motif de décoration est si usuel et si simple qu'il n'est point nécessaire d'admettre qu'il ait une origine étrangère. Mais quand le svastika et la croix cessent d'être de simples ornements pour devenir des symboles, l'un du Bouddhisme, l'autre du Christianisme, il est indispensable de les distinguer nettement; la tâche n'est pas toujours facile, car la légende a souvent confondu les deux religions; on en a un exemple frappant dans le fameux Ta-mo qui est, suivant les uns, un patriarche bouddhiste, d'après les autres, saint Thomas. Le P. Gaillard signale le problème important que soulève le nom de Ta-mo; personne ne nous semble mieux préparé que lui à le discuter en détail et nous espérons qu'il le fera quelque jour. Le P. Gaillard a tracé un tableau fort exact des premiers temps du christianisme en Chine; j'avoue cependant qu'il ne m'a pas convaincu que la fameuse inscription de Si-ngan-fou ne fût pas nestorienne; des textes si nombreux et si précis nous apprennent que le Nestorianisme prévalait dans l'Asie centrale au moyen âge, que ce serait un fait bien surprenant si l'on trouvait en Chine, à la fin du VIIIe siècle de notre ère, la pure doctrine

[1] Chang-hai, 1893, in-8° de IV et 282 pages.

des pères de l'Église. Les missionnaires de Zi kawei nous promettent un mémoire spécialement consacré à l'inscription de Si-ngan-fou; nous attendons avec impatience le supplément de preuves qu'ils apporteront pour soutenir leur thèse. — Nous devons au P. Gandar une monographie du canal impérial[1]; cette fameuse voie de communication, qui relie Hang-tcheou, au sud, avec T'ong-tcheou, à 20 kilomètres de Péking, au nord, s'étend sur un parcours de près de 2,000 kilomètres; elle est encore aujourd'hui une des grandes routes que suit le commerce; elle ne perdra de son importance que lorsque le chemin de fer se sera introduit jusqu'au cœur du Céleste Empire. — Un prêtre chinois, le P. Étienne Zi[2], descendant du célèbre mandarin chrétien, Paul Siu, nous a initié, comme un indigène seul pouvait le faire, aux mystères de ces examens compliqués qui servent au recrutement de tous les fonctionnaires de la Chine. Je ne crois pas que nous ayons sur aucun des rouages de l'administration chinoise une étude aussi parfaite que celle du P. Zi. — Enfin, *last but non least*, comme disent les Anglais, le P. Le Gall[3] a étudié la vie et les doctrines du philosophe Tchou Hi (1130-1200 après J.-C.), dont les idées ont exercé une si puissante influence sur ses compatriotes qu'aujourd'hui encore l'expli-

[1] *Le Canal impérial*, Chang-hai, 1894, in-8° de 78 pages.

[2] *Pratique des examens littéraires en Chine*. Chang-hai, 1894, in-8° de III et 278 pages.

[3] *Le philosophe Tchou Hi; sa doctrine, son influence*. Chang-hai, 1894, in-8° de III et 134 pages.

cation traditionnelle des livres classiques dérive de ses enseignements; le P. Le Gall montre dans le système métaphysique de Tchou Hi le développement logique de principes qui existaient dès l'époque de Confucius; il retrouve dans l'antiquité les traces d'un dualisme primitif dont les termes sont les deux grandes puissances naturelles, le ciel et la terre, et réfute avec grande raison cette théorie du monothéisme primitif des Chinois qui n'a jamais existé que dans l'esprit de quelques savants européens.

La mission jésuite de Hien-hien n'est pas moins active que celle de Chang-hai. Nous devions déjà au P. Couvreur un dictionnaire chinois-français qui fait époque dans la sinologie française; le même auteur a publié l'année dernière un recueil de pièces officielles à l'usage des interprètes ou des missionnaires qui ont besoin d'étudier le style des chancelleries chinoises[1]; les textes sont choisis parmi les documents les plus célèbres ou les plus intéressants; ils sont accompagnés d'une traduction française et d'une traduction latine, la première plus claire, la seconde plus littérale. Le P. Couvreur a rendu un grand service à tous ceux que leurs fonctions mettent en rapports avec les mandarins chinois; nous sommes heureux de rappeler que son ouvrage a reçu de l'Institut le prix Stanislas Julien.

[1] *Choix de documents.* Texte chinois, avec traduction en français et en latin, par S. Couvreur. S. J. Ho-kien-fou, 1894, in-8° de II et 560 pages.

Non content de nous initier au style officiel, le P. Couvreur[1] vient de publier un autre volume qui contribuera à répandre la connaissance de la langue littéraire. Nous ne possédions jusqu'ici, en France, aucun ouvrage qui pût jouer dans l'enseignement le rôle des *Chinese Classics* de M. Legge. Le *Mencius* de Stanislas Julien est un travail de jeunesse, et quant aux traductions de Pauthier elles sont plus nuisibles qu'utiles. Le P. Couvreur, en nous donnant le texte chinois des quatre livres canoniques (*seu chou*) et de quelques commentaires indigènes, accompagné d'une double traduction en français et en latin, a mis à la disposition des étudiants un indispensable instrument de travail.

M. Bottu[2] a publié une très bonne *grammaire française à l'usage des élèves chinois;* cet ouvrage est digne d'être lu par toutes les personnes qui voudront approfondir les raisons exactes pour lesquelles le génie de la langue chinoise diffère du génie de nos propres langues.

M. de Harlez a traduit, en partie dans le *Journal asiatique*[3], et en partie dans un volume spécial[4], les

[1] *Les Quatre livres*, avec un commentaire abrégé en chinois, une double traduction en français et en latin et un vocabulaire des lettres et des noms propres. Ho-kien-fou, 1895, in-8° de VII et 748 pages.

[2] Shang-hai, 1894, in-8° de 248 pages. (Cf. *Revue critique*, 11 mars 1895.)

[3] Novembre-décembre 1893, p. 373-419; janvier-février 1894, p. 5-91-4.

[4] *Koue-yu. Discours des royaumes*. Louvain, J.-B. Istas, 1895; in-8° de 268 pages.

discours des États ou *Kouo yu;* cette sorte de *conciones* chinois n'est pas un extrait d'ouvrages historiques plus anciens; mais, comme l'histoire a revêtu d'abord en Europe la forme de l'épopée, ainsi en Chine elle se présente à l'origine sous la forme oratoire; un des plus vénérés parmi les livres classiques, le *Chou king*, se compose presque uniquement de discours; le *Kouo yu* est un recueil du même genre. Il est regardé par les critiques du Céleste Empire comme un document d'une valeur historique égale à celle du *Tso tchoan,* le fameux commentaire au *Tch'oen ts'ieou* de Confucius. Le *Kouo yu* est, pour l'histoire des royaumes féodaux avant *Ts'in Che hoang ti,* une des sources de ces *Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien* dont votre secrétaire a entrepris la traduction[1].

M. de Harlez, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité, a traduit ou plutôt analysé d'une manière très détaillée les livres I à XVI du grand rituel de la dynastie actuellement régnante[2]. Ces livres, qui forment environ la moitié de l'ouvrage total, contiennent tout ce qui a trait à la religion d'État; on y trouve le texte officiel des prières et des chants qui accompagnent les cérémonies célébrées par l'empereur ou les assistants; la religion chinoise

[1] *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien,* traduits et annotés par Édouard Chavannes; t. I. Paris, Leroux, 1895; in-8° de CCXLIX et 367 pages.

[2] *La religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne.* Paris, Leroux, et Louvain, Istas, 1894; in-8° de 556 pages.

y apparaît avec son singulier mélange de sacrifices aux puissances naturelles (le ciel, la terre, le soleil, la lune, les dieux du ciel et des céréales) et aux ancêtres divinisés (les souverains morts, les sages illustres comme Confucius, les grands bienfaiteurs de l'humanité). Ce rituel est fondamental pour l'étude des idées religieuses en Chine.

Dans l'*Asiatic quarterly Review*[1], M. de Harlez a publié une nouvelle traduction de l'*I-king*. On sait les obscurités qui entourent ce livre; l'ingénieuse interprétation de M. de Harlez pourrait bien être le fil conducteur qui mène à la vraie intelligence de ce texte si mystérieux jusqu'ici.

Nous devons être reconnaissants aux savants étrangers qui adoptent notre langue pour publier leurs travaux. Tout en jetant un regard d'envie sur le magnifique ouvrage *The religious system of China*, dont M. de Groot a publié les deux premiers volumes en anglais, nous remercions ce sinologue d'avoir choisi le français pour écrire une savante étude sur *Le code du Mahâyâna en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque*[2]. M. de Groot a publié et traduit le texte essentiel du Ma-

[1] De M. de Harlez, citons encore : *Le rêve chez les Chinois* (Muséon, XII, p. 323-332, 369-381; *Les quinze premiers siècles de l'histoire des Chinois* (Muséon, XIII, p. 5-24, 97-112, 221-238, 427-435); *Une traduction du Kieou pien de Song Yu*, qui est publiée sous le titre assez énigmatique de : *Une visite au monastère bouddhique de Wu-Tchin*, par Pe-k'iu-yi (Muséon, juin 1893, p. 197-212); *Le style de Kong-fou-tze* (*T'oung pao*, vol. IV, p. 243-297; *Le Tcheou-li et le Shan-hai-king* (*T'oung pao*, vol. V, p. 11-42, 107-122).

[2] Amsterdam, Johannes Müller, 1893; in-8° de 270 pages.

hâyâna en Chine; c'est le dixième thème du sûtra du filet de Brahma (Brahmajâla sûtra). Il montre que certaines parties de ce sûtra ne sont intelligibles que si on les interprète comme un mythe solaire; dans la seconde section de son livre, M. de Groot étudie la vie des religieux chinois et prouve l'influence prépondérante qu'exercent sur elle les cinquante-huit commandements du sûtra du filet de Brahma. Le clergé chinois est tout entier mahâyâniste.

Une autre contribution à l'étude du bouddhisme chinois est la traduction par votre secrétaire des biographies de soixante pèlerins par le religieux I-tsing qui alla lui-même en Inde dans la seconde moitié du VIIIe siècle de notre ère[1]. — M. Turettini[2] a publié la transcription en lettres françaises du commentaire mandchou du San-tse king ou *Livre des phrases des trois mots.* — M. A. Fauvel[3] ajoute à la littérature de l'industrie séricicole une importante monographie des vers à soie sauvages de la Chine.

M. Grandidier a fait au Louvre un cadeau princier en donnant à ce musée ses précieuses porcelaines chinoises. Dans le beau volume[4], où il a

[1] *Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident,* par I-tsing, traduit par E. Chavannes; Paris, Leroux, 1894, in-8° de XXI et 218 pages.

[2] *Le commentaire du San-ze-king,* version mandchoue avec notes et variantes. Genève, Georg, 1892-1894; in-8° de 111 pages.

[3] *Les séricigènes sauvages de la Chine.* Paris, Leroux, 1894; in-4° de 152 pages.

[4] *La céramique chinoise.* Paris, Firmin-Didot, 1894.

reproduit par l'héliogravure, 124 des pièces les plus remarquables de sa collection, M. Grandidier a joint aux planches un texte explicatif où il discute avec compétence les questions techniques que soulève la fabrication et le décor de la porcelaine. Nous ne signalerons ici qu'un seul de ces problèmes : à quelle date apparaissent les premières porcelaines chinoises? Stanislas Julien admettait que la porcelaine fut trouvée entre 185 avant et 87 après J.-C.; M. du Sartel plaçait cette découverte sous les T'ang (618-907 après J.-C.); M. Grandidier la fait descendre plus bas encore; il montre qu'on ne connaît aucune porcelaine kaolinique sans alliage qui ait été fabriquée avant l'année 960; les premières porcelaines véritables ne dateraient donc que du commencement de la dynastie Song (960-1260).

La revue le *T'oung-pao*, vaillamment dirigée par MM. Schlegel et Cordier, continue à rassembler, comme le dit le sous-titre, des archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie orientale. Entre tous les articles qu'elle a publiés, les plus remarquables sont assurément ceux où M. Schlegel a identifié les peuples étrangers mentionnés par les écrivains chinois[1]; en reconnaissant l'île Saghalien dans les descriptions que nous ont laissées du pays de Fou-sang les historiens de l'Empire du milieu, il a mis fin à la

[1] *Problèmes géographiques* (*T'oung pao*, vol. III, p. 101-168, 490-510; vol. IV, p. 323-362, 402-414; vol. V, p. 179-233; vol. VI, p. 1-64, 165-215, 247-257).

bizarre théorie qui prétendait attribuer aux Chinois l'honneur d'avoir découvert l'Amérique; M. Schlegel a successivement passé en revue tous les peuples situés à l'est de la Chine; il lui reste à parler de l'Indo-Chine, de la Malaisie et des contrées occidentales; en abordant ces régions où les souvenirs historiques abondent, ces études critiques gagneront encore en importance et en intérêt.

M. C. Imbault-Huart[1] a décrit, d'après les sources chinoises et ses souvenirs personnels, l'avenue qui conduit aux treize sépultures des Ming près de Péking, et plus spécialement la tombe de l'empereur Yong-lo. Il a réuni les textes chinois qui traitent de la préparation et de l'usage du bétel[2].

Le remarquable développement qu'ont pris depuis quelques années les études sinologiques rend plus utiles que jamais ces revues dans lesquelles M. Cordier énumère et juge les publications relatives à la Chine qui paraissent dans tous les pays du monde[3]. Mais M. Cordier ne se borne pas à analyser les ouvrages récents, il est en même temps l'homme le mieux informé du passé déjà long et glorieux de la sinologie; c'est ce qui donne un grand prix à la *Bibliotheca sinica* à laquelle il vient d'ajouter un supplément en trois fascicules[4]. L'éloge de cette

[1] *T'oung pao*, vol. V, p. 391-401.

[2] *Ibid.*, p. 311-328.

[3] *Les études chinoises*, 1891-1894 (*T'oung pao*, vol. V, p. 420-458; vol. VI, p. 99-147).

[4] *Bibliotheca sinica.* Supplément. Paris, Leroux, 1893-1895; 3 fascicules comprenant les colonnes 1409-2243. — A l'occasion

bibliographie n'est plus à faire; elle apprend aux plus savants l'existence de travaux qui, sans elle, resteraient ignorés; elle prévient ces fâcheux recommencements qui sont une perte sèche pour la science. La *Bibliotheca sinica* est maintenant terminée; nous attendons de M. Cordier qu'il aborde avec le même bonheur la bibliographie des ouvrages européens concernant l'Indo-Chine. Ce ne sera pas une petite tâche, car il n'est pas d'année qui ne voie paraître plusieurs livres sur la géographie, l'histoire ou la linguistique de ces contrées dans laquelle la France est appelée à jouer un rôle glorieux.

Les membres de la mission Pavie ont profité du court séjour qu'ils ont fait parmi nous avant de retourner dans le Haut-Tonkin, pour publier une partie des résultats de leurs explorations. Le premier fascicule du premier volume et deux fascicules du second volume ont paru[1]. Le premier vomier volume sera consacré à l'archéologie et à l'histoire; il s'ouvre par des études de MM. Massie et Lefèvre-Pontalis sur l'Indo-Chine à l'époque préhistorique. M. Massie a rassemblé, pendant son séjour de plusieurs années à Luang-Prabang, une importante collection d'instruments en pierre et en

du congrès des orientalistes à Genève, M. Cordier a publié une élégante plaquette sur *La participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient*. Genève, 1894, in-4° de 26 pages.

[1] *Exploration de l'Indo-Chine*, t. I, *Archéologie et Histoire*, 1er fasc., 1894, in-4° de 184 pages et nombreuses planches hors texte; t. II, *Littérature et linguistique*, 1er fasc., 1894, in-4° de 272 pages; 2e fasc., 1894, in-4° de 127 pages. Paris, Leroux.

bronze qui est maintenant déposée au musée de Saint-Germain; M. Ludovic Jammes a autorisé la mission Pavie à reproduire, en même temps que les pièces trouvées au Laos, quelques-uns des objets de l'âge de la pierre polie et du bronze qu'il a découverts lui-même dans les stations préhistoriques du Cambodge. Il est difficile de déterminer la date à laquelle remontent ces divers instruments; ils paraissent avoir appartenu aux tribus qui habitaient l'Indo-Chine avant que les invasions, indiennes d'une part et chinoises de l'autre, y eussent pénétré; les haches en pierre sont, pour la plupart, du type qui est répandu dans le monde entier; quelques-unes d'entre elles cependant offrent une sorte de talon ou d'épaule qui les distingue de celles qu'on a exhumées en Europe; ces haches épaulées semblent appartenir en propre à l'Extrême-Orient. La seconde partie de ce même fascicule renferme un important mémoire d'un missionnaire français, M. Schmitt, que sa connaissance étendue de la langue et de la littérature thaïe a mis à même de transcrire et de traduire 31 inscriptions siamoises et laotiennes estampées presque toutes par M. Pavie. Ces inscriptions, dont les plus anciennes remontent au XIIIe siècle de notre ère, fournissent quelques renseignements historiques sur les principautés thaïes qui précédèrent l'empire d'Ayuthia.

Le second volume de l'exploration de l'Indo-Chine contient des études littéraires et linguistiques. Quatre contes cambodgiens ont été traduits par

MM. Pavie et Lefèvre-Pontalis; deux d'entre eux sont publiés en textes cambodgien, siamois et laotien; un troisième est publié en texte cambodgien seulement; de curieuses illustrations cambodgiennes ou siamoises les accompagnent. Dans le second fascicule, M. Massie a donné un vocabulaire franco-laotien de 1,300 mots; ce dictionnaire sera fort utile aux fonctionnaires français qui devront aller au Laos.

Ces volumes ne représentent qu'une faible partie des matériaux réunis par les membres de la mission Pavie. Le nouveau voyage d'exploration dans lequel ils sont engagés leur permettra, avec l'expérience qu'ils ont acquise, de faire une moisson plus ample encore de documents nouveaux. Quand ils nous auront livré tous leurs trésors, ils auront jeté les bases de cette connaissance générale de l'ethnographie et de l'histoire de l'Indo-Chine, que nous espérons constituer un jour comme les Anglais l'on fait pour l'Inde et les Hollandais pour Java et Sumatra.

La mission Pavie n'a pas été seule à parcourir les régions mystérieuses de l'Indo-Chine centrale, et nous possédons en ce moment dans l'Annam et au Tonkin tout un noyau de vaillants explorateurs. Un de leurs vétérans, M. Lemire[1], a raconté le voyage qu'il fit en 1892 pour observer les empiétements des Siamois dans la vallée de la rivière Se-bang-

[1] *Le Laos annamite.* Régions des Tiêm (Ailao), des Moïs et des Pou-Euns (Cam'Môn et Tran-Ninh) restituées en 1893. Paris, Challamel, 1894. (Extrait de la *Revue de l'Anjou.*)

hien, à l'ouest de la province annamite de Quang-Tri; il a joint à cette relation une étude sur le pays des Pou-Euns, entre le nord de l'Annam et le Mékong; trois excellentes cartes ajoutent encore à la valeur de ce petit mémoire qui nous apprend à voir plus clair dans la géographie du Laos annamite, restitué par le Siam à la France depuis la convention du 3 octobre 1893. M. le docteur Pierre Mirande[1] a décrit les merveilleuses grottes de Pung dans la région montagneuse des lacs Ba-bé, au sud-ouest de Cao-bang. Ce sont encore des itinéraires ou des travaux géographiques qui constituent les articles les plus importantes de cette belle *Revue indo-chinoise* dans laquelle revit l'excellente tradition des *Excursions et reconnaissances*.

M. des Michels continue sa traduction des *Annales impériales de l'Annam*, qui sont, prises dans leur ensemble, la meilleure collection de documents que nous possédions sur l'Annam et doivent servir de bases à toutes les recherches historiques.

Ce n'est guère qu'en 210 avant notre ère, au moment de l'expédition des généraux de Ts'in Che hoang-ti, Jen Hiao et Tchao T'o contre le roi Ngan-yang (Yèn Duong) que les *Annales de l'Annam* commencent à présenter autre chose que de pures légendes : ici, comme pour la plupart des pays voisins du Céleste Empire, ce sont les armées chinoises qui apportent avec elles la culture intellec-

[1] *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1893, n° 3.

tuelle et font naître la littérature. Le siège de Cô Loa, capitale du roi Yèn Duong, est au Tonkin presque aussi célèbre que la guerre de Troie le fut en Grèce. M. G. Dumoutier[1] a précisé la tradition en allant visiter les vestiges de Cô Loa, dans la province de Bac-Ninh, à peu de distance de la jonction du canal des Rapides avec le fleuve Rouge.

Parmi les nombreux travaux que nos résidents en Indo-Chine entreprennent avec un zèle très méritoire afin d'éclaircir le droit et la constitution politique de l'Annam, je signalerai comme tout particulièrement digne d'être lue et méditée l'étude de M. P. Ory[2]. En mettant en lumière l'organisation intime de la commune annamite, sorte d'oligarchie autonome qui forme comme un État dans l'État et qui traite de puissance à puissance avec le gouvernement central, M. P. Ory nous a fait comprendre le fonctionnement d'un des rouages les plus compliqués et les plus essentiels de l'administration en Extrême-Orient.

Les trois volumes que M. Adhémard Leclère[3] a

[1] *Étude historique et archéologique sur Cô-Loa*, capitale de l'ancien royaume de Âu-Lâc (255-207 avant J.-C.). Extrait des *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, III, 1892. — Du même auteur, *Étude historique et archéologique sur Hoa-Lu*, première capitale de l'Annam indépendant, dynasties Dinh et Lè (antérieure), 968 à 1010 de notre ère. (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1893, in-8° de 138 pages.)

[2] *La commune annamite au Tonkin*, Paris, Challamel, 1894, in-8° de 147 pages.

[3] *Recherches sur le droit privé des Cambodgiens*, Paris, Challamel, 1890. — *Recherches sur le droit public des Cambodgiens*, Paris,

publiés à de courts intervalles sur le droit privé et public et sur la législation criminelle des Cambodgiens demanderaient, pour être appréciés à leur valeur, un compte rendu plus étendu que les quelques lignes que je puis leur consacrer ici; soit que l'auteur éclaire par les coutumes des anciens Germains le régime de la propriété foncière indivise au Cambodge; soit qu'il détermine les attributions exactes de l'*obarréach*, que nous appelons fort improprement le second roi; soit qu'il remonte aux origines de la clientèle et du patronat, il témoigne en toute occasion des connaissances étendues qu'un séjour de huit ans parmi les populations khmères lui a permis d'acquérir sur leurs lois, leurs mœurs et leurs idées.

Les livres de M. de Pouvourville sur *L'art indo-chinois*[1] et de M. E. Bouinais et Paulus sur *Le culte des morts dans le Céleste Empire et l'Annam*[2] nous montrent l'art et la religion de la Chine rayonnant dans la grande péninsule indo-chinoise et se substituant ou se mêlant aux influences venues de l'Inde.

M. Cordier a tracé avec la richesse et la sûreté

Challamel, 1894, in-8° de LXV et 38 pages. — *Recherches sur la législation criminelle et la procédure des Cambodgiens*, Paris, Challamel, 1894, in-8° de XX et 555 pages. — Du même auteur, *Fouilles de Kompong-Soay* [Cambodge]. (*Bulletin de l'Académie des inscriptions*, septembre-octobre 1894, p. 367-378).

[1] Paris, Quantin, 1894, 291 pages (dans la *Bibl. de l'enseignement des Beaux-Arts*).

[2] Paris, Leroux, 1893, in-18 de XXXIII et 267 pages (dans la *Bibl. de vulgarisation du Musée Guimet*).

d'informations qui lui sont habituelles un *Historique abrégé de la Grande-Bretagne avec la Birmanie*[1].

Dans le domaine japonais, en dehors de la très érudite *Notice sur le Japon* qui a été publiée dans la *Grande encyclopédie* par M. Cordier, avec la collaboration de MM. Deniker, Dubois, de Milloué et Pauly, nous n'avons à citer qu'un fort petit nombre d'ouvrages qui n'ont pas, d'ailleurs, de prétentions scientifiques. Le livre de M. Bertin[2] sera utile aux collectionneurs désireux de savoir quelles légendes ou quelles scènes historiques sont représentées de préférence par les peintres et les sculpteurs japonais. M. Dautremer[3] nous envoie une notice sur Nikko, le site enchanteur dans lequel se trouvent enchâssés les mausolées de Ieiasu et de Iemitsu. Le vice-amiral Layrle a écrit sur *La restauration impériale au Japon*[4] un volume excellent auquel les événements récents donnent un intérêt d'actualité.

La guerre entre la Chine et le Japon a porté l'attention de l'Europe sur la Corée qui fut la cause accidentelle, sinon réelle, du conflit entre les deux puissances. Si nous n'avions pour nous renseigner sur le royaume-ermite que le livre de M. Chaillé-Long-bey[5], nous ne saurions guère que ce qu'un

[1] Paris, Leroux, 1894, in-8° de 28 pages.

[2] *Les grandes guerres civiles du Japon*, Paris, Leroux, 1894, in-4° de III et 411 pages.

[3] *Nikko, Passé et présent*, Tokio, juillet 1894.

[4] Paris, Colin, 1893, in-18 de VI et 387 pages.

[5] *La Corée ou Tchösen* (*Annales du Musée Guimet*, t. XXVI, 1re partie), Paris, Leroux, 1894, 73 pages.

séjour de quelques semaines à Seoul et la lecture des journaux anglais pourraient nous apprendre. Mais les travaux de M. Courant ont une tout autre portée; ils supposent une connaissance approfondie de ce pays, qui jusqu'ici était presque une *terra incognita* sur la carte de la science. Après avoir donné dans le *Journal Asiatique*[1] une note sur les diverses espèces de monnaie qui ont été usitées en Corée, M. Courant a commencé une série d'articles[2] où il esquisse, d'après les sources chinoises et coréennes, l'histoire de la presqu'île; cette étude cependant n'est pour lui qu'accessoire : elle est comme le cadre historique dans lequel il faut placer cette monumentale bibliographie coréenne[3] dont il vient de publier le premier volume; on a essayé de montrer ici même[4] tout ce que contenait d'aperçus nouveaux et de faits importants cet ouvrage où se trouve exposé pour la première fois un tableau de la littérature coréenne. Ce n'est pas un faible mérite que d'avoir su traiter avec tant d'ampleur et de précision un sujet si inexploré.

En jetant un regard en arrière sur les pages que vous venez de lire, je suis le premier, Messieurs, à

[1] Septembre-octobre 1893, p. 270-289.

[2] *Sur les principales périodes de l'histoire de la Corée* (*Revue française du Japon*, janvier, mars, avril 1895).

[3] Bibliographie coréenne, *Tableau littéraire de la Corée*, Paris, Leroux, 1895, in-8° de CCXIII et 499 pages.

[4] *Journal asiatique*, mai-juin 1895, p. 539-542.

en sentir les imperfections. Lorsque votre président, M. Barbier de Meynard, m'a proposé le titre de secrétaire de votre Société, j'ai hésité à accepter ce lourd honneur dont je ne me sentais point digne; j'aurais hésité davantage encore si j'avais pu mesurer dès le début toute l'étendue des obligations qu'il comporte. C'est à vous maintenant de juger s'il convient que vous me fassiez plus longtemps crédit. Pour ma part cependant, bien que cette tâche soit peut-être au-dessus de mes forces, je ne saurais regretter de l'avoir assumée, car je suis plus convaincu que jamais qu'il est nécessaire que quelqu'un de nous se charge de ces comptes rendus de vos travaux, dût-il n'être pas à la hauteur de ses illustres prédécesseurs. La Société asiatique a eu le rare privilège de posséder jusqu'ici comme secrétaires des hommes qui sont des gloires de notre pays; mais si leurs rapports annuels gardent l'empreinte ineffaçable des qualités propres à chacun d'eux, c'est un caractère indépendant de leur génie qui fait la principale valeur de ces rapports : c'en est la continuité. Depuis les premières années de ce siècle, votre journal a vu se constituer sans interruption des chroniques de l'orientalisme qui seront d'un prix inestimable pour les historiens futurs du mouvement des idées. Nous avons le devoir de ne pas permettre que l'héritage de nos devanciers périclite; ce n'est pas notre génération qui laissera s'éteindre la torche sacrée qui a été remise entre ses mains. S'il est indispensable d'assurer un lien entre le passé et l'avenir, il ne l'est pas

moins de maintenir une certaine cohésion dans le présent, entre les diverses parties de nos études; plus nos recherches deviennent complexes, plus s'accentue une tendance qui est aussi vilaine que le mot qui l'exprime : la spécialisation; chacun se cantonne dans son domaine et s'abstient de jeter les yeux au delà; mais la réalité ne s'accommode guère de ces compartiments inviolables; loin que les peuples anciens soient restés fermés les uns aux autres, nous apercevons de mieux en mieux l'infinie multiplicité des relations qu'ont créées de tout temps entre eux l'écriture ou la langue, le commerce ou la guerre, l'art ou la religion. D'ailleurs, quand bien même deux ordres de recherches sembleraient n'avoir aucun point commun, ils gagneraient encore à se mieux connaître; dans chaque branche de l'orientalisme on préfère certaines méthodes; les égyptologues ne travaillent pas comme les indianistes, ni les arabisants comme les sinologues; cela tient sans doute en partie à la nature des documents qu'ils ont à leur disposition et au développement plus ou moins grand auquel sont parvenues leurs études propres; mais, puisqu'un changement d'orientation est souvent, en science, le signal de progrès durables, on ne peut s'empêcher de penser qu'il serait utile à chacun de s'enquérir auprès de ses voisins des voies diverses par lesquels on marche vers le but unique où nous tendons tous : la vérité. Si les rapports annuels doivent contribuer à établir cette coordination féconde des efforts isolés et cette

solidarité intellectuelle des générations successives, ne sont-ils pas éminemment propres à affirmer et à fortifier la raison d'être de notre Société, qui n'a été fondée et qui ne subsiste que pour faire concourir toutes les bonnes volontés à l'œuvre éternelle et majestueuse dans laquelle nous ne sommes que des collaborateurs éphémères?

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Petrus der Iberer, ein Charakterbild zur Kirchen und Sittengeschichte des fünften Jahrhunderts. Syrische Uebersetzung einer um das Jahr 500 verfassten griechischen Biographie. Herausgegeben und uebersetzt von Richard Raabe. Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8°, p. vii, 132 et 146. Prix : 15 marks.

Pierre l'Ibérien, évêque de Mayouma, près de Gazza, fut célèbre dans son temps pour sa piété, mais il ne nous était connu jusqu'à ce jour que par quelques notices fournies par les fragments syriaques de l'*Histoire* de Zacharie de Mytilène, et par Évagrius. En effet, quoiqu'il fût un fervent apôtre du monophysitisme, cet évêque ne joua qu'un rôle secondaire dans les luttes que le concile de Chalcédoine souleva en Égypte et en Orient. L'histoire ne fait mention que de la part qu'il prit à la consécration de Timothée Ælurus qui remplaça Protérius sur le siège patriarchal d'Alexandrie. Détaché des choses de ce monde, Pierre se consacra à la vie ascétique; il aimait par-dessus tout la solitude et le recueillement; ce fut contre son gré et entraîné par la force des événements qu'il accepta les charges que l'épiscopat impose.

La vie de ce saint paraît avoir fait l'objet de plusieurs ouvrages. Zacharie de Mytilène s'annonce comme l'auteur d'une *Vie de Pierre l'Ibérien*. Cependant la rédaction qui nous est parvenue dans une version syriaque, dont l'original grec semble perdu, est l'œuvre non pas de Zacharie, mais d'un anonyme dont le nom était déjà inconnu à Évagrius. Cette version, que publie M. Raabe, rapporte dans un endroit une vision pendant laquelle l'ascète Isaïe, au moment de quitter ce monde, s'entretint avec saint Jean-Baptiste et lui demanda le sens du mot ἀκρίδες (*Math.*, III, 4). Le même passage est

transcrit dans le lexique de Bar Bahloul sous le mot ܦܣܡܐ, mais en des termes trop différents pour ne pas supposer un autre original. Bar Bahloul avait-il sous les yeux une version syriaque de la *Vie* écrite par Zacharie ? Si cette œuvre de Zacharie fut traduite en syriaque, il y a lieu de penser cependant que la rédaction qui nous est parvenue lui était préférée par la majorité des lecteurs. L'auteur de cette rédaction fut, en effet, un témoin oculaire d'une partie des événements qu'il rapporte. Il demeura attaché, comme il l'indique lui-même, à la personne de Pierre l'Ibérien pendant plusieurs années, et assista à ses derniers moments. C'est dans le couvent même de Mayouma, où résidait ordinairement le saint évêque, que furent sans doute rédigés ces *Actes* qui devaient être lus pendant la fête de sa commémoraison, ainsi que le suppose l'éditeur.

La publication de M. Raabe éveille l'attention du lecteur à plusieurs titres. La généalogie de Pierre l'Ibérien, placée en tête du livre, renferme des renseignements intéressants sur l'histoire ancienne de la Géorgie ; elle est assurément digne de foi, car l'auteur l'a écrite d'après les renseignements fournis par Pierre l'Ibérien lui-même, qui avait l'habitude, à un certain jour de l'année, de réunir tous les noms de ses ancêtres dans une fête consacrée à leur mémoire. Ces ancêtres étaient les anciens rois de l'Ibérie. Le premier roi chrétien parmi eux fut Bakurios, l'aïeul maternel de Pierre, qui mena une vie exemplaire de piété, de désintéressement et de charité, vie partagée par son épouse Dukṭia. Il eut pour successeur son frère Arsilios, et Bosmarios, le père de notre héros. Ceux-ci se distinguèrent également par leurs vertus et leur zèle pour la religion chrétienne.

La légende a certainement sa part dans le tableau édifiant que l'auteur trace de ces vertus chrétiennes ; mais ce tableau est sincère et il reflète la foi ardente qui illuminait alors l'Orient et animait les laïcs aussi bien que le clergé.

Élevé pieusement par sa mère et sa nourrice, le jeune Naburgios, qui devait devenir l'évêque Pierre, se sentit de

bonne heure prédestiné à la vie religieuse. Ce sentiment se fortifia en lui quand il vécut à la cour de Théodose le Jeune, où son père l'avait envoyé en otage sur la demande de l'empereur. Il n'eut plus d'autre désir que de fuir le monde. Il parvint à s'échapper avec son compatriote et ami, l'eunuque Jean (de son vrai nom, Mithridate). Après avoir traversé le Bosphore, déguisés en esclaves, tous deux font le chemin à pied jusqu'à Jérusalem, où les attirent les Lieux saints. Là, ils reçoivent l'habit monacal des mains de Gérontius, archimandrite du couvent de la Montagne des Oliviers, et ils échangent leurs noms indigènes contre ceux de Pierre et de Jean. Pierre était alors âgé de plus de vingt ans; il avait douze ans quand il était arrivé à Constantinople.

Le récit nous conduit ensuite à Mayouma sur le bord de la mer, près de Gazza, où ce saint personnage se livre aux exercices les plus rigoureux de l'ascétisme. Quelque temps avant le concile de Chalcédoine, il est élevé à la dignite épiscopale; sept ans auparavant, il avait reçu la prétrise.

La publication de M. Raabe est aussi intéressante pour la géographie que pour l'histoire religieuse de l'Orient.

La traduction allemande qui accompagne le texte syriaque est faite avec soin. L'introduction et les notes au bas des pages éclairent les questions historiques et géographiques que soulève l'ouvrage. M. Raabe a cherché avec succès à reconstituer le texte grec original dans les passages difficiles ou douteux.

Cette bonne et belle publication est d'un heureux augure pour les futurs travaux du jeune savant.

Le Gérant :

RUBENS DUVAL.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1895.

DESCRIPTION DE DAMAS,

PAR

H. SAUVAIRE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

(SUITE.)

CHAPITRE XI.

SUR LES TURBEH[1] (MAUSOLÉES).

LA TURBEH L'ASADIYEH. — Sur le mont (Qâsyoûn). C'est la turbeh de ʿaly ebn ʿabd El Qâder [ebn ʿaly ebn el Khedr ebn ʿabd Allah, Nadjm ed-dìn Abou'l Hasan], el Qorachy, el Asady, ez-Zobayry, [ed-Démachqy,] le notaire, [frère de Karîmeh;] il [naquit l'année 552 et] mourut [dans le mois de safar de] l'année 618.

LA TURBEH L'AFRÎDOÛNIYEH. — Elle contient aussi une maison (d'enseignement) du Qor'ân. (Elle est

située) à l'est de la grande-mosquée de Hassân, en dehors de *bâb el Djâbyeh*, [dans la grand'rue, à l'ouest du fossé qui protège le rempart de la ville, à proximité de ce fossé et près [et au nord] de la turbeh de l'émir Sayf ed-dîn Bahâdor el Mansoûry et de celle de l'émir Faradj, fils de Mandjak. Elle fut construite par le grand marchand [Chams ed-dîn] Afrîdoûn el ʿadjamy (le Persan) [le fondateur de la belle madraseh l'*Afrîdoûniyeh*]. Il mourut l'année 749 (*Comm.* 1er février 1348).

[On connaît actuellement comme faisant partie de son waqf : la *mazraʿah* la Moʿîniyeh, dans le voisinage d'el ʿadbal, au Mardj ; — le jardin de Moʿbed, au village de Zabdîn ; — cinq pièces de terre à Qayniyeh (village qui faisait face à *bâb es-saghîr*) ; — une portion d'un jardin connu sous le nom de Daff el djawz, par un *djîm*, au territoire d'Azrah ; — la moitié du village de Sakâkah (qui fait partie) de Bosra (chef-lieu de l'arrondissement du Hawrân) ; — deux jardins au village de ʿayn Terma[a] ; — une pièce de terre qu'on appelle *hoqoûl el ʿadjamy* (les champs du Persan), au village de Kafar Batna ; — la portion de la salle (*qâʿah*) d'el Hadîty, à Qasr el Hadjdjâdj ; — la portion du khân *de la Farine*, à *bâb el Djâbyeh ;* — l'enclos (*mohâkarah*[b]) d'ebn es-Salâh el Gharoûly (el Ghazoûly ?), à côté de la madraseh la *Bâdérâïyeh ;* — la salle des jeunes gens (*qâʿat en-nacha'*), vis-à-

[a] Le *Marâsed* écrit ʿayn Toûma (dans la Ghoûtah de Damas) ; mais sur la carte de van de Velde on lit ʿ*ayn turma*.

[b] Comp. chap. VIII, sous la *khânqât ed-Dowayrah*, *sub fine*.

vis de la turbeh, à l'ouest; — le quart de la qaysâriyeh [a]; — un jardin à la colline de Kafar Soûsya; — une maison dans la ruelle d'ed-Dârâny; — une maison dans la ruelle du bain d'ez-Zayn; — une salle et une écurie en dedans de *bâb el farâdîs*, dans la ruelle de l'Eau; — deux maisons au quartier (*ḫârah*) de la Qaṣṣâʿiyeh; — et deux maisons au village de Kafar Soûsya également et à la colline *de l'Orge*.]

La turbeh l'Aydomériyeh. — A proximité de l'*Yaghmoûriyeh*, au quartier de la Monnaie (*ḫârat es-sekkeh* [2]), au penchant [du Qâsyoûn]. C'est la turbeh de [l'émir] ʿezz ed-dîn Aydomer ebn ʿabd Allah [el Ḫelly, eṣ-Ṣâléḫy], qui était un des plus grands émirs [et des plus intimes auprès des rois et, dans la suite, auprès d'el malek eẕ-Ẕâher (Baybars) qui le nommait son représentant (*nâïb*) quand il s'absentait, et l'emmena avec lui à Damas en l'année 667]; ʿezz ed-dîn mourut dans la citadelle de Damas l'année 667 (*Comm.* 10 septembre 1268) et fut enterré dans sa turbeh dont nous faisons mention ici. [Il laissa des richesses considérables et recommanda en mourant ses enfants au sultan. Le sultan assista dans sa mosquée à la cérémonie des obsèques [3].]

La turbeh la ʿezziyeh [4]. — Au pont *blanc*, dans la khânqâh la *ʿezziyeh*. Cet (fol. 28 v°) émir ʿezz ed-dîn eẕ-Ẕâhéry fut *nâïb* de Damas [pendant quelque

[a] *Ou* le village (*rabʿ*) d'el Qaysâriyeh.

temps] sous le règne de [son maître] Totoch[5]. [Puis ayant été destitué, il se coiffa du turban rond et habita sa madraseh, auprès du pont *blanc.*] Il mourut [en rabîʿ 1er de] l'année 700 (novembre-décembre 1300) [et fut enterré dans sa turbeh. Il avait la tête et la barbe blanches].

La turbeh l'Okoziyeh[5 bis]. — Au sud de la turbeh de Bahâdor, à l'est de celle du *dawâdâr* [Yoûnès], en dehors de la porte d'*el Djâbyeh.* Elle fut construite par l'émir Sayf ed-dîn Okoz el Fakhry, [qui tirait son origine des] mamloûks d'Iyyâs, l'un des commandants en Syrie et *nâïb* de Tripoli[6]. Sayf ed-dîn était pieux et zélé pour sa religion. Il mourut l'année 833, âgé de soixante ans environ.

La turbeh l'Ostadâriyeh. — Voisine de celle d'ebn Tamîrek, au Qâsyoûn. Elle fut construite par l'émir Chams ed-dîn, fils de l'*ostadâr* (le majordome), homme intelligent, modeste, d'une fréquentation agréable. Sa maison était le refuge des gens de mérite, des savants, [des faqîrs] et des notables. Il mourut l'année 628 (*Comm.* 9 novembre 1230) et fut enterré dans cette turbeh.

La turbeh la Djîʿâniyeh[7]. — Au nord de la turbeh de l'eunuque Mokhtâr, en dehors de *bâb el Djâbyeh* [à droite quand on se dirige vers la route impériale]. Elle est actuellement au sud de la grande-mosquée d'es-Sâboûny et en face de la turbeh de l'eu

nuque Sonbol [trésorier de Soûdoûn (ebn) ʿabd Er-Raḫman]. Elle fut construite par le grand-émir très avancé en âge Sayf ed-dîn ebn Djîʿân [8], qui mourut [à Damas] en l'année 754 (*Comm.* 6 février 1353) et fut enterré dans cette turbeh.

La turbeh la Bozoûriyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn], en dessus du marché au coton. Elle fut construite par ebn el Bozoûry, Abou Bakr [Maḫfoûẕ] ebn Maʿtoûq, el Baghdâdy, le marchand. Il lui constitua ses livres en waqf. Il mourut en [ṣafar de] l'année 694 (novembre-décembre 1294), âgé de soixante ans, et y fut enterré. [Il fut le père du prédicateur Nadjm ed-dîn.]

La turbeh la Bahâdoriyeh [9]. — Au commencement [de la partie occidentale] du cimetière de *bâb eṣ-ṣaghîr,* vis-à-vis du fossé, à côté de la turbeh d'Okoz el Fakḫry, au nord du tombeau (*mazâr*) connu sous le nom d'Aws [10], [au sud de l'*Afrîdoûniyeh* et à l'est] et vis-à-vis de la turbeh de l'émir Faradj, fils de Mandjak. Elle fut construite par l'émir Sayf ed-dîn Bahâdor el Manṣoûry. Il mourut âgé d'environ soixante-dix ans. Il était *émir de mille* [à Damas]; aucun émir n'était au-dessus de lui. Célèbre par sa bienfaisance, il accomplit des bonnes œuvres manifestes, connues. Il mourut dans sa maison (située) en dedans de *bâb toûma,* l'année 703 [11] et fut enterré dans cette turbeh lui appartenant.

[La turbeh la Balbâniyeh [12]. — Voisine du mi-

naret de Fìroûz, près de la madraseh la *Mesmâriyeh* hanafîte. C'est la turbeh de l'émir Sayf ed-dîn Tarbâ Balbân, qui était émir-trésorier en Égypte. Ensuite le sultan el malek en-Nâser l'envoya à Safad comme *nâïb*. Arrivé dans cette place, il eut des démêlés avec l'émir Sayf ed-dîn Tenkez, *nâïb* de Syrie. Le sultan le destitua et lui donna l'ordre de partir pour Damas où il le demandait. A son arrivée et comme il entrait auprès du prince pour lui baiser la main et le saluer, celui-ci le fit saisir et il resta dix ans ou environ emprisonné. Après quoi on intercéda pour lui et il fut remis en liberté et fait *émir de cent, commandant de mille*. Ensuite il obtint les bonnes grâces du sultan, entra dans son intimité et buvait avec lui le *qomiz* [13]. Il ne cessa pas (d'occuper cette situation) jusqu'à ce qu'il mourut, postérieurement à l'année 734, et fut enterré dans sa turbeh, dans le voisinage de sa maison, auprès du minaret de Fìroûz. C'est ce que dit Salâh ed-dîn es-Safady. Au rapport d'ebn Katîr, sous l'année 734, l'émir Sayf ed-dìn Balbân Tarbâ, fils de ʿabd Allah, en-Nâséry, mourut la nuit du (mardi au) mercredi 11 rabîʿ 1er (il faut lire le 21 = Ma, 30 novembre 1333) et fut enterré dans sa turbeh qu'il avait choisie, à côté de sa maison. Il lui constitua en waqf des lecteurs (du Qor'ân) et installa auprès d'elle une mosquée avec imâm et mouadden.]

La turbeh la Balbâniyeh. — Sur le chemin de la Sâléhiyeh, à l'ouest du petit marché de Sâroûdjâ.

C'est celle de l'émir Balbân el Mahmoûdy. Il monta en grade jusqu'à ce qu'il devint *atâbek* de l'armée à Damas[14]. Puis il fut [saisi en chawwâl de l'année 819,] emprisonné dans la citadelle de Damas et exilé à Tripoli. Il devint ensuite commandant (*moqaddam*) en [ramadân de] l'année 820 [et, après cela, transféré à un autre commandement meilleur, qui était le fief attaché à la fonction de *hâdjeb* (chambellan) et dont faisaient partie el Qosayr et el Moʿazzamiyeh.]

Il édifia auprès de la turbeh[14 bis] une belle maison, restaura le réservoir [d'eau] de Ghabâgheb auquel il constitua en waqf la moitié de la ville qu'il avait achetée du sultan[15]. Il mourut [dans ce mois (de moharram)] l'année 836, à Tripoli, à la grande joie des habitants de cette ville, et fut transporté à Damas où il fut enterré dans cette turbeh [à l'embellissement de laquelle il s'était appliqué et qu'il avait blanchie. Son fils y fut aussi enterré].

Je dis : « Cette turbeh était limitrophe du petit jardin (*djonayneh*) d'ebn el ʿanbary, qui est au coin[15 bis]. Les pierres formant la façade du mur de la turbeh furent enlevées par Sibâÿ pour sa madraseh. »

Je dirai : « En l'année 993, (fol. 29 r°) l'eunuque ʿotmân agha, *defterdâr du tîmâr*, la reconstruisit (جدّدها) et édifia à côté une belle turbeh, une mosquée, une école et une fontaine publique dont l'eau court sur le chemin. Cette turbeh, après être tombée en ruines et dans l'oubli, est devenue un des lieux

les plus beaux; ʿoṭmân agha mourut le jour de mardi 16 rabîʿ 1er (Ma, 13 janvier 1590) et fut enterré dans cette turbeh le jour de mercredi, de l'année 998. »

La turbeh la Balbâniyeh également. — A l'orient de [la madraseh] la *Khabîṣiyeh*, [au sud du bain d'el Djabʿâ et] à l'ouest [de la *Zandjîliyeh* et] de la maison (de distribution) des aliments (*dâr el aṭʿémah* [16]). On ne connaît pas la biographie de son fondateur [17]. Peut-être est-ce l'émir Sayf ed-din Balbân ez-Zerdkâch qui fut délégué par ʿalâ ed-dîn Ṭaybars el Wazîry [18], pendant son absence, lorsqu'il partit pour le siège d'Antioche. C'était un homme religieux et bienfaisant, qui aimait la justice et la paix. Il mourut l'année 660, le 8 ḍou'l ḥedjdjeh, suivant ce qu'a dit eṣ-Ṣafady.

La turbeh la Baddiyeh [19]. — [En dehors de *bâb el Djâbyeh*,] dans le voisinage de la mosquée *des Mouches*, [dans la mosquée] en face de celui qui passe dans le chemin en se dirigeant vers le sud [et ayant le minaret à l']est, à côté du cimetière [20]. Elle fut construite par le chaykh Amîn ed-dîn ebn el Badd, le marchand. Il dépensa une bonne partie de sa fortune [21] dans des œuvres pies et restaura (رمّ) la mosquée *des Mouches*, le minaret, la turbeh et autres (monuments [22]). Il mourut [la nuit du (mardi au) mercredi 7 ḍou'l ḥedjdjeh de] l'année 731 (Me, 11 septembre 1331) et fut enterré dans cette turbeh [23].

La turbeh la Badriyeh. — A l'hippodrome *des Cailloux*, en dessus [23 bis] du khân d'en-Nadjîby. C'est celle de l'émir Badr ed-dîn Mohammad ebn el Wazîr, qui était un des émirs commandants. Il avait du mérite et de l'expérience [24]. Il mourut l'année 716, laissant une grande fortune.

La turbeh la Badriyeh, également [24 bis]. — En face du chaykh Arslân. Elle fut bâtie, l'année 814, par l'émir Badr ed-dîn Hasan [25], qui était vizir à Mesr. Dans la suite, le sultan se fâcha contre lui et le livra à Arghoûn Châh qui le soumit à la torture et l'enveloppa dans des tapis [26] jusqu'à ce que mort s'ensuivît, en radjab de l'année 824. On le sortit le lendemain dans une bière non couverte [sans que personne l'accompagnât] et on le transporta [de là] à sa maison. Après qu'on eut lavé son corps, on le porta à sa turbeh, où il fut enterré. Il y avait fait une mosquée et une école pour les orphelins.

La turbeh la Bahnasiyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn]. Elle fut construite par Mohebb ed-dîn [27] el Bahnasy, vizir d'el malek el Achraf, et il y fut enterré l'année 628 (*Comm.* 9 novembre 1230).

La turbeh la Bersîbâïyeh [28]. — Au petit marché [29] de Sâroûdjâ, à l'ouest de la *Châmiyeh* [*extra muros*]. Elle fut construite par le grand chambellan de Damas, Bersîbây en-Nâséry [qui lui constitua un waqf important. Ensuite] il fut investi des fonctions de

nâïb de Tripoli, puis de Halab. Ayant plus tard demandé sa retraite avec l'autorisation de résider à Damas, il vit sa prière favorablement accueillie et fut déchargé de ses fonctions. Il partit alors pour Sarâdeb [30], déjà malade, et y mourut. Il fut lavé, enveloppé dans un linceul et transporté [à Damas] dans un cercueil; après quoi il fut déposé dans une bière; on célébra la prière des morts dans la grande-mosquée d'Yalboghâ [30 bis], et il fut enterré, l'année 852, dans sa turbeh précitée [élevée dans sa grande-mosquée [30 ter]].

La turbeh la Bahâïyeh [31]. — A proximité de l'*Yaghmoûriyeh* (fol. 29 v°) et de [la maison (d'enseignement) de la tradition] la *Nâsériyeh extra muros* [qui est située entre les deux, à la Sâléhiyeh de Damas]. Elle fut construite par Mahmoûd ebn Solaymân ebn Fahd, el Halaby, puis ed-Démachqy, [Bahâ ed-dîn Abou't-tanâ,] *kâteb* [*es-serr*] et très savant en littérature. Il [apprit l'écriture *mansoûb* et] étudia l'arabe auprès d'ebn Mâlek. [Il rédigeait les diplômes sans brouillon et fut l'auteur d'ouvrages sur l'art de la rédaction et autres.] Il n'y eut pas son pareil après el Fâdel. [Il resta pendant cinquante ans environ dans la chancellerie des dépêches, à Damas et à Mesr.] Il mourut [à Damas] dans sa maison, qui était celle du qâdy el Fâdel, à proximité de la porte des Nâtéfânyîn, en cha'bân de l'année 725 [32].

La turbeh la Tekrîtiyeh. — Au marché [32 bis] de

la Sâléhiyeh [au penchant du Qâsyoûn]. C'est celle du chaykh Taqy ed-dîn, fils du *sâheb* (vizir) Abou'l baqâ ebn Mohâdjer, et-Tekrîty. Il y fut enterré l'année 698, à l'âge d'environ soixante-dix-huit ans[33].

Je dis : Ed-Dahaby s'exprime ainsi dans ses *Annales de l'islamisme :* « Mohammad ebn ʿaly ebn Mohâdjer, le *sâheb* Kamâl ed-dîn Abou'l karam, el Mawsély, vint à Damas et y habita. Il suivit à Mosoul les leçons d'Yahya et-Taqafy et, à Damas, celles d'ebn Tabarzad. »

El Bazâly (*sic*) et autres rapportèrent de lui des traditions. Abou ʿaly ebn el Khallâl nous a donné des relations qu'il tenait de lui.

Nadjm ed-dîn ebn Sâbeq dit : « Ebn Mohâdjer vint à Damas et habita à la montée du lin (*ʿaqabat el kattân*), dans la maison d'ebn el Bânyâsy. Il commença à répandre des aumônes et à acheter des biens-*meulk* pour les constituer en waqf. Il s'était mis d'accord avec mon père pour faire la chaussée (*rasîf*) de la *montée du lin* [à Damas]. « Demain, lui « dit-il, tu viendras prendre l'argent pour la faire. » Or le soir venu[34], el malek el Achraf[35] lui envoya un bouquet de violettes avec ces mots : « C'est la « bénédiction de l'année[36]. » Il le prit et l'aspira. Ce fut le trépas. Le matin il était mort. On donna sur sa succession mille derhams avec lesquels on lui acheta une turbeh au marché de la Sâléhiyeh[36 bis]. »

Je dis[37] : « Quelque temps après, le *sâheb* Taqy ed-dîn ebn ʿaly ebn Mohâdjer, et-Tekrîty, bâtit cinq

boutiques (*dakâkîn*) dans les murs de la turbeh et prétendit être son cousin germain. Or, à cette époque, elle appartenait à Mohammad et non à Taqy ed-dîn, comme se l'est imaginé l'auteur. »

« La valeur de la succession du *sâheb* Kamâl ed-dîn, dit Abou'l Mozaffar [ebn] el Djawzy, atteignit trois cent mille dînârs. El malek el Achraf m'a montré un chapelet formé de cent grains pareils à des œufs de pigeon, c'est-à-dire provenant de la succession. »

Il mourut au commencement de djoumâda 2[d] de l'année 634 (30 janvier 1237). El Qoûsy, dans son *Mo'djam*[38], rapporte de lui des relations. « Le vizir Kamâl ed-dîn, fils du *chahîd* Mo'în ed-dîn, dit-il, était un des illustres sayyeds de son temps; sa fortune le dispensait de recourir aux faveurs pécuniaires du sultan. Il comblait de bienfaits les frères (*el akhouân*) et avait constamment sa table (*el khowân*) ouverte pour eux. Il mourut le jour de vendredi pendant qu'il se prosternait en faisant la prière du matin.

La turbeh la Tenkéziyeh[39]. — [A côté de la grande-mosquée de Tenkez et] dans le voisinage de la khânqâh la *Khâtoûniyeh-'esmiyeh*[40]. Elle fut construite par l'émir Tenkez, *nâïb* de Syrie. Il était très vénéré, sévère et inspirait le respect; les émirs n'osaient pas ouvrir la bouche en sa présence. Il fut saisi l'année 741 [en moharram ou dans les derniers jours de l'année précédente, emmené au Caire] et

emprisonné à Alexandrie [pendant quelques jours], puis (fol. 30 r°) mis à mort et enterré là. En l'année 743[41], on l'apporta embaumé dans un cercueil et on l'enterra dans sa susdite turbeh [(située) dans le voisinage de sa grande-mosquée], ainsi que cela a été mentionné ci-devant au chapitre 1er[42] [en parlant de la maison (d'enseignement) de la tradition et du Qor'ân (la *Tenkéziyeh*)].

La turbeh la Ṭaghvermichiyeh[43]. — Sous la citadelle, sur le bord de la rivière Barada. Elle fut construite [pour lui-même] par le *dawâdâr* de Djaqmaq, *nâïb* de Syrie. [Il se nommait Hosayn et était originaire de la Porte de Bahasna[44]. C'était d'abord un jeune garçon (*ghoulâm*) exerçant le métier de tailleur[45]. Il entra ensuite au service de Qara Sonqor, un des mamloûks d'ez-Zâher, jusqu'à ce qu'il entra à celui de Djaqmaq. Djaqmaq s'étant saisi de Bersbây ed-Daqmâqy, qui s'était révolté et devint (plus tard) sultan, voulait le mettre à mort; mais Ṭaghr (*sic*) l'en détourna et défendit Bersbây. Lorsque le pouvoir échut à ce dernier et qu'il monta sur le trône, il le récompensa de sa conduite : il le nomma un des émirs de Meṣr, puis successivement *nâïb* de la citadelle, *nâïb* d'Égypte, grand-écuyer et *nâïb* de Halab. Dans la suite, en l'année 842, il mourut de la main du bourreau dans la citadelle de Halab.

La turbeh la Toûroûziyeh [et la grande-mosquée qu'elle renferme]. — A la Chowaykeh. Elle fut con-

struite par l'émir Ghars ed-dîn [Khalîl] et-Toûroûzy, [ed-Dasâry,] chambellan en chef à Damas, l'année 828[46].

La turbeh la Talankayfiyeh[47]. — Elle est attenante à la turbeh d'Abou Ḍî'n-noûn]. Elle fut construite [à l'origine] par l'émir le *hâdjdj* Ostâdâr el ʿotmâny, l'année 826. Plus tard, en 836[48], le vice-roi (*nâïb es-saltaneh*) Tanbak y fut enterré auprès de ses filles. Elle fut donc ravie (à son propriétaire).

[48 bis] La turbeh la Djamâliyeh-Esnâïyeh-Qoûsiyeh. — Au Qâsyoûn. Elle fut construite par ʿabd Er-Rahîm ʿaly ebn el Hosayn ebn [Chayṭ (Seth)] Djamâl ed-dîn [el Omawy (de la famille d'Omayyah), el Qorachy, el Esnawy, [el Qoûsy,] chef des bureaux de la correspondance d'el malek el Moʿazzam. Né à Esna[49] l'année 557[50], il grandit à Qoûs[51]. Il occupa successivement des emplois élevés. Le qâdy el Fâdel[52] avait besoin de lui dans les échanges de messages, art dans lequel il excellait. Il fut enterré dans cette turbeh l'année 623 (*lire* 625).

La turbeh la Djamâliyeh-Mesriyeh. — Dans la rue du Basilic (*darb er-rayhân*), [au commencement,] du côté de la grande-mosquée omayyade. Elle est (située) à l'est de la maison (d'enseignement) du Qor'ân la *Tenkéziyeh* et à l'est de la *Sadriyeh* hanbalîte, qui est en face de la *Qilîdjiyeh* hanafîte. C'était une maison appartenant au qâdy [en chef, le grand savant]

Djamâl ed-dîn [Abou Moḫammad, Abou'l Walîd et Abou'l faradj] el Meṣry. Il mourut [en rabîʿ 1er de] l'année 623 (mars 1226) [dans le lieu où il tenait audience] en sa salle (*qâʿah*), à l'est de [la madraseh] la *Qilîdjiyeh*, au sud de la *Khadrâ*. Sa turbeh a une fenêtre à l'est de la madraseh la *Ṣadriyeh* [actuelle]. [Une biographie étendue de Djâmal ed-dîn a été donnée à propos de la madraseh l'*Amîniyeh*[53] et nous l'avons indiquée en parlant de la madraseh la *Grande ʿadéliyeh*[54].]

La turbeh la Djoûkandâriyeh. — A l'est de la mosquée de l'Orange (*masdjed en-nârandj*), et de l'oratoire (*moṣalla*) des deux fêtes. C'est celle de l'émir Ṣârem ed-dîn [Ibrâhîm], fils de Qara Sonqor, le *djoûkandâr*[55], surveillant du domaine privé (*mochedd el khâṣṣ*), qui y fut enterré l'année 723 ou 734 (*sic*)[56].

La turbeh la Ḫâfêẕiyeh et la mosquée qu'elle renferme. — Au sud du pont de Koḫayl et au nord de la turbeh la *Qaymariyeh*, dans la rue de la Flûte (*darb ech-chébâbeh*[57]). C'était un jardin appartenant à Yâqoût, esclave noir de Tâdj ed-dîn el Kendy, [et qu'avait acheté Arghoûn la Ḫaféẕiyeh, affranchie d'el malek el ʿâdel. Elle était très riche. Elle tirait sa *nesbeh* d'el Ḫâfeẕ, seigneur de la Citadelle de Djaʿbar, parce qu'elle l'avait servi et élevé. Eṣ-Ṣâleḫ Ismaʿîl la soumit à des extorsions et lui prit quatre cents caisses de monnaie, sous prétexte qu'elle (fol. 30 v°) envoyait des vivres à la citadelle et des vêtements à el

malek el Moghîṭ ʿomar, fils (neveu) d'el malek eṣ-Ṣâleḥ Nadjm ed-dîn Ayyoûb[58], qui y était emprisonné. Il avait conçu contre elle de ce fait une haine implacable. Elle mourut et fut enterrée dans sa turbeh l'année 648. [Elle avait constitué en waqf pour ses esclaves noirs sa maison à Damas et acheté le jardin d'Yâqoût où elle avait fait une turbeh et une mosquée pour lesquelles elle constitua de bons waqfs. De ce nombre était un jardin à Ṣâroû.]

La turbeh la Khaṭṭâbiyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn]. C'est la turbeh de l'émir ʿezz ed-dîn Khaṭṭâb, fils de Maḥmoûd. Il jouissait d'une opulence excessive. Il possédait un bain à l'enclos du Sumac (حكر السّمّاق) et édifia le khân situé entre Ghabâgheb et el Kesweh[59]. Il fut enterré dans sa turbeh l'année 725[59 bis].

La turbeh la Khâtoûniyeh. — Sur le *nahr* Yazîd, à la Ṣâléḥiyeh. Au sud de [la madraseh] la *Djahârkasiyeh*. Elle fut construite par ʿeṣmat ed-dîn Khâtoûn, fille de [l'émir] Moʿîn ed-dîn [Ataz (Anar), épouse de Noûr ed-dîn, puis de Ṣalâḥ ed-dîn, la fondatrice de la madraseh qui est à Damas pour les Ḥanafites]. Nous avons donné ci-devant sa biographie [à propos de cette madraseh et de la khânqâh située auprès de la grande-mosquée de Tenkez et qu'elle construisit l'année 577, ainsi que le porte l'inscription gravée au haut de la fenêtre donnant sur le chemin]. Cette turbeh a été agrandie et transformée en

une grande-mosquée qui s'appelle maintenant la grande-mosquée nouvelle [où l'on a célébré la prière du vendredi], par [celui qui a besoin de Dieu, qu'il soit exalté!] Solaymân ebn el Hosayn, el ʿaqîry, le commerçant, [et cela sous la direction (بتولى) de celui qui a besoin de Dieu, qu'il soit exalté! ʿaly ebn et-Tadmory. Ce qui fut accompli dans le courant de] l'année 709 [que Dieu leur pardonne!]. Puis le khawâdja Abou Bakr [ebn] el ʿayny s'est construit une turbeh au nord de la *Khâtoûniyeh*. On accède à l'une et à l'autre par deux portes dont l'une s'ouvre dans la grande-mosquée [susdite et en face d'elles sont des portes (percées) dans un *mehrâb* annexé à la grande-mosquée en question]. Plus tard, son fils le chaykh el islâm Zayn ed-dîn ʿabd Er-Rahman ebn el ʿayny] constitua des waqfs à la turbeh et institua dans l'*iwân* un professeur, dix jurisconsultes et un *waqt* la nuit de chaque (jeudi au) vendredi. Le fondateur stipula que le professeur et les jurisconsultes seraient hanafîtes. Il constitua là ses livres en waqf.

Je dirai : « Ensuite, en djoumâda 1er de l'année 976 (octobre-novembre 1568), Dieu, qu'il soit exalté! inspira à son pieux serviteur le *hâdjdj* Mohammad ebn Mohammad el Motarreh (?) [59 ter] la pensée d'agrandir cette mosquée cathédrale, qui était trop étroite; il appliqua à cette œuvre tous ses efforts et l'édifice devint une vaste mosquée-cathédrale dans laquelle se célébrèrent, toute la nuit et tout le jour, les prières, les actes de dévotion et les lectures (du

Qor'ân). Du côté du couchant, il la rendit deux fois plus grande qu'elle n'était. Il abattit le mur occidental et, dans celui qu'il éleva à nouveau, il pratiqua un second mehrâb. Il y installa un imâm et lui constitua des waqfs. Il y dépensa de son propre argent et fut aidé par quelques gens de bien. Que Dieu l'en récompense ainsi que tous ceux qui font le bien! »

Ed-Dahaby dit dans les *'ébar*, sous l'année 581 : « La Khâtoûn 'esmat ed-dîn, fille de l'émîr Mo'în ed-dîn, épouse de Noûr ed-dîn, puis de Salâh ed-dîn, la fondatrice de la madraseh qui est à Damas, c'est-à-dire celle située au quartier (*mahalleh*) de la Pierre d'or, et de la khânqâh sise en dehors de Damas, à savoir celle qui est au nord de la grande-mosquée de Tenkez, mourut en dou'l hedjdjeh et fut enterrée dans sa turbeh, qui fait face à la *qoubbeh* de Djerkès, au mont (Qâsyoûn). »

El 'émâd s'exprime ainsi : « En cette année, c'est-à-dire l'année 581 et en dou'l qa'deh, mourut la Khâtoûn la 'esmiyeh[60] à Damas. Son nom entier est 'esmat ed-dîn, fille de Mo'în ed-dîn Ataz (Anar). Elle était l'épouse[61] d'el malek el 'âdel Noûr ed-dîn Mahmoûd, fils de Zenky[61 bis]. C'était la plus pure et la plus chaste des femmes, la plus considérée pour sa vertu, la plus vénérée de toutes; elle avait saisi *l'anse qui ne casse pas*[62]. Ses ordres étaient exécutés; elle répandait des bienfaits et des aumônes et avait institué des traitements (*rawâteb*) (fol. 31 r°) pour les pauvres et des gages (*idrârât*). »

Ebn Chohbeh dit dans les *Kawâkeb ed-darriyeh fi's-sîrat en-Noûriyeh* : « Cette princesse son épouse (de Noûr ed-dîn), c'est-à-dire ʿesmat ed-dîn, était également du nombre des femmes pieuses et vertueuses : elle se levait plusieurs fois (la nuit pour prier). Or une nuit elle s'endormit en oubliant son *werd* (litanies). Elle se réveilla le matin en colère. Noûr ed-dîn lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle lui raconta que le sommeil lui avait fait omettre son *werd*. Noûr ed-dîn ordonna alors à cette occasion de battre la *ṭablkhânah* (la batterie de tambours) dans la citadelle, au moment du point du jour, pour éveiller les dormeurs, et de même à l'heure où l'on doit se lever la nuit. Il fixa au batteur de tambour des gages journaliers (*djérâyeh*) et une paye mensuelle (*djâmakiyeh*).

Suivant ebn el Aṭîr, « il ne se livrait à aucun acte sans une bonne intention ».

La turbeh la Ḍoûbâdjiyeh[-Djîlâniyeh]. — [Auprès d'*el moukâriyeh* (les caravaniers),] à l'est du djâméʿ el *Mozafféry,* au penchant [du Qâsyoûn]. Elle fut construite pour le sultan du Djîlân Chams ed-dîn Ḍoûbâdj. Il mourut à Tadmor (Palmyre) et fut enterré au Qâsyoûn [le 5 chawwâl de] l'année 714, à l'âge de cinquante-quatre ans. C'est lui qui défit les Tatârs, lorsque, ayant lancé une flèche contre Khaṭoû Châh, il le tua. Il était venu pour faire le pèlerinage : il chargea par son testament plusieurs personnes de l'accomplir à sa place[63].

La turbeh la Rahabiyeh. — A el Mezzeh[64]. Elle fut construite par le notaire (*ʿadl*) Nadjm ed-dîn, le marchand, [ʿabd Er-Rahîm ebn Abî'l Qâsem ʿabd Er-Rahman,] er-Rahaby. Il y fit une mosquée et lui constitua des waqfs nombreux. Il avait une bonne conduite. Il laissa des enfants, une très grande maison et des jardins à el Mezzeh et ailleurs. Il mourut [le jour de mercredi 17[65] djoumâda 2^{d} de] l'année 735, à l'âge de plus de quatre-vingts ans [et fut enterré dans sa turbeh susmentionnée].

La turbeh la Zouwayzâniyeh. — [65 bis] A l'hippodrome *des Cailloux* [auprès de la mosquée de Foloûs]. Elle fut construite par [Djamâl ed-dauleh] Khalîl ebn ez-Zouwayzân, *ra'ys* (chef) de Qasr Hadjdjâdj[65 ter]. C'était un homme bienfaisant et charitable. Il mourut [en rabîʿ 1er de) l'année 628 (janvier-février 1231) et fut enterré dans ce mausolée, en laissant un bien-fonds (*ʿaqâr*) et une fortune de plus de deux cent mille dînârs. Il fit l'aumône du tiers de ce qu'il possédait [et le constitua en waqf, en faveur des lecteurs et des savants, à sa turbeh[66]].

La turbeh la Zâhériyeh. — A l'est de la madraseh d'Abou ʿomar, sur le bord du *nahr* Yazîd. Elle fut construite par el malek ez-Zâher Moudjîr ed-dîn Dâoûd[67], fils d'el Modjâhed Chîrkoûh[68], seigneur de Hems.

Je dis : « D'après cela, cet Asad ed-dîn Chîrkoûh était son frère. »

Son fils[69] el malek el Awhad[70], el malek Taqy ed-dîn, fils d'ez-Zâher, y fut également enterré. Il naquit l'année 638 et mourut l'année 705, dans le Béqâ', d'où il fut transporté dans ce mausolée.

La turbeh de Monlazâdeh le Persan[71]. — Au penchant du Qâsyoûn. Il la construisit et lui constitua un beau waqf. Il en fut de même de sa femme, qui constitua un waqf en faveur de cette turbeh. Il y institua des lecteurs chargés de réciter le Qor'ân chaque jour après la prière de l'après-midi (*'asr*) et un portier. Il y fut enterré ainsi que sa femme, l'année[72]. Plus tard, Monla Asad ebn Monla Mo'în ed-dîn, et-Tebrîzy, fut enterré dans cette turbeh.

La turbeh la Sonqoriyeh-Salâhiyeh. — Elle fut construite par Chebl ed-dauleh auprès du *masna'* (réservoir) pour l'émir Sonqor es-Salâhy, un des grands de l'empire à Halab. Ensuite il se transporta (fol. 31 v°) de là à Mârédîn. El Achraf conçut des soupçons à son égard. El Mo'azzam lui envoya alors un messager, lui promettant de lui donner Naplouse. Mais lorsqu'il fut arrivé, il se détourna de lui. Sonqor se repentit d'être venu et ses compagnons se séparèrent de lui. C'était un ascète. Il était arrivé à Damas avec [de l'or, des chameaux, des chevaux, etc., pour] une valeur de cent mille dînârs : il distribua le tout et ne laissa pas une pièce d'or. Il mourut [en cha'bân de] l'année 620 (octobre 1223[73]).

La turbeh la Salâhiyeh[74]. — Elle fut construite

par l'inspecteur de l'armée (*nâzer el djaych*), le ṣadr Qoṭb ed-dîn Moûsa, fils du chaykh Aḥmad, fils du chaykh des Salâmys. C'était un homme de mérite et d'expérience. Il mourut [en ḍou'l ḥedjdjeh de] l'année 732, à l'âge de soixante-douze ans et fut enterré dans une [jolie] turbeh [qu'il avait construite[75]].

La turbeh la Sonboliyeh-ʿoṭmâniyeh. — [A l'est de la turbeh d'el Djabʿâ,] au nord de la turbeh de Mokhtâr. Elle fut construite par [l'émir] Sonbol, fils de ʿabd Allah, l'eunuque, affranchi d'Alṭoûnboghâ el ʿoṭmâny [*malek el omarâ*]. Il était *zémâm*[76] du *malek el omarâ* Soûdoûn [ebn ʿabd Er-Raḥman[77]].

La turbeh la Soûdoûniyeh. — En dessus de la *Moʿaẕẕamiyeh*, au penchant (du Qâsyoûn). Elle fut construite par Soûdoûn en-Noûroûzy, qui était surnommé le Maghrébin[78] à cause de son avarice et de son mauvais caractère. Il était chambellan en chef et émir des Turkomans. Il [mourut] l'année 848 [et] fut enterré dans cette turbeh [à la Ṣâléḥiyeh[79]].

La turbeh la Chahîdiyeh. — A *bâb el farâdîs*. Après le fils du martyr (ebn *ech-chahîd*), le sultan Faradj, fils de Barqoûq, y fut enterré, lorsqu'il fut tué l'année 815[80].

La turbeh la Chéhâbiyeh. — A la Ṣâléḥiyeh. Je n'ai pas découvert la biographie de son fondateur[81].

La turbeh la Charâbîchiyeh. — En face de la

grande-mosquée de Djarrâh. Elle fut construite par Noûr ed-dauleh ʿaly ebn [Abî] el Madjd ebn Mahâsen, le fondateur [peut-être] de la madraseh [hanbalite] connue sous le nom de la *Dyâïyeh-Mahâséniyeh*, ech-Charâbîchy, le grand voyageur (*es-saffâr*). Son fils [Chéhâb ed-dîn] Ahmad [mourut le jour de jeudi 24 safar de] l'année [734 (4 novembre 1333) et] fut enterré dans cette turbeh [le jour de vendredi, dans le lieu que son père avait constitué en waqf en dehors de *bâb es-saghîr*, en face de la grande-mosquée de Djarrâh].

La turbeh la Sarsariyeh [82]. — Auprès de la *Rokniyeh*, au penchant [du Qâsyoûn]. Le *hâfez* Abou'l mawâheb et son frère Abou'l ghanâïm, tous deux fils d'es-Sarsary [83], y furent enterrés.

La turbeh la Sawâbiyeh. — A l'ouest du penchant [du Qâsyoûn] et au nord de [la maison (d'enseignement) de la tradition] la *Nâsériyeh*. Elle fut construite par Badr *el Habachy* (l'Abyssin), es-Sawâby, l'eunuque noir, qui tirait son nom de Sawâb el ʿadély, commandant de l'armée d'el ʿâdel. Ce Badr était réputé pour sa bravoure, le jugement dans ses réponses, sa gravité, ses bonnes œuvres, sa charité et sa bienfaisance. Il fut émîr-commandant pendant plus de quarante ans. [Son apanage se composait de cent cavaliers.] Il mourut subitement, ayant dépassé les quatre-vingt ans, [en djoumâda 1er de] l'année 698 [84] et fut enterré au village d'el Khyârah [84 bis]. Puis il

fut enterré dans sa turbeh [qu'il avait bâtie au pied de la montagne, au nord de la *Nâṣériyeh*[85]. « Le premier, dit el Kotoby, qui abolit, l'année 681, le tribut (*djébâyeh*) perçu des pèlerins fut Badr ed-dìn eṣ-Ṣawâby, l'esclave noir. Il était émir de soixante-dix cavaliers. Avant cette époque, les pèlerins étaient soumis à un tribut : chaque chameau était taxé à cinquante derhams environ pour la peine et les impositions (*maghârem*) à payer aux Arabes Bédouins sur les routes tant comme prix de robes d'honneur qu'en argent comptant. Badr ed-dîn acquitta[86] toute cette somme de ses propres deniers et affranchit les pèlerins de cette charge[87]. Que Dieu lui fasse miséricorde! »

La turbeh la Ṣârémiyeh[-Barghachiyeh-ʿÂdéliyeh]. — (Fol. 32 r°) Auprès[88] de la grande-mosquée d'el Moẕaffer. Elle fut construite par Ṣârem ed-dîn Barghach el ʿâdély, *nâïb* de la citadelle de Damas, qui mourut [en ṣafar de] l'année 608 et fut enterré dans sa turbeh [à l'ouest de la grande-mosquée d'el Moẕaffer. C'est lui qui bannit à Meṣr le *ḥâfeẕ* ʿabd El Ghany el Moqaddasy].

La turbeh la Ṯoûghâniyeh[-Nâṣériyeh]. — [Au nord de la turbeh du khawâdja Chams ed-dîn ebn el Mozalleq (située) au commencement de la ruelle (qui se trouve en tête du quartier (*ḥârah*) d'ebn Masʿoûd,] au nord de la mosquée *des Mouches* et du *minaret blanc*[89] et à l'ouest de *bâb eṣ-ṣaghîr*. Elle fut

construite par [l'émir] Thoûghân en-Nâséry. [Le jour de samedi 29 rabîʿ 1er de] l'année 847 (27 juillet 1443), on l'apporta mort de Safad, où il était grand-émir, et il fut enterré dans sadite turbeh [qui est vis-à-vis de celle du vice-roi Qasroûh, sur le bord du *nahr* Qalît].

La turbeh la ʿezziyeh et la mosquée des Halépins. — Au penchant [du Qâsyoûn]. Elle fut construite par ʿabd El ʿazîz ebn Mansoûr [ebn Mohammad ebn Mohammad] ebn Wédâʿah, [le *sâheb*] ʿezz ed-dìn el Halaby. En-Nâser le nomma directeur des bureaux (*mochedd ed-dawâwîn*) à Damas; ce prince avait confiance en lui. Ez-Zâher, en montant sur le trône, l'investit des fonctions de vizir. Lorsque en-Nadjîby fut chargé de la vice-royauté (*nyâbat es-saltanah*), un refroidissement survint entre lui et ebn Wédâʿah. Peu de temps après arriva un rescrit ordonnant de lui imposer une amende. Il fut soumis à l'amende; ses biens furent vendus; on lui appliqua la torture de compression [90] et on l'emmena chargé de chaînes au Caire, où il mourut l'année 666. [Il a une mosquée et une turbeh au Qâsyoûn.]

La turbeh la ʿalâniyeh[-Amîriyeh]. — Au cimetière des Soûfys. [C'est la turbeh de l'émir ʿaly ex-*nâïb* de Syrie. El Asady dit dans sa *Chronique*, sous le mois de radjab de l'année 814 :] « Elle fut construite par l'émir ʿaly, *nâïb* de Syrie, pour y être enterré; mais il mourut à Mesr et en [rabîʿ 2d de]

l'année 831 (janvier-février 1428) on y enterra Sayf ed-dîn Arkamâs [es-Sayfy] el Mou'ayyady [un des commandants à Damas. Il fut enterré à la Soûfiyeh, dans la turbeh de l'émir ʿaly el Mârédâny. Il faudrait savoir si c'est celle-là ou non.]

La turbeh la ʿezziyeh-Aybékiyeh-Hamawiyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn], à l'ouest de la zâwyeh d'ebn Qawâm. Elle fut construite par l'émir ʿezz ed-dîn Aybek el Hamawy, *nâïb* de Damas, puis de Sarkhad, et ensuite de Hems [un mois avant sa mort]. Il mourut dans cette dernière ville [le 20 rabîʿ 2d de] l'année 703 (1er décembre 1303 [91]) et fut transporté à cette turbeh. C'est de lui que tire son nom le bain (situé) à la mosquée *des Roseaux* et appelé le bain d'el Hamawy. [Il le construisit pendant qu'il était *nâïb*.]

La turbeh la ʿadîmiyeh. — Auprès de la zâwyeh d'el Harîry, à l'ouest des oliviers (*ez-zaytoûn*), sur le *Charaf* méridional. Elle fut construite par le qâdy en chef Madjd ed-dîn ebn el ʿadîm, hanafîte, et il y fut enterré l'année 677 [92].

La turbeh la ʿémâdiyeh. — Au nord de la turbeh de Djarkas, au Qâsyoûn. Construite par el ʿémâd[y], elle fut la première turbeh bâtie à la Sâléhiyeh, et il y fut enterré l'année 565 (*Comm.* 25 septembre 1169). [Son nom est écrit sur la porte.] Sa mort coïncida avec celle d'Abou Bakr ebn ed-Dâyah [93];

elles causèrent l'une et l'autre un vif chagrin à Noûr ed-dîn le *martyr*, qui prononça ces paroles : « Mes deux ailes sont coupées. » [Ce prince donna Ba'lbakk aux enfants d'el 'émâdy.]

La turbeh la 'ezziyeh[-Badrâniyeh-Hamziyeh. — A la Sâléhiyeh,] auprès de la grande-mosquée d'el Afram. Elle fut construite par Hamzah ebn Moûsa [ebn Ahmad ebn el Hosayn] ebn Badrân, [le chaykh] l'imâm 'ezz ed-dîn Abou Ya'la, connu sous le nom de fils du chaykh des Salâmys [94]. [Il professa à la *Hanbaliyeh* [95]]. Il mourut la nuit du (samedi au) dimanche 21 dou'l hedjdjeh de] l'année 767 (S, 29 août 1366) et fut enterré dans cette turbeh [auprès de son père et de son aïeul].

La turbeh la 'âdéliyeh extra muros. — [A l'ouest de la maison (d'enseignement) de la tradition la *Nâsériyeh extra muros*], au penchant [du Qâsyoûn [95 bis]]. Elle fut construite par [le gouverneur (*moutawally*) de Hamâh,] el malek el 'âdel Zayn ed-dîn Ketboghâ [el Mogholy, el Mansoûry [96]]. Il mourut à Hamâh [dont il était le *nâïb*, le vendredi jour de la fête des sacrifices de] l'année 702 (V, 26 juillet 1303) [dans une extrême vieillesse], et fut transporté à cette turbeh [(située) à l'ouest du rébât *en-Nâséry*. On l'appelle la *'âdéliyeh*.] C'est une belle turbeh avec des fenêtres, [un portail] et un minaret. Il lui constitua de riches waqfs [pour des offices de lecteurs (du Qor'ân), de mouadden, d'imâm et autres. Ketboghâ était [un homme religieux et] de bonne conduite [97].

La turbeh la ʿâdéliyeh intra muros. — [A la grande madraseh la *ʿâdéliyeh*,] vis-à-vis de la madraseh la *Ẕâhériyeh*. Elle fut construite par el malek (fol. 32 v°) el ʿâdel Abou Bakr ebn Ayyoûb [98], frère du sultan S̱alâẖ ed-dîn (Saladin). Il grandit au service de Noûr ed-dîn le *martyr* avec son père et ses frères et assista à la plupart des conquêtes de son frère, qui avait en lui la plus grande confiance et le nomma son lieutenant en Égypte. Plus tard, Saladin lui donna H̱alab, qu'il lui enleva ensuite pour son fils [ez-ẕâhẹr], la remplaçant par el Karak, puis par H̱arrân. El ʿâdel était au plus haut degré juste, probe et droit. A la fin, il devint souverain indépendant de l'Égypte, [entra au Caire] en [rabîʿ 2d de] l'année 596 (janvier-février 1200) et posséda avec ce royaume les pays de Syrie et du Charq [99]. Il se rendit ensuite [l'année 612] maître de l'Yaman. Quand le bon ordre fut établi dans son empire, il le partagea entre ses fils el Kâmel [100], el Moʿaẕẕam [101] et el Achraf [102]. Il leur faisait des visites. [Généralement il passait l'été à Damas (*ech-Châm*) et l'hiver à Mes̱r.] Il ordonna la construction [103] de la citadelle de Damas et obligea chacun des membres de sa famille à édifier une tour. Le plus jeune de ses frères, il eut l'existence la plus longue. Il était le plus intelligent d'entre eux, celui qui considérait le plus mûrement les suites que les choses peuvent avoir [et qui aimait le plus l'argent]. Il avait de la science et supportait patiemment les coups du sort. [Grand mangeur, la variété des mets lui plaisait. A la fin de la nuit, il mangeait

un ratl, poids de Damas, de bouillie (*khabîs*) de sucre[103 bis]. Dans la saison des roses, il lui survenait une maladie dans le nez et il ne pouvait séjourner à Damas, tant que ces fleurs répandaient leur parfum. On lui dressait alors une tente à Mardj es-Soffar, et il rentrait après en ville.]

Il avait conclu une trêve avec les Francs; elle fut rompue l'année 614. Cette rupture ayant coïncidé avec son arrivée d'Égypte, il se réunit avec son fils à Baysân. Les Francs montèrent à cheval de ʿakkâ [commandés et] accompagnés par les rois des *Sawâhel* et gagnèrent le littoral. Dès que el ʿâdel eut connaissance de leur départ, il s'enfuit devant eux [à cause de la multitude de leurs armées et du petit nombre d'hommes qu'il avait avec lui. « Père, où allons-nous? » lui dit son fils el Moʿazzam.] El ʿâdel [l'injuria en langue persane. Il prit la direction de Damas et] écrivit [à el Moʿtamed, gouverneur (*wâly*) de la ville] de la fortifier [contre les Francs, d'y transporter des approvisionnements de Dâraya à la citadelle et de lâcher l'eau sur les terres de Dâraya, de Qasr Hadjdjâdj et de Châghoûr. Le sultan arriva et campa à Mardj es-Soffar]. Il envoya aux rois du Charq l'ordre de (venir) combattre les Francs. Le premier qui arriva fut le seigneur de Hems, Asad ed-dîn Chîrkoûh. [La population alla à sa rencontre. Il entra par la porte d'*el faradj*, alla saluer Sett ech-Châm dans sa maison près de l'hôpital, puis retourna chez lui. Le lendemain, il se rendit auprès du sultan à Mardj es-Soffar.] Quant aux Francs, ils [arrivèrent

jusqu'à Baysân et] pillèrent tout ce que la ville renfermait [d'approvisionnements et de bêtes de somme; ils massacrèrent les habitants et firent un grand nombre de prisonniers]. De même ils répandirent leurs ravages dans tout le pays entre Baysân et Bânyâs, [tuant, pillant et emmenant des captifs. Ils parvinrent jusqu'au territoire d'el Djawlân, jusqu'à Nawa, Khesfîn [104] et autres localités de cette province.] Le fils d'el ʿâdel, el malek el Moʿazzam, [s'étant mis en marche] campa [à la montée (*ʿaqabah*) d'el-Labbân [105],] entre Jérusalem et Naplouse; [car il craignait pour la ville sainte. Puis les Francs assiégèrent avec une grande vigueur la forteresse d'et-Toûr (le Thabor); mais les guerriers qui s'y trouvaient la défendirent vaillamment, et les Francs mis en déroute retournèrent à ʿakkâ. El malek el Moʿazzam étant venu à et-Toûr distribua des vêtements d'honneur aux émirs qui étaient dans la forteresse et ordonna de la détruire; ce qui fut exécuté. Les engins de guerre, dans la crainte qu'ils ne tombassent aux mains des Francs, furent transportés dans différentes villes.] Puis el Moʿazzam ayant rencontré les Francs [sous (les murs d')el Qaymoûn [106]], les défit [107], [leur tua beaucoup de monde, et fit prisonniers cent Templiers qu'il fit entrer à Jérusalem leurs enseignes renversées]. Ils gagnèrent ensuite [l'Égypte par] la ville-frontière de Damiette qu'ils assiégèrent durant quatre mois pendant lesquels el Kâmel Mohammad [campé en face d'eux] les combattait, les repoussait [et les empêchait de parvenir

à leurs fins]. Ils s'emparèrent néanmoins [sur les musulmans] de la tour *de la chaîne* [qui était comme la clef (*litt.* le cadenas) de l'Égypte]; ce qui fut très difficile à endurer pour les musulmans et fit pousser des gémissements à el ʿâdel. Ce prince en éprouva un chagrin si profond qu'il fut [aussitôt] atteint de maladie [mortelle. Il se trouvait alors à Mardj eṣ-Ṣoffar]. Et le vendredi, 7 djoumâda 2d de l'année 615 (31 août 1218), il mourut au [village de] ʿâléqîn [108]. Son fils el Moʿaẕẕam étant arrivé, rassembla ses bagages (حوائجه) et l'envoya à Damas [dans une litière, accompagné d'un esclave noir] sous l'apparence qu'il était malade. Toutes les fois qu'il se présentait quelqu'un [des émirs pour saluer el ʿâdel], l'eunuque l'empêchait d'arriver jusqu'au sultan [sous prétexte qu'il était trop faible pour rendre les salutations]. Lorsque le corps eut été amené à la citadelle, on l'y enterra, et quelque temps après on le transféra à sa turbeh, [à la grande madraseh la *ʿâdéliyeh*]. El ʿâdel était âgé de soixante-quinze ans.

Une fois le prince faisait ses ablutions. Après les avoir terminées, il prononça ces paroles : « Ô mon Dieu, demande-moi un compte facile de mes actes. » — Quelqu'un lui dit : « Notre maître, Dieu a rendu ton compte facile. — Et comment cela »? répliqua-t-il. — L'interlocuteur répondit : « Quand Dieu te fera ton compte, dis-lui : « Toutes les richesses se trouvent dans la citadelle de Djaʿbar; je n'en ai détourné ni peu ni (fol. 33 r°) [109] beaucoup. » C'était là que se trouvait son trésor, qui fut ensuite trans-

porté à la citadelle de Damas et passa en la possession d'el Moʿazzam, sans que ses frères le lui disputassent [110].

La turbeh la Ghizliyeh [111]. — Au Qâsyoûn. Elle fut construite par el malek (*sic*) Sayf ed-dîn Ghizloû el ʿâdély, qui était *nâïb* d'el ʿâdel Ketboghâ à Damas. Il mourut et y fut enterré l'année 719.

[La turbeh la Qarâdjiyeh-Salâhiyeh. — Dans une *qoubbeh*, sur le bord du chemin, auprès de la turbeh d'ebn Sarl, au penchant (du Qâsyoûn). Ebn Katîr dit sous l'année 604 : « L'émir Zayn ed-dîn Qarâdja es-Salâhy, seigneur de Sarkhad [112], avait une maison à *bâb es-saghîr*, auprès du canal d'ez-Zolâqah. Sa turbeh est au penchant (du Qâsyoûn), sur le bord du chemin, auprès de la turbeh d'ebn Mîral(?). El ʿâdel confirma son fils Yaʿqoûb comme seigneur de Sarkhad.]

La turbeh la Qarâdjiyeh. — Elle fut construite par l'émir [Zayn ed-dîn] Qarâdja, majordome d'el Afram, à l'hippodrome *des Cailloux* [auprès de la rivière]. Il [mourut en el moharram de l'année 703 [112 bis] et] y fut enterré.

La turbeh la Qaymariyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn]. Elle fut construite par Sayf ed-dîn el Qaymary [113], le fondateur de l'hôpital situé sur le mont (Qâsyoûn). Il était du nombre des plus illustres

grands-émirs et des guerriers les plus renommés. Il mourut à Naplouse. Son corps fut transporté et enterré dans la *qoubbeh* de l'hôpital, l'année 653. Il avait du bien et de la fortune.

La turbeh la Qoṯloûbékiyeh. — Au nord de la porte d'*el farâdîs*. C'est la turbeh de l'émir [Sayf ed-dîn] Qoṯloûbek, le *châchenkîr* [114], er-Roûmy, un des plus grands émirs. Il fut investi à une époque de la charge de chambellan. C'est lui qui restaura (عمّر) le canal à Jérusalem. [Il mourut le jour de lundi 7 rabîʿ 1er [115] et fut enterré dans sa turbeh qui est très connue et fort belle. Le *nâïb* et les émirs assistèrent à son enterrement, au marché aux chevaux.]

La turbeh la Qataniyeh. — Sur le chemin d'el Qâboûn. Elle fut construite par le plus grand richard de Damas, Chéhâb ed-dîn Aḥmad [ebn] el Qaṯaniyeh, ez-Zarʿy, qui mourut l'année 723 [116], à l'âge de quatre-vingts ans. La *zakâh* (dîme aumônière) de sa fortune atteignit, l'année de Qâzân, la somme de vingt-cinq mille dînârs. Sous le règne d'ez-Ẕâher, son capital était de mille derhams.

La turbeh la Qomâriyeh. — Au penchant (du Qâsyoûn). C'est la turbeh de Qomâry Khâtoûn, fille de Ḥeusâm ed-dîn [el Ḥasan], fils de Ḏyâ ed-dîn Abou'l fawârès, el Qaymary [116 bis]. [Elle constitua en waqf, l'année 694, le khân situé à la mosquée *des Roseaux*.]

La turbeh la Qânbâïyeh[-Bahlawâniyeh]. — [Au sud de la turbeh d'Yoûnès le *dawâdâr* et contiguë à celle dont il va être fait mention.] Elle fut construite par Qânbây *el bahlawân* (le jouteur[117]). Il [occupa successivement divers gouvernements : S̱afad, puis H̱amâh, jusqu'à ce qu'il] fut transféré à la lieutenance de H̱alab [à la place de Qânbây el H̱amzâwy, en rabîʿ 2^{d} de l'année 849]. Il mourut ensuite dans cette ville [dans le mois de rabîʿ 1er de] l'année 851 et y fut enterré. [Il eut pour successeur Bersbây en-Nâs̱éry, *nâïb* de Tripoli.]

La turbeh la Karakiyeh-Iyâsiyeh[-Fak̲h̲riyeh]. — [Sur le chemin de la S̱âléh̲iyeh,] auprès du bain *des Roses*. Elle fut bâtie par Fak̲h̲r ed-dîn Iyâs el Karaky [troisième chambellan]. Nommé à plusieurs reprises émir du pèlerinage, à la grande satisfaction des pèlerins, il employait les moyens les plus bienveillants pour se concilier les Bédouins [sur la route du H̱edjâz]. Il mourut [le 19 du mois de ramad̲ân de] l'année 834 [après deux jours de maladie seulement] et fut enterré dans cette turbeh [qu'il avait achevé de construire l'année 828[117 bis], ainsi que cela est écrit, après la mention de son waqf, sur la face de la pierre par dessus les deux fenêtres. Les portes s'ouvrent du côté du couchant. Il en fit une construction solide. Cette turbeh consiste, en effet, en une voûte très forte. Il y a fait établir deux jets d'eau. Le souffle de la vie (*er-roûh̲*) est (répandu) sur cette construction.]

La turbeh la Koûkbâïyeh. — C'est la turbeh de [la dame] Sotayteh, la princesse (*khawandah*) [auguste et dérobée aux regards], fille du grand-émir Sayf Koûkbây [el Mansoûry] et épouse du *nâïb* de Syrie Tenkez [surnommé Sayf ed-dîn]. Cette turbeh se trouve à l'est de l'*Okoziyeh*, à l'ouest de la *Tayyébeh* [et au sud de la *Grande Noûriyeh*]. Elle renferme une mosquée. Au côté [occidental] est un hospice (*rébât*) pour les femmes ainsi qu'une école pour les orphelins. Cette princesse était très dévote et faisait beaucoup d'aumônes. Elle mourut [la nuit du (dimanche au) lundi 3 radjab de] l'année 730 (D, 22 avril 1330); [la prière funèbre eut lieu le lundi de grand matin] et elle fut enterrée dans cette turbeh [118].

La turbeh la Kendiyeh. — Au penchant [du Qâsyoûn], en dessous de la caverne de Gabriel. C'est la turbeh du grand savant Tâdj ed-dîn [Abou'l yomn] el Kendy [hanafîte], que Dieu lui fasse miséricorde! Il a été fait mention de lui ci-devant à propos de la madraseh hanafîte la *Tâdjiyeh*.

La turbeh la Kâméliyeh[-Sâléhiyeh *extra muros*]. — Au penchant (du Qâsyoûn) [118 bis], en dessous également de la caverne de Gabriel. On sait, en ce qui la concerne, que les fonctions de chaykh de cette turbeh furent exercées par Chams ed-dîn [119], le fils de l'architecte (*el mohandès*), puis par son frère Ahmad [120].

La turbeh la Kâméliyeh *intra muros*. — (Folio 33 v°) A l'est de [la khânqâh] la *Somaysâtiyeh*. Il s'y trouve des lecteurs (du Qor'ân). Elle fut construite par la fille d'el malek el Kâmel, quand ce prince mourut l'année 635[121]. Son nom entier est Nâser ed-dîn [Abou'l ma'âly] Mohammad, fils d'el 'âdel Abou Bakr, fils d'Ayyoûb. Il naquit l'année 576 et régna sur l'Égypte pendant quarante ans[122]. El Mondéry (mort en 656) dit : « Il mourut à Damas le 21 radjab de l'année 635[123] et fut transporté à une turbeh qui avait été bâtie pour lui à côté de la *Somaysâtiyeh*. Il laissa deux fils, el malek el 'âdel Abou Bakr et el malek es-Sâleh Ayyoûb. Ed-Dahaby dit dans les *Annales de l'islamisme :* « Il fut enterré à la citadelle dans un cercueil, puis transporté (à sa turbeh). On perça une fenêtre et une porte donnant sur la grande-mosquée. Le lendemain de sa mort, dès le matin, ces ouvertures étaient pratiquées. Ainsi s'exprime es-Salâh. »

Je dis : « Il serait donc mort à l'âge de cinquante-neuf ans et aurait occupé le trône d'Égypte alors qu'il en avait dix-neuf. »

Il honorait la *sonneh* et ceux qui la pratiquaient et aimait les savants. Il y avait en lui de la justice, de la générosité et de la continence, et il inspirait un respect mêlé de crainte. Il restaura (عمر) la *qoubbeh* qui recouvre la tombe de l'imâm ech-Châfé'y, la maison (d'enseignement) de la tradition à Mesr et y amena l'eau du bassin des Abyssins jusqu'à l'abreuvoir public (*hawd es-sabîl*) et au réservoir (*séqâyeh*).

Il se rendit célèbre par de nombreux exploits dans la guerre sainte contre les Francs et dépensa des sommes considérables. Il aimait les gens de science, les recevait en sa compagnie, et plaçait la justice au-dessus de tout. Sous son règne, les routes étaient sûres. Il conquit l'Yaman et le H̲edjâz. Quand lui parvint la nouvelle de la mort de son frère el Achraf, l'année où il mourut lui-même — ils étaient nés la même année, — il partit pour Damas dont son frère le sultan Ismâ'îl s'était proclamé souverain et lui enleva cette ville après un long siège. (Les quartiers d')el 'oqaybeh et (de) Qas̲r H̲adjdjâdj devinrent la proie des flammes et beaucoup d'événements eurent lieu jusqu'à ce que la situation aboutit [à la fin de djoumâda 1er de ladite année (635)] à la livraison de la ville à el Kâmel, à la condition qu'es-S̲âleh̲ aurait Ba'lbakk et Bos̲ra[124]. La tranquillité se trouva ainsi rétablie. El Kâmel entra dans la citadelle et [en] transféra le corps de son frère el Achraf à sa turbeh [au nord] de la *Kallâseh.* Puis, deux mois après qu'il était devenu maître de la citadelle, il fut atteint de [diverses] maladies] : toux, diarrhée, fluxion [au gosier] et goutte (*neqrès*) [aux pieds]. Il resta dans cet état vingt nuits environ et alors lui arriva l'accident du trépas *écrit* à l'égard de toutes les créatures. Au moment où il expira[125], il n'y avait auprès de lui personne, tant était grande la crainte respectueuse qu'il inspirait. On pénétra auprès de lui et on le trouva mort. Il fut enterré à la citadelle jusqu'à l'achèvement de cette turbeh [que ses filles

avaient construite contre le mur septentrional de la mosquée-cathédrale, avec les fenêtres qui se trouvent là, à proximité de la *maqsoûrah* d'ebn Sénân, qui est la *Kafadiyeh* (située) auprès de la *Djaliyeh.* Il y fut transféré la nuit du (jeudi au) vendredi 21 ramadân de l'année précitée (V, 7 mai 1238).

Il composa de bons vers. Il adressa les suivants à son frère el Achraf, seigneur de Damas, pour le presser de venir [du Bélâd el Djazîreh (la Mésopotamie)] prendre part au siège de Damiette :

Ô toi qui viens à mon aide, si tu es réellement l'ami prêt à assister son ami, achemine-toi sans halte[126] ni arrêt;

Laisse de côté les stations et les lieux habités et ne cherche de refuge qu'à la porte (du palais) du roi el Achraf;

Baise-lui les mains, que Dieu te conserve! et dis-lui de ma part avec une bienveillance et une politesse exquises :

« Si ton frère meurt, tu le trouveras bientôt entre la pointe d'un sabre et (celle) d'une lance.

« Ou s'il (el Achraf) tarde[127] à se mettre en route, il le rencontrera le jour du jugement dernier dans les enceintes où le genre humain se tiendra debout devant Dieu. »

Voici (deux) autres vers transcrits par es-Salâh es-Safady dans sa *Tohfah dawy'l albâb :*

Quand vous avez acquis la certitude du désir ardent qu'éprouve votre esclave, cette appréciation lui suffit.

Vous habitez dans mon cœur et il est votre demeure. Le maître de la maison connaît le mieux ce qu'elle renferme.

A la mort d'el Kâmel[128], on[129] songea à placer sur le trône en-Nâser, fils d'el Moʿazzam, [qui se

trouvait à la maison d'Osâmah;] puis on revint sur ce projet et on donna l'ordre à ce prince de sortir de Damas. Il quitta la ville et se dirigea en toute hâte vers Ghazzah dont il s'empara. On proclama ensuite el Djawâd Mozaffer ed-dîn Yoûnès [130], fils de l'émir Chams ed-dìn Mawdoûd, fils d'el ʿâdel Abou Bakr, fils d'Ayyoûb. Quant à l'Égypte, on en donna la souveraineté à el ʿâdel, fils d'el Kâmel [131].

La turbeh la Mokhtâriyeh-Tawâchiyeh. — Elle fut construite par l'eunuque (*tawâchy*) Zahîr ed-dìn Mokhtâr [el Balastîny], trésorier [de la citadelle], un des grands-émirs [de *tablkhânâh* à Damas]. Bienfaisant et religieux, il savait le Qor'ân par cœur et le récitait d'une belle voix. Il constitua en waqf une école pour les orphelins, à la porte de la citadelle de Damas, et leur assigna le vêtement et l'entretien [132]. Il leur faisait subir lui-même des examens et éprouvait de la joie à s'occuper d'eux. Cette turbeh fut faite pour lui [en dehors de *bâb el Djâbyeh*] devant la *Sâboûniyeh*. Il lui constitua en waqf el Qaryatayn [133] (« les deux villages ») et bâtit auprès d'elle une belle mosquée, qu'il dota d'un imâm]. Ce fut la première turbeh constituée en waqf dans cette rue (*khatt*) et il y fut enterré [le jour de jeudi 10 chaʿbân (716) [133 bis] (J, 28 octobre 1316). Il eut pour successeur à la trésorerie son homonyme Mokhtâr, qui portait le surnom honorifique de Zahîr ed-dîn, ez-Zoraʿy].

La turbeh la Mou'ayyadiyeh-Chaykhiyeh. — Sur

le *Charaf* septentrional, en dessus de la madraseh la *ʿezziyeh.* On y enterra [l'épouse du *malek el omarâ nâïb* de la Syrie, Aqbyeh; c'était] une esclave-mère [qui était devenue libre du fait] du sultan [el malek] el Mou'ayyad Chaykh [en lui donnant un fils, l'émir Ibrâhîm]. Elle mourut en couches [à Damas, le 13 djoumâda 1er de] l'année 820. [Les qâdys et les émirs assistèrent à ses funérailles. Elle était venue à Damas l'année précédente, de passage pour se rendre à Halab, lorsque son mari fut investi du gouvernement de cette ville[134].] Elle fut enterrée dans cette turbeh.

La turbeh la Mou'ayyédiyeh-Soûfiyeh. — Mou'ayyed ed-dauleh [ebn] es-Soûfy [ed-Démachqy], vizir d'Abaq, seigneur de Damas, y fut enterré. Il commit de telles injustices que la population se réjouit de sa mort. Elle eut lieu l'année 549. [Il fut enterré dans sa maison, à Damas.]

La turbeh la Marâghiyeh. — A l'intérieur de Damas, à côté de la zâwyeh du chaykh Séradj ed-dîn, [à proximité de l'habitation du défunt,] à l'ancien bazar des orfèvres (*es-Sâghah el ʿatîqah*). Bahâ ed-dîn [Abou'l odn Hâroûn, connu sous le nom de ʿabd El Wahhâb ebn ʿabd Er-Rahman ebn ʿabd El Waly, el Ekhmîmy, el Marâghy[134 bis], puis ed-Démachqy, châféʿite] y fut enterré[134 ter]. [Il composa des ouvrages. Il remplissait les fonctions d'imâm à la mosquée de la rue de la Pierre (*darb el hadjar*).]

La turbeh la Mankabâ'ïyeh. — Vis-à-vis de la porte du *mosalla*. Elle fut construite par l'émir Sayf ed-dîn Mankabâ'y el Azdémiry. Il occupa tour à tour diverses situations [135] et fut emprisonné plusieurs fois. Il mourut [à la fin de] l'année 823, à Hamâh où il était *nâïb*, et fut transporté à cette turbeh.

La turbeh d'el Mosadjdjef [136]. — A el Mezzeh. Ed-Dahaby dit : « Son nom entier est 'abd Er-Rahman ebn Abî'l Qâsem ebn Ghanâïm ebn Yoûsef, le littérateur Badr ed-dîn el Kénâny, el 'asqalâny, ebn el Mosadjdjef, le poète. Il naquit l'année 583 et mourut le 24 dou'l hedjdjeh 635. Il fut enterré auprès de son père, (fol. 34 v°) à el Mezzeh. Il était littérateur et poète, élégant et astucieux. Que Dieu lui pardonne! Il s'attaquait aux princes [137]. La plupart de ses vers étaient satiriques. Il suivit la voie d'ech-Charaf ebn 'onayn [138].

La turbeh d'(ebn) el Mozalleq. — Auprès de la porte de la mosquée *des Mouches*, [sur le chemin du cimetière (*maqâber*) de *bâb es-saghîr*, conduisant à la *Sâboûniyeh;*] elle est connue. Elle fut construite par [le chef des *khawâdjékys*, le marchand (fournisseur) du service particulier du prince,] le khawâdja Chams ed-dîn [Abou 'abd Allah Mohammad ebn 'abd Allah ebn Abî Bakr, connu sous le nom d'ebn el Mezzy,] ebn el Mozalleq. Il naquit l'année 754. Son père était fabricant de briques cuites au soleil (*labbân*). Sa fabrique était située auprès de la porte de la grande-mosquée d'Yalboghâ.

Je dis : « Jusqu'à maintenant ses descendants réclament le loyer (حكر) de l'emplacement de la fabrique dans le petit jardin de feu Mohammad Djéléby, fils du moufty, lequel emplacement est arrivé en la possession de ʿaly Djéléby, le *deftéry*[139], et est l'endroit où se trouvait la fabrique, ainsi que je l'ai vu dans leur acte de waqf. Je me suis donc imaginé qu'il faisait partie de la totalité des propriétés particulières et voilà que c'est l'endroit où il exerçait son métier. Comprends donc. Dieu connaît mieux la vérité. »

Mais le fils du fabricant fit des voyages à l'Inde. Il gagna une fois un million huit cent mille derhams. Il édifia [sur la route de la Syrie à l'Égypte] d'immenses khâns : à el Qonaytérah, au pont de Jacob (*djesr Yaʿqoub*), à el Monyah [et à ʿ*oyoûn et-teudjdjâr*. Il dépensa à leur construction plus de cent mille dînârs. Tous ces khâns sont pourvus d'eau et d'une extrême beauté.] Il éleva de beaux monuments [sur la route du Hedjâz, constitua des waqfs en faveur des habitants des deux *harams*,] et assigna à la *noble chambre*[140] les chandelles, l'huile, etc., [pour chaque année]. Très avare pour lui-même, il ne jouissait pas du bien-être. Il mourut [la nuit du (samedi au) dimanche 29 djoumâda 2d de] l'année 848[141]. [Il laissa deux fils, le khawâdja Badr ed-dîn Hasan et le khawâdja Chéhâb ed-dîn Ahmad, et des filles.]

Je dis : « Il y a apparence que son fils[142] le khawâdja mourut l'année 754. Si donc le premier est

le maître fabricant de briques, il (son fils) a dû vivre quatre-vingt-quatorze ans. Comprends donc.»

El Mozalleq s'écrit par un *mîm* avec *dammah*, un *zây* avec *fathah* et un *lâm* redoublé avec *kasrah*.

La turbeh la Malékiyeh-Achrafiyeh. — A la *Kallâseh* [au nord; elle est percée de fenêtres donnant sur le chemin et sur la *Kallâseh*. Elle fut édifiée pour el malek el Achraf Moûsa[143], fils d'el malek el ʿâdel Sayf ed-dîn Abou Bakr, fils d'Ayyoûb. Il était né l'année 576. Il grandit à Jérusalem sous la tutelle de l'émir Fakhr ed-dîn [ʿoṭmân] ez-Zendjâry. Il était très aimé de son père et de même de son frère el Moʿazzam. (Son père) le nomma son *nâïb* dans nombre de villes [du Djazîreh, entre autres er-Roha (Édesse) et Harrân; puis son royaume s'agrandit de Khélâṯ, dont il s'empara]. C'était un des hommes les plus continents et il ne connaissait pas d'autres femmes que les siennes. Lorsqu'il devint maître de Damas, en l'année 626, il fit publier qu'aucun jurisconsulte n'eût à s'occuper d'autre chose que de la tradition, de l'interprétation du Qor'ân et de jurisprudence. Celui qui s'adonnerait à l'étude de la Logique et de la science des Anciens serait banni [de la ville]. En l'année 630, il bâtit pour les Chaféʿîtes la maison (d'enseignement) de la tradition dont il a été parlé ci-devant [et qui était la maison de l'émir Qâymâz avec son bain à l'intérieur; elle était voisine de la citadelle de Damas.] L'année [632], il démolit le khân de [l'émir] Fakhr ed-dîn ez-Zendjâry, à la ʿoqaybeh[144], à cause des

personnes de mauvaise vie et des actions blâmables qu'il abritait, et il ordonna de le transformer (بجعلها) en grande-mosquée [qu'on appellerait la grande-mosquée du Repentir (*djâmé' et-tawbeh*). Il bâtit la mosquée *des Roseaux*, celle de la *Maison de la félicité*, la grande-mosquée de Djarrâh [constituant en waqf à ces deux dernières la *mazra'ah* la Zo'ayzé'iyeh (située) au Mardj], et la fontaine publique du cimetière, à l'ouest de la khânqâh de 'omar Châh à el Qanawât. Il bâtit au penchant (du Qâsyoûn) pour les Hanbalîtes[145] une [autre] maison (d'enseignement) de la tradition[146], [car il avait de l'inclination pour cette science et ceux qui la cultivaient]. Il refit (جدّد) la mosquée d'Abou'd-Dardâ, à la citadelle, [et la dora : c'est là qu'il tenait audience le plus souvent]; celle qui se trouve auprès de *bâb en-nasr;* celle *des Roseaux*, et la grande-mosquée de Bayt el abâr[147]. Il avait une grande crainte de Dieu, qu'il soit exalté! Il était d'un naturel doux et avait une physionomie heureuse. Jamais aucun de ses étendards (fol. 35 r°) n'essuya une défaite. Il commit des péchés; peut-être Dieu les lui pardonnera-t-il. Il était doué de pénétration, brave, généreux. Sous son règne l'équité florissait au plus haut degré [et les citadins jouissaient de la sécurité la plus absolue]. L'anecdote concernant [le fils de] son mamloûk, qui fut tué sous ses yeux, est très connue.

Je dis : « Elle est très connue de l'auteur; mais je ne l'ai pas trouvée dans les *Annales de l'islamisme* d'ebn Chohbeh. »

148 [Eḍ-Ḍahaby dit dans les *Annales de l'islamisme :* « Voici ce que m'a raconté Abou'l Mozaffer, comme le tenant de la bouche même du prince : « J'avais à Édesse un mamloûk, lui dit-il; il laissa un fils qui n'avait pas d'égal de son temps pour la beauté; ceux qui ne savaient pas (ce qui en était) me soupçonnaient à son sujet. Je l'aimais et il m'était plus cher que s'il eût été mon propre fils. Il avait vingt ans. Or il frappa un esclave blanc, qui mourut. Les amis de celui-ci appelèrent au secours et, après avoir fait constater qu'il l'avait tué, ils vinrent demander l'application de la peine du talion. Mes mamloûks se réunirent autour d'eux. « Nous vous donnerons dix fois le prix du sang, » leur dirent-ils. Mais ils refusèrent et, les ayant repoussés, ils se tinrent debout devant moi. « Livrez-le leur, » exclamai-je. On le leur livra et ils le mirent à mort. Je craignis d'offenser Dieu, qu'il soit exalté! en les empêchant, dans un intérêt personnel, d'exercer leur droit. »]

Je dirai : « Ebn Chohbeh rapporte qu'il avait été dit de ce prince qu'il s'adonnait à la boisson. Lorsqu'il fut mort, quelqu'un le vit en songe, revêtu d'habits verts et volant avec un groupe de dévots. « Qu'est-ce que cela? » lui dit-il. « Quand tu étais de ce monde, tu te livrais à la boisson. » — « Ce corps, répondit-il, avec lequel nous commettions ce péché est celui qui est resté chez vous sur la terre; ceci est l'esprit avec lequel nous aimions ces gens et il se trouve en leur compagnie. »

La maladie commença l'année 635 [149]. Les opérations du chirurgien lui extrayant les os de la tête se succédèrent; malgré cela il exaltait et sanctifiait Dieu. La maladie fit des progrès jusqu'à la fin de l'année. Il fut alors atteint d'une diarrhée très violente et ses forces diminuèrent. Il commença à se préparer à paraître devant Dieu : il affranchit deux cents esclaves blancs et deux cents jeunes filles esclaves, constitua en waqf [en faveur de sa fille [150]] la maison de Farrokhchâh, que l'on appelle la *Maison de la félicité*, et son jardin situé à en-Nayrab et nommé *ed-Dahîcheh;* distribua en aumônes des sommes considérables, et se fit apporter un linceul qu'il s'était préparé avec les vêtements de faqîrs et de chaykhs pieux qu'il avait rencontrés. Ed-Dahaby dit dans les *Annales de l'islamisme :* « On interrogea le chaykh Mas'oûd er-Rohâwy (d'Édesse) et le chaykh Yoûnès el Baytar à ce sujet. Il y avait là-dedans un vieil *izâr* valant un demi-derham. « Ceci, dit le prince, couvrira mon corps et me servira à me garantir du feu de la géhenne, car son propriétaire était un des *abdâl* [151]. Il était Abyssin. Il demeura quelque temps sur la montagne d'Édesse, ensemençant en safran dont il faisait sa nourriture un morceau de terrain. Je lui rendais visite et lui offrais de l'argent; mais il refusait. Il m'a fait cadeau de cet *izâr* en me disant : « J'ai fait vingt pèlerinages couvert de ce vêtement, en état d'*ihrâm*. »

Au rapport d'Abou'l Mozaffer ebn el Djawzy, el Achraf mourut le jour de jeudi 4 moharram et fut

enterré dans la citadelle. « Ses dernières paroles, ajoute cet auteur, furent : *Il n'y a de dieu que Dieu.* Quatre mois après, il fut transféré à sa turbeh. »

Sa'd ed-dîn dit dans sa *Chronique :* « Sa maladie consista en des furoncles (*damâmel*) dans la tête. Leur extraction envenima la plaie et des vers tombèrent avec de la chair. La population manifesta à l'occasion de sa mort un très grand chagrin. Ses soldats et les personnes de sa suite revêtirent des costumes de feutre (*el balâsât*); leurs femmes vinrent à la porte de la citadelle, pleurant et se lamentant, et les marchés furent fermés. »

(El malek el Achraf) mourut dans la citadelle de Damas, le jour de jeudi 4 moharram de l'année 635 (J, 27 août 1237).

Je dis : « Peut-être est-ce l'année 636; sinon, il y aurait contradiction entre ses paroles : « Le commencement de la maladie eut lieu en 635 et elle augmenta jusqu'à la fin de l'année. » Puis il ajoute : le 4 moharram »[152].

(Il fut transféré à) cette turbeh [en djoumâda 1er], après qu'elle eut été achevée. Il s'y trouve des lecteurs et un chaykh chargé de faire lire le Qor'ân. Les fonctions de chaykh furent données au [grand savant] Chéhâb ed-dîn (fol. 35 v°) Abou Châmah[153], puis à Madjd ed-dîn et-Toûnésy (de Tunis)[154] et, après lui, à six chaykhs dont le dernier fut Amîn ed-dîn ebn Salâm[155].

La turbeh la Mohammadiyeh-Amîniyeh-['Aychiyeh-

Ansâriyeh]. — Au nord de la grande-mosquée d'el Mozaffer, au penchant [du Qâsyoûn]. Elle fut construite par Amîn ed-dîn Abou'l ʿaych, qui mourut l'année 734[156].

La turbeh la Mandjakiyeh. — A *bâb el Djâbyeh.* « En djoumâda 2d de l'année 826, dit el Asady, l'émir Taghry Berdy, fils de l'émir Faradj, fils du *malek el omarâ* Sayf ed-dîn Mandjak, possédait, à ce que je crois, un *émirat de dix.* Il mourut le jour de mercredi 22 du mois (Me, 2 juin 1423, Cal. astr.) et fut enterré dans la turbeh de son père, *à bâb el Djâbyeh.*]

La turbeh la Nadjmiyeh. — Voisine de la *Heusâmiyeh-Châmiyeh extra muros.* Elle renferme le tombeau de Châhanchâh, [frère de Sett ech-Châm[157] et] père de Farrokhchâh, de Taqy ed-dîn ʿomar et de la dame ʿadrâ[158] [qui a donné son nom à la ʿ*adrâwiyeh*,.] ainsi que le tombeau d'el malek el Mansoûr[159], fils du sultan Salâh ed-dîn et celui de Fath ed-dîn[160], fils d'Asad ed-dîn Chîrkoûh.

La turbeh la Nochchâbiyeh. — A l'ouest de la *Rawdah*[161], au penchant [du Qâsyoûn]. On y enterra ʿémâd ed-dîn ebn en-Nochchâby[162]. Il était émir de *tablkhânâh.* Il mourut dans le Béqâʿ et fut transporté à cette turbeh, l'année 699.

La turbeh l'Yoûnésiyeh[163]. — [Au sud de la

khawkhah[164], à *bâb es-saghîr*, à l'ouest du tombeau (*mazâr*) connu sous le nom d'Oways el khazradjy[165] [et qui est au cimetière (*maqâber*) de *bâb es-saghîr*]. Elle fut construite par l'émir Yoûnès, trésorier du *malek el omarâ* Soûdoûn [ebn 'abd Er-Rahman].

La turbeh l'Yoûnésiyeh-Dawâdâriyeh. — Connue maintenant sous le nom de *turbeh de Moqbel*. Elle est située au sud de la turbeh de Faradj ebn Mandjak [laquelle est à l'ouest et vis-à-vis de celle de Bahâdor; cette turbeh se trouve] au nord de la turbeh de Qânbây [le jouteur, à laquelle elle est attenante,] et à l'ouest de celle d'Okoz [le *nâïb* de la citadelle]. Plusieurs personnages y furent enterrés; [el Asady, dans sa *Chronique*, indique] entre autres : [en l'année 836,] l'émir Sayf ed-dîn Hakam [el Mou'ayyady], émir de *tablkhânâh*[166]; [en rabî' 2^d^ de l'année 838, l'émir] Sayf ed-dîn Abou Yazîd en-Nâséry, *ra's nawbeh*[167], et Zayn (ed-dîn) Moqbel. Ce qui est étonnant, c'est que Sayf ed-dîn (le *ra's nawbeh*[168]) avait acheté la maison d'ebn Zayn ed-dîn après le décès de celui-ci et l'avait habitée; puis, lorsqu'il mourut, il fut enterré dans son tombeau[169].

Je dis : « Il existe dans la ville de Damas et à la Sâléhiyeh un grand nombre de turbeh que l'auteur n'a pas mentionnées dans l'ouvrage original[170], non plus que l'abréviateur qui l'a suivi. Ces monuments sont si renommés qu'il n'y avait pas de motif valable pour les omettre. Peut-être faut-il attribuer l'omission au seul désir d'abréger; mais s'il y avait eu un

appendice, l'ouvrage eût été d'une utilité plus complète. Dieu, qu'il soit loué et exalté! est plus savant. »

La turbeh de Qalaq siz[171]. — Il la construisit pendant qu'il était *nâïb* en Syrie. Il mourut le jour de mercredi 23 el hedjdjeh de l'année 883 (Me, 17 mars 1479), dans la Maison de la justice (*dâr el ʿadl*). Il se trouvait à el Kharbah[172]. Son mal commença là, et il fut porté dans une litière. Puis, dans la nuit du même jour, il mourut, et fut enterré dans sa turbeh qui est située sur le bord du chemin conduisant à ech-Châghoûr, en face des maisons de la ville, près de la porte d'*en-nasr*. C'était un beau monument. Ce (*nâïb*) acquitta toutes ses dettes; son administration était équitable et son entourage s'appesantissait moins que d'autres (sur le peuple).

La turbeh l'Yahyâwiyeh. — Elle fut construite par Qânsoûh el Yahyâwy. Ebn Toûloûn dit : « Le jour de mercredi, milieu de chaʿbân de l'année 894 (le mercredi tomba le 16 chaʿbân = 14 juillet 1488), le *moʿallem* (maître maçon) du sultan, Mohammad el ʿattâr, l'architecte (*meʿmâr*), commença la construction (عمارة) de la turbeh d'el Yahyâwy, au marché de la Viande de bœuf. C'était un khân constitué en waqf en faveur d'une turbeh (située) en dedans de *bâb es-saghîr*. Il était connu sous le nom de khân des Jérusalémitains[173] et de khân d'el Hawrah (?). El ʿattâr éleva les fondations d'environ deux coudées et, les derniers jours d'el moharram de l'année 898, fut

achevée la turbeh nouvellement construite par le *nâïb* Qânṣoûh el Yaḥyâwy. Puis il mourut le jour de samedi 23 chawwâl de l'année 902 (S, 24 juin 1497) et il fut enterré dans ladite turbeh. »

[Ayant terminé notre œuvre jusqu'ici, nous l'achèverons par une Conclusion (*khâtémah*) comprenant la mention des mosquées de Damas et de ses environs, et qui sera suivie d'un indicateur (*dalîl*) renfermant l'énumération des grandes-mosquées de la ville et de ses cantons, afin que ce livre contienne un aperçu de tous les lieux d'adoration. Je demande à Dieu de m'aider dans ce but.]

NOTES DU CHAPITRE XI.

[1] R. Dozy, dans son *Dictionnaire des vêtements arabes*, p. 330, donne au mot *turbeh* les deux significations suivantes : 1° *une sorte de grand mausolée*, ou plutôt *un temple construit sur un tombeau* et 2° *un cimetière*. — Ce dernier sens a été relevé ci-devant, chapitre IV, note 70, où l'on a vu que *maqbarah* s'emploie pour *turbeh* et *vice versa*.

[2] N porte بحارة السكر « au quartier du sucre ».

[3] Es-Saqqâ'y (fol. 8 v°) donne sa biographie en ces termes : « L'émir 'ezz ed dîn Aydomer es-Sâléḥy, connu sous le nom d'el Ḥelly, était un des plus grands émirs Sâléḥys. Il amassa des richesses incalculables et faisait grande figure à la cour. Dans une de ses ambassades, pendant que le sultan était à Damas, l'émir 'ezz ed-dîn tomba malade à la citadelle et fut atteint d'un affaiblissement qui obligea les médecins à lui prescrire un certain nombre de poulets dont il boirait les bouillons. Il avait entendu. Quand les médecins furent sortis, il fit signe qu'on ne lui préparât que deux poulets, pas plus, tant était grande son avarice, même à son propre égard. Il mourut pendant cette maladie, en l'année 667, et fut

enterré au Qâsyoûn, dans le voisinage de l'*Yaghmoûriyeh*. El malek (ez-Zâher Baybars) mit le sequestre sur tous ses biens.

[4] N la nomme l'*Aydomériyeh*.

[5] Il y a ici une erreur évidente, car Totoch (que N écrit *Tanach*) périt en 488. — L'émir-ez-Zâhéry ayant été l'esclave d'un sultan ez-Zâher, il s'agit sans doute de Rokn ed-dîn Baybars, qui régna de 658 à 676, et c'est بيبرس qu'il faut lire au lieu de تتش. — Quatremère (*Mamloûks*, II, 2e partie, 184) mentionne comme étant morts l'année 700 les deux émirs dont les noms suivent: 1° 'ezz ed-dîn Aidemur Dâhéry (ez-Zâhéry), l'un de ceux qui remplirent les fonctions de *nâïb* de Damas sous le règne de Melik Dâher (ez-Zâher). Il occupa ce poste jusqu'à sa mort, qui eut lieu le mercredi, second jour du mois de rabî' 1er; et 2° 'ezz ed-dîn Aïbek Kurdji Dâhéry (ez-Zâhéry), l'un des *émirs de mille*. Il mourut à Damas, le dixième jour du mois de ḍou'l qa'deh. — Es-Saqqâ'y les mentionne également dans son obituaire de l'année 700 (fol. 94 recto). — Il est question du premier dans notre paragraphe.

[5 bis] C'est ainsi qu'ebn Chaddâd (*Extraits* de M. van Berchem) vocalise ce nom, et Okoz, plus bas, doit remplacer partout Akez que j'avais orthographié ainsi parce que es-Saqqâ'y porte un *kasrah* sous le *kâf*. — Rif'at Bey écrit *Aykîziyeh* et *Aykîz*.

[6] L'émir m'a raconté, dit el Asady dans sa *Suite*, sous la date d'el moharram 833, que son maître (*ostâd*) l'avait acheté à l'âge de sept ans, alors que Borhân ed-dîn ebn Djamâ'h était qâdy en chef. Il devint émir de *tablkhânâh* à Damas (*ech-Châm*), puis fut investi de la lieutenance (*nyâbeh*) de la citadelle, en djoumâda 2d de l'année 825. Il fut un des instigateurs de la mort de Tabak el Badjâsy; en effet, il écrivit avec d'autres au sultan pour signaler la révolte de cet émir. Destitué de la lieutenance de la citadelle au bout de quatre ans et trois mois, en cha'bân de l'année 829, il conserva son émirat et construisit la turbeh (qui est) à l'est de celle d'Yoûnès le *dawâdâr*. Il était un des Turks les plus intelligents, ne buvait pas de vin et ne commettait pas l'autre abomination. L'année précédente il était parti avec les troupes pour er-Roha (Édesse). Il mourut, laissant deux fils, la nuit du (vendredi au) samedi 22 du mois (d'el moharram 833 = V, 21 octobre 1429), au commencement de la nuit. Les gens absorbés par l'entrée du *mahmel* (le rideau de la Ka'bah) ne se rendirent pas à son enterrement qui eut lieu le lendemain; il fut enterré dans sa turbeh qu'il avait construite à *bâb el Djâbyeh*, à côté de celle de Bahâdor,

et qui avait été achevée en djoumâda 2[d] de l'année 829 (N, folio 265 v°-266 r°).

[7] N écrit la *Djab'âïyeh.*

[8] Au lieu d'ebn Djï'ân, N porte «el Djab'âÿ el 'âdély».

[9] N écrit ici la *Bahâdor Âdiyeh* et, plus bas, Bahâdor Âd et Bahâdor Âs. — On lit dans l'opuscule de Rif'at Bey que la *Bahâdoriyeh* fut construite en l'année 700.

[10] On lit dans N Oways; mais c'est une erreur de copiste, Oways ebn 'âmer ayant été tué avec 'aly à la bataille de Seffîn. — Sur Aws ebn Aws et son tombeau, voir ci-devant, chapitre 1, note 31.

[11] Il y a lieu de considérer cette date comme erronée, quoique N la donne une fois en citant ed-Dahaby. C'est 730 qu'il faut lire. — Ed-Dahaby dit dans la *Suite* de ses *'ébar,* sous l'année 703 (*sic* pour 730) : «Il mourut aussi, à Damas, Sayf ed-dîn Bahâdor Âd el Mansoûry, âgé de plus de soixante-dix ans. Il faisait partie des *émirs de mille* à Damas. Sa *qoubbeh* se trouve en dehors de *bâb el Djâbyeh.*» — J'ai vu écrit de la main du *hâfez* l'historien 'alam ed-dîn el Berzâly, dans sa *Chronique,* sous l'année 730 : «Et la nuit du (lundi au) mardi 19 safar (Ma, 12 décembre 1329) mourut le grand-émir Sayf ed-dîn Abou Mohammad Bahâdor ebn 'abd Allah, Âd el Mansoûry en-Nâséry, dans sa maison à Damas, d'où il fut porté à la grande-mosquée le matin du mardi et enterré dans sa turbeh, en dehors de *bâb el Djâbyeh.* Le vice-roi (Tenkez), les émirs, les qâdis et beaucoup de monde assistèrent à ses funérailles. Il était le plus grand des émirs de Syrie et personne ne passait avant lui.» — D'après le *hâfez* 'émad ed-dîn ebn Katîr, Sayf ed-dîn Bahâdor Âs ebn 'abd Allah commandait l'aile droite (de l'armée) de la Syrie. Il mourut le 19 safar dans sa maison connue (située) en dedans de *bâb toûma* (*sic*). — Salâh ed-dîn es-Safady dit dans son livre *el Wâfy bé'l Wafayât,* sous la lettre *Bâ :* «Bahâdor Âs, le grand-émir Sayf ed-dîn, le plus grand des émirs de Damas, était du nombre des (mamloûks) Mansoûrys. C'est lui qui faisait exécuter les ordres du sultan el malek en-Nâser, quand ce prince était à el Karak. Ses envoyés se rendaient en secret auprès de lui et descendaient dans sa demeure. C'est lui qui distribuait les lettres, en prenait les réponses et recevait secrètement les serments des gens, jusqu'à ce que en-Nâser recouvra le pouvoir. Il fut le dernier, en Syrie, à baiser le sol et la main du sultan. En l'année 711, il partit en qualité de *nâïb* pour Safad où il demeura quelque temps, près d'une année et demie. Il retourna ensuite à Damas dans sa même

situation première et eut pour successeur à S̲afad l'émir Sayf ed-dîn Qot̲loû Boghâ l'ancien. Il fut ensuite destitué et remplacé par l'émir Sayf ed-dîn Balbân T̲arnâh. Pendant que Bahâdor Âs̲ se trouvait au siège de Malat̲iyah avec l'émir Sayf ed-dîn Tenkez, celui-ci demanda au sultan la permission de se saisir de sa personne et il demeura en prison pendant une année et demie. Il fut ensuite relâché et remis en possession de sa place et de son fief. Il resta ainsi jusqu'à ce qu'il mourut l'année 730, à ce que je crois, et fut enterré dans sa turbeh à l'entrée (*litt.* à la tête) de *bâb el Djâbyeh*. Il laissa cinq enfants mâles : l'émir Nâs̲er ed-dîn Moh̲ammad, l'émir 'alâ ed-dîn 'aly, émir 'omar, émir Abou Bakr et émir 'omar (*sic*). Il fut rejoint (dans la tombe) par émir 'omar, qui avait de tous la plus belle figure, puis par émir Ah̲mad (*sic*), le plus jeune d'entre eux, puis par émir 'aly; celui-ci était *émir de dix.*» J'ai vu écrit de la main du *h̲âfez̲* 'alam ed dîn el Berzâly, dans sa *Chronique,* sous l'année 731, que le fils dudit Bahâdor Âs̲, 'omar, était en route avec les troupes, lorsqu'il tomba malade. Il fut transporté de H̲alab dans une litière portée par deux mulets et arriva à sa maison, une nuit avant sa mort, sans reprendre connaissance en présence de sa mère et de sa famille. Il mourut le 19 ḍou'l h̲edjdjeh de cette année et fut enterré dans la turbeh susmentionnée. Il avait près de trente ans. Dieu est plus savant (N, fol. 266 r°-267 r°).

[12] Omise par 'abd El Bâset̲. — Rif'at Bey écrit partout *Balâbâniyeh* et Balâbân.

[13] Cf. sur cette boisson, formée de lait de jument aigri, Quatremère, *Mamloûks,* I, 2ᵉ partie, 147, n. 182.

[14] Lorsque el Mou'ayyad arracha cette ville à Noûroûz en s̲afar de l'année 819. — Balbân el Mah̲moûdy conduisit le pèlerinage l'année 829. Il était l'émir des Syriens lors de l'expédition de Chypre en l'année 828 (*Comm.* 22 novembre 1424) [N, fol. 267 r°].

[14 bis] Au lieu de «auprès de la turbeh», N porte «sur le chemin de la S̲âléh̲iyeh, à l'ouest du petit marché de S̲âroûdjâ».

[15] Il demeura à Damas jusqu'à ce qu'il fut transféré aux fonctions de *h̲âdjeb* de Tripoli en el moh̲arram de l'année précédente et exerça cette charge avec une dureté excessive. Il était qualifié de brave, mais il s'adonnait à toutes sortes d'abominations (N, folio 267 r°).

[15 bis] Le manuscrit porte بالقرىه; je lis بالقرنة.

[16] La surveillance de cette turbeh fut confiée au fils du k̲h̲at̲îb

de 'adrâ, puis à ech-Chams el Barmâwy, puis à ebn Hedjdjy et ensuite à el Borhân ebn el Mo'tamed (N, fol. 267 v°).

[17] Ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe ne se trouve pas dans le manuscrit de M. Schefer.

[18] Es-Saqqâ'y donne (fol. 44 v°) la biographie de «l'émir 'alâ ed-dîn Taybars el Wazîry, es-Sâléhy en-Nadjmy. Il était un des grands-émirs renommés pour la bienfaisance et la bravoure. Il était attaché à la compagnie d'el malek ez-Zâher (Baybars) avant son avènement au trône. Lorsque ce prince eut été investi de la souveraineté, il l'envoya en Syrie en compagnie de l'émir 'alâ ed-dîn *el Bondoqdâr, nâïb* de Damas. Ledit émir 'alâ ed-dîn Taybars devait prendre les fonctions de *nâïb* de la citadelle de Damas. Il y resta peu de temps et fut transféré au poste de *nâïb;* il ne quitta pas la citadelle. Cela se passait en l'année 669 (*lire* 659). Agissant en véritable propriétaire, il distribuait les richesses du trésor; il éloignait les émirs qui se présentaient de Mesr avec des rescrits et déchirait ces lettres patentes. El malek ez-Zâher expédia, dans le courant de l'année 660, les deux émirs 'ezz ed-dîn ed-Demyâty et 'alâ ed-dîn er-Rokny qui le saisirent et l'envoyèrent à Mesr. Le sultan lui rendit la liberté et lui donna cent cavaliers à Mesr et l'office de commandant (قدّمه). Il investit à sa place en Syrie l'émir Djamâl ed-dîn Aqoûch en-Nadjîby, es-Sâléhy. Taybars avait réuni dans le trésor de Damas 300,000 dînârs et 1,200,000 derhams, qui furent portés à Mesr. Cet émir 'alâ ed-dîn constitua des waqfs en faveur de bonnes-œuvres à Mesr et à Damas et éleva des monuments pieux. Il était doué tout à la fois de générosité et de bravoure. Il mourut à Mesr l'année 689.»

Maqrîzy (*Khé'at*, II, 383) parle d'un émir du même nom ('alâ ed-dîn Taybars ebn 'abd Allah, el Wazîry) qui mourut le 20 rabî' 2[d] de l'année 719.

[19] N écrit la *Bassiyeh* et ebn el Bass. Il en est de même de Rif'at Bey, qui dit que cette turbeh est à *bâb es-saghîr.*

[20] Cette mosquée est maintenant située à l'est de la turbeh la *Rokniyeh-Mandjakiyeh* et c'est auprès d'elle qu'on fait la prière des enterrements (N, fol. 267 v°).

[21] 250,000 (derhams) [N, fol. 267 v°).

[22] Il construisit aussi à el Mozayreb, dans le Hawrân, un khân d'une grande utilité pour les voyageurs se rendant en Égypte. J'ai vu écrit de la main du *hâfez* Chéhâb ed-dîn ebn Hedjdjy qu'il construisit

aussi le khân d'el-Lâdjoûn, à l'entrée (*litt.* à la tête) du Wâdy 'ârah, en face du banc du sultan (*mastabat es-sultân*) [N, fol. 267 verso].

[23] J'ai vu vis-à-vis de ladite mosquée, sur le pourtour supérieur construit en pierres de taille, puis sur le linteau au-dessus, écrit en caractères habilement tracés, l'inscription suivante : « Au nom « de Dieu clément et miséricordieux! A renouvelé la construction « de cette mosquée bénie, du minaret et de la turbeh, le serviteur « qui a besoin de Dieu, qu'il soit exalté! le *hâdjdj* 'otmân ebn Abî « Bakr ebn Mohammad, le marchand, le grand voyageur, que Dieu « lui pardonne! Et il a constitué en waqf pour l'entretien de cette « mosquée, du minaret et de la turbeh, pour la restauration de la- « dite mosquée, pour les nattes destinées à en couvrir le sol et pour « son éclairage, ainsi que pour l'imâm, le mouadden et le gardien, « la totalité du lieu contenant un pressoir, que surmonte la mos- « quée, les deux chambres à l'ouest de la mosquée, la chambre à « l'est du minaret, celle à l'est de la mosquée, les chambres qui « sont au nord du minaret, la partie orientale du terrain qui est « au sud du lieu contenant le pressoir et les boutiques (*dakâkîn*) « situées à l'ouest dudit lieu. Les dépenses seront faites conformé- « ment à ce qui est énoncé dans l'acte de waqf fermement établi « et ayant fait l'objet d'un jugement. L'achèvement de la mosquée « a eu lieu dans le courant de l'année 723. *Quiconque donc changera « cela ou l'altérera sera passible de la punition qu'il mérite* » (N, folio 267 v°-268 r°).

Parmi les inscriptions recueillies pour M. Waddington, il s'en trouve une indiquée comme existant au cimetière de *bâb es-saghîr*, sur le tombeau du chaykh Hasan el Djébawy (n° 601 de ma collection) et qui paraît identique (après quelques corrections indispensables) à celle donnée par en-No'aymy. M. Max van Berchem en possède une bonne copie, mais incomplète.

[23 bis] Rif'at Bey dit « à côté ».

[24] Il représenta une fois le sultan à *la Maison de la justice* à Mesr. Il était *chambellan de gauche* et avait la haute main sur les waqs et sur tout ce qui concernait les qâdys et les professeurs. Il fut plus tard transféré à Damas, où il mourut le 16 cha'bân 716, et fut enterré à l'hippodrome *des Cailloux*, en dessous du khân d'en-Nadjîby, laissant une succession considérable (N, fol. 268 r°).

Es-Saqqâ'y, qui consacre quelques lignes à cet émir, (fol. 74 r°)

le désigne comme l'un des émirs qui se transférèrent d'Égypte en Syrie et dit qu'il était *nâïb* de la *Maison de la justice*.

[24 bis] Au Maydân également, dit Rif'at Bey.

[25] Il fut d'abord homme de loi (*litt.* il portait le turban). Lorsque Chaykh fut investi de la lieutenance (*nyâbeh*) de Tripoli, il entra à son service jusqu'à ce qu'il devint vizir à Mesr. S'étant aliéné tous les fonctionnaires (*mobâchérîn*), ceux-ci le rabaissèrent auprès du sultan, qui finit par le réprimander à plusieurs reprises. Ils travaillèrent ensuite à l'éloigner d'auprès du souverain, puis à le faire mettre à mort. En effet, quand le sultan vint, il le fit saisir et livrer à Arghoûn Châh. Ce dernier le soumit à toutes sortes de tortures et, à la fin, l'enveloppa dans des tapis jusqu'à ce qu'il mourut la nuit du (samedi au) dimanche 21 radjab 824*. Il avait bâti cette turbeh pendant qu'il était *mobâcher* à Damas, l'année 814. Chose étrange, celui qui avait été chargé de le mettre à mort monta quelques jours après sur une terrasse d'où il tomba et se tua (N, fol. 268 r°).

[26] Au lieu de غمسه في الشط, je traduis غمره في بسط, que porte N.

[27] Au lieu de Mohebb ed-dîn, on lit dans N el Madjd (Madjd ed-dîn). — Rif'at Bey dit que cette turbeh est située dans le voisinage de la madraseh la *Bahnasiyeh* et que Madjd ed-dîn el Bahnasy la fit construire. — El Achraf le destitua et lui extorqua des sommes.

[28] N l'appelle la *Bersbâïyeh* (sans *yâ* après le *sîn*)-*Nâsériyeh*.

[29] N dit بسوق « au marché ».

[30] On lit dans N : « Il sortit ensuite de Halab, se dirigeant vers Damas. Il était malade et mourut à la station de Sawâqeb, à proximité de Halab » (fol. 268 v°).

[30 bis] On trouve le nom vocalisé يَلْبُغا dans *Die Chroniken der Stadt Mekka*, II, 224.

[30 ter] D'après Rif'at Bey, c'est actuellement une grande-mosquée appelée le *djâmé' des Roses* et florissante.

[31] B la nomme la *Chéhâbiyeh*. — Voir la note suivante.

[32] La nuit du (vendredi au) samedi 22 cha'bân de l'année 725 (S, 3 août 1325). Les hauts fonctionnaires du gouvernement l'accompagnèrent et le vice-roi assista à la prière qui fut faite sur son corps au marché aux chevaux. Il fut enterré dans la turbeh qu'il avait construite près de l'*Yaghmoûriyeh* et qui était extrêmement

* Le 21 radjab 824 tombant un mardi, il faut sans doute lire le 11, qui a corespondu au samedi 12 juillet 1421.

gracieuse et belle. Ebn Kaṭîr dit sous l'année 725 : «Ech-Chéhâb Mahmoûd est le grand *sadr*, l'imâm, le savant, le docteur, le chaykh de l'art de la rédaction, Chéhâb ed-dîn Abou'ṭ-ṭanâ Mahmoûd ebn Solaymân ebn Fahd, el Halaby, puis ed-Démachqy. Il naquit l'année 644 à Halab et mourut dans son habitation (située) près de *bâb en-Nâṭéf în* (*sic*)» [N, fol. 268 v°]. — Es-Saqqâ'y donne sa biographie (fol. 88 v°) et le mentionne en outre dans son obituaire de l'année 725 (fol. 99 r° et dernier); il dit qu'en cha'bân mourut, à l'âge de quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans, Chéhâb ed-dîn Mahmoûd, le *kâteb es-serr*. — Il est facile de voir pourquoi 'abd El Bâset appelle cette turbeh la *Chéhâbiyeh*.

[32 bis] Rif'at Bey dit : «Dans le grand chemin».

[33] Ed-Dahaby dit dans les *'ébar*, sous l'année 698 : «Et-Taqy, l'inaccessible, le grand sâheb Abou'l baqâ Toûmah ebn 'aly ebn Mohâdjer, et-Tekrîty, (mourut) en djoumâda 2[d] et fut enterré dans sa turbeh, au penchant du mont Qâsyoûn. Il était né à 'arafa» (N, fol. 269 v°).

Es-Saqqâ'y, qui l'appelle Toûbah, nous fournit sa biographie (fol. 28 v°) : «Le *sâheb* Taqy ed-dîn Toûbah ebn Mohâdjer, et-Tekrîty, connu sous le nom d'*el bayyé'* (le vendeur) afferma la *bay'iyeh* (les droits de vente) pendant le règne d'ez-Zâher. Comme il resta redevable d'une certaine somme sur la ferme, il fut mis à la torture. Sur la fin dudit règne, il entra au service de l'émir Sayf ed-dîn Qalâoûn el Alfy et obtint un rescrit annulant sa ferme et sa continuation. Lorsque commença le règne dudit el Mansoûr Qalâoûn, il fut nommé *nâzer* (inspecteur) de la *zakâh* et de la dîme (*'ochr*). L'émir Chams ed-dîn Sonqor el Achqar, quand il se fit proclamer souverain, l'emprisonna avec l'émir Heusâm ed-dîn et Rokn ed-dîn el Djâleq. La déroute étant survenue ainsi que la fuite de Sonqor el Achqar, ils furent mis en liberté tous les trois, et Taqy ed-dîn fut investi du vizirat l'année 679. En l'année 688, il fut soumis à une amende et on lui prit ses biens. Puis il fut nommé inspecteur du trésor (*nâzer el khazâneh*) et ne cessa d'être tantôt vizir, tantôt inspecteur, jusqu'à ce qu'il mourut en djoumâda 2[d] de l'année 698. Il fut enterré dans sa turbeh qu'il avait construite au Qâsyoûn. La turbeh fut incendiée lors de la descente des Tatârs, l'année 699. Son frère Djamâl ed-dîn Yoûsef *el bayyé'* mourut avant son frère le *mohtaseb*, en ramadân de l'année 694, à Damas.»

Cf. aussi Quatremère, *Mamloûks*, II, 2[e] partie, p. 138, sous l'année 698 : «Le vizir Taqy ed-dîn Abou'l baqâ Tauba ebn 'aly ebn

Mohâdjer ebn Chodjâ' ebn Taubah, et-Tekrîty. Il mourut à Damas, la nuit du jeudi, huitième jour du mois de djoumâda 1er, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il avait rempli les fonctions de vizir à Damas, et avait été un des mamloûks d'el malek el Manṣoûr Qalâoûn.» Abou'l maḥâsen ajoute : «Il remplit les fonctions de vizir sous cinq sultans, el malek el Manṣoûr Qalâoûn, son fils el malek el Achraf Khalîl, el malek en Nâṣer Moḥammad, el malek el 'âdel Ketbogha, et el malek el Manṣoûr Lâdjîn. Il était né l'an 620; c'était un homme d'un mérite éminent.»

34 لما امسى ; N porte لما اصبح «le matin venu».

35 El Achraf ne peut être qu'une erreur, car ce Mamloûk Baḥrîte régna de 689 à 693 et fut tué en moḥarram de cette dernière année.

36 C'est-à-dire le *nîroûz* ou jour de l'an, qui se célébrait à l'équinoxe du printemps. Le 1er de djoumâda 2d 698 ayant correspondu, d'après ebn Fatoûḥ, au mercredi 3 mars 1299 et l'équinoxe du printemps ayant eu lieu entre le 13 et le 14 mars 1299, le nîroûz dut tomber entre le 11 et le 12 djoûmâda 2d 698; ce qui nous donne la date de la mort d'ebn Mohâdjer.

36 *bis* Tout ce passage, depuis Nadjm ed-dîn jusqu'ici, se trouve dans N.

37 Au lieu de «Je dis», on lit dans N : «Le chaykh Chams ed-dîn dit.» Toutefois la citation s'arrête à «son cousin germain» et reprend à Abou'l Moẓaffer ebn el Djawzy.

38 L'ouvrage de Chéhâb ed-dîn Aḥmad el Qoûṣy porte le titre de *Mo'djam ech-choyoûkh*. Cf. Ḥ. Khal., V, 626, où la date de la mort d'el Qoûṣy est restée en blanc.

39 L'inscription suivante (n° 246 de ma collection) se trouve dans la ruelle du *maḥkameh* :

«Au nom de Dieu clément et miséricordieux! La construction de «cette turbeh bénie a été ordonnée par sa noble Excellence (*el ma-«qarr ech-charîf el 'âly*), le maître, le grand-émir, le conquérant, le «champion de la foi, le *mâlek*, l'obéi, es-Sayf, Sayf ed-dounya ou «ed-dîn Tenkez, le *nâïb* de l'empire auguste (vice-roi) en Syrie la «bien gardée, que sa victoire soit exaltée! L'achèvement eut lieu «dans le mois de ḏou'l ḥedjdjeh de l'année 730.» — M. Max van Berchem en possède une photographie.

40 On lit dans la marge de B cette annotation d'un lecteur : «Si l'auteur avait dit : «dans le vestibule de la grande-mosquée de «Tenkez», c'eût été plus clair. Mais sa manière de s'exprimer est

conforme à l'opinion de celui qui a dit : « Ton trésor est dans ton « mur et tu le cherches de la maison de ton voisin. » — Rif'at Bey place cette turbeh « à *bâb es-sa'âdeh*, sur le Bânyâs », etc.

[41] En radjab de l'année 744, d'après le sayyed el Hosayny. — Comp. tirage à part, p. 35.

[42] C'est un *lapsus*. Il faut lire « au chapitre II ».

[43] Dans le manuscrit de M. Schefer ce nom est écrit التغزومشية (la *Taghzoûmichiyeh*). La véritable leçon est sans doute التغريورمشية ou التكريورمشية (la *Tanrîvermichiyeh*), la turbeh de Dieudonné. — Rif'at Bey écrit التكريميشية.

[44] *Bâb Buhasna.* — « *Bahasna*, citadelle très forte, merveilleuse, à proximité de Mar'ach et de Somaysât. Son territoire cultivé (*rostâq*) porte le nom de Rostâq de Kaysoûm. Elle fait partie des dépendances de Halab. » *Marâsed.*

« *Kaysoûm*, village dépendant de Somaysât; il renferme un marché et des boutiques bien fournies. Il s'y trouve un grand fort sur une hauteur. » *Marâsed.*

[45] Il ne subit jamais l'esclavage. Il commença par venir au Caire encore jeune et s'employa moyennant salaire chez un tailleur, sous la citadelle. Il se donna le nom de Taghzy (Taghry)vermich (Dieudonné). Il fut ensuite pendant longtemps au service comme domestique chez Qara Sonqor, un des mamloûks d'ez-Zâher Barqoûq et passa après cela au service des émirs, jusqu'à ce qu'il entra à celui de Djaqmaq le *dawâdâr*, el Mou'ayyady, qui en fit son *dawâdâr* jusqu'au jour où il fut investi de la lieutenance de la Syrie. Il sortit avec lui. Quand ledit Djaqmaq se saisit de Bersbây ed-Daqmâqy, qui devint (plus tard) sultan, qu'il l'emprisonna et voulut le tuer, Taghzyvermich l'en détourna et se fit le défenseur de Bersbây. Aussi lorsque ed-Daqmâqy monta sur le trône se montra-t-il reconnaissant de sa conduite et l'en récompensa : il le nomma un des émirs de Mesr, puis l'investit de la *nyâbeh* de la citadelle et, durant son absence, de celle de l'Égypte, à son départ pour Âmed. Le sultan le nomma ensuite grand-écuyer (*émir akhoûr kabîr*), puis *nâïb* de Halab. Mais quand la souveraineté échut à ez-Zâher Djaqmaq et que le grand-émir Qirqmâs ech-Cha'bâny fut tué, Taghryvermich se révolta et, après tout ce qui lui arriva, finit par mourir de la main du bourreau (*sabran*), dans la citadelle de Halab, le 13 dou'l qa'deh de l'année 842 (D, 27 avril 1439).

Le village de Djezzîn, un des villages de Saydâ, fait partie du waqf de la turbeh. El Asady rapporte dans sa *Chronique* que, dans

le mois de rabî' 2d de l'année 843, il entra à Damas dix khâsskys venant de Mesr et auxquels le sultan avait donné en fief une partie du village de Djezzîn que l'émir Taghzyvermich avait constitué en waqf à sa madraseh qu'il avait construite sous la citadelle. Quelqu'un a dit qu'il l'avait constitué en faveur de sa madraseh de Halab (N, fol. 269 v°).

[46] El Asady dit dans sa *Chronique*, à la fin de l'année 825 : «En cette année l'émir Ghars ed-dîn et-Toûroûzy acheva de se bâtir une immense turbeh au commencement de la Chowaykeh et il y resta quelques compléments à faire. Puis il m'est revenu qu'on lui conseilla d'élever à côté une mosquée et il commença cette construction, ainsi que nous le mentionnerons.» Cet auteur dit ensuite : «En radjab de l'année 826 mourut et-Toûroûzy, mentionné l'année 818.» Et le jour de vendredi 15 de ce mois (V, 25 juin 1423) la prière publique fut célébrée dans la mosquée construite par l'émir Khalîl et-Toûrîzy à côté de sa turbeh, au nord du tombeau de 'âtékah.» Fin de l'extrait d'el Asady, tel que je l'ai trouvé. Qu'on en prenne note. Il dit ensuite, sous l'année 848, dans le mois de rabî' 1er : «A cette époque fut ouvert le bain de l'émir Ghars ed-dîn Khalîl et-Toûrîzy, (situé) à l'est de sa madraseh. C'est un grand et beau bain; il fut loué plus de quarante derhams par jour» (N, folio 259 v°-270 r°).

[47] N l'appelle la *Tanbakmîqiyeh*.

[48] (*Sic*). Tanbak Mîq mourut le 27 cha'bân de l'année 826 et fut enterré auprès de ses filles, dans sa turbeh ravie (à son propriétaire) [N, fol. 270 r°].

[48 bis] Rif'at Bey mentionne avant la *Djamâliyeh* une turbeh qu'il appelle la *Djalâliyeh* et que Djalâl ed-dîn el Kendy fit construire dans sa madraseh.

[49] «*Esna*, ville située à l'extrémité du Sa'îd; il n'y a au delà qu'Odfou, Osouân faisant partie de la Nubie. Elle se trouve sur la rive occidentale du Nil. Elle est agréable et a beaucoup de palmiers et de jardins.» *Marâsed.*

[50] B porte par erreur 727. On sait qu'el Mo'azzam (Charaf eddîn 'ysa fils d'el 'âdel) régna à Damas de 615 à 624. — Le *Kétâb el Wafayât* donne (I, 343) la biographie de «'abd Er-Rahman ebn 'âly ebn el Hosayn ebn Chayt, le qâdy, le *ra'ys* Djamâl ed-dîn el Omawy, el Esnâÿ, el Qoûsy, directeur des bureaux de la correspondance pour el malek el Mo'azzam 'ysa. Il naquit à Esna l'année 550 et mourut l'année 625. Sa mort eut lieu à Damas et il fut

enterré dans sa turbeh, au Qâsyoûn.» — Il fut investi de la direction des bureaux de Qoûs̱, puis à Alexandrie et ensuite à Jérusalem. Puis il fut nommé rédacteur de la correspondance d'el Mo'aẕẕam et, dit-on, son vizir. Suivant eḏ-Ḏyâ, dans ses *Fenoûn el 'elm*, il mourut en el moḥarram de l'année 625 (décembre 1227-janvier 1228) [N, fol. 270 r°].

[51] «Qoûs̱, ville grande, importante et vaste, chef-lieu du S̱a'îd d'Égypte, à douze journées d'el Fosṯâṯ et à une parasange de Qefṯ.» *Marâs̱ed.*

[52] Le qâdy el Fâḏel, né à Ascalon en 529, mourut au Caire en 596. Cf. sa biographie dans *Biographical dictionary*, II, 111-115.

[53] Voir chapitre III, p. 80 du tirage à part, et note 100.

[54] Voir chapitre III, p. 107, et note 252.

[55] Sur le *djoûkandâr*, écrit aussi *djoûkândâr* (porte-raquette), cf. une longue et intéressante note de Quatremère, *Mamloûks*, I, p. 121 et suiv.

[56] D'après ebn Kaṯîr, il mourut le 9 ramaḏân de l'année 723 (11 septembre 1323). — Le *ḥâfeẕ* 'alam ed-dîn el Berzâly dit sous l'année 734 : «La nuit du (dimanche au) lundi 17 chawwâl (L, 20 juin 1334, Cal. astr.), mourut l'émir S̱alâḥ ed-dîn Moḥammad, fils de l'émir S̱ârem ed-dîn, le *djoûkandâr*, dont le père était connu sous le nom de *Wâly el khâs̱s̱* (gouverneur du domaine privé) et sous celui de *Wâly*. Il fut transporté d'en-Nayrab au cimetière de *bâb es̱-s̱aghîr* et enterré dans la turbeh de son père. Il était *émir de dix* et *commandant de cinquante* de la *ḥalqah* (N, fol. 271 r°).

[57] N porte «au chemin de la S̱âléḥiyeh (appelé) Chebly», et Rif'at Bey : «Dans la rue de la Chebliyeh.»

[58] On lit la biographie d'el Moghîṯ dans es̱-S̱aqqâ'y (fol. 46 v°): «El malek el Moghîṯ Fatḥ ed-dîn 'omar, fils d'el malek el 'âdel, fils d'el malek el Kâmel, fils d'el malek el 'âdel, fils d'Ayyoûb, se trouvait emprisonné, tout jeune, à ech-Chawbak, lorsque mourut, en l'année 647, son oncle paternel el malek es̱-S̱âleḥ Nadjm ed-dîn. L'eunuque Badr ed-dîn Badr es̱-S̱awâby le fit sortir de prison et le mit en possession d'el Karak, dont il conserva l'entière administration.

«Lorsque les (mamloûks) Baḥrîtes quittèrent le service d'el malek en-Nâs̱er, ils se rendirent à el Karak auprès d'el malek el Moghîṯ et lui vantèrent les avantages d'une expédition ayant pour but de s'emparer de Damas, puis de Mes̱r; ils campèrent tous dans le

Ghaur. El malek en-Nâser les ayant rencontrés les mit en déroute et gagna el Karak, à la poursuite des Bahrites. A la fin, el malek el Moghît les lui livra et il les répartit parmi les troupes qui occupaient les citadelles dépendant de Halab, à l'exception de Rokn ed-dîn Baybars el Bondoqdâry, qui devint el malek ez-Zâher; il s'était sauvé auprès d'el malek en-Nâser et était entré à son service. Quand el malek ez-Zâher monta sur le trône, il n'oublia pas que le seigneur d'el Karak avait livré ses *khochdâch* (camarades) à el malek en-Nâser.

«El malek en-Nâser s'enfuit de Damas, en safar de l'année 658, dans la direction de l'Égypte. Puis, ayant peur d'être pris, il retourna près d'el Karak. El malek el Moghît l'envoya inviter à monter jusque chez lui; mais il eut peur. Après cela, il tomba entre les mains des Tatârs.

«Deux ans après son avènement au pouvoir, el malek ez-Zâher se trouvant à et-Toûr manda auprès de lui el malek el Moghît. Saisi de frayeur, ce prince envoya sa mère, qui fit prêter à el malek ez-Zâher, en sa présence, quarante fois le serment de ne lui faire aucun mal. Il arriva auprès de lui à et-Toûr, en l'année 661. Ez-Zâher monta à cheval pour se rendre à sa rencontre; il se saisit aussitôt de lui et l'envoya à Mesr. Les émirs n'avaient pas oublié le serment qu'il lui avait fait et qu'il avait violé. Mais el malek ez-Zâher leur montra des lettres écrites par el malek el Moghît aux Tatârs et dans lesquelles il les excitait à venir, ainsi que des décisions juridiques (*fatwas*) autorisant sa mise à mort. On dit qu'il mourut étranglé en l'année 662. El malek ez-Zâher avait pris possession d'el Karak en l'année 661.»

59 «*El Kesweh*, village qui est la première des stations des pèlerins ou pour ceux qui se dirigent vers l'Égypte, lorsqu'ils sortent de Damas.» *Marâsed*.

59 bis Ebn Katîr dit sous l'année 725 : «Khattâb, le constructeur du khân de Khattâb qui est entre el Kesweh et Ghabâgheb, l'émir 'ezz ed-dîn Khattâb ebn Mahmoûd ebn Morta'ech, el Ghazâqy, était un grand chaykh possédant une très grande fortune en argent, en biens et en propriétés-*meulk*. Le célèbre khân susmentionné avait été édifié, après sa mort, dans la direction de Katf el Bosra, sur le territoire limitrophe de Ghabâgheb. Il est situé à Mardj es-Soffar et les voyageurs y trouvent un grand bien-être. 'ezz ed-dîn mourut le 19 rabî' 2d» (N, fol. 270 v°-271 r°).

59 ter Rif'at Bey écrit el Motarredj.

60 Voir les *Deux Jardins*, 2e partie, p. 66.

61 في عصمة, *litt.*: «sous la protection».

61 *bis* Salâh ed-dîn l'épousa en safar de l'année 572. Cf. les *Deux Jardins*, 2e partie, p. 263.

62 Expression tirée du Qor'ân et signifiant «qui s'est placé sous une protection sûre, c'est-à dire celle de Dieu».

63 D'après ed-Dahaby et ebn Katîr, el malek Chams ed-dîn Doûbâdj, fils de Malek Châh, fils de Rostom, seigneur du Djîlân, succomba à Qabâqeb[a], (qui fait partie) du canton de Palmyre, le jour de samedi 26 ramadân[b]. Il avait régné dans le royaume du Djîlân pendant vingt-cinq ans. La caravane qui fit le pèlerinage, conformément à ses dernières volontés, sortit de Damas le 3 chawwâl, sous le commandement de Chams ed-dîn Sonqor el Ibrâhîmy; elle avait pour qâdy Mohiy ed-dîn, qâdy d'ez-Zabadâny.

Le Sayyed dit dans la *Suite* des *'ébar*, sous l'année 714: «Et il mourut le seigneur du Djîlân, el malek Chams ed-dîn Doûbâdj ebn Fîchâh (*sic*) ebn Rostom, à proximité de Tadmor. Il fut transporté à Damas, et on lui fit une turbeh auprès de celle d'er-Raqqy» (N, fol. 271 r°).

64 «Au midi d'en-Nayrab est le bourg (*qaryeh*) d'el Mezzeh, qui est connu sous le nom de Mezzeh de Kalb, qu'il doit à la tribu de Kalb, fils de Ouabrah, fils de Ta'lab, fils de Holouân, fils de 'omrân, fils de Hâf, fils de Qodâ'ah. Il était affecté comme fief à ladite tribu..... C'est un des plus grands villages de Damas; il a une mosquée cathédrale vaste et admirable, et une fontaine (*séqâyeh*) d'eau de source. Du reste la plupart des villages de Damas possèdent des bains, des mosquées principales, des marchés, et les habitants sont dans leurs localités sur le même pied que ceux de la ville.» (Ebn Batoûtah, I, 236.)

65 El Berzâly dit le 27. C'est, en effet, ce quantième qui coïncide avec le mercredi = 22 février 1355. Le 17 doit être une erreur du copiste. — Er-Rahaby légua par testament cinquante mille derhams sur le tiers de sa succession pour que son fils achetât un bien-fonds qui devait être constitué en waqf (N, fol. 271 r°).

65 *bis* Rif'at Bey dit: «Au quartier du *Maydân*.»

[a] «*Qabâqeb*, puits et station sur le chemin d'er-Rahbah à Damas; cet endroit est séparé d'es-Sabakhah par un désert sans eau.» *Marâsed.*

[b] Le ramadân dut commencer à Damas en 714 un jour plus tard, lorsque l'on aperçut la nouvelle lune, car d'après mes calculs le 26 ramadân correspondit au vendredi 3 janvier 1315.

65 ter «*Qaṣr Ḥadjdjâdj*. Grand quartier (*maḥalleh*) en dehors de Damas, du côté de *bâb eṣ-ṣaghir.*» *Marâṣed.*

66 Il fit une addition dans le cimetière (*maqâber*) des Ṣoûfys, du côté du sud (N, fol. 271 v°). — El Asady, dans sa *Chronique,* l'appelle Khalîl Ismâ'îl ebn 'aly ebn 'olwân ebn Zouwayzân, le mawla Djamâl ed-dîn (N, fol. 271 v°).

67 Cf. *Tableau généalogique des Ayyoûbites*. El malek ez-Zâher Dâoûd Moudjîr ed-dîn avait deux frères : el malek el Manṣoûr Ibrâhîm, roi de Ḥemṣ, mort en ṣafar 644, et el malek eṣ-Ṣâleḥ Isma'îl, prince de Ḥemṣ (?), tué par Houlâgoû en 657.

La biographie d'el malek ez-Zâher Moudjîr ed-dîn Daoûd, fils d'el malek el Modjâhed Asad ed-dîn Chîrkoûh, est donnée par eṣ-Ṣaqqâ'y (fol. 34 v°) : «Ce prince demeurait à Damas où il possédait une belle maison et le jardin royal connu sous le nom de jardin de Sâmah (Osâmah), au milieu duquel passait le *nahr* Ṭawra. Il avait un grand nombre de belles propriétés et des enfants.»

68 El malek el Modjâhed Chîrkoûh Asad ed-dîn fut roi de Ḥemṣ en 581 ; il mourut en 637. Il était fils d'el malek el Qâher Nâṣer ed-dîn Moḥammad, seigneur de Ḥemṣ en 574, mort en 581. Ce dernier était fils d'el malek el Manṣoûr Asad ed-dîn Chîrkoûh Abou'l ḥarṭ, mort le 22 djoumâda 2[d] 564 et frère de Nadjm ed-dîn Ayyoûb, le père de Saladin. *Tableau généalogique.*

69 B porte «son petit-fils» et dit qu'el malek el Awḥad était fils d'el malek Taqy ed-dîn.

70 Le *Tableau généalogique* fait mention d'el malek el Awḥad Taqy ed-dîn Châdy, fils d'el malek ez-Zâher Dâoûd. Émir de *ṭabl-khânâh* en 694, il fut tué dans la campagne du Kasrouân en ṣafar 705. — Eṣ-Ṣaqqâ'y donne sa biographie en ces termes : «El malek el Awḥad Taqy ed-dîn Châdy, fils d'el malek ez-Zâher Moudjîr ed-dîn Dâoûd, fils d'el malek el Modjâhed Asad ed-dîn Chîrkoûh, était versé dans la connaissance des affaires. Il obtint de l'avancement dans le gouvernement et fut nommé émir de *ṭabl-khânâh.* Il entra au service particulier de l'émir Djamâl ed-dîn Aqoûch el Afram, *nâïb* de Damas, qui lui donna la direction de ses bureaux (*diwân*) et l'administration de ses affaires. Quand l'émir Djamâl ed-dîn, le *nâïb* précité, se dirigea avec les troupes vers la montagne du Kasrouân, el malek el Awḥad l'accompagna, et étant tombé malade là-bas à la montagne, il mourut l'année 705. Transporté à Damas, il fut enterré au Qâsyoûn. Il était né à Damas

l'année 648.» — Le même auteur mentionne de nouveau la mort d'el Awhad dans son obituaire de l'année 705.

Salâh ed-dîn es-Safady dit au commencement de la lettre *Chîn :* «Châdy, el malek el Awhad, fils du (*sic*) grand-émir Taqy ed-dîn, fils d'ez-Zâher Moudjîr ed-dîn Dâoûd, fils d'el Modjâhed Chîrkoûh, seigneur de Hems, fils de Mohammad, fils de Chîrkoûh, fils de Châdy, el Hemsy, puis ed-Démachqy, naquit l'année 648 et mourut l'année 705 dans le Béqâ'. Transporté à Damas, il fut enterré dans la turbeh de son père, au Qâsyoûn.» — «Le jour de samedi 24 dou'l qa'deh de l'année 608 (*lisez* 661, correspondant au 29 septembre 1263, qui était un samedi), mourut el malek el Achraf Mozaffer ed-dîn Moûsa, fils d'el malek ez-Zâher Dâoûd, fils d'el malek el Modjâhed Asad ed-dîn Chîrkoûh, fils d'en-Nâser Nâser ed-dîn Mohammad, fils d'Asad ed-dîn Chîrkoûh, fils de Châdy. (Il était) seigneur de Hems. Il fut enterré dans leur turbeh, au Qâsyoûn» (N, fol. 272 r°).

[71] Il n'est pas fait mention de cette turbeh dans le manuscrit de M. Schefer. Elle n'est pas d'ailleurs dans l'ordre alphabétique.

[72] La date manque.

[73] El Asady le nomme Sonqor el Halaby, es-Salâhy, l'émir Mobârez ed-dîn. Suivant Abou'l Mozaffer, il était, dit-on, mamloûk de Chams ed-dauleh ebn Ayyoûb. Il n'y avait pas, de son temps, de Sâléhy (mamloûk de Saladin) plus généreux et plus brave que lui. Il assista avec Saladin et d'autres princes à des batailles célèbres. Chebl ed-dauleh, qui était son ami intime, acheta pour lui une turbeh à l'entrée de la ruelle de Chebl ed-dauleh, auprès du réservoir (N, fol. 272 r°-v°).

[74] N l'appelle la *Salâmiyeh,* de même que Rif'at Bey.

[75] On lit dans la *Suite* des *'ébar :* «En l'année 706, arriva de l'Orient (à Damas) le chaykh Borâq le Persan, avec environ cent compagnons. Ils avaient sur la tête deux cornes en feutre, semblables à celles des buffles; leurs barbes étaient rasées à l'exception des moustaches, et ils portaient des cloches. Ils entrèrent sous l'aspect de gens qui courent avec vigueur et descendirent à el Monaybé'. Puis ils visitèrent Jérusalem. Leur chaykh avait une quarantaine d'années; il était doué de courage et de force d'âme. On lui battait de la musique. Les grands lui envoyèrent des moutons et de l'argent» (N, fol. 273 r°).

[76] *Directeur.* Cf. sur ce terme Quatremère, *Mamloûks,* I, 2ᵉ p.,

65. *Zémâm* me paraît signifier ici « intendant ». N écrit باشر الزمامة الملك الامراء سودون.

[77] El Asady, sous le mois de chawwâl de l'année 27 (827) dit ce qui suit : « Et le jour de samedi 12 du mois, l'inspection de la grande-mosquée, c'est-à-dire de la grande-mosquée omayyade, fut confiée au *zémâm* du *nâïb*, l'eunuque Sonbol » (N, fol. 273 r°).

[78] Au lieu de « il était surnommé le Maghrébin à cause de », etc., N dit : « il portait parmi les émirs le nom de Soûdoûn le Maghrébin ».

[79] C'était une des dernières créatures du capricieux Noûroûz le chambellan. Il eut pour successeur dans la charge de chambellan et d'émir des Turkomans l'émir Djâny Bek en-Nâṣéry, *dawâdâr* de Bersbây, grand chambellan à Damas (N, fol. 273 r°).

[80] « J'ai trouvé écrit de la main d'ebn Nâṣer ed-dîn : « Et le jour de vendredi 15 ṣafar de l'année 815 (27 mai 1412) mourut égorgé dans la citadelle de Damas le sultan Faradj, fils de Barqoûq. Il fut enterré à *bâb el farâdis*, dans la turbeh d'ebn ech-Chahîd. » — El Asady s'exprime ainsi sous l'année 829 (*lisez* 827) : « En el moḥarram, la nuit du (lundi au) mardi 24 du mois (le 24 moḥarram 827 correspondit au mardi 28 décembre 1423), le *nâïb* Tanbak el Badjâsy sortit avec les dromadaires et les mulets à la rencontre des pèlerins, auxquels il fit un bien immense. On reçut la nouvelle que la neige était arrivée jusqu'à Qaṣ... (la fin du nom est en blanc) et que la foudre était tombée sur une tour de la citadelle de 'adjloûn, qui avait été détruite. Le lundi, dernier jour du mois, le *malek el omarâ* revint d'auprès des pèlerins, à la rencontre desquels il était allé et qu'il avait comblés de bienfaits. Nombre d'entre eux lui étaient redevables d'avoir échappé à la mort. La caravane entière adressa pour lui de nombreuses invocations (à Dieu). Quelque temps après, il devint manifeste que le sultan Bersbây el Achraf l'avait destitué (et remplacé par [a]) Soûdoûn (ebn) 'abd Er-Raḥman, cinq jours avant ces événements. L'ordre arriva de se saisir de sa personne. Aussi, quelques jours après, se sauva-t-il par le rempart, auprès de la mosquée d'el 'omary et il fit courir son cheval. L'animal s'étant abattu sous lui auprès de ? (عند حكام حكارة), il mit pied à terre et se défendit jusqu'à ce qu'il reçut un coup de lance à la tête et à la hanche. Il fut alors saisi et traîné dans la boue jusqu'à la citadelle. Puis arriva

[a] Il y a ici un blanc. D'ailleurs tout cet extrait d'el Asady est très incorrectement reproduit dans le manuscrit de M. Schefer.

l'ordre du prince de le mettre à mort. On lui coupa la tête et elle fut suspendue à la *Rotonde*, la nuit du (mercredi au) jeudi 1[er] rabî' 1[er] de l'année 827 (Me, 2 février 1424). Son cadavre fut emporté et lavé à la Ḍahabiyeh. Une foule nombreuse fit sur lui la prière à la grande-mosquée d'*et-Tawbeh*, et il fut enterré dans la turbeh qu'il avait construite en dessus de la *qoubbeh* de Faradj, fils de Barqôûq.» Suivant ebn H̱adjr, il mourut âgé de cinquante à soixante ans (*litt.* dans la dizaine des cinquante) (N, fol. 273 r°-v°).

[81] Taqy ed-dîn, fils du qâdy de Chohbeh, dit: «Parmi les personnes qui moururent en rabî' 1[er] de l'année 829 fut Badr ed-dîn ebn Ghânem, *mowaqqé'* (écrivain de la chancellerie) et inspecteur (*nâẕer*) de la turbeh la *Chéhâbiyeh*, à la S̱âléẖiyeh. Il mourut la nuit du (mardi au) mercredi 11 du mois, âgé d'environ soixante ans (N, fol. 273 v°).

[82] N écrit la *S̱arsiyeh*.

[83] On lit dans N: «fils de S̱asra».

[84] Quatremère, *Mamloûks*, II, 2[e] partie, 135, mentionne aussi comme étant mort en l'année 698, l'émir Badr ed-dîn es-S̱awâby, l'un des *émirs de mille;* il mourut à Damas la nuit du jeudi, neuvième jour du mois de djoumâda 1[er]. C'était un homme vertueux, religieux, qui faisait beaucoup de bien. Il occupa pendant quarante ans le poste d'émir.

[84 bis] «خيارة. Près de Tibériade, du côté de 'akkâ.» *Marâṣed.*

[85] Ed-Ḍahaby dit dans les *'ébar* sous l'année 684: «Chebl ed-dauleh l'eunuque, l'émir Abou'l meusk Kâfoûr es-S̱awâby, es-S̱âléẖy, es-S̱afawy, trésorier de la citadelle de Damas, mourut en ramaḏân.» — J'ai vu dans la *Suite* des *'ébar*, sous l'année 706: «Et il mourut à Damas l'eunuque très avancé en âge Chams ed-dîn S̱awâb es-Sohayly.» Le S̱awâb de qui tire son nom (d'es-S̱awâby) le propriétaire de cette turbeh est Chams ed-dîn el 'âdély, l'eunuque noir, commandant de l'armée d'el Kâmel; sa mort eut lieu en s̱afar de l'année 632 (N, fol. 247 r°).

Es-S̱aqqâ'y (fol. 61 r°) donne comme suit la biographie de Chebl ed-dauleh: «L'eunuque Chebl ed-dauleh Kâfoûr es-S̱afawy, trésorier du trésor de Damas, était un des eunuques noirs d'el 'âdel, fils d'el malek el Kâmel. Il est célèbre pour sa bienfaisance et sa religion. Il fut investi de la trésorerie sous le règne d'ez-Ẕâher, sous celui d'es-Sa'îd et jusqu'à la moitié du règne d'el Mans̱oûr. Il mourut en l'année 684, à la citadelle de Damas. A cause de sa bonne

conduite, on adjoignait parfois à ses fonctions celles de *nâïb* de la citadelle. »

86 Littéralement « pesa ». Cf. *Matériaux*, 1re partie.

87 وداري عنهم.

88 N dit « à l'ouest » et Rif'at Bey « à côté ».

89 Au lieu de المأذنة البيضاء, on lit dans N المأذنة البصية « le minaret d'el Bass ou de la *Bassiyeh* ».

90 عصروه. Cf. sur cette expression Quatremère, *Mamloûks*, II, 94. — Es-Saqqâ'y (fol. 47 v°) donne la biographie du vizir ebn Wédâ'ah : « Le *sâheb* 'ezz ed-dîn 'abd El 'azîz ebn Mohammad ebn Mohammad ebn Wédâ'ah était originaire de Djabalah, dont son frère Badr ed-dîn était le khatîb. 'ezz ed-dîn partit au service d'el malek en-Nâser Yoûsef, à Halab, et accompagna ce prince à Damas en l'année 648; il y fut installé comme *mochedd ed-dawâwin*. Il était chargé de la correspondance avec les Grecs et les Francs. Il ne cessa d'avoir de l'avancement sous le règne d'en-Nâser. — Il y avait dans le Hawrân un village connu sous le nom d'el Ghariyeh, dont la moitié était un waqf en faveur des émirs de Médine, et l'autre moitié formait un fief. Or on conseilla à el malek en-Nâser de constituer en waqf la moitié donnée en apanage et de faire un waqf du village entier. En conséquence il donna l'ordre à 'ezz ed-dîn ebn Wédâ'ah de l'acheter du trésor public et de le constituer en waqf, afin que l'opération fût valable. Cette moitié fut évaluée cent mille derhams, et Charaf ed-dîn ebn Sâbeq, écrivain de la justice, dressa l'acte de vente sans mentionner le témoignage relatif à l'acquittement du prix. Sur ces entrefaites survint une affaire importante pour l'expédition de laquelle le sultan envoya 'ezz ed-dîn ebn Wédâ'ah. Puis, le règne d'en-Nâser ayant pris fin, 'ezz ed-dîn partit avec tout le monde pour l'Égypte à la suite d'el malek el Mozaffar Qotoz, qui conquit la Syrie, et fit de lui son vizir. Il lui avait donné un émirat de cinquante cavaliers. Le *sâheb* resta ainsi jusqu'aux commencements du règne d'ez-Zâher (Baybars). Il demanda alors à se démettre de son émirat. On lui maintint une partie du domaine particulier (*khâss*) à titre de fief et on lui confirma un office de mille derhams par mois. Mais il arriva que le fils de Charaf ed-dîn ebn Sâbeq, écrivain de la justice, ayant eu, après la mort de son père, à faire des recherches dans ses registres, trouva l'acte relatif à l'achat de la moitié du village, dépourvu du témoignage attestant que le prix avait été touché. Il ne savait pas que le paye

ment avait été effectué. Conséquemment il donna l'ordre à ʿalâ ed-dîn ech-Chaqîry, le *mochedd*, d'informer le sultan que le vizir ʿezz ed-dîn restait devoir cent mille derhams, prix de la moitié d'el Ghariyeh. Ech-Chaqîry envoya le contrat à el malek ez-Zâher qui, sans avoir rien demandé ni fait aucune enquête, écrivit à l'émir Djamâl ed-dîn en-Nadjîby et à ʿezz ed-dîn, ordonnant au premier d'encaisser la somme et au second de se libérer du prix de la moitié du village. ʿezz ed-dîn exposa dans sa réponse comment l'achat s'était passé. Le sultan ne voulut rien entendre et envoya l'ordre d'exiger de lui les cent mille derhams. Il les paya jusqu'au dernier et le *nâïb* fit savoir au sultan el malek ez-Zâher, en ce moment à Safad pour la reconstruction (عمارة) de la citadelle, que le *sâheb* ʿezz ed-dîn avait porté les cent mille derhams. Pendant la lecture, chez le sultan, de la correspondance du *nâïb*, il y avait plusieurs grands-émirs parmi lesquels se trouvait l'émir Rokn ed-dîn Khâss Turk le grand, es-Sâléhy. «Tu as pris cette somme injustement de cet homme, dit-il au sultan, car j'étais à Damas auprès d'el malek en-Nâser; ce village a été acheté par l'entremise d'un autre que lui, et le prix en a été acquitté. — Nous n'avons fait payer la somme que conformément à la justice, répondit le sultan. — Non, ce n'est pas juste,» répliqua l'émir. Le sultan se mit dans une violente colère. «Écrivez, dit-il, à en-Nadjîby de faire verser par ʿezz ed-dîn deux cent mille autres derhams, et le tout sera alors de l'injustice.» Les lettres furent écrites dans ce sens. ʿezz ed-dîn vendit tout ce qu'il possédait et, avec l'aide de ses mamloûks, il paya quatre-vingt mille autres derhams pour parfaire les 280,000 derhams. Il fut emprisonné à la citadelle après avoir subi la torture de la compression et de la *suspension*. Il resta en prison depuis les derniers jours de l'année 665 jusque dans le courant de l'année 666. Le sultan s'était emparé d'Antioche et était campé devant cette ville. L'ordre du prince arriva de le mettre en liberté et ʿezz ed-dîn ne quitta plus sa turbeh, au Qâsyoûn, jusqu'au retour du sultan d'Antioche et à son départ pour Mesr. On reçut alors un rescrit ordonnant de faire partir le *sâheb* ʿezz ed-dîn pour le rejoindre et de lui donner chevaux et mulets. Il se mit en route; mais, malgré sa diligence, il ne put rejoindre le sultan et tomba malade. A son arrivée à Mesr, il resta deux ou trois jours dans la maison de Fakhr ed-dîn ebn Loqmân et mourut dans les derniers jours de l'année 666.»

[91] Le 19 rabîʿ 2[d], d'après Quatremère, *Mamloûks*, II, 2[e] partie, 235, où on trouve une courte notice sur ce personnage, dont es-

Saqqâ'y donne la biographie (fol. 8 v°) : «L'émir 'ezz ed-din Aybek el Hamawy, el Mansoûry, puis ez-Zâhéry, était un des mamloûks d'el malek el Mansoûr, seigneur de Hamâh, et le camarade de 'alam ed-dîn Sandjar Abou Khars. El malek ez-Zâher les envoya demander. Il les éleva au grade d'émir. El malek el Achraf (Khalîl), fils d'el malek el Mansoûr, investit Aybek de la *nyâbeh* (lieutenance) de Syrie, en remplacement de l'émir 'alam ed-dîn (Sandjar) ech-Chodjâ'y, en l'année 691, et prit comme inspecteur (*nâzer*) de ses bureaux et son *wakîl* (intendant) Falak ed-dîn ebn Nâser ed-dîn, el Moqaddamy, connu sous le nom d'ebn el Moqaddam. Aybek continua de remplir les fonctions de *nâïb* jusque sous le règne d'el 'âdel Ketboghâ, en l'année 695, et fut remplacé par l'émir Sayf ed-dîn 'izlou (Ghirlou?). Quelque temps après, il fut envoyé à Sarkhad, où il demeura, et transféré ensuite à la *nyâbeh* de Hems, l'année 703. Il n'y passa que quelques jours et mourut. Son corps fut ensuite transporté à sa turbeh, au penchant du Qâsyoûn, hors de Damas.»

[92] Ebn Katîr dit dans sa *Chronique*, sous l'année 677 : «Le qâdy en chef Madjd ed-dîn 'abd Er-Rahman ebn Djamâl ed-dîn 'omar ebn Ahmad ebn el 'adîm, el Halaby, puis ed-Démachqy, hanafîte, fut investi de la charge de qâdy des Hanafîtes à Damas, après ebn 'atâ. Il avait été nommé khatîb de la grande-mosquée cathédrale du Caire; il fut le premier hanafîte investi de ces fonctions. Il mourut dans son palais, à Damas, le 1er rabî' 1er de cette année (22 août 1278) et fut enterré dans la turbeh qu'il avait construite..... (N, fol. 274 v°-275 r°).

Es-Saqqâ'y, en donnant (fol. 49 r°) la biographie de ce qâdy, l'appelle Madjd ed-dîn Abou'l madjd 'abd Er-Rahman ebn Kamâl ed-dîn 'omar ebn Abî djarâdah, connu sous le nom d'ebn el 'adîm, le hanafîte, el Halaby, et dit qu'il mourut en rabî' 2d.

Quatremère, *Mamloûks,* I, 2e partie, 167, mentionne sa mort sous l'année 677, en ajoutant qu'il était âgé de soixante-quatre ans, mais sans lui donner le surnom d'ebn el 'adîm.

[93] D'après ed-Dahaby, suivi par el Asady, sous ladite année 565, et d'après Abou Châmah, dans les *Deux Jardins,* les fils de la Dâyah (la nourrice) étaient au nombre de cinq : Sâbeq ed-dîn 'otmân, Chams ed-dîn 'aly, Badr ed-dîn Hasan, Bahâ ed-dîn 'omar et Madjd ed-dîn Mohammad qui était l'aîné et le frère de lait de Noûr ed-dîn; il avait été élevé avec ce prince, s'attacha constamment à lui et le suivit (N, fol. 275 r°).

On lit dans *Hist. or. des Crois.*, III, 50, que Madjd ed-dîn mourut en ramadân, et dans le tome I, 40, qu'il possédait à titre de fief les places de Halab, de Hârem et de Qal'ah Dja'bar.

[94] ابن شيخ السلامية. — Es-Saqqâ'y (fol. 18 r°) fait mention de Djamâl ed-dîn Ibrâhîm ebn Chams ed-dîn 'aly *ebn Chaykh es-Salâmiyeh*, et le *Fawât el Wafayât* (II, 234) de Mohammad ebn el Hasan ebn Sébâ', Chams ed-dîn es-Sâyegh (l'orfèvre), versé dans la connaissance de la prosodie, qui demeura pendant longtemps à la *Sâghah* et était surnommé Qotb ed-dîn *ebn Chaykh es-Salâmiyeh*. Ce dernier mourut en l'année 722 environ.

[95] Il constitua en waqf une chaire à sa turbeh de la Sâléhiyeh, ainsi que des livres, et désigna pour l'occuper le chaykh Zayn ed-dîn ebn Radjab (N, fol. 275 r°).

[95 bis] Rif'at Bey ajoute: «sur la rivière d'Yazîd».

[96] Cf. sur ce Mamloûk Bahrîte, d'origine mongole, Quatremère, II, 2e partie, 21-29 et 226. Il régna de 694 à 696. — On trouve également sa biographie dans es-Saqqâ'y (fol. 61 r°): «El malek el 'âdel Zayn ed-dîn Ketboghâ el Mansoûry était du nombre des mamloûks d'el malek el Mansoûr Qalâoûn; il fut fait prisonnier sur les Tatârs à 'ayn Djaloût (année 658 [a]) et trouva de l'avancement auprès de son maître jusqu'à être nommé plusieurs fois *nâïb* de Mesr, en l'absence du sultan. Il continua de monter en grade pendant le règne d'el Achraf (Khalîl).

Quand el Achraf eut été tué en l'année 693 et que son frère el malek en-Nâser (Mohammad) eut été placé sur le trône, l'émir Zayn ed-dîn Ketboghâ fut établi comme *nâïb* et administrateur du royaume, fonctions qu'il conserva jusqu'à l'année 694. Il s'empara alors du trône et fut proclamé sultan. Il prit en qualité de vizir Fakhr ed-dîn ebn el Khalîly et se rendit à Damas. Il extorqua des sommes à l'émir Chams ed-dîn el A'sar et à l'émir Sayf ed-dîn Asandémir et destitua l'émir 'ezz ed-dîn el Hamawy du poste de *nâïb* de Syrie, dont il investit 'izlou (Ghirlou?), son mamloûk. Il donna à Chéhâb ed-dîn, le hanafîte, le vizirat de la Syrie. Ces événements se passaient en l'année 695. Son *nâïb* était à cette époque Heusâm ed-dîn Lâdjîn. Après être resté (à Damas) jusqu'en moharram de l'année 696, le sultan partit dans la direction de Mesr. Lorsqu'il fut arrivé près du Ghaur, le *nâïb* Heusâm ed-dîn se

[a] D'après Quatremère, *Mamloûks*, I, 104, le général des Tatars appelé Ketboghâ fut tué dans la bataille.

précipita sur lui et tua ses deux mamloûks, (Sayf ed-dîn) Batkhâs (el 'âdély) et (Badr ed-dîn Bektoût) el Azraq. El 'âdel Ketboghâ s'enfuit vers Damas. Heusâm ed-dîn Lâdjîn s'empara du campement et de tout ce qu'il renfermait, dans la dernière décade d'el moharram de l'année 696, et reçut le titre honorifique d'el malek el Mansoûr. Il poussa alors vers Mesr et monta sur le trône. A son retour à Damas, el 'âdel demeura peu de jours; on l'envoya à Sarkhad où il resta quelque temps. Puis il fut transféré à Hamâh avec la charge de *nâïb*, qu'il n'occupa que de nom, toute l'administration étant dirigée, comme en premier lieu, par Chéhâb ed-dîn le hanafite, jusqu'au moment où, frappé de paralysie, il mourut à Hamâh, dans les derniers jours de l'année 702 [a]. Pendant la durée de son règne, la population ne fut pas heureuse; au contraire, elle eut à souffrir de la disette, des épidémies et de la gêne.»

97 Nous avons un autre Ketboghâ, contemporain du premier. Ed-Dahaby dit dans la *Suite* des *'ébar*, sous l'année 721 : «Et il mourut le principal des chambellans, Zayn ed-dîn Ketboghâ, chef de la garnison (*ra's en-nawbeh* [b]) à Damas. Il y avait en lui de la générosité et de la bonté.» Ebn Katîr s'exprime ainsi sous la même année 721 : «L'émir, le chambellan en chef, Zayn ed-dîn Ketboghâ el Mansoûry, chambellan à Damas, mourut le jour de vendredi, à la fin de la journée, le 28 chawwâl (20 novembre 1321), et fut enterré le lendemain dans sa turbeh, au sud d'el Qobaybât.» Le nom, le surnom honorifique et le nom de relation étaient identiques (N, fol. 275 v°). — Es-Saqqâ'y (fol. 85 v°) mentionne l'émir Zayn ed-dîn Ketboghâ, connu sous le nom de *Ra's nawbeh* el Mansoûry, parmi les personnages qui moururent en l'année 721 (dans le mois de chawwâl). Il fut transféré de l'armée de Halab à Damas où il fut nommé *châdd*.

98 El Asady, dans sa *Chronique*, dit sous l'année 615 : «El malek el 'âdel Abou Bakr ebn Ayyoûb Mohammad ebn Châdy ebn Marwân ebn Ya'qoûb, ed-Dawîny, puis et-Tekrîty, puis ed-Démachqy, le sultan el malek el 'âdel Abou Bakr, fils de l'émir Nadjm ed-dîn, naquit à Ba'lbakk en l'année 534; il était de deux ans plus jeune que son frère Saladin. Un auteur place sa naissance en l'année 538 et un autre, au commencement de l'année 540» (N, folio 275 v°).

[a] «Le vendredi, jour de la fête des sacrifices», c'est-à-dire le 10 doul hedjdjeh. Cf. Quatremère, *Mamloûks*, II, 2e partie, 226.

[b] Voir plus loin, note 167.

[99] Son royaume comprenait depuis le pays de Karkh[a] jusque près d'Hamadân, le Djazîreh, la Syrie, l'Égypte, le Hedjâz et l'Yaman jusqu'à Hadramawt. Il purifia ses États entiers en supprimant la vente du vin, les prostituées, les octrois (*mokoûs*) et les taxes injustes (*mazâlem*); ce qui rendait, à Damas particulièrement, cent mille dînârs (N, fol. 276 r°).

[100] El Kâmel Mohammad régna en Égypte de 615 à 635.

[101] El Mo'azzam Charaf ed-dîn 'ysa régna à Damas de 615 à 624.

[102] El Achraf Mozaffer ed-dîn Moûsa régna en Mésopotamie de 607 à 628.

[103] Sur la tour qui est à l'angle nord-est de la citadelle, on lit, dans un grand encadrement orné et surmonté d'une ogive, une belle inscription (n° 543 de ma collection). Il en existe plusieurs autres par dessus, mais d'une lecture difficile :

« Au nom de Dieu, etc., Qor'ân, XXII, v. 42, 75. — A ordonné « la construction (عمارة) de cette tour bénie notre maître le sultan « el malek el 'âdel Sayf ed-dounya ou ed-dîn, le sultan des armées « des musulmans, le protecteur des deux nobles *harams*, Abou « Bakr, fils d'Ayyoûb, sous l'administration (بتولية) du pauvre ser- « viteur Moûsa. Et cela l'année 606. »

Le copiste avait lu خادم « serviteur ». M. Max van Berchem a bien voulu me faire savoir que sa copie porte حامى « protecteur ».

Comp. aussi l'inscription n° 788 de l'année 610, chapitre III, note 248. Heusâm doit y être corrigé en Mobârez (lecture de M. Max van Berchem).

[103 bis] Plus loin N écrit « de *halwa* sec au sucre » et « au moment de se coucher ».

[104] Le *Marâsed* place el Djawlân, Nawa et Khesfîn dans la dépendance du Hawrân.

[105] V. Guérin, *Samarie*, II, 112 et 164, cite un village et une source du nom de Lebben. Le wâdy et le village sont également marqués sur la carte de van de Velde.

[106] « *Qaymoûn*, forteresse près d'er-Ramleh, une des dépendances de la Palestine. » *Marâsed*. — Cf. aussi Quatremère, *Mamloûks*, II, 261.

[107] Voir sur ces événements et l'expédition de Damiette, *Hist. or. des Crois.*, II, 1re partie, p. III et suiv.

[108] Cf. *Biographical dictionary*, III, 235-239, et *Hist. or. des*

[a] Il faut sans doute lire Karadj.

Crois., II, 1re partie, 148. Abou'l féda (*Annales*, t. IV, 266, ou t. Ier des *Hist. or. des Crois.*, p. 89,) dit que 'âléqîn était située près de la montée ou colline d'Afîq (*'aqabat afîq*). Fîq est voisin du lac de Tibériade, vers le sud-est. — «*'âléqîn*, village au dehors de Damas.» *Marâṣed.*

[109] L'écriture devient très négligée.

[110] Ebn Katîr rapporte qu'el 'âdel eut un grand nombre de fils: Moḫammad el Kâmel, souverain de l'Égypte; 'ysa el Mo'azzam, souverain de Damas; Moûsa el Achraf, souverain du Djazîreh, de Khélat, de Ḫarrân et d'autres places; el Awḫad Ayyoûb, qui mourut avant lui; el Fâïz Ibrâhîm; el Mozaffar Gbâzy, souverain d'er-Rohâ (Édesse); el 'azîz 'otmân et el Amdjad Ḫasan, tous deux frères utérins d'el Mo'azzam; el Mogbît Maḫmoûd; el Ḫâfez Raslân, seigneur de Dja'bar; es-Ṣâleh Isma'îl; el Qâher Isḫâq; Moudjîr ed-dîn Ya'qoûb; Qotb ed-dîn Aḫmad; Khalîl, le plus jeune de tous, et Taqy ed-dîn 'abbâs, qui mourut le dernier, en l'année 660. El 'âdel eut aussi des filles; la plus célèbre fut la dame Ṣafiyah (Ḏayfah) Khâtoûn, épouse d'ez-Zâher Ghâzy, seigneur de Ḫalab, et mère d'el malek el 'azîz. Ce dernier fut le père d'en-Nâṣer Yoûsef qui régna à Damas et de qui tirent leur nom les deux *Nâṣériyeh* de Damas, à la montagne, et fut mis à mort par Hoûlâgoû. Moudjîr ed-dîn Ya'qoûb mourut en l'année 654 et fut enterré auprès de son père, dans la turbeh la *'âdéliyeh* (N, fol. 277 v°).

[111] B et N portent الغزلية. Le manuscrit de M. Schefer écrit, un peu après, Ghizloû. — Quatremère, *Mamloûks*, II, 2e partie, 36, sous l'année 691, parle de cet émir en ces termes : «L'émir Sayf ed-dîn Aghirlou el 'âdély, qui était âgé d'environ trente ans, fut promu au rang de *nâïb* de Damas.» Il est encore question de lui, page 43, année 696, comme *nâïb* de Damas et page 45. — Eṣ-Ṣaqqâ'y (84 v°) l'appelle 'izloû (qu'on pourrait peut-être lire Ghirloû). Voici commant il s'exprime: «L'émir Sayf ed-dîn 'izloû el 'âdély, mamloûk d'el 'âdel Zayn ed-dîn Ketboghâ el Manṣoûry, fut investi des fonctions de *nâïb* de Syrie sur la fin de l'année 695, pour peu de temps. Lorsque son maître fut détrôné, en el moḫarram de l'année 696, il fut destitué et remplacé par l'émir Sayf ed-dîn Qandjaq. Il reçut les titres d'émir et de commandant. Il demeura à Damas jusqu'à sa mort, qui eut lieu à la fin de djoumâda 1er de l'année 719.» — Eḍ-Ḍahaby dit dans la *Suite* des *'ébar*, sous l'année 719 : «Et il mourut à Damas l'émir Sayf ed-dîn Ghizloû el 'âdély, qu'el 'âdel Ketboghâ avait nommé son *nâïb* à la fin de

l'année 695. C'était un des guerriers intelligents. Il a une jolie turbeh au Qâsyoûn» (N, fol. 278 r°).

[112] Cf. *Hist. or. des Crois.*, t. Ier, 78. — L'inscription de la turbeh, sur deux linteaux de fenêtres, a été relevée pour M. Waddington (n° 297 de ma collection), mais d'une manière très fautive. M. Max van Berchem ayant eu l'extrême obligeance de me communiquer le texte, dont il possède un estampage, c'est sur celui-ci qu'est faite la traduction qui suit :

«Au nom de Dieu, etc. *On lui dit : Entre dans le paradis. Ah!* «*dit-il, plût à Dieu que mes concitoyens sussent ce que mon Seigneur* «*m'a pardonné, et qu'il m'a honoré!* (Qor., XXXVI, 25-26.) Cette «turbeh est celle de l'émir très illustre, le grand-*esfahsalâr* (géné- «ralissime), le champion de la foi, le défenseur des frontières, «l'assidu des rébâṯs, l'assisté (de Dieu), le choisi, le conquérant, «l'ornement de la religion (Zayn ed-dîn), le lion de l'islamisme, «le bras droit des sultans, le commandant des conquérants, l'émir «des pèlerins et des deux *ḥarams*, Abou Sa'îd Qarâdja, en-Nâṣéry eṣ- «Ṣalâḥy, que Dieu sanctifie son esprit! Il avait assisté aux expéditions «de celui qui l'a affranchi, el malek en-Nâṣer, que Dieu assiste «celui qui (?) a pitié de lui! et avait été présent aux conquêtes de «Jérusalem, que Dieu la garde! et des villes du Littoral; il était «resté assidûment en face de l'ennemi devant Acre, et avait pris la «plus large part (à toutes ces actions). Puis, que Dieu l'agrée de «lui! il accomplit le pèlerinage de la maison sacrée de Dieu, l'an- «née 601 et partit en expédition sur le pays ennemi en l'année 604. «Il mourut au moment de son retour de l'expédition de Tripoli, à «Qadas, dépendance de Ḥemṣ, où il était en surveillance, entre les «deux prières du jour de samedi 2 djoumâda 1er de ladite année «604 (S, 24 novembre 1207). Il fut porté et enterré au penchant «de cette montagne, le matin du jour de lundi, le troisième après «celui de son décès, puis transféré à cette turbeh bénie le 1er ra- «djab de l'année 614, lorsqu'elle eut été construite par son fils Sayf «ed-dîn Moḥammad. Que Dieu le satisfasse!»

[112 bis] Il est cité par eṣ-Ṣaqqâ'y dans son obituaire de l'année 703 (fol. 94 v°). Cet auteur l'appelle : «Zayn ed-dîn Qarâdja, mamloûk du *dawâdâr* eṣ-Ṣâléḥy.»

[113] Quatremère, *Mamloûks*, I, 60 (année 653) l'appelle Charaf ed-dîn Yoûsef ebn Abî'l fawârès..... el Qaymary. Cf. aussi *ibid.*, I, 24, 100 et 139. — L'inscription de Damas (n° 415 de ma collection) nous fixe sur le titre honorifique de cet émir et sur la date

de sa mort, conforme à celle donnée par ebn Kaṭîr. Elle est ainsi conçue :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. *Tout être vivant « goûtera* (*le breuvage de*) *la mort* (Qor'ân, III, 182; XXI, 36; XXIX, « 57). Ceci est la turbeh de celui qui a besoin de Dieu, qu'il soit « exalté! le grand-émir, le champion de la foi, l'assidu des rébâṭs, « la colonne de l'islamisme, le refuge (*litt.* la caverne) des créa- « tures, le commandant des conquérants et des champions de la « foi, Sayf ed-dîn Abou'l Ḫasan, fils de l'émir Asad ed-dîn Yoûsef, « fils d'Abou'l fawârès, fils de Moûsek, el Qaymary. Il mourut à la « miséricorde de Dieu, qu'il soit exalté! la nuit du (dimanche au) « lundi 3 cha'bân de l'année 654, que Dieu lui fasse miséricorde « ainsi qu'à ceux qui auront pitié de lui. » (Rectifiée par M. Max van Berchem.)

Le 3 cha'bân 654 tomba un samedi. — L'année 653 est donnée comme celle de sa mort par ed-Ḍahaby dans les *'ébar* et dans le *Mokhtaṣar* (abrégé de l'*Histoire de l'islamisme*). — Ebn Kaṭîr dit sous l'année 654 : « Le fondateur de l'hôpital de la Ṣâléḫiyeh, le grand-émir Sayf ed-dîn Abou'l Ḫasan Yoûsef, fils d'Abou'l fawârès, fils de Moûsek, el Qaymary, le kurde. Les plus grands émirs des Qaymarys se tenaient debout devant lui, comme c'est l'usage en présence des rois. Une de ses plus grandes bonnes œuvres fut sa constitution en waqf de l'hôpital qui se trouve au penchant du Qâsyoûn. Sa mort eut lieu (en la susdite année) et il fut enterré au penchant (du Qâsyoûn), dans la *qoubbeh* qui est vis-à-vis dudit hôpital » (N, fol. 278 v°).

A l'hôpital de la Ṣâléḫiyeh, dont fait mention ebn Kaṭîr, on lit l'inscription suivante (n° 290 de ma collection) rectifiée et complétée par M. Max van Berchem :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux! A ordonné de bâtir « cet hôpital béni le pauvre serviteur qui espère la miséricorde de son « Seigneur généreux, l'émir très illustre, grand, conquérant, cham- « pion de la foi, victorieux, aidé de Dieu (el Manṣoûr), le glaive de « la religion (Sayf ed-dîn), le *malek el omarâ*, l'aide des conquérants « et des champions de la foi, le bras droit des rois et des sultans, « le défenseur du Commandeur des Cro[yants, Ab]ou'l Ḫasan (Yoû- « sef?), fils de l'émir Asad ed-dîn Yoûsef, fils de [l'émi]r Ḍyâ ed-dîn « Abou'l fawârès, el Qaymary, — demandant la récompense de « Dieu, qu'il soit exalté! et désirant ses faveurs le jour où *Dieu ré- « compensera ceux qui font l'aumône* (Qor., XII, 88) *et Il ne laissera*

«*point périr la rétribution de ceux qui font le bien* (Qor., XII, 90), — «sous le règne de notre maître le sultan el malek en-Nâṣer Ṣalâḥ «ed-dîn Yoûsef, fils de notre maître le sultan el malek el ʿazîz Mo«ḥammad, que Dieu éternise la grandeur de son empire, — des «bienfaits de notre maître le sultan el malek eṣ-Ṣâleḥ Nadjm ed«dîn Ayyoûb, fils d'el malek el Kâmel Moḥammad, que Dieu sanc«tifie leur esprit! Et il a donné l'inspection sur tous les lieux con«stitués en waqf en faveur de ce lieu béni au grand-émir Nâṣer «ed-dîn, le roi des émirs et des commandants, l'intendant (*mo«chedd*) de la maison des rois et des sultans, l'auxiliaire du Com«mandeur des Croyants, pour qu'il y exerce son inspection, en «qualité d'inspecteur et de juge, conformément à la loi auguste et «à ce qu'elle prescrit, suivant ce qui est mentionné dans l'acte de «waqf, que Dieu agrée son rédacteur et récompense celui qui y «jettera les yeux! Et après cela il lui a confié l'inspection de sa «madraseh et il a nommé le suppléant de l'inspecteur. *Quiconque «l'altérera après l'avoir entendu*, etc. (Qor'ân, II, 177).

«Voici ce qu'a constitué en waqf, immobilisé et établi à perpé«tuité l'émir Sayf ed-dîn el Qaymary, que Dieu, qu'il soit exalté! «lui fasse miséricorde! en faveur de cet hôpital : Dans le Mardj, «la moitié du village d'el Baḥdaliyeh, ce qui est le village d'el Mas«ʿoûdiyeh en entier; — aussi le village d'el Méʿḏâriyeh; — aussi «du village de Bâlâ, neuf qîrâts et demi; — les portions des bourgs «du Djawlân, Dayr Ayyoûb[a] (le couvent de Job) sur qui soit le «salut!, en entier; Dayr el Horayr et ses moulins, en entier; Dayr «es-Soûdj avec ses moulins; la portion, qui en est la moitié et le «quart; — du village de ʿatrâ, le quart; — du village de Fâdâ, la «moitié et le huitième; — Tall Sorayyeh, trois qîrâts et demi; — «de la bâtisse couverte, portion d'ebn Mokhchy, à une qaysâriyeh, «deux qîrâts; — une boutique (*ḥânoût*) au Fosqâr, affermée pour «le rôti; — Ṣoffah Noûḥ, dix-sept boutiques; — la portion de «el...r(?), quatre qîrâts; — le khân d'et-tawbeh, à l'enclos du «Sumac, en entier; — une portion au moulin de *bâb toûma*, quatre

[a] «*Dayr Ayyoûb*, village au Ḥawrân, des dépendances de Damas. C'est là qu'Ayyoûb (Job), sur qui soit le salut! habitait et qu'il fut éprouvé par Dieu. Il est puissant et grand! C'est aussi dans ce village qu'est la source qu'il frappa de son pied, ainsi que la roche sur laquelle il se tenait et son tombeau.» *Marâṣed* et *Additions*, V, p. 532, où il est dit que *Dayr Ayyoûb* est un monastère du Ḥawrân, fondé par ʿamr ebn Djafnah, un des rois Ghassânides.

«qîrâts; — un khân au nord de l'hôpital, comprenant des maisons «pour plusieurs; — une salle à l'est de l'hôpital; — des boutiques «et un arrangement(?) (maslah), à la porte de l'hôpital; — dix-«sept boutiques, une salle, une chambre (hodjrah) et une écurie «par dessous, waqf d'émir (Amîn?) ed-dîn Badal(?) au (quartier «des) Qassâ'în.»

Entre les deux inscriptions n[os] 290 et 416, en face, sur un voussoir de l'arc, très petits caractères, presque illisibles :

«Le commencement de la construction (العمارة) eut lieu [dans le «mois de] rabî' 2[d] de l'année 646 et son achèvement tomba [dans «le mois d']el moharram de l'année 65[1].»

[114] Du persan چاشنی گیر, d'où en arabe شاشنی. D'après l'*Inchâ*, ms. ar. 1573, fol. 128 r°, «le *djâchenkîr* est l'officier préposé pour goûter avant le sultan les mets et les boissons que l'on sert sur la table du prince, dans la crainte que l'on n'y mêle du poison». On lit dans Abou'l mahâsen (ms. 661, fol. 157 v°) qu'el malek es-Sâleh Ayyoûb ayant choisi Aybek pour son *djâchenkîr* lui donna pour armoiries, lorsqu'il lui conféra le titre d'émir, la figure d'une petite table. Quatremère, *Mamloûks*, I, 2.

[115] L'année est omise dans B et dans N.

[116] Es-Saqqâ'y, dans son obituaire pour l'année 723 (fol. 99 r°), mentionne «Chéhâb ed-dîn Ahmad ebn Qotaynah, le marchand et l'intendant (*wakîl*) du domaine particulier (du sultan)».

Ebn Katîr dit sous l'année 730 (*sic*) : «Chéhâb ed-dîn Ahmad ebn Mohammad ebn Qataniyeh, ez-Zar'y, le marchand célèbre par l'immensité de ses biens, de ses marchandises et de son commerce, mourut en rabî' 1[er] de cette année et fut enterré dans sa turbeh qui est à la porte de son jardin appelé *el mauqa'*, auprès de la Tawra, sur le chemin d'el Qâboûn. C'est une turbeh immense» (N, fol. 278 v°).

[116 bis] Sur la *Qaymariyeh* renfermant le tombeau de ces émirs, au nord-ouest de Jérusalem, cf. Moudjîr ed-dîn, traduction Sauvaire, p. 168. — Rif'at Bey appelle Qaymâry Khâtoûn la mère de Heusâm ed-dîn et donne à sa turbeh le nom de (seconde) *Qaymariyeh.*

[117] L'écriture devient très mauvaise.

[117 bis] Auprès du jardin d'el Karaky, au portail du quartier d'el Djawrah, dans la ruelle *des Roses*, est une madraseh (*sic*) portant l'inscription suivante (n° 740 de ma collection) :

«[Au nom de Dieu, etc. Ce lieu (*makân*) béni a été construit,

«avec le désir de plaire à Dieu, qu'il soit exalté!] par son Excel-«lence (الجناب العالي) le mawla, le propriétaire (de mamloûks?) «[l'obéi, el Fakhr (Fakhr ed-dîn) Elyâs (*sic*), fils de feu Sârem «ed-dîn Ibrâhîm ebn Na'meh, el Karaky, *hâdjeb* de Syrie, que «Dieu, qu'il soit exalté! le rende puissant! Pour ledit lieu, pour «ses dépenses légales d'entretien, pour] dix orphelins et leur maître, «pour le lecteur du noble Qor'ân, pour le lecteur de la tradition «concernant le Prophète, sur qui soit le salut! et pour tous ceux «qui s'associeront à eux dans cette tâche, conformément au témoi-«gnage qui en est rendu dans l'acte de waqf, savoir : la totalité [de «la maison, de l'écurie et de l'*iwân;* ce qui comprend une longue «et grande salle (*qâ'ah*) et une petite salle;] — la totalité de la «chambre (*tabaqah*) et du four [situés entre la ruelle de l'enclos «de Dârésah et construits par le fondateur; — tout le jardin *kha-«râdjy* (qui fait partie) du territoire de 'ayn Terma et est connu «sous le nom de Soûbasah; — la moitié du khân (sis) en dehors «de *bâb el Djâbyeh,* construction du fondateur; — la totalité de la «boutique (*hânoût*) voisine du khân,] du côté (de l'est); — la «moitié de deux salles qui sont en dehors de *bâb el farâdîs,* dans «le voisinage de la mosquée d'ech-Chodjâ'y; — la totalité de l'écurie «et de la chambre (*tabaqah*) au dessus, dans le voisinage de ladite «mosquée du [côté de l'orient]; — toutes les quatre maisons con-«tiguës à l'enclos d'et-Toûzy; — la totalité de..... affecté au sta-«tionnement des chameaux à *Katf el Djawrah,* le lieu de réunion «de l'eau; — et la salle entière connue sous le nom de l'habitation «du fondateur. Que Dieu l'agrée! *Quiconque l'altérera* (Qor'ân, II, «177). Et cela (a eu lieu) à la date du mois de rabî' 1er de l'an-«née 826.]»

«L'inscription n° 740 a disparu en grande partie par suite de la destruction de la porte de la rue *hârat el djoûrah*» (Communication de M. Max van Berchem). — J'ai placé entre crochets les fragments qui n'existent plus et corrigé, d'après la copie qu'a relevée mon savant correspondant de Genève, tout ce que présentait d'inexact celle faite pour M. Waddington.

118 Ebn Katîr dit sous l'année 730 : «La propriétaire de la turbeh (située) à la porte des Vanniers (*bâb el khawwâsîn*) mourut à la *Maison d'or.* La prière sur son corps fut faite à la grande-mosquée et elle fut enterrée dans la turbeh qu'elle avait ordonné de construire auprès de la porte des Vanniers.» — Rif'at Bey place la construction en l'année 720.

118 bis N écrit « à la montagne ».

119 Le *hâfez* ʿalam ed-dîn el Berzâly dit sous l'annee 733 : « La nuit du (mardi au) mercredi, au point du jour, le 23 chawwâl (Me, 7 juillet 1333) mourut le chaykh, le jurisconsulte, le notaire, Chams ed-dîn Abou ʿabd Allah Mohammad, fils du *hâdjdj*, le dévot, Ibrahîm ebn Ghanâîm ebn Wâqed ebn el Mohandès, es-Sâléhy (de la Sâléhiyeh), hanafite. La prière sur son corps fut faite à la grande-mosquée d'el Mozaffer, au penchant du mont Qâsyoûn, et il fut enterré dans la turbeh de son père, près de la madraseh la *Moʿazzamiyeh*. Il était né en l'année 665 approximativement. Il fit le voyage d'Égypte et de Halab, accomplit plusieurs fois le pèlerinage de la Mekke et visita Jérusalem. C'était un des notables témoins-notaires; il se consacra au témoignage et à la rédaction des contrats pendant longtemps. Il était maître de tradition à la chapelle sépulcrale d'ebn ʿorweh et à la turbeh la *Kâméliyeh-Salâhiyeh*, à la Sâléhiyeh. » D'après ed-Dahaby, il mourut à l'âge de soixante-huit ans (N, fol. 279 v°).

120 Le sayyed dit dans sa *Suite* aux *ʿébar*, sous l'année 747 : « Dans le mois de chawwâl mourut notre chaykh Abou'l ʿabbâs Ahmad ebn Ibrâhîm ebn el Mohandès, hanafite. Il fut investi des fonctions de chaykh de la *Kâméliyeh* de la montagne, après son frère Chams ed-dîn (N, fol. 280 r°).

121 ʿezz ed-dîn el Ansâry, el Halaby, dit : « Lorsque el malek el Kâmel, après s'être emparé de Damas, fut mort dans cette ville, ses trois filles achetèrent dans le voisinage de *bâb en-Nâtéfânyîn*, divers emplacements sur lesquels elles construisirent une turbeh dont les fenêtres s'ouvraient sur la grande mosquée et dans laquelle il y eut des lecteurs (du Qor'ân) » (N, fol. 280 r°). — D'après Rifʿat Bey, c'est la turbeh des filles d'el malek el Kâmel.

122 Pendant vingt ans seulement, de 615 à 635. — D'après ed-Dahaby, dans les *ʿébar*, il régna sur l'Égypte pendant vingt ans sous l'égide de son père, et pendant vingt ans, après la mort de ce prince. Il devint maître de Damas deux mois avant de mourir et régna sur Harrân, Âmed et ces contrées-là (N, fol. 280 r°).

123 On lit par dessus la grande fenêtre percée dans le mur septentrional (n° 217 de ma collection) :

« Au nom de Dieu, etc., et Qor'ân, IX, 21. Le sultan *martyr*, el « malek el Kâmel Nâser ed-dounya ou ed-dîn Abou'l maʿâly Mo- « hammad, fils d'el malek el ʿâdel Abou Bakr, fils d'Ayyoûb, est « mort dans l'intervalle des deux prières du soir (*el ʿéchâ'ayn*), la

IMPRIMERIE NATIONALE.

«nuit du (mercredi au) jeudi 22 du mois de radjab de l'année «635» (Me, 10 mars 1238). — M. Max van Berchem possède une copie de cette inscription.

Cf. chap. III, note 194, où le mercredi 21 radjab est indiqué par erreur, sur la foi du traducteur d'ebn K̲h̲allikân, comme correspondant au 8 mars.

124 La paix entre les deux frères fut conclue par l'intermédiaire du qâdy Yoûsef, fils du chayk̲h̲ Abou'l faradj, ebn el Djawzy, car il se trouvait à Damas où il était venu en ambassade de la part du khalife. El Kâmel entra dans Damas et fit sortir el Falak ebn el Masîry de la *prison des serpents* à la citadelle, où l'avait enfermé el Achraf (N, fol. 280 v°).

125 Il mourut dans la petite maison de la citadelle où était mort son aïeul (*sic*) el malek en-Nâs̱er (N, fol. 281 r°).

126 B semble porter تَمَتَّد. La première forme de ce verbe, la seule donnée par le dictionnaire, signifie «s'arrêter dans un lieu». N écrit تفتند.

127 Au lieu du premier hémistiche du dernier vers, on lit dans N : و(او) نيط فى الجادة تلقاه «Ou s'il s'éloigne sur la grande route, il le rencontrera».

128 Il avait désigné pour son héritier présomptif en Égypte et en Syrie son fils el 'âdel, qui était encore enfant, et, en Mésopotamie, son fils es̱-S̱âleẖ Ayyoûb. Les émirs mirent à exécution ces dispositions (N, fol. 281 r°).

129 Un conseil fut tenu entre 'ezz ed-dîn Aybek, le fondateur de la madraseh la *'ezziyeh*, Sayf ed-dîn 'aly ebn Qilîdj, qui éleva la madraseh la *Qilidjiyeh*, Fak̲h̲r ed-dîn ebn ech-Chayk̲h̲ et son frère, et Rokn ed-dîn ebn el Hakkâry. 'émad ed-dîn ebn ech-Chayk̲h̲, qui en voulait beaucoup à en-Nâs̱er, indiqua el Djawâd, et les émirs ayant adopté son avis, on envoya sur-le-champ un émir à en-Nâser pour qu'il sortît de la ville. Ce qu'il fit, se dirigeant vers el Qâboûn, et on donna l'empire à el malek el Djawâd (fils de) Mawdoûd, fils d'el 'âdel (N, fol. 281 r°).

130 Ce prince était alors installé à Damas comme vice-gérant de l'empire et lieutenant d'el malek el 'âdel, fils d'el malek el Kâmel et souverain de l'Égypte. Cf. *Biographical dictionary*, III, 244. — Le *Fawât el Wafayât* donne sa biographie (II, 408) sous ce titre : Yoûnès, fils de Mamdoûd (Mawdoûd), fils de Moẖammad, fils d'Ayyoûb, et dit : «Le sultan el malek el Djawâd Moz̲affer ed-dîn,

fils de l'émir Mozaffer ed-dîn, fils d'el malek el 'âdel Abou Bakr, était au service de son oncle paternel el Kâmel. Une brouille étant survenue entre eux, il se rendit auprès de son oncle paternel el Mo'azzam, qui lui témoigna des égards. Il retourna ensuite à Mesr et se réconcilia avec el Kâmel. Quand el Achraf mourut (635), il vint à Damas avec el Kâmel. Impuissant à gouverner la principauté de Damas, il écrivit à es-Sâleh Nadjm ed-dîn Ayyoûb. A l'arrivée de ce prince, il lui remit la ville et reçut de lui en échange Sendjâr et 'ânah. Il partit pour l'Orient, mais il ne put parvenir à ses fins et Sendjâr lui fut enlevé. 'ânah resta en sa possession. Il se dirigea alors vers Baghdâd et arriva auprès du khalife, qui le traita avec honneur et lui acheta 'ânah pour une grosse somme d'or. Puis il partit pour Mesr afin de rendre visite à son oncle paternel es-Sâleh. Comme celui-ci était sur le point de se saisir de lui, il se réfugia à el Karak, auprès d'el malek en-Nâser Dâoûd. Ce prince le fit prisonnier, mais il s'échappa et se rendit auprès d'es-Sâleh Isma'îl, seigneur de Damas, qui ne se montra pas serviable envers lui. En conséquence il alla trouver le roi des Francs qui était à Saydâ et Bayroût; il fut traité honorablement et assista avec les Francs à la bataille de Qalansouah dans laquelle mille musulmans furent tués. Puis es-Sâleh lui dépêcha l'émir Nâser ed-dîn ebn Yaghmoûr, pour user d'un stratagème à son égard. Ebn Yaghmoûr se mit, dit-on, d'accord avec lui pour se saisir d'es-Sâleh Isma'îl. Quelque temps après, es-Sâleh parvint à s'emparer d'eux: il emprisonna el Djawad dans la citadelle de 'aztâ et ebn Yaghmoûr dans celle de Damas. Les Francs réclamèrent el Djawâd à es-Sâleh : «Il nous le faut absolument», dirent-ils. Alors ce prince fit paraître qu'il était mort; on dit qu'il l'étrangla. Il fut extrait mort de la prison et enterré au Qâsyoûn, dans la turbeh d'el Mo'azzam, l'année 641. Sa mère était, dit-on, une franque.»

[131] En l'année 641, de nombreux messages furent échangés entre es-Sâleh Nadjm ed-dîn Ayyoûb et son oncle paternel es-Sâleh Ismâ'îl, fils d'el malek el 'âdel et seigneur de Damas, pour qu'il lui rendît son fils el Moghît 'omar, fils d'es-Sâleh Nadjm ed-dîn Ayyoûb, emprisonné dans la citadelle de Damas. Damas devait rester au pouvoir d'es-Sâleh Ismâ'îl. La paix fut conclue à ces conditions et la prière publique fut faite à Damas au nom d'es-Sâleh Ayyoûb, souverain de l'Égypte. Mais le vizir Amîn ed-dauleh Abou'l Hasan Ghazâl *el moslémány* (le converti), vizir d'es-Sâleh Ismâ'îl, surpris par la gravité de cet accord, dit à son maître: «Ne rends pas ce

jeune homme à sa famille; tu perdrais tes États. Il est en ta main comme le sceau de Salomon.» Sur ces observations, le prince annula la paix convenue et renvoya le jeune homme à la citadelle; la prière publique au nom d'es-Sâleh Ayyoûb cessa et l'inimitié éclata entre les deux souverains. Es-Sâleh Ayyoûb adressa une ambassade aux Khwârezmiens pour les inviter à venir faire le siège de Damas. Ils s'étaient déjà rendus maîtres du Roûm, après que s'en était emparé ebn 'alâq, qui était mort de la morsure d'une bête fauve. D'une faible intelligence, il jouait avec les chiens et les animaux féroces et leur livrait les gens. Il arriva qu'un de ces animaux le mordit et il mourut. Aussi les Khwârezmiens réduisirent alors le pays sous leur joug. En l'année 642 mourut el malek el Moghîț 'omar, fils d'es-Sâleh Ayyoûb. Es-Sâleh Ismâ'îl, oncle paternel de son père, l'avait fait prisonnier et enfermé dans une tour de la citadelle, lorsqu'il prit cette ville en l'absence de son père es-Sâleh Ayyoûb. Ce dernier avait fait tous les efforts possibles pour le délivrer, sans pouvoir y parvenir, par suite de l'opposition d'Amîn ed-dauleh Ghazâl *el moslémâny*, le fondateur de la madraseh l'*Amîniyeh* à Ba'lbakk. El Moghîț ne cessa d'être prisonnier dans la citadelle depuis l'année 638 jusqu'à la nuit du (jeudi au) vendredi 12 rabî' 2^{d} de l'année ci-dessus mentionnée (V, 16 septembre 1244, Cal. astr.). En effet, on le trouva le matin mort dans sa prison, de tristesse et de chagrin. On dit aussi qu'il fut tué. Dieu est plus savant. Il fut enterré auprès de son aïeul el Kâmel, dans sa turbeh au nord de la mosquée cathédrale. La haine de son père es-Sâleh Ayyoûb, souverain de Mesr, contre es-Sâleh, souverain de Damas, devint encore plus violente et, en l'année 643, es-Sâleh Ayyoûb envoya les Khwârezmiens, qui avaient avec eux leur roi Barakât Khân, en compagnie de Mo'în ed-dîn ebn ech-Chaykh. Ils enveloppèrent Damas, assiégeant son oncle paternel es-Sâleh Ismâ'îl Abou'l djaych, souverain de Damas. Qasr el Hajdjâdj, l'enclos du Sumac, la grande-mosquée de Djarrâh, *bâb es-saghîr* et le côté de la porte d'*el Djâbyeh* furent livrés aux flammes. — Le lendemain matin, le siège de Damas augmenta de violence. Es-Sâleh Ismâ'îl envoya mettre le feu au palais de son père el 'adel. L'incendie devint plus intense dans la ruelle des Grenades (*zoqâq er-roummân*) jusqu'à la 'oqaybeh, qui fut consumée en entier. Les rivières furent coupées; le prix des denrées augmenta. Le siège dura plusieurs mois : depuis le commencement de cette année jusqu'à djoumâda 1er. Amîn ed-dauleh ayant envoyé demander quelques vêtements à l'émir Mo'în ed-dîn

ebn ech-Chaykh, celui-ci lui adressa une *faradjiyeh*, un turban, une chemise et un mouchoir. Les ayant revêtus, Amîn ed-dauleh sortit (de la ville) pour se rendre auprès de Mo'în ed-dîn et s'entretint longtemps avec lui après la prière du soir; puis il s'en retourna. Il sortit ensuite une seconde fois et un accord s'établit sur les bases suivantes : es-Sâleh Ismâ'îl irait à Ba'lbakk et livrerait Damas à es-Sâleh Ayyoûb. Mo'în ed-dîn ebn ech-Chaykh entra dans la ville, descendit à la maison d'Osâmah et exerça toute l'autorité. Il envoya en Égypte, sous bonne garde, Amîn ed-dauleh Ghazâl *el moslémâny*, vizir d'es-Sâleh Ismâ'îl. Quant aux Khwârezmiens, ils n'étaient pas présents au moment (de la conclusion) de la paix. Lorsqu'ils en eurent connaissance, ils se mirent en colère, partirent dans la direction de Dârayâ qu'ils pillèrent, et poursuivirent leur route vers le pays d'Orient. Ayant alors écrit à es-Sâleh Ismâ'îl, ils formèrent alliance avec lui, sous la foi des serments, contre es-Sâleh Ayyoûb. Ismâ'îl, au comble de la joie, rompit la paix qu'il avait consentie, et les Khwârezmiens revinrent assiéger Damas. Es-Sâleh Ismâ'îl accourut de Ba'lbakk se joindre à eux. Les Damascains furent réduits à la plus grande détresse. Les vivres manquèrent et les prix haussèrent extrêmement, au point que la *ghérârah* (de froment) monta à mille six cents derhams et le quintal de farine à sept cents; le pain se vendit quatre derhams les deux onces, le ratl de viande sept. Des immeubles se vendirent pour de la farine. On mangea les chats et les chiens, les animaux morts et les cadavres. Les gens mouraient sur les chemins, sans qu'on pût les laver, les envelopper d'un linceul ni les enterrer. Les morts étaient jetés dans les puits, de sorte que la ville fut emplie d'une odeur infecte, et les habitants poussèrent des cris de douleur.

En ces jours-là mourut Taqy ed-dîn ebn es-Salâh, chaykh de la maison (d'enseignement) de la tradition et d'autres madraseh. On sortit son corps par la porte d'*el faradj* et il ne fut enterré qu'avec la plus grande peine à la Soûfiyeh. Dix Soûfys seulement l'accompagnèrent.

Lorsqu'es-Sâleh Ayyoûb apprit que les Khwârezmiens avaient abandonné son parti et fait la paix avec son oncle paternel es-Sâleh Ismâ'îl, il écrivit à el malek el Mansoûr Ibrâhîm, fils d'Asad ed-dîn Chîrkoûh, seigneur de Hems pour l'attirer à lui et renforcer la situation du *nâïb* de Damas, Mo'în ed-dîn ebn ech-Chaykh; mais celui-ci mourut en ramadân de cette année; il fut enterré au Qâsyoûn, à côté de son frère 'émâd ed-dîn.

Puis il retourna à Mesr en l'année 644, au faîte de la victoire et au comble de la joie.

Toutes ces guerres civiles avaient eu pour origine les conseils donnés par le vizir es-Sâméry (le Samaritain), qui avait embrassé l'islamisme en apparence, le fondateur de l'*Amîniyeh* à Ba'lbakk, Amîn ed-dauleh Abou'l Hasan Ghazâl, vizir d'es-Sâleh Ismâ'îl Abou'l djaych. Ce vizir de malheur fut tué en l'année 648, lorsque es-Sâleh Ismâ'îl fut mis à mort en Égypte. Les émirs agirent de propos délibéré à son égard et à l'égard de Nâser ed-dîn ebn Yaghmoûr. Ils les pendirent tous les deux et les attachèrent au gibet, à la (porte de) la citadelle de Mesr. On trouva à cet Amîn ed-dauleh en sommes d'argent, objets précieux, joyaux et diamants pour une valeur de trois millions, et dix mille (manuscrits) en écriture *mansoûb* et autres chefs-d'ouvre de calligraphie d'une perfection rare.

Es-Safady s'exprime ainsi dans ses biographies des (personnages nommés) Mohammad : « Mohammad, fils de 'abd El Malek, fils d'Ismâ'îl el malek el Kâmel Nâser ed-dîn, fils d'el malek es-Sa'îd, fils du sultan el malek es-Sâleh, fils d'el 'âdel l'Ayyoûbîte, petit-fils par la fille du sultan el malek el Kâmel et fils de la tante maternelle du souverain de la Syrie en-Nâser Sayf et de la tante maternelle du seigneur de Hamâh, naquit l'année 653. Il était un des grands-émirs de Damas. Au moment de mourir, il recommanda qu'on l'enterrât auprès de son père, dans la turbeh d'el Kâmel; mais ce ne fut pas possible et il fut enterré dans la turbeh de son aïeule Omm es-Sâleh. Il a laissé des fils qui sont émirs. Sa mort eut lieu l'année 727. »

Le *Tableau généalogique des Ayyoûbîtes* dressé par M. Waddington s'arrête à el malek el Kâmel Nâser ed-dîn Mohammad, mort en 696, fils d'el malek es-Sa'îd Fath ed-dîn 'abd El Malek, mort en 648.

Utilité. Le chaykh Taqy ed-dîn, fils du qâdy de Chohbeh, dit dans la biographie du qâdy en chef Kamâl ed-dîn es-Sohrawardy : « Noûr ed-dîn le *martyr* l'investit des fonctions de qâdy de Damas. C'est lui qui ouvrit pour la première fois la fenêtre *el Kamâly*, où prient les vice-rois aujourd'hui. » — J'ai vu dans les *Deux Jardins* que c'est de lui que tire son nom la fenêtre *el Kamâly*, dans la mosquée cathédrale de Damas, à l'ouest; c'est à cette fenêtre que les qâdys ont rendu justice quelque temps et qu'ils célèbrent de nos jours la prière du vendredi » (N, fol. 281 v°–283 r°).

[132] Au lieu de النفقة, N porte الجامكية « le traitement ».

133 « *El Qaryatayn*, grand village des dépendances de Hems, sur le chemin du désert, après Palmyre dans la direction de Damas. Il s'appelle Howârîn. » *Marâsed.*

« *Howârîn*, nom (du village) d'el Qaryatayn qui est situé entre Palmyre et Damas. » *Marâsed.*

133 *bis* L'année, omise par N, est tirée d'es-Saqqâ y, qui consacre (fol. 74 r°) quelques lignes à la biographie de l'eunuque Zahîr ed-dîn Mokhtâr, connu sous le nom d'el Balatîny? (البلطى, sans points diacritiques). « Il fut enterré dans sa turbeh (située) dans le voisinage de l'aire aux céréales (*'arsat el ghalleh*), hors de Damas. »

134 Ce qui précède est abrégé de la *Suite* de Taqy ed-dîn, fils du qâdy de Chohbeh, et figure sous l'année 820. Cet auteur dit ensuite, sous la date de safar 822 : « Et le jour de lundi 15 du mois (L, 13 mars 1419), Sîdy Ibrâhîm, fils du sultan el malek el Mou'ayyad, entra à Damas », jusqu'à « Et le fils du sultan fit faire auprès du tombeau de sa mère une lecture complète du Qor'ân (*khatmah*), à laquelle assistèrent les lecteurs et les qâdys. Il constitua un waqf à la turbeh et y établit quatre lecteurs » (N, fol. 283 v°).

134 *bis* C'est-à-dire d'el Marâghât, dans la province d'Ekhmîm. Cf. S. de Sacy, *État des provinces et des villages de l'Égypte*, à la fin de la traduction de 'abd El-Latîf, et Quatremère, *Mamloûks*, II, 79.

134 *ter* En 763, d'après Rif'at Bey.

135 Il reçut un *émirat de dix* après la sortie de Mesr d'Aytémich et des émirs, en rabî' 1er de l'année 802; devint émir de *tablkhânâh*, et conduisit le pèlerinage égyptien l'année 804; puis se vit enlever son émirat à la fin de l'année 805; fut exilé à Jérusalem, et vint à Damas en 808 comme *hâdjeb* de cette ville. Lorsque Noûroûz, mis en déroute, s'enfuit, il l'accompagna dans sa fuite et embrassa son parti. Il fut investi plusieurs fois des fonctions de chambellan en chef. Lors de la guerre civile fomentée par Noûroûz, el Mou'ayyad se saisit de Mankabâ'y, qui fut emprisonné à el Marqab. Relâché en l'année 818, il fut, en radjab de l'année 820, investi de la *nyâbeh* de Hamâh. Il fut transféré ensuite, moins d'une année après, à Damas en qualité de chambellan de cette ville, suivant son habitude. Puis, en dou'l qa'deh de l'année écoulée, il fut saisi et emprisonné à la citadelle de Damas. Il fut plus tard remis en liberté et envoyé comme *nâïb* à Hamâh où il mourut (N, fol. 284 r°).

136 Elle est omise dans le manuscrit de M. Schefer.

[137] Le texte porte كان يتجرد له رسوم على الملوك, que je traduis par conjecture.

[138] Le poète ebn ʿonayn (Abou'l maḫâsen Moḫammad ebn Naṣr ebn el Ḫosayn ebn ʿonayn, el Anṣâry, surnommé Charaf ed-dîn) naquit à Damas en 549 (1154) et mourut dans cette ville en 630 (1233). Il fut enterré dans la mosquée qu'il avait fondée sur le territoire d'el Mezzeh, village à la porte de Damas. Cf. *Biographical dictionary*, III, 176-180.

[139] Ce terme a sans doute le même sens que *defterdâr*, «officier qui tient les registres des recettes et des dépenses, contrôleur général des finances».

[140] الحجرة الشريفة. C'est la chapelle qui renferme le tombeau de Mahomet, à Médine.

[141] Il faut probablement lire le 19, qui tombait le samedi 3 octobre 1444.

[142] Je suppose qu'il y a lieu de lire «son père»; la différence entre 848 et 754 est égale, en effet à 94.

[143] Cf. sa biographie dans *Biographical dictionary*, III, 486-492. On y lit (p. 490) qu'il était né en 578 (1182-1183).

[144] Dans le *Biographical dictionary*, III, 491, elle est appelée el ʿaqabiyeh.

[145] On lit dans N: «pour les Jérusalémitains de la Ṣâléḫiyeh».

[146] Il déposa dans la maison (d'enseignement) de la tradition la *Châféʿite* la sandale du Prophète que lui avait léguée en mourant en-Néẕâm ebn Abî'l ḫadîd, le marchand. Il y transporta aussi ses livres les plus précieux. La citadelle ne se fermait pas la nuit pendant toute la durée de ramaḏân; les plats de douceurs en sortaient pour être portés à la grande-mosquée, aux khânqâh, aux rébâṭs et à la Ṣâléḫiyeh, chez les gens pieux, les faqîrs, les ra'ÿs et autres (N, fol. 285 r°).

[147] «بيت الابآر, pluriel de بئر (puits). Village auquel on annexe un arrondissement (*koûrah*), dans la Ghoûṭah de Damas, et renfermant un certain nombre de villages.» *Marâṣed*

[148] Tout le morceau que je place ici entre crochets se rouve dans la marge de B.

[149] On lit en marge: «L'exactitude est que ce fut en l'année 633, ainsi que le dit ed-Ḍahaby dans les *Annales de l'islamisme*.»

[150] L'auteur ne la nomme pas, mais es-Saqqâʿy nous donne sa biographie (fol. 34 r°): «La dame Khâtoûn, fille d'el malek el

Achraf Moûsa, fils d'el malek el ʿâdel, et épouse d'el malek el Manṣoûr, fils d'el malek eṣ-Ṣâleh Ismâʿîl. Son père lui laissa des biens considérables, entre autres, dans la ville, la célèbre maison appelée *Dâr es-saʿâdeh,* et, en dehors de Damas, en-Nayrab, les palais, les salles, les lieux d'audience, depuis le pont occidental du village jusqu'au pont oriental d'ez-Zoʿayfériyeh, des villages, des *mazraʿah* au Mardj de Damas et dans le Ḥawrân. Lorsque el malek eẓ-Ẓâher supprima l'apanage (*khobz*) de son mari et qu'elle se fut établie à Meṣr, elle se mit à vendre petit à petit ses propriétés, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que *la Maison de la félicité,* pour l'achat de laquelle personne ne s'était présenté. Mais Nâṣer ed-dîn ebn el Maqdésy se mit en route et, s'étant abouché avec ech-Chodjâʿy au sujet des propriétés de la princesse, ils produisirent des témoins attestant qu'elle était atteinte de démence, ce qui fut établi, et ils mirent le séquestre sur les propriétés qu'elle avait vendues. Plus tard, ayant recouvré la raison, elle les vendit; ce qui donna lieu à des propos. Elle continua à résider à Meṣr jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans cette ville l'année 694. » — Cf. Quatremère, *Mamloûks,* II, 88.

151 Mystérieux personnages désignés sous ce titre et dont Lane a donné une très bonne description dans sa traduction des *Mille et une nuits,* chap. III, note 62. — Cf. *Biographical dictionary,* III, p. 98.

152 Le 4 moḥarram 636 ne correspondit pas à un jeudi.

153 Voir chapitre II, note 9.

154 Ed-Ḍahaby dit dans la *Suite* de ses *ʿébar :* « Au mois de ḍou'l qaʿdeh de l'année 718, mourut à Damas, à l'âge de soixante-deux ans, le chaykh des lecteurs, des grammairiens et des astrologues, Madjd ed-dîn Abou Bakr ebn Moḥammad ebn Qâsem, et-Toûnésy, châféʿite. Il fut chargé d'un *taṣdîr* à la turbeh l'*Achrafiyeh* et à *Omm es-Ṣâleh.* » Suivant eṣ-Ṣafady, il était originaire de Murcie et naquit l'année 656. Il vint au Caire avec son père. Il occupa ensuite à Damas un *taṣdîr* (تصدير) pour enseigner les lectures qorʾâniques. L'émir Sayf ed-dîn Guirây, *nâïb* de Damas, le fit appliquer à la torture et mettre à mort sous le bâton, à la porte du château blanc et noir (*el qaṣr el ablaq*) (N, fol. 286 r°).

155 N (fol. 286 v°) l'appelle le chaykh Amîn ed-dîn ʿabd El Wahhâb ebn es-Salâr et dit qu'il succéda comme professeur de lecture qorʾânique, à cette turbeh, au chaykh Chéhâb ed-dîn ebn Balbân.

[156] Le *hâfez* el Berzâly dit dans sa *Chronique* : « En l'année 734 et le jour de vendredi de bon matin, au moment de l'annonce de la prière de l'aurore, le 6 el moharram (V, 12 septembre 1333), mourut le chaykh Amîn ed-dîn Abou 'abd Allah Mohammad ebn Fakhr ed-dîn Ahmad ebn Ibrâhîm ebn 'abd Er-Rahman ebn Mohammad ebn Yoûsef ebn Abî'l 'aych, el Ansâry, ed-Démachqy. La prière fut faite sur son corps à la grande-mosquée de Damas. Je l'interrogeai (un jour) sur la date de sa naissance : « J'étais à la mamelle, me répondit-il, l'année 658, et Tâdj ed-dîn ech-Chîrâzy et moi sommes frères de lait. » Il entra dans l'Yaman en marchand. Il édifia sous er-Roboueh une mosquée et un bassin aux ablutions qui furent d'une grande utilité aux gens. Il s'occupa de la grande-mosquée d'en-Nayrab et de son waqf et y constitua en waqf un *mî'âd* sur la tradition (qui devait avoir lieu) avant le vendredi » (N, fol. 286 v°).

[157] C'est ce que dit Abou Châmah dans son livre intitulé *Les Deux Jardins*.

[158] Cf. *Biographical dictionary*, I, 615.

[159] Abou Châmah dit sous l'année 575 (2ᵉ partie, 15) : « En cette année mourut el malek el Mansoûr Hasan, fils du sultan Salâh ed-dîn ; son tombeau est celui qui se trouve le plus au sud des quatre qui sont dans la *qoubbeh* renfermant le corps de Châhanchâh, fils d'Ayyoûb, dans la turbeh (*maqbarah*) la *Nadjmiyeh*, à la 'awniyeh [a], en dehors de Damas. »

[160] On lit dans *Les Deux Jardins*, sous l'année 561 (p. 141) : « En cette année mourut Fath ed-dîn ebn Asad ed-dîn Chîrkoûh, frère de Nâser ed-dîn ; son tombeau se trouve dans la turbeh (*maqbarah*) la *Nadjmiyeh*, à côté du tombeau du fils de son oncle paternel Châhanchâh, fils d'Ayyoûb, dans une *qoubbeh* contenant quatre tombeaux ; ce sont les deux du milieu. » — Au lieu de « son oncle paternel » (عمه), N écrit عمر « 'omar ».

[161] La cause pour laquelle cet endroit fut appelé *er-Rawdah* (le parterre) est celle-ci : Il a été relaté qu'il y avait dans le lieu de sépulture du chaykh Mowaffeq ed-dîn un domestique que l'on voyait souvent allumer du feu et s'asseoir au milieu de ce feu. Quand le chaykh Mowaffeq ed-dîn mourut, (le cimetière) apparut comme un des parterres du paradis et cet homme était assis au milieu. « Comment vas-tu ? » lui dit-on. — « Très bien », répondit-il. « Ce pieux

[a] N écrit la *'ezziyeh*.

serviteur de Dieu est descendu chez nous; il a éloigné de nous le châtiment et nous a mis dans un des parterres du paradis; le feu a été transformé en un des parterres du paradis.» C'est pour ce motif que ce (lieu de sépulture) fut appelé la *Rawḏah.* Tel est le récit transcrit par ebn el Mobarred dans son livre intitulé : *el .rár boḥoûr el asrâr* [a]. *Note marginale de B.*

[162] Ed-Ḍahaby dit dans les *'ébar,* sous l'année 699 : «En-Nochchâby, le gouverneur (*wâly*) 'émâd ed-dîn Ḥasan ebn 'aly, à qui il avait été donné une *tablkhânâh,* mourut dans le Béqâ' en chawwâl.» D'après es-Ṣafady, qui mentionne ce personnage sous la lettre *Ḥâ,* el Ḥasan ebn 'aly ebn Moḥammad, l'émir 'émâd ed-dîn ebn en-Nochchaby, qui fut investi (du gouvernement) de Damas était maître orfèvre. Il servit ensuite comme soldat (*djondy*). De poste en poste, il arriva à exercer des charges dans la banlieue, puis il fut investi du gouvernement de Damas et ensuite de la banlieue. On lui donna plus tard une *tablkhânâh.* Il appartenait à la famille des Ḥosaynys (N, fol. 287 r°).

Es-Ṣaqqâ'y fait mention de lui dans le nécrologe des personnages morts en l'année 699 (fol. 93 v°–94 r°). Il l'appelle l'émir 'émâd ed-dîn Ḥasan ebn en-Nésâÿ (*sic*) el Ḥalaby, et dit qu'il mourut à Damas.

[163] Ce titre est resté en blanc dans le manuscrit de M. Schefer.

[164] Sur la *khawkhah, ruelle entre deux maisons, sur laquelle il n'y a point de porte,* cf. de Sacy, *'abd El-Laṭîf,* 385, et le *Qamoûs.*

[165] Bien que B et N portent Oways, il n'est pas douteux qu'il faille lire Aws (ebn Aws, eṭ-Ṭaqafy), qui mourut en effet à Damas. Voir en-Nawawy, *Dictionnaire biographique,* p. 168. — Aws (ebn eṣ-Ṣâmet, el Khazradjy,) mourut au contraire à er-Ramleh.

[166] Il mourut à l'enclos des Dresseurs de guépards (حكر الفهادين), et fut enterré dans la turbeh de l'émir Moqbel le *dawâdâr,* en dehors de *bâb el Djâbyeh,* en face de la turbeh d'Okoz (N, fol. 288 verso).

[167] Voir sur ce dignitaire, qui avait l'autorité sur les mamloûks du sultan (ou d'un *nâïb*), Quatremère, *Mamloûks,* II, 13.

[168] «Il monta en grade jusqu'à ce qu'il devint *ra's nawbeh* du *nâïb* de Syrie Tanbak Mîq. Il fit le pèlerinage après la mort de son maître. Il obtint un émirat de *tablkhânâh.* Il exerçait l'inspection de la

[a] La première lettre du titre n'est pas lisible. Ḥ. Khal. ne fait aucune mention, si je ne me trompe, d'un ebn el Mobarred.

Fârésiyeh par délégation de son épouse, fille de l'émir Fârès le *dawâdâr.* Il mourut dans sa demeure, à l'enclos des Dresseurs de guépards, la nuit du (jeudi au) vendredi 24, à l'âge d'environ soixante ans. Les émirs et les chambellans assistèrent à ses funérailles. La prière sur son corps fut faite à la grande-mosquée d'Yalboghâ, puis une seconde fois auprès de *bâb en-nasr.* Le *nâïb* sortit et célébra la prière funèbre. Il fut enterré à *bâb el Djâbyeh,* dans la turbeh de son camarade l'émir Zayn ed-dîn Moqbel le *dawâdâr,* dans la fosse? (*khachkhâchah*) où fut enterré l'émir Hakam el Mou'ayyady; ce qui fut un sujet d'étonnement. En effet, ledit avait acheté la maison de Hakam, après la mort de cet émir, et l'avait habitée jusqu'à sa propre mort, et il fut enterré avec lui dans son tombeau» (N, fol. 288 v°).

169 *Utilité.* Ebn Katîr dit sous l'année 610 : «Tâdj el omanâ Abou'l fadl Ahmad ebn Mohammad ebn el Hasan ebn Hébat Allah ebn 'asâker, l'aîné de ses deux frères Zayn el omanâ et el Fakhr ebn 'abd er-Rahman, mourut le jour de dimanche 2 radjab (D, 17 novembre 1213) et fut enterré au sud du *mehrâb* de la mosquée *du Pied.*». — Cet auteur dit aussi, sous l'année 620, en donnant la biographie d'el Fakhr dont il vient d'être fait mention: «Sa mère était Asmâ, fille de Mohammad ebn el Hasan ebn Tâher, la Qorachîte, dont le père était connu sous le nom d'Abou'l barakât ebn el Morâr. C'est lui qui, en l'année 517, reconstruisit la mosquée *du Pied;* il s'y trouve son tombeau et celui de sa fille. Un grand nombre de savants y ont été enterrés. Asmâ était la sœur d'Âménah, mère du qâdy Mohiy ed-dîn Mohammad ebn aly ebn ez-Zaky.» — Abou'l Qasem, le grand *hâfez,* l'auteur de l'*Histoire de Damas,* fut enterré à la rangée des *martyrs,* au cimetière de *bâb es-saghîr;* Fakhr ed-dîn le fut auprès de son beau-père el Qotb en Naysâboûry, au cimetière (*maqâber*) des Soûfys (comp. chapitre II, note 62), et Bahâ ed-dîn ebn 'asâker fut enterré au penchant du Qâsyoûn (N, fol. 288 v°).

170 En effet, N ne mentionne, après l'*Yoûnésiyeh,* aucune autre turbeh.

171 Ce nom turc signifie «sans hésitation». — Cette turbeh et la suivante figurent dans les marges de B.

172 للخربة ou للحزبة (el Hazbah).

173 خان المقادسة.

(*La suite au prochain cahier.*)

L'ALCHIMIE CHEZ LES CHINOIS

ET

L'ALCHIMIE GRECQUE,

PAR

M. F. DE MÉLY.

Mon très savant ami, M. H. Courel, a bien voulu traduire pour les études minéralogiques que je poursuis, les chapitres LIX, LX et LXI du *Wa kan san tsaï dzou ye*[1], qui traitent des métaux, des pierres précieuses et des pierres diverses.

Or, ce côté de la science chinoise comprend deux sections bien distinctes : l'une appartient essentiellement à l'histoire de la science, l'autre dépend tout particulièrement des mythes, des croyances de l'Antiquité. L'alchimie se rattache à la première partie et les admirables travaux de M. Berthelot sur les *Origines de la chimie* sont là pour nous montrer l'importance qu'on lui doit reconnaître.

Le sens critique des peuples de l'Extrême-Orient et celui des peuples occidentaux est profondément différent. Alors que de quelques faits particuliers,

[1] En chinois : *Ho kan san ts'ai t'ou hoei* 和漢三才圖會.

nous tâchons d'arriver au plus tôt à une loi générale, le Chinois au contraire, avec son œil d'entomologiste, continue depuis des siècles à détailler patiemment, jusque dans ses plus profonds replis, ce qui l'entoure et ne demande à ce travail continu aucune conséquence. Il traite la science comme le dessin, sans recul comme sans perspective. J'en prendrai deux exemples frappants. Depuis des siècles il étudie la cristallisation; il a remarqué que telle pierre cristallisait à six pans, telle autre à cinq, celle-ci en aiguilles, celle-là en pyramide, que d'aucunes se clivaient suivant certains plans; il en est demeuré là. Depuis longtemps il fabriquait l'acier par des procédés empiriques : mais si l'expérience lui avait appris ce qu'il allait produire, ce n'était que par un tour de main qu'il produisait ces aciers secs *cheng kang* 生鋼, ces aciers doux *choen kang* 純鋼, qu'il décrit avec grand soin et que les procédés Bessemer et Martin Siemmens permettent de fabriquer en Occident avec une précision toute mathématique.

Maintenant donc qu'il est admis, depuis les études de M. Berthelot, que l'alchimie n'est pas seulement une recherche de rêveur, mais qu'elle est la base de la chimie, le point de départ des découvertes modernes, que, d'un autre côté, on connaît l'état intellectuel des Chinois, on peut juger combien il était utile de pénétrer leur science, pour y découvrir les infiniment petits détails qui nous ont échappé et que leur peu d'importance apparente a

fait négliger ou que la connaissance si générale que tous en avaient a fait laisser à l'écart. Revenant aujourd'hui devant nos yeux éclairés par des siècles de travail, ils doivent avoir, dans l'histoire de la science, une importance certainement plus grande pour nous que pour les Chinois eux-mêmes.

L'alchimie occidentale se divise en deux parties nettement séparées : l'une absolument théorique, résumant les origines des minéraux, leur formation au sein de la terre, leur existence, leur nature; l'autre toute d'expérience, basée cependant sur les théories. J'ai tenté, dans mon étude sur le *Lapidaire d'Aristote*, de montrer l'influence du *Timée*, des idées aristotéliques sur les recherches des alchimistes grecs. Pour pénétrer l'alchimie chinoise nous devrons donc faire la même distinction. Rechercher d'abord les idées théoriques sur la formation des minéraux; ensuite, les connaissances empiriques que les Chinois prétendirent en tirer. Nous signalerons enfin certaines données sur les minéraux — je devrais dire légendes — qui, bien que n'appartenant pas à l'alchimie pure, ne s'en rencontrent pas moins, aussi bien dans les traités alchimiques occidentaux, que dans le *Lapidaire* chinois.

L'entrée en matière du chapitre LIX va nous faire connaître à peu près toute la théorie chinoise; la partie expérimentale, nous devrons la rechercher tout au travers des différents paragraphes, aux métaux comme aux pierres précieuses, comme aussi aux pierres diverses. Dans ces dernières sont en

effet compris les sels que l'Orient comme l'Occident a toujours confondus dans les *Lapidaires*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, « la pierre est la racine du principe *k'i* 氣; elle est l'os de la terre.

« La partie bonne du principe *k'i* devient de l'or 金 et du jade 玉; la partie mauvaise, du *yu* 礜 et du *p'i* 砒 (arsenic sous deux formes différentes).

« Quand le principe *k'i* est congelé il forme en se concentrant du *tan ts'ing* 丹青 (bleu de *tan;* le *tan* est de l'oxyde de plomb).

« Si le *k'i* se transforme, alors il devient visqueux et il se forme du *fan* 礬 (schiste alumineux) et du *hong* 汞 (mercure).

« Il est changeant, car, de flexible il devient résistant.

« Il y a des pierres qui se forment d'arbres ou de plantes, des êtres volants ou marchants deviennent pierres, et la transformation se fait d'un être animé en un être inanimé. Si c'est la foudre ou une étoile filante qui se transforme en pierre, alors il y a transformation d'un objet sans forme en un objet avec forme. »

Ne semble-t-il pas que nous soyons en pleine théorie grecque, ou bien encore avec Sénèque?

Le commentateur japonais continue : « La pierre est de la terre gelée compacte (le *γῆ ξηρα*, le *lutum siccum*) : l'eau, la terre, le feu, les pierres, sont les quatre principes de l'univers. »

Par cette dernière phrase il s'écarte de la théorie chinoise qui reconnaît cinq éléments : l'eau, le feu,

IMPRIMERIE NATIONALE.

le bois, les métaux, la terre, produits par les manifestations du *yang* 陽 et du *yn* 陰.

Nous voici avec trois mots qu'il est indispensable d'expliquer : le principe *k'i*, le *yang* et le *yn;* leur rôle est des plus importants puisque, en résumé, ils sont la raison d'être de tout ce qui existe.

Le principe *k'i* est l'esprit vital, aériforme, subtil, auquel tout ce qui existe doit son existence, c'est le *πνεῦμα*, l'*αἰθερος ἀπόσπασμα* de Pythagore; le *yang*, c'est le principe mâle, la lumière, la chaleur, l'activité; le *yn*, au contraire, est le principe femelle, l'obscurité, le froid, la passivité; le *yang*, c'est le soleil, le *yn*, la terre : théorie qui n'est en résumé guère différente de l'amour universel, plus brutalement expliqué sans doute, de Joachim de Flore, de saint François d'Assise, de Dante, cet amour qui est le moteur premier du soleil et des étoiles, idée immuable qui résume dans un mot abstrait l'éternel devenir de l'univers.

Et si cette théorie s'applique spécialement aux métaux, nous avons vu que pour les alchimistes la partie bonne du principe *k'i* devient l'or, le *ta tchen* 大眞 (le grand vrai), et la partie mauvaise, du *p'i* et du *yu*.

Mais il faut continuer à citer le *Pen ts'ao kang mou* textuellement : « Ordinairement on voit les chercheurs d'or creuser à quelques pieds de profondeur, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la pierre *fen tse che* 紛子石 qui accompagne l'or. Cette pierre est généralement en blocs. Elle a l'aspect d'un objet noirci

au feu. Le philosophe *Koan tse* 管子, à ce propos, dit : « Dans les montagnes lorsqu'on trouve la pierre « de *Ts'e* 慈石 (aimant), au-dessous on trouve l'or. » Le *Timée* a-t-il dit autre chose, vraiment? « *Χρυσοῦ δὲ ὄζος διὰ πυκνότητα σκληρότατον ὃ καὶ μελανθὲν ἀδάμας ἐκλήθη*, le bourgeon de l'or, très dur à cause de sa densité et noir, s'appelle *ἀδάμας.* » Et ce mot d'*adamas*, pas plus en Chine qu'en Grèce, nous ne parviendrons à l'identifier complètement, puisque indistinctement il signifie tour à tour aimant, diamant, émeri; qu'ici même, les Chinois ont parlé tantôt de la pierre *fen tse*, tantôt de la pierre de *Ts'e*. Notons cependant, qu'ils ont établi une distinction entre la véritable pierre d'aimant, *Ts'e che*, le *hiuen che* 玄石 (pierre noire) et enfin le *kin kang che* 金剛石 (le corindon). »

Voici donc l'*ὄζος χρυσοῦ*, l'*adamas*, le *fen tse* qui est le germe de l'or. Et cependant, en continuant le dépouillement du volume chinois, nous y lirons : « Il est dit dans l'ouvrage *Sin chou* 新書 de *Ho hiang* 鶴項, que le cuivre, l'or, l'argent, ont une origine commune. Les vapeurs du *yang* rouge en se concentrant, donnent naissance à des filaments qui, après deux cents ans, se transforment en pierre, au milieu de cette pierre se forme le cuivre. » Mais, ajoute aussitôt l'*Encyclopédie* : « Il y en a qui disent que le *tan cha* 丹砂 (mercure sulfuré), par l'absorption des vapeurs du *yang* vert, donne naissance à un minerai, le *kong che* 礦石 qui, au bout de deux cents ans, devient du cinabre natif; dès lors

la femme est enceinte, ce qui veut dire que ce cinabre est l'embryon de tous les métaux, au bout de trois cents ans ce cinabre se transforme en plomb, et ce plomb, au bout de deux cents ans, se transforme en argent, et ensuite, au bout de deux cents ans, après avoir subi l'action du *k'i*, du *ta ho* (Grande Concorde) devient de l'or. » Mais, ajoute le commentateur japonais « c'est une opinion erronée ».

La théorie du plomb, comme origine des métaux, se retrouve d'ailleurs à chaque pas; un de ses noms seul, d'abord, est caractéristique: *kin kin* 金 金 (métal des métaux). « Le plomb est l'aïeul des cinq métaux : le *ts'e hoang* 雌 黃 (jaune femelle), germe de l'or, et renferme des éléments plombifères. Le plomb est donc le principe de l'or. Dans les mines d'argent il y a du plomb, il est donc le principe du métal blanc (l'argent). Dans la préfecture de Sin tcheou on trouve du cuivre plombifère, il est le principe du métal rouge (le cuivre). Il est de même nature que l'étain, il est donc l'aïeul du métal bleuâtre. »

Vient enfin une troisième théorie dont la transformation forme toujours la base, mais qui offre quelque différence.

Le plomb n'est plus le principe des métaux, il ne figure même pas dans leur énumération. Dans l'article *t'ou sou* il est dit que : « La pierre *lou che* 鹵 石 (pierre de sel), en cent cinquante ans se transforme en aimant, en deux cents ans elle devient du fer; deux cents ans encore, si ce fer ne passe pas par la fonte, il devient du cuivre qui se transforme à

son tour en argent; cet argent devient ensuite de l'or. Le fer, l'or, l'argent, ont donc une origine commune. » A cela le commentateur japonais ajoute : « Le fer, l'or, l'argent, ont une origine commune, dit-on, cela est faux. L'or, l'argent, le cuivre, l'étain, naissent parmi les rochers. Le fer ne se trouve que dans les terrains d'alluvions. Au Japon, continue-t-il, les mines de fer que l'on trouva d'abord au district de Pei n'ont jamais fourni d'or, d'argent, de cuivre, d'étain. De même dans les mines d'or on n'a jamais trouvé de fer, c'est un fait certain. »

Cet enchaînement d'idées se retrouve d'ailleurs dans le symbolisme des monnaies, mais renversé par exemple. « Dans les *ts'ien* (sapèques), dit le *Pen ts'ao kang mou*, l'or est le père, l'argent la mère, le plomb le mari, l'étain la femme légitime. » Dans un passage de l'*Encyclopédie :* « Le cuivre est le prince, le plomb le grand ministre, l'étain le ministre de droite, le *ya yuen* 亞鉛 (second plomb) le ministre de gauche. »

Quel est donc ce nouveau métal qui vient ici faire son apparition mais auquel d'ailleurs est consacré un chapitre dans le livre des métaux? La traduction est indispensable à en donner :

« *Ya yuen, totan*, ce dernier mot est emprunté à une langue étrangère. C'est un métal difficile à déterminer; il ressemble beaucoup au plomb, aussi l'appelle-t-on *ya yuen* (second plomb).

« Il est par plaques longues d'un pied, larges de 15 pouces et épaisses de moins d'un pouce. On

l'obtient par la fonte. Tantôt il a la forme de *yo yen* 藥研, tantôt de *hoa fei* 花鼈. Celui qui vient de la province de Koang tong est supérieur, celui de Pa nieou 琶牛, au Tong king, est de qualité secondaire. Actuellement, dans la réparation des vases de *t'ang kin* 唐金 (métal chinois) et de *tchen t'eou* 眞鍮 (véritable *t'eou*), si on n'ajoute pas de *ya yuen* on ne réussit qu'imparfaitement. Aussi ce métal est précieux. Peut-être est-ce là une variété de la pierre *lou kan che* 爐甘石. Toutefois on dit dans le *Pen ts'ao* que le cuivre allié à la pierre *lou kan* forme du *t'eou che* 鍮石 (bronze), ce qui détruit cette supposition et laisse ignorer comment on l'obtient. »

Au paragraphe *t'eou che* nous trouvons :

« Dans l'antiquité on ignorait la manière de l'obtenir; récemment on a commencé à l'obtenir, mais il est encore imparfait. Aussi on l'a fait venir de Chine et on l'appelle *tchen t'eou* (véritable *t'eou*).

« Voici la recette : on prend une livre de cuivre, un tiers de *totan* (*ya yuen*), un sixième de plomb, on les mélange au fourneau et on obtient un métal qu'on appelle *t'ang tchen t'eou* (véritable *t'eou* chinois), c'est le meilleur. Si le *totan* manque, alors le métal est trop faible, s'il n'y en a qu'un cinquième, il est de qualité secondaire. »

Le *T'ien kong k'ai ou* donne la recette pour obtenir ce *ya yuen;* elle est précieuse :

« On met deux livres de *lou kan che* dans un creuset de terre. On les y comprime fortement. On les divise avant de les exposer au feu. Ensuite on

place les creusets les uns sur les autres, en les entremêlant de galettes de houille et on allume le feu.

« Le *lou kan che* fond au milieu du creuset et devient tout rond. Quand le feu est éteint on retire cette boule qui est du *ya yuen*. Cette matière se combine avec le cuivre, quand on la met dans le feu elle produit une matière enflammée. »

Comme on le voit, c'est bien un métal, mais il reste indéterminé. Cependant les alliages dans lesquels il entre, la gravure qui accompagne sa description dans le *Pen ts'ao*, son nom même, aussi bien en chinois qu'en japonais, doivent nous mettre sur la voie.

Tout le moyen âge a possédé deux plombs, le blanc et le noir. Le plomb blanc, pour les érudits jusqu'à présent, était l'étain; or, si l'étain dans le texte chinois, en sus de son nom, *si* 錫, s'appelle *pe la* 白鑞 (*la* blanc), jamais il n'a été désigné par *pe yuen* (plomb blanc), tandis qu'au contraire le plomb s'appelle *hei si* (étain noir). Puis, le *si* (étain) est un métal bien déterminé tenant, nous venons de le voir, place entre le plomb et l'argent; le *ya yuen* par contre s'extrait d'un minerai spécial, le *lou kan che* (pierre douce du fourneau), ainsi décrit par le *Pen ts'ao kang mou* : « Pierre molle, assez légère, de couleur blanche ou grise; celle qui se trouve dans les mines d'or tire sur le jaune, celle qui vient des mines d'argent est blanche ou un peu bleuâtre, ou verdâtre, ou grise. Ce minerai se trouve abondamment en Chine, dans les provinces de Sou

chuen, Sianton, Yunnan. C'est de cette pierre et du cuivre rouge qu'on fait le laiton ou cuivre jaune. Li Che tchen 李時珍 prétend que cette pierre se sépare dans les mines d'or et d'argent comme une partie grossière et qu'il lui faut trente années pour devenir en sa perfection, pendant qu'elle reçoit la vapeur de ces métaux. »

Ses qualités médicales ne doivent pas être non plus négligées pour arriver à le déterminer. « Ce remède, dit le *Pen ts'ao kang mou*, est astringent dessicatif, éclaircit la vue, tue l'inflammation et emporte les taies. »

Il semble bien qu'ici nous devons trouver le zinc qui entrait dans la composition du bronze antique. Il a été identifié, par notre auteur, avec le plomb blanc des alchimistes occidentaux.

Dans ce nom de *totan* on peut certainement reconnaître la tutie, et l'auteur précise encore bien plus quand il désigne le métal aussi bien par le nom de *ya yuen* (second plomb), que par celui de *pe yuen* (plomb blanc).

Aux idées philosophiques et toutes théoriques sur l'origine des métaux, les Chinois en joignent une autre que je n'aurais garde de passer sous silence.

« Lorsqu'on trouve dans une montagne la plante *nira*, au-dessous on trouve de l'or.

« Dans les montagnes, si on rencontre la plante *ts'ong* 葱, au-dessous on trouve l'argent.

« Si la tige de l'herbe à cuivre est d'un beau jaune, au-dessous, il y a une substance cuivreuse, partie

essentielle des éléments du cuivre, qui se rapporte à l'adolescent.

« Dans les montagnes quand l'herbe est verte, que sa tige est rousse, au-dessous il y a beaucoup de plomb. L'espèce du plomb est de l'espèce vieille femme. »

Il y a là un côté d'observation dont on ne peut nier l'importance. Les métaux ne se rencontrent que dans certains terrains, et la science agricole, qui nous apprend aujourd'hui que les moindres modifications de composition de la terre peuvent changer les espèces végétales, nous dira que les Chinois avec la prodigieuse attention qu'ils apportent aux plus simples détails, ont fort bien pu remarquer que les terrains qui contenaient certains minéraux devaient produire des plantes absolument spéciales qui pouvaient ainsi devenir l'indice de la présence de certains métaux dans le sous-sol.

Chinois et Occidentaux, dans tous leurs traités lapidaires de l'antiquité, n'ont jamais distingué les pierres des sels. Pour tous, ce qui était dur, fusible, fondant ou non, était pierre, mais il est à remarquer que les Chinois depuis longtemps avaient fixé leur attention sur la cristallisation, nous en avons parlé tout à l'heure.

Ce n'est pas non plus sans un réel étonnement qu'on retrouve à l'autre extrémité du monde, dans le *Pen ts'ao kang mou*, cette théorie des pétrifications indiquées dans le *Lapidaire d'Aristote* qui ne fit son apparition dans la science antique que pour

se perdre dans l'obscurité du moyen âge, et reparaître, en Occident seulement, au commencement du XIXe siècle. Là aussi, nous lirons que le cristal n'est qu'une transformation de l'eau pendant une période de mille ans, idée si essentiellement grecque que Cousin, dans sa traduction du *Timée*, traduira précisément à un moment donné, *κρύσταλλος* par cristal, alors qu'à cet endroit il signifie simplement, eau gelée.

Mais revenons à nos pierres. Avant de parler des résultats pratiques qu'en ont tirés les Chinois, nous devons faire rapidement connaissance avec elles. J'aurais cru que le soufre, le *lieou hoang* 硫黃, devait jouer ici un rôle important : on l'appelle bien le tigre des métaux, le capitaine général des minéraux, le chef des soixante-douze pierres; mais, outre que nous ne l'avons pas rencontré dans la théorie des origines minéralogiques, on se borne à lui reconnaître la propriété de dessécher le mercure, de le rougir, de noircir les métaux et de faire la poudre à canon. Le mercure ne tient pas non plus une place aussi importante dans l'Extrême-Orient qu'en Occident. Cependant si on l'appelle ici la mère des minéraux, le *Pen ts'ao* le nomme l'âme des métaux. On tire le *choei yn* 水銀 (argent d'eau, mercure), du *chen cha* 辰砂 (mercure sulfuré). C'est là simplement une opération chimique; mais les Chinois prétendent obtenir également le mercure d'une autre source : « On peut, dit le *Pen ts'ao kang mou*, tirer du mercure, du pourpier, de l'épila, des feuilles de

nénuphar, des feuilles du pin et de sa résine, du *kou tsing ts'ao* 穀精草, du *hiuen ts'ao* 萱草, du *kin sing ts'ao* 金星草, du *wa song* 瓦松, du *hia kou ts'ao* 夏枯草, du *jen tong* 忍冬, du *leang tang tse* 莨菪子, du *yng lai hong* 鷹來紅, du *ma t'i hiang* 馬蹄香, du *tou kio lien* 獨脚蓮, du *choei ts'e kou* 水慈姑. On le prépare de cette manière : prenez deux livres de pourpier, pilez-le et séchez-le pendant trois jours, laissez ensuite cette masse en repos pendant une année au bout de laquelle faites brûler dans un vase bien couvert la matière, ne réduisez pas en cendres, mais retirez-la tandis que la matière fume encore, enterrez-la pendant quarante-neuf jours, vous trouverez dans le fond du mercure. Plusieurs auteurs prétendent qu'un usage particulier et journalier du mercure rend immortel, sans cependant s'expliquer.

« Le mercure a une extrême antipathie pour la pierre d'aimant et l'arsenic. Le plomb fait durcir le mercure, le mercure mollifie tous les métaux et s'amalgame avec eux. Le soufre coagule le mercure, la pulpe des jujubes l'éteint ainsi que la salive. Le mercure surnage à l'or, à l'argent, au cuivre, au fer, au contraire la pierre de touche le précipite en bas. Le poivre de Se tch'oan l'attire; quand il en coule on se sert de ce 川菽[1] pour le recueillir. Nous trouverons tout à l'heure aux légendes le lieu d'origine du mercure.

[1] Vandermonde a traduit par « ce poivre de Tchouen », ces deux caractères signifient cependant « *glycina hispida* du Se tch'oan ».

Mais ce qui paraît être la véritable base de l'alchimie chinoise, c'est le *hiong hoang* 雄黃, l'orpiment.

Hiong hoang veut dire jaune mâle. N'est-il pas réellement étonnant de voir donner à l'orpiment en Extrême-Orient ce nom de mâle, alors qu'en Grèce l'orpiment s'appelle également mâle, ἀρσένικον? Mais en plus, de lui voir attribuer les mêmes effets alchimiques et magiques? S'il change les filles en garçons dans le sein de la mère par un procédé médical qui trouverait peut-être chez nous des adeptes, s'il défend celui qui le porte des génies malfaisants, des tigres, des animaux féroces, il peut également transmuer en or, le cuivre, l'argent.

A côté du *hiong hoang* est le *ts'e hoang* 雌黃 (jaune femelle). C'est bien la même pierre, mais le premier naît dans le partie *yang*, lumineuse, mâle, des montagnes, le second dans la partie *yn*, obscure, femelle. « On dit que dans ces pierres qui dépendent du principe *yang*, lorsque le *k'i* est insuffisant, il se forme une pierre *ts'e* (femelle), lorsqu'il est suffisant, il se forme une pierre *hiong* (mâle). Elles mettent cinq cents ans à se consolider et à devenir une pierre. Dans ces transformations, elles jouent réciproquement le rôle de mari et de femme, aussi les appelle-t-on *hiong* et *ts'e*. »

Nous ne pouvons que signaler le *fan*. Car les Chinois ont tellement confondu sous ce nom les sels les plus divers qu'il faudrait un paragraphe spécial pour distinguer les aluns, les couperoses, les

sulfates, les carbonates de fer comme de cuivre qui sont compris sous ce nom.

De ces théories à la pratique la distance était grande; les explications de la transmutation des métaux, malgré les points de repère que le court résumé que je viens de faire nous donnait, n'étaient pas sans présenter de singulières difficultés.

« L'or hait naturellement l'étain, il craint le mercure, une grande quantité de *kan tse* 甘子 amollit l'or. Si on lave l'or avec du sel, de la graisse de chameau ou d'âne, toutes ces substances l'amollissent. Au contact du plomb l'or se brise, la pierre *feï tsoei* 翡翠 (couleur de martin-pêcheur, jadéite verte), peut le réduire en poudre. Ainsi il subit l'action de certaines substances.

« L'or de *choei yn* (mercure), l'or de *tan cha* (sable de *tan*), l'or de *hiong hoang* (jaune mâle), de *ts'e hoang* (jaune femelle), de *lieou hoang* (soufre), de *pe si* (étain blanc), de *ts'eng ts'ing* 曾青 (bleu par étages, cuivre carbonaté bleu à structure lamellaire(?), de *hei yuen* (plomb noir), de *che lu* 石綠 (vert de pierre, acétate de cuivre cristallisé), de *che tan* 石膽 (foie de pierre, vitriol bleu), de *mou cha* 母砂 (sable de mère), s'obtiennent par une préparation à l'aide d'ingrédients solides.

« L'or de *t'ong* 銅 (cuivre), l'or de *cheng t'ie* (fer natif), l'or de *t'eou t'ie* (fer cuit), l'or de *t'eou che* (laiton), s'obtiennent à l'aide d'ingrédients versés par gouttes.

« En tout quinze variétés de contrefaçon d'or

qui ont sa dureté et renferment un principe vénéneux. »

Ainsi deux manières de changer les métaux en or, par voie sèche, par voie humide. Mais le *Pen ts'ao kang mou* ajoute : « Cette transformation n'est qu'une altération de couleur superficielle »; cette idée, même dans quelques instants, à propos de la transmutation du fer en cuivre, prendra plus de corps puisque nous lirons : « la substance intérieure n'en est pas modifiée. »

La voie sèche nous la comprenons parfaitement; c'est une dorure par l'application d'une couche métallique assez solide pour qu'à première vue on ne puisse deviner la supercherie. Mais la voie humide? Plusieurs textes rapprochés permettent de proposer une solution qui semblera fort acceptable.

« Le *ts'eng ts'ing* (vert par étages, cuivre carbonaté), dont nous avons parlé tout à l'heure, se trouve dans les mines de cuivre. Avec le temps il prend la forme ronde de feuilles de lotus enfilées, ou d'un chapelet de crottes aplaties de vers de terre. Il est de couleur foncée comme la pierre *ts'ing tai* 青黛 de Perse (vert foncé bleu de Perse). Il se forme par chapelets. Appliquée sur le fer, il le colore en rouge, comme du cuivre.

« La pierre *pe ts'ing* 白青 (bleu blanc) mêlée au fer, le transforme en cuivre.

« Le *tan fan* 膽礬 (vitriol bleu) agit sur le fer et le transforme en cuivre. On obtient avec cette pierre également de l'or et de l'argent.

« On fait chauffer du cuivre que l'on applique sur du fer avec une couche de *fan*, toute la surface prend ainsi l'apparence du cuivre, mais la substance du fer n'est pas modifiée.

« Si on plonge enfin des instruments de fer forgé dans une dissolution de *fan* bleu, il s'y forme une couleur de cuivre. »

Qu'est-ce donc que cette transformation extérieure du fer en cuivre? Quels sont ces sels dont il vient d'être question? Des sels de cuivre, le fait est certain; et lorsqu'on rapproche de cette transmutation du fer en cuivre par ces sels, ce passage, écrit en 1696 par Louis Le Comte : « Dans la province de Fokien, il y a un lac dont l'eau est verte et qui change le fer en cuivre », nous ne pouvons hésiter un instant à voir dans ce traitement par voie humide, un véritable procédé galvanoplastique dont les Chinois se servaient empiriquement sans en comprendre la technique. Et si nous voulions pousser dans cette voie des déductions qui semblent venir tout naturellement, alors que nous voyons les liens intimes qui unissent l'alchimie de l'Extrême-Orient à celle de l'Occident, nous pourrions peut-être nous demander si, pour dorer, les Chinois comme les Grecs ne recherchèrent pas quelque sel d'or, un cyanure inconnu pour eux qui, sous une apparence de pierre, renfermant cependant le principe de l'or, pour parler le langage alchimique, aurait permis aux *gens de secrets*, à l'exemple des sels de cuivre, de dorer les métaux, grâce à une électri-

cité latente, réalisant ainsi la pierre philosophale telle qu'ils la rêvèrent pendant des siècles.

Les livres alchimiques et les *Lapidaires* de l'Occident ne comprennent pas seulement la théorie et les expériences de transmutation des métaux, ils renferment également sur les minéraux une foule de légendes. On ne saurait négliger de mettre en lumière, dans un ordre d'idées absolument scientifique, les traditions communes aux peuples les plus éloignés. Mais il est indispensable de signaler auparavant deux états d'âme bien différents, qui jouèrent, dans la genèse et l'adaptation de ces traditions, un rôle extrêmement curieux. Alors que dans les *Lapidaires* grecs, dans les *Lapidaires* arabes, dans les *Lapidaires* occidentaux, la femme joue un rôle prépondérant, qu'elle soit, pour les uns un simple objet de plaisir, pour les autres un véritable but intellectuel, dans le *Lapidaire* chinois elle n'occupe qu'une place parallèle à celle de l'homme, comme être souffrant qui a besoin des soins du médecin. Une seule fois, dans la fonte du cuivre, nous avons trouvé la femme jouant un rôle symbolique. Je ne sais si Hercule et Omphale, Samson et Dalila et tant d'autres, ont en Chine des légendes correspondantes; en tous cas, nous allons, dès les premiers pas, trouver un exemple frappant de cette séparation si nette et si caractéristique.

Ouvrons les *Alchimistes* syriaques de M. Berthelot, nous y trouvons ce récit légendaire, traduit du grec, de Zozime :

« Dans un lointain pays de l'Occident, là où se

trouve l'étain, il y a une source qui sort de terre et fait surgir le mercure comme de l'eau. Lorsque les habitants de cet endroit voient qu'il est sur le point de se répandre hors de la source, ils choisissent une jeune fille remarquable par sa beauté et la placent devant lui toute nue, afin qu'il s'éprenne de la beauté de la jeune fille. Il s'élance sur elle d'un bond, cherchant à s'en emparer, mais elle s'échappe d'une course rapide, pendant que des jeunes gens se tiennent auprès d'elle en portant des haches dans leurs mains. Aussitôt qu'ils le voient s'approcher de la jeune fille, ils le frappent, le coupent, puis il vient de lui-même dans le creux préparé, et de lui-même se fixe et se durcit. » (Berthelot, *Chimie au moyen âge*, t. III, p. 244.)

A l'article de l'*Encyclopédie, choeïyn* (argent d'eau), nous trouvons : « Mercure du royaume de *Fou-lin* (Syrie). A l'endroit où le soleil se couche, il y a dans cette terre une mer souterraine de mercure d'une étendue de 45 à 50 lis. Les gens du pays obtiennent ainsi le mercure. A une distance de 10 lis de cette mer, ils creusent des trous en forme de puits, une dizaine environ. Puis on prend des gens qui montent de bons chevaux; les chevaux et les gens sont couverts de plaques d'or; ils s'avancent vers les bords voisins de la mer de mercure. Le soleil fait briller les plaques d'or et le mercure se précipite comme le flot de la marée, sa vitesse est celle d'une colle liquide. Les cavaliers s'élancent et fuient sur leurs montures. Le mercure se précipite sur leurs traces.

S'ils vont lentement, bêtes et gens périssent engloutis; s'ils gagnent de vitesse, alors le mercure épuise ses forces et reste dans les tranchées. Lorsqu'il y est parvenu, alors on le ramasse, on le soumet à l'action du feu avec de l'huile de sésame et on obtient du *hoa yn* (argent de fleur). Mais ce mercure n'est pas semblable à celui que l'on trouve en Chine, mais comme l'un et l'autre sont liquides et ont l'aspect de l'argent, on les appelle du même nom. »

Dans la légende grecque nous avons une vierge, c'est celle de la chasse à la licorne, celle des alchimistes: dans la légende chinoise, nous ne la trouvons pas. Peut-on cependant se refuser à l'identification des deux légendes? Mais cette légende encore est-elle d'origine syriaque ou chinoise? Le pays ne saurait faire de doute puisqu'il est nommé dans le texte chinois, Fou lin, la Syrie; enfin, M. Clermont-Ganneau pourrait peut-être nous mettre sur la voie, lui qui vient de corriger, dans un des derniers numéros de la *Revue critique*, un passage du Bœdecker de la Syrie, où était défiguré le nom de *Bir es Zeibaq*, le puits du vif-argent. Est-ce à ce puits que se rattache notre légende?

Si nous avons vu plus haut des passages philosophiques qui semblent inspirés du *Timée*, du *Lapidaire d'Aristote*, nombreuses sont encore également les légendes lapidaires communes aux Grecs et aux Chinois, que nous trouvons ici et dans les livres de l'école d'Alexandrie, notamment dans Damigéron le Mage.

Voici le diamant qui résiste au choc des plus lourds marteaux, mais qui se brise au simple contact du plomb et du sang de bouc. En Chine, par exemple, le sang de bouc est remplacé par la corne du cerf *ling*. Le *Lapidaire* arménien est le seul qui nous permette de pénétrer cette légende : « Pour briser le diamant, on le met entre deux feuilles de plomb pour n'en pas perdre les éclats qui, sans cela, jailliraient de tous côtés. » Je n'ai pu encore trouver l'origine du sang de bouc.

Quant à la découverte des diamants, il y aurait encore un rapprochement à faire entre les traditions chinoises, grecques et arabes, la légende d'Alexandre et de Sindbad le Marin qui jetaient dans les vallées gardées par les serpents, des quartiers de viande que les aigles emportaient dans leurs aires, avec les pierres précieuses qui s'y trouvaient attachées. En Chine, les oiseaux les avalent simplement et viennent les rendre dans leurs excréments.

Voici les pierres qui enfantent, *lapides prægnantes*, les *tse tch'e che* 子持石 (pierre soutenue par ses enfants).

Plus loin, c'est l'aimant regardé comme pierre vivante par le περὶ λίθων d'Orphée, par les *Cyranides;* le texte chinois nous en donne une explication fort simple.

« Au promontoire de Tchang haï 漲海, l'eau est peu profonde, il y a beaucoup de *Ts'e che* (pierres de *Ts'e*, aimant). Les grands navires qui passent dans ces parages et qui sont garnis de feuilles de fer, ar-

rivés en cet endroit de la mer, ne peuvent aller plus loin. » Cette première partie est la légende du Pseudo-Callisthène. Mais l'auteur ajoute : « Chaque fois qu'on prend de la limaille de fer et qu'on l'offre en pâture à cette pierre, elle paraît la manger comme un être vivant et cette limaille de fer s'attache à toute la surface de cette pierre et forme comme des touffes de poils. »

Plus loin nous rencontrons le *che tchong jou* 石鍾乳 (mamelle de pierre), appelé aussi *lieou kong jou* 留公乳 (pierre qui laisse suinter le lait), le galactite d'Orphée, de Damigéron qui, tout comme en Occident, fait abonder le lait aux nourrices, qui, mise sous l'écorce des arbres à fruits, agit à l'intérieur et fait produire à l'arbre beaucoup de fruits dont la saveur est agréable. Ainsi que dans les *Geoponica* nous lisons dans le *Pen ts'ao kang mou* que « si on met cette poudre sous l'écorce de la racine de vieux arbres, ces arbres reprennent de la force. On dirait que véritablement cela leur redonne une nouvelle vigueur ».

L'aëtite, la pierre d'accouchement n'est pas inconnue non plus en Chine, mais la légende ne s'applique pas à la même pierre. L'aëtite, le fer hydraté géodique argileux, s'appelle en Chine *ya yu leang* 禹餘粮 (restes de nourriture de l'empereur Yu). Bien qu'au Japon elle s'appelle *ko mochi ishi* (pierre qui enfante), on ne trouve dans ses propriétés médicales rien qui se rapporte à l'accouchement ; mais c'est le *che yen* (hirondelle de pierre, plicatule fossile), qui vole, dit-on,

dans les cavernes, qui possède les propriétés merveilleuses de la pierre d'aigle. C'est toujours une pierre portant le nom d'un oiseau; en vieil espagnol c'est la pierre *Boitrenna*, du vautour, qui jouit de la même efficacité. « Si une femme accouche difficilement, dit l'*Encyclopédie*, elle n'a qu'à tenir de chaque main un fragment de cette pierre, elle en éprouve l'efficacité sur-le-champ. »

Ils ont également la pierre d'épreuve, le *pouo souo che* 波娑石 qui vient de Sumatra, appelée également *mouo souo che* 摩娑石 (pierre que l'on ramasse à la main). Les Hou jen (Mongols) la recherchent avidement, « parce qu'ils la montent en or, en font des bagues qu'ils portent habituellement et chaque fois qu'ils veulent manger, ou qu'ils cessent de manger, ils passent leur langue sur cette bague qu'ils sucent deux ou trois fois pour se préserver de tout poison. »

Ce sont enfin les pierres de foudre, les céraunies de Pline, de Sénèque, de toute l'antiquité enfin, les haches de pierre polie, les polissoirs, les grattoirs de l'âge de pierre; mais alors que l'*Encyclopédie* fait un simple renvoi aux étoiles filantes, le *Pen ts'ao kang mou* les définit ainsi : « *Pi li tchen* 霹靂碪 ou *lei ki* 雷楔 (pierre de tonnerre) est une espèce de pierre qu'on trouve après la foudre tombée, tantôt d'une figure, tantôt d'une autre, ordinairement de la figure du fer d'une hache, à cela près qu'il n'y a point de trou pour l'emmancher, ou d'une barre de fer ou d'une lime quelquefois longue de plus d'un

pied et pesant trois ou quatre livres, très dure, d'une couleur bleue, noire, marbrée. On les trouve après le tonnerre, enterrées dans la terre à cinq ou six pieds et souvent plus; il tombe quelquefois une matière qui s'appelle perle ou brillant, c'est un phosphore qui luit dans les ténèbres. C'est par l'agitation ou mouvement violent, ou choc des vapeurs et matières subtiles du soleil et de sa femme, que se produisent ces grands bruits, déterminés ou mus l'un et l'autre par un esprit ou être intelligent qui agit en cela et dans tant de productions que nous voyons avec une sagesse parfaite.

« Les voies de ces esprits sont obscures et imperceptibles à notre égard, nous ne pouvons les pénétrer à fond. »

Il y a deux pierres, deux sels qui, dans l'alchimie, ont joué un rôle très important, le litharge et le sel ammoniac, dont les noms persans se retrouvent dans les manuscrits latins du moyen âge, *Merdaseng* et *Nouchadzir*. On les rencontre ici, mais il y a une remarque bien curieuse à faire en leur endroit.

Sous le mot *mi t'o seng* 密陀僧 et sous celui de *nao cha* 硇砂, ils sont facilement reconnaissables. Mais le premier est écrit phonétiquement et de plus le texte chinois dit qu'il vient de l'étranger, donc c'est le mot persan transformé. Quant au *nao cha*, c'est autre chose. Il est écrit idéographiquement et le texte du *Pen ts'ao kang mou* ajoute : « Il vient de la province de *Chen si;* on le tire d'une montagne

d'où il sort continuellement des vapeurs rouges et dangereuses et très difficiles à aborder par rapport à ces mêmes vapeurs. Il en vient aussi de la Tartarie; on le tire des plaines où il y a beaucoup de troupeaux, de la même façon que le salpêtre de houssage; les Tartares et gens d'au delà de la Chine salent les viandes avec ce sel. » De cela, il semblerait admissible de supposer que si les Chinois ont pris aux Persans leur *merdaseng*, les Persans auront à leur tour emprunté aux Chinois leur *nao cha* auquel ils auront ajouté la terminaison *dzer*, comme pour le *Bezoar* qui en Perse s'appelle *Badzeher*.

Le verre, le *po li* 玻璃, je l'ai gardé pour terminer. Pfizmaier, Hirth ont parcouru à son sujet les *Annales chinoises*, la date d'apport du verre en Chine par les Arabes et de ses procédés de fabrication est aujourd'hui à peu près déterminée vers le milieu du v[e] siècle. Sous ce nom de *po li*, écrit phonétiquement, on peut sans grande difficulté retrouver le *φιάλη* grec, absolument comme *vori*, *biidoro* en japonais, ne sont qu'une transformation de *vitrum*.

Dans une autre étude nous rechercherons les pierres magiques communes aux Chinois et aux Occidentaux.

De tout cela je ne veux tirer actuellement aucune conclusion. Si j'ai blâmé souvent les synthèses trop rapides, je n'aurai garde de proposer aujourd'hui une solution. Les origines de la science pourront dans

l'avenir, aussi bien que les annales qu'on découvrira, préparer les voies, permettre des rapprochements. Elles ne présenteront pas la partie la moins intéressante de l'histoire de l'humanité; les *Lapidaires* de l'Antiquité en seront un chapitre.

VOYAGES DES PÉLERINS BOUDDHISTES.

L'ITINÉRAIRE D'*OU-K'ONG*

(751-790),

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

MM. SYLVAIN LÉVI ET ÉD. CHAVANNES.

INTRODUCTION.

L'édition japonaise du Tripiṭaka offerte à la *Société asiatique*, par un de ses anciens membres, M. Ryauon Fujishima, contient un assez grand nombre de textes nouveaux qui ne figurent pas dans les éditions chinoises de la collection bouddhique; ils sont empruntés à l'édition de Corée, dont quelques exemplaires sont encore conservés au Japon. (V. *Bunyiu Nanjio, A Catalogue of the Chinese translation of the Buddhist Tripiṭaka*, Oxford, 1883, *Introd.*, p. XXIV.) Au volume XV de la boîte XXII (section 祕密) se trouve un sûtra inconnu jusqu'ici : le Daça-bala-sûtra; ce texte, très court, d'une page et demie à peine, est précédé d'une longue introduction intitulée : *Ta-t'ang-tcheng-yuen-sin-i-che-ti-teng-king-ki* (大唐貞元新譯十地等經記). « Mémoire sur une traduction nouvelle du Daça-bhûmi-sûtra, etc., exécutée dans la période *Tcheng-yuen* (785-804) de la Grande Dynastie *T'ang*. » L'auteur s'est proposé de relater les circonstances qui justifient et expliquent cette traduction et qui en garantissent l'authenticité : il est ainsi

naturellement conduit à raconter la biographie du personnage qui a porté les textes sanscrits originaux en Chine. Le religieux *Ou-k'ong*, qui avait d'abord porté dans les ordres le nom de *Fa-kie* (*Dharmadhâtu*), né en 730, part en 751 dans les contrées occidentales et n'en revient qu'après une absence de quarante années (790). Dans l'intervalle il visite l'Asie centrale et l'Inde en pèlerin zélé plutôt qu'en observateur intelligent. Peu lettré sans doute, il est obligé de recourir à autrui pour interpréter les sûtras qu'il rapporte comme pour rédiger ses souvenirs et pour faire valoir ses titres. Ses longues courses ne l'ont guère instruit; s'il a beaucoup vu, il n'a pas beaucoup retenu. Mais, toutes maigres et sèches qu'elles sont, ses notes ne manquent pas d'intérêt : elles nous font entrevoir l'état de l'Asie centrale dans une période troublée et obscure; elles mettent en lumière la prospérité et la vigueur inattendues du bouddhisme en ces régions à la veille du jour où il doit disparaître; elles révèlent enfin toute une domination turque, qu'on soupçonnait à peine, à la lisière de l'Inde et de l'Afghanistan. Si *Ou-k'ong* reste loin en arrière de *Hiouen-tsang* et même de *Fahien*, sa biographie forme du moins un complément précieux et comme une suite naturelle à la galerie « des Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident à l'époque de la grande dynastie *T'ang* ».

Le *Song-kao-seng-tchoan* (*Cat. Nanjio, 1495*) donne au chapitre III, 13ᵉ biographie, une notice sur *Ou-k'ong* évidemment extraite du Mémoire que nous traduisons et qui n'apporte aucun fait nouveau. La même compilation donne au chapitre XV, 19ᵉ biographie, une notice étendue sur *Yuen-tchao*, rédacteur de ce mémoire.

Les nouvelles traductions du *Che-ti-king* (十地經, *Daçabhûmi sûtra*), du *Hoei-hiang-luen-king* (迴向輪經, *Bhavasaṃkrânti (?) sûtra*) et du *Che-li-king* (十

力經, *Daçabala sûtra*)[1], c'est le Çramana *Ou-k'ong* (悟空) dont le nom était à l'origine *Fa-kie* (法界 *Dharmadhâtu*), et qui est un religieux du temple *Tchang-king* (章敬), de la capitale supérieure[2], qui les a rapportées de l'Inde du Centre, lors de sa mission au *Ki-pin* (罽賓). Le maître était originaire de *Yun-yang* (雲陽)[3], dans l'arrondissement

[1] Le *Che-ti-king* «le Sutrâ des Dix Terres» peut être le *Daçabhûmi-sûtra* traduit antérieurement en chinois, entre 384 et 417, par Kumârajîva et Buddhayaçaș en collaboration, sous le titre de *Che-tchou-king* (Nanjio, 105) et qui forme une section du *Buddhâvataṃsaka-sûtra* (chap. XXII dans la traduction de Buddhabhadra [Nanjio, 87] et chap. XXVI dans la trad. de Çikṣânanda [Nanjio, 88]). Mais on trouve aussi désigné sous le même titre : *Ta-fan-kouan-p'ou-sa-che-ti-king*, en sanscrit *Mahâ-vaipulya-bodhisattva-daçabhûmi-sûtra*, un autre ouvrage traduit au temps des Wei du nord (386-534) par Ki-kia-ye et T'an-yao (Nanjio, 103) et traduit antérieurement par Kumârajîva (384-417) sous le titre de *Kouan-yen-p'ou-t'i-sin-king*, Bodhi-hṛdaya-vyûha-sûtra.

Le *Che-li-king* «le Sûtra des Dix Forces» est le *Daça-bala-sûtra*. Le Catalogue de Nanjio ne mentionne pas de sûtra sous ce titre. L'ouvrage énumère et définit les dix forces caractéristiques du Bouddha; la liste répond exactement à celle de la Mahâ-vyutpatti, § 7.

Le *Hoei-hiang-luen-king* «le Sûtra de la Roue qui se dirige circulairement» contenait sans doute un enseignement relatif à la transmigration. Il peut correspondre au *Kouan-yeou-king* (Nanjio, 284) traduit par Buddhaçânta en 539, et antérieurement par Bodhiruci (Nanjio, 285) sous le titre de *Ta-fan-teng-sieou-to-lo-wang-king* (Mahâ-vaipulya-sûtra-râja-sûtra); le même sûtra, dans la traduction d'I-tsing (701) porte le titre de *Ta-cheng-liou-kouan-tchou-yeou-king* (Nanjio, 526). Le catalogue de Nanjio donne dubitativement comme titre correspondant en sanscrit : Bhava-saṃkrânti-(ou saṃkramita)-sûtra.

[2] La capitale supérieure était *Tch'ang-ngan* (auj. *Si-ngan-fou*, dans le *Chàn-si*); elle s'opposait à la capitale orientale qui était *Lo-yang*.

[3] La sous-préfecture de *Yun-yang* était au sud-ouest de la sous-

de la capitale; le surnom de son canton était *Ts'ing-long* (青 龍) et le nom de son village était *Hiang-i* (嚮 義). Son nom dans le monde était *Kiu* (車); son appellation était *Fong-tch'ao* (奉 朝); il était descendant de la famille *T'o-pa* (拓 跋), des *Wei* postérieurs[1]. Le ciel lui avait donné de l'intelligence; il était résolu à honorer les anciens écrits[2]; en montrant de la piété filiale et de l'amour fraternel, il se conduisait dans sa famille; avec fidélité et sincérité il servait l'État. Il se trouva que *Hiuen-tsong*, l'empereur très raisonnable, grandement saint et grandement intelligent[3], gouverna l'empire selon la piété filiale; les dix mille royaumes y prirent plaisir dans leur cœur; dans les huit directions de l'espace, tous se déclarèrent ses sujets; les barbares des quatre points cardinaux avec respect se réformèrent.

En ce temps, le royaume de *Ki-pin*[4] (罽 賓) désira

préfecture actuelle de *Choen-hoa* 淳 化, préfecture secondaire de *Pin* 邠, province de *Chàn-si*.

[1] Les *Wei* postérieurs sont une dynastie de race turque qui avait pour nom de famille T'oba; ils régnèrent sur le nord de la Chine de 386 à 533 ap. J.-C.

[2] Mot à mot : honorer les *tien* et les *fen* 尙 典 墳. C'est une allusion aux anciens livres appelés les cinq règles (*ou tien*) et les trois tombes (*san fen*) qui passaient pour venir des cinq empereurs et des trois souverains antérieurs à la première dynastie (Cf. *Tcheou-li*, article *wai che*, trad. Biot, t. II, p. 119, et *Tso-Tchoan*, 12e année du duc *Tchao*, trad. Legge, p. 641, 2e col.).

[3] Tous ces titres sont ce qu'on appelle des *hoei hao* 徽 號 = noms excellents; ils sont décernés aux empereurs et aux impératrices de leur vivant.

[4] Sur le *Ki-pin*, voir la note plus loin, p. 349.

mettre son appui sur la sainte dynastie *T'ang* et envoya le grand directeur *Sa-po-ta-kan*[1] (薩波達幹) avec le supérieur[2] *Che-li-yue-mo* (舍利越魔), originaire de ce même royaume (de *Ki-pin*).

La neuvième année *T'ien-pao*, l'année étant dans les signes *keng-yn* (750), ils vinrent à la cour; exposant leur désirs, ils demandèrent une alliance et proposèrent qu'on envoyât quelqu'un inspecter et observer (leur pays). Puis, l'année suivante, l'année étant dans les signes *sin-mao* (751), l'empereur *Hiuen-tsong* ordonna à l'eunuque *Tchang T'ao-koang* (張韜光), *nei-se-po*[3] du bureau des préposés aux affaires intérieures, et honoré du fourreau (d'arc) rouge en forme de poisson, de prendre des présents pour l'accréditer et de se mettre en route; on lui donna officiellement une quarantaine d'hommes d'escorte. Il arriva que la faveur (impériale) conféra à *Fong-tch'ao* le titre de fonctionnaire adjoint du commandant des gardes de gauche délégué à la surveillance des quatre portes de *King-tcheou*, mais avec même rang qu'un fonctionnaire régulier. A la suite de l'ambassadeur, il prit le chemin de *Ngan-si*[4]

[1] Le nom de ce dignitaire est écrit *Sa-po-yuen-kan* dans le *Song-kao-seng-tchoan*. *Ta-kan* paraît être la bonne orthographe, car on la retrouve dans le nom de divers autres fonctionnaires. Cf. p. 379.

[2] Nous traduisons par «supérieur» l'expression 三藏, ppt. Tripiṭaka, qui paraît être une abréviation pour 三藏法師, le maître de la loi des trois recueils.

[3] Les termes *nei-se-po* 內寺伯 désignent une charge d'eunuque; cf., dans le *Che-king* (Siao ya, ode 6 de la décade *siao min*), les expressions 巷伯 et 寺人 appliquées à un eunuque.

[4] Dans le chapitre *ti-li-tche* de l'Histoire des *T'ang*, le territoire

(安西). Il arriva ensuite au royaume de *Sou-lei*[1] (疏勒), puis il passa les monts des Oignons[2] (葱山), parvint aux passes de *Yang-yu* (楊輿), atteignit le royaume des cinq *Tch'e-ni*[3] (赤尼, on dit

de *Ngan-si* est mentionné comme faisant partie de la région (道) de *Long-yeou* (龍右); il comprenait le Turkestan oriental; pendant un moment, la Perse elle-même en dépendit nominalement. A l'époque de *Ou-k'ong*, le *Ngan-si* se divisait en «quatre garnisons» (四鎮) qui étaient : Kutche (龜茲), Khoten (于闐), Kachgar (疏勒) et *Tsoei-ye* (碎葉, ou *Sou-ye* 素葉, aujourd'hui *Che-pa-r-t'ou-ko-tche* 什巴爾圖和碩, à l'extrémité orientale du lac Issyk-kul 圖斯庫勒). La résidence du gouverneur de *Ngan-si* était à *Kutche* (Cf. *Si-yu-t'ou-tche*, ch. XV, p. 8 v°).

[1] Kachgar. Cf. H. T., III, 219.

[2] Le Belur-tagh. Cf. H. T., III, 194.

[3] Le royaume de *Tch'e-ni* ou *Che-ni* correspond au pays que *Hiouen-tsang* nomme *Che-k'i-ni* (III, 205), et que Vivien de Saint-Martin identifie avec le Chaghnan. On lit dans l'Histoire des *T'ang* (chap. CCXXI, 2e partie, p. 8 v°) : «Le royaume de *Che-ni* (識匿) s'appelle aussi *Che-k'i-ni* (尸棄尼) ou *Che-ni* (瑟匿). Il est à 9,000 *li* au sud-ouest en droite ligne de la capitale; du côté de l'est, il est distant de 500 *li* de la résidence du gardien du *Ts'ong-ling* (c'est-à-dire du fonctionnaire chinois préposé à la garde de la frontière du Belur-tagh); à 300 *li* vers le sud, il se rattache au pays de *Hou-mi* (護密; cf. la note suivante); à 500 *li* vers le nord-ouest, il touche au pays de *Kiu-mi* (俱蜜). A l'origine il avait sa capitale dans la ville de *K'ou-han* (苦汗); mais dans la suite, les habitants se dispersèrent et s'établirent dans les gorges des montagnes. Il y a cinq chefs des gorges qui se sont arrogé le pouvoir; on les appelle les cinq *Che-ni* (五識匿). Ce territoire est de 2,000 *li*; il ne produit pas les cinq céréales; les gens de ce pays aimant à attaquer et à piller les marchands, on cessa graduellement de se servir (pour les caravanes) des quatre gorges de la vallée de *Pouo-mi* (播蜜, Pamir; le mot 川 désigne ici, comme dans *Hiouen-tsang*, III, 207, la vallée).» Ce passage de l'Histoire des *T'ang* explique l'expression que nous trouvons dans la relation : les cinq *Tch'e-ni* de la vallée de *Pouo-mi*.

aussi *Che-ni* 式尼) de la vallée de *Pouo-mi* (播密), puis le royaume de *Hou-mi*[1] (護密), puis le royaume

[1] Une note de *Hiouen-tsang* (III, 201) donne ce nom de *Hou-mi* comme la désignation indigène du royaume que le pèlerin nomme *Ta-mo-si-t'ie-ti*. Vivien de Saint-Martin l'identifie avec Matotch. Cependant le *Si-yu-t'ou-tche* (chap. XVII, p. 12 r°) place l'ancien État de *Hou-mi* sur le plateau de l'Alaï ou Ala-djul (阿喇楚勒), dans le Pamir; cette contrée est arrosée par le Kizil-su, qui prend plus bas les noms de Surkhab, puis de Waksh et finit par se jeter dans l'Amou-Daria. La principale passe qui fait communiquer ce pays avec la Kachgarie est celle de Terek : c'est peut-être ce col qui est désigné ici sous le nom de *Yang-yu*.

D'après l'histoire des *T'ang* (chap. CCXXI, 2[e] part., p. 9 r°), comme d'après *Hiouen-tsang*, le pays de *Hou-mi* aurait eu la forme d'une longue bande très étroite, de 1,600 *li* environ de l'est à l'ouest, sur 4 à 5 *li* du nord au sud (c'est par inadvertance que Julien écrit quatre à cinq *cents li*, III, 201). *Hiouen-tsang* dit que la capitale de ce royaume est *Hoen-t'o-to* (昏馱多); mais l'histoire des *T'ang* place la résidence royale à *Han-kia-chen* ou, suivant certaines éditions, *Sai-kia-chen* (寒迦審 ou 塞迦審), au sud du fleuve *Ou-hou* (烏滸, c'est-à-dire Oxus; le Kizil-su étant pris pour le cours supérieur de l'Oxus). Pendant la période *Hien-k'ing* (656-660), dit l'histoire des *T'ang*, ce pays fut rattaché à la Chine sous le nom de département de *Niao-fei* (鳥飛) et on en nomma gouverneur le roi *Cha-po-lo Hie-li-fa* (沙鉢羅頡利發; dans ce nom, *hie-li-fa* doit être un titre, car nous retrouvons ce mot dans le nom de divers autres rois, par exemple dans celui des rois de *Kou-tou* 骨咄 et de *Sié-yu* 謝颶; cf. *T'ang-chou*, chap. CCXXI, 2[e] partie, p, 8 r° et 10 r°); dans la suite, le royaume de *Hou-mi* tomba sous la domination des *T'ou-fan*; en 720, l'empereur conféra un brevet d'investiture au roi *Lo-lu-i-t'o Kou-t'ou-lou To-pi-le Mo-ho-ta-mo-sa-eul* (羅旅伊陀骨咄祿多毗勒莫賀達摩薩爾; dans ce nom, les trois syllabes *Kou-t'ou-lou* sont la transcription régulière du mot turc *koutlouk* «heureux»); en 728, ce roi envoya des présents à la cour, en même temps que le prince du pays de *Mi*, *Mi-hou-han* (米忽汗, c'est-à-dire le Khagan de *Mi*). En 729, le haut dignitaire *Ou-hou Ta-kan* (烏鶻達干; *ta-kan* paraît être la transcription du titre turc dar-

de *Kiu-wei*[1] (拘 緯), puis le royaume de *Ho-lan* (葛 藍), puis le royaume de *Lan-so*[2] (藍 娑), puis le royaume de *Ye-ho* (孽 和) puis le royaume d'*Ou-tchang-na* (烏 仗 那, on dit aussi *Ou-tch'ang*[3] 烏 長.

khan) vint à la cour. A la mort du roi, son cousin *Hou-tchen-tan* (護 眞 檀) lui succéda; en 741, il vint en personne à la cour. L'État de *Hou-mi* paraît être resté pendant tout ce temps attaché aux Tibétains; mais en 742, le fils du roi, *Hie-ki-fou* (頡 吉 匐), demanda à rompre avec les *T'ou-fan;* en 749 (*Hou*) *Tchen-fan* vint à la cour où on lui conféra divers titres; dans la suite il envoya une ambassade; enfin, en 758, le roi *Ho-che-i-kiu-pi-che* (紇 設 伊 俱 鼻 施) vint à la cour et reçut le nom de *Li* (李) qui l'incorporait à la famille impériale.

[1] *Kiu-wei* est donné dans l'Histoire des T'ang (citée par Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident,* mais nous n'avons pas retrouvé ce passage dans le texte indiqué) comme un autre nom du royaume de *Chang-mi.* V. la notice de Hiouen-Tsang sous ce dernier nom, III, 206, *Chang-mi* ou *Kiu-wei* correspond au *Chitral* moderne. Cf. aussi Rémusat, *Nouveaux mélanges,* I, 255. «La capitale s'appelle *A-che-iu-sse-to;* elle est située dans les grandes montagnes de neige (Himalaya), au nord du fleuve *Pho-liu* (Pourout)».

[2] Il faut sans doute substituer au signe *so* 娑 le caractère *po* 婆 qui s'en distingue à peine et qui se confond souvent avec lui. On lirait alors *Lan-po,* comme chez Hiouen-Tsang, II, 95. Le *Lan-po* ou *Lampâka* répond au *Lamghân* actuel.

[3] H. T., II, 131. Rémusat a traduit la section du *Pien-i-tien* sur le pays d'Udyâna dans une note du *Foe-koue-ki* (chap. VIII, n. 1, p. 47-59). Outre un long extrait du voyage de *Song-yun* et des mémoires de *Hiouen-Tsang,* ce chapitre comprend les notices sur l'Udyâna dans l'Histoire des *Wei* septentrionaux et dans celle des *T'ang.* Il en vint des ambassades en 502, 511, 518, 521 et 642. En 642, le prince régnant se nommait *Ta-mo-yn-t'ouo-ho-se* 達 摩 因 陁 訶 斯 : il semble, d'après un texte de l'Histoire des *T'ang,* que le *Ki-pin* en cette même année avait pour roi *Ho-hie-tche* 曷 擷 支 ; l'Udyâna et le Gandhâra auraient donc formé à cette époque deux royaumes séparés; cependant une variante de l'ancienne histoire des *T'ang,* qui mentionne le roi *Ho-hie-tche* en

et *Ou-tch'an* 烏纏), le royaume de *Mang-ngo-p'o* (茫誐勃) et la ville de *Kao-t'eou* (高頭), puis le royaume de *Mo-tan* (摩但) puis la ville de *Sin-tou*[1] (信度; elle est près du fleuve *Sin-tou* 信度; on l'appelle aussi *Sin-t'ou* 信圖 ou parfois ville de *Sin-t'eou* 辛頭). Le vingt et unième jour du deuxième mois de la douzième année, marquée des signes *koei-se* (753), il arriva au royaume de *K'ien-t'o-lo* (乾陀羅; la prononciation sanscrite est correctement Gandhâra[2] (健馱邏); c'est là qu'est la capitale orientale du *Ki-pin* (罽賓).

Le roi demeure en hiver dans ce lieu; en été, il réside au *Ki-pin;* il recherche la chaleur ou la fraîcheur de ces localités suivant ce qui est avantageux à sa santé. En ce temps le roi les aceueillit en les accablant de politesse; il reçut avec respect la faveur impériale. L'ambassadeur revint prendre congé de vive voix et reçut tous les objets qui devaient l'accréditer; sa mission étant remplie, il s'en revint en Chine. *Fong-tch'ao* se trouva alors fort malade; pendant longtemps il ne fut pas capable de reprendre le dessus et de se rétablir; il resta dans le royaume

658 et non en 642, empêche de tirer de ce texte une conclusion d'une absolue certitude. En 719, le royaume d'*Ou-tchang*, voisin du Cachemire, est mentionné parmi les États que la crainte des Arabes poussait à se révolter contre la Chine. En 745, l'union du Gandhâra et de l'Udyâna est un fait accompli, car nous lisons (*T'ang-chou*, chap. CCXXI, 1re partie, *ad fin.*) qu'à cette date *P'o-p'o-*(*tchoen*) 勃匐(準), roi du *Ki-pin*, fut autorisé par l'empereur à prendre le titre de «roi de *Ki-pin* et d'*Ou-tchang*».

[1] Sindhu, Indus.

[2] H. T., II, 104.

de *K'ien-t'o-lo* (Gandhâra). Après le retour de l'ambassadeur à la cour (de Chine), il se remit graduellement; il fit vœu de se consacrer au Bouddha; il s'abandonna donc au supérieur *Che-li-yue-mo;* il fit tomber sa chevelure et revêtit la robe noire. Il avait l'intention de revenir promptement dans sa patrie, d'y voir face à face son souverain éclairé, d'y servir avec soin son père et sa mère et de s'acquitter entièrement des deux vertus de la fidélité (au souverain) et de la piété filiale. Il eut alors le bonheur que le supérieur lui conféra un nom en religion : en sanscrit, ce nom était *Ta-mo-t'o-tou* (達摩馱都, Dharmadhâtu), ce qui en traduction chinoise signifie *Fa-kie* 法界. Il avait alors 27 ans, quand il sortit du monde; c'était la deuxième année *tche-té* (757 apr. J.-C.), marquée des signes *ting-yeou*, du règne de *Sou-tsong*, le pieux empereur à l'intelligence éclairée, à la vertu guerrière, à la grande sainteté, à la grande pénétration. Quand il arriva à l'âge de 29 ans, dans le royaume de *Kia-che-mi-lo*[1] (迦溼

[1] Le Cachemire était précisément à cette époque en relations d'amitié avec la Chine. La première ambassade du Cachemire (Histoire des *T'ang*, notice sur le Cachemire, chap. CCXXI, 2e partie, p. 9), vint en Chine au commencement de la période *K'ai-yuen* (713-742). En l'an 720, le roi *Tchen-t'o-lo-pi-li* 眞陀羅祕利 (Candrâpîḍa) obtint d'être inscrit sur les registres impériaux avec le titre de roi. Le vertueux Candrâpîḍa mourut, assassiné sans doute par son frère Târâpîḍa, après un règne de huit ans et huit mois (*Râja-taraṅgiṇî*, IV, 118). Le meurtrier s'empara du trône qu'il occupa pendant quatre ans; il fut ensuite remplacé par son frère puîné Muktâpîḍa, dont le règne glorieux dura près de trente-sept ans (*Râj.-tar.*, IV, 366) Muktâpîḍa, mieux connu dans l'histoire de

彌羅) (Cachemire) il entra sur l'autel pour y rece-

l'Inde sous le titre royal de Lalitâditya, chercha à s'assurer l'appui de la Chine pour élargir le cercle déjà si vaste de ses conquêtes. Le général Cunningham a eu tort de supposer que la crainte des Arabes l'avait poussé à cette démarche : ses armées victorieuses étaient en état de tenir tête aux envahisseurs musulmans. La Râjataraṅgiṇî (éd. Stein, IV, 167) semble même faire allusion à une triple victoire sur les Arabes :

trîn vârân samare jitvâ jitaṃ mene sa mummunim
sakṛjjayam arer vîrâ manyante hi ghuṇâkṣaram

«Quand il eut vaincu trois fois *Mummuni*, il l'estima vaincu; les vrais héros ne prennent une seule victoire que pour un coup du hasard.» La glose explique *Mummuni*, par *Mumen khân;* le nom sanscrit serait une adaptation partielle du titre d'*Émir al-Mumenim* porté par les khalifes et qui se rencontre d'autre part sous la forme également incomplète de *Hammîra*. Troyer, dans son édition et sa traduction, substitue à *Mummunim* le mot *dussanim*. L'Histoire des *T'ang* montre bien que l'alliance proposée avait moins pour objet la défensive que l'offensive. Après la première expédition chinoise dans le pays de *Po-liu* (voir *inf.*, p. 382) voisin du Cachemire (entre 736 et 747), le roi *Mou-to-pi* (Muktâpîḍa) 木多筆 envoya l'ambassadeur *Ou-li-to* 物理多 porteur d'une missive à la cour de Chine pour solliciter l'établissement d'un camp chinois près du lac *Mo-ho-po-to-mo-loung* 摩訶波多摩龍 (Mahâpadma Nâga) : il se flattait de pouvoir approvisionner une armée auxiliaire de 200,000 hommes, et il rappelait que, de concert avec le roi de l'Inde centrale il avait bloqué les cinq routes du Tibet, et remporté plusieurs victoires sur les Tibétains, adversaires alors redoutés de la Chine. Cf. *Râj.-tar.*, IV, 168 :

cintâ na dṛṣṭâ bhauṭṭânâṃ vaktre prakṛtipâṇḍure
vanaukasâm iva krodhaḥ svabhâvakapile mukhe

«L'inquiétude des Bhauṭṭas (= Tibétains, vaincus par Muktâpîḍa Lalitâditya) ne se laissa pas voir sur leur visage pâle de naissance, comme la colère ne transparaît pas sur la face naturellement rousse des singes» (glose : vânarâṇâm).] Mais les jours florissants de la dynastie T'ang étaient passés; l'empereur Hiuen-tsong se contenta de rendre un décret qui prescrivait de traiter somptueusement

voir toutes les défenses. Il demanda à *Wen-tchou-*

l'ambassadeur et d'enregistrer Muktâpîḍa avec le titre de roi. La capitale du Cachemire était alors à *Po-lo-ou-lo-pou-lo* 撥邏勿邏布邏 (Bâramûla-pura) [Rémusat, *Nouveaux mélanges*, I, 196, transcrit à tort d'après *Ma-touan-lin* : *Po-lo-wo-hoan-pou-lo*]. — Sur Muktâpîḍa-Lalitâditya et sa date, cf. SHANKAR PANDIT, *The Gaüḍavaho*, Introduction, p. LXVIII-XCVI. M. Shankar Pandit conteste vainement l'exactitude ou la portée des documents chinois et s'efforce inutilement de reporter l'avènement de Lalitâditya à l'an 695. C'est également à tort que le même savant représente Muktâpîḍa comme résolument hostile à la religion bouddhique : tous les témoignages sont d'accord pour affirmer le contraire. L'Histoire des T'ang, d'après les informations fournies par les ambassadeurs, rapporte que le Cachemire adore Bhagavat Lokajyeṣṭha. L'historien tibétain du bouddhisme indien, Târanâtha, atteste la prospérité continue de la tradition bouddhique en ce pays. Enfin l'auteur de la Râja-taraṅgiṇî, Kalhaṇa, mentionne la fondation de plusieurs vihâras sous ce règne et le règne précédent. L'épouse de Candrâpîḍa, Prakâçadevî, fit bâtir le Prakâçikâ-vihâra (IV, 79, ed. Stein). Muktâpîḍa-Lalitâditya fit élever à Parṇotsa le Krîḍârâma-vihâra (*id.*, 184), à Huṣkapura un grand vihâra avec un stûpa (*id.*, 188), dans la ville de Pârihâsapura que son caprice avait créée, le Râja-vihâra qu'il se plut à agrandir constamment et qu'il orna de vastes halls, de hauts caityas et de statues colossales des Buddhas (*id.*, 203, 204); ses vassaux et ses fonctionnaires rivalisaient de zèle pieux avec leur maître. Le roi du Lâṭa, Kayya, éleva un magnifique vihâra qui reçut le nom de son fondateur (*id.*, 210). L'alchimiste Caṅkuṇa, conseiller royal, né dans le pays de Bhuḥkhâra (*corr.* Tuḥkhâra? cf. *Stein*, IV, 166, note 1) et surnommé Caṅkuṇa le Turc (Tuḥkhâra-Caṅkuṇa) construisit le Caṅkuṇa-vihâra avec un stûpa et des statues d'or (*id.*, 211), et dans une autre ville un autre vihâra avec un caitya (*id.*, 215); pour prix de ses services merveilleux, il ne demanda au roi que la statue du Buddha apportée du pays de Magadha à dos d'éléphant (*id.*, 259) et la statue fut placée dans le vihâra de Caṅkuṇa (*ib.*, 262), où on la voyait encore quatre siècles plus tard, au temps de Kalhaṇa. La fortune de ce Turc au temps même d'*Ou-k'ong* corrobore par une rencontre curieuse les informations du pèlerin chinois sur les relations des *Tou-Kioue* avec le Cachemire, relations qu'attestaient tant de fondations pieuses.

che-nie-ti (文殊矢涅地)[1] [ce mot, traduit en langue chinoise, signifie « savoir correctement »] d'être son *ou-po-tie-ye* (鄔波䭾耶)[2] (upâdhyâya) [ce mot signifie en chinois « maître qui apprend de près »; à *Ngan-si* on dit : *houo-chang*] (和上), à *Ou-pou-tchan-t'i* (烏不羼提) [le sens du mot en chinois manque] d'être son *kie-mo-ngo-tche-li-ye* (羯磨阿遮利耶) (karmâcârya) [ce mot signifie en chinois « maître de morale »; dans le pays de *Ngan-si* des « quatre garnisons » on dit : *ngo-che-li-ngo-leo eul* (阿闍梨訛略耳)]; à *T'o-li-weï-ti* (馱里魏地) [le

Enfin le beau-frère de Caṅkuṇa, le médecin Îçânacandra bâtit également un vihâra (*id.*, 216).

La missive de Muktâpîḍa à l'empereur de Chine fournit à la chronologie cachemirienne une donnée qui ne paraît pas avoir été dégagée ou utilisée jusqu'ici. L'alliance qu'il se vante d'avoir contractée avec le roi de l'Inde centrale se rapporte nécessairement aux premières années du règne, avant la défaite de Yaçovarman. Kalhaṇa (*Râj. tar.*, IV, 132-138) mentionne le traité conclu entre le monarque du Cachemire et le roi de Kanyâkubja; mais la présomption du ministre de Yaçovarman provoqua une guerre qui fut désastreuse pour son maître. La défaite de Yaçovarman par Muktâpîḍa se place donc entre l'an 736 et l'an 747, plus près de la première de ces deux dates vraisemblablement. Yaçovarman peut être, comme Pauthier le suggérait dès 1839 (*Examen méthodique des faits qui concernent le Thian-Tchu ou l'Inde*, p. 66, n. 1) le roi de l'Inde centrale *I-cha-fou-mo* qui envoya à la cour de Chine en 731 son ministre le bhadanta *Seng-p'o-ta* 僧勃達 (Saṃghabhadra ?).

[1] Peut-être faut-il reconnaître dans les deux dernières syllabes de ce nom le titre de *ni-ti* « appui » (sanscr. *nidhi ?*) qui, d'après le témoignage du *Fan-i-ming-i-tsi*, se donnait aux maîtres éminents de la loi. Voir *Les Religieux éminents*, etc., par *I-Tsing*, trad. Chavannes, p. 164, note.

[2] Voir *Les Religieux éminents, etc.*, p. 140, note.

sens du mot en chinois manque] d'être son *ngo-tche-li-ye* (âcârya) pour lui donner la doctrine. Ces trois maîtres lui donnèrent le sens du Vinaya dans les sept collections[1]. Dans le couvent de *Moung-ti* (蒙鞮) il entendit lire les çîlas. Quand cette lecture fut achevée, il entendit et pratiqua le sens du Vinaya des Mûlasarvâstivâdins; en effet, dans l'Inde du nord, tous appartiennent à l'école des Sarvàstivâdins [ce mot signifie en chinois « croire que tout a une racine originelle »]. Ce monastère de *Moung-ti*, c'est le roi de l'Inde du nord qui l'a bâti après avoir reçu la dignité. En sanscrit on dit : *Moung-ti-wei-houo-lo* (Mundi-vihâra). Le mot *wei-houo-lo* (微賀羅) (vihâra) signifie en chinois « lieu de résidence ». Un lieu de résidence, c'est un monastère. Il y a aussi le monastère de *Ngo-mi-t'o-p'o-wan* (阿彌陀婆挽) (Amitâbha-vana?), et le monastère de *Ngo-nan-i* (阿難儀) (Ânanda?), et le monastère du mont *Ki-tché* (繼者); et il y a le monastère de *Nao-ye-lo* (惱也羅), et le monastère de *Je-jé* (惹惹), et le monastère du général (*tsiang-kiun*, senâpati), et le monastère du *Ye-li-t'e-le* (也里特勒); c'est le fils du roi des *Tou-kiue* (突厥)[2] qui l'a fondé. Et il y a

[1] Les « sept avis » indiqués par le texte sont probablement identiques aux « sept collections » du Vinaya mentionnées sous des noms différents par *I-tsing*, *op. laud.*, p. 168, note et p. 173, note.

[2] La puissance des *Tou-Kiue*, après avoir inquiété la Chine, venait d'être abattue au temps même d'*Ou-k'ong*. Après le règne du Khan *Me-ki-lien* (716-732), les guerres intestines avaient affaibli les hordes; ils tombèrent bientôt après sous la domination des *Hoei-he* (Ouigours). Le centre de leur pouvoir était au N. E.

le monastère de la *K'o-toen* (可敦) (k'atoun)[1]. C'est la souveraine des *Tou-kiue* qui l'a fondé. Il y a plus de trois cents monastères dans ce royaume; le nombre des stûpas et des images est considérable. Il en est que le roi *Ngo-yu* (阿育) (Açoka) et les 500 arhats ont fondés.

de Kao-tch'ang (Karakhodjo près de Turfan); leur territoire s'étendait à l'est jusqu'aux rives désormais célèbres de l'Orkhon et le long du lac Baikal, tandis qu'une de leurs tribus régnait sur les confins de l'Inde et de l'Afghanistan. Les fondations religieuses des *Tou-kiue* au Gandhâra et au Cachemire attestent l'étrange pénétration des races au centre de l'Asie vers le temps de la dynastie *T'ang*.] La conversion des *Tou-kiue* au bouddhisme, d'après les historiens chinois, date de l'an 570 environ. «Il y avait un religieux bouddhiste du royaume de *Ts'i* nommé *Hoei-lin* qui avait été enlevé de force et se trouvait parmi les Tou-Kioue. Il parla à *T'o-po-k'an* et lui dit : «Si le royaume de *Ts'i* est puissant et riche, c'est uniquement parce qu'on y observe la loi du Bouddha». Il l'entretint alors des causes et des effets, des œuvres et de leur rétribution. *T'o-po*, l'ayant entendu, eut foi en ses paroles et fit construire un *kia-lan* (Saṃghârâma). Il envoya un ambassadeur à l'empereur de *Ts'i* pour lui demander les ouvrages religieux appelés *Tsing-ming-king* (Vimalakîrti-sûtra), Nie-pan-king (Nirvâṇa-sûtra), *Hoa-yen-king* (Buddhâvatamsaka-sûtra) ainsi que le *Che-song-liu* (Sarvâstivâda-vinaya). *T'o-po-k'an* lui-même observait le jeûne, faisait le tour de la pagode et la salutation circulaire autour de la statue du Bouddha (pradakṣiṇa) [Stan. Julien, Documents sur les *Tou-kioue*, *Journ. asiat.*, 1864, I, 353-354].» Mais la charité bouddhique se conciliait mal avec les instincts belliqueux et farouches de ces peuplades. Lorsque le khan *Me-ki-lien* voulut, vers 720, élever dans sa résidence des temples consacrés au Bouddha et à Lao-tseu, son conseiller *Tun-yo-kou* l'en dissuada : «Bouddha et Lao-tseu, dit-il, enseignent aux hommes la douceur et l'humilité; ce n'est pas la science des guerriers». (*Id.*, II, p. 461).

[1] *Katoun* est un titre turc bien connu donné à la femme du *Khan*. Voir Terrien de Lacouperie, *Khan, Khakan and other Tartar titles*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, II, 277, et III, 19.

En faisant ainsi le pèlerinage d'adorations et en apprenant la langue sanscrite, il passa quatre années à voyager. Dès l'aube et jusqu'à la nuit il était diligent; il ne lui arrivait jamais de se relâcher un seul instant.] Le royaume (de Cachemire) est entouré des quatre côtés par des montagnes qui lui font un rempart extérieur; on y a ouvert en tout trois chemins sur lesquels on a établi des fermetures. A l'est, un chemin joint le *T'ou-fan* (吐蕃) (Tibet); au nord, un chemin pénètre dans le royaume de *Po-liu* (勃律)[1]; le chemin qui part de la porte de l'ouest va dans le *K'ien-t'o-lo* (Gandhâra). Il y a encore un autre chemin; mais il est toujours fermé et ne s'ouvre pour un instant que lorsque une armée impériale fait l'honneur de venir. *Fa-kie* (Dharmadhâtu) y demeura jusqu'à la quatrième année; puis il sortit du *Kia-che-mi-lo* (Cachemire) et entra dans la ville du *K'ien-t'o-lo* (Gandhâra). Il y résida dans le monastère du roi *Jou-lo-li* (如羅灑); il porte le nom du roi qui l'a fondé. Le roi descend de la postérité de l'ancien roi *Ki-ni-tch'a* (罽膩吒) (Kaniṣka). Il y a aussi le monastère de *K'o-hou-li* (可忽哩), qui porte le nom du fils du roi; le monastère de *Pin-tche* (濱芝) qui porte le nom de la femme du roi; le monastère de *T'chen-tan-hou-li* (栴檀忽哩), qui porte le nom du frère puîné du roi. Chacun de ces monastères a reçu le nom de son fondateur. Puis il

[1] Sur le *Po-liu*, voir la notice de *Ma-touan-lin* traduite par Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, I, 194.

y a le monastère de *T'e-k'in-li* (特勒瀧) fondé par le fils du roi des *Tou-kiue*; le monastère de *K'otun* (Katoun) fondé par la femme du roi des *Tou-kiue*; le monastère de *Ngo-che-tch'a* (阿瑟吒) (Aṣṭa), le monastère de *Sa-kin-hou-li* (薩緊忽哩), le monastère du saint stûpa du roi *Ki-ni-tch'a* (Kaniṣka), le monastère de *Yen-t'i-li* (演提瀧) du roi *Ki-ni-tch'a* (Kaniṣka). Ce monastère a de plus comme relique un os du crâne de Çakya le Tathâgata. Et il y a le couvent « du *Cha-mi* (沙彌) (Çramaṇera) qui envahit le palais du Nâga » du roi *Ki-ni-tch'a* (Kaniṣka)[1]. Ainsi circulant et adorant, il passa encore deux années.

C'était alors la deuxième année *koang-té* marquée des signes *kia-chen* 甲辰 (764) de T'ai-tsong, l'empereur pacifique avec amour, et guerrier avec piété; il se dirigea au sud vers l'Inde du milieu. Il y vit et y adora les huit stûpas : il fut à *Kia-pi-lo-fa-sou-tou* (迦毗羅伐窣覩) (Kapilavastu) consacré par la naissance du Bouddha lorsqu'il descendit du ciel; puis dans le royaume de *Mo-kie-t'i* (摩竭提) (Magadha) où la dignité de Bouddha fut atteinte sur la plate-forme de la bodhi (bodhimaṇḍa); dans le mo-

[1] *Hiouen-tsang* raconte en détail l'histoire de ce Çramaṇera contemporain du roi Kaniṣka (II, 47-53). Il mentionne également « le couvent de l'ancien roi » où l'on voyait « un fragment du sommet de la tête du Tathâgata », et « le couvent de la femme de l'ancien roi ». *Hiouen-tsang* place, il est vrai, ces monastères dans le royaume de Kapiça, mais la légende qu'il rapporte sur le couvent du Çramaṇera place la scène de l'action et le site du couvent dans le Gandhâra, comme notre texte.

nastère de la bodhi (Mahâbodhi-vihâra), il passa paisiblement l'été. Il alla dans la ville de *Po-lo-ni-seu* (波羅泥斯) (Vâraṇâsì), au Ṛṣipattana, dans le Mṛgadâva, où le Bouddha fit tourner la roue de la loi; puis au mont Gṛdhrakûṭa, scène de la prédication du (Sad)dharma-puṇḍarîka sûtra; puis à la ville de Vaiçâlì où le Bouddha annonça sa décision inconcevable[1]; puis à la ville de *Ni-fouo-wa-to* (泥嚩韈多) (Devâvatâra), où l'échelle de pierreries aux trois voies toucha terre en descendant du ciel [on dit aussi «le pont de pierreries»][2]; puis à la ville de *Che-lo-fa* (室羅伐) (Crâvastì), au jardin du Jetavana donné par Anâthapiṇḍada, où le Bouddha prêcha la *Mo-ho-pan-jo-po-lo-mi-to* (摩訶般若波羅密多) (Mahâprajñâpâramitâ) pour sauver ceux qui sont en dehors de la voie; puis à la ville de *Kiu-che-na* (拘尸那) (Kuçinagara), au bois des deux çâlas, où le Bouddha entra dans le Nirvâṇa. Il fit ainsi le pradakṣiṇa des huit stûpas; il y offrit de la nourriture, il leur rendit ses hommages; il les visita tout à l'entour. Ensuite il résida trois années dans le monastère de *Na-lan-t'o* (那爛陀) (Nâlanda). Puis il retourna dans le royaume d'*Ou-tchang-na* (Udyâna); il y résida dans le monastère de *Mang-ngo-po* (茫誐勃). Il y a aussi le monastère de *Sou-ho-pa-ti* (蘇訶拔提) (Sukhavatî) [en chinois «palais du Soleil»] et

[1] La résolution de mourir, qu'il avait prise sur les instances de Mâra. Voir *Hiouen-Tsang*, II, 390.

[2] *Fa-hien* nomme le lieu *Samkâçya* : *Hiouen-Tsang* l'appelle *Kapitha*. Voir *Hiouen-Tsang*, II, 238.

le monastère de *Po-mang-pa t'i* (鉢茫拔提 (Padmavatî) [en chinois « lotus »].

Dans ces périgrinations, il visita tous les saints vestiges; il n'y a pas la moindre différence (entre ce qu'il vit) et ce que dit le *Si-yu-ki*[1].

Il ne faisait que penser à notre sainte dynastie, à son père et à sa mère qui lui avaient donné le jour et à tous ses parents paternels et maternels; (ce désir) consumait son cœur, il songeait à la profondeur du bienfait que lui avaient fait ceux qui l'avaient nourri et élevé, bienfait qui est illimité comme le vaste ciel[2]. Il conçut le désir de retourner dans son pays pour y voir son prince et ses parents. En se prosternant, il en demanda (l'autorisation) à *Yue-mo-san-mei* (越魔三昧)[3]. Le supérieur, quand il l'entendit pour la première fois, le lui refusa absolument. *Fa-kie* le pria avec instances par deux et par trois fois en lui donnant ses raisons. Le supérieur était déjà allé dans le pays des *T'ang*, la neuvième année *t'ien-pao* (750 ap. J. C.), et il ne se lassait pas de louer le *Mahâcîna* (摩訶支那); quand il vit que (*Fa-kie*) avait un réel et profond désir de s'en retourner, il lui accorda ce qu'il demandait; puis, de sa propre main, il lui donna les textes

[1] Le *Si-yu-ki* ou Mémoires sur les contrées occidentales de *Hiouen-tsang*.

[2] Allusion littéraire à une ode célèbre de *Che-king* (*Siao ya*, ode 8 de la décade *Siao-min*).

[3] Ce *Yue-mo-san-mei* n'est autre que le *Che-li-yue-mo* dont il a été parlé plus haut. Le *Song-kao-seng-tchoan* lui conserve son nom et on ne voit pas pour quelle raison il se trouve ici modifié.

sanscrits du *Che-ti-king* (Daçabhùmi sûtra), du *Hoei-hiang-luen-king* (Bhavasaṃkrânti ? sûtra) et du *Che-li-king* (Daçabala sûtra) qui formaient ensemble un cahier; (il lui donna) en même temps la relique d'une dent du grand saint Çakya-Muni; élevant tous ces objets au-dessus de sa tête, il témoigna son affliction et en pleurant les lui remit pour qu'ils fussent des présents pour l'accréditer qu'il offrirait à son saint souverain; il espérait en effet que la terre des *Han* répandrait et élèverait un grand avantage sur tous les êtres. *Fa-kie* reçut (ces présents) et salua en s'agenouillant, le front contre terre; en pleurant il prit congé suivant les rites. Il désirait alors s'embarquer sur la mer pour revenir; mais il songea aux obstacles qui se rencontrent sur les flots verts et se décida à revenir dans la terre impériale en prenant le chemin du nord. Notre empereur saint et divin, pacifique et guerrier, a une vertu parfaite qui s'étend au loin, une renommée qui ébranle les cinq Indes; sa sagesse dépasse *Fou-hi* et *Hien-yuen*[1]; son prestige domine les huit côtés de l'univers; il aime et contemple les trois joyaux; il honore avec foi l'unique véhicule; les contrées étrangères lui apportent leur or; les interprètes qui parlent plusieurs langues viennent lui présenter le tribut. La relique et les textes sacrés sanscrits que *Fa-kie* avait pris, il les rapporta de l'Inde du centre jusque dans le territoire chinois.

[1] *Fou-hi* et *Hien-yuen* ou *Hoang-ti* sont les plus célèbres des empereurs légendaires que les Chinois placent à l'origine de leur histoire.

Parmi les pays qu'il traversa, il y eut entre les cinquante-sept tribus du Tokharestan, une ville dont le nom était *Kou-tou* (骨咄)[1]; non loin de la ville à l'est, il y a un lac dont l'eau est très profonde; *Fa-kie* se trouvait porter la dent et les livres et passer sur la rive méridionale; à ce moment, le Nâga divin de ce lieu sut qu'il y avait une relique; la terre trembla; des nuages noirs s'amassèrent; la foudre éclata en tonnerres et en éclairs; la grêle et la pluie tombèrent avec violence. Un grand arbre était non loin du bord du lac; *Fa-kie* se réfugia alors sous cet arbre avec toute la caravane; les branches et les feuilles tombèrent : du cœur de l'arbre creux le feu jaillit; alors le chef de la caravane leur dit à tous : « Qui a le joyau parfait, objet précieux, inestimable, d'une relique? (Il faut que quelqu'un en ait une), sinon pourquoi le Nâga divin se fâcherait-il à ce point? Que celui qui la possède la jette dans le lac et ne fasse pas que toute la caravane éprouve de telles alarmes ». — *Fa-kie* alors exprima son désir avec un cœur suppliant : s'il pouvait parvenir dans sa patrie et être utile au royaume, tout ce qu'il obtiendrait de bonheur, il en serait redevable à la puissance du Nâga. Depuis le lever du soleil jusqu'à quatre heures, il pria avec la plus grande sincérité :

[1] Hiouen-Tsang nomme ce pays *Ko-t'ou-lo* (II, 27); c'est, selon M. Vivien de Saint-Martin, le Kotl ou Kotlân des auteurs musulmans, au voisinage des sources de la branche septentrionale de l'Oxus. L'Histoire des T'ang (chap. CXXI, 2ᵉ part., p. 10 r°) contient une notice sur le pays de *Kou-tou* ou *K'o-tou-lo;* cette notice a été traduite par Rémusat (*Nouveaux Essais*, I, 198-199).



les nuages se dissipèrent et la pluie cessa; il parvint tout juste à sauver cette misérable existence.

Il avança progressivement et arriva au royaume de *Kiu-mi-tche* (拘密支); le nom du roi est *Toen-san-li* (頓散灑); puis il arriva au royaume de *Ni-che-tche* (惹瑟知); le nom du roi est *Hei-wei-mei* (黑未梅); ensuite il arriva au royaume de *Che-ni*[1] (式匿) : en voyageant ainsi, il passa trois années; il surmonta un grand nombre de dangers et de difficultés; en sacrifiant son corps et en exposant sa vie, son cœur était résolu à être reconnaissant envers son pays; il désirait servir son prince et ses parents. Le saint compatissant le surveilla avec sollicitude.

Puis il arriva à *Sou-lei* (疎勒) (on l'appelle aussi *Cha-lei* 沙勒)[2]; en ce temps le roi était *Pei Leng-leng* (裴冷冷); le député-gouverneur était *Lou-yang* (魯陽); il resta là cinq mois. Ensuite il arriva à *Yu-tien* (于闐) (qu'on appelle aussi *Ts'ien-toen* (千遁) ou parfois *Houo-tan* (豁丹)[3]; en sanscrit on dit

[1] Cf. p. 346, n. 3.

[2] Kashgar.

[3] Khoten. L'Histoire des *T'ang* (chap. ccxxi, 1re partie, p. 16 v°), nous apprend que le nom de famille des rois de Khoten était *Wei-tch'e*. Nous y lisons encore (p. 17 r°) qu'au début de la période *tche-te* (756-757), le roi de Khoten, *Wei-tch'e-Cheng*, ayant éprouvé des malheurs à la guerre, vint chercher refuge à la cour de Chine, et que la 3e année *Kien-yuen* (760), on chargea son frère cadet, *Wei-tch'e Yao* (celui-là même dont il est question dans la relation d'*Ou-k'ong*) d'administrer son royaume de concert avec le vice-gouverneur chinois des «quatre garnisons». Cet accord rigoureux entre l'Histoire des *Tang* et la relation d'*Ou-k'ong* est une preuve de la parfaite exactitude de cette dernière.

Kiu-sa-tan-na (瞿薩怛那) (ce qui signifie en chinois le royaume de la mamelle de la terre). Le roi est *Wei-tch'e Yao* (尉遲曜); le député-gouverneur est *Tcheng Kiu* (鄭據). Il s'arrêta là six mois. Ensuite il arriva à la ville de *Wei-jong* (威戎), qu'on appelle aussi pays de *Po-hoan* (鉢浣); le nom correct est pays de *Pou-ou*[1] (怖汙); le député-gouverneur est *Sou Tchen* (蘇岑). Ensuite il arriva à la ville de *Kiu-che-to* (據瑟得); l'envoyé est *Mai-tsiuen*[2] (賣詮). Ensuite il arriva dans le *Ngan-si* (安西); (il y avait là) le député administrateur des « quatre garnisons », *k'ai-fou-i-t'ong-san-se, kien-kiao-yeou-san-ki-tchang-che,* grand protecteur en second du *Ngan-si* et en même temps *yu-che-ta-fou, Kouo Hin* (郭昕). Le roi du pays de *K'ieou-tse* (龜玆)[3] est *Po-hoan* (白環; on l'appelle aussi *K'ieou-tse*). Le nom correct est ville de *K'iu-tche* (屈支). En dehors de la porte occidentale est le temple des lotus dans lequel se trouvait un çramaṇa supérieur dont le nom

[1] Le mot 汙 doit être une faute d'impression; il faut sans doute lire 汗, c'est-à-dire *Pou-han*.

[2] La traduction de cette phrase est incertaine, car *Mai* n'est pas un nom de famille chinois.

[3] Le pays de *K'ieou-tse* est aujourd'hui *Kutche* 庫車, sur la rivière Koksu, qui se jette dans le lac Baba (Turkestan chinois). Dans le nom de ce royaume, le dictionnaire de *K'ang-hi* indique que le mot 龜 ne doit pas se prononcer *Koei*, mais *K'ieou* 丘 ou *Kieou* 鳩. On a vu plus haut (p. 345, n. 4) que *Kutche* était la résidence du gouverneur des « quatre garnisons » qui composaient le territoire de *Ngan-si*; c'est ce qui explique pourquoi la relation passe brusquement du centre administratif du *Ngan-si* au royaume de *K'ieou-tse*; ce ne sont en effet qu'un seul et même lieu.

était *Ou-t'i-t'i-si-ya* (勿提提犀魚); avec les plus grandes instances, il le pria de traduire le Daçabala sûtra; cela fit environ trois feuilles qui formèrent un chapitre. Le supérieur parlait avec une égale netteté les langues des « quatre garnisons », de l'Inde et de la Chine. Ce Daçabalasûtra, le Buddha le prononça dans le royaume de Çrâvastî. Dans le territoire de *Ngan-si* se trouvent la montagne *Ts'ien-tsien* (前踐) et le temple *Ts'ien-tsien;* il y a en outre la montagne *Ye-po-che-ki* (耶婆瑟雞); dans cette montagne est une eau qui coule goutte à goutte en produisant des sons musicaux; une fois, à une certaine date de chaque année, on recueille ces sons pour en faire un air de musique; c'est pourquoi on a construit là le temple *Ye-po-che-ki.* A l'est et à l'ouest sont le temple *T'o-kiue* (拓厥) et le temple *A-che-li-ni* (阿遮哩貳)[1]. Il resta dans cette ville plus d'une année. Ensuite il arriva au royaume de *Ou-k'i* (烏耆)[2]; le roi y est *Long-jou-lin* (龍如林); le dé-

[1] Hiouen-Tsang connaît ces deux temples et nomme même le temple *A-che-li-ni;* il était situé au nord-ouest de la ville; l'autre, au sud-est, était habité par des moines d'origine ouïgoure. H. T., I, 7; II, 49-50.

[2] Le mot 烏 doit être ici pour 焉; en effet, c'est par le pays de *Yen-k'i;* 焉耆 c'est-à-dire Kharashar, au bord du lac Bostang, que *Ou-k'ong* a nécessairement passé pour aller du royaume de *K'ieou-tse* (Kutche) à *Pei-t'ing* (Ouroumtsi). Un passage du *T'ang-si-yu-ki,* cité dans le *Si-yu-t'ou-tche,* mais qui manque dans la traduction de Stan. Julien, donne également le nom de *Ou-k'i;* une note avertit que le caractère *Ou* est une forme altérée du caractère *Yen.* « Le nom de ce pays est *A-ki-ni;* anciennement on disait *Ou-k'i* ». L'*A-ki-ni* de *Hiouen-tsang* est donc bien le pays de Kharachar, comme M. Vivien de Saint-Martin l'affirmait sur la foi « des dis-

puté gouverneur est *Yang-je-yeou* (陽日祐); il s'arrêta là trois mois. Puis il partit encore de là et arriva dans l'arrondissement de *Pei-t'ing* (北庭)[1]; le député administrateur de ce district, le *yu-che-ta-fou Yang Si-kou* (楊襲古), avec les religieux du temple *Long-hing* (龍興), demandèrent au çramaṇa supérieur du royaume de *Yu-tien* (Khoten) *Che-lo-ta-mo* (尸羅達摩) (Çîladharma), de traduire le *Che-ti-king* (Daçabhûmi sûtra). Le supérieur lut le texte sanscrit et en traduisit les paroles; le çramaṇa *Ta-tchen* (大震) l'écrivit; le çramaṇa *Fa-tchao* (法超) polit le style; le çramaṇa *Chan-sin* (善信) vérifia les sens; le çramaṇa *Fa-kie* (法界) vérifia le texte sanscrit et la traduction. La version du *Hoei-hiang-luen-king* fut faite de la même manière. Quand la traduction des sûtras fut terminée et que la copie toucha à sa fin, il arriva alors que le protecteur général des « quatre garnisons » et du *Pei-t'ing*, l'envoyé impérial *Toan Ming-sieou* (段明秀) arriva au *Pei-t'ing;* puis la cinquième année *tcheng-yuen* (789), l'année étant dans les signes *i-se*, le treizième jour du neuvième mois, avec *Nieou-hin* (牛昕), secrétaire (押衙) de l'administrateur et intendant des requêtes de cet arrondissement, avec *Tch'eng Ngo* (程鍔) intendant des requêtes de cet

tances et de la direction » (H. T. III, 264). D'après l'interprétation, peut-être trop ingénieuse, de M. Watters (*China Review*, vol. XIX, p. 108), *A-k'i-ni* serait le mot sanscrit *agni* « feu », tandis que *Yen-k'i* représenterait le mot turc Yang-hi qui signifie aussi *feu*.

[1] Le *Pei-t'ing*, ou la Cour du Nord, correspond à la ville d'Ouroumtsi (en chinois *Ti-hoa-tcheou* 迪化州).

arrondissement et avec d'autres personnes, il suivit l'envoyé pour se rendre à la cour. En ce temps, comme le fleuve de sable (le Gobi) était infranchissable, il prit le chemin des *Hoei-hou* (Ouïgours). Mais, comme le *Chen-yu*[1] n'était pas un croyant du bouddhisme, il n'osa pas emporter avec lui les livres sanscrits qu'il avait réunis; il les laissa dans la bibliothèque du temple *Long-hing* à *Pei-t'ing* (Ouroumtsi). Les traductions chinoises qu'il avait faites, il les apporta à la capitale à la suite de l'envoyé. La sixième année (790), au deuxième mois, il arriva à la capitale supérieure. Un décret impérial lui ordonna de s'établir dans l'hôtel des ambassadeurs à la porte *Ti-long* (躍龍). L'envoyé de la cour, *Toan Ming-sieou* prit alors la relique de la dent du vrai corps de Çakya, ainsi que les sûtras traduits et les présenta au palais. Le bienfait impérial les transmit au *tso-chen-ts'e-kiun* avec l'ordre de copier le texte de ces sûtras et de les rapporter en même temps que la relique de la dent du Bouddha. Alors le *tso-kie-kong-to-che Tao Wen-tch'ang* (竇文場), après avoir fait la copie conformément à l'édit, la présenta au palais et fit en même temps cette requête : « Le religieux *Ou-k'ong*, qui n'a pas de titres, et qui est venu du *Ngan-si*, est âgé de soixante ans; son nom était autrefois *Fa-kie;* son nom de famille dans le monde était *Kiu* et son nom personnel *Fong-tch'ao.*

[1] *Chen-yu* était, du temps des *Han*, le nom du souverain des *Hiong-nou;* les Ouïgours étant, comme les *Hiong-nou*, de race turque, l'auteur donne à leur chef le titre de *Chen-yu.*

Je demande qu'il réside dans le temple *Tchang-king.* » Cette année, le vingt-cinquième jour du deuxième mois (*Ou-k'ong*) reçut un décret qui lui conférait un rang réel : le reste (était accordé) conformément (à la requête).

En outre, l'intendant des requêtes de l'administrateur de l'arrondissement en question fit une requête au sujet des titres (à accorder à) celui qui s'appelait dans le monde *Kiu Fong-tch'ao;* le cinquième mois, au quinzième jour, un décret impérial lui conféra les titres de *tchoang-ou-tsiang-kiun*, fonctionnaire adjoint au *cheou-tso-kin-ou-wei-ta-tsiang-kiun*, étant assimilé à un fonctionnaire en titre, et en outre *che-t'ai-tch'ang-k'ing*. En outre, il y eut un décret impérial en ces termes : Décret : « Ce *Nieou Hin*[1] . . . . . et ses compagnons ont fait un voyage par lequel ils ont passé du *Leou-cha* (désert de Gobi) jusqu'aux royaumes d'Occident; ils ont reçu l'aspiration des trois armées à se réformer; ils ont augmenté le désir des lieux situés à dix mille *li* de se rattacher à la cour; à travers la pluie et la neige ils ont marché sans se lasser; le tribut qu'ils apportaient vient de bien arriver; ils ont rapporté les paroles en réponse au décret; ils ont eu la gloire de *Fan K'iang* (范羌), réalisant son dessein; ils ont rappelé le souvenir de *Pan Tch'ao* (班超)[2] sortant au

[1] Le nom de ce personnage est précédé d'une longue série de titres qu'il serait fort difficile de traduire exactement.

[2] *Pan Tch'ao* (32-102 ap. J.-C.), frère de l'historien *Pan Kou*, est un général que son expédition dans le Turkestan rendit célèbre;

loin; qu'ils soient élevés à des grades importants afin d'encourager les ambassadeurs. Qu'on se conforme aux précédents. »

Cette année donc, celui dont le nom était autrefois *Fa-kie*, et qui maintenant s'appelait *Ou-k'ong*, ayant obtenu de la faveur impériale un titre véritable en même temps que le droit de porter le chapeau et les bottes de fonctionnaire, reçut (ces honneurs) en étant pénétré de confusion; il doutait de ses capacités et craignait d'être indigne. Il se retira donc dans le temple *Tchang-king*, puis il alla dans son pays natal; il apprit alors que les arbres plantés sur les tombes de son père et de sa mère étaient déjà devenus grands; qu'il n'était pas resté un seul de ses frères et de ses cousins; revenu parmi tous ceux qui ne lui tenaient que de loin il ne put entendre ou voir que peu d'entre eux. Dans l'ensemble de ses voyages, il avait passé quarante années; c'était en l'année *sin-mao* (751 ap. J.-C.) qu'il était parti pour l'Occident, et maintenant, c'était l'année *keng-ou* (790 ap. J.-C). Il regretta de n'avoir pu soutenir (ses parents), mais il se réjouit d'avoir rencontré une époque propice. La dent et les sûtras qu'il offrit, il voulut en faire présent à la longévité sainte (de l'empereur). Le *Che-ti-king* (Daçabhûmi sûtra) qu'il offrit, dans le manuscrit qu'il en avait fait en voyage, formait un ouvrage en cent vingt et une feuilles rassemblées en neuf chapitres. Buddha

quant à *Fan-K'iang*, nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur son compte.

d'abord, pour arriver à la bonne réflexion, passe deux semaines; puis, changeant de forme, dans la résidence du dieu Maheçvara, dans le palais des trésors cachés de pierreries, il exposa ce sûtra. Le *hoei-hiang-luen-king* (Bhava-saṃkrânti sûtra) fut exposé par le Buddha lorsqu'il demeurait sur la cime du mont Vajra-maṇi-ratna avec les grands bodhisattvas. La traduction forme trois pages et demie qui constituent un chapitre. Quant au *Che-li-king* (Daçabala sûtra), comme on l'a dit plus haut, la traduction en forme trois pages qui constituent encore un chapitre. Ces trois ouvrages comptent en tout cent vingt-neuf feuilles et forment onze chapitres qui constituent un cahier. Considérant cependant que ces sûtras n'étaient pas compris dans le catalogue, et craignant que, lorsque des années et des mois très nombreux se seraient écoulés, on ne soupçonnât que c'étaient des livres apocryphes, « maintenant, (dit-il,) je demande qu'ils soient tous inscrits dans la *suite écrite sous les T'ang, pendant la période Tcheng-yuen (785-804), du catalogue de la religion bouddhique fait pendant la période k'ai-yuen (713-741)*. Or, depuis que j'ai pris congé de la sainte dynastie *T'ang* jusqu'aujourd'hui, il y a eu quatre générations (d'empereurs); sous le brouillard glacé et sous la neige qui m'accablaient, j'ai passé quarante années; j'ai fait tout le pèlerinage pour adorer les saints vestiges; les royaumes et les villes que j'ai traversés, dans les uns j'ai fait une seule visite d'adoration, dans d'autres je me suis

attardé une dizaine de jours, dans d'autres j'ai passé plusieurs dizaines de jours, dans d'autres je suis resté plusieurs mois pleins, dans d'autres je suis resté un an, ou deux, ou trois, ou quatre ans. Tantôt j'ai fait d'heureuses rencontres, tantôt j'ai été en face de brigands terribles. Les moments de joie ont été peu nombreux; les sujets d'affliction ont été nombreux; je ne puis dévoiler tout mon cœur en en parlant en détail. J'ai eu le bonheur de rencontrer un sage éclairé (l'empereur) qui a d'une manière générale élevé ce qui est essentiel; j'espère que par sa conduite bienfaisante, il répandra et propagera (la religion) pendant des générations innombrables. »

— Moi, le çramaṇa *Yuen-tchao* (圓照)[1], je ne suis qu'un homme de peu de moyens et n'ai aucun talent littéraire; mais, me réjouissant d'avoir trouvé une époque propice pour mettre en honneur une

[1] La notice consacrée à *Yuen-tchao* dans le *Song-kao-seng-tchoan* (chap. xv, p. 29-30), nous apprend qu'il avait pour nom de famille *Tchang* 張 et qu'il était né à *Lan-t'ien* (sous-préfecture faisant partie de l'actuel Si-ngan-fou). En 778, il fut chargé, avec treize autres religieux, d'un travail considérable portant sur la revision des explications anciennes et récentes des livres saints. Parmi les nombreux ouvrages dont Yuen-tchao est l'auteur, on remarque le *Pan-jo-san-tsang-siu-kou-kin-fan-i-t'ou-ki* 般若三藏續古今翻譯圖紀 en trois chapitres, ou Suite au Mémoire par tableaux des traductions anciennes et modernes composé par le maître du Tripiṭaka, Prâjña; et le *Tcheng-yuen-siu-k'ai-yuen-che-kiao-lou* 貞元續開元釋教錄 en trois chapitres, ou Suite écrite pendant la période *Tcheng-yuen* du catalogue rédigé pendant la période *K'ai-yuen*. Ce sont les deux ouvrages auxquels il est fait allusion quelques lignes plus loin. *Yuen-tchao* mourut à l'âge de 82 ans, mais nous ne savons pas à quelle date.

seconde fois les traductions, j'ai composé une « continuation au Mémoire par tableaux » pour louer et décrire le vrai véhicule et j'ai composé en même temps la « suite écrite pendant la période *K'ai-yuen* (713-741) »; le bhadanta *Ou-k'ong* a relaté tous ses voyages et m'a confié le soin d'en écrire le récit afin de l'annexer aux Tableaux et au Catalogue et d'en faire comme un garant à ce qui est dit. Pendant plusieurs années de suite je l'ai interrogé en remontant jusqu'au début; j'ai reçu avec respect ses explications orales; avec mon style imparfait et mes idées inhabiles j'ai mis tout cela en ordre. Que les hommes de grand talent et de capacité éminente veuillent bien en approfondir le sens.

NOTE ADDITIONNELLE.

LE KIPIN.

SITUATION ET HISTORIQUE.

Malgré l'apparente abondance des informations chinoises, le site exact du *Ki-pin* est encore à déterminer. C'est au temps de la dynastie des *Han*, sous le règne de *Ou-ti* (140-87 av. J.-C.), que la Chine apprit l'existence et le nom de ce pays; interrompues sous *Tchao-ti* et *Siuen-ti*, les relations reprirent sous *Yuen-ti* (48-33 av. J.-C.) et continuèrent sous ses suc-

cesseurs de la dynastie des *Han* postérieurs. La notice sur le *Kipin* contenue dans l'histoire des premiers *Han* a été traduite par le moine Hyacinthe (*Sobranie sviedienii o narodah obitavchih v srednei Asü*, Pétersbourg, 1851, vol. III, p. 48 et suiv.) et par Wylie (*Notes on the Western Regions* dans le *Journal of anthropological Institute*, vol. X [1881], p. 33 et suiv.). Le Ki-pin était alors habité par les tribus des *Sai* (Çakas); il confinait, au nord, au royaume des grands *Yue-tche*, et au sud-ouest avec celui de *Ou-ye-chan-li*. Ces indices sont insuffisants pour préciser le site. Sur la foi d'une vague ressemblance avec la dénomination *grecque* de Kôphên, on a prétendu identifier le *Ki-pin* avec la vallée de Kaboul. Mais le nom du Kôphên, équivalant à la désignation védique de Kubhâ, était probablement sorti de l'usage réel quand Mégasthène le recueillit : tel fut encore le cas d'une autre rivière indienne, la Candrabhâgâ, que les écrivains grecs de l'époque macédonienne désignent par l'appellation religieuse ou savante d'Akésinès (védique Asiknî). La géographie de Ptolémée, fondée sur des informations plus récentes et plus réelles en quelque sorte, ignore le Kôphên : la rivière principale du Kabulistan y reçoit le nom de Koas. Lassen croyait à tort reconnaître sous cette forme le Kuṅar moderne; il s'agit en fait du Kabulrud, puisque Ptolémée lui attribue comme affluent le Suastos (sanscrit Suvâstu); le nom même est une altération régulière du terme védique (Kubhâ, Kuvâ, Kuâ). Si Koas était la forme usitée au temps

des Indo-Scythes, comment y relier Ki-pin? Et même, à supposer la persistance de la forme Kubhâ, il serait indispensable d'admettre que Ki-pin est copié sur la transcription grecque de ce nom pour en justifier la nasale finale (encore convient-il d'observer que Strabon écrit Kôphês au lieu de Kôphên.)

Les géographes chinois, par exemple le *Pien-i-tien* et le *Hai-kouo-t'ou-tche*, considèrent le *Ki-pin* comme identique au Cachemire, et cette interprétation, traditionnelle peut-être, se concilie sans violence avec la transcription du nom. Le caractère *ki* 罽 est employé dans notre itinéraire même (et aussi dans le *Chin-i-tien*, liv. LXXVII, fol. 44, d'après Stan. Julien, *Méthode pour déchiffrer et transcrire...*, p. 119, n° 535) pour représenter la syllabe initiale du nom de *Kaniska*. En outre il figure, dans le *Pien-i-tien* (cf. Julien, *loc. laud.*), la syllabe initiale de *Kaliṅga*. Il est donc susceptible de répondre à la syllabe indienne *ka*. Le second caractère *pin* 賓 transcrit régulièrement un élément indien *pil(a)* ou *pîr(a)*. C'est ainsi que le chinois rend le nom sanscrit *Râhula* par les deux caractères *lo-yun* 羅云 avant de recourir à la transcription savante *ho-lo-ou-lo*. Dépourvu de consonnes finales, le chinois y substitue un son nasal, comme font souvent les prâcrits mêmes dans l'Inde. Le mot *Ki-pin* ramène ainsi à un prototype *kapil(a)* ou *kapir(a)*. Les informateurs du géographe Ptolémée lui transmettent précisément le nom du Cachemire sous la forme de *Kaspêria*, *Kaspeiraioi*. Ainsi le nom savant du Kâçmîra était

prononcé, ou du moins entendu comme *Kaspir(a)*. Avant d'être initiés par les moines indiens aux complications subtiles des transcriptions savantes, les Chinois ne pouvaient guère représenter Kaspira mieux que par *Ki-pin* ou plutôt *Ka-pin*. D'ailleurs, pour exclure définitivement le pays de Kaboul, il suffit de constater que les Annales mêmes des *Han* distinguent constamment le royaume de *Kao-fou* 高附 et le *Ki-pin* (Voir Specht, *Etudes sur l'Asie centrale*, p. 9, 11). L'Histoire des Han, fidèlement copiée dans les Annales des dynasties postérieures (Wei, Souei, T'ang), nomme la capitale du Ki-pin *Sieou-sien* 修鮮 qui semble être une transcription abrégée (Su-sen). L'Histoire des Weï donne *Chan-kien* 善見 « belle-vue » qui traduit régulièrement le sanscrit *Sudarçana*. Précisément ce nom contient les deux syllabes de *Sieou-sien*.

L'Histoire des *Wei* du Nord mentionne une ambassade du *Ki-pin* dans la première année *Tcheng-p'ing* de *T'ai-ou-ti* (452 ap. J.-C.). La notice sur les peuples d'Occident insérée dans cette histoire reproduit celle des *Han*, mais y ajoute quelques détails précis. La capitale du *Ki-pin* est au S. O. de *Po-lou*, à 14,200 li de la capitale des *Pe-wei;* la contrée est entourée par quatre chaînes de montagnes; elle a 800 li de longueur de l'O. à l'E., 300 du N. au S.

Un siècle et demi plus tard, le site réel du *Ki-pin* est oublié; le nom n'est plus qu'une expression traditionnelle conservée par la chancellerie chinoise et appliquée arbitrairement à des royaumes situés sur

les confins de l'Inde septentrionale. Les annalistes des *Souei* (581-617) pensent reconnaître le *Ki-pin* des *Han* dans le pays de *Ts'ao* 漕 qui envoya un tribut dans la période *Ta-ye* (605-616). Mais la description qu'ils en donnent (*Hist. des Souei*, chap. LXXXIII; trad. Hyacinthe, *op. laud.*, p. 205; cf. aussi p. 189; en partie dans Rémusat, *Nouveaux essais*, I, 234 et suiv., et cf. *ib.*, 210 et suiv.) et l'analogie de nom indiquent vraisemblablement le pays de Ghazna, que *Hiouen-tsang* appelle *Ts'ao-kiu-tch'a* 漕矩吒 ou *Ts'ao-li* (*Mémoires*, II, 185 et suiv.) et qu'il distingue par l'emploi d'un caractère particulier du royaume également nommé *Ts'ao* 曹 et situé au sud-est de Samarkand (*ibid.*, I, 19). Avec les *T'ang*, le nom du *Ki-pin* reparaît et les relations politiques se renouvellent. L'Histoire des *T'ang* contient une notice sur le *Ki-pin* (chap. CCXXI, 1re partie à la fin; trad. Hyacinthe, *op. laud.*, p. 236; en partie, Rémusat, *op. laud.*, p. 211-213). La deuxième année de la période *Ou-te* (619) le *Kipin* envoie un ambassadeur avec des présents; dans la période *Tcheng-kouan* (627-649) nouvelle ambassade. Une autre ambassade, venue de l'Inde propre, se trouvait au même moment dans la capitale : elle apportait le tribut d'un prince appelé *Tch'ou-lo-pa* 處羅拔 (peut-être Durlabha-vardhana du Cachemire). L'empereur *T'ai-Tsoung* fut si satisfait de ce double hommage qu'il adressa un rescrit de félicitations à son ministre *Wei Tcheng*. Les envoyés des deux peuples s'en retournèrent de compagnie, sous la protection

d'une garde d'honneur. La seizième année de la même période (642) une autre ambassade du *Kipin* se présenta à la cour impériale. La troisième année *Hien-k'ing* (658), le *Kipin* fut incorporé dans l'empire chinois et devint le gouvernement général de *Sieou-sien*. Au commencement de la période *Chen-loung* (705), le roi de *Kipin* reçut le titre de « gouverneur général » de *Sieou-sien*, commandant des onze arrondissements de *Sieou-sien*, etc. La septième année *K'ai-yuen* (719), une ambassade du *Kipin* apporta en tribut des livres d'astronomie, des traités de magie et des drogues médicinales. La quatrième année *T'ien-pao* (745), un décret impérial régla la succession au trône de *Kipin*. Enfin, au commencement de la période *K'ien-yuen* (758), une dernière ambassade vint du *Kipin*.

Il est curieux d'observer que l'Histoire des *T'ang* ne mentionne pas l'ambassade que *Ou-k'ong* fut chargé de reconduire, ambassade qui arriva à la cour dans la neuvième année *T'ien-pao* (750).

Le *Kipin* des *T'ang* est incontestablement différent du Cachemire : les deux États ont chacun une notice à part dans l'histoire de la dynastie; chacun d'eux a ses rois propres, sa capitale, ses ambassades. Enfin le témoignage de *Ou-k'ong* est plus significatif encore; chargé d'escorter l'ambassadeur du *Kipin* jusqu'à son pays, il ne passe au Cachemire qu'après avoir accompli sa mission. Son itinéraire atteste en même temps que le nom de *Kipin* est, à l'époque des *T'ang*, une simple expression de chancellerie

sans valeur réelle. *Ou-k'ong* nomme les pays qu'il traverse et ceux où il réside : le *Kipin* n'y figure pas. La seule indication positive sur le site du *Kipin* en fixe l'orientation par rapport au Gandhâra : « Le Gandhâra est la capitale orientale du *Kipin.* » Le Gandhâra est bien connu; sa capitale Puruṣapura survit dans le moderne Peshavar, sur le bord du Kabul-rud; sa seconde capitale Udabhâṇḍa s'élevait sur la rive droite de l'Indus (cf. Stein, *Zur Geschichte der Çâhis von Cabul*, p. 199). En somme le Gandhâra couvrait la vallée inférieure du Kabul-rud; le *Kipin*, placé à l'ouest, répond donc à la vallée moyenne de cette rivière. Le cours supérieur dépendait d'un autre État; peut-être appartenait-il aux Petits *Po-liu* 小勃律 ou *Pou-lou* 布露 qui bornaient à l'ouest le pays d'Udyâna ; leur roi résidait à *Ye-to* 孽多, sur la rivière *So-i* 娑夷; à l'ouest de cette ville il y avait (Histoire des *T'ang*, chap. CCXXI, 2e partie, p. 6. v°) la grande ville de *Kia-pou-lo* 迦布羅. Il est difficile de méconnaître sous cette transcription la ville de Kaboul. En somme la notion du *Kipin* est si vague et si flottante que le *Si-yu-t'ou-tche* (composé par ordre de l'empereur *K'ien-loung* entre 1756 et 1782), rapprochant les divers passages des Annales dynastiques aboutit à faire du *Kipin* le moderne *Hindoustan* 痕都斯坦.

La dynastie qui régnait sur le *Kipin* (Gandhâra et pays voisins à l'ouest) à l'époque des *T'ang* était bouddhique : le grand nombre de fondations religieuses mentionnées par *Ou-k'ong* atteste le zèle

pieux de la famille royale. Les Annales des *T'ang* nous font connaître plusieurs princes de cette dynastie. En 642, au témoignage de l'ambassadeur qui vint alors du *Kipin*, le prince régnant *Ho-hie-tche* 曷擷支 était le douzième depuis le fondateur *Hing-ye* 馨孽. En 719, le roi s'appelait *Ho-lo-ta-tcheu Te-le* 曷邏達支特勒. En 739, le roi *Ou-san Te-le-li* 烏散特勒灑, étant avancé en âge, demanda à l'empereur de donner l'investiture à son fils *Fo-lin-ki-p'o* 拂菻罽婆. Le fils de ce dernier, *P'o-p'o* ou *P'o-fou* 勃匐 fut reconnu en 745 roi de *Kịpin* et d'*Ou-tchang* (Udyâna). C'est sans doute ce roi qui envoya *Sa-po-ta-kan* en ambassade et qui reçut en retour la visite d'*Ou-k'ong*, car il régnait encore en 758. La relation d'*Ou-k'ong* donne à croire qu'il cessa de régner peu de temps après et qu'il eut pour successeur le roi *Jou-lo-li.*

Tous les indices concordent à caractériser une dynastie turque. *Ou-k'ong* nous informe que le roi descend de Kaniṣka. Les noms et les titres sont franchement turcs. Les titres de *te-le* et de *te-le-li* portés par des personnages de la famille royale appartiennent à la hiérarchie des cours turques. Les documents chinois relatifs aux *Tou-Kioue* (Turcs) nous apprennent que les fonctionnaires y étaient distribués en vingt-huit classes : au sommet, le chef des troupes, appelé *khakhan* chez les Tou-kioue à partir de l'an 618, et *che* dans les autres hordes. Son fils et ses frères cadets s'appelaient *Te-le.* Les grands officiers s'appelaient *che-hou*, *kiu-lin-tchoue* et

ainsi de suite jusqu'au *ta-kan* (Stan. Julien, *Documents historiques sur les Tou-kioue*, *Journ. asiat.*, 1864, II, 201). Ce titre de *ta-kan* est précisément porté par l'envoyé du roi de Kipin, *Sa-po ta-kan*. Il n'est pas hors de propos d'observer que le témoignage de la relation paraît confirmer la forme *te-le* qui se rencontre si souvent dans l'histoire des *T'ang*, et qu'un savant chinois proposait, dès le XIIIe siècle, de corriger en *te-k'in;* il admettait qu'une confusion s'était produite entre les deux caractères 勒 *le* et 勤 *k'in* (cf. Devéria, *La stèle funéraire de Kiuèh Theghin*, *T'oung-Pao*, II [1891], 229-231). Le titre de *te-k'in* ainsi rétabli répondrait au turc *teghin*, si fréquemment employé en composition dans les noms de personnes : Barhateghin, Subukteghin, etc. Mais l'itinéraire semble distinguer les deux caractères : tandis qu'il écrit *te-le*, il donne le titre de *te-k'in-li* en face de *Te-le-li* de l'histoire des *T'ang*.

Le mot *hou-li* qui figure dans le nom de plusieurs monastères visités par *Ou-k'ong* dans le Gandhâra (K'o-hou-li, Sa-kin-hou-li, Tchen-tan-hou-li) semble être également un nom turc; il se rencontre en effet dans le nom de deux couvents où passa *Hiouen-Tsang* dans le royaume de *Kiu-tche :* l'un et l'autre portait le nom de *Tchao-hou-li* (H. T., II, 6).

Les renseignements fournis par la relation d'*Ou-k'ong* sur la domination des Turcs dans l'Udyàna et le Gandhâra durant le VIIIe siècle contiennent peut-être en germe la solution d'un problème irritant. Les inscriptions mystérieuses récemment décou-

vertes dans la région de Peshawar et publiées par M. Senart (*Journ. as.*, 1894, II, 332 et suiv., 504 et suiv.) rappellent par leur aspect les inscriptions célèbres de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise de 1890 (et publiées par la Société finno-ougrienne, Helsingfors, 1892, puis par M. W. Radloff) et déchiffrées en 1893 par M. V. Thomsen (cf. *Bulletin Ac. roy. Sc. et Lett. du Danemark*, 1893, p. 285-299; *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, V, fasc. 1, 1894). M. Bühler, dans une note additionnelle à son beau mémoire sur l'*Origine de l'alphabet Brâhma* (Vienne, 1895) constate cette étrange ressemblance; mais il n'en saisit pas la portée. « Il me semble extrêmement hasardeux, dit-il (p. 88-89), d'attacher la moindre importance à la ressemblance de signes de valeur inconnue avec des signes d'alphabets connus, si le nombre des signes similaires est petit et si la comparaison ne conduit pas à un résultat défini pour l'interprétation des documents où ces signes inconnus se rencontrent. Si une telle méthode était admissible, on pourrait avec plus de plausibilité encore déclarer que les nouvelles trouvailles sont en connexion intime avec les inscriptions turques de Sibérie. Les alphabets de l'Orkhon et de l'Iénissei donnés par M. Thomsen contiennent... plus d'une douzaine de signes qui se trouvent dans les inscriptions nouvelles du colonel Deane. » La conclusion, grâce à Ou-k'ong, n'a plus rien qui doive nous effrayer; au contraire elle se recommande ou plutôt elle s'impose. Les inscriptions de l'Orkhon

sont presque contemporaines de notre relation : le prince *Kioue-Te-le* ou Kül-Teghin, qu'elles commémorent, mourut en 731. L'analogie des caractères, le rapprochement des dates, l'identité de race désignent les inscriptions nouvelles de l'Afghanistan comme des inscriptions turques.

Il est fort probable que la dynastie turque du Kipin est identique à la dynastie nommée par Al-Biruni les *Shâhiyas de Kaboul*, et que la Râja-taraṅgiṇî nomme les *Çâhis*. Ces princes, au témoignage d'Al-Biruni étaient turcs, d'origine tibétaine, et protégeaient le bouddhisme avec zèle. Le premier, Barhategin, portait justement un nom où entrait le mot *tegin* qui répond au chinois *te-le* (cf. Kül Teghin, *Inscrip. turq. de l'Orkhon* = Kioue Te-le, *Inscrip. chin.* [?] et Histoire des *T'ang*). La dynastie bouddhique des Çâhis se maintint sans interruption jusqu'à la fin du IXe siècle; elle fut alors remplacée par une dynastie brahmanique qui conserva le même titre : elle avait duré près de soixante générations (*Alberuni's India,* trad. Sachau, II, 10 et suiv.). Précisément le même nombre de générations dans la chronologie du Cachemire, à partir de Çaṅkaravarman qui vit la chute des Çâhis bouddhiques (883-901), nous ramène à Kaniṣka (cinquante-sept princes dans l'intervalle). Ou-k'ong, d'autre part, nous apprend que le roi descend de Kaniṣka. L'accord est parfait entre les diverses traditions : une dynastie turuṣka, issue de Kaniṣka, posséda le Gandhâra jusqu'à la fin du IXe siècle.

Les Çâhis au temps d'Ou-k'ong étaient vassaux du Cachemire. Lorsque Lalitâditya-Muktâpîḍa institua cinq grands offices à la cour, il appela le roi Çâhi à exercer une de ces fonctions. (*Râj. tar.*, IV, 143.)

L'ambassade du *Kipin* qui vint solliciter la protection de la Chine en 750 n'avait pas seulement pour objet d'affirmer le loyalisme d'un vassal lointain; elle réclamait certainement des secours contre un double péril également pressant. Les armes de Lalitâditya étaient insuffisantes pour défendre le Çâhi contre les invasions des Arabes à l'ouest et des Tibétains au nord-est. Les Tibétains avaient en un siècle créé un grand empire et infligé aux armées chinoises une série de défaites retentissantes (Bushell, *The early history of Tibet, J. R. As. S.*, n. s., XII, 435-541). En 736 ils avaient conquis le pays des grands *Po-liu* (Baltistan), limitrophe de l'Udyâna à l'est, et les Chinois ne réussirent à les en expulser que onze ans plus tard (747).

A l'ouest, les Arabes ne cessaient pas de menacer Kaboul. Dès l'an 657, 'Abdu-r-Rahmân avait pris la ville; mais le tribut promis cessa bientôt d'être payé; en 683-684, 'Abdu-l-'Aziz vint le réclamer les armes à la main, défit et tua le roi. En 697-698, 'Abdu-llah marche contre le roi de Kaboul, mais est obligé de battre en retraite. 'Abdu-r-Rahmân, deux ans plus tard, rachète cet insuccès, mais s'allie ensuite avec le roi vaincu contre Hajjâj, gouverneur de l'Inde. Les historiens musulmans ont

enregistré le nom de ce roi, resté célèbre dans la légende des guerres saintes contre l'Inde du Nord; mais la multitude des variantes déconcerte le choix. Le nom a été lu Zentil, Zenbil, Ratbyl, Rebeil, Repeil, etc. Wilson en fait le sanscrit Ratna-Pâla; Elliot (ed. Dowson) propose Raṇa-Bala. Mais Tabarî et Masûdî sont d'accord pour spécifier que ce nom « est un titre général pour le roi des Turcomans, quoique particulièrement appliqué aux princes de Kaboul et des territoires entre Hérat et Kaboul ». C'est donc s'engager sur une fausse route que de chercher un équivalent sanscrit; la relation d'Ou-k'ong prouve que ces rois turcs conservaient fidèlement dans leur formulaire la langue turque. L'élément final *til* reproduit peut-être le titre de *te-le* accolé à tant de noms princiers (par exemple : *Ko-lo-ta-tcheu Te-le*, roi de *Kipin* en 718; *Pan-kouan Te-le*, chef des *Hoei-hou* (Ouïgours) en 789; *Si-i Te-le*, leur chef en 846, pour ne citer que des souverains). Entre 705 et 715, le roi de Kaboul lutte contre une nouvelle expédition lancée contre lui par Hajjâj, tandis qu'une autre bande d'envahisseurs pénètre par Samarkand et le Ferghana jusqu'à Kachgar; une troisième colonne s'avance vers le bas Indus, et Mohammad Kâsim prend Debal en 712. Sous le khalifat de Hashâm (725-726) le roi de Kaboul perd une partie de ses domaines. Enfin, au temps même du voyage d'Ou-k'ong, sous Abû Jafar al-Mansûr (754-775), un corps de troupes pénètre dans le Cachemire et en ramène une multitude de prisonniers. Dans

la période suivante, entre 775 et 809, Al-Mâmûn, gouverneur du Khorassan, prit Kaboul; le roi se soumit et se convertit à l'islam. (Voir Elliot-Dowson, *The history of India as told by its own historians*, vol. II, 415-419.)

L'identité originelle du Ki-pin et du Cachemire est démontrée jusqu'à l'évidence par les traductions chinoises des ouvrages bouddhiques sanscrits. La traduction de l'Abhidharma-Koça écrite dans la seconde moitié du VI[e] siècle par l'Indien Paramârtha, natif d'Ujjayinî, rend toujours le mot *Kâçmîra* du sanscrit par le chinois *Ki-pin*. Un siècle plus tard, Hiouen-Tsang, auteur d'une seconde version du même traité, transcrit toujours fidèlement le même nom par les caractères *Kia-che-mi-lo*. Paramârtha ou plutôt ses collaborateurs chinois acceptent sans discussion l'équivalence consacrée par la tradition. Hiouen-Tsang, instruit par ses voyages, la rejette comme n'étant plus conforme à la réalité, et, fidèle à sa méthode, donne du nom original une transcription rigoureuse. (Cf. p. ex. Abh. K. trad. Paramârtha, 9 v°, col. 11; 10 v°, col. 8; 34 r°, col. 3, et trad. Hiouen-Tsang I, 102 r°, col. 8; 103 r°, col. 7; II, 11 r°, col. 16.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

LA LECTURE DE L'IDÉOGRAMME 𒀭𒅎.

Mon éminent maître, M. Oppert, rappelait dans un article récent[1] quelle est la « lamentable histoire », dans les annales de l'assyriologie, du dieu désigné par l'idéogramme 𒀭𒅎. Ce dieu a successivement, ou simultanément, reçu vingt noms différents. Aujourd'hui on s'accorde généralement à l'appeler *Rammân*. M. Oppert tient pour *Adad*.

L'hypothèse *Adad* est, par certains côtés, assez séduisante. Cependant, usant respectueusement de la liberté qu'il a lui-même enseignée à ses élèves, nous nous permettrons de soumettre à M. Oppert quelques objections. Le principal argument en faveur de cette lecture est la présence dans le syllabaire K 2100[2] de *Adad* en regard de 𒀭𒅎. Je ne sais si ce fait prouve précisément ce que pense M. Oppert : dans les syllabaires c'est d'ordinaire la colonne de gauche qui est expliquée par la colonne de droite, dans le cas présent c'est donc *Adad* qui est expliqué par 𒀭𒅎 et non 𒀭𒅎 par *Adad*. La distinction a son importance. 𒀭𒅎 mis en rapport non seulement avec *Adad* mais avec quantité d'autres noms, soit assyriens, soit étrangers, avait une lecture que le rédacteur supposait parfaitement connue et qui a des chances pour n'être aucun des noms que 𒀭𒅎 était précisément destiné à expliquer[3].

On ne peut apporter, à l'appui de la lecture *Rammân*, au-

[1] *Zeitschr. f. Assyr.*, IX, p. 310 et suiv. Cf. du même *Adad-Nirar, roi d'Ellassar* (extr. des *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*).

[2] Publié par Bezold (*T S B A*, XI, p. 173).

[3] Cf. la dissertation de M. Hilprecht, *Assyriaca*, p. 76, n. 2.

cune preuve plus décisive. On connaît l'existence d'un dieu *Rammân* dans le panthéon assyro-babylonien, par le nom de l'éponyme de l'année 848 écrit une fois *Bour-^{an}-Ra-ma-na;* une autre fois *Bir-^{an}-Ra-man,* par le nom de ville ^{alou}*-Bit-*^{an}*-Ra-man-nou* (K 349, Str. Wörterv.) et enfin par K 2866 (Str., *ibid.*) où ^{an}*-Ram-ma-nou* est mentionné entre *Lakhmou* et *Nidaba*. L'assimilation de ce *Rammân* à [cuneiform] [cuneiform] est rendue vraisemblable par le fait que le signe [cuneiform] était employé pour le pronom *râmânou* lui-même; cette seconde lecture ne peut en effet s'expliquer que par la première : le signe qui désignait le dieu *Rammân* a été appliqué au pronom *râmânou,* en vertu de ce principe de développement par homophonie dont on constate l'application si fréquente dans l'histoire du système idéographique assyro-babylonien. Néanmoins si une lecture *Rammân* de [cuneiform] [cuneiform] doit être admise comme possible, peut-être n'est-elle, comme nous espérons pouvoir le démontrer, ni l'unique, ni surtout la principale.

La lecture que nous croyons la véritable est fournie par un nom qui revient assez fréquemment dans les contrats de la première dynastie publiés par le Père Strassmaier (*Abhandl. d. Berl. Orient. Congresses*). Ce nom est écrit de deux manières différentes. Ainsi, aux numéros 65 et 70, on le trouve sur la tablette intérieure sous la forme *Na-ra-am* [cuneiform] [cuneiform] et sur l'enveloppe sous la forme [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. Cette équivalence avait été signalée, avant la publication du Père Strassmaier, par M. Pinches (*TSBA,* VII, 114, 115) qui crut pouvoir en dégager pour [cuneiform] [cuneiform] une lecture, *Merou*. M. Pognon, dans son *Merou-Nirar* (extrait du *Journ. asiat.,* 1884) adopta cette hypothèse et la généralisa[1].

[1] M. Hilprecht (*Assyriaca,* p. 77, n. 1) rapproche le nom d'un dieu *Bir* ou *Bour* de la prononciation *Mer* indiquée par K 2100, et assimile ces deux noms divins à *Mour,* lecture possible de [cuneiform] [cuneiform]. Une assimilation de *Bir* ou *Bour* à *mer* n'aurait rien d'improbable si l'existence d'un dieu *Bir* ou *Bour,* désigné par l'idéogramme [cuneiform] [cuneiform], était démontrée. Or nous croyons que, même après le savant et ingénieux article de M. Delitzsch

Nous ne pouvons suivre MM. Pinches et Pognon dans l'interprétation qu'ils donnent du nom en question. D'après ces savants [cuneiform] correspondrait, comme idéogramme, à *narâm* et *Merou* serait l'équivalent de [cuneiform]. Nous ne pouvons l'admettre : ce serait, croyons-nous, le seul cas où on constaterait une lecture *râmou* «aimer» pour [cuneiform] [1]. Il est plus vraisemblable de supposer que le nom est, dans sa seconde forme, abrégé; ce serait un exemple entre cent de ces abréviations si fréquentes dans l'onomastique assyro-babylonienne. On laissait tomber tantôt le nom divin, tantôt l'élément verbal ou nominal. Dans le cas présent c'est l'élément verbal qui a disparu. [cuneiform] à lire *Immeroum*, représente donc ici la prononciation de [cuneiform]. Notre hypothèse est confirmée par les formes [cuneiform] et [cuneiform] du même nom que je relève aux n°s 63 et 57 et qui excluent toute lecture autre qu'une lecture purement phonétique Un fait s'impose donc à nous, c'est l'existence d'un dieu *Immerou* ou *Immer* exprimé par l'idéogramme [cuneiform].

Ce fait est d'ailleurs attesté par d'autres témoignages. M. Meissner (*Beitr. zum altb. Privatrecht*) a publié trois contrats datés du règne d'un *Immerou*. Ne trouvant pas ce nom sur les listes royales, M. Meissner a vu dans ce personnage un usurpateur qu'il a intercalé entre *Zaboum et Apil-*

(Z K, II, 161-178), cette démonstration est encore à faire (Cf. Schrader, *ibid.*, 360-384, et Del. BA II 623). L'existence d'un dieu *Bour* est bien prouvée par le nom de ville *Bour-mar-'a-na* (*Salm. Monol.*, I, 34 et 36); et celle d'un dieu *Bér* par K 2729, l. 36, BA II, 567. Mais on n'est pas suffisamment autorisé à assimiler ces dieux à [cuneiform]. Quant à [cuneiform] on ignore à vrai dire sa prononciation.

[1] Il est vrai que [cuneiform] correspond à *râmânou* qu'il ne faut pas, croyons-nous, rattacher comme on le fait généralement à la racine רום, mais bien à la racine רחם (cf. *rémou* רֶחֶם «entrailles»; *ina râmânishou* équivaudrait à *ina libbishou*). Mais si *râmânou* avec le sens spécial de «lui-même» est exprimé par [cuneiform] il ne paraît pas que l'emploi de ce même idéogramme ait jamais été étendu à *râmou* avec le sens général d'«aimer».

Sin. Peut-être cet *Immerou* doit-il être assimilé à *Nour-Ramman*, le roi de Larsa qu'il faudrait appeler *Nour-Immerou*[1]; le premier élément du nom serait tombé en vertu du principe que nous rappelions tout à l'heure.

Un personnage dont le nom est écrit *amil* 𒀭 𒅎𒈨𒅕 revient fréquemment dans les contrats datés des règnes d'*Ammizadouga* et *Ammiditana*[2]. Ce nom devait, croyons-nous, avoir une lecture *Amil-Immer(ra)*[3].

A une époque beaucoup plus basse, je trouve sur une inscription dédicatoire découverte par Rassam à *Sippar* et publiée par Pinches (*TSBA*, VIII, 352) le nom d'un roi de *Khana* écrit 𒌅 𒆪 𒌌 𒋾 𒈨𒅕 *Toukoultimer*. Comme le remarque M. Pinches ce nom est de pure formation assyro-babylonienne. Il faut donc voir dans le second élément le nom d'un dieu assyro-babylonien[4]. M. Jensen (*ZA*, *VI*, 344) se référant à la lecture *Merou* proposée par M. Pognon, pense que *Mer* est ici un nom du dieu *Rammân*. Pour nous, *Mer* n'est qu'une forme d'*Immer*; il n'y a là peut-être qu'une simple variante d'écriture, la première syllabe d'*Immer* se confondant avec la dernière de *Toukoulti*[5].

[1] Reste la difficulté réelle résultant de l'absence du titre royal; après *Immerum* dans la souscription de Bu 88-5-12, 346. Peut être *Immerum* est-il simplement le nom du dieu.

[2] Cf. Meissner, *loc. cit.*, n[os] 4, 21, 25, 76.

[3] M. Meissner lit *Amil-Mirra*.

[4] Cf. la loi posée par Hilprecht (*Assyriaca*, p. 75 et suiv.).

[5] Je serais assez tenté de retrouver le nom de notre *Immerou* dans ce ܢܡܪܐ ܒܪ que Jacques de Saroug, dans son discours sur la chute des idoles, mentionne parmi les dieux honorés à Kharran, après Sin, Bel et Bar Nemre (à lire, croyons-nous, Babbar et à identifier à Shamash Babbar). Il est vrai que les chiens paraissent avoir été particulièrement consacrés à Mardouk (cf. II R, 56, 22-25, les noms des quatre chiens divins de Mardouk) et l'assimilation de ܢܡܪܐ à Mardouk reçoit de ce fait une certaine probabilité. Cependant je ferai remarquer que 𒀭 𒅎𒈨𒅕 paraît avoir été très honoré dans le haut bassin de l'Euphrate, (cf. le nom du tributaire de Salmanasar II, *Gi-ri* 𒀭 𒅎𒈨𒅕, *Salm. monol.*, I, 35 et la mention du sacrifice fait par Salmanasar à 𒀭 𒅎𒈨𒅕 d'Alep, *ibid.*, II, 87); peut-être le nom sous lequel il était invoqué dans la haute Mésopotamie était-il comme en Babylonie *Immer*. Je crois d'ailleurs que la forme *immer*

Nous pouvons suivre le nom du dieu *Immer* plus bas encore. Sur une liste datée du règne de Nabonide (Str. Nbn., 696) je relève parmi d'autres noms divins celui d'une déesse *Im-mir-tou* qui appartient sans doute à la classe des déesses qu'on a qualifiées de grammaticales : le féminin *Immirtou* suppose un masculin *Immirou*, de même que *Anat* suppose *Anou* ou *Belit*, *Bel*.

Enfin l'histoire même du signe vient à l'appui de ces témoignages directs pour prouver l'existence d'un dieu *Immer* correspondant à . On sait par le syllabaire S[c], l. 285 et suiv., que avec la valeur *ni* équivaut à *pouloukhtou*, *râmânou*, *emouqou*, *zoumrou*, et avec la valeur *imi* à *shamou*, *irtsitou*, *akhou*, *didou*, *shârou*, *zounnou*, *douppou*. Dans la série classée sous la valeur *ni* nous distinguons à première vue deux familles de sens bien distinctes, d'une part *pouloukhtou* «la crainte», *emouqou* «la puissance», d'autre part *râmânou* «lui-même» et *zoumrou* «le corps». Nous avons déjà vu qu'il faut chercher le lien qui les rattache l'une à l'autre dans le nom de *Rammân* qui, d'un côté, comme dieu du tonnerre, amenait naturellement l'idée de crainte et de puissance et qui, d'un autre côté, entraînait par homophonie le pronom *râmânou* et par suite *zoumrou* qui n'est ici qu'un synonyme de *râmânou* (cf. en hébreu עצם). Dans la seconde série classée sous la valeur *imi* nous pouvons distinguer également deux groupes : d'une part *didou* (ou *ṭiṭou*) «l'argile», «le vase d'argile», *akhou*[1] «le

a pu donner une forme *mer*, par la chute de la consonne faible. La forme «accadienne» *mer*, ou avec redoublement *mer-mer*, pourrait donc représenter une prononciation réelle. Ce fait est d'ailleurs confirmé par K 2100 où se trouve mentionnée, parmi les équivalents de , une lecture *mer*. On peut comparer *Dadou* ou *Dadda* (pour *Adad*). Cette prononciation דד pour הדד se retrouve dans le nom de l'ami de Job בלדד (pour בעלהדד) et dans celui de l'Iduméen בדד (d'après M. Halévy, pour אביהדד). Enfin les deux noms cités dans le *Corpus* (*Pars Aram.* n[os] 107 et 110) doivent être lus דדעלה et דדביר et sont, pensons-nous, pour הדדעלה «Hadad est sublime» et הדדאביר «Hadad est fort».

[1] *Akhou* est sans doute à rapprocher de אח (Jérémie, xxxvi, 22). Ce

réchaud en forme de vase », *irtsitou* « la terre », *douppou* « la tablette d'argile »; d'autre part *sharou* « le vent », *zounnou* « la pluie », *shamou* « le ciel ». Le premier groupe se ramène à l'idée de vase d'argile, le second se rattache au dieu des phénomènes atmosphériques.

L'ensemble des valeurs idéographiques de [cuneiform] se divise donc en deux séries principales commandées par deux chefs de file : le vase d'argile et le dieu du tonnerre. Les syllabaires ne nous indiquent pas de trait d'union entre ces deux groupes. Mais, si nous appliquons à [cuneiform] [cuneiform] la lecture *Immerou* et si nous nous souvenons que *oummarou* signifie « le vase », nous pourrons reconstituer l'histoire du signe et dresser comme son tableau généalogique.

A la base nous placerons *oummarou* « le vase »; ce mot fut, croyons-nous, le premier vocable appliqué au signe. Cette souche primitive se sépare tout d'abord en deux branches : d'une part, tous les termes qui présentent avec *oummarou* une analogie de sens, *didou, akhou, irtsitou, douppou* classés dans les syllabaires sous la valeur dite « sumérienne » *im;* et d'autre part le nom du dieu *Immerou* qui se rattache à *oummarou* par la communauté de racine[1] et qui commande, avec la valeur « sumérienne » *im* et « dialectale » *mer*[2], tout un branchement nouveau, *sharou, zounnou, shamou* et enfin *Rammân : Rammân* lui-même se développe, sous la valeur *ni,* en *poulouhkhtou, emouqou* d'un côté, *râmânou, zoumrou* de l'autre.

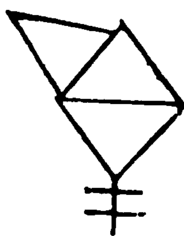
terme ne se rencontre pas ailleurs, croyons-nous, avec le sens de « réchaud », aussi cette interprétation reste-t-elle incertaine. M. Delitzsch qui, le premier à ma connaissance, l'avait suggérée (ds. Zimmern BPS, 114), paraît depuis l'avoir abandonnée; dans AHW, p. 39, il ramène *IM* = *akhou* à *akhou* « le côté ». Le premier rapprochement nous paraît préférable.

[1] *Immerou* dérive sans doute d'une racine חמר. L'intermédiaire entre *oummarou* et *Immerou* est peut-être à chercher dans *imerou* le nom de mesure. La signification primitive de *Immerou* reste obscure.

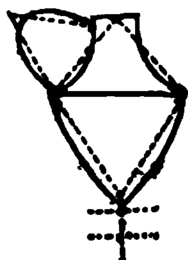
[2] La valeur dialectale *mer* pour [cuneiform] [cuneiform] est prouvée par IV, R^2, 23, 1 Rev. 21 et par K 24, l. 61 (ASKT, p. 181, XIV). Cf. *me-ir* dialecte pour *im* = *sharou* (VR 11, 45 *d*) et la glose *me-ir-me-ri* II, 48, 35 *a*.

La valeur « sumérienne » *im* s'est détachée d'*immer* par la chute de la dernière syllabe et la valeur « dialectale » *mer* procède de la même racine par la disparition de la première syllabe [1]. Les valeurs « sumérienne » et « dialectale » *im* et *mer* s'expliquent donc par la même racine sémitique חמר dont elles sont de simples réductions [2].

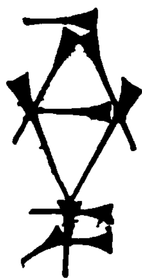
Notre hypothèse sur l'origine et le développement des valeurs idéographiques de est confirmée par l'examen de la forme même du signe. Sur la stèle des Vautours nous trouvons la forme



qui dérive sans doute de



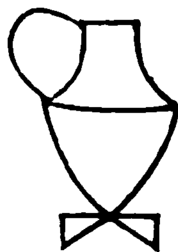
L'interprétation des deux traits horizontaux inférieurs m'est suggérée par la forme suivante que j'extrais d'une curieuse tablette publiée par Hilprecht (*O B I*, photogr.-reprod., pl. VI) :



[1] La racine primitive paraît s'être maintenue intacte dans *Im-mir-ra* (dial. *me-ir-me-ir*) qui dans Voc. Acc. Sum, l. 94 est mis en rapport avec *mekhou* « le tourbillon ».

[2] La valeur *ni* est d'origine plus obscure.

Il faut donc supposer à l'origine à peu près l'image suivante :



c'est-à-dire ce genre de vase auquel on ne donnait de stabilité qu'en le plaçant sur un socle ou en le fichant dans un tas de sable. Le vase d'argent du Musée de Constantinople nous en offre le plus ancien spécimen ; notre signe nous en fournit la plus ancienne représentation. Nous retrouvons ainsi, par l'examen de la forme même du signe, l'image qui correspond à l'idée que l'analyse des diverses valeurs nous faisait placer à la base du système idéographique de ce signe.

Après le moment où, pour la première fois, l'image du vase d'argile a été employée pour désigner le dieu du tonnerre, durant des milliers d'années le nom d'Immer n'a cessé de se perpétuer. Nous l'avons vu apparaître dans l'écriture phonétique à de rares intervalles : au XXIIIe siècle, dans les contrats de Rim Sin et de la première dynastie babylonienne, au IXe siècle [1] dans l'inscription du roi de *Khana*, au VIe siècle à l'époque de Nabonide. Est-ce ce nom qu'il faut replacer derrière l'idéogramme [illegible] [illegible] et doit-on lire *Immer* partout où on lisait *Ramman ?* La question est délicate à trancher. L'histoire du signe [illegible], telle que nous avons essayé de la reconstituer, prouve plutôt en faveur de la priorité du nom d'*Immer*. Nous pensons qu'*Immer* est le véritable nom propre du dieu. *Rammân* n'a dû être d'abord qu'une sorte d'épithète qui, par la suite, s'est détachée et isolée. On disait sans doute *Immer-Rammânou* « Immer tonnant » [2], de

[1] Cette date n'est qu'approximative. M. Pinches qui a publié cette inscription est incliné, pour des raisons paléographiques et historiques, à la placer à l'époque de Salmanasar II (*TSBA*, VIII, p. 352 et suiv.).

[2] La prononciation *Rammân* (avec redoublement) et l'étymologie רמם de ce nom sont, je crois, à maintenir. Il est vrai que trois fois sur quatre

même que *Immer-Rakhitsou* « Immer inondateur » ou *Immer-Birqou* (III R, 66 Rev. 8 f.) « Immer fulgurant ». C'est ainsi que les Chananéens disaient הדד רמון (Zach., XII, 11) et les Grecs Ζεὺς *βροντῶν*.

Quant à Adad ce dieu n'était peut-être pas indigène. Les Assyro-Babyloniens le connaissaient de longue date et le désignaient à l'occasion dans les noms étrangers par l'idéogramme 𒀭 𒅎; mais ils le considéraient, la tablette K 2100 en fait foi, comme un dieu étranger [1]. Ce dieu s'est-il peu à peu acclimaté à Ninive et à Babylone? Cela n'a rien d'impossible; certains indices permettent même de le supposer. A l'époque de Nabonide on voit apparaître Adad non pas seulement dans des noms de formation chananéenne ou araméenne, mais dans des noms de pure formation babylonienne comme Addoulikin (Nbn., 892)[2], Addoulousalim (Nbn., 892) et Addoumouballiṭ écrit une fois [an]-*IM-mou-balliṭ* (Nbn.. 808)[3]. Enfin plusieurs siècles plus tard le nom estampé sur les briques de Telloh, ΑΔΑΔΝΑΔΙΝΑΧΗΣ marque une nouvelle étape dans l'invasion du nom Adad. Je crois qu'il serait imprudent d'affirmer davantage : l'histoire des rapports de Adad et de Immer-Ramman reste encore à faire.

François Thureau-Dangin.

Observations de M. J. Oppert sur la notice précédente.

Le dieu des phénomènes météorologiques, qui fait pleuvoir, qui excite les vents, qui lance la foudre, qui inonde

le redoublement du מ n'est pas indiqué; mais on sait que les lettres doubles n'étaient pas toujours exprimées dans l'écriture. De plus רמון prouve en faveur d'une forme *Rammân*.

[1] Qu'on voie dans *Mar-ki* la Syro-Phénicie, ou bien avec M. Halévy, la Chaldée maritime, il est certain que cette expression désigne relativement à l'Assyro-Babylonie un pays étranger.

[2] Signalé par M. Pinches (ZAI, p. 202).

[3] Signalés par M. Hilprecht (*Assyriaca*, p. 78, n. 2).

la terre, désigné par deux signes *dieu* (des) *vents*, a été nommé successivement Hevenk, Phal, Phul, Hou, Ben, Bur, Ramman ou Ramannu. Il s'appelle réellement *Adad*. Tous sont, dans une égale mesure, faux, et doivent être repoussés au même titre.

Le vrai nom a été signalé par M. Schrader, d'après un texte assyrien de Sardanapale (prisme IX, 2), et cette proposition a été élevée à la hauteur d'une certitude par un texte publié par M. Bezold, où sont énumérées les différentes appellations assyriennes mystiques et courantes, ainsi que les divers noms que cette divinité portait chez les Araméens, les Phéniciens, les Élamites, les Susiens et les Sumériens.

Le seul nom courant de ce dieu est *Adad;* le texte de M. Bezold porte *A-da-ad :* cette forme est la première après les noms mystiques sous lesquels, dans les sanctuaires et les serments, cette figure mythologique est invoquée. Ce qui achève la démonstration, c'est une brique trouvée à Telloh, publiée par M. de Vogüé dans le *Corpus inscriptionum*, t. II, où, en *grec* et en araméen, est transcrit le nom assez connu de [illegible], « le dieu des vents donne un frère » est transcrit :

ΑΔΑΔΝΑΔΙΝΑΧΗΣ

[illegible]

Cette forme *Adadnadinaches* correspond lettre par lettre au nom assyrien *Adad-nadin-akh*.

Cette brique, inscrite par un Chaldéen qui parlait et connaissait sa langue maternelle, que nous trouvons encore en pleine vie et entière vigueur trois siècles plus tard, du temps de Tibère, résout définitivement le problème et clôt la discussion par un arrêt souverain.

Mais l'erreur s'est perpétuée avec ténacité. On n'a pas voulu démordre d'une opinion assez étrange, contraire au bon sens et faisant litière de tout esprit de critique. Mille fois le nom du dieu en question se trouve écrit ou par son,

chiffre cabalistique de *dix*, ou par l'idéogramme *An-im*, « dieu du vent ». Une seule fois, dans une liste d'éponymes dont il y a plusieurs exemplaires, on rencontre un nom absolument différent : Pur-an-*ramana* (non pas *ramanu*, ce qui a son importance), ou Pur-an-*raman;* et parce que, parmi beaucoup de significations, le signe , *im*, signifie *ramanu* « même », on a conclu à un dieu *Raman*. On a *fabriqué*, sans autorité aucune, une forme *Rammanu* en ajoutant un *m*, pour avoir un dérivé apocryphe du *ramamu* « tonner », ce que l'idéogramme *im* n'exprime nullement. Dans la liste des noms du dieu Adad, publiée par M. Bezold, on trouve *ramimu*, le tonnant, comme *ragimu*, le bruyant, *murta'imu*, le mugissant, *murtasnu*, l'auteur de la pluie. Mais *Rammanu* n'existe pas, et personne ne l'a jamais montré dans un texte.

La lecture Raman repose en effet sur une erreur grossière. Le nom est à lire *Evid-ramana* « (le dieu Assur ou Ea) s'est créé lui-même ». Car le groupe *pur-an*, et qui contient le signe *an*, souvent veut dire « durée » mais pas ici; le groupe est, selon les variantes des éponymes publiées par M. Bezold, substitué au signe « fondation, fond, création, origine », *esidu;* et le même fond, origine, est prononcé *isdu*, l'hébreu יסד. On peut dire avec le fameux éponyme , comme on trouve le nom (R. II, 63, 20), peut-être « qui a créé la route », et . On trouve aussi *Esid-Assur* « Assur est créateur », Esid-Nabo est créateur, *Esidat-Istar* « Istar fonde ». Le nom de l'éponyme de l'année où eut lieu la fameuse éclipse solaire est écrit : ou , et se lit : *Isid-seti-iqbi* (ou *qibā*) « (Deus vel Dea) fondationem valli decrevit (vel decerne) », comme on trouve le nom de « Istar a fondé le mur », et d'autres.

Il n'y a pas donc de dieu dans le nom de l'éponyme *Pur-an-ra-ma-na :* la terminaison en *a*, l'accusatif, aurait déjà dû faire réfléchir les grammairiens, qui s'acharnent sur des

vétilles et qui laissent de côté des indications importantes. Il n'y a pas de dieu Raman, et là où le mot *ramanu* se trouverait (comme *ce n'est pas le cas* dans notre mot) réellement après l'expression dieu, il signifiera toujours « même ».

Nous avons déjà exposé ces raisons dans un article de la *Zeitschrift für Assyriologie*, vol. VIII, p. 310 et suiv., et nous fournirons maintenant des arguments nouveaux.

Quant au terme *Immer* que M. Thureau-Dangin croit pouvoir admettre, on peut lui concéder que la liste de Bezold porte un dieu *Mer*. Nous pouvons même lui signaler un passage d'un vieux texte publié par M. Meissner (35, 22) où les parties invoquent le nom mystique de Samas et d'*Immerum;* mais ce dernier signe *n'est pas précédé* de l'idéogramme divin, ce qui a bien son importance. Le terme d'Immer a donc pu être un nom mystique du dieu Adad; mais il serait absolument inadmissible de dire que ce nom date seulement de Nabonid, quand, à cette assertion dépourvue de tout commencement de preuve, on peut opposer le témoignage de Sardanapale, qui, près d'un siècle auparavant, faisait copier d'anciens documents donnant le nom d'Adad en toutes lettres. Le nom ordinaire du dieu des vents, dans toute la période plusieurs fois millénaire du panthéon sémitique, est et demeure Adad.

BIBLIOGRAPHIE.

Al-Fakhrî, histoire du khalifat et du vizirat, etc., par Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, nouvelle édition par H. Derenbourg (105ᵉ fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études), Paris, 1895.

Les érudits de 1860 (combien, hélas, en reste-t-il!), pour qui tout nouveau texte arabe était un événement, se rappellent avec quelle faveur fut accueillie l'édition du *Fakhrî*, déjà

connu par un extrait inséré dans la *Chrestomathie* de S. de Sacy, et que M. Ahlwardt venait de publier intégralement d'après l'excellente copie de la Bibliothèque nationale. Ce document, dû à un auteur issu de la famille d'Alî et dont le nom était resté longtemps énigmatique, avait une valeur *sui generis* qui lui assignait, de prime abord, une place à part dans l'historiographie musulmane. Au lieu du récit sec, monotone, impassible auquel les chroniqueurs arabes nous avaient habitué, on trouvait là une narration d'un tour particulier, pleine de mouvement et d'un naturel parfait. On pardonnait à l'auteur sa partialité, ses réticences à l'égard du khalifat orthodoxe : il était shiite; on oubliait la banalité des conseils et règles de conduite qui forment la première partie de son livre en faveur des exemples historiques qu'il y a mêlés. En outre, il ouvrait à l'histoire une source nouvelle : soit dédain pour les dynasties de Damas et de Bagdad, soit rancune de famille, ou tout simplement parce qu'il avait sous les yeux des documents que nous ne possédons pas, Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, puisqu'il faut l'appeler par son terrible nom, avait sacrifié en grande partie l'histoire bien connue des khalifes, pour répandre à pleines mains la lumière sur la vie politique et anecdotique de leurs ministres. Ces chapitres consacrés aux Vizirs et aux Katibs étaient une sorte de révélation.

Ce fut donc avec une vive curiosité qu'on reçut cette œuvre rare des mains de son premier éditeur, le savant professeur de Greifswald : elle fit rapidement son chemin dans nos écoles d'Europe et dut à ses services persistants de devenir classique. J'ignore si le tirage de l'édition de M. Ahlwardt a été considérable, mais, à en juger par le succès qu'elle obtint, les exemplaires durent devenir rares de bonne heure. Et cette rareté est sans doute un des motifs, bien qu'il ne le dise pas, qui ont décidé M. Derenbourg à publier de nouveau ce charmant ouvrage. La nouvelle édition est revue et augmentée dans le vrai sens du mot, avec un soin minutieux, je dirais volontiers avec amour. D'ailleurs une autre copie découverte autrefois par M. Derenbourg, copie

écourtée, mais presque contemporaine de l'auteur et donnant de nouvelles et parfois meilleures leçons, légitimait l'entreprise du second éditeur et lui assurait le mérite d'une œuvre incontestablement utile et, jusqu'à un certain point, personnelle.

Tout en rendant justice à son devancier en termes excellents mais un peu concis, M. H. Derenbourg n'hésite pas à revendiquer pour lui-même « des résultats inattendus, une moisson riche de corrections précieuses ». Rien de plus exact, et j'aurais aimé à le reconnaître le premier. Une longue et intéressante introduction qui précède le texte arabe passe successivement en revue l'auteur et son œuvre, l'édition nouvelle et la bibliographie du *Fakhrî*. Si cette étude préliminaire n'ajoute rien d'essentiel aux renseignements réunis jadis par M. Ahlwardt, elle a le mérite de leur donner une couleur nouvelle et de les présenter avec plus d'art. Le savant éditeur me permettra-t-il cependant de le mettre en garde contre une certaine tendance aux récits romanesques, qui se rencontre déjà dans son intéressante biographie d'Ousama et se concilie difficilement avec cet ordre de recherches. Mais l'impression générale que j'ai conservée de ses prolégomènes est des meilleures, et les quelques réserves que je soumets ici, aussi brièvement que possible, à son appréciation, ne portent que sur des détails secondaires.

Page 2. Prise à la lettre, l'anecdote citée d'après le texte p. ٣٣ prouverait que l'auteur du *Fakhrî* avait connu personnellement non pas le sultan mongol Ghazan Khan, mais seulement le sheïkh hanéfite Djémal-eddîn.

Page 7. Les démêlés de Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ avec Ata Mélik Djoueïnî, meurtrier de son père, ne sont pas assez clairement exposés pour que le lecteur sache si les critiques adressées sur ces faits à M. Ahlwardt sont entièrement fondées.

Page 12, ligne 10. On trouve ici un nom turc qui joue de malheur : dans la première édition il a été lu *Qaschtamr*; M. D. lit *Kaschtimour*, ce qui vaut mieux, mais la vraie

leçon est *Qoush-timour* « oiseau-fer ». (V. Houtsma, *Turkische-arabische Glossar*, s v.)

Page 13. Le tombeau de Moustarchid-billah était تحت قبّة حسنة « sous une belle coupole » et non sous une voûte.

Page 14. La note du ms. A, déjà citée par S. de Sacy et attribuée à un lecteur hostile à l'auteur du *Fakhrî*, n'accuse pas textuellement ce dernier d'avoir parlé « irrévérencieusement » d'Abou Bekr et d'Omar, mais lui reproche seulement d'omettre après le nom de ces deux khalifes les formules consacrées comme رحمه الله et رضى الله عنه. Le rétablissement de la formule abrégée رضهم dans la copie B pourrait bien être l'œuvre d'un copiste qui aurait pris ailleurs, texte p. ١٩, une liberté du même genre.

Page 15, ligne 4 av. la fin. Au lieu de « les dynasties abritées dans les plis des grandes, comme celle des Boûyides, etc. » في اثناء الدول الكبار, je préférerais simplement « les dynasties contemporaines des grandes, comme celle des Bouweïhides, etc. » Quand on pense au rôle prépondérant joué par ces princes à la Cour de Bagdad, la traduction trop littérale du mot *ethnâ* devient presque un contre-sens.

Page 21. Il ne serait pas inutile de faire remarquer que le jugement sévère porté par l'auteur du *Fakhrî* contre Hamadanì, Harirì, le Canon d'Avicenne, etc., ne lui est pas inspiré par « l'horreur du convenu et de la banalité », comme il est dit dans l'Introduction française. Ce reproche ne peut, en bonne justice et en se plaçant au point de vue de la critique arabe, s'adresser ni à Hamadanî, le créateur du genre des *Maqamât* ou *Séances*, ni à Harirî qui, de l'aveu des Orientaux, l'a porté à sa dernière perfection. Il est d'ailleurs facile de se convaincre que l'auteur n'est pas systématiquement ennemi des jeux d'esprit, des recherches de style et de l'allitération, même dans le genre historique, puisqu'il porte aux nues le *Kitab yeminî* d'El-Otbî où des données d'une haute valeur historique sont étouffées sous ce clinquant. Non, la

vraie raison de la mauvaise humeur d'Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ à l'égard de ces célébrités doit être cherchée ailleurs. C'est au nom de la morale et de la dignité des lettres qu'il prescrit les fameuses *Séances*, « parce qu'elles rapetissent l'esprit en le fixant sur d'humbles sollicitations, des traits de mendicité, des expédients déshonnêtes pour gagner un maigre salaire, de sorte que, si d'un côté elles peuvent être utiles, de l'autre, elles sont nuisibles » (texte, p. ١٨).

Tel est, si je ne me trompe, le point de vue véritable d'où il faut juger les objections moins littéraires que rigoristes de notre auteur. Il n'aurait pas été non plus hors de propos de rappeler que l'ouvrage intitulé *Nehdj el-Balaghat*, objet de ses prédilections, est une compilation apocryphe sans grande valeur, mais les Shiites n'y regardent pas de si près quand il s'agit d'un livre qui traduit fidèlement leurs haines et leurs admirations.

La seconde copie, ms. B, dont M. Derenbourg a fait usage pour reviser et améliorer son texte, est malheureusement incomplète et ne se rapporte qu'à la première section, la moins importante de l'ouvrage. Les variantes qu'elle fournit consistent ordinairement en un ou deux mots, dont l'omission dans la copie A rend la pensée de l'auteur moins claire. Il était donc utile de les recueillir, et elles ont été réunies avec un soin scrupuleux dans la nouvelle édition. Elles n'ont pas cependant toutes une égale valeur, et je crois que, dans certains cas, il eût été préférable de conserver les lectures de A, toutes les fois qu'elles n'étaient pas en contradiction avec le sens ou la grammaire. J'en citerai quelques exemples.

Page ٦. Pourquoi remplacer للحال الحاضرة par للحال الحاضر, puisque le mot *hâl* est des deux genres et d'un emploi aussi fréquent au masculin qu'au féminin ?

Page ٦٢. Dans le quatrain persan de ce passage, le ذ aurait dû être conservé, comme l'a fait M. Ahlwardt, conformément à la copie A, au lieu d'être remplacé par la lettre د.

C'est une particularité de l'orthographe persane qui s'est maintenue longtemps après le XII[e] siècle.

Page ١٥٩, ligne 13, Le *techdid* sur فهشّمه est inutile; la première forme est plus usitée que la deuxième avec le sens de « briser ».

Page ٢٠١. Est-il bien sûr que la reproduction du sous-titre qui manque dans le manuscrit soit conforme à la pensée de l'auteur ?

Page ٢٤٧. Je ne vois pas bien le sens que l'éditeur donne à صاحب الرِّجْل; peut-être cette correction est elle autorisée par des exemples qui l'expliquent; toutefois la vocalisation de A صاحب الرجُل, « l'ami, le compagnon de l'homme », c'est-à-dire d'El-Mahdî, donne une signification très claire et qui, dans la bouche d'Er-Rebi', n'a pas lieu de surprendre.

Page ٢٥٠. La leçon de A يُطعَن au passif me paraît préférable à يَطعَن, « il était attaqué dans sa religion », suspect d'hérésie ou d'impiété.

Page ٢٨٠. Le khalife Er-Râḍì-billah était, en effet, le neveu et non le frère d'El-Ḳaher; que la leçon اخوه soit ou non une méprise de l'auteur ou du copiste, M. Derenbourg l'a remplacée avec raison par ابن اخيه; mais il aurait dû conserver le nom محمد qui est dans la copie A. On sait qu'il y a divergence parmi les historiens arabes sur le nom du khalife Er-Râḍì, et Maçoudì entre autres le nomme *Mohammed*, bien que la variante *Ahmed* soit peut-être la plus répandue.

Page ٤٤٤, ligne 1. لم يجِر serait certainement préférable, mais le texte porte لم يجُزْ (de جاز qui signifie aussi « passer »), ce qui revient au même pour le sens.

On n'ignore pas que la rédaction du Fakhrî est une œuvre hâtive; de l'aveu même de l'auteur, elle fut terminée en quatre mois. De là quelques erreurs, qui vraisemblablement ne peuvent être attribuées au copiste de A, en admettant même qu'il y ait eu ensuite revision du fait de l'auteur.

C'est ainsi que celui-ci a très bien pu écrire le nom du poète aveugle, *Abou Zakaria* au lieu de *Abou Zakkar;* دير هرقل au lieu de دير هزقل « le couvent d'Ezechiel »; qu'il a mis ثالثة au lieu de ثانية, bien qu'il soit avéré qu'El-Beridi exerça deux fois seulement les fonctions de vizir; que plus loin, p. ٣٩٧, il a écrit ou dicté للجمل au lieu de للحمار. Il est hors de doute que ces méprises avaient déjà attiré l'attention de M. Ahlwardt et qu'il ne les a maintenues que par un respect peut-être trop scrupuleux du manuscrit princeps dont l'exécution, dans son ensemble, est si soignée.

On doit néanmoins savoir gré à M. Derenbourg de les avoir relevées, ainsi que beaucoup d'autres petites erreurs, fautes d'impression pour la plupart, qu'il n'a pas cru devoir signaler en note.

La nouvelle édition, d'un format moins commode que la première pour l'usage journalier, lui est très supérieure par la beauté des types et la netteté du tirage; elle est en outre enrichie de deux index arabes: l'un, des noms propres, titres d'ouvrages, etc.; l'autre, des noms géographiques. Enfin une table spéciale transcrit avec beaucoup de clarté en français le nom des khalifes, des vizirs et la durée de chaque règne.

M. Derenbourg, on le voit, a compris et exécuté avec une fidélité scrupuleuse le premier devoir de tout nouvel éditeur, qui est d'améliorer l'œuvre de son devancier; et ici, en particulier, il y avait du mérite à faire mieux qu'un arabisant de premier ordre, comme l'est M. Ahlwardt. Sous les auspices et par les soins de ces deux savants, le Fakhrî ne perdra rien de sa vieille réputation et continuera a être le guide préféré de ceux qui débutent dans l'étude difficile de la littérature arabe.

BARBIER DE MEYNARD.

The Discourses of Philoxenus bishop of Mabbôg, a. D. 485-519, edited from Syriac manuscripts of the sixth and seventh centuries in the British Museum, with an english translation, by E.-A. Wallis Budge, litt. D., F. S. A., etc., published under the direction of the Royal Society of literature of the United Kingdom. Vol. II. Introduction, Translation, etc.; London. Asher and C°, 1894, in-8°, p. CXCII-597.

Nous avons eu occasion de signaler aux lecteurs du *Journal asiatique* l'apparition du premier volume de la publication de M. Budge (nov.-déc. 1894, p. 568-571). Le second volume, contenant la traduction anglaise des treize discours de Philoxène sur la vie chrétienne, ne semblait pas devoir présenter pour les orientalistes un intérêt aussi vif que le premier. M. Budge a su au contraire lui donner une plus grande importance, en plaçant en tête une longue introduction qui constitue le travail d'ensemble le plus complet que nous ayons sur Philoxène de Maboug.

L'indispensable chapitre sur la vie de Philoxène (p. xvij-xxxj) ne nous apprend rien de nouveau; mais le chapitre suivant, consacré à la doctrine de cet hérétique, est du plus haut intérêt. M. Budge y a réuni un certain nombre de passages caractéristiques qui mettent en pleine lumière l'exposé de la foi monophysite. Ce sont : *Réponse à cette question : Comment crois-tu? Douze anathèmes contre le concile de Chalcédoine; Dix articles contre ceux qui divisent Notre-Seigneur; Douze chapitres contre ceux qui professent deux natures et une personne dans le Christ; Sept propositions contre les Nestoriens; Vingt chapitres contre les Nestoriens;* et un petit traité *Contre diverses hérésies* (Manès, Nestorius, etc.).

Le texte de tous ces fragments est reproduit plus loin (p. xcvj-cxxxviij)

La liste des ouvrages de Philoxène (p. xlviij-lxvj) est dressée d'après les catalogues de Londres, Rome, Paris et Oxford. Elle comprend quatre-vingts articles, et elle est suivie de l'indication des versions éthiopiennes et arabes.

Après une étude critique sur la valeur des mss. qui renferment les discours sur la vie chrétienne (p. lxvj-lxxiij), M. Budge donne une longue analyse de ces mêmes discours (p. lxxiij-xciij). Ce travail ne paraissait pas bien nécessaire. Peut-être M. Budge a-t-il eu conscience que ces discours, très intéressants au point de vue littéraire, dans leur texte original, ne présenteraient plus dans une traduction, quelque fidèle qu'elle fût, qu'une lecture monotone et fastidieuse, et il a sans doute voulu épargner à ceux qui ne s'intéressent que médiocrement à l'histoire de l'ascétisme chrétien, la peine de lire ce long ouvrage en leur en présentant une analyse substantielle.

Nous ne saurions mieux faire nous-même pour donner une idée de l'œuvre de Philoxène publiée par M. Budge, que d'emprunter à ce savant les quelques lignes placées en tête de son analyse :

« Nous ne savons rien, dit-il, de la période de la vie de Philoxène dans laquelle les Discours furent écrits; mais, à en juger par ce fait que toutes les citations sont tirées de la *Pešiṭta,* ce fut avant la publication de sa traduction de la Bible, à Maboug, en 508. D'autre part, vu le grand espace de temps nécessaire à un travailleur, même aussi expéditif que Philoxène pour accomplir cette tâche difficile, et attendu que des copies complètes de ces Discours existaient déjà dans les monastères de Nitrie, dans la première moitié du VIe siècle, copies dans lesquelles il est désigné comme évêque de Maboug, il est presque certain qu'ils furent écrits quelques années après 485, époque à laquelle il fut ordonné [1].

« Les treize Discours forment un ouvrage entier et suivi; mais il semble qu'ils étaient fréquemment divisés en deux volumes. Le premier renfermait les neuf premiers Discours,

[1] Cette conclusion n'est pas rigoureuse. Elle prouve seulement que les mss. en question, mais non pas l'œuvre originale, furent écrits après l'an 485.

et le second les quatre derniers. Philoxène ne dit pas et ne laisse pas entendre, mais il semble très probable que, dans son intention, ses Discours devaient être un supplément aux Homélies d'Aphraate..... Philoxène était un penseur plus clair, plus profond, un raisonneur plus serré qu'Aphraate. Nous voyons par ses Discours combien sa merveilleuse connaissance de la langue syriaque l'aidait à exprimer les nuances de la pensée et de la signification que nous cherchons en vain dans les écrits d'Aphraate..... »

Voici l'analyse du premier Discours, qui est comme le prologue et le thème de tout l'ouvrage : « L'homme qui veut mener exactement une vie chrétienne doit poser une bonne et solide fondation, de sorte que l'édifice de son caractère ne puisse être ébranlé. Il doit écouter le Verbe et lui obéir; car, s'il entend le Verbe et ne lui obéit pas, il est comme un homme mort. Le disciple doit avoir le souvenir de son Maître fixé dans son esprit et le méditer jour et nuit. Jésus-Christ notre Dieu doit être la base sur laquelle il posera le fondement de l'édifice de sa vie spirituelle. Les cultivateurs savent quand ils doivent semer et planter, moissonner et cueillir les fruits : de même le cultivateur spirituel doit savoir où commencer ses labeurs et où les finir. On doit apprendre avant de pouvoir enseigner. — Les convoitises qui combattent contre l'homme sont bien connues et facilement reconnaissables; mais il faut apprendre ce qu'on doit faire pour vaincre dans la guerre contre les passions où l'âme s'engage après l'asservissement des convoitises corporelles. Il faut qu'elle apprenne à percevoir chaque sensation de victoire ou de défaite, à reconnaître la cause et l'origine des convoitises qui l'attaquent en communauté et dans la solitude. Il faut apprendre ce qu'est la pauvreté, quels sont les commandements à garder, quelle est la puissance qui découle des vertus, comment jeûner, comment éteindre les passions, comment prier, comment éviter les hérétiques et les fréquentations mondaines, comment distinguer ce qui constitue

le jeûne et les opérations du corps, de l'âme et de l'esprit [1]. « Si un homme veut revêtir le Christ, il doit complètement abandonner le monde, et cela tandis qu'il est jeune, avant que le monde ait épuisé la puissance de son âme; car le vin nouveau doit être mis dans des outres neuves, et tous deux seront ainsi préservés.

« Nous devons être médecins pour nous et pour les autres. La parole de Dieu doit être notre médecine : contre chaque passion mauvaise elle contient un antidote. — Quand un homme a subjugué toutes ses passions et ses convoitises, il peut dire : « Je vis! Ce n'est plus moi, mais Jésus-Christ qui vit en moi » (*Galat.*, II, 20).

M. Budge termine son introduction par la comparaison avec la *Pešiṭta* et les autres versions syriaques, d'un certain nombre de fragments scripturaires cités par Philoxène, et par une liste des errata du texte syriaque [2].

On voit qu'il n'a rien négligé pour donner à son volume tout l'intérêt que comportait le sujet.

Dr J.-B. Chabot.

ܟܬܒܐ ܕܡܐܡܪ̈ܐ ܕܡܫܘܚܬܐ, seu Sancti Gregorii Theologi *Liber Carminum iambicorum*, versio syriaca antiquissima; e cod. vaticano CV, edidit P. J. Bollig. S. J. — Pars prima, Beryti, Phoeniciciorum, typogr. Patrum Soc. Jesu, in-8°, p. XII-175; 1895.

La maladie qui devait enlever aux lettres orientales le savant éditeur de cet ouvrage, ne lui a pas permis de mettre la dernière main à son œuvre. Un second volume qui con-

[1] Cette division de l'œuvre de la perfection en une triple opération du corps, de l'âme et de l'esprit, est la base de tous les écrits ascétiques des Syriens. Cf. *De S. Isaaci Ninivitæ vita scriptis et doctrina*, p. 74 et suiv.

[2] Ajouter : ܘܠܐܬܘܗܝ au lieu de ܠܐܬܘܗܝ, t. I, 4, 3.

tiendra des compléments, des notes, et un certain nombre de rectifications à la première partie, est actuellement en préparation par les soins du P. H. Gismondi. Nous attendrons qu'il ait vu le jour pour parler plus longuement de cette importante publication.

J. B. C.

UN MANUSCRIT DES *MILLE ET UNE NUITS*.

La *Revue orientale russe*[1] renferme dans un de ses derniers numéros une courte note de M. de Gintsburg sur un manuscrit des *Mille et une nuits* qu'il a récemment eu lieu d'examiner à la Bibliothèque de Barcelone. Cette recension différant de celles qui ont été signalées jusqu'à ce jour, et d'un autre côté, le russe n'étant pas familier à la plupart des orientalistes de l'Occident, il n'a pas paru inutile de traduire cette note dans ce qu'elle a d'essentiel :

« J'ai trouvé ici (à Barcelone), à la bibliothèque de l'Université, un recueil de récits des *Mille et une nuits*. Il n'est pas question de Cheherazad : les contes commencent simplement par حكى ان. Il y a en tout vingt nuits, dont l'une (*sur le tsar Salomon, fils de David*, ومما اصابه فى قصة عاد بن شداد)[2] finit brusquement — une feuille et demie environ a disparu — et la suivante, sur سندباد البحرى, commence au milieu du second des sept voyages. Comme autorité, on trouve l'expression قال الراوى. Le dixième conte, قصة حيقار الحكيم وزير سنجوريب الملك مع ناتان بن اخته[3], débute ainsi : كان فى ذلك الزمان. La fin du manuscrit est arrachée. Le commencement

[1] *Zapiski vostochnago oldieleniia imperatorskago rusokago arkheologitcheskago Obchtchesva*, t. VIII, fasc. I-II, p. 148.

[2] Les légendes sabéennes mettent également Salomon en rapport avec la ville bâtie par Cheddad. Cf. Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens*, Paris, 1880, in-8°, p. 152-156. R. B.

[3] Cf. sur le conte du sage Haiqar le mémoire important de M. Meissner, *Quellenuntersuchungen zur Hai Kärgeschichte* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLVIII, 1894, p. 171-197). R. B.

du dix-huitième conte a seul été conservé : حكاية الاصمعى والخياط والجارية مع الخليفة.

« Le manuscrit est écrit en bon neskhi; د et ذ sont rendus tous deux par د; ت par ث presque toujours à la fin et souvent au milieu des mots; l'*élif* de l'accusatif est souvent supprimé. Les vers sont assez nombreux. Le papier est oriental, de deux espèces, jaune et blanc. La hauteur est de 32 st., la largeur la plus petite de 14 st.

« La reliure est rouge, un cartonnage européen ordinaire; à mon avis, le manuscrit est de provenance syrienne, du commencement du XVIIe siècle. »

René Basset.

L'Imprimerie catholique de Beyrouth vient de publier les *Proverbes de Maïdani* mis en vers et commentés par le sheikh Ibrahim El-Ahdab. Cette insertion du texte intégral de chaque proverbe dans un ou deux vers du mètre *redjez* est un tour de force dont l'utilité, du moins pour les écoles d'Europe, peut être contestée, mais qui fait honneur à l'esprit ingénieux du commentateur et à sa profonde connaissance de l'arabe littéraire. Son édition est d'ailleurs imprimée avec autant de correction que d'élégance et le triple index qui la termine y rend les recherches plus faciles que dans l'édition de Freytag et son étrange latin. Cette nouvelle publication mérite de prendre place dans la bibliothèque de tous les amateurs de littérature arabe.

B. M.

Le Gérant :

Rubens Duval.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1895.

DESCRIPTION DE DAMAS,

PAR

H. SAUVAIRE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

(SUITE.)

LA CONCLUSION.

SUR LA MENTION DES MOSQUÉES[a].

MOSQUÉES (SITUÉES) DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Une grande mosquée, au sud du marché ayant son entrée à *bâb el Djâbyeh;* elle est suspendue[1] et connue sous le nom de mosquée des *Marchands de bric-à-brac* (*es-saqaṯyîn*). Elle a un escalier en pierre; on lui en a fait un autre en bois, du côté nord. Elle a un imâm, un mouaḏḏen et un waqf.

[a] B les a omises. La pagination donnée ici est celle du ms. de M. Schefer. — Le présent chapitre était mis au net lorsque M. Max van Berchem, avec son obligeance ordinaire, m'a communiqué la copie d'extraits qu'il a faits du كتاب برق الشام ق محاسن اقلم الشام, par Moẖammad ebn 'aly ebn Ibrâhîm ebn Chaddâd, el H̱alaby (Leide, Cod. or. 1466). Je placerai entre crochets les variantes et les additions que ces *Extraits* m'ont fournies.

Une mosquée dans la rue des Médinois, rez-de-chaussée; il s'y trouve un olivier. Elle a un imâm et un mouaḍḍen et jouit d'un joli waqf et d'un traitement (*djérâyeh*).

Une mosquée auprès de la rue (*darb*) de ʿarqal et du petit marché de Geux qui appliquent les ventouses (*souwayqat el ḥadjdjamîn*); rez-de-chaussée. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'es-Ṣahradjty* [1 bis]; elle l'était anciennement sous celui de *mosquée de l'Arbre*. Elle a un imâm et un mouaḍḍen. A sa porte est un réservoir (*séqâyeh*).

La mosquée *d'ebn Ṯoghân*, au Fosqâr, en face de la rue des Fabricants d'écuelles (*darb el qaṣṣâʿin*). On y monte par un escalier. Elle a un imâm et un mouaḍ-ḍen. Auprès de la partie méridionale de cette mosquée est un canal (*qanâh*) [1 ter] connu sous le nom *du Tailleur*.

Une mosquée dans la rue des Fabricants d'écuelles, rez-de-chaussée, à gauche du chemin entrant (*sic*).

La mosquée *d'Abou Saʿîd le Persan*. Elle a un imâm et un mouaḍḍen; auprès d'elle est un canal.

Une mosquée qui fut bâtie par l'émir el Ḥasan, fils de l'émir Yoûsef. C'est un rez-de-chaussée. Elle possède un waqf (et est située) aussi aux *Qaṣṣâʿîn*.

Une mosquée que bâtit ebn el Bayṭâr, dans le grand chemin (*eṭ-ṭarîq ech-chârêʿ*).

Une mosquée, rez-de-chaussée, auprès de la maison de Moḥammad ebn en-Naqqâr, le *kâteb*, aux Qaṣṣaʿîn.

Une ancienne mosquée, rez-de-chaussée, auprès

de la ruelle de ʿattâf. C'est la mosquée d'Ayman ebn Khozaym (*lire* Khoraym) ebn Fâtek, el Asady, le compagnon du Prophète[2].

Une autre mosquée, rez-de-chaussée, petite, également aux *Qassâʿîn*.

Une mosquée auprès de la maison d'ebn el Khayyât, le *kâteb*. Elle est suspendue et a un imâm, un mouadden et un waqf; aux *Qassâʿîn* aussi.

Une mosquée auprès de la maison de Sandqara; rez-de-chaussée.

Une mosquée auprès de la maison précitée, suspendue. Elle a un imâm et un mouadden.

Une mosquée également auprès de cette maison; suspendue.

Une mosquée dans le marché d'el Fosqâr; rez-de-chaussée, grande. Elle est connue sous le nom d'*ebn Somayd*. Elle a un imâm et un mouadden.

La mosquée *d'ebn Héchâm*, également au Fosqâr, rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm et un mouadden, et aussi un minaret. A sa porte se trouvent un réservoir (*séqâyeh*) (appartenant) au chaykh et un canal à lui.

Une mosquée auprès du moulin de la prison; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans le marché d'el Fosqâr, connue sous le nom d'*ebn Haffâz*; rez-de-chaussée. Elle a un imâm et un waqf.

La mosquée *d'el fardjah*, auprès (du marché) des Marchands de coton (*el qattânîn*) et du commencement (de celui) des *qalânésyîn* (marchands de ca-

lottes, *qalansoueh*), à proximité du réservoir du Chaykh; rez-de-chaussée.

Une mosquée en face de la Maison de l'Intendance (*wékâleh*); rez-de-chaussée, grande; elle est connue sous le nom de *mosquée du Diwân*. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf. Ebn Kaṭîr dit dans sa *Chronique*, sous l'année 626 : « Moḥammad ebn es-Sabty[2 bis], en-Nadjdjâr, a été mis par quelques-uns au nombre des *abdâl*. Suivant Abou Châmah, c'est lui qui bâtit de ses propres deniers la mosquée (située) à l'ouest de la Maison de la *Wékâleh*, à gauche quand on passe dans la grande rue (*ech-chârê'*). Il fut enterré à la montagne. Une foule nombreuse suivit son enterrement. »

Une mosquée au marché des *qâlânésyîn*, suspendue, à la porte (du marché) des Vanniers (*el khawwâsîn*). Elle a un imâm, un mouadden et un waqf.

La mosquée *des Qalânésyîn*, dans le chemin du marché des Selliers (*es-sarrâdjîn*), dont on a fait (fol. 289 v°) un marché au froment[2 ter]. C'est un rez-de-chaussée. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf.

La mosquée *des Marchands de curiosités* (*eṭ-ṭarâïfyîn*); elle est maintenant connue sous le nom des *Fabricants de lances* (*er-rammâḥîn*); dans le marché des Selliers; rez-de-chaussée. Elle a un imâm et un mouadden.

Une mosquée contiguë à la précédente. Sa porte donne vers le marché. Elle est sur une mosquée qui

était une *addition* dans laquelle on instruisait les enfants et qu'on transforma en mosquée.

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'es-Souîsy [d'es-Soûsy]; rez-de-chaussée. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Mohrez; rez-de-chaussée, ancienne. C'est la mosquée de Marwân, fils d'el Hakam, fils d'Aboul'ʿâs[3]. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée connue sous le nom d'*ebn el ʿamîd*, petite, auprès du *nahr ez-Zolâqah;* rez-de-chaussée. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée auprès de la maison d'ebn Rîch, au sud de la Zolâqah; rez-de-chaussée. Elle a un imâm et un waqf. On dit que c'est [on l'appelle] la mosquée de Wâṭélah ebn el Asqaʿ[4].

La mosquée *des Bourreaux* (*el djallâdîn*). Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *mosquée des Fabricants de lances.* (Elle est) grande et (située au) rez-de-chaussée. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf. Le *hâfez* el Berzâly dit dans sa *Chronique*, sous l'année 736, et j'ai copié de son autographe, ce qui suit : « Au milieu du mois de ramadân, la grande mosquée des Fabricants de lances fut restituée au chaykh Zayn ed-dîn ʿabd Er-Rahman ebn Taymiyeh, frère du chaykh le grand savant Taqy ed-dîn, que Dieu lui fasse miséricorde! et il y exerça les fonctions d'imâm ledit jour. Cela eut lieu en vertu d'un ordre du sultan et on lui assigna aussi un traitement sur les frais d'entretien et les aumônes. »

La mosquée *des Bourreaux*, au Meqlâs; elle était

connue sous le nom de *mosquée des Marchands de curiosités*. C'est un rez-de-chaussée. Elle a un minaret de construction moderne, un imâm et un mouaḍḍen. Auprès d'elle se trouvent un réservoir et un canal.

Une mosquée auprès de la fonderie du fer (*masbak el ḥadîd*). Elle est connue sous le nom d'*ebn el Qoṣayqah* [*el Qosay'ah*] *el Fâmy*. Elle a un imâm.

La mosquée *de Wâṭélah*, à l'entrée de la rue (*darb*) de la Zolâqah, auprès (du marché) des Boulangers (*el khabbâzîn*); grande, rez-de-chaussée; elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf; à sa porte se trouve un canal. (Elle est située) dans le petit marché de *bâb eṣ-ṣaghîr*.

Une mosquée, rez-de-chaussée, petite. Elle est connue sous le nom d'*ebn Abî'l 'awd*. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf. Elle est surmontée d'un minaret de construction moderne.

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'el 'absy, à gauche en sortant vers *bâb eṣ-ṣaghîr*. Elle est (composée d')un rez-de-chaussée et petite.

La mosquée *des baṯṯâbîn*[5], au bout du Meqlâṣ, derrière le marché du Change; rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée à proximité du bain d'Abou Naṣr, dans (le quartier appelé) *el ḥarîq* (l'incendié); rez-de-chaussée.

Une mosquée que bâtit Ma'âly el Mozayyen (le barbier). Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée dans la rue[5 bis] des Cordiers (*darb*

el habbâlîn), auprès de l'entrée de la rue du Basilic (*darb er-rayhân*) par le grand marché; rez-de-chaussée. Elle est connue sous le nom de *mosquée du Basilic*. C'est la mosquée de Fadâlah ebn ʿobayd, l'Ansâry, le compagnon du Prophète, qâdy de Damas [6]. Auprès de sa porte est un canal.

Une mosquée suspendue; elle est connue [actuellement] sous le nom de *mosquée des Bourreaux*. Elle a un minaret, un mouadden et un waqf.

Une petite mosquée, rez-de-chaussée, à l'entrée de la rue (*darb*) des Grainetiers et du marché des Fabricants de bâts (*akkâfîn*). Elle a un waqf et auprès d'elle se trouve un canal.

Une mosquée à l'extrémité méridionale de la rue des Grainetiers; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Dînâr, auprès de la rue des Qoraychites (*darb el Qorachyîn*); rez-de-chaussée.

Une mosquée que bâtit Abou Bakr el ʿamîd.

Une mosquée dans la rue des Qoraychites, au sud [du canal]; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre. Elle fut bâtie par l'émir Solaymân el Djazary [el Hazary].

Une autre mosquée, à proximité de la précédente, rez-de-chaussée, petite. Elle a un imâm et un waqf. (Fol. 290 r°). Elle est ancienne.

Une mosquée à l'entrée de la rue des Qoraychites, qui conduit à la rue du Palmier (*darb en-nakhleh*). (Elle est) suspendue. Elle fut bâtie par

Abou Ghâleb ebn el Karkhy[6 bis], el Bazzâz (le marchand d'étoffes).

Une mosquée dans le grand marché, auprès de l'entrée de la rue du Basilic; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une mosquée dans la *Coupole de la viande;* elle est connue sous le nom de *masdjed el kaff* (la mosquée de la Paume de la main); rez-de-chaussée. Elle a deux portes, un imâm et un waqf.

Une mosquée dans la rue (*darb*) du *fondoq de la Vente;* rez-de-chaussée. Elle a un imâm et un waqf. Auprès d'elle se trouve un canal.

[Une mosquée dans la ruelle d'*ech-chaʿr.*]

Une mosquée auprès de la colonne « parfumée[6 ter] » (*el mokhallaq*), dans la ruelle des Grainetiers; rez-de chaussée. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans la rue des Trieurs de monnaies [?] (*darb en-nâqédyîn*); rez-de-chaussée, ancienne.

Une autre mosquée dans cette rue. Auprès d'elle est un canal. [Rez-de-chaussée.] Elle est connue sous le nom d'*ebn el Qânéʿiyeh* [el Maqânéʿiyeh].

Une mosquée dans le grand marché. Elle est connue sous le nom de *masdjed ez-zabîb* (mosquée des Raisins secs); elle l'était anciennement sous celui de *mosquée d'ebn Qâsem.* Rez-de-chaussée, grande; elle a un waqf, un imâm et un mouadden.

Une mosquée à l'entrée de la rue des Légumes (*darb el baql*). Elle est connue sous le nom d'*ebn el ʿarbâd* [el ʿarbâs]. Elle possède un waqf.

Une mosquée dans la rue des Légumes. Elle est connue sous le nom d'*ebn ʿonqoûd*. Auprès d'elle est un canal. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une petite mosquée avec une fenêtre, nouvellement construite, au commencement du quartier (*ḥârah*) d'el Khâṭeb, [auprès de la maison d'ebn Abî'l khawf;] grande, rez-de-chaussée; elle a un minaret et renferme un puits. Elle est pourvue d'un imâm et d'un mouaḍḍen. El Asady dit dans sa *Chronique*, sous l'année 347 : « Moḥammad ebn ʿaly, Abou ʿabd Allah le Hâchemîte, le khâṭeb, ed-Démachqy, était khaṭîb de Damas sous le règne des Ikhchîdîtes. C'était un jeune homme beau de visage, d'un extérieur agréable et d'un caractère parfait. Il mourut en rabîʿ 1er; le vice-roi et une foule incalculable assistèrent à ses funérailles. Il fut enterré à *bâb eṣ-ṣaghîr.* » Ebn ʿasâker donne la date de cet événement. Ebn Kâṭîr dit : « Je pense que c'est de lui que tire son nom la place (*raḥbah*) d'el Khâṭeb (qui est un) des quartiers (*nawâḥy*) de *bâb eṣ-ṣâghîr.* » — Eṣ-Ṣalâḥ eṣ-Ṣafady s'exprime ainsi : « Abou Bakr ebn Aḥmad ebn ʿomar, el Baghdâdy, l'ascète, imâm de la mosquée du quartier du Khâṭeb (*ḥârat el khâṭeb*) à Damas, suivit à Meṣr les leçons de Maḥmoûd ebn Moḥammad, eṣ-Ṣâboûny, et, à Damas, celles d'Ismâʿîl el Djanzoûry et d'el Kendy; il était connu sous le nom d'el Marâwéhy (le fabricant d'éventails). Suivant la réponse que fit le chaykh eḍ-Ḍyâ à ʿomar ebn el ḥâdjeb[7], Abou Bakr resta pensionnaire de la

mosquée à la Mekke pendant une année, durant laquelle il lut mille fois le Qor'ân en entier. Il mourut l'année 743. »

Une autre mosquée, sur la place du Khâṯeb; elle fut bâtie par Barakât ez-Zarrâd (le fabricant de cottes de mailles). (C'est un) rez-de-chaussée. Elle a un minaret en bois, un imâm et un mouaḍḍen.

Une autre mosquée sur la place du Khâṯeb; grande. Elle a un minaret et renferme un puits. Elle est pourvue d'un imâm et d'un mouaḍḍen.

La mosquée *des Cuisiniers* (*eṯ-ṯabbâkhîn*), auprès du pont (*qanṯarah*) d'Omm Ḫakîm [8], (qui forme) l'entrée du marché des Fabricants de vases à traire le lait (*soûq el ʿolabyîn*) [el ʿalyyn]; rez-de-chaussée. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue du Fromage (*darb el djobn*). Elle est contiguë au bain. A sa porte existe un canal. (C'est un) rez-de-chaussée. Elle est grande et ancienne. Elle fut reconstruite (جدّدة) par le *ra'ŷs* Abou'ḍ-Ḍowâd Mofarredj ebn eṣ-Ṣoûfy.

Une mosquée auprès de la maison du *charîf* el Djaʿfary, qui est connue aujourd'hui sous le nom de maison de Khoṯlokh [Khoṯlodj] el Bâlésy; rez-de-chaussée, petite. Elle fut bâtie par Aksoûk, fils de Khoṯlokh [Khoṯloj], el Bâlésy.

Une mosquée à l'intérieur de la rue du Fromage, auprès de la rue (*darb*) d'ed-Dyloûr [ed-daylam, des Daylamîtes [8 bis]]; rez-de-chaussée. Elle a un imâm, (fol. 290 v°) un mouaḍḍen et un waqf.

La mosquée *des Forgerons* (*el haddâdîn*); rez-de-chaussée. Elle a un waqf, un imâm et un mouadden.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue des Lentilles (*darb el ʿadas*), dont elle est séparée par le chemin; rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm et un mouadden.

Une mosquée suspendue, connue sous le nom de *mosquée* [*du marché*] *des perles* (*masdjed* [*soûq*] *el loû'loû'*); grande. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf. Auprès d'elle est un réservoir. Elle a été la proie des flammes il y a quelques années et l'on s'est mis à la reconstruire (تجديده). Que Dieu en facilite l'achèvement! C'est une des mosquées anciennes (et renommées).

Une mosquée à l'intérieur de la rue des Lentilles; rez-de-chaussée, petite.

Une petite mosquée au commencement du marché aux Oiseaux (*soûq et-tayr*); rez-de-chaussée, avec une fenêtre.

Une mosquée au sud de la précédente, auprès de l'entrée de la rue des Cordiers; elle est connue sous le nom de *mosquée des Oiseaux*. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf.

Une mosquée dans la rue des Cordiers; rez-de-chaussée. Elle est connue sous le nom de *mosquée du marché aux oiseaux*. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée à l'intérieur de la rue des Cordiers, au sud de la rivière, auprès de la maison de [ebn] Moqallad ech-Chawwy; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans la rue du Valet de chambre

(*darb el farrâch*), auprès du jardin du Chat (*bostân el qett*); rez-de-chaussée, ancienne. Elle a été reconstruite par Abou'l fahm ʿabd Er-Rahmân ebn Abî'l ʿadjâïz.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue d'Abou Nasr; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une mosquée suspendue, grande. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée auprès [de l'entrée] de la rue (*darb*) d'et-Tamîmy, dans le marché de *la Maison des Pastèques;* petite, avec une fenêtre. Elle a un waqf.

La mosquée *de la Maison des Pastèques*, suspendue, grande. Elle a un waqf, un minaret, un imâm et un mouadden, et est percée de deux portes, auprès de l'une desquelles est un canal.

Une mosquée connue sous le nom de *mosquée de la Prière exaucée* (*masdjed el idjâbeh*), dans le marché de la *Maison des Pastèques*. On y descend par des degrés. Elle est ancienne et a un imâm, un mouadden et un waqf.

Une mosquée dans la rue du *Farrâch*, nouvellement construite. Elle a été bâtie par Abou Yaʿla le chrétien, agent de la répartition (*ʿâmel el qesmeh*). Auprès d'elle est un canal.

Une mosquée ayant son entrée par la précédente; grande, rez-de-chaussée. Elle a un minaret en bois. Elle est connue sous le nom des Banou ʿallân. Elle a un imâm et un waqf.

La mosquée *des Marchands de bois* (*el khachchâbîn*),

entre les fondoqs du bois, devant le marché aux légumes et la fonderie du verre; rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm et un mouaḍḍen.

Une mosquée dans (le marché des) Marchands de farine (*ed-daqqâqîn*); elle est connue sous le nom de mosquée des Couteliers (*es-sakâkényîn*); rez-de-chaussée; grande, ancienne. Elle a un waqf, un imâm et un mouaḍḍen.

Une mosquée suspendue, auprès du bain des Perles, connu anciennement sous le nom d'*el barîdîn* (des Courriers). On la nomme *mosquée d'en-Nâch* [en-Nâs]. Elle est grande et a un waqf, un imâm et un mouaḍḍen.

La mosquée *du Kiosque* (*masdjed el keuchk*), qui est sur des colonnes; elle a été nouvellement construite. C'était une maison. Puis elle fut bâtie par el malek el ʿâdel Noûr ed-dîn, qui lui éleva un minaret. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Chaddâd, au sud d'*el Keuchk*. Elle était anciennement petite [9]. Puis Abou Ghâleb ebn ech-Chîradjy y fit des additions et l'agrandit.

La mosquée *des challâlîn* [9 bis] (fabricants de *chalîl?*, tunique qu'on met sous la cuirasse), auprès de l'entrée de la rue du Marchand de paille (*darb et-tabbân*); rez-de-chaussée, ancienne, grande. Elle a un imâm et un waqf et renferme un puits.

Une mosquée dans la rue du Marchand de paille; petite, rez-de-chaussée. Elle était en ruines : Abou'l makârem la reconstruisit. Dans la suite, elle a été

modifiée après lui [10] [et a été construite avec un mur].

Une mosquée ayant son entrée par la précédente; petite, suspendue. Elle est connue sous le nom de *masdjed doûs*.

Une mosquée contiguë à la synagogue des juifs, sur la rivière; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée suspendue [11]; il s'y trouve un minaret. Elle fut construite par Noûr ed-dîn, que Dieu lui fasse miséricorde!

Une mosquée auprès de la porte de la ville [11 bis]; rez-de-chaussée. Elle fut construite par le *charîf* Abou'l Ḫasan el Dja'fary. Elle a un waqf. Ṣadaqah, son propriétaire (fol. 291 r°) était, dit-on, chrétien; il embrassa l'islamisme, devint un bon musulman et bâtit cette mosquée.

La mosquée *de Ṣadaqah* qui est contiguë à l'église de Marie. Elle a un minaret, un imâm et un mouaḍḍen.

Une autre mosquée sous la précédente; elle est abandonnée et ne s'ouvre pas.

Une autre mosquée, dans la rue (*darb*) de l'Église de Marie, auprès du pressoir de l'huile de sésame (*chîradj*); rez-de-chaussée, ancienne. Elle a un waqf et un imâm.

La mosquée *du Marchand de neige* (*et-ṭallâdj*), dans le marché de l'Église de Marie; rez-de-chaussée, grande. Elle a un waqf, un imâm et un mouaḍḍen.

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'el Farâqy (el Forâty [11 ter]), connue aujourd'hui sous le nom de rue

du Chaykh; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une mosquée à proximité de la précédente, du côté est; rez-de-chaussée, ancienne.

Une mosquée auprès de la maison d'Abou Mohammad el Qalânésy, dans la rue (*darb*) de Sahnoûn; rez-de-chaussée. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans le marché qui est entre l'église de Marie et la rue de la Pierre. Elle est connue sous le nom de *mosquée de ʿoqayl;* rez-de-chaussée. Elle a un waqf, un imâm et un mouadden.

Une mosquée au sud de la précédente, auprès du *mawqaf ech-chaykh* (la station du chaykh); ancienne. On dit que les ex-voto qu'on y dépose sont efficaces.

Une mosquée dans la rue de la Débitante en détail (*darb el bayyâʿah*); petite, ancienne, rez-de-chaussée. Elle a été reconstruite par ebn el Fosaytéqah (la petite pistache).

Une grande mosquée, dans cette même rue. C'était anciennement une synagogue pour les juifs. Ensuite on en fit une mosquée. Elle est connue sous le nom de *mosquée du Fils d'ech-Chahrazoûry,* parce qu'il y siégeait pour prêcher.

La mosquée *de Kolayleh*, dans la rue (*darb*) de Kolayleh, (dans le) quartier des juifs (*hârat el yahoûd*), au sud de la rue d'*el bayyâʿah* et de la rue connue anciennement sous le nom de Kolayl le qâdy; c'est pourquoi l'on dit la rue de Kolayleh. Au dire du vulgaire, ce fut une femme juive, dont le nom n'est pas certain, qui la bâtit.

La mosquée *de la rue de la Pierre*, ancienne, rez-de-chaussée, grande. Elle a un minaret, un waqf, un mouaḍḍen et un imâm et est percée de deux portes, à l'une desquelles se trouve un canal et, à l'autre, un réservoir.

La mosquée *d'el ʿamîd ebn el Djasṯâr* [el Djanṯâz]; rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm et un mouaḍḍen. A sa porte il y a un réservoir et un canal.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Kaysân, connue aujourd'hui sous le nom de rue des Marjolaines (*darb el fawâkhîr*), faisant face à la rue des Arabes (*darb el ʿarab*); rez-de-chaussée, petite. Elle jouit d'un waqf.

Une autre mosquée, au sud de la précédente. Elle possède un waqf.

Une autre mosquée, suspendue, grande. Elle a un waqf, un imâm et un mouaḍḍen.

Une mosquée contiguë à la porte de Kaysân; rez-de-chaussée. Elle a un minaret, un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée connue sous le nom d'ebn el aʿma el Fâkhoûry (le fils de l'aveugle, le marchand de marjolaines), à proximité de la rue (*darb*) de Nomayr; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans le petit marché de la porte orientale. Elle est connue sous le nom de *mosquée de Moûsa le Kurde;* rez-de-chaussée, ancienne. Elle fut rebâtie par Moûsa. Auprès d'elle est un canal.

Une petite mosquée, cachée, dans le vestibule de

la maison de Nomayr, et dans laquelle on entre par la rue (*darb*) de Rabîʿ [Zobayʿ].

Une autre mosquée, au fond de la rue (*darb*) de Nomayr; petite, rez-de-chaussée.

Une autre mosquée, dans le petit marché de la porte orientale, ancienne. Elle fut reconstruite par le *ra'ŷs* Abou'l fawârès ebn es-S̱oûfy. Elle a un imâm et un waqf.

La mosquée *du vizir*, dans le petit marché. Tout près d'elle est un réservoir reconstruit.

Une mosquée au commencement de la rue de l'Aire (*darb el andar*); rez-de-chaussée, petite. Elle fut bâtie par Nâs̱er es-Sâbeq[12] (le vainqueur aux courses).

Une mosquée dans laquelle on entre par la précédente. Elle est connue sous le nom d'ebn Bâqy; rez-de-chaussée, petite. Elle a un imâm, un waqf et un mouaḏḏen.

Ces mosquées sont celles situées au sud du marché du milieu (*el awsaṯ*). Au nombre des mosquées qui se trouvent du côté nord, à droite en entrant par la porte orientale (*el bâb ech-charqy*), sont:

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'ebn K̲h̲allâd. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée connue sous le nom de *mosquée des H̱arqalys* [des H̱arfalys] (الحرقلية) [الحرفلية], à proximité de l'église d'el Mos̱allabeh; ancienne. Elle a un imâm.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Kachkacheh; rez-de-chaussée, petite. Elle a un waqf et un imâm.

IMPRIMERIE NATIONALE.

(Fol. 291 v°). Elle fut construite par Abou ʿabd Allah ebn Nâẖyeh [Nâdjyeh].

Une autre mosquée, dans la même rue; petite, rez-de-chaussée.

La mosquée *d'en-Naybaṯoûn* [12 bis]; rez-de-chaussée, grande. Elle a un minaret, un imâm, un mouaḍḍen et un waqf. A sa porte se trouvent un réservoir et un canal. Il existait auprès d'elle une petite mosquée à laquelle on montait par un escalier; elle est abandonnée.

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'ed-Dârâny. Elle possède un waqf.

Une mosquée dans la rue (*darb*) d'ebn S̱âmet; en ruines.

Une mosquée auprès du pressoir à huile; à proximité de la maison d'ebn el Mahhâr, le chrétien.

Une mosquée connue sous le nom d'*Abou's-S̱arf*. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée dans la *K̲h̲arbet el bawwâb* (la ruine du portier); rez-de-chaussée, petite.

Une autre mosquée, dans la même K̲h̲arbeh. Elle est connue sous le nom d'*ebn ʿaṯṯâf;* rez-de-chaussée.

Une petite mosquée avec une fenêtre, auprès de l'entrée de la rue de la Pierre. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée dans le milieu de la rue de la Pierre.

Une mosquée qui était un four dont Abou'l mawâheb [ebn] ech-Chîrâzy fit une mosquée. Elle a un waqf, un imâm et un mouaḍḍen.

Une mosquée auprès de l'entrée du carrefour (*er-rab'ah*) [*el morabba'ah*], au bout de la rue de la Pierre. Elle a un imâm, un mouaḍḍen et un waqf.

Une mosquée à l'entrée du pont (*qanṯarah*) de Sénân[13]; rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm.

Une autre mosquée, suspendue, au bout du pont de Sénân, du côté de l'est. El Asady dit dans sa *Chronique*, sous l'année 349 : « Au nombre de ceux qui moururent cette année fut Ibrâhîm ebn Moḫammad ebn S̲âleḫ ebn Sénân, Abou Isḫâq el Qowayny, el Makẖzoûmy, ed-Démachqy, affranchi (*mawla*) de Kẖâled, fils d'el-Walîd; c'est de son aïeul que tire son nom la *qanṯarah* de Sénân, qui est à *bâb toûma*. Il suivit les leçons d'Abou Zar'ah ed-Démachqy, d'Aḫmad ebn Moḫammad ebn Yaḫya ebn Ḫamzah, de Dja'far ebn Moḫammad, el Faryâby, et d'une foule d'autres. Il mourut en rabî' 1er. »

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue obscure (*ed-darb el mozlémah*) (qui fait partie) de la place de Kẖâled. Elle est connue sous le nom de *la mosquée obscure* (*el mozlem*); rez-de-chaussée, petite. Elle possède un waqf.

Une mosquée auprès du pont (*qanṯarah*) d'ebn Madîḫ [Moudbedj]; elle est connue sous le nom de *la mosquée de la Petite chatte* (*el qoṯayṯah*) [*el qoṯayṯ*, du Petit chat]. El Berzâly dit qu'elle est en dedans de *bâb toûma*. Elle a un imâm et un mouaḍḍen. A sa porte se trouve un canal connu sous le nom d'*el moḫandérah* (qui descend).

La mosquée *d'ez-Zaynaby*, dans le petit marché de

bâb toûma. Elle a un imâm et un mouaḍḍen. Il y a auprès de sa porte un canal ancien et un réservoir nouvellement construit.

Une mosquée auprès de *bâb toûma;* elle est connue sous le nom de *S̲oʿloûk en-Nadjdjâr.* Auprès de sa porte est un canal.

Une mosquée suspendue, à gauche en entrant de *bâb toûma,* auprès du pressoir; elle est connue sous le nom d'*en-Noûry* [d'en-Naʿdy] et contiguë au rempart. Elle est abandonnée.

Une mosquée auprès de la maison de ʿad̲eud [Ghad̲ab] ed-dauleh; rez-de-chaussée, dans la rue (*darb*) du bain d'el ʿalawy.

Une mosquée dans le carrefour de la soie grège (*morabbaʿat el qazz*); rez-de-chaussée, grande. Elle fut bâtie par le *charîf* ez-Zaydy. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée vis-à-vis de la maison de l'émir Noûh̲ qui est connue sous le nom de maison d'ebn ʿas̲fad [el ʿaqs̲ad], le chrétien. C'était un grenier à paille : Noûh̲ en fit une mosquée, dans la ruelle des Abyssins (*zoqâq el H̲abach*). Rez-de-chaussée, petite. Ses chambres (طباق) [constituent] une mosquée occupant le haut. Les deux ont un (seul) minaret. Elle est connue sous le nom de [mosquée de] *ʿabadah el farrân* (le boulanger).

Une mosquée sur la place de K̲h̲âled; ancienne, rez-de-chaussée. A sa porte est un canal.

Une mosquée au sud de l'église des Jacobites; rez-de-chaussée, petite, ayant un minaret.

Une autre mosquée, au nord de l'église; rez-de-chaussée, grande.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue (*darb*) de Talhah (qui fait partie) (fol. 291 *bis*) du petit marché de *bâb toûma*. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'ebn ʿomayr;* rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée à l'est de la précédente, au petit marché; rez-de-chaussée, petite; dans le petit marché d'ebn ʿomar, avec une fenêtre. Elle est connue sous le nom d'*ebn el Farrâch*.

Une mosquée auprès de la maison du *charîf* en-Nasîby, qui est connue aujourd'hui sous le nom (de maison) d'ebn Boûry Hassân. A sa porte est un canal.

Une mosquée auprès de la Challâhah, dans la rue (*darb*) d'es-Soûsy. Elle a un minaret nouvellement construit et aussi un imâm et un waqf.

Une mosquée à l'entrée de l'ancien marché du fil (*el ghazl*), en arrière de la rue des Sangsues [14] (*darb el ʿalaq*). Elle est connue sous le nom d'ebn el Bayyâʿah [15] (la débitante en détail) et a un imâm et un waqf.

Une autre mosquée, dans le marché du fil; il s'y trouve un olivier et, auprès d'elle, est un réservoir. Elle fut reconstruite par Noûr ed-dîn.

La mosquée *du Carrefour* (*morabbaʿah*) *du coton;* elle est connue sous le nom de *mosquée du charîf Khayr, le Hâchémite, le mohtaseb.*

La mosquée *d'ebn Abî'l hadîd*, suspendue, sur le canal, grande, ancienne; elle a un imâm et, auprès

de son escalier, se trouve une mosquée; rez-de-chaussée, nouvellement construite[16].

La mosquée *d'ebn ʿawf*, dans le marché des lampions (*soûq el qanâdîl*), auprès du bain de Ḫodayd; rez-de-chaussée, petite. Elle possède un imâm et un waqf.

Une mosquée, rez-de-chaussée, avec une fenêtre, et, au-dessus, une mosquée suspendue; elle a un minaret, un imâm et un mouaḏḏen. L'une et l'autre sont connues sous le nom de *mosquée* de Fîroûz et de minaret (*manârah*) de Fîroûz. Ebn Kaṯîr dit sous l'année 734 : « L'émir Sayf ed-dîn Balbân Ṯarfâ, fils de ʿabd Allah, en-Nâṣéry, était un des commandants à Damas. Il mourut dans sa maison (située) auprès du minaret (*ma'ḏaneh*) de Fîroûz, la nuit du (mardi au) mercredi, 21 rabîʿ 1er (Ma, 30 novembre 1333), et fut enterré dans une turbeh qu'il avait choisie à côté de sa maison. Il lui constitua en waqf des lecteurs (du Qor'ân) et établit à côté d'elle une mosquée avec un imâm et un mouaḏḏen. » El Berzâly ajoute : « Il recommanda par son testament qu'on lui fît une turbeh, qu'on achetât un bien-*meulk* et que celui-ci fût constitué en waqf en faveur de la turbeh et des personnes y attachées. Ce qui fut exécuté. »

Une mosquée auprès du canal d'ebn el Mâchéky; rez-de-chaussée, grande, ayant un imâm. C'était une église (appartenant) aux chrétiens; on en fit une mosquée. Eḏ-Ḏahaby dit dans les *ʿébar*, sous l'année 734 susmentionnée : « ʿaly ebn Balbân, le

traditionniste, le grand voyageur (par terre, *er-rahhâl*), ʿalâ ed-dîn Abou'l Qasem el Moqaddasy, en-Nâséry, el Karaky, crénela (*charraf*[17]) la grande-mosquée et (lui donna) un imâm.

La mosquée *d'el Mâchéky*, sous le minaret (*ma'da neh*) de Fîroûz. Il naquit l'année 12 (712?) et suivit les leçons d'ebn el-Laty, d'el Qatîʿy et de beaucoup d'autres, tant en Syrie que dans le ʿirâq. Il mourut le 1er ramadân.

Une mosquée auprès du canal de Sâleh, à proximité de la rue (*darb*) de Karrâr (qui fait partie) d'el Ghoûrnaq (el Foûrnaq?); suspendue, petite. Au-dessous d'elle est le canal de Sâleh.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Homayd ebn Dorrah, auprès des marchands d'outres (*ez-zaqqâ-qîn*); rez-de-chaussée, petite, ancienne. Elle possède un waqf.

Sur la précédente, une mosquée suspendue, que bâtit ebn es-Sayqal. Elle est tombée en ruines.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue de la Sculpture (*darb en-néqâchah*), c'était une église des chrétiens. Puis elle fut ruinée et, après cela, convertie en mosquée. Elle a un minaret en bois, un imâm, un mouadden et un waqf.

Une mosquée auprès de l'entrée de la rue de Karrâr, connue sous le nom d'ebn el Moukhchy. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans le Ghoûrnaq, qui est connu aujourd'hui sous le nom d'*el Djéniq*; rez-de-chaussée, grande. C'était une église (appartenant) aux chrétiens;

puis on en fit une mosquée. L'eunuque noir Yoûsef en confia la reconstruction aux soins d'Abou'l yomn el Maʿarry, (fol. 291 *bis* v°) prévôt de la police (*motawally ech-chorṭah*); et elle fut connue sous son nom. À sa porte est une *sâqiyeh* (puits d'arrosage) [*séqâyeh* « un réservoir »] nouvellement construite, que bâtit Noûr ed-dîn.

Une mosquée à l'intérieur d'el Djînîq, à proximité de la Challâḥah, dans la rue (*darb*) de Sâboûr. Elle était ancienne et tomba en ruines : Abou Ṭâleb ebn Moḥsen, el Fâmy, la reconstruisit.

Une mosquée également dans el Djînîq. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'el Djînîq*. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée au nord (de la précédente), au marché aux oiseaux. Elle fut bâtie par le qâdy ebn Nadjâḥ. Elle a un waqf et un imâm, et auprès d'elle se trouve un canal.

Une mosquée dans ed-Dîmâs [17 bis]; auprès d'elle est une colonne « parfumée » (*mokhallaq*); rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans la ruelle de Ṣafwân; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée auprès du bain d'ebn Abî'l maṭar. Elle fut bâtie par ebn Fîroûz.

La mosquée *d'el Aḍraʿy*, en face de la maison d'ebn el Borry; ancienne. Elle fut reconstruite par la fille du *raʾys* Abou'd-Ḍowâd el Mofarredj ebn eṣ-Ṣoûfy; elle y bâtit un minaret. Elle possède un imâm et un waqf.

La mosquée d'*ebn Khomâr*, dans la rue (*darb*) de ʿadjalân, derrière la qaysâriyeh des Persans (*el fors*) anciennement. Elle a un imâm et un waqf.

La mosquée *du marché du Dimanche*. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'el ʿabbâsy*, au sud (du marché) des Brodeurs (*el motarrézyîn*). Elle est percée de deux portes; à l'une d'elles se trouvent un réservoir et un canal, et à l'autre, un autre canal.

Auprès de la précédente il existe une petite mosquée à une fenêtre.

Une mosquée dans le Djîniq. Elle est connue sous le nom du *khawâdja Yaʿqoûb*. Elle a un waqf, un imâm et un mouadden.

Une mosquée auprès de la maison d'ebn ech-Chahhâdah; elle fut reconstruite par ʿaly ech-Chanbâchy. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée au bout du marché des Perles (*soûq el-loûʾloû*), dans la rue (*darb*) d'ebn Chaqoûn [ech-Chafoûn]; avec une fenêtre.

Une mosquée dans le marché d'Omm Hakîm; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre. Auprès d'elle est un canal.

La mosquée *de la Place des oignons*; rez-de-chaussée; grande, avec deux portes. Auprès d'elle il y a un canal, une qaysâriyeh et un réservoir.

Une mosquée dans la maison du vizir el Mardaqâny; suspendue. Elle fut construite par le vizir Abou ʿaly el Mardaqâny.

Une mosquée en tête de la montée de la Laine (*ʿaqabat es-soûf*); suspendue. Elle a un minaret nou-

vellement construit. Elle fut construite par el Mardaqâny.

Une mosquée dans la *ʿaqabat es-soûf*, dans la maison d'el Oʿayredj (le petit boiteux); rez-de-chaussée, petite, nouvellement construite.

La mosquée *des Selliers* (*es-sarrâdjîn*); suspendue; auprès de l'entrée de l'ancien marché des Savetiers (*el asâkéfah*), contigu au château fort de Djayroûn. Elle a un imâm et un mouadden.

La mosquée *du marché des Fabricants de vases en cuivre jaune* (*es-saffârîn*). Elle est percée de deux portes donnant sur (le marché) des *Saffârîn* et sur (celui) des Savetiers. Elle possède un imâm et un waqf.

Une mosquée auprès du bain d'ebn Koly [Kolayy]; rez-de-chaussée.

Une mosquée dans la rue de l'Eau (*darb el mâ'*), derrière le château-fort (de Djayroûn). Elle est connue sous le nom d'*Habitations des charîfs Djaʿfarîtes;* rez-de-chaussée, nouvellement construite.

Une mosquée en face de *bâb es-salâmeh;* rez-de chaussée. Elle est connue sous le nom de *mosquée de Nomays*. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans la rue de la Friture (*darb el qaly* [17 ter]); rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre, ancienne. C'était, dit-on, la mosquée d'Aws ebn Aws, et-Taqafy, le compagnon du Prophète, que Dieu soit satisfait de lui!

Une mosquée dans Djayroûn, entre les deux portes; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre. On

dit que Jean, fils de Zacharie y fut égorgé [ذبح فيه] et que les prières que l'on y fait sont exaucées.

Une mosquée sur la précédente; suspendue. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans la Choqayfah [Saqîfah] d'el Qat̲îʿy, en dedans de Djayroûn, avec une fenêtre. Auprès d'elle est un canal. [Elle est à proximité de la madraseh.]

Une mosquée dans la madraseh connue sous le nom de maison de T̲ark̲h̲ân, qui appartenait anciennement au *charîf* Abou ʿabd Allah ebn Abî'l H̲asan. Sonqor el Maws̲ély constitua cette maison en waqf et en fit une madraseh pour les disciples d'Abou H̲anîfah, que Dieu soit satisfait de lui!

(Fol. 292 r°) Une mosquée au bout de la rue (*darb*) de K̲h̲afîf; rez-de-chaussée. Elle fut bâtie par le jurisconsulte Abou'l barakât [ebn ʿobayd], dans sa maison.

[Une autre mosquée dans la rue de K̲h̲afîf; rez-de-chaussée, petite.]

Une autre mosquée dans la rue de K̲h̲afîf, petite, avec une fenêtre, en face de la maison d'Abou'l fahm ebn ech-Chîradjy.

Une mosquée auprès de [la porte de] la mosquée cathédrale. Elle est connue sous le nom de mosquée [*machhad*] *de la tête*. Elle renferme un canal. On dit que la tête d'el H̲osayn, que Dieu soit satisfait de lui! y fut déposée lorsqu'on l'apporta à Damas. Elle a un imâm.

Une mosquée sur les degrés. Elle est connue sous

le nom de mosquée de ʿOmar, que Dieu soit satisfait de lui! Un homme d'entre les Persans (من العجم) la bâtit; mais il ne lui institua pas [je ne lui ai pas vu] d'imâm.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Keuchk, auprès (du marché) des Fabricants de couvercles (*el aṯbâqyîn*). La rue était connue anciennement sous le nom de Qarâqoroûn el Ḫodjarry [*sic*]; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une autre mosquée, à l'intérieur de cette rue. Quelqu'un s'en était emparé et en avait fait un grenier à paille. Puis elle fut rendue (à sa destination de) mosquée par Ataz [Anorr] (Anar) ebn ʿabd Allah, le Turc, connu sous le nom de Moʿîn ed-dîn. Elle est ancienne.

Une mosquée dans la madraseh des Ḫanbalîtes, auprès du canal de Djayroûn.

La mosquée *de bâb el farâdîs*, en dedans de la porte et contiguë au rempart. Elle a un minaret et renferme un canal.

Une mosquée dans la rue (*darb*) de Talîd, auprès du grand marché. Elle fut bâtie par le qâïl [*qâïd*] Dallâl; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée (appartenant) à ebn ʿabdân, dans la rue du Basilic; petite, rez-de-chaussée, avec une fenêtre. C'est, dit-on, la mosquée d'Yazîd ebn Mobachcher [18], le Qoraychite, le compagnon du Prophète.

Une autre mosquée dans la rue du Basilic; petite, rez-de-chaussée. Elle a un waqf et un imâm.

Une petite mosquée, rez-de-chaussée, avec une fenêtre, auprès de la maison d'ebn Maʿroûr, et auprès du bain de Sowayd.

Une mosquée dans le marché au blé, en face de la qaysâriyeh du Vizir, dans (le marché) des Marchands de lin (*el kattânîn*); rez-de-chaussée, grande. Elle a un imâm.

Une autre mosquée, dans le marché au blé, auprès de la porte du nouveau bain *en-noûry* (de Noûr ed-dîn); rez-de-chaussée, petite. Elle a un imâm. A sa porte se trouve un canal. Il y avait dans cette mosquée une coupe (كأس) dans laquelle coulait l'eau; mais elle a été anéantie.

Une mosquée auprès de la ruelle des Perles (*zoqâq ed-dorr*), dans le chemin conduisant à la qaysâriyeh du Sultan; rez-de-chaussée.

Une mosquée bâtie par ebn el ʿokbary. Elle a un imâm, un waqf et un mouaḍḍen.

Une mosquée [dans la maison d'ebn (*blanc*)] qui est connue aujourd'hui sous le nom de rue des Aveugles (*darb el ʿomyân*); rez-de-chaussée.

Une mosquée dans la madraseh l'*Amîniyeh* [18 bis] qui fait face à la Maison des chevaux. Elle fut bâtie par Gumuchtékîn ebn ʿabd Allah, el atâbéky, connu sous le nom d'Amîn ed-dauleh [19].

Une mosquée dans la madraseh la *Noûriyeh* qui est dans (le marché) des Fabricants de balances romaines (*el qabbânîn*), à proximité (du marché) des Vanniers. J'ai vu dans la biographie de Raḏy ed-dounya Abou'l faḏl, el Ḫarrâny, puis ed-Démachqy,

el djawd (la libéralité?), connu sous le nom d'ebn Daboûqa, qu'il devint aveugle à la fin de sa vie et se retira du monde pour se consacrer à l'enseignement de la lecture (qor'ânique) et aux fonctions d'imâm à la mosquée de l'entrée (du marché) des Vanniers.

Une mosquée nouvellement construite, dans la rue (*darb*) de Mo'în [Ma'n]; petite, avec une fenêtre.

Une mosquée dans la madraseh de Bozân ebn Bâmîn[20], le Kurde, connu sous le nom de Modjâhed ed-dîn, madraseh qui était la maison du *charîf* le qâdy ebn Abî'l djenn.

Une mosquée [dans el Qyân], auprès de la *qafrah* [*qafzah*]. Elle est connue sous le nom de *mosquée de 'âïchah;* rez-de-chaussée, petite. Cependant 'âïchah, que Dieu soit satisfait d'elle! n'entra jamais à Damas (*ech-Châm*).

Une mosquée dans la madraseh la ['*âdeliyeh-*] *Sâdériyeh* qui est à la porte de la mosquée cathédrale, dans la partie faisant suite à *bâb el barîd.* Elle fut bâtie par l'émir Sâder[21].

Une mosquée devant le bain d'el 'aqîqy; grande, rez-de-chaussée. A sa porte se trouvent un réservoir et un canal. Elle a un imâm.

Une autre mosquée dans la rue (*darb*) du Fabricant de briques cuites au soleil (*ou* du marchand de lait; *el-labbân*), auprès de l'église de Pauline (بولين) [Paul (Boulos)]; rez-de-chaussée, petite, avec une fenêtre.

Une autre mosquée, (fol. 292 v°) au bout de *darb el-labbân;* elle est connue sous le nom d'ebn el Qâchy; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans la madraseh que constitua en waqf l'émir Arkokoz, dans le quartier (*mahalleh*) de l'Église.

Une mosquée suspendue, au sud de cette madraseh. Elle fut construite par le *charîf* Waly ed-dauleh Abou'l Qasem ebn Abî'l djenn.

Une petite mosquée avec une fenêtre, dans l'entrée du quartier (*hârah*) d'*el balâtah.*

Une mosquée suspendue, nouvellement construite. Elle fut bâtie par Charaf el ʿordy dans le quartier d'*el balâtah.* Elle a un imâm et un mouadden.

La mosquée *de la Pierre d'or,* auprès de la maison d'ebn Yaghmoûr. A sa porte se trouve un canal. Elle a un imâm et auprès d'elle est un mûrier.

Une mosquée dans l'entrée de la rue (*darb*) des Ansâr, sur le chemin de *bâb el barîd;* rez-de-chaussée, petite. Auprès d'elle est un canal.

Une mosquée dans la maison (d'enseignement) de la tradition que construisit Noûr ed-dîn dans le quartier (*mahalleh*) de la Pierre d'or.

Une mosquée dans le (quartier appelé) Château des Taqafîtes (*qasr*[22] *et-Taqafyîn*), auprès de la madraseh la *Noûriyeh;* rez-de-chaussée.

Une mosquée dans la madraseh la *Moʿîniyeh,* dans le (quartier appelé) Château des Taqafîtes.

Une mosquée auprès de la porte du bain d'el

Qosayr; petite. C'était un rez-de-chaussée; puis on la mit à l'étage supérieur. A sa porte est un canal. Elle a un imâm.

Une mosquée dans la madraseh la *Noûriyeh* qui est en dedans de *bâb el faradj* [actuellement] et contiguë à la ruelle du Miel (*zoqâq el ʿasal*) et au rempart, auprès du bain d'el Qosayr.

Une petite mosquée en dedans de *bâb el faradj;* aucun mur ne l'entoure. Elle est en ruines.

Une mosquée dans la rue (*darb*) du Hâchémîte (qui fait partie du quartier) de la Pierre d'or, auprès de la maison de l'émir Kodjak. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée sur le *nahr et-Taflîsy* (qui fait partie du quartier) de la Pierre d'or. Elle a un imâm et un waqf.

Une mosquée dans la madraseh la *Noûriyeh* que (Noûr ed-dîn) constitua en waqf en faveur des Mâlékîtes, dans (le quartier de) la Pierre d'or.

Une mosquée, rez-de-chaussée, petite, auprès de la porte de la maison du *charîf* le sayyed, (faisant partie du quartier) de la Pierre d'or. Elle fut construite par l'émir Arkokaz [*sic*].

Une mosquée au nord de cette maison; rez-de-chaussée. Elle a un imâm. Elle fut bâtie par Sonqor el Mawsély.

Une mosquée dans la rue des Marchands de vêtements de dessous (*darb ech-chaʿʿârîn*); rez-de-chaussée, petite.

La mosquée *de bâb el Djâbyeh;* elle est connue sous

le nom de *mosquée de ʿatiyah el Hâïk* (le tisserand), dans l'entrée de la rue des Asadîtes (*darb el asadyîn*); rez-de-chaussée, grande. Elle a un minaret, un waqf et un imâm. El Asady dit dans sa *Chronique*, sous l'année 383 : « ʿabd Allah ebn ʿatiyah ebn ʿabd Allah ebn Habîb, Abou Mohammad, le professeur de lecture qor'ânique, le commentateur (du Qor'ân)[23], le notaire, ed-Démachqy, fut imâm de la mosquée de *bâb el Djâbyeh*. Au rapport de ʿabd El ʿazîz ebn el Kattâny, il mourut en chawwâl. » El Kotoby dit : « C'est de lui que tire son nom la mosquée *de ʿatiyah*, en dedans de *bâb el Djâbyeh*. » Es-Safady s'exprime ainsi sous la lettre H : « El Hasan ebn Habîb ebn ʿabd El Malek, ed Démachqy, Abou ʿaly, le châféʿite, el Hadâïry, mourut l'année 383. »

(Fol. 293 r°) Une petite mosquée dans le quartier des Étrangers (*hârat el ghorabâ*).

Une mosquée auprès de l'écurie de la *ʿémârah*, auprès de la rivière; rez-de-chaussée, petite. Elle a un waqf et un imâm. Elle fut construite par Mohammad et-Tâïb (le repentant).

[Et dans la citadelle la bien gardée est la grande mosquée que construisit Noûr ed-dîn, que Dieu lui fasse miséricorde! Il s'y trouve un minaret et un bassin et, à sa porte, est un réservoir. Elle a un imâm, un mouadden et un waqf.]

Une mosquée auprès de la porte de la cour (*derkiâh*), à la citadelle; rez-de-chaussée, petite.

Une mosquée dans la cour (*derkiâh*); petite, rez-de-chaussée. Elle fut construite par Noûr ed-dîn.

Une autre mosquée dans la citadelle. C'est, dit-on, la mosquée *d'ed-Dahhâk ebn Qays*[21]. Il s'y trouve une treille (*ʿarîch*). Elle a un imâm.

Une mosquée en dedans de la porte de la citadelle; suspendue. Elle renferme un réservoir.

El ʿezz ebn Chaddâd dit dans son livre *el Aʿlâq el khatîrah :* « Ce sont là les mosquées de la ville énumérées d'après leur désignation et leur nombre. Leur total s'élève à deux cent quarante [et une] mosquées », c'est-à-dire que c'est à ce chiffre que se sont bornés les auteurs antérieurs à lui qui en ont fait l'énumération. Puis il ajoute : « *Mention de ce qui n'a pas été compris dans cette notice.*

« La mosquée *de la Khadrâ*, au sud de la mosquée cathédrale.

« La mosquée des Maréchaux ferrants (*el bayâtérah*).

« La mosquée de la Hâféziyeh [de la Djâféziyeh].

« La Mosquée d'el Isfahâny.

« La mosquée d'el Baghdâdy.

« La mosquée du Marbrier (*el morakhkhem*).

« [La mosquée de la Challâhah.]

« La mosquée des Compagnons du Prophète, dans la rue (*darb*) d'el Qaly. Elle fut reconstruite sous le règne d'en-Nâser.

« La mosquée d'ez-Zandjîly.

« La mosquée d'el Djohayny.

« La mosquée de la Trompette (*el boûq*).

« La mosquée d'el Ghassâny.

« La mosquée d'es-Sabty.

« La mosquée de la Jarre (*el khâbyeh*), en dedans de *bâb toûma.*

« La mosquée du Crâne (*el djomdjomah*).

« La mosquée du Puits de Ghantar [ʿantar].

« Une mosquée voisine de la maison d'ebn Chokr.

« [La mosquée des Zobayrîtes (*ez-zobayriyeh*), au cimetière de *bâb el farâdîs.*]

« La mosquée d'Abou Bakr, au marché aux brebis.

« Une mosquée voisine de l'hôpital. Elle fut reconstruite sous le règne d'en-Nâser.

« Une mosquée voisine de la maison d'el ʿazîz.

« Une mosquée voisine d'ebn et-Tobny [et-Tobby].

« La mosquée de Baktoût el Harrâny.

« [Une mosquée en dehors de *bâb el faradj.*]

« La mosquée de Noûr ed-dîn, au marché au blé.

« La mosquée de la rue (*darb*) d'el Harachiyeh, en dehors de *bâb charqy.*]

« La mosquée de Badr el Qoûbaqy [el Qouwayqy].

« La mosquée du Canal de la zâwyeh, aux Qassâʿîn.

« Une mosquée voisine de la maison du qâdy Mohiy ed-dîn, nouvellement construite.

« La mosquée des Forgerons (*el haddâdîn*) (entre) les deux murailles.

« La mosquée de Habîb le Kurde, à l'enclos de la Menthe (حكر النعنع).

« La mosquée du Persan (*el ʿadjamy*), auprès de la maison du *Djoukândâr.*

« Une mosquée voisine du bain de Djâroûkh, nouvellement construite. »

En voilà encore vingt-huit.

Quant aux autres mosquées qui se trouvent en dehors de Damas et sur son territoire[24 bis], voici celles qui sont situées du côté du sud :

Une mosquée à *bâb es-saghîr*, contiguë au rempart, grande. Elle est connue sous le nom de *mosquée de Chodjâ'*. Elle a un minaret qui est tombé en ruines, un waqf, un imâm et un mouadden. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *mosquée de la Courtine* (*el bâchoûrah*). Il y avait une chaire de jurisprudence sous les règnes de Noûr ed-dîn, de Salâh ed-dîn et d'el 'âdel. Elle renferme un puits et, à sa porte, se trouve un bassin aux ablutions.

Une mosquée connue sous le nom de *'abd El Malek*, à ech-Châgoûr; petite; auprès de la porte du Réservoir (*bâb es-séqâyeh*).

La mosquée *du Jujubier* (*el 'onnâbeh*), à ech-Châghoûr, auprès de la maison du fils d'Abou'l féda; grande. Elle a un imâm et un waqf.

[La mosquée d'el Djawrah, dans le quartier (*hârah*) d'Entre les deux rivières. Elle a un waqf et un imâm.]

La mosquée *de la ruelle d'el Modaffef* (le joueur de tambour de basque), connu sous le nom de Mas'oûd. Elle a un imâm.

La mosquée *de la ruelle de la Sâqyeh*. Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée auprès de la ruelle d'ebn Bâqy. Elle est connue sous le nom de *Nasr Allah*.

Une mosquée auprès de la ruelle des Noix (*zoqâq el djawz*), auprès de la maison de la fille de Wardâch) [Wardâs].

Une grande mosquée suspendue, au-dessus d'*el Mozalzaleh* [el Mazzâz]. Elle a un waqf et un imâm.

La mosquée *de la Coupole* (*el qoubbeh*).

Une mosquée auprès de la maison de ʿabd Er-Rahman ebn el Qotby.

Une mosquée auprès de la porte d'*el qachch* [el Moqachchar]. Elle a un imâm.

(Fol. 293 v°) Une mosquée connue sous le nom de la *Petite coupole de la lumière* (*qobaybet en-noûr*), en dehors de *bâb ech-Châghoûr*, au sud d'*el qachch* [el Moqachchar]. Elle est connue actuellement sous le nom d'*el-Labbâd* (le marchand de feutres).

Une mosquée entre Hadjîra et Râwyeh, sur le tombeau de Modrek ebn Zyâd qui eut, dit-on, des rapports (*sohbeh*) avec le Prophète, mais que les gens versés dans la science (des traditions) ne mentionnent pas dans leurs livres[25]. Je dis : « Si ce n'est ed-Dahaby. »

Une mosquée, nouvellement construite, dans une zâwyeh, sur le tombeau d'Omm Koltoûm. Cette Omm Koltoûm n'est pas la fille de l'envoyé de Dieu, que Dieu le bénisse et le salue! qui fut l'épouse de ʿotmân, attendu qu'elle mourut du vivant du Prophète et fut enterrée à Médine. Elle n'est pas non plus Omm Koltoûm, la fille que ʿaly eut de Fâtémah et qu'épousa ʿomar ebn el Khattâb, car celle-ci mourut, ainsi que son fils Zayd, à Médine, le même

jour et ils furent enterrés au *Baqî'*. C'est seulement une femme de la famille (du Prophète), qui porta ce nom et dont on n'a pas conservé la généalogie. Sa mosquée fut bâtie par un homme Qorqoûby (originaire de Qorqoûb [26]) des habitants de Halab.

La mosquée *des Enterrements* (*el djanâïz*), à *bâb es-saghîr,* au marché aux brebis; grande, ancienne. Étant tombée en ruines, elle fut reconstruite par Djarrâh el Monabbéhy [el Manîhy]. Elle renferme un puits.

Une mosquée en dehors du marché aux brebis, dans un côté du cimetière; elle fut bâtie par un nommé Mazloûm.

Une mosquée dans le fondoq d'ebn Abî Tâher ebn 'afîf, el Fâréqy, au nord du cimetière.

Une mosquée connue sous le nom de *Sokayneh* [Maskanah], dans le milieu du cimetière, à proximité du tombeau de Bélâl, que Dieu soit satisfait de lui!

Une mosquée dans l'est du cimetière; elle fut bâtie par Nasr el Haffâr (le fossoyeur).

Une mosquée dans le jardin d'ebn ech-Chîradjy, dans le chemin du cimetière, du côté est. Elle fut bâtie par Abou Ghâleb ebn ech-Chîradjy.

Une mosquée qui est connue sous le nom de *mosquée du Khedr* et sous celui de *mosquée de Sokayneh.* Elle renferme un puits et a un minaret. Elle est petite et en ruines.

La mosquée *du Peuplier* (*es-safsâfah*), au sud de la mosquée du Khedr. Il s'y trouve un puits.

La mosquée *du Sumac* (*es-sommâqah*), à l'est d'ech-Châghoûr, à proximité du fossé. Elle fut bâtie par un homme étranger (*ʿadjamy*). Elle renferme un puits. Elle est connue actuellement sous le nom de *mosquée de Solaym*.

La mosquée de Fadâya [27], village qui était (florissant), puis a été détruit, au sud du cimetière (*maqâber*) des juifs. Elle est tombée en ruines et il n'en subsiste plus que le *meẖrâb*.

La mosquée de Konâz [Konâr], au sud du (village) susmentionné de Fadâya [dont il ne reste plus que la mosquée] et ce qui en fait partie du côté de l'est.

Une mosquée à *bâb charqy*. Elle est connue sous le nom de *mosquée des Enterrements*. A sa porte est un puits; elle n'a pas de toit (*saqf*).

Une mosquée sur le banc de la rivière (*nahr*) d'el Madjdoûl (*el modjadwal?*); nouvellement construite.

La mosquée *de ʿaṯâ, le chambellan*, dans el Ḵhâmès. Elle renferme un puits. Ce ʿaṯâ est l'émir ʿaṯâ ebn H̱affâẕ, es-Salamy, l'eunuque noir. Il était plein de bravoure et de résolution. Avec lui il aurait été impossible à Noûr ed-dîn de s'emparer de Damas [28]. Abou Châmah dit [29] : « Ce ʿaṯâ est celui de qui tire son nom la *mosquée de ʿaṯâ* (située) en dehors de la porte orientale à Damas, ainsi que la Djawrah de ʿaṯâ à Bayt Abyât. C'est une terre contenant de grandes pièces de bois de noyer [30] qu'on abat pour la mosquée cathédrale de Damas [31]; elle constitue un waqf en faveur de cette mosquée. ʿarqalah et d'autres

poètes ont célébré les louanges de ʿaṯâ. Ebn el Aṯîr dit[32] : « La mise à mort de ʿaṯa fortifia chez Noûr ed-dîn son ardent désir de s'emparer de Damas. »

Une mosquée à l'est de la précédente. Elle est connue sous le nom de *Balâchoû, le Kurde*. Les plus grands docteurs de la tradition rapportent d'après des sources nombreuses que Jésus, sur qui soit le salut! descendra dans cette mosquée.

Une mosquée auprès de la Table de pierre, dans le chemin d'el Fayyâḏ. Elle fut bâtie par el malek el ʿâdel Noûr ed-dîn.

La mosquée *d'Abou Ṣâleḥ*, mosquée ancienne, dans laquelle se tenait assidûment Abou Bakr (fol. 294 r°) ebn Sanad, Ḥamdoûnah (Ahmadoûnah[33]), l'ascète. Il y laissa en mourant son disciple Abou Ṣâleḥ, de qui elle tira son nom. Nombre d'hommes pieux y habitèrent. [Il s'y trouve un puits.] Elle a un waqf et un imâm.

Une mosquée à l'orient de la précédente, à proximité du vingt et unième moulin (الرحا الاحد, عشرية *sic*)[33 bis].

Une mosquée que bâtit Abou'l Qasem ebn el Fosaytéqah (la petite pistache].

Une mosquée au sud de la porte orientale, à proximité du fossé; nouvellement construite. Il s'y trouve un puits. Elle tomba en ruines, puis fut reconstruite.

Une mosquée dans le cimetière d'Ânaq [Âbaq], connu sous le nom de Ghaḏab ed-dauleh.

Une mosquée dans le cimetière de *bâb toûma*, au-

près du *nahr el Modjadwal*, à proximité d'es-Ṣafwâniyeh[34]. Elle est connue sous le nom de *Khâled ebn el Walîd*, parce qu'il y fit la prière à l'époque du siège. C'est la première mosquée dans laquelle la prière fut célébrée à Damas.

Quant aux mosquées qui sont situées du côté nord-est, ce sont :

Une mosquée à *bâb toûma*, contiguë au rempart[34 bis], à droite en sortant. On l'appelle l'*Imâmah d'el Awzâʿy*[35], le *tâbéʿy*[36], qui est enterré à Bayroût. Elle a un minaret et un imâm, et à sa porte est un réservoir (*séqâyeh*). [Près d'elle est un canal.]

Une mosquée, sur la rivière. Elle est connue sous le nom de *mosquée de l'Église des chrétiens*. (C'était, en effet, une église chrétienne qui) fut transformée en mosquée. Le torrent l'a détruite en 969 [669] et il n'en reste qu'une petite partie.

Une mosquée, immédiatement après avoir traversé le pont, à droite en sortant. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'en-Nabakoû* (النبكو) [en-Nîkoû]. A sa porte est un canal.

Une autre mosquée, auprès de la porte du pont, à gauche en sortant. Elle fut bâtie par un homme connu sous le nom d'*el bulbul* (le rossignol).

La mosquée des Sept Tuyaux (*anâbîb*). Elle a un minaret en bois et auprès d'elle est un réservoir. Elle fut reconstruite, sous le règne d'en-Nâṣer, par el Eftékhâr Yâqoût, le *charâbdâr* (le sommelier), en-Nâṣéry.

Une mosquée dans l'île (*el djazîreh*[37]), en face du bain de ʿos̱foûr. Elle n'a pas de toit.

Une mosquée sur le bord du *nahr* Dâʿyeh, au sud de *ʿayn Kayl* (la source de Kayl).

Une mosquée avec coupole, dans le moulin *des achnân* (*ra<u>h</u>a el achnân*).

Une autre mosquée, à l'est de *ra<u>h</u>a el achnân.*

Une autre mosquée, à l'est de la précédente. Elle fut bâtie par une femme.

Une mosquée auprès du pont du moulin d'es-Somayriyeh; elle n'a pas été achevée.

Une mosquée à l'ouest du moulin d'ebn Abî'l <u>h</u>adîd, à proximité de Dayr es-Soroûry (le couvent d'es-Soroûry), qui est à sa gauche. [Le couvent d'es-Soroûry est Mar-Yas?]

Une mosquée connue sous le nom de *mosquée du Prophète*, que Dieu le bénisse et le salue! dans le territoire de Djawbar[38]. Elle a un minaret.

Une mosquée à el Mas̱sîs̱ah, village qui était florissant, mais est tombé en ruines, à l'est de Bayt Lahya.

Une petite mosquée dans le chemin de Bayt Lahya, auprès du *qas̱tal*[39] du canal d'ez-Zaynaby.

Une mosquée auprès du pont de la Ṭawra, avant d'arriver à la mosquée d'el ʿabbâsy. Ibrâhîm ebn Mo<u>h</u>ammad, es-Sonny, l'a nouvellement construite (استحدثه).

La mosquée *d'el ʿabbâsy*, sur le chemin de <u>H</u>arasta.

Une mosquée auprès de laquelle se trouvent une *qoubbeh* et un réservoir (*mas̱naʿ*), dans le chemin de

Harasta. Elle fut bâtie par Ibrâhîm, connu sous le nom de Bayn. Elle est en ruines.

Une mosquée auprès d'en-Nâ'émah, sur le pont, sur le chemin de Barzah.

La mosquée de Satra[40], village qui était florissant, puis a été ruiné, entre les jardins, à proximité de Bayt Lahya.

Une mosquée auprès du pont de Fawzâ [Farzâ], sur la rivière Ṭawra; le toit est ruiné. Elle est abandonnée.

Une mosquée auprès [de l'entrée] de la ruelle de Satra; elle renferme les têtes de compagnons du Prophète. Elle est connue sous le nom de *mosquée des Roseaux* (القصب). Elle est ancienne. A sa porte est un canal.

Une mosquée auprès de Horta'lah, sur la rivière. Elle fut construite par Abou Ṭâher ebn el Baydâwy.

Une mosquée dans la *Dabbâghah* (la tannerie), en dehors de *bâb toûma*.

Une mosquée à la porte du moulin de la Tannerie (*tâhoûnat ed-dabbâghah*).

Une mosquée auprès de la source de Kamachlîn [Kachmalîn] (عين كشلين) et de l'ancienne Warrâqah.

Une mosquée dans la ruelle de la Grenade (*zoqâq er-roummâneh*), (fol. 294 v°) à proximité de la 'oqaybeh. Elle a un minaret.

La mosquée *du Persan* (*el 'adjamy*), à la 'oqaybeh.

La mosquée d'en-Nahhâs (du chaudronnier *ou*

du cuivre, *en-nahâs*), en dehors de *bâb el farâdîs*, à l'extrémité (بسكرة) d'ez-Zobayriyeh, au cimetière de *bâb el farâdîs*.

La mosquée *du Repentir* (*et-tawbeh*), en dehors de *bâb el farâdîs*.

Une grande mosquée, en dehors de *bâb el farâdîs*, immédiatement après le pont, à droite en sortant. Elle renferme un bassin et un réservoir et a un waqf, un imâm et des ouvertures[41] (donnant) vers la rivière. Elle fut construite par l'émir Yozân [Bozân] ebn Yamîn [Mâmîn], le Kurde[42]. Elle est connue actuellement sous le nom de *mosquée d'en-Naqqâch* (du Sculpteur).

Une mosquée également sur le pont, à gauche en sortant, petite; elle a une fenêtre (donnant) sur la rivière Barada. Elle a été ruinée, puis bâtie, puis ruinée et ensuite rebâtie. C'est le chaykh el Batâïhy, adepte du chaykh ʿabd Allah el Younîny [el Yoûnâny], qui la bâtit.

Une mosquée dans la ʿoqaybeh, auprès du four; petite.

La mosquée *de la Djawrah* [*de la Djawzah*, de la noix], à la ʿoqaybeh. Elle renferme un bassin et a un imâm et un waqf. A sa porte est un réservoir. Les fonctions d'imâm y furent exercées par le jurisconsulte et traditionniste Abou ʿabd Allah Mohammad el Mardâwy, es-Sabty. Il copia de sa main cent volumes. Il mourut l'année 827.

La mosquée *de Nasr el Halaby*, au petit marché de la Noix (*el djawzah*).

Une petite mosquée sur la rivière, dans le voisinage de Daff el Maʿzîl [el Mogharbel]. Elle fut bâtie par un chaufournier (*kallâs*).

La mosquée *d'ez-Zaytoûneh* (de l'Olivier), ancienne. Elle a donné son nom à des terres qui l'entourent.

Une autre mosquée, à la ʿoqaybeh, sur le chemin du cimetière. Elle est connue sous le nom de Djaʿfar l'aveugle. Il s'y trouve un puits.

Une mosquée dans l'entrée de la ʿoqaybeh, auprès de la séparation des chemins.

La mosquée *de Fîroûz*, dans le cimetière (*maqâber*); ancienne. On y faisait la prière sur les convois funèbres; puis elle fut détruite et la femme du chambellan Fìroûz la reconstruisit. Elle a un bassin et un minaret. A sa porte est un canal.

Une mosquée dans l'ouest du cimetière, sur la rivière; petite. Elle fut construite par Abou Moḫammad ebn Ṯâoûs, le professeur de lecture qor'ânique, khaṯîb de la grande-mosquée de Damas.

Une petite mosquée à l'est du cimetière, auprès du jardin d'ebn Ṣadaqah.

Une mosquée auprès de l'extrémité du pont, auprès des moulins ez-Zobayriyeh. Elle est connue sous le nom de *mosquée de Chawwâqah.*

Une mosquée auprès de Qaṣr el-Labbâd; c'est un couvent habité.

Une mosquée auprès de Bayt Abyât; elle est connue sous le nom de *mosquée d'Adam*, au voisinage du jardin appelé el Ghamîqah [el ʿomayqah], pro-

priété particulière des fils d'ech-Chîradjy. Elle renferme « le nom sublime » (*el esm el a'zam*), et les prières qu'on y fait sont exaucées. Elle est ancienne. Elle fut reconstruite par le chambellan 'atâ.

La mosquée d'el Maytoûr; elle a un minaret. Elle fut bâtie par es-Sallâr Ismâ'îl ebn 'omar ebn Mahtyâr [Bakhtyâr].

Une mosquée auprès d'el Maytoûr. Elle fut bâtie par Abou'l fadl, petit-fils par la fille d'Abou'l Hasan Yazîd. Elle est abandonnée.

Une mosquée à l'ouest de la précédente. Hasan el 'ammâny [el 'omâny], el Qassâb (le boucher), la bâtit.

Une mosquée dans l'ouest de la 'oqaybeh, auprès du moulin de l'Enchanteur (*el monachcher*) [el manchar, la scierie?]. Elle est connue sous le nom de *mosquée de l'Esclave noir* (*el khâdem*). Elle a des fenêtres (donnant) sur la rivière Barada.

Une mosquée auprès de l'extrémité de l'aire (*àndar*) d'ebn Abî 'oqayl. Elle fut bâtie par Abou 'âmer el Adjorry (le fabricant de briques cuites au feu). Elle a un minaret. Elle n'a pas été achevée.

Une mosquée dans le cimetière (turbeh?) de l'émir Narawâch [Nazawâch], auprès du moulin d'ebn el Hakkâk.

La mosquée *de la Nacre* (es-sadaf), à l'ouest du cimetière de *bâb el farâdîs*. Elle est connue maintenant sous le nom de *mosquée d'es-Safy*. El Asady dit dans sa *Chronique*, sous l'année 587 : « Es-Safy, le fondateur (*sâheb*) de la mosquée située à la 'oqaybeh,

es-Safy ebn Nasr Allah ebn el ʿâred, avait été au service (fol. 295 r°) du sultan Salâh ed-dîn, alors qu'il exerçait le gouvernorat[43] de Damas et il l'aida pécuniairement. Saladin lui en fut reconnaissant[44], et, quand il monta sur le trône, il le nomma son vizir, puis son *nâïb* à Damas, jusqu'à ce qu'il mourut. C'était un homme brave, sûr, fidèle et religieux. Lorsque les Francs campèrent devant Dâraya, pendant que le sultan se trouvait dans le Charq, il réunit une foule immense d'habitants de Damas et sortit au dehors de la ville. Les Francs en les voyant crurent que c'étaient des troupes et s'éloignèrent. Es-Safy faisait beaucoup de bien. Comme il n'avait pas d'enfant, il inscrivit ses propriétés au nom des Mâlékites. Il bâtit à la ʿoqaybeh une mosquée et y fut enterrré en radjab. » Cette mosquée est située sur la rivière; elle a un minaret et renferme un puits.

Une mosquée auprès de l'extrémité (عند عقب) du *nahr* Yazîd, auprès du chemin de la Caverne. Elle fut bâtie per Omm el Banîn, fille de l'émir Hosayn [Khayr] Khân. Elle jouit d'un waqf.

La mosquée *d'et-Témortâchiyeh*, à la montagne.

Une petite mosquée à l'est de la mosquée *d'Omm el Banîn*. Elle fut bâtie par le jurisconsulte Ibrâhîm ebn Mounadjdja.

La mosquée de Dayr Chaʿbân; elle a un minaret. Une autre mosquée, au sud de la précédente.

Une autre mosquée, au nord de la même. Elle fut bâtie par une femme connue sous le nom de la Hâdjdjiyeh (la pèlerine).

Une mosquée dans le jardin; elle fut bâtie pour ʿabd Er-Raḫman el Djaldjoûly (*lire* el Ḫalḫoûly[45]), l'ascète, qui y fut enterré lorsqu'il trouva le martyre. Le chaykh, le jurisconsulte, l'ascète, ʿabd Er-Raḫman el Djaldjoûly (el Ḫalḫoûly) et le chaykh, le savant, le chaykh de l'islamisme, l'argument de la religion, Abou'l Ḫadjdjâdj (Yoûsef) ebn Derbâs[46], el Maghréby, el Fendalâwy[47], le mâlékîte, furent tués, tous les deux martyrs, lorsque les Francs assaillirent Damas. Les deux chaykhs s'arrêtèrent pour les combattre proche d'er-Rabwah, auprès d'en-Nayrab. Ils goûtèrent tous deux le martyre à la même heure du jour de samedi 6 rabîʿ 1er de l'année 583 (*lire* 543 = S, 24 juillet 1148, Cal. astr.). L'émir (le commandant) de la ville était Moʿîn ed-dîn Ataz (Anar). Abou Châmah dit[48] : « Le tombeau d'el Fendalâwy est actuellement un but de pèlerinage, au cimetière (*maqâber*) de *bâb es ṣaghîr*, du côté (du mur) du *moṣalla*. Il est recouvert d'une grande dalle gravée[49], contenant une légende explicative concernant le défunt. Pour ce qui est de ʿabd Er-Raḫman el Djaldjoûly (el Ḫalḫoûly[50]), son tombeau se trouve dans le jardin d'ech-Chaʿbâny, du côté de l'est. C'est la mosquée qui fait face à celle de Chaʿbân, connue maintenant sous le nom de *mosquée de Ṯâloût* (Saül). Il demeurait de son vivant dans ce lieu. »

Une autre mosquée, auprès de la mosquée *de Chaʿbân;* petite. Elle était ancienne et fut ruinée; puis Abou'l baqâ ebn el Bayṯâr la reconstruisit.

Une autre mosquée, à l'ouest de la mosquée *de Chaʿbân;* nouvellement construite; dans le penchant de la montagne, sur le chemin de la Caverne (*el maghârah*). Elle fut construite par Abou'l madjd el Moṯarrez.

Une autre mosquée, dans le chemin de la caverne. Elle fut bâtie par ʿâïchah, l'ascète.

La mosquée *de la Caverne du sang.*

Une autre mosquée, sur la caverne; nouvellement construite.

La mosquée du couvent qui appartenait à des moines chrétiens et fut ensuite converti en mosquée. Elle est tombée en ruines.

Une mosquée à l'ouest de la porte de la précédente; petite, avec sa [une] coupole.

Une mosquée immédiatement après le pont de Koḫayl. Elle fut bâtie par ʿoṭmân eṯ-Ṯaqâny [eṯ-Ṯâqâty].

Une mosquée sur le bord du *nahr el Modjaḍwal,* à proximité de *bâb el farâdîs.* Elle était connue sous le nom de *Djanâḫ ed-dauleh Ḫosayn;* puis elle le fut sous celui d'*ebn el Baghdâdy.* Elle a un waqf.

Une mosquée à l'ouest de la précédente. Elle est connue sous le nom d'*ed-Dahhân.* On accède à chacune des deux par un pont (*djesr*).

Une mosquée tout au bout du pont de *bâb el ḫadîd,* sous la citadelle. Elle fut construite par Noûr ed-dîn.

La mosquée *de Ḵhâtoûn, la chanteuse,* sous la citadelle, sur le pont de *bâb* (fol. 295 v°) *el ḫadîd.*

Une mosquée tout à fait à l'extrémité du pont du Vizir; petite. Elle fut bâtie par un homme étranger, au sud du pont.

Une autre mosquée, au nord du pont, sur la rivière Barada. Elle fut bâtie par Ismâ'îl [el] ebn Ḥâdjdjy. Elle a un waqf.

Une petite mosquée auprès de *'ayn el qassârîn* (la source des Foulons), avant de monter à [qui est auprès de] la *'owaynat el homma* [et du nouvel hôpital de Noûr ed-dîn]. Elle a un waqf.

Une mosquée auprès de la turbeh (*maqbarah*) de l'émir Ân; petite.

Une mosquée à l'est de la source des Foulons, avant de monter à la *'owaynat el homma.*

La mosquée de *'owaynat el homma;* grande. Elle a un minaret.

Une mosquée à côté et à l'ouest de la précédente; petite. Elle fut reconstruite par le vizir.

La mosquée *du vizir el Mardaqâny*[50 bis], auprès de l'entrée de la ruelle d'el Azazah; grande. Elle a un minaret et un imâm et renferme un réservoir et un bassin. A sa porte est un (autre) réservoir.

La mosquée *de Taroûs*, à l'ouest de la précédente; petite.

La mosquée *de Khotlokh*, au nord de la précédente, dont elle est séparée par le chemin.

Une mosquée au milieu du cimetière des Kurdes. Elle fut bâtie par un homme de Baghdâd, appelé 'aly. Il était portefaix; puis il embrassa la vie ascétique.

Une mosquée dans le chemin du cimetière des Kurdes; petite. (On arrive à) sa porte par le jardin.

La mosquée d'Arzah, village qui était florissant et tomba ensuite en ruines; grande. Elle a un waqf et il s'y trouve un minaret.

Une mosquée auprès du pont *blanc*, sur la rivière Ṭawra, au sud de celle-ci. Elle a un minaret en bois.

Une mosquée au nord de la précédente, à l'extrémité du pont. Elle fut bâtie par Zayd el ʿâmély.

Une mosquée auprès du couvent d'Abou'l ʿabbâs, auprès de l'extrémité du pont d'Yazîd, sur le chemin de la Caverne (*el kahf*).

Une autre mosquée, à proximité de la précédente, du côté est.

Une autre mosquée, à proximité des deux précédentes.

Une autre mosquée, à proximité des trois; elle n'a pas été couverte d'un toit.

La mosquée *de la Caverne* (*el kahf*), dans la montagne, proche des cavernes de Chaddâd.

[La mosquée *de la Caverne de la faim*, au pied de la montagne.]

Une mosquée dans le couvent (*dayr*) d'el H̱awrâny, avec une coupole.

Une mosquée que bâtit Abou'l djarm [Abou'l ẖaram] ebn S̱oʿloûk, el ʿasqalâny, pour Aẖmad el Djammâʿîly.

Une mosquée que bâtit un homme étranger. Il avait pris à ferme la *Maison de la Wékâleh*, qui en est proche.

Les mosquées situées du côté de l'ouest sont :

Une mosquée dans le Mardj (la prairie) de *bâb el ḥadîd*. On l'appelle maintenant la *mosquée d'ech-Châṭéby*, connue sous le nom de *mosquée des Ach'arîtes* (*el ach'aryîn*); on la connaît aussi sous celui de *masdjed el idjâbeh* (la mosquée de la Prière exaucée).

Une mosquée au nord de la précédente, sur le chemin. Elle est connue sous le nom de 'azîz ed-dauleh. Elle a un serviteur (*khâdem*).

Une mosquée au nord d'el Mardjah [el Mardj]. Elle est connue sous le nom [de mosquée] d'ebn el Djéfâny.

Une grande mosquée renfermant la *qoubbeh* du tombeau d'el malek Doqâq, connue sous le nom de « Coupole des Paons » (*qoubbet eṭ-ṭawâwîs* [51]), dans le rébâṭ. (Cette mosquée) fut bâtie par Khâtoûn, mère de Doqâq.

Une mosquée à l'ouest de la précédente et contiguë au jardin. Elle fut bâtie par Dâoûd, le Ṣoûfy.

Une autre mosquée, en dessous de la précédente; elle domine la source du Brocart ('*ayn ed-dîbâdj*), qui est auprès [de la porte] de l'hippodrome. Elle fut bâtie par Sâlem el Farrâch.

Une autre mosquée, auprès de l'extrémité de l'hippodrome, du côté du nord. Elle fut bâtie par un homme *djondy* (soldat).

Une mosquée auprès du château (*qaṣr*) de Chams el moloûk, à proximité des *Sammânîn* (les marchands de beurre). Elle fut bâtie par le *ḥâdjdj* Naṣr el Farrâch.

Une mosquée dans le bas Nayrab. Elle fut bâtie par Abou Mohammad ebn Mansoûr, en Nahrâny [en-Nahzâny].

Une mosquée dans es-Sahm, auprès du jardin d'ebn ech Chahhâdah, en face du pont de la Tawra.

La mosquée d'en-Nayrab; (elle fait partie) des mosquées des villages.

La mosquée d'er-Rabwah bénie. Il en sera question plus loin.

La mosquée *d'el ʿonnâbeh* (du jujubier), à el Mezzeh.

La mosquée *d'Amîm ed-dauleh, le vizir;* elle est connue sous le nom d'*el Khalkhâl*[52].

La mosquée des Banou ʿomayr, nouvellement construite.

La mosquée des Banou Zannah, ancienne.

La mosquée d'el ʿâmer [d'el ʿâoued], dans le voisinage du jardin d'ebn ech-Chîrâzy.

La mosquée de Safy ed-dîn, l'esclave noir (*el khâdem*); nouvellement construite.

(Fol. 296 r°) La mosquée du Mardj, dans le voisinage du jardin du *sâheb* (vizir) Tâdj ed-dîn.

La mosquée d'el Bestâmy, dans le voisinage du jardin d'ebn Sallâm.

La mosquée de la Caverne de Hems. Elle est connue sous le nom de *Homays*.

La mosquée *du ra'ys*, sur le *nahr* Tawra.

La mosquée *de ʿomary*, à Kafar Soûsya.

La mosquée *du ra'ys*, au même village.

La mosquée *des Charîfs*, au dit village.

La mosquée *d'ed-Daylamy*, reconstruite.

Une mosquée que construisit el ʿalam, l'ascète.

La mosquée de *bâb el djénân* (la porte des jardins) qui est bouché, sous la citadelle. Elle était ancienne. Comme elle menaçait ruine, la femme du chambellan Israîl la reconstruisit.

Une mosquée avec coupole, auprès de la porte du jardin du fils de khawâdja Makky, à proximité du *nahr* Bânyas [Bânâs].

Une mosquée dans le *rébâṯ des femmes*. Elle fut bâtie par Khâtoûn.

Une mosquée sur le *nahr* Bânyâs [Bânâs]. Elle fut bâtie par une des femmes de soldat (*men nésâ el djond*) qui se nommait Qorrah. Elle renferme une turbeh (*maqbarah*).

[Une mosquée à l'ouest de la précédente. Elle fut bâtie par Fîroûz le Persan, le Soûfy.]

Une mosquée, à l'ouest de la précédente, dans un rébâṯ qui tire son nom d'ebn Yazîd [Abou Zayd] el ʿadjamy (le Persan).

Une mosquée à l'ouest de la précédente, au sud du *nahr* Bânyâs [Bânâs] sur le chemin. Elle fut construite par el Madjâméry (le fabricant de cassolettes).

Une mosquée, du côté nord de la rivière, au sud de l'hippodrome; petite. Elle fut bâtie par el malek el ʿâdel.

Une mosquée, à l'ouest de la précédente; grande. Elle fut bâtie par [l'émir] l'*esfahsalâr* (le généralissime) Chîrkoûh.

Une mosquée dans l'endroit de la *qoubbeh* connue

sous le nom de *qoubbeh* de Mamdoûd [53]. Elle fut bâtie par el malek el ʿâdel.

Une mosquée dans le haut du moulin, dans le rébâṯ que constitua en waqf el malek el ʿâdel.

Une mosquée au-dessus d'el Monaybéʿ; grande. Elle renferme un bassin et un réservoir. Elle fut bâtie par le chaykh Ismâʿîl el maléky en Nâṣéry [el ʿâdély].

Une mosquée qui domine le *nahr* Bânyâs [Bânâs]. Elle est connue sous le nom de *mosquée d'el Farrâch*. Elle fut bâtie par Moḥammad, valet de chambre (*farrâch*) de Khâtoûn.

La grande mosquée *de Zomorrod Khâtoûn*, qui fut bâtie dans l'endroit (appelé) la Colline des renards (*tall eṯ-ṯaʿâleb*), vis-à-vis de Ṣanʿâ [54]. Elle a un minaret, un waqf et un mouaḍḍen et renferme un réservoir.

Une mosquée auprès de *Zaytoûn el masâkîn* (les oliviers des malheureux), (village faisant partie) du territoire d'el Mezzeh, sur le *nahr* el Qanawât.

Une mosquée que bâtirent ʿomar en-Nadjdjâr [le menuisier) et Salâmah ebn Ṣâleḥ.

Une mosquée à *bâb el Djâbyeh*. Elle est contiguë au rempart, petite, avec une fenêtre.

Une mosquée suspendue, auprès du bain et du réservoir. Elle est connue actuellement sous le nom d'ebn Ḥassân. (Elle est située) en dehors de la porte nommée *bâb el Djâbyeh*. Elle fut construite par l'émir Chîrkoûh.

Une mosquée dominant le *nahr* Bânyâs [Bânâs]

et le moulin du *Charîf*. L'eau d'el Qanawât y coule. Elle fut bâtie par el Falak et ne fut pas achevée.

La mosquée de Moʿâwyah, (faisant partie) du territoire de Qaynyeh[55], sur le chemin d'el Mezzeh et de Dârayya. Elle renferme un puits.

La mosquée d'el H̲aboûdah [el H̲aboûrah], entre *bâb el djénân* et *bâb el Djâbyeh*. Elle fut bâtie par Barghoch *Ankar*. [A son côté est Abou 'labbâs ebn Yoûsef.]

Une mosquée au bout de la ruelle des Cailloux (*zoqâq el h̲aṣâ*). Elle est connue sous le nom de *mosquée des Kérâmiyeh* (ou Karrâmiyeh)[56] [el Koroûmiyeh].

La mosquée *de K̲h̲awâdja*, sur le chemin de Kafar Soûsyah, du territoire du village d'el H̲emyaryîn[57].

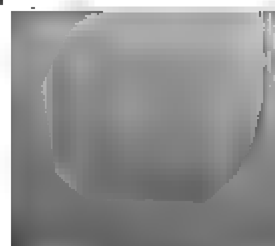
La mosquée *d'ech-Chalilâ* [es-Salilâ], grande, au nord du village précité.

Une autre mosquée, petite, avant d'arriver à la rivière.

La mosquée du village d'el H̲emyaryîn, grande; on y célébrait la prière du vendredi, avant que le village fût détruit.

Une mosquée avec coupole, auprès d'ed-Daylamiyât. Elle fut bâtie par l'émir Abou'l makârem ebn Hélâl [Hélâlah].

Une mosquée dans (le quartier de) Qaṣr H̲adjdjâdj, grande; à sa porte est un canal. Elle fut bâtie par l'émir ʿaly Kurd et reconstruite par son fils, l'émir Abou T̲âleb. Elle a un imâm.



La mosquée des Banou Malham, dans le quartier des Paysans (*ḥârat el fallâḥîn*).

Une mosquée derrière le rempart, (faisant partie) de Qaṣr Ḥadjdjâdj.

Une autre mosquée, à proximité de la précédente.

La mosquée *de Manṣoûr, le mouaḏḏen*, dans le marché.

Une mosquée dans le quartier (*ḥârah*) des Koûryîn.

Une mosquée dans le quartier de l'hippodrome (*ḥârat el maydân*), connu sous le nom d'el Monyeh.

(Fol. 296 v°) Une autre mosquée, dans le même quartier.

Une mosquée sur la grande route, à côté de la précédente.

Une mosquée sur la rivière, à proximité de [*bâb*] *el Djâbyeh*.

Une autre mosquée, sur la rivière. Elle est connue sous le nom de *Ḥâmed*.

Une mosquée à proximité du tombeau d'Oways el Qarany [58] et du fondoq d'ebn el ʿabbâdah. Elle fut bâtie par une femme.

Une mosquée qui est connue sous le nom de *mosquée du Kiosque* (*el keuchk*), auprès du pont du marché aux bêtes de somme (*ed-dawâbb*).

Une mosquée à l'est [du pont]; elle est connue sous le nom d'*el Djaroûratah* [el Ḥaroûriyah].

Une autre mosquée, du côté du sud, inachevée.

La mosquée *de la Pierre*, appelée aussi *la mosquée de l'Orange* (*masdjed en-nârandj*), au sud-est du *mo-*

salla; grande. Elle renferme un puits et un réservoir et a un minaret.

Une mosquée dans Qasr el Djonayd, à l'ouest du *mosalla.*

Une mosquée au sud de l'hippodrome, sur le chemin du Hawrân. Elle est connue sous le nom de *mosquée de Foloûs;* c'est lui qui la bâtit et elle renferme son tombeau. A sa porte se trouve un puits. Les fonctions d'imâm y furent remplies par le *hâfez* Zaky ed-dîn el Berzâly.

Une mosquée sur le chemin. Elle fut bâtie par l'émir Arkokoz. Elle a un minaret en bois.

Une mosquée qui est connue sous le nom de *la mosquée nouvelle*, dans l'endroit du quartier des Porteurs d'eau (*mahallet el saqqâîn*). Un homme originaire de Qorqoûb la bâtit. Elle renferme un puits et à sa porte est un minaret. Le chaykh Chéhâb ed-dîn Abou Châmah, dans le *Rawdatayn*, à propos de la descente de Noûr ed-dîn le *martyr* pour assiéger Damas, dit ce qui suit [50] : « Il campa sur le terrain de la mosquée *du Pied* et ce qui le suit à l'est et à l'ouest. L'extrémité du camp arrivait jusqu'à la *mosquée nouvelle*, au sud de la ville. » Je dis : « C'est celle qui, à notre époque, est appelée le cimetière d'el Moʿtamed, entre la mosquée *du Pied* et celle de Foloûs. »

Es-Safady dit dans son *Wâfy*, en donnant la biographie du *hâfez* Zaky ed-dîn Mohammad ebn Yoûsef, el Berzâly, que la *mosquée de Foloûs* est située au bout de l'hippodrome *des Cailloux*, et j'ai trouvé

écrit de la main du *ẖâfeẕ* (Chams ed-dîn) ebn Nâṣer ed-dîn, dans son brouillon du *Tawḏîẖ el Mochtabeh* [60] : « Eḍ-Ḍahaby dit : « Il y a à Damas deux hippodromes. Je dis : « Bien plus, il y en a quatre : l'hippodrome *des Cailloux;* c'est celui qui est au sud de Damas et au commencement duquel se trouve le *moṣalla des deux fêtes*. Puis il s'étend et c'est actuellement un grand et florissant quartier (*maẖalleh*). Dieu soit loué ! Le second est l'hippodrome d'ebn Tâbek (Atâbek?). Je vois que l'auteur les a omis tous les deux. Le troisième est l'hippodrome du Château (*maydân el qaṣr*), sur lequel existait un quartier (*maẖalleh*) peuplé d'habitants et (couvert) de mosquées. Ce quartier, sauf une petite partie, a été ruiné. Le quatrième est l'hippodrome du *Charaf el aʿla* (le plus haut), dont l'état de dévastation est complet. » Fin de ce que j'ai trouvé [61].

Une mosquée dans el Qaṯâyéʿ, à l'est de la *mosquée nouvelle*, dans el Andar.

Une autre mosquée, également dans el Qaṯâyéʿ.

La mosquée *du Pied* (*el qadam*), à proximité de ʿâïlah [ʿâlyeh] et ʿowaylah [ʿowayliyeh], ancienne. Elle fut reconstruite par Abou'l barakât Moẖammad ebn el Ḫasan ebn Ṯâher, el Qorachy, connu sous le nom d'Abou'l barakât ebn el Morâr. Il la reconstruisit en l'année 517. Elle renferme son tombeau et celui de sa fille Asmâ, mère du chaykẖ Fakẖr ed-dìn ebn ʿasâker et sœur d'Âménah, la mère du qâdy Moẖiy ed-dîn Moẖammad ebn Moẖammad ebn ez-Zaky. Un grand nombre de savants furent

enterrés là. C'est ce que dit le *ḥâfeẕ* ebn Kaṭîr dans sa *Chronique*, sous l'année 620, dans la biographie d'el Fakhr ebn ʿasâker. Il est fait mention, à la fin du livre intitulé : *Exposition de l'ordre éternel*[62], des biographies de divers personnages qui y furent enterrés. La mosquée renferme également le tombeau de l'aïeul maternel de son père, Abou'l Ḥasan ebn el Wâʿeẕ (le prédicateur), l'ascète. Elle a un minaret et un waqf, (fol. 297 r°) et l'on dit que le tombeau de Moïse, sur qui soit le salut! y est renfermé. Il s'y trouve aussi un puits et, à sa porte, est un (autre) puits.

Telles sont les mosquées qui se trouvent dans les faubourgs de Damas et à l'extérieur de la ville, c'est-à-dire que c'est à cela que se sont bornés les auteurs qui l'ont précédé. Puis il (ebn Chaddâd) ajoute :

Mention de ce qui ne figure pas dans la notice précédente :

La mosquée de *ʿayn el Kerch* (la source du Ventricule).

La mosquée *des ʿéṯâfiyeh* (fabricants de manteaux *ʿéṯâf*), à la montagne de la Ṣâléḥiyeh.

La mosquée *du chaykh ʿaly*, à la montagne.

La mosquée *de ʿomar*, à la montagne.

La mosquée *de la turbeh de Khâtoûn* [à la montagne], sur le *nahr* Yazîd.

La mosquée *de la turbeh de Rayḥân*, à la montagne.

La mosquée *du chaykh ʿémâd ed-dîn en-Naḥḥâs.*

La mosquée *de Kamâl ed-dîn ebn Tamîm.*

La mosquée *du qâdy Chams ed-dîn ebn Sany* [Sanny] *ed-dauleh.*

La mosquée *de Tâloût* (Saül), sur le *nahr* Yazîd.

La mosquée *d'ebn ʿomayr.*

La mosquée *des Harqalys* (*el harâqélah*), à la montagne.

La mosquée *du chaykh ʿabd Allah es-Sâyegh* (l'orfèvre).

La mosquée *de* [*ʿaly*] *en-Nadjdjâr.*

La mosquée *d'Amîn* [*Abou Saʿîd*] *et-Teflîsy.*

La mosquée d'el Bayâdah [el Bayâténah].

La mosquée du quartier (*hârah*) d'el Hawrânah[63] [el Hawârénah, les gens du Hawrân].

La mosquée *d'ebn Wédâʿah.*

La mosquée *d'ebn Sowayd.*

La mosquée *de l'émir Djamâl ed-dîn ebn Yaghmoûr.*

La mosquée de *la Morchédiyeh.*

La mosquée *du chaykh ʿaly el Faranty.*

La mosquée *du chaykh ʿezz ed-dîn ed-Dînawary.*

La mosquée d'el Qâboûn.

La mosquée *de khawâdja Imâm.*

La mosquée *de la Circassienne* (*ech-Charkasiyeh*) [*es-Sarkasiyeh*].

La mosquée *de la fille du Hanbalîte.*

La mosquée *de Tâ'ÿ* [Demor] *el Akhwat, el ʿazîzy.*

La mosquée *d'el Waddâdîn* [er-Raddâdîn], à la ʿaqabah de Dommar[64].

La mosquée *d'Amîn ed-dîn el ʿadjamy* [*el aʿdjamy*].

La mosquée *de Chebl ed-dauleh el ʿémâdy.*

La mosquée du *mosalla;* elle a un waqf (inscrit) aux bureaux de l'entretien (*Diwân el masâleh*).

La mosquée *d'Amîn ed-dîn ez-Zandjîly.*

La mosquée *el ʿomary,* à *es-Sabʿah.*

[La mosquée du canal d'ez-Zaynaby.]

La mosquée de l'enclos d'ebn Mâlek, en dehors de *bâb toûma.*

La mosquée *de Baʿîch* [Yaʿîs], qui est connue sous le nom d'*en-Naqqâch.*

La mosquée *de Totoch.*

[La mosquée de Moʿîn ed-dîn Onoz (Anar), seigneur de Damas.]

La mosquée de la Warrâqah, en dehors de *bâb es-salâmeh.*

La mosquée de la Warrâqah [de l'*Idjâbeh*], au marché aux brebis.

La mosquée de la *ʿowayneh* de *Dâr el bettîkh.*

Une mosquée dans le voisinage d'*el Haydariyeh* [el Djaydariyeh].

La mosquée *d'el malek el ʿâdel,* au marché aux chevaux.

La mosquée *d'el malek el ʿâdel,* à proximité des Paons (*et-tawâwîs*).

La mosquée du qâdy ebn ʿosroûn [ʿasroûn], au bout [au chemin] d'en-Nayrab.

La mosquée *du chaykh Mohammad es-Sâʿy* (le coureur) [ech-Châʿy].

La mosquée [*de l'enclos*] *des Soufys* (*es-Soûfiyeh*).

La mosquée *de la reine* (*malékeh*) *Hadiyeh Khâtoûn*, à l'enclos.

La mosquée *de ʿabd El Karîm el Abyaḏ* (le blanc).

La mosquée *d'el ʿomary*, à l'enclos du Sumac.

La mosquée *du chaykh Qoṯb ed-dîn en-Naysâboûry.*

[La mosquée d'el Khalkhâl.]

La mosquée *d'el Yamany*, dans le voisinage de la khânqâh *la Heusâmiyeh.*

La mosquée *du khân public* (*khân es-sabîl*) [es-Saybal], dans le voisinage de la mosquée [du *machhad*] *d'en-nârandj.*

La mosquée du quartier des Persans (*ḥârat el ʿadjam*).

La mosquée *d'el Borhân el Mawṣély.*

[La mosquée d'*el qobaybeh* (la Petite coupole), à el Qaṯâyéʿ.]

La mosquée de Bayt Ra's [Rânès].

La mosquée de Babîla [Ba'îla, village de ʿaqrabâ].

La mosquée *ech-Châghoûry*, à ʿaqrabâ.

[La mosquée de ʿabazkîl?]

La mosquée de Qaṣr [Qoṣayr] el qawâfel (le Château [le Petit château] des caravanes).

La mosquée de Qoṣayr et-tawr [et-tawz].

La mosquée d'el Maʿzalâniyeh.

La mosquée de *Dayr el ḥadjar* (le couvent de la Pierre).

La mosquée de Qarḥata[65].

La mosquée de l'Achrafiyeh.

La mosquée de Sakka[66].

[La mosquée d'es-Sabʿiyeh.]

La mosquée d'ech-Chowayḥah.

La mosquée de Dayrayn [Bodayr].

La mosquée d'el-Laqîsa [el-Laqansa].

La mosquée de Harrân du Mardj.

[La mosquée d'el Baytâriyeh.]

La mosquée d'el ʿabâdiyeh[67] [el ʿabbâdiyeh].

La mosquée d'el Hârétiyeh.

La mosquée d'el Qâsémiyeh.

La mosquée de Hazrama.

La mosquée d'ez-Zanbaqiyeh.

[La mosquée d'*es-Sâléhiyeh.*]

La mosquée d'ech-Chammâsiyeh[68] [ech-Chammâmiyeh.]

La mosquée d'en Nochchâbiyeh [en-Nochâbiyeh].

La mosquée d'el Fadâliyeh.

La mosquée d'er-Roummâniyeh.

La mosquée d'ez-Zamlakâniyeh.

La mosquée de *Dayr el ʿaṣâfir* (le couvent des Oiseaux).

La mosquée de Bâlâ.

La mosquée de Harasta du pont (*el qanṭarah*).

La mosquée de Zabdîn [et la grande-mosquée de Zabdîn].

[La grande-mosquée d'el Manîhah[69]; il s'y trouve le tombeau de Saʿd ebn ʿobâdah, le compagnon de l'envoyé de Dieu, que Dieu le bénisse et le salue!]

La mosquée du village d'el Balâṭah [el Balâṭ].

La mosquée de Dayr Bahd (*sic*) [Bahdal].

La mosquée d'el Bahdaliyeh.

La mosquée (fol. 297 v°) d'el Khyârah.

La mosquée de Bayt Foûqa[70] [Qoûfa].

La mosquée de Djarmânâ.

La mosquée de Ṭalaṭyâta [Talatyâṭa].
La mosquée d'el ʿomary, à Djawbar.
La mosquée de Zamlaka.
La mosquée de Hadjdjîra (*sic*) [71] [Hadjaza].
La mosquée de Hammoûriyeh.
La mosquée de Dâʿyeh.
La mosquée de Bayt Sawâ.
La mosquée de Kafar Madîr [Madîrʿa].
La mosquée de Marâbâ [Masrâba].
La mosquée de Doûmah.
La mosquée de Kafar Batna.
La mosquée d'*el qâʿah* (la Salle), audit village.
La mosquée d'el Moqassas [el Mofassas], au même village.
La mosquée d'el ʿonnâbeh, en dehors de la ville, du côté de *bâb es-salâmeh*.
La mosquée de la Warrâqah.
La mosquée *d'ech-Chéhâb el Fâdély*.
La [une] mosquée [nouvellement construite, reconstruction] *d'el ʿafîf ebn Abî'l fawârès*, l'agent (*ʿâmel*) des mosquées.
La mosquée *d'Abou Bakr el Mehtâr;* elle fut reconstruite sous le règne d'es-Salâh [d'es-Sâleh] Nadjm ed-dîn.
La mosquée de la zâwyeh du marché aux chevaux.
La mosquée *de Karîm ed-dîn el Khélâty*.
Une mosquée que construisit Abou Bakr es-Sayrawân, adepte du chaykh Abou'l fath el Kattâny.]
La mosquée des Étrangers (*el ghorabâ*), qui est en dehors de la ville.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La mosquée *du chaykh el Qorachy*, au quartier (*hârah*) des Chahrazoûrys.

La mosquée *d'el Aqta' l'Indien.*

La mosquée *de Solaymân el Halaby.*

La mosquée *d'ebn Daboûqa*, au Mardj d'ed-Dahdâh, [nouvellement construite].

La mosquée d'el Qotb ebn Achoûd [qui la reconstruisit].

La mosquée d'ez-Zobayriyeh.

La mosquée *de Hassoûn* [dans le voisinage du khân d'émîr hâdjeb].

La mosquée *de Djawchân*, à l'hippodrome *des Cailloux.*

[La mosquée du Porte-drapeau (*'alam dâr*) el 'âdély.]

La mosquée du passage couvert (*sâbât*) de Djarrâh.

Une mosquée dans le voisinage de *la Maison des Pastèques* [nouvellement construite].

La mosquée des *cho'ayfât et torâb* (des petits sommets de terre) [*et-tarrâb*].

La mosquée de Safwân.

Ici s'arrête el 'ezz ebn Chaddâd, avec quelques additions. Cet auteur est tombé parfois dans des erreurs grossières. Il n'y a donc pas à faire fond sur ce qu'il avance seul. La plupart de ces mosquées n'existent plus et leurs traces ont changé tant au dedans qu'au dehors de la ville. De nombreuses mosquées ont été reconstruites, particulièrement dans ses alentours. Je vais mentionner ici celles qui se

présentent maintenant à ma mémoire parmi les plus renommées[72].

La mosquée *el Mou'ayyady*. El Asady dit dans sa *Suite*, sous l'année 820 : « Dans le mois de djoumâda 1er de cette année, on acheva de bâtir la mosquée construite par el malek el Mou'ayyad sous la citadelle; on la nomma la *Mou'ayyadiyeh*. Et en cette année on commença l'édification de la madraseh la *Mou'ayyadiyeh* du Caire[73]. »]

(Vingt-une lignes du fol. 298 r° sont restées en blanc. En tête du fol. 298 v°, on lit : SUR LA MENTION DES GRANDES-MOSQUÉES. SUITE, Sur la mention des grandes-mosquées.)

NOTES DE LA CONCLUSION.

[1] « Suspendue » veut dire qu'elle n'est pas au rez-de-chaussée.

[1 bis] « *Sahradjt* est (une réunion de) deux villages d'Égypte, limitrophes de Monyah Ghamr, au nord du Caire. Ils sont renommés pour leur abondante culture de cannes à sucre. (Cette localité) est connue sous le nom de Ville de Sahradjt ebn Zayd. Elle se trouve sur un embranchement du Nil, et à huit milles de Benha. » *Marâsed*. — Voir aussi de Sacy, 'abd El-Latîf, p. 614.

[1 ter] قناة. Ce terme désigne un « canal souterrain ».

[2] Ayman ebn Khoraym ebn Fâtek ebn el Akhram ebn Chaddâd ebn 'amr ebn el Fâtek ebn el Qolayb ebn 'amr ebn Asad ebn Khozaymah, el Asady, eut pour mère es-Sammâ, fille de Ta'labah ebn 'amr ebn Hosayn ebn Mâlek, l'Asadiyeh. Il embrassa l'islamisme le jour de la conquête. Il refusa d'obtempérer à l'ordre que lui envoya Marwân, fils d'el Hakam, de combattre ed Dahhâk ebn Qays. (*Osod el ghâbah*, I, 160). — Les *Extraits* écrivent Khoraym.

[2 bis] « *Sabt*, qui se prononce comme le jour de la semaine (samedi), est un endroit (situé) entre Tibériade et er-Ramleh, auprès

de la montée (*'aqabah*) de Tibériade.» *Marâsed.* — *Sabty* pourrait signifier aussi «originaire de *Sabtah*» (Ceuta).

[2 ter] Ou «pour les étoffes», si au lieu de للبُرّ on lit لِلبَزّ, comme dans les *Extraits.*

[3] Cf. en Nawawy, 545, et *Osod el ghâbah,* IV, 348. Marwân ebn el Hakam ebn Abî'l 'âsy ebn Omayyah, le Qoraychîte, l'Omayyade, naquit l'an 2 de l'hégire, a dit quelqu'un. Il portait la *konyeh* d'Abou 'abd El Malek. Il fut nommé par Mo'âwyah gouverneur de Médine, de la Mekke et d'et-Tâïf, puis destitué du gouvernement de Médine l'année 48. Lorsque Mo'âwyah mourut, sans avoir désigné personne pour son héritier présomptif, une partie des habitants de la Syrie proclama khalife Marwân ebn el Hakam; ed-Dahhâk ebn Qays, el Febry, reconnut 'abd Allah ebn ez-Zobayr. Les deux partis en étant venus aux mains à Mardj Râhet, auprès de Damas, ed-Dahhâk fut tué et l'autorité resta à Marwân en Syrie et en Égypte. Ebn Qotaybah dit qu'il fut proclamé à el Djâbyeh. Il régna dix mois, et mourut l'année 65.

[4] Wâtélah ebn el Asqa', le *sahâby,* embrassa l'islamisme, a dit quelqu'un, au moment où le Prophète se disposait à partir pour Taboûk. Il assista avec lui à cette bataille et fut témoin de la conquête de Damas et de Hems. Il était un des *gens du banc.* Il habita la Syrie et demeura à Damas. Puis il se fixa à Bayt Djebrîn, ville à proximité de Jérusalem, et entra à el Basrah, où il possédait une maison. Il mourut à Damas l'année 85 ou 86, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Au dire de Sa'îd ebn Khâled, il mourut l'année 83 à l'âge de cent cinq ans. La date exacte est la première. (En-Nawawy, p. 612.) — Cf. aussi *Osod el ghâbah,* V, 77. L'auteur dit que Wâtélah habita la Syrie, à trois parasanges de Damas, au village d'el Balât. Suivant quelqu'un, il mourut à Jérusalem; suivant un autre, à Damas.

«*Bayt el Bélât* (et *el Balât*), un des villages de Damas, dans la Ghoûtah.» *Marâsed.*

[5] Ce mot me paraît incorrectement écrit. Je lis, en effet, dans les *Extraits* d'ebn Chaddâd الرطاسن (الرطابين, «les marchands de dattes fraîches»).

[5 bis] Les *Extraits* d'ebn Chaddâd portent «à l'extrémité des Cordiers».

[6] Fadâlah ebn 'obayd, le *sahâby,* assista comme première bataille à celle d'Ohod, puis il prit part aux autres événements tels que le *ser-*

ment agréable à Dieu [a] et fut témoin de la conquête de Mesr. Il habita Damas dont il fut nommé qâdy au nom de Mo'âwyah, qui lui donna le commandement d'une expédition par mer contre les Grecs. Il mourut à Damas et fut enterré à *bâb es-saghír,* l'année 53 ou, a dit quelqu'un, l'année 69. La date exacte est la première. On rapporte que Mo'âwyah porta son cercueil. Fadâlah a laissé de la descendance à Damas. (En-Nawawy, 501).

Cf. aussi *Osod el ghâbah,* IV, 182 : « Il fut un de ceux qui prêtèrent le *serment sous l'arbre.* »

6 *bis* El Koûfy, dans les *Extraits* d'ebn Chaddâd.

6 *ter* Sur le sens de l'expression *el mokhallaq,* cf. Ravaisse, *Essai sur l'histoire du Caire*, etc., 1re partie, p. 477, n. 2, et 2e p., 103.

7 'omar ebn el hâdjeb est cité par H. Khal., II, 130. Il composa une *Suite* à l'*Histoire de Damas* d'ebn 'asâker.

8 Omm Hakîm, fille d'el Hâret ebn Héchâm, la Qoraychîte, el Makhzoûmiyeh, eut pour mère Fâtémah, fille d'el Walîd, sœur de Khâled. Elle assista, encore infidèle, à la bataille d'Ohod, puis elle embrassa l'islamisme le jour de la conquête. Elle était mariée à son cousin germain 'ekrémah, fils d'Abou Djahl. Lorsqu'elle se fit musulmane, son mari s'était enfui vers l'Yaman. Elle demanda au Prophète l'*amân* pour lui et la permission d'aller à sa recherche. Ce qui lui fut accordé. Elle le ramena et il se fit musulman. 'ekrémah ayant été tué, Omm Hakîm devint la femme de Khâled ebn Sa'îd. Quand les musulmans campèrent à Mardj es-Soffar, auprès de Damas, Khâled voulut consommer son mariage avec elle. « Si tu retardais, dit-elle, jusqu'à ce que Dieu ait mis en fuite ces bandes ennemies? » — « Quelque chose, répondit-il, me dit que je serai tué. » — « Fais alors ce qui te plaît. » Et il consomma son mariage avec elle, auprès du pont (*qantarah*) qui est à es-Soffar et qui fut appelé de son nom *qantarah d'Omm Hakîm.* A peine avaient-ils achevé leur repas de noce que les Grecs s'avancèrent et livrèrent bataille. Khâled fut tué. Omm Hakîm combattit ce jour-là : elle tua sept (ennemis) avec l'appui de la tente dans laquelle Khâled s'était marié avec elle. (*Osod el ghâbah,* V, 577.) — Il est aussi fait mention d'Omm Hakîm et de son mari 'ékrémah, dans Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes,* III, 238-239.

[a] Sur « le serment agréable à Dieu » (*bay'at er-redwân*), appelé aussi « le serment de l'arbre », voir Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes,* III, 182.

8 bis Les *Extraits* d'ebn Chaddâd portent «ed-Daylam» (des Daylamîtes).

9 كان لطيفا فزاد فيه. Ce qui prouve que l'auteur donne à لطيف le sens de «petit». Il emploie pourtant quelquefois l'expression صغير.

9 bis La leçon fournie par ebn Chaddâd, *es-sallâlîn* (les fabricants de paniers سَلَّة) est préférable.

10 ثم غير بعده. Le copiste aurait-il omis un ه après غير? On traduirait alors: «Et, ensuite, un autre après lui.»

11 Suit un mot فوقيه, que je ne comprends pas, mais que je peux rectifier grâce aux *Extraits* d'ebn Chaddâd, où on lit فوقه «sur la précédente».

11 bis On lit dans les *Extraits : el madbaghah,* c'est-à-dire «la porte de la tannerie», leçon qui est à préferer.

11 ter C'est ainsi, en effet, que ce nom est écrit dans les *Extraits* et dans ebn Châker.

12 Ici et précédemment, les *Extraits* portent es-Sâïq.

12 bis «*En-Naybaṯoûn*, quartier (*maḫalleh*) à Damas, près d'el Morabba'ah, du pont (*qanṯarah*) des Banou Modledj et du marché du Dimanche (*soûq el aḫad*), dans la partie orientale de Djayroûn, près des anciens Savetiers (*el asâkéfah el 'otq*).» *Marâṣed.* — M. Guy Le Strange prononce *Nîbṯoûn;* ma prononciation est basée sur l'étymologie de ce nom, tiré des Nabatéens, qui habitaient ce quartier.

13 «*Qanṯarah Sénân* (le pont de Sénân), aux environs de *bâb toûma.*» *Marâṣed.*

14 قفاء درب العلق, litt.: «auprès de la nuque de la rue des *Sangsues.*» — On lit dans ebn Chaddâd عند قناة «auprès du canal de»; cette leçon me paraît préférable.

15 Dans ebn Chaddâd le ي est surmonté d'un *tachdîd.*

16 Le texte porte متهجد; mais il me paraît qu'on doit lire مستهجد. Dans ebn Chaddâd ce mot est écrit مهجور (délaissée).

17 Doit-on lire *charrafa* ou *charaf?* Dans la seconde hypothèse, la traduction serait: «l'illustration de la grande-mosquée et imâm».

17 bis Sur Dîmâs, près de Damas, cf. Juynboll, *Marâṣed,* t. V, p. 585, qui renvoie à Robins. *Z. d. d. m. G.*, VII, 69, *N. Bibl. Forsch.*, p. 572 et 617, et v. Kremer, *Mittel-Syr.*, p. 241.

17 ter Ce mot est vocalisé القِلى dans ebn Chaddâd; il signifierait alors «cendres de plantes alcalines».

[18] Ce Sahâby n'est pas mentionné dans l'*Osod el ghâbah*. — Ebn Châker l'appelle ebn Nobaychah, ce qui ne m'avance pas davantage.

[18 bis] Au lieu de *l'Amîniyeh*, ebn Chaddâd écrit *l'Asadiyeh*.

[19] Comp. Chapitre III, sous la madraseh l'*Amîniyeh*, et les notes 87 et 88 du même chapitre, où Gumuchtékîn est écrit incorrectement Kastékîn par B et par N. Au lieu de Saftîky, peut-être faudrait-il lire, comme ici, el atâbéky. Dans la note 86, à la place de يلقب, je pense qu'on pourrait remplacer le *lapsus* du copiste par يلقب «qui portait le surnom honorifique de» plutôt que par يقال له.

[20] Comp. Chapitre III, n. 323. — Ebn Chaddâd écrit Yâmîn.

[21] Chodjâ' ed-dauleh Sâder ebn 'abd Allah. Voir chapitre IV, sous la madraseh la *Sâdériyeh*.

[22] Au Chapitre IV, sous la madraseh la *Mo'îniyeh*, le mot *qasr* est remplacé par *hesn*.

[23] H. Khal. (II, 348) cite le commentaire du Qor'ân d'Abou Mohammad ebn 'abd Allah ebn 'atiyah, ed-Démachqy, mort l'année 383 (*Comm.* 26 février 993).

[24] Ed-Dahhâk ebn Qays ebn Khâled l'aîné ebn Wahb ebn Ta'labah..., le Qoraychîte, naquit, a dit quelqu'un, sept ans ou environ avant la mort du Prophète. Il était le chef de la police de Mo'âwyah et prit une grande part aux combats qu'il livra. Mo'âwyah l'ayant envoyé à la tête d'une armée, il franchit le pont de Manbedj et poussa jusqu'à er-Raqqah, d'où il partit pour ravager le Sawâd du 'irâq et demeura à Hît; puis il retourna. Mo'âwyah le nomma ensuite gouverneur d'el Koûfah, l'année 53, et le destitua l'année 57. A la mort de Mo'âwyah, ed-Dahhâk célébra la prière sur son corps et maintint l'ordre dans la ville jusqu'à l'arrivée d'Yazîd, fils de Mo'awyah. Il resta du parti d'Yazîd et de son fils Mo'âwyah jusqu'à leur mort. Ed-Dahhâk proclama alors à Damas 'abd Allah ebn ez-Zobayr. Marwân, fils d'el Hakam, s'étant rendu maître d'une partie de la Syrie, ed-Dahhâk lui livra bataille à Mardj Râhet, auprès de Damas; mais il fut tué au Mardj et avec lui un grand nombre de Qays 'aylân. Sa mort eut lieu au milieu de dou'l hedjdjeh de l'année 64. (*Osod el ghâbah*, III, 37.)

[24 bis] وارضيها dans N; وارباضها (pour وارباضها? «dans ses faubourgs») dans les *Extraits*.

[25] L'*Osod el ghâbah*, IV, 340 lui consacre les lignes suivantes: «Modrek ebn Zyâd, el Fazâry, eut des rapports avec le Prophète; c'est son tombeau qui se trouve à Râwyeh, entre ce village et

Hadjîra, dans la Ghoûtah de Damas. Abou 'omayr 'ady ebn Aḥmad ebn 'abd El Bâqy, el Adamy, relate qu'il vint avec Abou 'obaydah et mourut à Damas, en un village appelé Râwyeh. Il fut le premier musulman qui y reçut la sépulture.»

[26] «*Qorqoûb*, ville située au milieu entre Wâset, el Basrah et el Ahwâz.» *Marâsed.* — Cf. aussi *Géographie d'Abou'l féda*, traduction, II, II, 86.

[27] «*Fadâya*, un des villages de Damas.» *Marâsed.*

[28] Cf. *Hist. or. des Crois.*, II, 2ᵉ p., 190.

[29] *Rawdatayn*, 95, dernière ligne.

[30] من الجوز. Dans le *Rawdatayn*, 96, on lit من الحور «de peupliers».

[31] Le texte imprimé porte : ترى اوتارا لجامع دمشق «qu'on apprête en morceaux de choix? pour la mosquée cathédrale de Damas».

[32] *Hist. or. des Crois.*, II, 2ᵉ p., 191, et *Rawdatayn*, 96.

[33] Comp. Chapitre VI, note 46. — Le *Qâmoûs* donne le nom Hamdawyah à la suite d'Aḥmad, Hâmed, Hammâd, Hamîd, Homayd, Hamd, Hamdoûn, Hamdîn, etc.; il mentionne aussi Aḥmad ebn Mohammad ebn Ya'qoûb ebn Hommadouwayh et Hamdoûnah, fille d'er-Rachîd. Le nom de Hamdoûnah fut également porté par le traditionniste *ebn Abî Layla.* — Ebn Chaddâd, *Extraits*, écrit حمديه.

[33 bis] Ebn Chaddâd, *Extraits*, écrit بقرب الرحا الاخذ غربه «à proximité du moulin qui occupe sa partie ouest».

[34] *Es-Safwâniyeh*, un des cantons (*nawâhy*) de Damas, en dehors de *bâb toûma*; (elle fait partie) de l'*eqlim* de Khawlân.» *Marâsed.*

«*Khawlân*, village proche de Damas, où se trouve le tombeau d'Abou Moslèm el Khawlâny.» *Marâsed.*

[34 bis] On lit «à el Ghazzah» dans ebn Chaddâd; ce qui est une erreur.

[35] 'abd Er-Raḥman ebn 'amr ebn Yoḥmed, el Awzâ'y, l'imâm célèbre, ech-Châmy, ed-Démachqy, était sans conteste l'imâm des habitants de la Syrie à son époque. Les habitants de la Syrie et du Maghreb suivaient son rite avant d'avoir adopté celui de Mâlek. Il habitait Damas, en dehors de *bâb el farâdis;* puis il se transféra à Bayroût, qu'il habita comme *morâbet* jusqu'à sa mort : il était entré dans un bain de Bayroût; le baigneur étant sorti pour un besoin ferma sur lui la porte. Quand il revint, il ouvrit la porte et le trouva mort. El Awzâ'y est un *tâbe'y* des *tâbe'.* L'on n'est pas

d'accord sur la signification à donner à el Awzâ', d'où lui vient son nom ethnique. Quelqu'un a dit qu'el Awzâ' est un village au faubourg de Damas, en dehors de *bâb el farâdis*, et où il demeurait. El Awzâ'y, né à Ba'lbakk l'année 88 de l'hégire, mourut (le dimanche 27 ṣafar de) l'année 157 (D, 16 janvier 774). (En-Nawawy, 382-384).

On trouve la biographie d'el Awzâ'y dans *Biographical dictionary*, II, 84 et suiv.

« *El Awzâ'*, village à la porte de Damas, du côté de *bâb el farâdis*. Il fut ainsi appelé du nom de la tribu (des Awzâ'), parce qu'elle l'habita. » *Marâṣed.*

[36] Les *tâbe'* sont ceux qui ont vécu avec les Anṣâr, compagnons de Mahomet, et les *tâbe'y* ceux qui ont vécu avec les compagnons de ces derniers. Les premiers sont les musulmans de la deuxième génération et les seconds ceux de la troisième.

[37] Le *Marâṣed* ne mentionne qu'un seul quartier portant le nom d'*el djazîreh*, celui d'el Fosṭâṭ; il s'appelait *djazîreh Meṣr*. — On lit dans ebn Chaddâd, *Extraits*, الحريرة, peut-être pour الحريرية (le marché des) Marchands de soie (*ḥarîr*).

[38] « *Djawbar*, village à la Ghoûṭah de Damas. » *Marâṣed* et *Annotations* Juynboll, V. p. 109.

[39] *El Qasṭal*, dans le langage des habitants de la Syrie, est le lieu d'où coulent des eaux qui se divisent. » *Marâṣed*. Cf. aussi Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, III, 423, note.

[40] « *Saṭra*, un des villages de Damas. » *Marâṣed*. — Noûr ed-dîn Aḥmad ebn 'abd eḍ-Ḍayf ebn Moṣ'ab, el Khazradjy, ed-Démachqy, mort en chawwâl 696, possédait à Saṭra un jardin où il fut enterré. Cf. Eṣ-Ṣaqqâ'y, fol. 14 r°.

[41] Bien que le ms. porte طاقات, il est évident qu'il faut lire طاقات. Le copiste aura maladroitement lié l'ا au ق. — Dans le langage vulgaire طاقة est synonyme de شبّاك « fenêtre ». Ce dernier terme, dans la présente *Description de Damas*, indique généralement « une fenêtre munie d'un grillage ».

[42] Comp. Chapitre III, note 323, et le présent chapitre, note 20.

[43] خشكية. Cf. sur ce terme *Biographical dictionary*, I, 172 note, et Quatremère, *Mamloûks*, II, 195.

[44] فراى له ذلك.

[45] *Ḥalḥoûl*, village entre Jérusalem et le tombeau d'el Khalîl (Hébron). Il s'y trouve un tombeau qu'on dit être celui d'Yoûnas

(Jonas) ebn Matta.» *Marâṣed.* — Voir aussi *Vie d'Ousâma,* par M. H. Derenbourg, p. 213, n. 5, et Moudjîr ed-dîn, traduction Sauvaire, p. 13, 32 et 263. — Ebn Chaddâd, *Extraits,* porte el Halhoûly.

[46] Le texte imprimé du *Rawdatayn* écrit ebn Doûnâs. On lit ebn Ḍî Nâs dans *Hist. or. des Crois.,* I. 468, et II, 2° p., 160 Voir aussi *Vie d'Ousâma,* 213, n. 4.

[47] «*Fendalâou.* Je pense, dit l'auteur (du *Mo'djam*) que c'est un endroit dans le Maghreb.» *Marâṣed.*

[48] *Rawdatayn,* 53.

[49] Le texte imprimé porte منقورة au lieu de منقوشة. La signification est la même.

[50] Le texte imprimé l'appelle el Halhoûl. Il faut évidemment lire el Halhoûly «originaire de Halhoûl».

[50 bis] C'est sans doute el Mazdaqâny qu'il faut lire. Cf. Chapitre VIII, note 114.

«*El Mazdaqân,* petite ville (un) des cantons d'er-Rayy; connue.» *Marâṣed.* — Comp. *Dictionnaire de la Perse,* traduction de M. Barbier de Meynard, de l'Institut, p. 533, et Defrémery, *Journ. as.,* 1847, février, p. 172.

[51] Voir Chapitre VIII, sous la *Khânqâh la Ṭâoûsiyeh.*

[52] Le *khalkhâl* est l'anneau que les femmes, en Orient, portent comme ornement au bas des jambes.

[53] Le *Rawdatayn,* 53, l'appelle *el qoubbeh el Mamdoûdiyeh* et ajoute qu'elle avait été livrée aux flammes par les Francs, ainsi que er-Robwah, avant leur départ de Damas en rabî' 1er de l'année 543 (juillet 1148).

[54] «*San'â de Syrie,* village à la Ghoûṭah de Damas. Plusieurs personnes en tirent leur nom ethnique.» *Marâṣed.* — Yâqoût (III, 426), plus complet ajoute : «Ce village est aux portes de Damas, avant d'arriver à el Mezzeh. Il est situé en face de la *mosquée de Khâtoûn.* Ses maisons sont maintenant (1225) en ruines, et le terrain a été converti en champs et en jardins.»

[55] «*Qaynyeh,* village qui faisait face à *bâb eṣ-ṣaghîr,* à Damas. Il est devenu des jardins. Dieu est plus savant.» *Marâṣed.*

[56] Les Kéramîtes, secte d'anthropomorphites, disciples d'Abou 'abd Allah Mohammad ebn Kérâm.» (Sprenger, *Dictionary of technical terms,* II, p. 1266.) — Le *Qâmoûs* écrit Karrâm (Mohammad ebn) et de même ebn Khallikân, cf. *Biographical dictionary,* II, 674. Les Karrâmîtes soutenaient que Dieu est une sub-

stance et qu'il est assis sur un trône. Abou 'abd Allah Mohammad ebn Karrâm parut dans le milieu du troisième siècle à Naysâboûr. Cf. *Marâsed*, Additions, V, 297.

57 « *El Hemyaryoûn*, quartier (*mahalleh*) à l'extérieur de Damas, sur le Qanwât, et, a dit quelqu'un, un village. » *Marâsed.*

58 Oways ebn 'âmer, el Qarany, un des principaux *tâbé'*. Il fut tué à la journée de Seffîn avec 'aly. Cf. *Osod el ghâbah*, I, 151.

« *Qaran*, rendez-vous des habitants du Nadjd, d'où est originaire Oways el Qarany. » *Marâsed.*

59 *Rawdatayn*, 80.

60 H. Khal., V, 554.

61 انتهت الوجادة.

62 Le titre entier est تبيين الامر القديم المروى في تعيين القبر الكريم الموسوى, par Tâdj ed-dîn 'abd er-Rahman ebn Ibrâhîm, el Fazâry, el Farkâh, le jurisconsulte de la Syrie, mort l'année 690. (*Comm.* 4 janvier 1291.) H. Khal., II, 186.

63 *Sic*. Peut-être le copiste a-t-il voulu écrire لحوارنة « des habitants du Hawrân ». — Et, en effet, on lit لحوارنة dans ebn Chaddâd.

64 « *Dommar.* » D'après el Bakry, c'est un des villages de la Ghoûtah. *Marâsed*, Juynboll, note 9, et *Additions*, V, 484.

65 *Qarhata*, (un) des villages de Damas. » *Marâsed.*

66 « *Sakka*, village à quatre mille de Damas, dans la Ghoûtah. » *Marâsed.*

67 « *El 'abâdiyeh* (*el 'abbâdiyeh*, d'après le *Lobb el Lobâb*), un des villages du Mardj, c'est-à-dire du Mardj de Damas. » *Marâsed.*

68 « *Ech-Chammâsiyeh* est aussi un quartier (*mahalleh*) à Damas. » *Marâsed.*

69 *Manthah*, singulier d'*el manâîh*, un des villages de Damas, à la Ghoûtah. On dit qu'il s'y trouve le tombeau de Sa'd ebn 'obâdah. » *Marâsed.* — Cf. aussi ebn Batoûtah (I, 225) qui dit qu'à la tête du sépulcre est une pierre avec cette inscription : « Ceci « est le tombeau de Sa'd ebn 'obâdah, chef de la tribu de Khaz- « radj, compagnon de l'envoyé de Dieu, que Dieu le bénisse et le salue ! »

Sa'd ebn 'obâdah, le compagnon du Prophète, Abou Tâbet et, a dit quelqu'un, Abou Qays, Sa'd ebn 'obâdah ebn Dolaym ebn Hâretah ebn Hazâm ebn Hazîmah..., el Ansâry, el Khazradjy, es-Sâ'édy, le Médinois, mourut l'année 14, 15 ou 16, au Hawrân. Le *hâfez* Abou'l Qasem ebn 'asâker et d'autres imâms disent : « Ce tombeau renommé qui est à el Mezzeh, le village connu, à proxi-

mité de Damas, est, dit-on, celui de Sa'd ebn 'obâdah. Il est probable qu'il y a été transporté du Ḥawrân.» Cf. en-Nawawy, p. 274.

On lit dans l'*Osod el ghâbah*, II, p. 275 : «Quelqu'un a dit que le tombeau de Sa'd ebn 'obâdah est à el Manîḥah, village de la Ghoûṭah de Damas; il est renommé et un but de pèlerinage jusqu'aujourd'hui.» Ebn el Ḥawrâny (p. 32) place aussi ce tombeau à el Manîḥah.

[70] Il faut sans doute lire Bayt Qoûfa, qui est, d'après le *Marâṣed*, «(un village) faisant partie de Damas.»

[71] *Ḥadjîra*, un des villages de la Ghoûṭah de Damas.» *Marâṣed*.

[72] Suivent treize lignes restées en blanc du folio 297 v° et quatre au commencement du folio 298 r°.

[73] Cf. *Khéṭaṭ*, II, 328-330.

La suite au prochain cahier.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN SYRIE.

LETTRE À M. BARBIER DE MEYNARD.

Monsieur,

Dans une lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser il y a trois ans, j'esquissais à grands traits le plan d'un recueil des inscriptions arabes. J'essayais de vous montrer le profit que l'histoire pourrait tirer de ces textes et, résumant ce qui avait été fait et ce qui restait à faire, je posais les bases d'un *Corpus inscriptionum arabicarum*[1].

Je n'ai cessé dès lors de poursuivre la réalisation de ce projet. L'intérêt dont vous avez bien voulu l'honorer m'engage à vous adresser un rapport succinct sur les voyages que j'ai faits en Syrie pour y chercher de nouveaux documents.

D'abord, j'ai poursuivi l'exploration du Caire et commencé la publication des textes que j'y ai recueillis à diverses reprises. Ce travail est en bonne voie et j'espère l'achever rapidement[2].

[1] Voir *Journal asiatique*, 8e série, t. XX, p. 305, et la préface de l'ouvrage suivant.

[2] *Matériaux pour un* Corpus inscriptionum arabicarum, dans

Mais la Syrie promettait une moisson plus abondante. En parcourant la Palestine en 1888, alors que je ne songeais pas à recueillir méthodiquement les inscriptions arabes, j'avais été frappé par le nombre et l'intérêt de ces documents, pour la plupart inédits. Durant une première campagne, entreprise au printemps de 1893, j'ai relevé à Jérusalem, à Ramleh, à Damas et à Baalbek près de deux cent cinquante inscriptions et j'en ai rapporté un grand nombre d'estampages et de photographies.

L'année suivante, je repris le chemin de Damas pour y poursuivre mon travail. Damas est la ville la plus riche en inscriptions arabes. Elle passe avant le Caire, peut-être pour le nombre, à coup sûr pour l'intérêt de ses textes. Voici quelques-uns des plus importants.

La grande mosquée renferme de curieux textes seldjoukides en caractères coufiques et une longue série de décrets des sultans Mamlouks. Les inscriptions de la citadelle et des portes de la ville constituent une sorte de musée des souverains de Syrie, depuis Nûr ad-dîn et Malik ʿÂdil jusqu'au sultan Gûri. Les actes de fondation gravés dans les mosquées, les madrasahs, les hôpitaux, les couvents et les tombeaux fournissent de curieux détails sur

Mémoires de la Mission du Caire, t. XIX, fasc. Ier. Le second fascicule paraîtra sous peu. Pour la transcription des noms propres, je suis ici la méthode adoptée dans cet ouvrage, avec quelques concessions à la prononciation moderne. D'ailleurs l'orthographe arabe elle-même varie souvent. Les noms les plus connus sont transcrits suivant l'orthographe courante.

l'administration de ces édifices et sur la géographie des environs de Damas. Enfin c'est à Damas qu'on peut fixer, grâce à quelques textes de Nûr ad-dîn, l'époque exacte où le caractère arrondi remplaça le coufique dans l'épigraphie du vi[e] siècle de l'hégire. Mes carnets renferment environ deux cent trente inscriptions damasquines, et je n'ai pas encore épuisé ce vaste champ d'étude[1].

Une rapide excursion dans le Ḥaurân me fournit une trentaine de nouveaux textes, copiés à Mismiyah (المِسْمِية), à Ezraʿ (زرع ou أَزرع), à Derʿât (أَذْرِعات) et surtout à Buṣrâ (بُصْرَى). Je recueillis de curieux documents sur la citadelle et sur les vieilles madrasahs de cette ville, et j'y retrouvai l'inscription de l'émir Anar, dont je pris un estampage et des photographies[2]. Les circonstances me forcèrent à

[1] Waddington a fait faire à Damas un recueil très important d'inscriptions arabes. M. Sauvaire a bien voulu m'en communiquer la copie en y ajoutant les relevés faits par lui-même à Damas, à Baalbek et à Jérusalem. Ces matériaux inédits m'ont été fort utiles. Le recueil de M. Sauvaire renferme près de 800 numéros. Les copies de Waddington, faites par des indigènes, sont fort inégales. Les unes sont correctes ou à peu près, les autres sont très défectueuses; aussi j'ai dû recopier moi-même tous les textes que j'ai trouvés. Mais plusieurs ont disparu aujourd'hui et n'existent plus que dans le recueil Waddington. Je lui emprunterai ceux qui méritent d'être conservés, en élaguant beaucoup de textes sans valeur historique. M. Sauvaire a donné récemment, dans sa *Description de Damas*, la traduction de plusieurs inscriptions damasquines; voir *Journal asiatique*, 1894 et 1895, *passim*.

[2] Ce texte a été publié à diverses reprises, mais on n'en a pas encore donné une reproduction parfaitement exacte. Voir Rey, *Voyage dans le Haouran*, p. 192 et pl. XV; Karabacek, *Beiträge*

abréger ce court voyage; il fallut renoncer à visiter Salkhad et plusieurs ruines des environs, où l'on a signalé des inscriptions arabes [1].

Les ruines gréco-romaines du Ḥaurân, connues par les beaux travaux de M. de Vogüé, sont menacées d'une destruction rapide. Le prétoire romain de Mismiyah a entièrement disparu, englouti dans une grande caserne de construction récente. A Suwaidâ' (السويداء), siège actuel du gouverneur du Ḥaurân, le florissant village druze s'agrandit aux dépens des monuments antiques, et le tombeau de Ḥamrat est à moitié démoli. En revanche, l'église d'Ezra' est encore debout et les ruines de Buṣrâ n'ont guère changé d'aspect.

De là, je me rendis à Jérusalem pour achever d'en copier les inscriptions arabes. Elles n'ont pas, dans leur ensemble, la même valeur documentaire que celles de Damas, mais le voisinage des lieux saints leur donne un intérêt spécial. Parmi les plus curieuses, il faut signaler celle du Ḥaram ach-charîf et quelques décrets relatifs aux chrétiens qui visitent le Saint-Sépulcre.

zur Geschichte der Mazjaditen, et *Z. D. M. G.*, t. XXXI, p. 135 et pl. I; Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, 7e série, t. X, p. 518.

[1] M. Wetzstein signale des inscriptions arabes à Ṣalkhad (صرخد), à Sâlah (سالة) et à 'Urmân (عُرْمان); *Reisebericht über Hauran*, p. 70. MM. Schrœder et Burchardt m'ont communiqué quelques copies et photographies d'inscriptions prises à Salkhad. Je dois aussi à MM. Schumacher et Brünnow des estampages provenant du Ḥaurân, de la Transjordane et du nord de la Palestine, et à M. Clermont-Ganneau divers renseignements sur l'épigraphie arabe de la Palestine.

Enfin je parcourus le sud de la Palestine, par Hébron, Bêt Djibrîn, Gazzah, Ascalon, Yabnâ (يبنى) et Ramleh. J'en rapportai plus de soixante textes, avec plusieurs fac-similés. Parmi ces derniers, se trouvent des estampages et des photographies de quelques inscriptions de Saladin, de deux curieux textes du sultan Baibars, relatifs à l'histoire des Croisades. d'une inscription de la citerne de Sainte-Hélène à Ramleh, datée de l'an 172 de l'hégire et du second milliaire du calife ʿAbd al-Malik, trouvé récemment dans les environs de Jérusalem [1]. A Hébron, je réussis à me procurer, par l'adresse d'un jeune indigène, des estampages d'inscriptions grecques et arabes conservées dans la grande mosquée, dont l'accès est interdit aux chrétiens.

A la suite de ces excursions, mes copies, jointes aux travaux antérieurs, portaient à sept cents le chiffre approximatif des inscriptions recueillies en Palestine et dans la Syrie centrale. Il restait à parcourir le nord de la Palestine, par l'intérieur et par la côte phénicienne, une partie du Ḥaurân et de la Transjordane, à terminer enfin l'exploration de Damas.

Mais j'avais hâte de visiter le nord de la Syrie. J'y

[1] L'inscription de Ramleh est fort difficile à lire. Si la date est juste, c'est un des plus vieux textes musulmans. Le second milliaire du calife ʿAbd al-Malik a été étudié par MM. de Vogüé et Clermont-Ganneau, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 4e série, t. XXII, pp. 10, 27 et 259, et par le P. Lagrange, *Revue biblique*, 1894, p. 136. Je publierai sous peu, avec des fac-similés, les inscriptions que je signale dans cette lettre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

étais attiré par l'espoir d'une riche moisson épigraphique et par le désir d'en étudier les nombreuses ruines, les monuments phéniciens, les villes mortes de l'époque gréco-romaine, les édifices arabes et les châteaux des Croisés. J'espérais aussi, chemin faisant, compléter quelque peu la carte de ces régions. La Syrie du nord étant moins fréquentée que la Palestine, vous me permettrez de vous donner quelques détails sur les résultats de cette exploration[1].

Je partis ce printemps avec un de mes amis, M. Edmond Fatio, élève architecte à l'École des Beaux-Arts. Nous emportions des appareils de photographie et les instruments les plus indispensables pour nos relevés. A Beyrouth, quelques amis obligeants nous aidèrent à organiser notre caravane. Le 25 avril, nous prenions la route du nord en suivant la côte jusqu'à Tripoli. Nous étudiâmes les ruines médiévales de Djebeil, connues déjà par d'excellents travaux. En passant au défilé de Musailiḥah (قلعة المُسَيْلِحة), nous relevâmes avec soin le petit château fort qui commande ce passage; il nous parut mériter une étude spéciale, moins pour ses dimen-

[1] Pour la route suivie, voir la carte du Liban publiée par l'état-major français en 1862, les cartes du nord de la Syrie de MM. Rey, Kiepert et Blankenhorn, les itinéraires de MM. de Vogüé, Sachau, Moritz, Hartmann, etc., et, pour la côte, les cartes de l'amirauté anglaise. La carte arabe imprimée à Beyrouth en 1889, peu exacte en elle-même, donne la forme arabe des noms de lieux, mais on ne peut pas s'y fier. Je publierai ailleurs notre itinéraire, avec une relation plus détaillée du voyage.

sions modestes que pour son importance stratégique et son parfait état de conservation.

Tripoli est un des coins les plus pittoresques de la Syrie. Derrière la marine aux maisons blanches, la ville se cache dans la verdure des jardins; elle escalade les flancs de la colline, plongeant sur le ravin profond du Nahr Qadîcha, et couronnée par le château du comte de Saint-Gilles, construction massive et sévère où le style arabe domine aujourd'hui. Au fond du tableau, la croupe neigeuse du Djebel ʿAkkâr.

Dans la ville, c'est un dédale de ruelles étroites et sombres, perdues sous des voûtes de pierre. Chose curieuse, cette ville syrienne fait songer à l'Italie, à quelque bourg toscan du moyen âge. La grande mosquée, une ancienne église franque, possède une tour carrée à colonnettes qui rappelle certains campaniles de l'Italie du nord. Un petit minaret voisin offre une analogie frappante, toutes proportions gardées, avec la tour du Palazzo Vecchio de Florence. Le quartier traversé par le Nahr Qadîcha, avec ses vieux ponts de pierre et ses maisons bizarres, baignant dans la rivière, semble un morceau de Vérone arraché à l'Adige.

Cette analogie ne saurait être fortuite. Sous la domination latine, la côte syrienne formait la base d'opérations des Croisés qui recevaient par ses ports les secours de l'Europe. C'est là qu'ils débarquèrent, c'est là qu'ils sont restés jusqu'à la fin, défendant pied à pied ces derniers boulevards de la conquête

chrétienne. Protégés par la féodalité militaire et admis à traiter avec les souverains musulmans, les États commerçants de l'Europe fondèrent dans ces ports des comptoirs importants, et les villes s'y organisèrent en bourgeoisie, sur le modèle de leurs sœurs d'Occident. A la tête de ces États figuraient les républiques italiennes, et si l'élément français dominait dans le royaume féodal de Jérusalem, les villes maritimes devaient offrir un aspect italien.

Or, plusieurs de ces villes ont disparu, comme Tortose, Sidon, Tyr, Césarée, Ascalon. D'autres, comme Antioche, Lattakieh, Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre ont été entièrement transformées. Tripoli seule a gardé son cachet du moyen âge, et l'on y retrouve de curieux débris des Croisés; de là, sans doute, ce lambeau d'Italie sur la côte syrienne.

Tripoli est une mine d'inscriptions arabes. Pour l'épuiser, il faudrait y séjourner quelques semaines. Mais le temps nous pressait; je remis à plus tard ce travail, emportant pour cette fois une vingtaine de copies, la plupart fort curieuses. Je signale en passant une série de décrets gravés sur les murs de la grande mosquée et relatifs aux impôts des districts habités jadis par les Assassins. On y trouve les noms de leurs châteaux et la trace inattendue d'une corporation des marchands de Tripoli.

Le 1er mai, nous prîmes la route de Ḥomṣ. En passant à Qlêyʿât (القُلَيْعَات), nous étudiâmes les ruines de ce petit château, assis sur une colline

basse au milieu de la plaine. Il figure dans l'histoire des Croisades, mais sa construction trahit des méthodes arabes et paraît n'offrir aucun vestige certain du Coliath des Croisés.

Le lendemain, nous montions au village de Ḥuṣn, bâti sous le château de Qalʿat al-Ḥuṣn, le Ḥiṣn al-Akrâd des auteurs arabes, le fameux Krak des Chevaliers.

Je n'essayerai pas de décrire l'émotion qui vous saisit à l'aspect de cette ruine fière et vénérable. Le Krak est le spectacle le plus inattendu que la Syrie réserve au voyageur épris du passé. On y trouve des monuments plus célèbres, mais je n'en ai pas vu qui donne à ce point la vision claire et rapide d'un siècle éteint. Cette puissante forteresse, coulée d'un seul jet sur une haute montagne, presque intacte dans ses grandes lignes, domine tout le pays de ses tours gigantesques. Elle est si colossale, que les masures d'un village arabe caché dans ses flancs peuvent à peine en amoindrir l'effet. En parcourant ses vastes voûtes, enfouies sous plusieurs mètres de fumier, on croit voir encore l'ombre des Hospitaliers qui veillaient sur ses murailles. C'est que le Krak n'est pas seulement le joyau de l'architecture militaire du moyen âge. Il évoque à lui seul une des pages les plus émouvantes de notre histoire, celle de la domination franque en Terre-Sainte. A ce titre, il appartient à l'Europe, j'allais dire à la France.

Malgré son accès facile, le Krak est peu fréquenté des touristes, encore moins des archéologues. De-

puis l'excellente étude que M. Rey lui a consacrée il y a tantôt vingt-cinq ans, je ne crois pas qu'il ait été l'objet de nouvelles recherches. Pourtant il réserve encore bien des surprises à celui qui tentera d'en étudier tous les détails[1].

Nous ne songions pas à l'entreprendre. D'ailleurs, notre séjour a été entravé par une violente tempête, qui balaya durant trois jours la crête de la montagne, renversant nos appareils et déplaçant nos boussoles. Nous avons cependant relevé la curieuse église du château, dessiné quelques détails d'architecture, fait un grand nombre de photographies et copié, dans le village et dans la forteresse, seize inscriptions arabes et une latine, pour la plupart inédites.

De là, nous gagnâmes Alep en passant par Ḥomṣ, Salamiyyah, Ḥamâh, Chaizar, Apamée, Bârah, Maʿarrat an-Nuʿmân et Sarmîn. Je résume brièvement cette partie du voyage.

Sauf la région de Bârah, toutes ces localités sont pleines d'inscriptions arabes. Celles de Ḥomṣ n'offrent pour la plupart qu'un faible intérêt[2]. Signalons pour-

[1] Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 39 et pl. IV-VII. Depuis lors, le village s'est agrandi aux dépens de la forteresse. Le couronnement des tours de la face sud de l'enceinte extérieure, qui était admirablement conservé, a fait place à des maisons; on peut le voir en comparant nos photographies à celles de MM. Rey et De Clercq. La restauration de ce monument unique exigerait l'expropriation du village entier.

[2] M. Schefer a bien voulu me prêter un petit manuscrit de sa bibliothèque, renfermant la description des principaux édifices chrétiens et musulmans de Ḥomṣ et la copie d'un grand nombre

tant un texte du sultan Baibars, relatif à son expédition d'Arménie. Il surmonte la porte du tombeau vénéré de Khâlid ibn al-Walîd, l'un des généraux de Mahomet, où nous avons réussi à pénétrer. La citadelle, bâtie sur une butte artificielle, est presque entièrement détruite. Il n'en reste guère qu'une belle tour portant une inscription du sultan Chîrkûh, datée de l'an 594 de l'hégire. Les murailles de la ville ont disparu. Seule, une grande inscription du sultan Ibrahîm, datée de l'an 641, git sur le sol à côté d'une porte ruinée.

A Salamiyyah (سَلَمِيَّة), les ruines gréco-romaines s'en vont rapidement, grâce à la colonie d'Ismaïliens qui s'est fixée dans ce lieu solitaire et cultive la plaine fertile qui l'entoure. La citadelle arabe est peu importante. Nous avons estampé l'inscription coufique copiée jadis par M. Rey[1].

Au nord-ouest de Salamiyyah se dressent plusieurs montagnes coniques, perdues au milieu d'une plaine déserte. L'une d'elles porte les ruines d'une chapelle de Saint-Georges ou *Maqâm al-Khiḍr;* nous n'y trouvons rien à signaler. Sur une autre s'élève la forteresse de Chumaimis (شُمَيْمِس), connue dans l'histoire du moyen âge arabe. Elle est entièrement en ruine et n'offre d'autre intérêt que sa position bi-

d'inscriptions grecques et arabes. Ce recueil m'a servi de guide à Ḥomṣ, où j'ai copié une vingtaine de textes.

[1] Rey, *Rapport sur une mission scientifique dans le nord de la Syrie*, dans *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, IIe série, t. III, p. 345.

zarre au-dessus d'un fossé circulaire, taillé dans le cône régulier qui la porte[1].

Ḥamâh est célèbre par ses roues à eau gigantesques et bruyantes, ses vieux ponts pittoresques et ses beaux jardins sur les rives de l'Oronte. La citadelle, comme celle de Ḥomṣ, est entièrement rasée. On ne voit plus que la butte artificielle qui lui servait d'assiette. La ville renferme un grand nombre d'inscriptions. Les plus curieuses sont celles de la grande mosquée et du tombeau d'Abu l-fidâ', le prince historien de Ḥamâh. J'en ai copié une quarantaine, mais il en reste encore beaucoup à relever.

Le château de Chaizar (شَيْزَر, aujourd'hui سَيْجَر) couronne un rocher à flancs escarpés, de forme très allongée, dont la base est baignée par l'Oronte, coulant au travers d'une gorge étroite et profonde. Nous en relevons les parties les moins ruinées, et j'y copie quelques inscriptions en cherchant la trace d'Ousâma, le héros dont M. Derenbourg a raconté l'histoire. Mais aucun de ces textes ne fait allusion à la famille des Mounkidhites.

Apamée est un champ de ruines grecques flanqué

[1] On m'avait signalé des inscriptions hétéennes aux environs de Salamiyyah. Les recherches que j'ai faites dans un moulin, sur les indications de M. Hartmann, sont restées infructueuses. Sur les vieilles colonnes enfouies dans ce moulin, je n'ai trouvé que des *graffiti* assez grossiers en grec, en syriaque et en coufique. Il serait bon de déterrer ces colonnes et d'en éclairer les surfaces obscures. Nous avons trouvé à Muchrifah, village bâti dans l'enceinte d'un camp romain, entre Ḥomṣ et Salamiyyah, une curieuse tête en pierre de style archaïque.

d'une citadelle arabe, Qalʿat al-Muḍîq, dans un site grandiose et plein de mélancolie. La forteresse, assez bien conservée, trahit à première vue des méthodes arabes. Elle date de l'époque ayoubite, suivant deux inscriptions gravées sur ses murailles, et n'offre pas de trace certaine de la Famie des Croisés. Les ruines grecques paraissent remonter aux Séleucides[1]. Elles se distinguent nettement, par le style des colonnes et l'ampleur des proportions, des ruines chrétiennes qui couvrent le Djebel Rîḥâ.

Après les travaux de M. de Vogüé, il ne reste rien à dire sur ces dernières[2]. Nous avons photographié à Bârah, à Betirsâ, à Mudjeliyyâ, à Khirbet Ḥâs, à Serdjillah, à Dânâ, à Ruwaiḥâ, et copié quelques inscriptions arabes à Maʿarrah et à Sarmîn. Les ruines de la citadelle de Bârah (البارة), seuls restes de la ville du moyen âge, paraissent d'origine arabe; elles n'offrent pas grand intérêt.

Comme Damas, Alep a gardé son caractère oriental et renferme de nombreuses mosquées, des madrasahs, des khâns et des tombeaux. L'architecture arabe y a créé certaines formes locales qu'on ne retrouve ni au Caire, ni même à Damas. L'art n'y atteint pas la même perfection, mais l'archéologie ne saurait négliger ces documents d'un caractère

[1] Elles ont été souvent décrites, notamment par M. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 71 et suiv.

[2] Pour les ruines gréco-romaines du Ḥaurân et du nord de la Syrie, voir surtout de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse;* Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie;* Ritter, *Erdkunde;* Sachau, *op. cit.*, etc.

original. Divers indices trahissent l'existence d'une école alépine, notamment dans la construction des encorbellements en stalactites et dans la menuiserie. Les produits de cette école disparaissent de plus en plus; il faut se hâter si l'on veut en sauver les derniers vestiges. L'étude de la construction militaire trouvera d'importants documents dans les murailles et dans la citadelle d'Alep. Enfin la ville et ses environs renferment un très grand nombre d'inscriptions.

Durant notre court séjour à Alep, nous n'avons pu qu'ébaucher ces divers travaux. J'en rapporte quelques croquis et photographies, et quarante à cinquante inscriptions arabes en partie inédites[1]. Parmi les plus importantes, je signale celles de plusieurs vieilles madrasahs, celles de la citadelle et des murs d'enceinte de la ville, vrai panthéon des souverains d'Alep; enfin un curieux fragment coufique sur un édifice en ruine d'un style très remarquable, rappelant, par un heureux mélange d'éléments grecs et arabes, celui des édifices fatimites du Caire. Sur l'inscription mutilée, on lit la date 545

[1] Dans un ouvrage en arabe sur la topographie d'Alep, imprimé à Beyrouth en 1880, le Dr Bischof a publié 128 inscriptions de cette ville. Ses copies ne sont pas toujours correctes et devront être revues avec soin. Parmi les auteurs arabes qui ont écrit sur la topographie d'Alep, il faut signaler Ibn Chaddâd et Ibn Chiḥnah; parmi les modernes, Russell et Rousseau. La Société de géographie de Paris a publié, d'après les travaux de ce dernier, dans son *Recueil de voyages et de mémoires*, t. II, p. 218 et pl. VI, une description et un curieux plan d'Alep au commencement de ce siècle.

de l'hégire. Or, le milieu du VI[e] siècle de l'hégire marque en Égypte et en Syrie une révolution, non seulement dans l'histoire politique, mais dans l'architecture militaire et religieuse, dans la décoration, enfin dans le style des inscriptions, où le caractère arrondi remplace alors le coufique [1]. Par son style et par la forme de ses caractères, ce petit fragment se rattache encore à l'art fatimite. C'est un des seuls débris de cet art qu'on retrouve en Syrie; il mérite d'être soigneusement relevé.

Le 30 mai, nous prenions la route d'Antioche, par Qal'at Sim'ân, Turmanîn, Dânâ et Ḥârim.

A quelques heures à l'ouest d'Alep, on rentre dans la région des villes mortes gréco-romaines. Les belles ruines de Qal'at Sim'ân, situées dans une admirable position, n'ont plus rien à livrer après l'étude si complète que M. de Vogüé leur a consacrée; nous n'en rapportons que des photographies. L'église de Turmanîn, l'un des types les plus curieux de la basilique syrienne, a entièrement disparu, sauf quelques pierres de l'abside.

Entre le couvent de Saint-Siméon et Turmanîn s'élève une montagne conique, isolée au milieu de ce plateau désert, et couronnée par les ruines d'un sanctuaire antique; c'est le Chêkh Barakât. Nous y sommes montés pour y faire quelques observations et pour y chercher les inscriptions grecques relevées jadis par Pococke et que Waddington recommandait

[1] Voir *Journal asiatique*, 8[e] série, t. XVIII, p. 69 et suiv.

à de nouveaux explorateurs[1]. Nos copies, quoique imparfaites, fourniront de nouveaux indices pour la solution du problème posé par ces textes curieux et encore obscurs[2]. Enfin en passant à Dehhes, une des nombreuses ruines qui couvrent le Djabal Aʿlâ entre Sarmeda et Ḥârim, nous avons estampé l'inscription syriaque copiée naguère par M. de Vogüé[3].

La région des ruines chrétiennes qui s'étend d'Apamée jusqu'au nord de Saint-Siméon offre un caractère très particulier. De quelque point qu'on y pénètre, on échange des plaines fertiles contre des montagnes basses à formes arrondies, couvertes de rochers dénudés, pauvres en eau potable, où la culture a cessé depuis des siècles. Ces villes auraient été abandonnées à la suite de quelque invasion, et l'on y a vu l'œuvre de la conquête musulmane. De fait, elles n'offrent presque aucune trace de l'époque arabe. On distingue sur les parois de quelques tombeaux des *graffiti* en coufique grossier rappelant ceux des cavernes de Bêt Djibrîn, ceux que divers explorateurs ont rapporté du Sinaï et de l'Arabie. Mais ces textes informes ne sauraient être l'œuvre de populations sédentaires et civilisées.

Bâties sur la montagne, dans un air vif et admirablement pur, ces villes servaient sans doute de

[1] Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, p. 626.

[2] Elles sont aujourd'hui entre les mains de M. Clermont-Ganneau, qui m'avait signalé ces textes.

[3] De Vogüé, *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, p. 162 et pl. 38. Cet estampage a été remis à la Commission du *Corpus*.

séjour temporaire aux classes aisées des grandes cités gréco-syriennes, sortes de *sanitaria*, fréquentés surtout pendant la saison chaude. En effet, ce sont des réunions de villas plutôt que des villes proprement dites. Elles se composent de maisons à galeries largement ouvertes, avec des pressoirs, des caves, des bains, des lieux de plaisir et des tombeaux. On n'y trouve, à part de nombreuses églises, ni édifice public, ni inscription importante. Par ce trait, elles se distinguent des villes mortes du Ḥaurân, qui furent de véritables cités antiques.

Tandis que la plupart des vieilles villes araméennes de la plaine syrienne, effleurées par la culture grecque, ont repris sous les Arabes leur ancien nom sémitique et leur aspect oriental, les villas des plateaux furent le produit exclusif de l'hellénisme et disparurent avec lui. Ces constructions simples, logiques et élégantes, malgré la décadence du style, l'aspect même du pays, tout rappelle la Grèce et le génie grec. Le spectacle imprévu de ces ruines admirablement conservées a fait croire à une émigration soudaine, sans doute en rappelant involontairement le désastre de Pompéi. Mais cet effet d'optique peut s'expliquer par la solidité des matériaux employés et par la sécheresse du climat[1];

[1] Toutes ces constructions sont en belles pierres de taille, assemblées à joints vifs; dans beaucoup de maisons, les charpentes seules ont disparu. L'air pur et vif de ces plateaux contraste avec la chaleur accablante des plaines d'Alep et de l'Oronte. Quant il fait beau, cet air est sec. Les brises de mer qui soufflent de l'ouest dé-

Sans vouloir décharger les Arabes d'une accusation qui paraît trop fondée, je pense que l'émigration a pu être graduelle, comme le déclin de la civilisation grecque, et qu'elle a peut-être commencé dès le VI[e] siècle, à la suite de l'invasion persane qui fondit alors sur la Syrie.

La petite ville de Ḥârim (حارم) s'élève au pied de ce plateau, au bord de la vaste plaine qui s'étend vers l'ouest jusqu'aux montagnes d'Antioche. La végétation luxuriante de ses jardins charme le voyageur qui descend des pentes arides du Djabal Aʿlâ. La citadelle, le Harenc des Croisés, dominant le village sur un terre-plein artificiel, est entièrement en ruines. Les auteurs arabes prétendent qu'elle a été rebâtie par le sultan d'Alep Malik Ẓâhir, fils de Saladin. Ce détail est confirmé par l'examen de ses ruines, qui présentent tous les caractères de la construction militaire arabe, et par une inscription au nom de ce sultan. Nous relevons rapidement le plan de la forteresse. On y jouit d'un coup d'œil superbe sur la plaine, le lac d'Antioche et la chaîne de l'Amanus[1].

Antioche n'a plus que ses souvenirs historiques

posent leur humidité sur les hautes crêtes du Djabal Anṣâriyyah, dont la verdure contraste avec l'aridité des plateaux intérieurs. Une partie de ces ruines sont habitées par de pauvres fellahs; les autres sont entièrement désertes.

[1] Parmi les auteurs inédits qui traitent de la géographie de la Syrie du nord, je citerai l'importante relation d'Ibn Chaddâd, *Al-aʿlâq al-khaṭîrah*. On y trouve une histoire détaillée du château de Ḥârim.

et son admirable situation. La ville est entièrement moderne, turque par la langue et par l'aspect des édifices, et je n'y trouve que des inscriptions récentes. On a peine à comprendre comment Antioche a pu disparaître sans laisser d'autres traces que quelques débris antiques. Quant à la ville du moyen âge, on la devine encore dans les ruines de l'immense muraille byzantine, escaladant la montagne jusqu'à près de cinq cents mètres au-dessus de l'Oronte.

Sur la route d'Antioche à Djisr ach-Chugr s'élèvent deux châteaux connus au moyen âge, mais encore mal explorés : Quṣair (القُصَيْر), le Cursat des Croisés, qui donne son nom au district environnant, le Djabal al-Quṣair, et Chugr-Bakâs (الشُغر وبَكاس), peut-être l'antique Seleucobelos.

Grâce à la carte et aux indications de M. Hartmann, nous retrouvons le Quṣair des chroniques arabes à Qalʿat az-Zau, nom moderne dont j'ignore l'origine[1]. C'est une grande forteresse en ruines, à trois heures au sud d'Antioche, dans un site montagneux, romantique et désert. Seules, deux grosses tours rondes à bossages, constructions puissantes qui trahissent à première vue la main des Croisés, ont échappé aux ravages de la guerre et aux tremblements de terre qui désolent la contrée. On voit encore la porte d'entrée, les restes du donjon et la

[1] Voir Hartmann, *Karte des Liwa Haleb*. Cette identification me paraît indubitable, malgré la différence des deux noms. La position de Zau répond bien à celle de Quṣair et, d'après les informations que j'ai prises, il n'existe pas d'autre château dans cette région.

base du mur d'enceinte, défendu par des escarpements naturels et par un fossé taillé dans le roc. Quṣair fut repris par Baibars en 1275. La trace des Musulmans se devine dans quelques parties de l'enceinte, mais ils n'y ont pas laissé d'inscriptions. Nous relevons le plan de la plus grosse tour et la position du château.

La route du sud conduit en quelques heures à la petite ville de Djisr ach-Chugr, bâtie sur la rive gauche de l'Oronte. Un peu au nord de ce point, un étroit sentier, parti de la vallée de l'Oronte, remonte à l'ouest une gorge sauvage et romantique, creusée par une rivière entre deux parois de rochers verticaux. Il débouche brusquement sur une vallée riante, en face du village de Chugr. En avant du village, un étroit rocher s'allonge en lame de couteau, taillé à pic de tous les côtés, sauf au sud où il se relie à la montagne. La rivière en contourne le pied, formant un fossé naturel à cette formidable position. Le rocher est séparé de la montagne par une tranchée dans le roc et coupé en deux moitiés par un second fossé artificiel. Sur ces deux étroits plateaux s'élevaient deux petits châteaux communiquant entre eux par un simple pont-levis. C'est le Chugr-Bakâs des auteurs arabes. Qui n'a vu cette curieuse disposition ne saurait comprendre les descriptions un peu confuses de ces auteurs et des voyageurs modernes[1].

[1] Par une confusion assez naturelle entre Chugr et Djisr ach-Chugr, on place quelquefois ces deux petits châteaux à Djisr même,

Repris en 1188 par Saladin, Chugr et Bakâs restèrent dès lors aux Musulmans. On n'y voit plus que des pans de murs délabrés et l'accès en est très difficile. Mon compagnon s'étant engagé sur une paroi presque verticale, seul chemin de ce nid d'aigle, je le rappelai de crainte d'un accident. On m'a dit plus tard à Djisr que les souterrains du château renferment des inscriptions. Ce fait, relevé déjà par Walpole, mérite d'être contrôlé.

A défaut de documents, la position de Chugr vaut à elle seule une visite. Ce point commandait les routes qui traversent l'Oronte à Djisr, dont le pont, sans doute fort ancien, faisait un carrefour important. Ce pont, célèbre au moyen âge, existe encore, mais je n'y ai trouvé qu'une inscription mutilée sans grand intérêt. La ville de Djisr n'offre aucun monument historique[1].

sur les bords de l'Oronte, en leur donnant les noms modernes de Qal'at Hârûn et Qal'at as-Sulṭân. Or Djisr n'a pas de forteresse, et le village de Chugr, avec ses deux châteaux, est à plus d'une heure au nord-ouest de Djisr, au delà d'un col élevé. Dans ses *Colonies franques de Syrie*, p. 336, M. Rey identifie le Chugr du moyen âge avec Qal'at Mirzeh, ruine située à quelques heures au sud de Djisr, au pied oriental du Djabal Anṣâriyyah. Je montrerai ailleurs, en discutant les sources relatives à ces divers châteaux, que Mirzeh ne peut être que le Burzaih ou Berzieh du moyen âge, tandis que le Chugr du moyen âge se retrouve naturellement dans le village actuel de ce nom. Les auteurs arabes parlent de Chugr et de Bakâs, tantôt comme d'un seul château, tantôt comme de deux constructions distinctes. Cette apparente anomalie s'explique à merveille par la disposition de leur assiette.

[1] Ne pouvant citer ici toutes les sources, je me contente de renvoyer à un travail ultérieur sur les châteaux et les routes stratégiques de cette région à l'époque des Croisades.

IMPRIMERIE NATIONALE.

De Djisr à Lattakieh, nous suivons la route plus connue qui traverse la montagne en s'élevant rapidement jusqu'au col de Bdâma pour descendre en pente douce vers la mer, par un vallon boisé où coulent dans les lauriers roses les flots limpides du Nahr al-Kabîr. C'est un des coins les plus charmants de la Syrie. A mi-chemin, nous quittons la vallée pour prendre au sud, à travers la montagne, la route de Ṣahyûn et de Muhêlbah[1].

Perché sur un gros rocher, entre deux ravins profonds, le château de Ṣahyûn est l'un des plus beaux vestiges de l'architecture militaire des Croisés. Il n'a pas changé depuis que M. Rey en a étudié les ruines[2]. Nous retrouvons ses belles tours carrées, ses vastes citernes voûtées et son gigantesque fossé taillé dans le roc, une des curiosités de la Syrie médiévale. Repris en 1188 par Saladin, Ṣahyûn resta dès lors aux Musulmans. Ils ont bâti dans son enceinte aujourd'hui déserte une petite ville dont les ruines se voient encore. Je n'y trouve que quelques fragments mutilés d'inscriptions arabes.

A quelques heures plus au sud, le château de Muhêlbah (أَلْمُهَيْلِبَة) s'élève au sommet d'une montagne haute et pointue, d'où l'on découvre un vaste horizon. On en distingue encore le mur d'enceinte, avec l'entrée, quelques tours et la base d'un énorme donjon. Ces ruines confuses présentent la trace suc-

[1] Voir la carte de M. Hartmann, *Das Liwa el-Ladḳije*, dans *Z. D. P. V.*, t. XIV, pl. 6.

[2] Rey, *Étude*..., p. 105, pl. XII.

cessive des Croisés et des Musulmans, sans qu'il soit facile de démêler l'œuvre de chaque époque, les matériaux anciens ayant servi aux constructions plus récentes.

Le château ne renferme aucun vestige épigraphique, mais, grâce aux indications de M. Hartmann, je retrouve dans les environs immédiats plusieurs inscriptions remontant à la dynastie des Mamlouks Bahrites. Ces textes fort curieux permettent d'identifier les ruines de Muhêlbah, nom moderne inconnu des chroniques, avec le château de Balâṭunus (بلاطنس), l'antique Platanus[1]. Cette place, qui figure souvent dans les récits des Croisades, fut reprise aux Francs par Saladin deux jours après Ṣahyûn.

De Lattakieh, nous gagnons Tripoli par la côte en visitant Djabalah, Margat, Tortose et Amrit, route pittoresque, semée de monuments et de souvenirs historiques. Les ruines antiques de cette région ont été souvent décrites, puis étudiées en détail par Renan dans sa *Mission de Phénicie*. Quelques mots seulement sur les restes du moyen âge.

Djabalah n'a pas de souvenirs importants des Croisades, mais on y trouve beaucoup d'inscriptions arabes, la plupart dans la grande mosquée et dans

[1] Cette identification, proposée par M. Hartmann, *op. cit.*, p. 180, est confirmée par plusieurs détails des chroniques arabes. Je me propose de les mettre en lumière en publiant les inscriptions de Muhêlbah. Le nom même de Balâṭunus se lit sur la plus importante, datée de l'an 708 H. et encastrée dans le mur d'un santon à Dibchô, village anṣâriyyah voisin de la forteresse. J'en possède un estampage et deux bons clichés.

le tombeau d'Ibrahîm ibn Adham, un vaste sanctuaire très vénéré des Musulmans.

Le village de Markab (المَرْقَب) s'élève au-dessus du golfe de Bâniyâs, sur le versant d'un large cône plutonien couronné par les ruines du château de Margat, l'un des derniers boulevards de la conquête chrétienne. Cette magnifique forteresse plane au-dessus de la mer et des montagnes tourmentées qui l'entourent. Elle a subi de cruels ravages depuis le jour où les Hospitaliers, après un siège resté fameux, l'abandonnèrent au sultan Qalâwûn. Ses deux enceintes, bâties en gros moellons de basalte noir, n'offrent ni le superbe appareil ni la parfaite conservation des murailles du Krak, mais ses vastes dimensions et son énorme donjon rappellent que Margat était une des places les plus importantes de la principauté d'Antioche.

M. Rey l'ayant étudiée en détail[1], nous nous bornons à la photographier et à copier quelques inscriptions dans le château et dans la mosquée du village. Enfin nous relevons une tour carrée et solitaire qui se dresse en bas, près du rivage. Elle commandait la route importante du littoral et servait de poste aux maîtres de Margat, qui prélevaient sans doute un droit de passage sur les voyageurs.

La petite ville de Tortose s'agrandit aux dépens des ruines du moyen âge, emportant par lambeaux les belles constructions des Templiers, l'enceinte,

[1] Rey, *Étude*..., p. 19, pl. II et III.

le donjon, la grand'salle et la chapelle, avec leurs élégantes croisées d'ogives. Seule, Notre-Dame est à peu près intacte. Cette grande église offre l'échantillon le plus complet de l'architecture religieuse des Croisés. Nous en prenons plusieurs photographies en attendant qu'elle fasse l'objet d'une étude spéciale[1]. Tortose ne renferme aucun monument arabe de quelque importance.

L'architecture militaire des Croisés se distingue à première vue, par de nombreux caractères, de celle de leurs contemporains musulmans. Je n'entreprendrai pas d'énumérer ici ceux qui résultent des méthodes de construction, mais je dois en signaler un qui a trait au choix de la position, parce qu'il eut une portée vraiment historique.

Beaucoup de citadelles arabes, bâties dans la plaine syrienne, reposent sur des buttes artificielles ou sur des collines dressées en glacis au moyen de talus de maçonnerie, comme à Ḥomṣ, à Ḥamâh, à Alep, à Ḥârim; d'autres s'élèvent simplement au niveau du sol environnant, comme à Damas et à Buṣrâ. Les Arabes ont aussi bâti des châteaux sur de fortes positions naturelles, comme à Chaizar, à Salkhad, à Chumaimis ou au Caire, mais ils n'ont pas eu l'audace des ingénieurs occidentaux.

[1] Cette étude a été faite par M. de Vogüé; espérons qu'elle trouvera place dans une nouvelle édition des *Églises de Terre-Sainte*. Sur les ruines médiévales de Tortose, voir Rey, *Étude*, p. 69 et 211, pl. VIII et XX; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 47, pl. VI.

Un trait général de l'architecture militaire des Croisés, d'ailleurs si variée dans ses méthodes de construction, c'est l'excellent parti qu'ils ont su tirer d'un terrain déjà très favorable en donnant à leurs châteaux de puissantes assiettes. La chaîne de montagnes qui parcourt tout le littoral syrien se prêtait à merveille aux plans des ingénieurs militaires. Elle forme une suite de crêtes étroites, séparées par des ravins profonds courant vers la mer. Son aspect sauvage et chaotique est rehaussé par l'aridité de ces croupes escarpées, où les arbres ont disparu presque partout, sauf en quelques régions du nord.

Les châteaux francs s'élevaient sur les points les plus forts, communiquant entre eux par un ingénieux système de tours de guette. Ils commandaient toutes les routes sur une ligne continue, depuis le col de Bailân jusqu'à Gazzah, protégeant les villes de la côte, vivant sur le pays et rançonnant les États musulmans de la plaine orientale.

Il faut avoir gravi péniblement ces formidables repaires pour comprendre l'effroi qu'ils inspiraient à l'Islâm. On s'explique alors comment les Francs ont pu vivre pendant deux siècles sur une côte étroite et pauvre en bons mouillages, harcelés sans cesse par leurs adversaires, puis abandonnés par l'Europe. On saisit enfin le sens profond des Croisades. Par delà la conquête des lieux saints, œuvre très réelle de foi et d'enthousiasme, on entrevoit la prise de possession d'un pays riche et ardemment convoité, entreprise réfléchie, méthodique et rai-

sonnée qui encourageait toutes les ambitions, presque toutes les aventures. Ce que les Croisades perdent en mystère, elles le gagnent en intérêt, trahissant les vieilles aptitudes de la race européenne. Cet essai de colonisation, étouffé par une suite de circonstances désastreuses, réussira plus tard dans le monde entier.

Nous voulions explorer, dans la montagne, les ruines des châteaux possédés autrefois par les Assassins, ceux que les auteurs arabes appellent les forteresses de la secte (قلاع الدعوة). La position de la plupart de ces châteaux est fixée d'une manière certaine et leurs noms existent encore. Depuis Benjamin de Tudèle, qui nomme Qadmûs au XII[e] siècle, depuis Ibn Batoutah, qui en visita plusieurs au XIV[e], ils ont été vus par divers explorateurs, mais leur archéologie est encore peu connue, et les inscriptions qu'on y signale n'ont pas été publiées[1].

Cette exploration n'a pas eu lieu. La saison trop avancée et la fatigue du voyage m'ont décidé à la remettre à une autre année. Nous étions à Beyrouth à la fin de juin, rapportant environ deux cents co-

[1] Burckhardt et M. Rey en signalent à Maṣyâd, M. Moritz à Bârîn, M. Hartmann à Qadmûs, à Kahf, à ʿUllaiqah, à Khawâbî, etc. Ce dernier a bien voulu me communiquer plusieurs copies faites par lui dans ces localités. Sur les châteaux des Assassins, voir Ibn Batoutah, éd. Defrémery, t. I, p. 166; Ritter, *Erdkunde, passim*, résumant tous les travaux géographiques antérieurs; les études de MM. Rey et Hartmann; Guyard, *Un grand maître des Assassins au temps des Croisades*, p. 30 et 44, et les chroniques arabes.

pies d'inscriptions arabes et grecques, des relevés archéologiques, des notes d'itinéraire, des observations barométriques, enfin des estampages et plus de quatre cents photographies[1].

La Syrie m'a fourni jusqu'ici près de sept cents inscriptions arabes, la plupart inédites. Avec les textes recueillis antérieurement, publiés ou inédits, c'est un total provisoire de mille environ, ou de quatorze à quinze cents pour la Syrie et pour l'Égypte ensemble, abstraction faite de nombreux textes sans valeur historique. Mais ce n'est pas tout. La province égyptienne est à peu près vierge. J'ai déjà dit ce qui reste à faire en Palestine et dans la Syrie centrale. Dans le nord enfin, je n'ai fait qu'ébaucher un travail considérable. On atteindra facilement le chiffre de deux mille, sans compter les autres pays musulmans.

Au point de vue historique, les inscriptions syriennes sont beaucoup plus importantes que celles de la vallée du Nil. La centralisation de l'Égypte l'a toujours jetée dans les bras d'un seul maître et l'histoire des dynasties égyptiennes est fort connue. En Syrie, la variété des conditions géographiques a favorisé l'émiettement politique, et l'histoire des dy-

[1] Je tiens à remercier ici les nombreux savants dont les conseils m'ont guidé dans mes recherches, MM. les Consuls et Agents consulaires en Syrie, auprès desquels j'ai trouvé un accueil empressé, enfin mon ami, M. Fatio, auquel je dois un grand nombre de relevés archéologiques.

nasties locales est plus obscure. Quand la Syrie tout entière obéit aux Mamlouks, les provinces conservent une certaine autonomie sous un régime en apparence uniforme, en réalité complexe et décentralisé. Les inscriptions jettent une vive lumière sur les rouages multiples de cette administration.

En outre, la centralisation égyptienne a favorisé l'essor de la bureaucratie. Elle a créé de vastes archives, et le document écrit a tué le document gravé sur la pierre. L'épigraphie cairote devient un élément décoratif au service de l'architecture. Les longs bandeaux des façades sont rédigés dans un style uniforme et conventionnel qui exclut les détails imprévus, les prescriptions juridiques ou législatives, les aperçus biographiques.

L'épigraphie syrienne a gardé plus fidèlement son rôle antique et véritable, sa valeur documentaire. Les bandeaux décoratifs y sont beaucoup plus rares. La plupart des inscriptions sont gravées dans le parement des murailles ou sur des tables de pierre, comme autant de pages de l'histoire.

On y trouve un grand nombre d'actes de fondation, renfermant de curieuses dispositions juridiques et donnant le nom des villes, des villages et des domaines dont le revenu était affecté à l'entretien des édifices.

Dans les villes syriennes, la grande-mosquée a conservé son caractère primitif; elle est le lieu public, le centre de la vie populaire, à la façon du palais communal des villes italiennes; c'est là que le gou-

vernement affichait ses décrets. Les grandes-mosquées à Jérusalem, Hébron, Gazzah, Ramleh, Damas, Baalbek, Tripoli, Ḥomṣ, Ḥamâh, Alep, Djabalah, ailleurs encore, renferment une longue suite d'arrêtés fort curieux pour l'histoire des institutions musulmanes. J'ai déjà signalé quelques-uns des plus importants.

Dans les tombeaux, les inscriptions funéraires donnent parfois de curieux détails sur la vie du défunt. Plusieurs textes jettent une lumière nouvelle sur l'histoire des Croisades.

Enfin, par leur répartition géographique, les inscriptions syriennes, en dehors de leur valeur propre, permettent de fixer à peu près les limites orientales de la Syrie civilisée du moyen âge. On voit que plusieurs districts florissants à l'époque gréco-romaine étaient dès lors abandonnés aux nomades, tandis que d'autres, aujourd'hui déserts, jouissaient encore d'une certaine culture.

J'ai le projet de poursuivre ces recherches en publiant peu à peu les textes recueillis. Le plan d'un manuel d'archéologie arabe, dont je vous entretenais dans ma première lettre, semble encore prématuré. De nombreux documents ont été recueillis, mais il faut encore beaucoup de monographies et de travaux préparatoires avant qu'on puisse songer à entreprendre un ouvrage complet sur l'archéologie syro-égyptienne. Sous ce rapport, l'étude des inscriptions est fort utile, puisqu'elles servent à dater un

grand nombre de monuments de l'architecture et des arts décoratifs.

Si l'archéologie de l'Égypte est assez avancée, celle de la Syrie est à faire presque entière. Il faut se hâter de l'entreprendre. Chaque année emporte quelques lambeaux des fragiles constructions arabes. Le feu a dévoré naguère la grande mosquée de Damas et réduit en cendres bien des témoins archéologiques. Alep et Damas subissent déjà les transformations qui ont été si fatales aux édifices du Caire. En terminant ces lignes, je souhaite que les monuments arabes, trop oubliés jusqu'ici, soient étudiés avec soin avant qu'ils aient entièrement disparu.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Crans, près Genève, octobre 1895.

Max van Berchem.

MUDGALA

OU L'HYMNE DU MARTEAU

(SUITE D'ÉNIGMES VÉDIQUES),

PAR

M. V. HENRY.

« Tout est dit et l'on vient trop tard », semble-t-il, après tant d'indianistes de talent qui se sont attaqués à l'obscur morceau de « l'aventure de Mudgala » (*R. V.*, x, 102)[1]; et aussi bien, si j'en hasarde une nouvelle analyse, ce n'est pas que j'espère ajouter beaucoup d'éléments vraiment nouveaux aux lumineuses suggestions du dernier interprète. Je ne veux que montrer comment un système de traduction rigoureusement littérale et l'application subsidiaire de la méthode de la « devinette primitive », déjà exposée ailleurs, peuvent sans supercherie ni violence raccorder et vivifier ces vieux fragments épars de mythes, évoqués ici pêle-mêle par un poète qui, écrivant une pièce lyrique et non point épique, n'avait ni l'intention ni le devoir de les coordonner. Qu'il y

[1] Grassmann, *R. V.*, II, p. 384; Ludwig, *R. V.*, II, p. 610, et V, p. 484; Bergaigne, *Rel. Véd.*, II, p. 280; (Pischel-) Geldner, *Ved. Stud.*, II, p. 1; Bradke, *Ztschr. d. D. Morg. Ges.*, XLVI, p. 445; Bloomfield, *Contrib. to the interpr. of the Veda*, VI=XLVIII, p. 541.

ait eu quelque part un conte de « Mudgala et Mudgalānī », c'est ce qu'on doit sans difficulté concéder à M. Geldner et au soin scrupuleux qu'il a pris de le suivre à la piste dans la littérature postérieure; mais, que ce conte ait déjà été constitué à l'époque de la composition de l'hymne, c'est ce qu'on peut fort légitimement lui contester et, en tout cas, ce que rien ne démontre. Tel qu'il se comporte, le morceau ne nous présente qu'une suite de tableaux isolés : il faut donc commencer par prendre chacun de ces tableaux pour ce qu'il est, l'envisager à part comme se suffisant à lui-même, et essayer de retrouver la représentation rudimentaire sous les accessoires descriptifs qui la surchargent. Si des mythes aux contours très arrêtés, comme ceux de Sisyphe et de Tantale, ont pu naître de quelques formulettes énigmatiques qui visaient le cours et les aventures du Soleil[1], à bien plus forte raison verrons-nous se refléter les naïves allégories des premiers âges dans les images imprécises qui vont flotter devant nos yeux.

Je pose en prémisses, sans m'attarder à les démontrer davantage, les identifications nominales impeccablement déduites par M. Bloomfield. Puisque le sens de « hache » ou « marteau » nous est attesté

[1] V. Henry, *Quelques mythes naturalistes*, in *Rev. des études grecques*, V, p. 281. — Je prie qu'on ne se méprenne pas sur le sentiment qui me portera à me citer trop souvent : ce n'est pas que je me donne pour une autorité, mais *tout au contraire* parce que j'ai à cœur de prévenir les objections en faisant ressortir au moins la consistance de mes hypothèses.

pour *draghaṇá* par l'unanimité des commentateurs, et qu'au surplus l'étymologie le confirme, il n'y a aucune raison d'y rien changer; d'autant que le marteau d'Indra est aussi intelligible que celui de Héphaistos fendant le front de Zeus pour en faire jaillir Athéné (le tonnerre qui brise la voûte du ciel et donne essor à l'éclair). Puisque le *kúṭa* de notre morceau est une arme qui broie, on le reconnaîtra synonyme du *draghaṇá*, et l'on attribuera sans hésiter le même sens à *múdgala*, dont le doublet classique *mudgara* signifie précisément « marteau ». Voilà donc trois noms pour un même accessoire et, de plus, un dédoublement mythique, puisque la troisième s'incarne en un personnage. Ainsi Titye, le foie de Titye et le vautour qui le ronge sont trois représentations d'une seule et même entité[1]. Ces jeux des idées entre elles, que traduit à la lettre la profonde devise de la Bhagavad-Gītā « *guṇā guṇeṣu vartante* », sont de trop commune occurrence pour surprendre même le plus novice ou le plus réfractaire en mythologie comparée.

D'autre part, ce n'est point en vain non plus que celle qui se nomme *mudgalā́nī*, « le marteau femelle » ou « l'épouse de Mudgala », porte concurremment le nom d'*indrasenā́*, qui ne saurait originairement appartenir qu'à une épouse d'Indra : grave présomption, dès l'abord, en faveur de la nature tempêtueuse du couple dont les exploits vont nous être chantés

[1] V. Henry, *Quelques mythes naturalistes*, in *Rev. des études grecques*, V, p. 301.

dans le style et les termes mêmes habituellement consacrés à la glorification du Dieu du tonnerre, soit Indra, soit Parjanya.

Et, si enfin Indra nous apparaît comme le protecteur et le patron du couple fougueux qui n'est autre chose qu'un dédoublement de sa propre personnalité, nous serions mal venus à nous en étonner, aussi bien que de l'aide apportée par Viṣṇu à Indra ou par Hercule à Thésée : de deux héros à fonction similaire, si l'un passe au premier plan, l'autre presque forcément devient son auxiliaire; c'est l'ABC du folk-lore[1].

Cela posé, un mot à mot tout à fait insoucieux d'élégance nous garantira contre les velléités d'interprétation hâtive, en suivant pas à pas les difficultés matérielles du texte, mais en en saccageant impitoyablement les beautés, que nous nous efforcerons de faire revivre quand nous croirons l'avoir compris à fond. Les lecteurs qui voudront bien s'y reporter dès à présent ne pourront, en dépit de la recherche du mot rare et de l'expression contournée, y méconnaître l'œuvre d'un vrai poète, ni s'empêcher d'admirer la richesse de la langue, la vivacité des images et le mouvement entraînant d'un rythme de triṣṭubh-jagatī dont l'absolue correction n'exclut ni la variété ni la souplesse.

[1] Par exemple, dans *A. V.*, XI, 9, 4, on peut voir le grand Indra devenu modestement l'auxiliaire de deux démons de rang très inférieur, qui, de toute évidence, ne sont que des incarnations de sa propre foudre : V. Henry, *Ath. Véda*, X-XII, p. 127 et 164 sq.

I

« Ton char dévastateur(?), | puisse Indra le seconder avec audace! || En ce glorieux combat, ô toi qu'un grand nombre invoque, | seconde-nous afin que nous jouissions de la richesse! »

Simple prélude sous forme de prière. Rien n'empêche, évidemment, de supposer avec M. Geldner que c'est Mudgala lui-même qui, s'adressant à son épouse, implore la protection de leur patron sur le char qu'elle conduit; mais ce peut aussi bien être le poète qui, dans un élan lyrique, se transporte sur le champ de l'action et prie pour son héros. Dans le style mouvementé de l'ode, les deux suppositions se confondent, et le choix entre elles n'influe en rien sur le sens, qui est d'une parfaite clarté, à la seule réserve de l'épithète *mithūkṛ́tam* inconnue partout ailleurs.

L'accentuation ne pouvant se rapporter qu'à *mithūkṛ́t*, composé à sens nécessairement actif, la traduction « fait de travers » (P. W.) est exclue de plein droit. L'acception reçue de *mithu* est « de travers », et non pas « d'une manière trompeuse », ce qui n'exclut pas moins le sens « trompeur, illusoire » (Geldner). Dans cet ordre d'idées, il n'y a qu'un équivalent possible, « qui fait de travers », et l'on ne voit pas trop ce qu'il signifie. Toutefois, M. Bloomfield ayant rendu au moins probable le sens « endommager » pour *mithū kar*, on ne fera point difficulté

d'accepter la version « dévastateur », qui convient parfaitement au char d'un guerrier et à l'esprit du morceau.

Il y aurait encore une échappatoire : dans la langue souvent factice et intentionnellement obscure de notre Lycophron, ne se pourrait-il pas que *mithu* « de travers » fût employé pour « de guingois, obliquement », et que *-kṛ́t* se rattachât non point à *kar* « faire », mais à *kart* « couper »? Alors la pensée se reporterait d'elle-même à une autre formule, précisément adressée à Indra : *gór ná párva vi radā tiraçcā*[1] (*R. V.*, I, 61, 12), « tranche en quelque sorte *par le travers* les articulations de la vache »; la vache, c'est le nuage, puisque la coupure fait écouler les eaux (*iṣyann árṇāṃsi*), et c'est obliquement que l'éclair fend la nue. Je n'insiste pas sur cette voie détournée et sur cette première suggestion naturaliste : aussi bien notre stance ne l'exige-t-elle pas le moins du monde; mais il ne serait pas sans intérêt de remplacer une simple épithète d'ornement par un détail topique.

II

« Le vent emporte son vêtement, | alors qu'elle conquérait une charge de char dix fois centuple. || Elle fut conductrice de char, Mudgalānī, dans la

[1] J'ai dit ailleurs (*Revue critique*, XL, p. 61) la raison qui, malgré le Congrès de Genève, me fait maintenir le ç tout au moins dans les transcriptions de sanscrit védique.

recherche des vaches; | le gain qu'Indrasenā a réalisé en butin, elle (Indrasenā) l'a empilé. »

Le texte se comprend à la lecture; mais l'analyse des idées requiert une légère interversion dans l'ordre des vers.

c. Nous apprenons que, des deux personnages montés sur le char[1], Mudgalānī est le cocher et, par conséquent, Mudgala le *savyaṣṭhā* (*A. V.*, VIII, 8, 23) ou guerrier combattant; car, d'imaginer que Mudgalānī l'occupe seule et que son mari la regarde courir (Geldner), c'est une fantaisie que réfuteraient déjà nos prémisses si d'ailleurs la lettre même du vers ne la condamnait. Il ne s'agit nullement d'une course de chars: le mot *gáviṣṭi*, « recherche des vaches », c'est-à-dire « razzia », a en védique un sens constant et précis que personne n'a jamais contesté, celui de « combat », et un combat suppose le char monté par deux personnes dont on connaît le rôle: notion courante qui ne devrait pas être oubliée de ceux surtout qui ont la prétention de n'expliquer l'Inde que par elle-même[2].

b. Le combat se propose la conquête, non seulement des vaches, mais de toute espèce de butin, qu'on chargera, pour l'emporter, sur les chars victorieux: le mot *ádhirátham* équivaut donc à « butin

[1] On verra plus bas que c'est un chariot à bœufs (*ánas*).

[2] Cf. au surplus *R. V.*, v, 63, 5, où *gáviṣṭiṣu* figure dans une comparaison, mais, par une coïncidence curieuse, vise tout comme ici en définitive l'acte héroïque de « faire tomber la pluie ».

non vivant » s'apposant au *sinavat* (11 d), butin vivant qu'on se contente de chasser devant soi; et l'on en trouvera la preuve dans ses trois autres emplois, où il se construit de même, au singulier ou au pluriel (*R. V.*, x, 98, 4, 9 et 10), soit en tout cas « mille butins ».

d. La même idée, exprimée sous une autre forme, et avec la métaphore, bien connue quoique un peu obscure pour nous, que les poètes védiques tirent des règles du jeu de dés. Comme il n'est pas probable que nous pénétrions jamais le secret des martingales de l'Inde[1], l'acte exprimé par le terme *vi ci* demeurera toujours pour nous une petite énigme, dont, pour ma part, je me résigne à ne pas même chercher la clef, amplement satisfait de savoir à coup sûr que c'est le fait d'un joueur heureux. La controverse ne saurait porter sur ce point, et aussi aucun interprète n'a-t-il jamais argué du sens de *vy àcet*, qui ne nous aide ni ne nous gêne en rien.

a. Au contraire, le détail par lequel débute la stance est à la fois caractéristique et pittoresque : il cadre à merveille avec la description d'une course impétueuse; combien mieux encore avec celle de la nuée d'orage que le vent tord et déchire! La devinette sous-jacente serait bien aisée à reconstruire.

[1] V. pourtant l'hymne *A. V.*, VII, 50, dans ma traduction commentée, *A. V.*, VII, p. 18 et 75 (termes techniques du jeu de dés).

Mais passons : la justesse de l'application ne pourra ressortir que des traits qui vont suivre[1].

III

« De celui qui veut frapper retiens | le foudre, ô Indra, de celui qui menace; || du Dāsa ou de l'Ārya, ô Maghavan, | écarte et chasse l'arme meurtrière. »

Invocation dans le même goût que la stance I, mais encore moins intéressante : on en trouve de ce genre par milliers dans les Védas, et tout ce qu'on en saurait dire, c'est qu'elle s'applique fort bien à une bataille et fort mal à une course de chars. C'est toujours, soit Mudgala qui parle, soit le poète en son nom. Mais le mètre et le ton changent : nous allons apprendre du nouveau.

IV

« C'est une masse d'eau qu'il a bue dans sa fougue, | et le marteau, broyant l'hostilité, marche; || le mâle puissant[2], avide de gloire, en avant | a porté ses deux bras, avide de conquête. »

[1] Faut-il rappeler encore une fois que, dans ma pensée, au moment de la composition du morceau, ces devinettes ont cessé d'être des énigmes courantes et nettement comprises, et sont devenues en quelque sorte des clichés lyriques, des lieux communs où le poète puise à volonté pour enrichir son fonds de métaphores? Cf. *A. V.*, VIII-IX, préface.

[2] Le texte est plus cru, « *testiculifer* ».

a. Qui? Ce n'est sûrement pas Indra (Grassmann[1]), dont il n'est pas question dans la stance et qui ne joue aucun rôle dans le récit. Mais aucune hésitation n'est possible, car le sujet de la phrase n'est pas même sous-entendu : il suffit de l'aller chercher, par delà le vers *b*[2], dans l'autre moitié de la stance où il est qualifié de *muṣkábhāra*, et, celui-ci à son tour, — que l'on songe seulement à l'appendice inguinal du Kherub assyrien, dont le symbolisme est manifestement le même que celui du Taureau védique, — se confondant sans difficulté avec le *vṛṣabhá* de la stance suivante, on voit que dès à présent il est question du taureau attelé au chariot. Il faut, en effet, qu'il ait avalé un lac, ce taureau, puisqu'il urine à torrents (5 *b*); et, si l'on veut un pendant exact à la présente devinette, on le trouvera dans le fameux hymne en énigmes du *R. V.*, I. 164, 7 = *A. V.*, IX, 9, 5, où sont décrites les vaches célestes qui boivent de l'eau par le pied (les nuées pluvieuses[3]). Le jeu d'esprit originaire se laisse rétablir à peu près sous cette forme : « Quel est le taureau fougueux qui a englouti tout un lac? — Le nuage; car il court, il mugit, et son urine fait un déluge. »

b. Le sens de *kûṭa* est presque assuré par les

[1] Au lexique; car, dans sa traduction versifiée, l'excellent védisant a été pris d'un repentir, ce qui lui arrive souvent.

[2] Ces sortes de parenthèses, comme on sait, foisonnent dans les Védas.

[3] V. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 108 et 145.

considérations rappelées au début et par l'emploi du verbe *tarh* « broyer » : arme offensive (*A. V.*, VIII, 8, 16), arme contondante, quelque chose comme le marteau magique de Thor, qui, lui aussi, symbolise la foudre. On voit que le poète passe brusquement à une nouvelle image : le mot *járhṛṣāṇaḥ* « fougueux » a amené la transition, et il se représente le chariot en marche et Mudgala, debout à la gauche de Mudgalānī, abattant sa massue sur les rangs ennemis.

c-d. Une seule circonstance pourrait s'opposer à ce qu'on reconnût dans le *muṣkábhāra* le taureau attelé : il a « deux bras » qu'il « porte en avant ». Mais il n'y aurait rien là de péremptoire : le taureau ou la vache céleste est le double d'un Dieu ou d'une Déesse, personnage monstrueux et quasi-humain, et souvent il figure dans les hymnes avec les attributs de l'humanité, deux bras, deux seins [1], etc., comme on en voit aussi à ses congénères sur les bas-reliefs ninivites. Cette remarque même, au surplus, est oiseuse; car la traduction de *bāhū́* par « pieds de devant », acceptée sans commentaire par Grassmann et M. Geldner, s'étaye ici de l'emploi du neutre adverbial *ajirám* « agilement », et elle concilie tout. Le taureau « porte vivement en avant ses pieds de devant » : c'est dire qu'il court et que notre demi-stance complète heureusement le tableau.

[1] *A. V.*, IX, 7, 7; X, 9, 25, etc.

V

« Ils l'ont fait mugir en l'abordant; | ils ont fait uriner le taureau au milieu de la lutte[1]. || Grâce à lui, un lot bien nourri et mille fois centuple | de vaches est échu en butin à Mudgala. »

a. Que vise ce pluriel? Indubitablement les ennemis; car *úpa i* a pour premier sens « herantreten (freundlich und *feindlich*) » *P. W.*, et il est tout naturel que le taureau mugisse alors qu'on l'assaille. L'application à l'orage est de style courant.

b. Il est moins aisé de comprendre que ce soient les ennemis qui « fassent uriner » le taureau; et pourtant les deux verbes parallèles ne sauraient avoir deux sujets différents. Après tout, ce devait sembler un moyen souverain d'arrêter son élan[2], et peut-être existait-il aux temps védiques une ruse de guerre, une recette pour induire les animaux de trait à se soulager, — par exemple, en leur lançant une douche inguinale, — et paralyser ainsi leurs conducteurs: expédient presque assuré du succès, lorsque ceux-ci avaient commis l'imprudence de leur laisser « boire un lac » avant le départ. Quoi qu'il en soit de cette

[1] Ou « de l'arène, du champ de bataille », les deux sens étant possibles à la fois et faisant jeu de mots.

[2] C'est bien aussi, semble-t-il, la pensée de Sâyaṇa: *mūtrapurīṣotsargaṃ viçramārthaṃ kāritavantaḥ.*

particularité, je ne pense pas que le sceptique le plus déterminé hésite un instant devant le sens du mythe du taureau qui urine. Au milieu du combat; car c'est après le premier éclair, quand la lutte des éléments est déjà engagée, que commence à tomber la pluie. Au milieu de l'arène; car ce n'est ni en arrivant ni en s'enfuyant que le nuage verse ses eaux sur nous : pour que nous les recevions, il faut qu'il plane sur nos têtes et semble suspendre au zénith sa course aventureuse. La description est donc parfaite de tout point et se ramène à une formulette telle que : « Le taureau mugit, s'élance, puis s'arrête un moment et urine : qui est-ce? »

c-d. Mais les ennemis en sont pour leurs frais d'invention : le taureau se remet ou même continue [1] à courir (6 *c d*), et la victoire qu'il assure à Mudgala vaudra au héros un riche butin.

VI

« Le taureau fut attelé pour le *kakárdu* [2]; | le chevelu qu'il traînait poussa un grand cri; || de l'impétueux attelé courant avec le chariot | les déjections atteignent Mudgalānī. »

[1] Il est clair que les deux concepts sont également plausibles : on peut se représenter la nue comme un instant immobile ou comme poursuivant même au zénith sa fuite échevelée.

[2] Datif; ou « attelé au *kakárdava* » (locatif) : au point de vue du mot à mot formel, il n'y a aucune raison de décider.

a. Pour voir dans le *kakárdu* un certain animal (Grassmann, p. w.) ou un taureau de bois (Geldner), compagnon de joug du taureau ci-dessus, il faut traduire *yuktá* par « joint à »; mais *yuktá*, en parlant d'un animal de trait, signifie toujours « attelé à », et il le signifie sûrement en c où il a pour corrélatif les mots *sahā́nasā* « au chariot » : il a donc toutes chances de le signifier aussi en a. Cela posé, *kakárdave* pourrait-il signifier « au chariot » (Bloomfield)? Difficilement : le complément de *yuktá* se met au locatif. Il reste donc que *kakárdave* soit un datif du but et doive se traduire « en vue de la bataille », comme tant d'autres datifs compléments du verbe *yuj*. Il est vrai que ce sens est absolument divinatoire et ne s'appuie sur aucune donnée étymologique ou autre; mais nous en avons un garant qui n'est point tant méprisable : *hiṃsanāya çatrūṇām*, commente Sāyaṇa. Nul n'est moins que moi fanatique de Sāyaṇa; mais, entre quatre conjectures en l'air, il est bien permis de préférer celle qui se rencontre avec son témoignage, surtout si, dans cette admission, le vers bien ou mal dit quelque chose. Or, en effet, la circonstance n'est pas insignifiante et mérite d'être relevée, puisque ce n'est point, dans l'usage, un *ánas* et un taureau qu'on attelle « pour la bataille », mais un cheval à un *rátha*.

b. Le mot *sā́rathi* ne signifie pas nécessairement « cocher » (Geldner), mais « compagnon de char » et plus spécialement « compagnon du cocher », par

suite « guerrier combattant »[1]. D'autre part, je me suis toujours refusé à croire et n'accorderai jamais que le sanscrit védique fût à ce point un jargon, qu'on y pût dire à volonté « chevelu » pour « chevelue » (*keçinī*)[2]. C'est donc bien Mudgala que le vers désigne : il est chevelu comme Rudra, et il hurle comme Parjanya; la personnification de l'orage est complète.

c. Le sens « impétueux » pour *dúdhi* (Bloomfield), de la fausse racine *dudh* « urgēre »[3], est presque certain. Ce qui l'est absolument, c'est qu'il ne signifie point « raide »; et, la traduction en fût-elle douteuse, il paraîtra sans doute excessif à tous les interprètes d'appuyer sur un sens hypothétique une invention aussi étrange en elle-même que celle du taureau de bois (Geldner).

d. Les *niṣ-pádas*, d'après leur étymologie, ne peu-

[1] Lorsque Indra est le *sárathi* de Vāyu (*R. V.*, IV, 46, 2), c'est sûrement Vāyu qui conduit et Indra qui combat. Le P. W., qui rend exclusivement *sárathi* par « cocher », n'ose pourtant pas maintenir ce sens dans *indrasārathi*. L'opposition du *sárathi* au *savyaṣṭhá* (*A. V.*, VIII, 8, 23; *T. B.*, I, 7, 9, 1) n'est probante que pour les passages où elle se rencontre. Mais enfin, si l'on tient à ce que le *sárathi* soit toujours le cocher, j'y souscrirai : soit; c'est alors ici Mudgala qui conduit; ces changements à vue kaléidoscopiques sont fréquents dans les contes aussi bien que dans les hymnes.

[2] V. Henry, *Rev. crit.*, XXXIV, p. 427, et *infra* sous 11 *b*. En vérité, on se demande avec angoisse quel critérium nous resterait de l'exactitude de nos traductions quand nous serions convenus de supprimer le critérium grammatical, le plus précieux de tous dans toutes les littératures.

[3] Déjà dans Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 241.

vent être que des « ex-crétions », et aussi M. Geldner concède-t-il pour les *çīrṣaṇyā́ niṣpā́das* de *T. S.*, vii, 2, 10, 4 le sens « ordure de tête », d'où il y a loin à « crinière artificielle », à plus forte raison s'il s'agit de *niṣpā́das* tout court et sans épithète. Ailleurs le mot glose *çā́kṛt* (Bloomfield) : donc « bouse »; mais, comme la différence n'est pas grande d'une excrétion à une sécrétion, et que l'une a pu se substituer à l'autre pour la commodité de la versification, je serais assez disposé à traduire par « urine » et à voir dans 6 *d* la continuation de l'idée exprimée en 5 *b*. Sans doute, dans la rapidité de la course, la bouse du taureau peut rejaillir sur le cocher; sans doute aussi, le trait peut ne pas appartenir au mythe primitif et avoir été imaginé par la fantaisie d'un conteur pour peindre aux yeux cette rapidité même; toutefois le détail semble bien naïf et bien cru pour n'être point d'origine naturaliste, et dans cet ordre d'idées il est plus malaisé d'identifier la bouse que l'eau. Dans tel autre tableau de l'orage, aussi sous forme d'énigme [1], la nuée est la vache que le taureau mugissant couvre et inonde de son sperme; ici, elle est la conductrice du char qu'éclabousse l'urine du taureau coureur : représentations diverses, symbolisme identique et transparent.

[1] Combiner *R. V.*, i, 164, 8 et 29 = *A. V.*, ix, 9, 8, 10, 7 : Henry, *A. V.*, viii-ix, p. 108, 110, 146 et 150.

VII

« Et il en ajusta la jante, lui qui sait; | il y attela le taureau, lui qui risque le coup. || Indra seconda l'époux des vaches : | le bossu courut à enjambées. »

a. Il s'agit de Mudgala, et le verbe doit évidemment se traduire par un plus-que-parfait; car, s'il s'agissait, comme je le conjecture en 8 *b*, d'un accident arrivé en cours de route, l'opération d'atteler n'interviendrait pas immédiatement après. Mudgala ne borne point son habileté au rôle de combattant, comme Indra qui se fait fabriquer son char ou son foudre par Tvaṣṭar ou les Ṛbhus : il est aussi charpentier *vidvā́n*, et c'est lui-même qui a construit son chariot.

b. C'est M. Geldner qui traduit *çikṣan* par « den Versuch wagend », et je crois qu'il est absolument dans le vrai, à une condition toutefois : il faut que *çikṣan* équivaille à *upaçikṣan*, dont le sens est assuré [1]. Or, cette équivalence, elle aussi, est assurée pour notre passage par la présence du préfixe *úpa*, qui, placé devant *ayunag*, envoie, si je puis dire, comme un reflet à *çikṣan* et sert accessoirement à en modifier le sens. L'observation est insignifiante, et pourtant je l'insinue en passant, parce qu'à mon estime on ne fait pas assez attention à ces menus artifices

[1] *A. V.*, XI, 8, 17. Dans tous les emplois cités, *çikṣ* tout court est purement désidératif et se traduira très bien par « désirer pouvoir ».

de concision, dont les poètes védiques sont coutumiers pour enchâsser une proposition dans le cadre étroit et immuable de leur vers. Si on les observait mieux, on s'apercevrait que la grammaire du Véda est tout à la fois plus sévère et plus élastique qu'on ne pense : sévère, quoi qu'on en dise, quant aux formes et même à leur emploi; mais élastique quant à l'expression.

c-d. Rappel de l'idée exprimée dans la stance I : le taureau est le favori d'Indra, et la bosse, comme les *muṣkás*, est un de ses attributs spécifiques.

VIII

« Il marchait avec succès, armé d'un aiguillon, les cheveux en tresse, | attachant la pièce de bois à la courroie; || accomplissant des exploits en faveur d'un grand nombre d'hommes, | lorsqu'il eut vu les vaches il revêtit les vigueurs. »

Cette stance descriptive s'applique à Mudgala, et non au taureau : ainsi qu'on l'a fait observer, on n'y relève pas un trait qui ne soit humain, — ou divin, ce qui revient au même, — pas un trait qui ne convienne littéralement à Indra, à la seule réserve de *kapardī*, épithète spécifique de Rudra. Le datif *bahúve jánāya* ne peut guère signifier « en présence d'une foule » (Geldner) : c'est « en faveur des hommes » de sa tribu que le personnage divin comme un grand chef de guerre, accomplit ses exploits. Le prix

de son héroïsme, c'est la conquête des vaches : il est donc naturel qu'à les apercevoir son ardeur redouble. Tout se tient fort bien, et le seul vers embarrassant, c'est le second, qui semble une cheville, et même une cheville étonnamment maladroite, s'il signifie, comme il en a l'air, que Mudgala attelle son chariot; car le moment est passé de parler des préliminaires [1]. Le verbe moyen *ānáhyamānaḥ* pourrait-il avoir le sens passif et signifier « attelé »? Oui, peut-être, avec quelque complaisance; mais alors il s'appliquerait au taureau, qui, encore une fois, est ici hors de cause; et d'ailleurs, dans cette hypothèse, que faire de l'accusatif *dāru*, qui grammaticalement et logiquement ne peut être régi que par un verbe actif? On s'y perd.

Il y a cependant une manière fort simple de s'en tirer : c'est la conjecture à laquelle nous songions, pour l'écarter, sous la stance 7; ici un accident au cours de la route serait parfaitement à sa place. Ce Mudgala a toutes les audaces et toutes les adresses : une courroie d'attelage s'est rompue ou détachée, ou peut-être même les ennemis l'ont-ils coupée; lui, sans s'arrêter (*acarat*), en continuant à tenir l'aiguillon (*aṣṭrāvt*), et apparemment sans lâcher non plus sa massue dont on ne nous parle pas, il rattache le trait et confond ce nouveau stratagème.

La conjecture est-elle arbitraire? Je ne le crois pas, pour peu qu'on m'accorde en matière védique

[1] Observer que le participe est *au présent* et impliqué par conséquent un acte momentané et actuel, soit « he is binding ».

le principe d'interprétation bien modeste que je défends en toute occurence[1] et qu'en bonne conscience je ne prétends point avoir inventé : partir de l'idée que l'auteur a voulu dire quelque chose, et conséquemment interpréter le texte dans la bienveillante présomption qu'il ait un sens quelconque, plutôt que dans celle où il n'en aurait point du tout et ne serait qu'un vain cliquetis de mots enfilés au hasard.

Je ne pense pas qu'il y ait lieu non plus de fournir de cette circonstance accessoire une explication mythologique précise : l'orage va vite et rien ne l'arrête, telle est la donnée sur laquelle on a brodé. Rien ne serait plus subjectif, plus contraire à ce que nous savons du développement historique des fables, et des alluvions qui les accroissent d'âge en âge, que d'en vouloir faire rentrer tous les détails dans un lit rectiligne et artificiellement endigué. Une fois que Mudgala fut tenu pour un guerrier et un cocher hors de pair, rien ne fut plus légitime que de se le figurer raccommodant à la course les traits de son char brisés par accident ou coupés par l'ennemi[2]. Tenons-nous-en donc là; un pas de plus nous ferait marcher sans guide.

[1] V. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97 sq., n° 4.

[2] Et toutefois, si la «lanière du suc» (l'éclair qui fait tomber la pluie, *A. V.*, IX, 1, 1 = Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 81 et 115) est d'un symbolisme fort clair, il ne serait pas impossible de rattacher la «courroie rompue» à une métaphore de même goût.

IX

« Vois ici le compagnon du taureau, | le marteau gisant au milieu de l'arène, || grâce auquel fut conquis un centuple millier | de vaches par Mudgala, dans les combats. »

a. On a vu que le *drughaṇá* en b ne peut être qu'une sorte de hache ou de massue. Je maintiens « marteau » pour lui conserver son genre masculin. Pourtant, de l'épithète *vṛṣabhásya yúñjam*, on a cru pouvoir sans témérité induire que le *drughaṇá* est un « objet en bois » attelé au chariot sous le même joug que le taureau. Si telle était l'acception usuelle de *yúñj*, ce serait là, à coup sûr, la partie la plus solide de l'argumentation de M. Geldner. Reportons-nous donc au Dictionnaire de Grassmann, qui semble l'avoir prévue et, sans penser à mal, l'anéantit en deux lignes : « 3 *c.*, das mit einem andern Zugthier zusammen an demselben Wagen ziehende Zugthier, nur 925,9 » (notre passage) « wo aber auch der allgemeine Begriff *Gefährte* ausreichen würde. » Je me reprocherais d'insister. Quoi ! *yúñj* ne signifie nulle part « compagnon d'attelage », et on voudrait lui donner ce sens dans l'unique cas où il faut torturer l'acception usuelle et connue de *drughaṇá* pour en faire une manière de bête de somme attelée à un chariot ! La solution s'impose : le *drughaṇá* est le marteau de Mudgala, le *yúnj* est simplement

un « compagnon » tout court, et l'arme est la compagne du taureau, en ce qu'elle voyage sur le chariot qu'il traîne, en ce qu'ils sont tous deux les auxiliaires du guerrier. Rien de plus.

b. La foudre, que représente le *drughaṇá* comme en maint autre endroit le *vájra*, tombe au milieu de l'arène ou du champ de bataille[1], de la même façon et par la même raison que la pluie figurée en 5 b par l'urine du taureau.

X

« Arrière les fléaux! Qui a vu pareille chose? | celui qu'ils attellent, ils le font monter dessus; || ils ne lui apportent ni fourrage ni eau; | placé sous le joug, il traîne en dirigeant. »

a. Cette suite de menues énigmes, déjà parfaitement analysée par Bergaigne[2], débute par une formule de bénédiction, — car les exploits d'Indra-Mudgala anéantissent les monstres et les fléaux, — puis s'amorce par une de ces interrogations qui fort

[1] Il ne faudrait par arguer de *kā́ṣṭhāyās* en faveur d'une course de chars : il est vrai que *kā́ṣṭhā* diffère d'*ājí* (5 b), en ce que celui-ci peut signifier «carrière», tandis que celui-là le signifie toujours; mais un champ de bataille qui est le théâtre d'une course aussi furieuse peut bien, par métaphore au moins, être dit «champ de course». Disons «arène» pour tout concilier.

[2] *Rel. véd.*, II, p. 281. A cela près, bien entendu, qu'il voit un mystère liturgique là où je ne saurais voir qu'une énigme naturaliste.

IMPRIMERIE NATIONALE.

souvent servent d'introduction ou de clausule aux formulettes très compliquées, très hérissées de détails, pourtant bien simples au fond, et dont la traduction la plus adéquate serait en bon français : « Devine un peu ce que c'est! »

b. L'attelé et l'occupant du char, c'est même chose? Sans doute, puisque le taureau et le Dieu ne font qu'un, que souvent, ou même toujours, Indra ou Parjanya, le génie de l'orage enfin, est un taureau mugissant, et que sa nature animale apparaît constamment, non seulement dans le nom qu'on lui donne, mais dans les attributs dont on le décore. Formule primitive : « Quel est le char qui est monté par celui qu'on y attelle? »

c. Ceci est trop simple pour qu'on s'attarde à l'expliquer. Formule : « Quel est le taureau qui ne boit ni ne mange? »

d. L'idée est la même qu'en b, avec une légère variante : « Quel est le char que dirige celui qu'on y attelle? » Le taureau se trouve ainsi successivement identifié au cocher et au guerrier du char, à Mudgala et à Mudgalānī : syncrétisme irréprochable; tous quatre, y compris le marteau, ne font qu'un.

XI

« Comme une sorte d'épouse de roi elle a atteint l'obtention d'un époux, | elle qui se gonfle comme

lui qui irrigue à pleine pompe. || En compagnie de la désirable conductrice puissions-nous vaincre! | puisse ce qui porte bonheur et a un lien être la conquête! »

a. Si nous ne nous étions rigoureusement interdit toute correction[1], la tentation serait forte de changer une diphtongue et d'ajouter un accent, de substituer *parivṛktaivá* à *parivṛktéva*, de traduire enfin : « bien que [d'abord] négligée, elle n'a pas laissé de trouver un époux. » Nous aurions une allusion au mythe bien connu de la délaissée qui épouse le fils du roi. Mais cette notion nous est inutile, et peut-être même y aurait-il danger à l'introduire. M. Bloomfield, heureusement, nous a frayé une voie plus prudente : *parivṛktā́* est, de toute antiquité, le nom technique de l'une des épouses du roi, et ce nom a été appelé ici, de préférence à tout autre, par la mesure du vers, qui ne signifie autre chose, sinon que Mudgalānī « s'est mariée en qualité de reine », c'est-à-dire, peut-être, qu'elle est de condition royale, et sûrement qu'elle a épousé un roi.

b. Ce n'est pas le seul point de vue auquel les deux époux paraissent parfaitement assortis; car elle regorge de sève, et lui, il la verse à flots. On me permettra de glisser, soit sur le sens trop clair du verset en tant que visant un couple humain, soit sur son application trop évidente aussi au Dieu et à

[1] Rigueur commandée par l'étrangeté même du texte : une correction admise ouvrirait immédiatement la porte à vingt autres.

la Déesse de l'orage. Mais, puisqu'on a accumulé à plaisir les difficultés autour de ce passage qu'il était pourtant si simple de traduire mot pour mot, on ne trouvera pas superflue la justification rapide d'une version qui en fait est la seule possible: avant de chercher dans *siñcán* un équivalent de *siñcántam* (Geldner) ou de *siñcántī* (Bloomfield), — ce qui, je le répète, suppose en grammaire védique une inadmissible tolérance d'incorrection, — n'eût-on pu songer à le traduire comme *siñcán* tout bonnement? Mais oui : l'épouse, qui est *pīpyānā*, ressemble en ce trait (*iva*) à son époux qui est *siñcán*, et ils font bien la paire; c'est tout ce que dit le poète.

Reste l'inintelligible *kúcakreṇa*. Que dire d'un ἅπαξ de ce genre, sinon qu'il faut, ou en désespérer à jamais, ou le traduire de la manière à la fois la plus conforme à son étymologie apparente et la mieux concordante au passage où il se lit? Or *kúcakra* ne reproduit qu'imparfaitement *kuca* « mamelle », dont l'accent est inconnu et qui n'est point védique, et il faut convenir que ce sens cadre mal avec sa dépendance d'un participe masculin; tandis qu'il rappelle d'emblée *cakrá* « roue », et même son composé *kúpacakra* « roue de puits », c'est-à-dire « pompe », attribut fort légitime du nuage pluvieux. Lorsque M. Geldner, guidé par ces considérations, traduit ce *kúcakra* par « mauvaise pompe », il oublie seulement que *cakrá* tout seul ne saurait signifier « pompe », et que dès lors *kúcakra*, en y supposant le préfixe péjoratif, ne pourrait tout au plus fournir

que le sens de « mauvaise roue ». Mais il y a plus : le vers n'a que dix syllabes; on lui en rétablit onze si l'on scande *pīpiānā* en quatre temps, mais cette scansion est insolite et donne une brève au 2e temps du vers, double et grave défaut; au contraire, en lisant *pīpyānā kūpa-cakreṇeva siñcán*, on a un vers excellent, bien prosodique, et régulièrement coupé après le 5e temps entre les deux termes du composé. Je ne pousserai pas plus avant, d'autant que je me suis engagé à ne rien corriger, et que je serais d'ailleurs fort empêché d'expliquer la perte de la syllabe *pa* [1]. Mais enfin ce n'est pas une telle rareté qu'une syllabe restée dans la plume d'un scribe; et, quoi qu'on doive penser de celle-ci, j'espère qu'on tiendra le sens de la demi-stance pour définitivement arrêté.

c.-d. Cette prière pour la pluie se passe de commentaire. A la rigueur on pourrait contester le sens de *sínavad*, qui importe peu; car, si le mot signifie « riche », la pensée demeure la même, quoique moins précise. Pour moi comme pour Bergaigne [2], *sina* signifie « lien » et jamais « richesse ». Ce qu'il n'a pas vu dans l'espèce, c'est que l'épithète désigne, par une périphrase raffinée, une certaine richesse, la plus précieuse de toutes : « ce qui est lié et porte bonheur » (cf. 2 b), ce sont les bestiaux, de la con-

[1] Autre difficulté : un composé pareil devrait rigoureusement s'accentuer, non **kúpacakra*, mais **kūpacakrá*, en sorte qu'il faudrait aussi changer l'accent. Mais l'accent des composés est parfois bien capricieux.

[2] *Rel. véd.*, II, p. 200, n. 3, et III, p. 97, n. 1.

quête desquels il est question tout le long du morceau, et dont la multiplication, d'autre part, dépend essentiellement de la pluie implorée[1]. Ainsi l'idée propre et sa métaphore jouent ensemble d'un bout à l'autre de notre hymne.

XII

« Toi, de tout être vivant, | ô Indra, tu es l'œil de l'œil[2], || en ce que, étant mâle, tu conquiers avec l'aide du mâle (?), | en l'incitant en compagnie de l'eunuque. »

Il est assez rare que la dernière stance d'un hymne védique ait une réelle importance : ce n'est, la plupart du temps, qu'une invocation banale et une gauche addition. Je n'ai donc traduit que pour la forme. La première demi-stance est l'insignifiance même. Dans la seconde, *vṛ́ṣaṇā* ne peut grammaticalement signifier que « les deux mâles »; cependant tous mes devanciers ont traduit « avec le mâle » (le taureau), et je crois, somme toute, qu'ils ont bien fait, admettant la forme régulière *vṛṣṇā́* scandée avec *ṇ* vocalique intérieur pour satisfaire au mètre, puis changée en *vṛ́ṣaṇā* par la fausse transcription de la

[1] Cf. le rapport constant établi entre la pluie et les bestiaux par l'hymne A. V., XI, 4, notamment st. 4 et 5.

[2] A peu près inintelligible. L'antithèse courante de *jágataç* semble presque imposer, au lieu de *cákṣuṣaḥ*, la correction *tasthúṣaḥ*, qui donne le sens : « tu es l'œil des êtres mobiles et immobiles » = « l'œil du monde entier » (le soleil).

résonnance de l'ṇ-voyelle[1]; mais tout cela n'est encore que verbiage. Le seul détail auquel on puisse raisonnablement s'arrêter, c'est celui qui clôt l'hymne, la mention du « châtré ». Mais il faudrait n'avoir jamais entendu parler des « chevaux hongres » menés à la conquête ou de celui qui les conduit (Vadhryaçva), pour se laisser imposer la croyance que le « hongre » ainsi mené de conserve avec le « mâle » pût être ici un « taureau de bois ». Le plus qu'on puisse dire de ce verset, c'est que, consacré à la glorification d'Indra, il a paru bien placé à la clausule d'un hymne qui chantait les exploits de deux protégés du Dieu, mais qu'en fait il n'a, de près ni de loin, rien à voir à ces exploits eux-mêmes.

Négligeant désormais cette stance adventice et sans valeur, je donne de l'hymne une traduction d'ensemble, où je m'efforce de mon mieux à reproduire le coloris et le mouvement lyriques : en littérature, s'il faut comprendre pour sentir, encore ne comprend-on à fond qu'après qu'on a senti; et cela est vrai surtout, pour bien des raisons, de la littérature védique.

« Hymne de Mugdala.

(1) Daigne le valeureux Indra seconder la marche

[1] Cf. la forme également incorrecte *vṛ́saṇaḥ* au lieu de *vṛṣṇáḥ* A.V., XI, 2, 22, la forme conjecturalement similaire *unāmanā́t* A.V., XII, 4, 5, et V. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 250 et 257 (12).

de ton char dévastateur! Ô Dieu que les hommes implorent en foule, sois notre protecteur en ce combat : qu'il nous procure gloire et richesse! — (2) Voyez flotter au vent le manteau de Mudgalānī, qui s'en va conquérir le butin par milliers! Car c'est elle qui conduit le char, elle Indrasenā, qui entasse ses gains à plaisir. — (3) Retiens, ô Indra, le foudre de l'assaillant qui nous menace de ses coups; écarte et chasse, ô Maghavan, l'arme meurtrière de l'ennemi, Barbare ou Ārya. — (4) Le taureau, dans son ardeur, a bu tout un lac, et le marteau vole, broyant les ennemis; car, dans son désir de gloire et de conquête, le taureau s'avance d'un élan rapide. — (5) En vain ils l'abordent et le provoquent à mugir; en vain ils l'ont contraint à uriner à mi-chemin : il a fait conquérir à Mudgala un riche butin de cent mille vaches grasses. — (6) C'est pour le combat qu'en l'attela : le guerrier chevelu qu'il traînait poussa un grand cri; et, tandis qu'il courait fougueux, emportant le chariot, son urine rejaillit jusque sur Mudgalānī. — (7) Mudgala avait ajusté la jante de la roue, il avait attelé le taureau et tenté la fortune des armes; mais c'est Indra qui a donné la victoire au bossu, mâle des vaches, en le faisant courir à vastes enjambées. — (8) Il n'a pas suspendu sa course prospère, le chevelu, armé de l'aiguillon, tandis qu'il rattachait au timon le trait rompu. Il accomplit ses exploits en faveur des tribus humaines. A l'aspect des vaches il sentit redoubler son ardente vigueur. — (9) Voyez

ici l'auxiliaire du taureau, le marteau lancé par Mudgala, gisant au milieu de l'arène, le marteau qui lui fit conquérir cent mille vaches dans l'ardeur de la mêlée! — (10) Arrière les fléaux! Qui a vu pareil miracle? Celui qu'on attelle est le même qui monte le char; on ne lui donne point d'eau à boire ni d'herbe à manger; il est sous le joug, il traîne, et c'est lui qui conduit. — (11) Mudgalānī a épousé un roi digne d'elle, elle pleine de sève, lui versant la sève à flots. Sous les précieux auspices du char qu'elle conduit, puisse la victoire nous échoir et le bétail prospère être notre conquête! »

Que l'on considère maintenant de la base au faîte cette curieuse végétation poétique, et qu'on dise de bonne foi s'il est possible d'y voir autre chose que ce que j'y ai vu : à l'épanouissement des rameaux, une superbe efflorescence de lyrisme; à la racine, deux ou trois concepts naturalistes, aussi clairs que rudimentaires, compliqués seulement par le raffinement qui les a tournés en énigmes, mais exactement corrélatifs aux phases du drame qui se joue au ciel et sur terre durant l'orage.

J'ai dit en commençant que je ne voyais point du tout la nécessité de supposer que cette ode en « beau désordre » fût la mise en œuvre d'un récit, d'un conte préexistant et déjà fixé au temps de sa composition : elle peut fort bien n'être qu'une brillante

variation exécutée sur un thème épique encore très vague et flottant. Mais enfin le conte, l'*itihāsa*, si l'on veut, n'a rien en soi d'inacceptable, et, après avoir dû refuser à M. Geldner la plupart de ses téméraires inductions, il semble équitable de lui accorder en terminant cette satisfaction suprême, ne fût-ce qu'en reconnaissance de ce que lui doit tout au moins d'extrinsèque l'exégèse de notre morceau. Reconstituons-le donc, ce récit hypothétique, non pas, bien entendu, d'après les éléments tirés de la littérature postérieure, mais exclusivement d'après ceux que nous fournit l'hymne lui-même, mis en pièces, puis reconstruit en ordre narratif. La contre-épreuve sera décisive; car le caractère restera le même, et les données mythiques toujours pleinement reconnaissables sous le léger déguisement qui les voile à peine.

« Il était une fois un roi et une reine (11 a), nommés Mudgala le Chevelu (6 b, 8 a) et Indrasenā Mudgalānī (2 c d), couple bien assorti, débordant de jeunesse et de vigueur (11 b). Ils partirent en guerre pour leur peuple sur un chariot attelé d'un taureau (6 a, 8 c). Protège-les, ô Indra, car ils sont tes fidèles (1, 3, 12). Mudgala avait fabriqué le chariot (7 a) et attelé le taureau (7 b). C'est un singulier taureau (10 a) : il ne mange ni ne boit (10 c); quand il traîne le char, c'est lui-même qui le monte (10 b) et lui-même qui le conduit (10 d). Le char était monté[1] par Mudgala, armé d'une massue fou-

[1] Ainsi, le taureau monte le char, et c'est Mudgala qui le monte;

droyante (4 b), et conduit par Mudgalānī (2 c), dont le manteau flottait au vent (2 a). Avant de se mettre en route, le taureau fut si altéré qu'il épuisa l'eau d'un lac (4 a); mais il ne laissa pas de courir d'un élan irrésistible (4 c d). Les ennemis l'abordèrent, et il poussa un formidable mugissement (5 a), que le héros appuya d'un cri sauvage (6 b). Cependant les ennemis réussirent à le faire uriner (5 b), parce qu'il avait beaucoup bu; mais il n'en continua pas moins à courir (6 c) d'un vol si rapide que même Mudgalānī en fut éclaboussée (6 d); car la protection d'Indra l'accompagnait et soutenait son ardeur (7 c d). Alors les ennemis coupèrent un des traits du char; mais Mudgala le rattacha sans cesser de courir et de tenir l'aiguillon (8 a b). Il parvint ainsi jusqu'aux retraites où l'ennemi cachait son bétail, et, lorsqu'il aperçut les vaches, prix de la victoire, il redoubla d'héroïsme (8 c d). Bref, il écrasa tous les ennemis, puis lança au milieu de l'arène sa massue devenue inutile (9 a b). Les deux époux ramenèrent de cette expédition un vaste butin en vaches (5 c d, 9 c d) et en richesses de toute sorte (2 b d). Souhaitons qu'il nous en advienne autant (11 c d). »

Que l'on presse, que l'on torture en cent façons

il le conduit, et c'est Mudgalānī qui conduit; il ne boit jamais, et il va vider un lac : ne pas s'arrêter à ces énormes contradictions, qui sont l'essence même d'un conte fait de pièces et de morceaux, c'est-à-dire de bribes de devinettes sans lien entre elles, cousues ensemble au hasard.

le texte védique : on n'en tirera pas autre chose. Qu'on invoque en témoignage les récits plus récents : ils seront toujours suspects d'avoir ajouté à la donnée première ce qu'ils contiennent en plus. La première de toutes les règles de critique exégétique devrait être, ce semble, — quant à la lettre d'un texte douteux, de la modifier le moins possible, — quant à l'esprit, de ne pas recourir à un secours étranger pour interpréter ce qui s'explique fort bien tout seul.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1895.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Après la lecture du procès-verbal de la séance du 10 mai, dont la rédaction est adoptée, le président rappelle la perte que le Conseil a faite, depuis la dernière réunion, en la personne de deux de ses membres les plus anciens et les plus estimés, MM. Joseph Derenbourg et Rodet; il énumère brièvement les services rendus aux études orientales par ces deux savants et adresse un dernier hommage à leur mémoire au nom de la Société.

Sont reçus membres de la Société :

MM. Darricarrère (Théodore-Henri), résidant à Beyrouth;
le cheïkh Ibrâhim El-Yâzidjy, résidant à Beyrouth; présentés par MM. Clermont-Ganneau et Durighello;
l'abbé Chabot (Alphonse), curé de Pithiviers; présenté par MM. Barbier de Meynard et Rubens Duval.

Le président donne lecture d'une lettre de M. Rat qui demande à la Société de publier sa traduction en français de l'ouvrage intitulé : *el-Mostaṭref;* M. Barbier de Meynard fait observer que la Société a déjà engagé ses ressources dans plusieurs publications et qu'il lui serait impossible, pour le moment, d'en augmenter le nombre.

M. Drouin présente, au nom de M. Max Müller, l'ouvrage intitulé : *Prakrit and sanskrit inscriptions of Kattywar*, etc., publié par S. A. le mahârajah de Bhavnagar; il présente encore, au nom de M. Radloff, la traduction des inscriptions turques de l'Orkhon et de l'Iénisséi (*Alttürkische Inschriften*), et, au nom de M. Cordier, divers numéros du *Toung-pao*. M. Barbier de Meynard présente la notice sur Silvestre de Sacy que M. Hartwig Derenbourg a publiée à l'occasion du centenaire de l'École des langues orientales.

M. Lévy propose une nouvelle interprétation de plusieurs difficultés dans les édits parallèles de Pyadasi à Rûpnâth, Sahasrâm, Bairât et Brahmajiri. Il s'est attaché en particulier à démontrer que le chiffre de 256, expliqué par M. Bühler comme une date comptée de l'ère du Nirvâṇa, désignait en réalité le nombre des syllabes de l'édit dans la version initiale émanée de la chancellerie de Pâṭaliputra.

M. V. Henry communique une étude sur l'hymne de Mudgala (R. V., x, 102), qui a déjà exercé la sagacité d'un grand nombre de védisants. Abstraction faite du sens précis de quelques expressions singulières qui ne se prêtent qu'à une explication conjecturale, il croit pouvoir démontrer que la clef du morceau ne doit pas être cherchée ailleurs que dans la phraséologie habituelle du Véda, et que l'hymne tout entier n'est qu'une série d'énigmes ou d'allégories semblables à celles dont les poètes védiques sont coutumiers en décrivant les exploits d'Indra ou les phénomènes de l'orage. Le mémoire de M. V. Henry paraîtra dans le *Journal asiatique*. (Voir p. 516.)

Vu l'heure avancée, la communication que devait faire M. A. Meillet est renvoyée à la séance suivante.

La séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 8 novembre 1895.)

Par l'India Office : *Indian Antiquary,* June, July, August. Bombay, 1895; in-4°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Vol. LXIV, part. I, n° 1; part. II. Calcutta, 1895.

— *Proceedings,* January and February, 1895. Calcutta; in-8°.

— *Archæological Surwey of India; The Moghul Architecture of Fathpur.* Sikri, by Ed. W. Smith, part. I. Allahabad, 1894; gr. in-4°.

— *Report on publications issued and registred in the several Provinces of British India.* 1894, Calcutta; in-4°.

— *Alphabetical Index of the Manuscripts on the Government Oriental manuscripts Library, Madras.* Madras, 1893; in-4°.

— *Epigraphia Indica.* March., september. Calcutta, 1895; in-4°.

— *Bibliotheca Indica.* Vol. III, fasc. XI et XII. Calcutta, 1895; in-8°.

— Ibid., New series, n°s 850-859. Calcutta, 1894-1895; in-8°.

— *The Journal of the Bombay branch,* n° LI. Vol. XIX. Bombay, 1895; in-8°.

Par M. Max Müller : *A collection of pracrit and sanscrit Inscriptions.* Baharnagar, 1895; in-4°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Tijdschrift,* Deel XXXVII. Afl. 6, 1894 et XXXVII. Batavia, 1895; in-8°.

— *Notulen* XXXII, Afl. 1-4. Batavia, 1894; in-8°.

— *Plakaatsboek,* 4e partie. Batavia, 1895; in-4°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Bimaneesche* Texten. Deel XLVIII, 2de Stuk. Batavia, 1895; in-8°.

— *Daghregister,* anno 1665. Batavia, 1895; in-4°.

Par le Ministère de l'instruction publique : *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti,* par R. Rolland. Paris, 1895; in-4°.

— *Journal des Savants,* mai, juin, juillet, août. Paris, 1895; in-4°.

— *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire.* Tome IV, 2e fascicule, et tome X. Paris, 1895; in-4°.

— M. de Morgan, *Mission scientifique en Perse.* Tome III, 2e partie, avec cartes. Paris, 1895; in 4°.

— *Annales du Musée Guimet.* Tome V; Étienne Aymonier, *Voyage dans le Laos.* Paris, 1895; in-8°.

— *Le bois sec refleuri,* roman coréen, traduit par Hong-tjyong-ou. Paris, 1895; in-8°.

Par la Société : *Revue des études juives.* Tome XXX, janvier-mars et avril-juin. Paris, 1895; in-8°.

— *Bolletino delle publicazioni italiane.* 1893; in-8°.

— *Bolletino,* nos 228-234. Firenze, 1895; in-8°.

— *The Geographical Journal,* July-September-November, 1895. London; in-8°.

— *American Journal of Archæology,* October-December, 1894. Princeton; in-8°.

— *Transactions of the Asiatic Society of Japan.* Vol. XXII, part. III. December, 1894; in-8°.

— *The Japan Society.* London, 1895-1896; in-8°.

— *Transactions and Proceedings of the Japan Society.* Vol. II, part. III, 1895; in-8°.

— *Publications diverses de la Société biblique en langues africaines.* London, 1895; in-12.

— *Société de géographie.* Comptes rendus, nos 11 et 12 et Bulletin, 1er et 2e trimestres. Paris, 1895; in-8°.

Par la Société : *Bulletin de l'Institut égyptien*, juin et novembre 1894. Le Caire; in-8°.

— *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*. Vol. IV et V, fasc. 6, 7 et 8. Roma, 1895; in-8°.

— *Atti*. Anno 1894 et Aprile-Agosto 1895. Roma; in-4°.

— *Giornale della Società asiatica italiana*, Vol. VIII, 1894. Roma; in-8°.

Journal asiatique, mai-juin et juillet-août. Paris, 1895; in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, *II* Heft, 1895. Leipzig; in-8°.

— J.-P. Edmond, *Bibliotheca Lindesiana, Catalogue of chinese books and manuscripts*. 1895; in-4°.

— *Musée impérial ottoman, Antiquités himyarites et palmyréniennes*. Constantinople, 1895; in-8°.

— A. Seidel, *Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen* I, III et IV. Berlin, 1895; in-8°.

— *Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin, 19er Band, Verzeichniss der arabischen Handschriften*, von W. Ahlwardt, 7er Band. Berlin, 1895; in-4°.

— *Atti della Accademia dei Lincei, Rendiconto della adunanza solenne del* 9 giugno, 1895; in-8°.

— *Revue française du Japon*, 1894. Tokio; in-8°.

Par les éditeurs : *Revue de l'histoire des religions*, mars-août, 1895. Paris, in-8°.

— *Ou-Taï, son passé et son présent* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1895; in-8°.

— *Le Muséon*, juin 1895. Louvain, in-8°.

— *Revue critique*, nos 26-44. Paris, 1895; in-8°.

— *Le Globe*, Mémoires et Bulletin n° 2, février-mai, 1895. Genève; in-8°.

— J. Halévy, *Revue sémitique*, juillet et octobre 1895; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, juillet-septembre. Paris, 1895; in-8°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Par les éditeurs : *Revue africaine*, 2ᵉ et 3ᵉ trimestres, 1895. Alger; in-8°.

— *The sanscrit critical Journal*, May-August 1895. Woking; in-8°.

— *Catalogue de la bibliothèque de M. E. Renan*. Paris, 1895; in-8°.

— *T'oung-Pao*, mai, juillet, octobre. Leide, 1895; in-8°.

— *Journal of the Royal Asiatic Society*, july and october, 1895. London, in-8°.

Par les auteurs : Dr. W. Bacher, *Hebräisch-arabische Sprachvergleichung*. Wien, 1894-1895; in-8°.

— E. Callivoudis, *De la prononciation du* n *osmanli*. Paris, br. in-4°.

— R. Hoernle, *The Bower manuscript*, part. II, fasc. II. Calcutta, 1895; in-folio.

— V. Dingelstedt, *The caucasian Highlands*, A physical, biological and ethnographical Sketch of Suanetia (extrait), 1895; in-8°.

— Ed. Faure, *Les études orientales à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1838-1894; in-8°.

— Comte de Landberg, *Arabica*, n° III. Leide, 1895; in-8°.

— L. C. Hopkins, *The origin and earlier History of the Chinese Coinage* (extrait). London, 1895; in-8°.

— Ism. Ghalib Edhem, *Quelques mots sur les monnaies musulmanes à monogrammes himyarites*. Constantinople, 1894; in-8°.

— Du même, *Lettre sur quelques monnaies des Danishmend* (en turc). Constantinople, 1311 de l'hégire; in-8°.

— E. Drouin, *Onomastique arsacide* (extrait). Paris, 1895; in-8°.

— Du même, *Mémoire sur les Huns Ephthalites dans leurs rapports avec les rois perses sassanides* (extrait). Louvain, 1895; in-8°.

Par les auteurs : V. Henry, *Le livre VII de l'Atharvavéda.* Paris, 1892 ; in-8°.

— Ibid., *Les livres VIII et IX de l'Atharvaveda.* Paris, 1894; in-8°.

— Dr. S. Poznanski, *Mose ben Samuel Hakkohen, Ibn-Chiquitilla, nebst Fragmenten seiner Schriften.* Leipzig, 1895; in-8°.

— Monseigneur Alph. Chabot, *Grammaire hébraïque élémentaire.* Fribourg, 1895; in-8°.

— M. Saineanu, *Limbile semitici,* Schita historica-linguistica. Bucarest, 1895; in-8°.

— H. Stumme, *Märchen der Schuluh von Tazerwalt.* Leipzig, 1895; in-8°.

— Seidel, *Handbuch der Shambalasprache in Usambara,* Deutsch-Ostafrika. Leipzig, 1895; in-8°.

— P. Freman, *Abd-ul-Hamid et son règne.* Paris, 1895; in-8°.

— G. de Blonay, *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse bouddhique Tarā.* Paris, 1895; in-8°.

— Cheikh Ibrahim el-Ahdac, *Les proverbes de Maidani, mis en vers et commentés.* 2 volumes avec Index. Beyrouth, 1895; in-8°.

— L. Gautier, *Au delà du Jourdain.* Genève, 1895; in-8°.

— M. Moustafa Kamil, *Conférence sur l'Égypte.* Toulouse, 1895; in-8°.

— J. Brun, *Dictionarium syriaco-latinum.* Beryte Phœniciorum, 1895; in-4°.

— F. A. Cannizzaro, *Le origine religiose dell' India e della Grecia secondo P. Regnaud.* Roma, 1895; in-8°.

— Dr. Ed. Glaser, *Die Abessinier in Arabien und Afrika, auf Grund neuentdeckter Inschriften.* München, 1895; in-8°.

— A. Mouliéras, *Les Beni-Jsguen (Mzab),* essai sur leur dialecte et leurs traditions populaires. Oran, 1895; in-8°.

— Dr. J. M. Dihigo, *Synopsis de grammatica griega.* Havana, 1895; in-8°.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1895.

La séance est ouverte à quatre heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Le bureau propose de nommer MM. V. Henry, Carra de Vaux et Finot, membres du Conseil en remplacement de MM. J. Derenbourg et Rodet, décédés, et de M. Zotenberg, démissionnaire. Ces nominations sont votées par le Conseil à titre provisoire et sous réserve de la ratification par l'assemblée générale.

Est nommé membre de la Société :

M. l'abbé Scheil, maître de conférences à l'École des hautes-études, 94, rue du Bac, présenté par MM. Halévy et Drouin.

M. Barbier de Meynard annonce que, sur sa proposition, l'Académie des inscriptions (Commission des travaux littéraires) vient d'accorder à la bibliothèque de la Société les tomes II et III des *Historiens orientaux des Croisades.*

M. le Président présente le *Recueil de documents de l'époque mongole,* offert à la Société par le prince Roland Bonaparte, et la traduction de M. Guy Lestrange, intitulée : *Description of Mesopotamia and Baghdâd* (extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*).

M. Houdas présente, au nom de M. René Basset, un travail de philologie berbère, intitulé : *Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central.* M. Halévy présente en son nom le premier volume de ses *Recherches bibliques.*

M. Meillet fait une communication sur l'importance de l'élément iranien dans la langue arménienne. L'arménien ne doit pas seulement des mots à la langue des Parthes, mais aussi beaucoup de suffixes et de tons caractéristiques. Un fait plus remarquable encore est que l'arménien a calqué une forme de phrase spécifiquement iranienne; dans une construc-

tion telle que *oroy zmez arareal ē*, le génitif *oroy* ne peut s'expliquer que comme le substitut arménien de la forme parthe *keh* (persan *kih*), encore tenue pour génitif au moment de l'emprunt.

M. Devéria communique un passage de l'histoire des Tsi septentrionaux mentionnant la traduction turke du Nirvâna Soutra par un lettré nommé Liou Ché-tsing, entre les années 565-576. Ce travail, commandé par l'empereur Heou-tchou, était destiné à Topo Khakan qui régnait alors dans la région de l'Altaï.

M. Devéria examine ensuite quelques spécimens de l'ancienne écriture des Turks, spécimens non datés, mais offrant, selon lui, certains indices chronologiques. Tel est le miroir brisé de Pa-tiechina, qui appartient à M. F.-R. Martin, de Stokholm, et qui serait contemporain du règne de l'empereur Hiuan-tsong ; telle aussi l'inscription runiforme ajoutée au burin sur la monnaie *K'ai yuan t'ong pao* du musée de Minoussinsk, qui ne pourrait être antérieure à l'année 621, date certaine de la frappe de cette monnaie (et non 841, comme il a été dit jusqu'ici).

M. Rubens Duval expose certains principes de métrique syriaque; l'étude qui fait l'objet de cette communication sera insérée dans un des prochains numéros du *Journal asiatique*.

La séance est levée à six heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 13 décembre 1895.)

Par l'India Office : *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* V. LXIV. Part. I, N° 2. 1895. Calcutta, in-8°.

— *Proceedings*, July-August. Calcutta, 1895; in-8°.

— *Indian Antiquary*,

Par la Société : *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.* III Heft, 1895. Leipzig; in-8°.

Par la Société : *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, mai 1895; in-4°.

— *Mémoires*. Tome LXII, n° 12. Saint-Pétersbourg, 1894; in-4°.

— Smithsonian Institution, *Chinouk Texts*, by Fr. Boas. Washington, 1895; in-4°.

— *The sioan Tribes* on the past, by J. Mooney. Washington, 1895; in-8°.

— *Archæological Investigations in James and Potomac walleys*, by Gerard Fowke. Washington, 1895; in-4°.

— *Atti della Accademia dei Lincei*. Septembre 1895. Roma, 1895; in-4°.

— *Bulletin de la Société de géographie*, 3e trimestre 1895. Paris; in-8°.

— *Recueil de matériaux concernant les localités et les races du Caucase* (en russe). Tomes XIII et XIX. Tiflis, 1895; in-4°.

— *Jâtaka*. Vol. II, by W. H. D. Rose. London, 1895; in-8°.

— *Journal asiatique*, septembre-octobre 1895. Paris; in-8°.

— *Mittheilungen*... in Tokio, 56 Heft, 1895; in-4°.

Par les éditeurs : *Revue critique*, nos 45-50. Paris, 1895; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, novembre 1895; in-8°.

— *Le Muséon*, novembre 1895. Louvain; in-8°.

— *Revue archéologique*, septembre-octobre 1895; in-8°.

— *Revue française du Japon*, 1895. Tokyo, 1895; in-8°.

— *Bolletino*, nos 338-340. Firenze, 1895; in-8°.

— *The Geographical Journal*, December 1895; in-8°.

— *Zeitschrift der Kön. preuss. Statistischen Bureaus*. 35 Jahrgang III. Berlin, 1895; in-8°.

Par les auteurs : Rev. G. U. Pope, *A first Catechism of Tamil Grammar*. Oxford, 1895; in-8°.

Par les auteurs : G. Bühler, Indian Studies III : *On the origin of the Indian Brahma-lipi* (with a Table). Vienne, 1895; in-8°.

— Mejoff, *Bibliographie de l'Asie* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1895; in-4°.

— A. d'Abbadie, *L'Abyssinie et le roi Théodore.* Paris, 1895; in-8°.

— Le Mercier, *Le Hobous ou Wakouf, ses règles, sa jurisprudence.* Alger, 1895; in-8°.

— Prince Roland Bonaparte, *Documents de l'époque mongole,* n° 42, 1895; in-folio.

— A. O. Ivanovski, *Mandjurica I : Esquisse des langues Solon et dakhour.* Saint-Pétersbourg. 1895; in-4°.

— V. Henry, *Atharva-Véda,* traduction et commentaire, les livres 10, 11 et 12, 1895. Paris; in-8°.

— J. Burgess, *The Transliteration of oriental Alphabets* (extrait). Leyde, 1895; in-8°.

— Le même, *The new Map of Persia* (extrait), 1893; in-8°.

— Le même, *The Orthography of foreign Place names,* in-8°.

— P. Reynaud, *Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend.* Paris, 1895; in-8°.

— L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie, Turcs et Mongols, des origines à 1405.* Paris, 1895; in-8°.

— G. Le Strange, *Description of Mesopotamia and Baghdad,* by Ibn Serapion, 1895; in-8°.

— Deniker, *Bibliographie des travaux scientifiques,* t. Ier, 1re livraison. Paris, 1895; in-8°.

— J. Halévy, *Recherches bibliques,* t. Ier. Paris, 1895; in-8°.

— Beal, *Buddhist records of the Western world.* Vol. I et II. Boston, 1895; in-8°.

BIBLIOGRAPHIE.

Remarques sur la *Prière canonique musulmane* publiée par M. Clément Huart dans le numéro de janvier-février 1895, p. 86 et suiv.

Le poème kurde que M. Huart a publié présente, il faut le reconnaître, un certain nombre de difficultés. Je dois tout d'abord féliciter notre savant confrère du talent avec lequel il a saisi et rendu le sens général de ce morceau. Mais j'avoue que, même après m'être occupé de la poésie kurde pendant quelques années, j'oserais à peine entreprendre la traduction d'un poème sans en avoir demandé des explications à un indigène. Je regrette que la seconde partie de mes *kurdische Sammlungen* (*Erzählungen und Lieder im Dialekte von Bohtan*, Saint-Pétersbourg, 1890) ait échappé à M. Huart. Il aurait trouvé dans le petit glossaire ajouté à mon travail de nombreuses analogies.

Verset 2. نِجَه (comparez aussi verset 2 et la note 2, p. 93) se rattache à ویجا, p. 343 de ma publication. Il est pourtant à remarquer que le mot qui paraît signifier « maintenant » est employé ici comme ᴗ—, c'est-à-dire formant une syllabe brève et une longue; de même, verset 28. Du reste, *wē* وِی dans ویروژا est devenu presque identique à un article défini, de sorte qu'on pourrait traduire « le jour de la résurrection » au au lieu de « en ce jour de résurrection »; de même V. 6, etc.

V. 3. Il faut réunir با et خوی en un seul mot; c'est le باخوی du dictionnaire de Justi-Jaba, p. 33, mot qui n'est pas rare dans mes « Lieder ». La justesse de cette opinion est confirmée par l'*i* d'*izafet* du mot précédent.

V. 4. La traduction du second hémistiche (*b*) est dou-

teuse; le ژ avec lequel est construit راغب, pourrait correspondre à l'arabe عَنْ, de sorte qu'il faudrait traduire « parce que ton cœur n'en veut rien savoir ».

V. 5 *b.* بيچ est une faute d'impression pour بيَچ; quant à la forme نقيز, comparez mon Glossaire, p. 341. Un Arménien du côté de Bayazid prononçait *lemēž.*

V. 7 *b.* Ou bien il faut lire ژهَر en un monosyllabe, comme بهَر dans le trente-sixième verset, ou bien supprimer la préposition, ce qui semble peu probable, parce qu'on doit lire au lieu de ژتِخون *žē tuhun.*

V. 8 *b.* Je me permets d'exprimer mes doutes quant à la traduction de cet hémistiche; peut-être devrait-on traduire: « Quand l'année est finie, il faut ensuite payer la taxe annuelle des propriétés ».

V. 9. Est-ce que le *in* à la fin de فَرضِنْ ne se rapporte pas au pluriel?

V. 10. Le mètre demande قتّ au lieu de قَتْ; quant à چو il vaudrait mieux lui donner le sens de la négation, comme dans le verset 27; comparez Justi-Jaba.

V. 11 *b.* پيقه correspond, comme l'a traduit M. Huart, à *pēg va* de mon Glossaire, p. 291; la traduction de l'hémistiche en exagère peut-être un peu le sens, qui est simplement: « toutes les fois qu'elles ne sont pas au nombre des doigts de la main », c'est-à-dire cinq.

V. 13. La forme ژی *žē* de la préposition est intéressante; comparez mon introduction p. LX, et suiv.

V. 15. La forme *rēva* (note 1) se trouve dans mon Glossaire p. 309; quant à la signification attribuée à تازَنْه, je n'en suis pas sûr. Il faut traduire « tu seras » au lieu de « sois ».

V. 16. Quoiqu'à la fin du verset le mètre paraisse pouvoir être ◡◡– au lieu de –◡–, il vaut mieux lire *nīkoui* de préfé-

rence à نکوی conformément au verset 51. Mais il est difficile d'y joindre la rime de *b* (*hem*) *jān bišoui.*

V. 17. La syllabe قُ dans قُبُلِی semble devoir être supprimée; est-ce کُ = ce? du reste, elle correspond à وُ syllabe longue dans le verset 35.

V. 18. اَوْ comme dans le verset 26, doit être lu اوا conformément au mètre.

V. 19. La signification de چه au commencement des deux hémistiches paraît douteuse. — La leçon زشتانا sans ٭ est sans aucun doute préférable. — Quant à تَمَاق dérivé de l'arabe تمام, M. Huart a raison et les doutes que j'ai émis dans mon Glossaire, p. 293, ne sont pas fondés.

V. 20. Il est préférable de traduire: « Il n'est pas admissible que ce devoir obligatoire s'accomplisse trop tôt ou bien que toutes (lisez هُو comme dans le verset 27) les prosternations s'accomplissent plus tard. »

V. 23 *b*. Lisez شرطکا.

V. 26 *b*. La traduction du deuxième hémistiche gagnerait à être un peu moins littérale; je traduirais: « Quand tu es occupé de ta prière obligaoire ne fais pas de bruit ».

V. 27. La signification attribuée à نخوی (comparez n. 1) est-elle certaine? et doit-on y trouver la défense de « manger », ce qui rentrerait d'ailleurs dans l'ensemble des défenses citées par Hugues dans son *Dictionary of Islam* (London 1885) s. v. *prayer*, p. 470? Comparez Justi-Jaba, s. v. خوردن.

V. 28. Le ʼ dans بَرْان est une faute d'impression.

V. 32. Quoique اوی (--, donc *ōjī*) puisse être un accusatif, je n'en suis pas convaincu; le relatif pouvant être compris dans le *ī*.

V. 33. Ne vaudrait-il pas mieux de traduire سلم par « saine » que par « simple »?

V. 34 *a*. M. Huart a bien raison d'attribuer à راقسعين le sens allégué; pourtant le dictionnaire de Yousouf el-Khelidi dit simplement راوستان بمعنى السكوت. De même la dérivation چى (note 2) ne paraît pas être hors de doute, si l'on compare Justi-Jaba, p. 135, et چى, p. 343 de mon Glossaire. Le sens du verset entier serait donc : « Quand tu t'appliques entièrement à accomplir l'obligation divine, tu auras en surcroît de la force à tout égard », c'est-à-dire « tu ne manqueras jamais de l'appui de Dieu ».

V. 37. Conformément au mètre il faut lire *šëïī-a*.

V. 38. كَرْ ne peut être traduit par l'impératif; de même, verset 39 *a*.

V. 39 *b*. بكره se dérive de كَريت; Justi-Jaba, p. 359. دول خوارى se rattache, comme l'a remarqué M. Huart (comparez V. 52), à l'attitude du fidèle assis; mais peut-être il faudra traduire : « quand (à l'heure que) tu seras levé de la prosternation, tiens-toi droit dans la position assise » et verset 40 : « parce que cette attitude (ونشتى est un seul mot) est spéciale pour toi ». Le mot *djulūs* est le nom, etc.

V. 41 *b*. Je propose de lire تُو au lieu de تُو et de traduire : « Afin qu'elle (la prosternation) soit faite par toi dans l'intervalle de la position assise. »

V. 42. Le mot دونى n'est pas intelligible; dans Justi-Jaba, sub نو, est cité, il est vrai, دونه, ce qui se rapporte probablement à *douneh* = 19 s. v°, 196. Mais le verset entier ne me paraît pas présenter un sens parfaitement clair.

V. 48. Quant au mot تيكهل comparez mon Glossaire, p. 293 *bis* s. v° تيكل.

V. 54. Note 1. Il m'est impossible d'admettre que ce ت soit l'équivalent du syriaque ܬ.

V. 55. Traduisez : « ô adorateur de Dieu, je te les ai dites justement ».

Albert Socin.

R. von Erckert. *Die Sprachen des Kaukasischen Stammes.* in-8°, 390 p. et 1 carte linguistique. Wien, 1895. Alfred Hölder.

V. Dingelstedt. *Les Mœurs des Khevsoures, peuplade caucasienne.* Extr. du *Globe*, journal géographique de Genève, juin 1891.

Les populations du Caucase et la ville de Tiflis. Extrait du *Globe*, sept. 1894.

The Caucasian Highlands : Svanetia. Extrait du *Scotish Geographical Magazine* for June 1895.

Depuis les publications de l'administration scolaire de Tiflis, nous sommes aujourd'hui mieux renseignés sur l'ethnographie[1], la géographie et les langues du Caucase. Les statistiques russes reconnaissent plus de soixante-dix nationalités distinctes dans les provinces du Nord et du Sud du Caucase : les Tatars, les Arméniens, les Kurdes et les Ossètes, c'est-à-dire les habitants parlant des langues touraniennes ou aryennes, représentent plus de 40 p. 100 de la population totale; les Russes et les Turcs s'élèvent à 4 p. 100; tout le surplus, c'est-à-dire plus de la moitié, est formé de peuples parlant les langues du Caucase. Ce sont généralement des débris d'anciennes populations qui, après avoir longtemps résisté à la domination étrangère, se sont réfugiés et vivent actuellement dans les montagnes. Leurs langues, au nombre d'une trentaine, paraissent très apparentées entre elles et constituent une famille particulière qui se rattache à un type commun primitif. M. R. von Erckert, ancien officier russe qui a longtemps résidé dans ces contrées, donne, dans l'ouvrage précité, un remarquable travail d'ensemble qui permet maintenant de se faire une idée assez nette de ces idiomes encore peu connus, et de marquer leur place respective dans la famille caucasienne. Le savant russe les classe de la manière suivante :

[1] On peut aussi consulter sur l'ethnographie des peuples du Caucase et sur leur histoire, le tome deuxième de la *Mission scientifique* au Caucase, de M. J. de Morgan; gr. in-8°, Paris. E. Leroux, 1889.

Groupe oriental, comprenant : les langues *Lesghiennes* (20 dialectes) et le tchetchénien ;

Groupe occidental : les langues *Tcherkesses* (3 dialectes) et l'abkhaze ;

Groupe méridional ou khartvelien : les langues grusiniennes ou khartveliennes (5 dialectes : le géorgien, l'iméritien, le mingrélien, le laze et le svanète). Près de cinq cent cinquante mots sont traduits dans chacun de ces idiomes avec des notions de grammaire, en sorte que le travail comparatif est rendu très facile. Grâce à l'auteur, on pourra maintenant aborder la philologie comparative du Caucase.

Quelques-unes de ces langues avaient déjà été étudiées par Friederich Müller dans son *Grundriss der Sprachwissenschaft* (t. III, 1885, p. 48-224) ; ce sont, dans le groupe lesghien, l'avare, le kasikumüke ou lach, le kürine ou lezgi, et l'oude ; le groupe tchetchène, le groupe abkhaze, et dans le groupe khartvelien, le géorgien, le mingrélien, le laze et le svanète (qu'il appelle *suanisch*). La plupart des langues du Caucase ne sont pas écrites. Le général baron Usslar en a recueilli un certain nombre qu'il a étudiées et transcrites en caractères russes, et c'est ainsi qu'il a publié successivement, en leur consacrant à chacune un volume, les langues avare, kharkiline, darghi, tabassarane, kasikumish (kasikumüke), kürine du groupe lesghien ; le tchetchénien, le kabardine (groupe tcherkesse) et l'abkhaze.

Les trois mémoires que M. V. Dingelstedt a publiés dans les Recueils de Genève et d'Édimbourg renferment des renseignements fort intéressants sur le Caucase en général, et en particulier sur les Khevsoures et les Svanètes qu'il a visités. Les Khevsoures sont en plein Caucase, dans le Nord du gouvernement de Tiflis. M. Dingelstedt a étudié les mœurs, l'état social de cette population de 7,000 âmes, mais il ne nous dit rien de leur langue. La Svanétie est une province située dans le haut de la vallée formée par les fleuves Ingur et Tskhenis-Tskhali, sur le versant de la mer Noire. L'auteur, dans sa monographie, traite successivement de la géographie,

de la géologie, de la faune et de l'ethnographie de la province. Les habitants sont d'origine khartvelienne, mélangés de Mingréliens, et leur langue, comme on l'a vu plus haut, fait partie du groupe khartvelien.

E. D.

Grammaire hébraïque élémentaire, par Mgr Alphonse Chabot, prélat de Sa Sainteté, curé de Pithiviers, 4e édition, revue, corrigée et augmentée. Fribourg en Brisgau, Herder; Paris, Victor Lecoffre; 1895, petit in-8°, p. x et 170.

La quatrième édition de la grammaire hébraïque de Mgr Chabot a suivi de près la troisième édition parue en 1889. Le compte rendu que nous avons fait de cet ouvrage ici même (*Journal asiatique*, 8e série, t. XIV, p. 193), nous dispense de revenir sur le mode de composition de ce traité élémentaire. Nous nous contenterons de signaler les nouvelles améliorations que Mgr Chabot y a apportées. L'introduction, contenant une histoire abrégée de la langue hébraïque a été complètement refondue; les quelques défauts que nous avions signalés dans le corps de l'ouvrage ont disparu. Cette édition marque un réel progrès sur les éditions précédentes.

R. D.

Lexicon syriacum, auctore Carolo Brockelmann, præfatus est Th. Nœldeke. Berlin, Reuther et Reichard, fascicules I-VII, 1894-1895, gr. in-8°, p. viii et 510; prix : 4 marks par fascicule.

Dictionarium syriaco-latinum, auctore J. Brun S. J. Beirouth, typographie des Pères Jésuites, 1895, petit in-8°, p. ix et 773; prix : 20 francs,

L'année 1895 aura été féconde en œuvres de lexicographie syriaque. Les deux dictionnaires dont nous reproduisons

les titres ont paru presque en même temps ; ils comblent une regrettable lacune dans les instruments de travail mis à la disposition des syrologues. Chacun de ces dictionnaires a son utilité propre et répond, nous semble-t-il, à des besoins différents.

M. Brockelmann s'est proposé de rédiger un lexique critique. Il a puisé ses informations directement aux sources, s'efforçant d'embrasser toute la littérature syriaque publiée jusqu'à ce jour. Les sens que l'auteur propose pour chaque mot sont appuyés sur des autorités qu'il cite, et il est facile de contrôler ses assertions en se reportant aux références indiquées. Ce système scientifique de n'accorder droit d'entrée qu'à des mots pris dans la littérature et chez les lexicographes indigènes, laisse en dehors les radicaux inusités qui ont donné naissance à des dérivés. Nous ne nous étendrons pas davantage sur la méthode de M. Brockelmann, que nous avons appréciée plus en détail dans notre recension du premier fascicule, *Journal asiatique*, mai-juin 1894, p. 563 et suiv. Il nous suffira d'ajouter peu de mots sur les autres fascicules.

Ces fascicules sont en progrès sur le premier; l'auteur paraît être plus maître de son sujet; du reste il a profité de l'aide de deux savants consommés qui lui ont offert gracieusement leur concours. Néanmoins il est resté encore un certain nombre d'incorrections et de lacunes qui ont été singalées à l'auteur de divers côtés. D'autre part, des œuvres de la littérature syriaque publiées pendant l'impression du *Lexicon* n'avaient pu être utilisées pour sa rédaction. M. Brockelmann a donc dû ajouter une longue liste d'*Addenda et emendanda* de 22 pages sur deux colonnes, p. 489-510. Nous souhaitons que le succès de ce *Lexicon* nécessite prochainement une seconde édition qui permettra de supprimer cette liste et d'apporter les améliorations que le temps suggèrera.

L'*Index latino-syriacus* facilitera les recherches dans le domaine de la linguistique comparée, autant que les diverses étymologies proposées dans le corps de l'ouvrage. L'*Index analyticus*, qui s'adresse particulièrement aux commençants,

indique les radicaux des mots dérivés dans lesquels ces radicaux sont plus ou moins défigurés.

Le *Lexicon* rendra de bons services aux personnes qui voudront acquérir une connaissance approfondie de la langue syriaque, mais il nous paraît moins bien approprié aux besoins des jeunes gens qui abordent l'explication des textes. A ces derniers nous recommanderions de préférence le *Dictionarium* que les Pères Jésuites de l'Université de Saint-Joseph à Beirouth ont publié par les soins de l'un d'eux, M. Brun.

Sans prétendre, au même degré, au titre d'œuvre scientifique que le *Lexicon* de M. Brockelmann peut réclamer, le *Dictionarium* offre une disposition plus pratique. L'auteur n'a pas hésité à empiéter sur le domaine de la grammaire pour éviter au débutant des recherches multiples. Les locutions originales, qui arrêtent souvent le lecteur, y sont expliquées en grand nombre. Au lieu de puiser aux sources mêmes, l'auteur s'est borné à dépouiller les livres de lexicographie composés en Orient ou en Europe; mais le lexique paraît être complet, trop complet même parfois, car il n'établit pas une démarcation nette entre les vocables de bon aloi et ceux qui ne sont que vulgaires ou artificiels. Il semble aussi qu'il y a un manque de proportion, si on compare la quantité des mots grecs admis au commencement du volume avec le nombre plus grand de ceux qui y figurent à la fin. L'auteur reconnaît que son dictionnaire est susceptible de quelques additions qu'il réserve pour une nouvelle édition.

Les étudiants feront leur profit du vocabulaire des noms propres les plus usités qui termine le livre, car les noms propres ne sont pas distingués dans les langues orientales par des lettres majuscules. Les rapprochements que l'auteur fait dans le corps du volume avec les mots arabes et hébreux apparentés par la forme et le sens, ont également leur utilité.

Nous avons cherché à esquisser dans ces quelques lignes le caractère propre de ces deux dictionnaires et à faire res-

sortir l'utilité qu'on en tirera. Mais quand il s'agit d'ouvrages de ce genre, c'est à l'usage que l'on juge le mieux des qualités ou des défauts d'un livre; souvent un élève est plus compétent dans cette appréciation qu'un critique désigné.

Les deux publications se recommandent par la beauté et la netteté des types employés. Le prix du dictionnaire de Beirouth est moins élevé que celui du dictionnaire de Berlin; c'est une considération à laquelle les étudiants ne sont généralement pas indifférents.

R. D.

SCARABÉE PORTANT UN SIGNE HITTITE.

Le petit monument dont nous donnons ici la reproduction a été acheté l'an dernier à Constantinople. Il provient de l'Asie-Mineure. Il appartient par son style à l'art mixte hittite-babylonien. On a trouvé plusieurs monuments de ce genre en Égypte. La représentation gravée sur ce scarabée ne présente rien de bien nouveau. Dans la partie supérieure, on distingue l'arbre de vie, et, à droite et à gauche, deux génies ailés. Au-dessous, deux lions séparés par un signe



hittite dont quelques savants ont déjà indiqué la valeur phonétique. Si nous comparons ce scarabée à quelques-uns de ceux qu'on a trouvés en Égypte, nous verrons que le signe hittite correspond souvent à la croix ansée égyptienne. Voir les scarabées de la douzième dynastie publiés par Evans dans

son mémoire sur le système hiéroglyphique crétois (*Journal of Hellenic Studies*, vol. XIV, page 327). Quelquefois le signe est porté sur une tige et dessiné d'une manière plus décorative. Nous attirerons spécialement l'attention sur le scarabée reproduit par Petrie dans *Tell el Amarna*, Londres, 1894, Plate XV, n° 156. La présence dans notre scarabée de ce signe hittite, placé exactement au-dessous de l'arbre de vie, permet de supposer que cet idéogramme dont la lecture nous est inconnue a le sens de « vie », mais ce n'est qu'une conjecture.

Alfred Boissier.

Loi du 15 redjeb 1276 (7 février 1860) sur le recrutement de l'armée tunisienne. Traduction par F. Patorni, interprète principal de l'armée. Oran, Périer, 1894, in-8°.

M. Patorni, qui s'est fait une spécialité de l'étude des textes militaires musulmans et a donné, il y a quatre ans, une traduction très appréciée des *Règlements militaires* d'Abd-el-Kader[1], publie aujourd'hui la loi, établie par S. A. le Bey Si Mohammed es-Sadok, qui, avec de très légères modifications, régit encore le recrutement de l'armée tunisienne.

Quoique les travaux de cette nature n'offrent aux études orientales qu'un intérêt secondaire, ceux-ci méritent cependant, au point de vue lexicographique, d'être signalés à l'attention des arabisants.

Aussi scrupuleusement exacte dans son élégante clarté que celle des *Règlements*, la traduction de la loi tunisienne révèle un grand nombre de mots et d'expressions appartenant à la langue militaire, et c'est un résultat important obtenu par M. Patorni que l'apport d'une contribution si appréciable au vocabulaire de l'arabe africain.

C. Sonneck.

[1] L'émir El-Hadj Abd el-Kader. *Règlements militaires* avec appendice. Traduction accompagnée de notes. Alger, Fontana, 1890, in-8°, ٣.-94 pages.

INFORMATIONS LITTÉRAIRES.

Le rapport officiel sur les possessions néerlandaises dans les Indes orientales, pour l'année 1894, contient des renseignements sur les travaux littéraires et archéologiques, auxquels nous empruntons les détails suivants :

M. van der Tuuk, au moment de sa mort, avait achevé le dictionnaire balinais-vieux-javanais; 13 feuilles étaient imprimées; le dictionnaire complet aura 3,000 pages environ, et sera imprimé sous la surveillance de M. Brandes. — M. van der Tuuk a légué à l'Université de Leide sa bibliothèque et sa collection de manuscrits, un millier environ, dont M. Brandes, aidé par un brahmane de Bali, a dressé un inventaire sommaire. Le même savant s'est rendu à Lombok, après la prise de Tyakvanegara, et a réussi à mettre la main sur une collection importante de manuscrits, parmi lesquels des ouvrages inconnus, ou connus seulement par des copies incomplètes.

M. H.-N. Kiliaan travaille à une grammaire scientifique de la langue de l'île de Madoura.

La Société archéologique de Dyokyokarta, soutenue par un subside du gouvernement colonial, a continué ses fouilles sur le terrain des temples de Parambanan. A l'avenir, les statues et les bas-reliefs mis à jour seront transportés dans un musée fondé par la Société.

Le gérant :

RUBENS DUVAL.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VI, IXe SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.